L' H

7

ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE DES VOYAGES.

TOME VINGT-TROISIEME.

L'HIS

DE

e qu'il
de mie
ont pé
gion,
Manuf
phique

TO

ONTENA

CHEZ

A

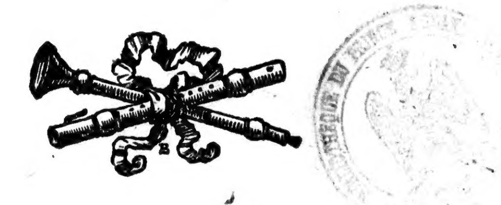
ABRÉGÉ
DE
L'HISTOIRE GÉNÉRALE
DES VOYAGES,

CONTENANT

Ce qu'il y a de plus remarquable, de plus utile & de mieux avéré dans les Pays où les Voyageurs ont pénétré ; les mœurs des Habitans, la Religion, les Usages, Arts & Sciences, Commerce, Manufactures ; enrichi de Cartes géographiques & de figures.

TOME VINGT-TROISIEME,

CONTENANT LE TROISIEME VOYAGE DE COOK.



A PARIS,

CHEZ LAPORTE, RUE DES NOYERS.

M. DCC. LXXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

TR

SU

Relâc

LE
Uliete
M. Co

» L
Oreo
la vei
mise,
T



ABRÉGÉ
DU
TROISIEME VOYAGE DE COOK.

SUITE DU LIVRE TROISIEME.

Relâche à Huaheine. *Remarques sur cette Terre & sur ses Habitans.*

LES Vaisseaux arriverent le 3 Novembre à *Ulietea*, isle voisine de *Huaheine*. C'est encore M. Cook qui va parler. 1777. Novemb. 3.

» LE lendemain de notre arrivée j'allai rendre à Oreo, Roi de l'Isle, la visite que j'avois reçue de lui la veille; je lui donnai une robe de toile, une chemise, un chapeau de plumes rouges de *Tongataboo*, 4.

& d'autres choſes de moindre valeur. Je le ramenai
1777. Novemb. dîner à bord, ainſi que quelques-uns de ſes amis.
6. » Le 6, nous dreſſâmes les obſervatoires, & nous portâmes à terre les inſtrumens d'Aſtronomie.

» Il ne nous arriva rien de remarquable juſqu'à
12. 13. la nuit du 12 au 13. A cette époque, Jean Harriſon, l'un des Soldats de Marine, qui étoit en faction à l'Obſervatoire, déſerta, & il emporta ſon fuſil & ſon équipage : je ſus, le matin, de quel côté il avoit tourné ſes pas, & j'envoyai un détachement à ſa pourſuite; nos gens revinrent le ſoir, ſans avoir pu en apprendre de nouvelles. Le
14. lendemain je m'adreſſai au Chef, & je le priai de mettre tous ſes moyens en uſage. Il me promit d'envoyer quelques-uns des Inſulaires après le déſerteur, & il me fit eſpérer qu'on me le rameneroit le même jour. Mon ſoldat n'arrivoit point, & je penſai qu'Oreo n'avoit fait aucune démarche. Nous avions alors une foule de Naturels autour des vaiſſeaux, & il ſe commettoit quelques vols. Les Inſulaires craignirent les ſuites de ces larcins, & un très-petit nombre s'approcherent de nous le
15. 15; le Chef lui-même prit l'alarme, ainſi que les autres, & il s'enfuit avec toute ſa famille. Je crus avoir une belle occaſion de les contraindre à livrer le déſerteur : on m'informa qu'il étoit à un endroit appelé *Hamoa*, de l'autre côté de l'Iſle; je fis

armer deux canots, & je me rendis à *Hamoa*, 1777. Novemb.
accompagné de l'un des Naturels. Nous rencontrâmes Oreo, qui monta ſur mon bord. Je débarquai à environ un mille & demi de *Hamoa*, ſuivi de quelques hommes, & je marchai en avant au pas redoublé; je craignis que les canots, en approchant davantage, ne donnaſſent l'alarme, & que le déſerteur ne vînt à bout de ſe ſauver dans les montagnes; mais cette précaution étoit inutile, car les Habitans de ce diſtrict avoient appris mon arrivée, & ils ſe diſpoſoient à me livrer le ſoldat.

» Je trouvai Harriſon aſſis entre deux femmes, qui ſe leverent pour me demander ſa grace, dès qu'elles me virent; comme il étoit important de prévenir de pareilles déſertions, je les accueillis fort mal, & je leur ordonnai de ſe retirer; elles fondirent en larmes, & elles s'en allerent. Paha, Chef du diſtrict, arriva; il m'offrit un bananier & un cochon de lait en ſigne de paix. Je refuſai ſon cadeau, & je lui enjoignis de ſortir de ma préſence. Après avoir embarqué le déſerteur ſur le premier canot qui atteignit le rivage, je retournai aux vaiſſeaux. Notre correſpondance avec les Inſulaires ſe rétablit. Le ſoldat ſe contenta de dire, pour ſa juſtification, que les Naturels l'avoient débauché : cela pouvoit être vrai, car les deux femmes dont j'ai parlé, étoient venues

1777. Novemb. fur mon bord la veille de fa défertion ; je reconnus d'ailleurs qu'il avoit quitté fon pofte peu de minutes avant l'heure où on devoit le relever, & le châtiment que je lui infligeai ne fut pas rigoureux.

» Quoique nous fuffions féparés d'Omaï, nous pouvions encore en recevoir des nouvelles. Je lui avois recommandé de m'inftruire de ce qui fe pafferoit : quinze jours après notre arrivée à *Ulietea*, il m'envoya deux de fes gens : j'appris avec un extrême plaifir, que fes compatriotes le laiffoient en paix ; que tout alloit bien, mais que fa chevre étoit morte en faifant fes petits : il me prioit de lui en envoyer une autre, & deux haches. Je fus bien aife d'avoir une nouvelle occafion d'être utile à
18. mon Ami, & le 18, je renvoyai fes deux meffagers qui lui porterent les haches, & deux chevreaux, l'un mâle & l'autre femelle, que je pris parmi les quadrupedes qui reftoient à bord de la *Découverte*.

19. » Le 19, j'écrivis les inftructions que le Capitaine Clerke devoit fuivre, s'il venoit à fe féparer de moi après notre départ des *Ifles de la Société*.

24. » J'appris, le 24 au matin, l'évafion d'un Midshipman & d'un Matelot de la *Découverte*. Les Naturels nous dirent bientôt après, que les déferteurs s'étoient enfuis fur une pirogue la veille à

l'entrée de la nuit, & qu'ils étoient à l'autre extrémité de l'Isle. Le Midshipman ayant témoigné souvent le désir de passer sa vie sur ces Terres, il paroissoit clair que lui & son camarade formoient le projet de ne pas revenir, & le Capitaine Clerke alla à leur poursuite avec deux canots armés, & un détachement de Soldats de Marine. Sa démarche n'eut point de succès, car il fut de retour le soir, sans avoir appris aucune nouvelle sûre des deux déserteurs : il jugea que les Naturels cachoient le Midshipman & le Matelot; qu'ils l'avoient amusé toute la journée avec des mensonges, & qu'ils lui avoient indiqué malignement des endroits où il ne devoit pas retrouver ses deux hommes. Nous sûmes, en effet, le lendemain, que les déserteurs étoient à *Otaha*. Ces deux hommes n'étoient pas les seuls de nos Equipages qui eussent envie de s'établir sur ces Isles fortunées; &, afin de contenir de semblables désertions, il devenoit indispensable d'employer tous mes moyens. Voulant d'ailleurs montrer aux Naturels que je mettois un grand intérêt au retour des déserteurs, je résolus d'aller les chercher moi-même; j'avois observé en bien des occasions, que les Insulaires s'avisoient rarement de me tromper.

1777. Novemb.

» Je partis en effet, le 25 au matin avec deux canots armés. Le Chef de l'Isle me servit de 25.

guide, & je marchai ſur ſes pas : nous ne nous
1777. Novemb. arrêtâmes qu'au moment où nous eûmes atteint le milieu du côté oriental d'*Otaha*; nous débarquâmes alors, & Oreo détacha en avant un homme, auquel il enjoignit de ſaiſir les déſerteurs & de les tenir aux arrêts juſqu'à ce que nos canots fuſſent arrivés. Mais, quand nous arrivâmes à l'endroit où nous comptions les trouver, on nous dit qu'ils avoient quitté l'Iſle, & paſſé la veille à *Bolabola*. Je ne crus pas devoir les y ſuivre, & je retournai aux vaiſſeaux, bien décidé à faire uſage d'un expédient qui me parut propre à contraindre les Naturels à ramener le Midshipman & le Matelot.

26. » Le Chef, ſon fils, ſa fille & ſon gendre, vinrent dès la pointe du jour à bord de la *Réſolution*. Je réſolus de tenir aux arrêts les trois derniers, juſqu'à ce qu'on me ramenât les deux déſerteurs. D'après ce plan, le Capitaine Clerke les invita à paſſer ſur ſon vaiſſeau, & dès qu'ils y furent il les empriſonna dans ſa chambre. Oreo étoit auprès de moi lorſqu'il en apprit la nouvelle : croyant qu'on avoit arrêté ſa famille ſans que je le ſuſſe, &, par conſéquent, ſans mon aveu, il m'en avertit tout de ſuite. Je lui répondis que j'avois ordonné moi-même cet empriſonnement : il commença à craindre pour lui, & ſes regards annoncerent le plus grand trouble; mais je ne tardai

pas à le tranquilliser sur ce point; je lui dis qu'il pouvoit quitter le vaisseau quand il le voudroit, & prendre les mesures les plus propres à nous rendre nos déserteurs; que s'il réussissoit, on mettroit en liberté ses amis détenus sur la *Découverte*, & que s'il ne réussissoit pas, je les emmenerois avec moi. J'ajoutai, que lui & plusieurs de ses Sujets, avoient eu la hardiesse de faciliter l'évasion de mes deux hommes; qu'ils cherchoient de plus à en débaucher d'autres, & que j'avois droit de tout entreprendre pour mettre fin à de pareils délits.

1777. Novemb.

» Nous vînmes à bout d'expliquer aux Insulaires les motifs qui me déterminoient, & cette explication parut diminuer la frayeur que je leur avois inspirée d'abord; mais s'ils furent plus tranquilles sur leur sureté, ils continuerent à avoir de vives inquiétudes sur celle de leurs prisonniers. Un grand nombre d'entre eux conduisirent leurs pirogues sur l'arriere de la *Découverte*, & ils y déplorerent, en longues & bruyantes exclamations, la captivité de leurs compatriotes. On entendoit de tous côtés le cri de *Poëdooa!* nom de la fille du Chef; les femmes du pays sembloient se disputer à l'envi la satisfaction de lui donner des marques d'intérêt, plus expressives encore que les larmes & les cris, & elles ne manquerent pas de se faire à la tête des blessures terribles.

1777. Novemb.

» Oreo lui-même eut part à ces lamentations inutiles; mais il s'occupa tout de ſuite des moyens de nous rendre les déſerteurs. Il expédia une pirogue à *Bolabola*; il avertit Opoony, Souverain de cette Iſle, de ce qui étoit arrivé; il le pria d'arrêter les deux fugitifs, & de les renvoyer. Le Meſſager, qui n'étoit rien moins que le pere de Pootoë, gendre d'Oreo, vint prendre mes ordres avant de partir. Je lui enjoignis expreſſément de ne pas revenir ſans les déſerteurs, & de dire de ma part, à Opoony, d'envoyer des pirogues à leur ſuite, s'ils avoient quitté *Bolabola*; car je préſumois qu'ils ne demeureroient pas long-temps dans le même endroit.

» Les Inſulaires s'intéreſſoient ſi vivement à la liberté du fils, de la fille & du gendre d'Oreo, qu'ils ne voulurent pas la faire dépendre du retour de nos déſerteurs, ou leur impatience fut ſi vive, qu'ils méditerent un complot, dont les ſuites auroient été plus funeſtes encore pour eux, ſi nous n'étions pas venus à bout de l'étouffer. J'obſervai ſur les cinq ou ſix heures du ſoir, que toutes leurs pirogues, qui ſe trouvoient dans le havre, ou aux environs, commençoient à s'enfuir, comme ſi la frayeur ſe fût répandue dans le pays. J'étois à terre, & je fis vainement des recherches pour découvrir la cauſe de cette alarme. L'Equipage de la *Découverte* m'avertit, par des cris, que les Na-

turels avoient arrêté le Capitaine Clerke & M. Gore, qui se promenoient à quelque distance des Vaisseaux. Etonné de la hardiesse de ces représailles, qui sembloient détruire l'effet de mes combinaisons, je n'eus pas le loisir de délibérer. J'ordonnai de prendre les armes, & en moins de cinq minutes un gros détachement, commandé par M. King, partit, avec ordre de délivrer M. Clerke & M. Gore. Deux canots armés, & un second détachement, poursuivirent en même temps les pirogues; j'enjoignis à M. Williamson, qui le commandoit, d'empêcher les embarcations des Insulaires d'aborder à la côte; dès que nous eûmes perdu de vue les deux détachemens, j'appris qu'on m'avoit donné une fausse nouvelle, & je leur envoyai un ordre de revenir. 1777. Novemb.

» Il étoit clair néanmoins, d'après plusieurs circonstances, que les Naturels avoient véritablement formé le projet d'arrêter M. Clerke. Ils n'en firent pas un secret le lendemain. Ils méditoient bien autre chose; car ils vouloient m'arrêter aussi. Je prenois tous les soirs un bain d'eau douce; j'allois souvent au bain seul, & toujours sans armes. Ils avoient résolu de m'attendre ce jour-là, & de s'assurer de ma personne & de celle du Capitaine Clerke, s'ils le trouvoient avec moi. Mais depuis que je tenois aux arrêts la famille d'Oreo, je n'avois pas cru devoir exposer ma personne, &

1777. Novemb.

j'avois recommandé au Capitaine Clerke & aux Officiers, de ne pas s'éloigner des Vaisseaux. Dans le cours de l'après-midi, le Chef me demanda, à trois reprises différentes, si je n'irois point me baigner, & s'appercevant que j'avois résolu de ne pas me rendre au bain, il s'en alla avec ses gens, malgré tout ce que je pus dire & faire pour le retenir. N'ayant point alors de soupçons de leur dessein, j'imaginai qu'une frayeur subite s'étoit emparée d'eux, & que cette terreur, selon leur usage, ne tarderoit pas à se dissiper : comme il ne leur restoit plus d'espoir de m'attirer dans le piege, ils essayerent d'arrêter ceux de nos Messieurs qui étoient un peu éloignés de la côte. Heureusement pour eux & pour nous ils ne réussirent pas. Par un autre hasard également heureux, tout ceci se passa sans effusion de sang; on ne tira que deux ou trois coups de fusil, afin d'arrêter les pirogues. M. Clerke & M. Gore durent peut-être leur sureté à ces deux ou trois coups de fusil (*a*); car, dans ce même instant, une troupe d'Insulaires, armés de massues, s'avançoit vers eux, & elle se dispersa dès qu'elle entendit l'explosion.

(*a*) Le Capitaine Clerke marchoit avec un pistolet qu'il tira une fois; cette circonstance, à laquelle ils durent peut-être leur sureté, se trouve omise dans le Journal du Capitaine Cook & dans celui de M. Anderson, mais nous l'avons apprise du Capitaine King.

» La conspiration fut découverte par une fille que un de mes Officiers avoit amenée de *Huaheine.* 1777. Novemb.
yant ouï dire aux Habitans d'*Ulietea* qu'ils arrê-roient le Capitaine Clerke & M. Gore, elle se âta d'en avertir le premier de nos gens qu'elle ncontra. Ceux qui étoient chargés de l'exécution complot, la menacerent de la tuer, dès que ous aurions quitté l'Isle. Craignant qu'elle ne fût unie de nous avoir obligé, je déterminai quel-es-uns de ses amis, à venir la chercher à bord, elques jours après, à la conduire dans un u de sureté, & à l'y tenir cachée, jusqu'à qu'ils eussent une occasion de la renvoyer à *uaheine.*

» Le 27, nous abattîmes nos Observatoires, & 27.
us conduisîmes à bord tout ce que nous avions orté sur la côte; les Vaisseaux démarrerent, & ous mouillâmes plus près de la sortie du havre. après-midi, les Insulaires montrerent moins frayeur, ils vinrent sur nos bords, où ils rassemblerent autour de nos Bâtimens; & la ouillerie de la veille sembla oubliée de part & autre.

» Oreo aussi affligé que moi, de ne point rece-oir de nouvelles de *Bolabola*, partit le 28 au soir 28.
our cette Isle, & il me pria de l'y suivre le ndemain avec les Vaisseaux. C'étoit mon projet; ais le vent ne nous permit pas d'appareiller. Ce

1777. Novemb.

vent qui nous retenoit dans le havre, ramena Oreo de *Bolabola*, avec les deux déserteurs. Ils avoient atteint *Otaha* la nuit de leur désertion; mais la tranquillité de l'atmosphere les ayant mis dans l'impossibilité de gagner aucune des Isles, situées à l'Est, où ils vouloient se réfugier, ils s'étoient rendus à *Bolabola*, & de là à la petite Isle *Toobaee*, où ils furent arrêtés par le pere de Potooe, conformément au premier message envoyé à Opoony. Dès qu'ils furent à bord, je relâchai le fils, la fille & le gendre du Chef. Ainsi se termina une affaire qui m'avoit donné beaucoup de peines & d'inquiétudes; les raisons exposées plus haut, & le désir de conserver à l'*Angleterre* le fils d'un de mes camarades dans la Marine du Roi, me déterminerent à prendre des mesures si violentes.

» Le vent se tint constamment entre le Nord & l'Ouest, & nous demeurâmes dans le havre jusqu'au 7 Décembre.

7 Déc.

» Durant la derniere semaine de notre relâche, nous reçûmes la visite des Habitans de toutes les parties de l'Isle, qui nous fournirent une quantité considérable de cochons & de bananes vertes; & les jours que nous passâmes à attendre un vent favorable, ne furent pas entiérement perdus: les bananes vertes, qui se gardent deux ou trois semaines, nous tinrent lieu de pain, & nous ache-

âmes, d'ailleurs, d'embarquer l'eau & le bois ont nous avions besoin. 1777. Décemb.

» Les Habitans d'*Ulietea* sont en général plus etits, & d'un teint plus noir que ceux des Isles oisines; ils paroissent aussi plus désordonnés, éfaut qui vient peut être de ce qu'ils ont passé ous la domination des Naturels de *Bolabola* : reo, leur Chef, ne semble être que le Député u Roi de cette derniere Isle, & la conquête mble avoir diminué le nombre des Chefs subalrnes, en sorte que cette contrée se trouve d'une aniere moins immédiate sous l'inspection du ouverain, intéressé à la maintenir dans l'obéisnce. On nous a dit qu'*Ulietea*, aujourd'hui réuite à cet état d'humiliation, fut autrefois la us distinguée des Isles de ce groupe; il paroît ême vraisemblable qu'elle étoit le centre de l'adinistration, car les Naturels assurent que la faille Royale d'*O-Taïti* descend de celle qui réoit à *Ulietea*, avant la derniere révolution. Le oi Ooroo, détrôné par cette révolution, vivoit core lors de notre relâche à *Huaheine*, où il idoit. Il offroit à ces peuplades un exemple de nstabilité du pouvoir; & ce qui montre bien leur spect pour les familles des Chefs, & pour ceux i se sont trouvés revêtus de la qualité de Souven, quoiqu'il eût perdu ses Domaines, il conseroit toutes les marques distinctives de la Royauté.

1777. Décemb. » Notre séjour à *Ulietea* nous fournit une autre preuve de la justesse de cette remarque. J'y reçus la visite de mon vieil ami Oree, dernier Chef de *Huaheine.* Il étoit encore un personnage important; il arrivoit toujours avec une suite nombreuse; & il ne manquoit pas de nous apporter de magnifiques présens. Sa santé paroissoit beaucoup meilleure qu'à l'époque de mon premier & de mon second Voyage (*a*). Pour expliquer comment sa santé se fortifioit en vieillissant, je supposai que, durant sa Régence, il avoit trop bu d'*ava*, & qu'étant simple particulier, il en buvoit moins «.

8. M. Cook, arriva sur la côte de *Bolabola*, le 8 Décembre ; il n'y put conduire ses vaisseaux dans un havre de l'Isle, mais il eut des entrevues avec le Roi & les Habitans, & nous en parlerons ici, comme s'il y eût relâché.

Relâche à Bolabola, *& Remarques sur cette Terre & sur ses Habitans.*

» JE voulois, dit M. Cook, aborder à cette Isle, afin d'acheter du Roi Opoony, l'une des ancres

(*a*) Le Capitaine Cook avoit vu Oree, en 1769, lorsqu'il commandoit l'*Endéavour*, & il l'avoit vu ensuite deux fois, en 1772, durant son second Voyage.

que M. de Bougainville perdit à *O-Taïti* ; les O-Taïtiens qui la releverent, après le départ des François, l'avoient envoyée en présent à ce Monarque. Si je désirois de l'obtenir, ce n'étoit pas que nous en eussions besoin pour les Vaisseaux ; mais ayant donné ou vendu toutes les haches & les autres outils de fer que nous avions apportés d'*Angleterre*, il ne nous restoit plus de moyens de faire des échanges avec les peuplades que nous rencontrerions. Les Serruriers employoient depuis quelque temps la provision de fer que nous avions à bord, à fabriquer les articles les plus propres à ce commerce ; & ces transmutations, jointes au service de la *Résolution* & de la *Découverte*, en avoient déjà consommé une grande partie. Je crus que l'ancre de M. de Bougainville nous tiendroit lieu de fer en barres, & que je déterminerois Opoony à me la céder.

1777. Décemb.

» Oreo & six ou huit Insulaires d'*Ulietea*, passerent sur nos Vaisseaux à *Bolabola*. En général, la plupart des Naturels, si j'en excepte le Chef, nous auroient suivi de bon cœur en *Angleterre*. Je fus obligé de renoncer au projet de mener nos deux Bâtimens dans le havre : les canots étoient prêts ; j'en pris un, dans lequel je reçus Oreo & ses compatriotes, & les rameurs nous porterent sur la côte.

» Nous débarquâmes à l'endroit que nous indi-

querent les Naturels, & on ne tarda pas à me préſenter à Opoony, qui étoit environné d'une foule nombreuſe. Je n'avois point de temps à perdre, &, dès que je me fus conformé au cérémonial du pays, je le priai de me donner l'ancre; j'eus ſoins de lui montrer ce que je lui donnerois de mon côté. Mon préſent conſiſtoit en une robe-de-chambre de toile, une chemiſe, quelques fichus de gaze, un miroir, des grains de verre, d'autres bagatelles & ſix haches; la vue des haches produiſit une acclamation univerſelle parmi les Inſulaires. Opoony voulut abſolument attendre qu'on m'eût livré l'ancre, pour recevoir ces diverſes choſes; & je ne concevois pas trop les motifs de ſon refus. Il ordonna à trois de ſes gens de me mener à l'endroit où étoit l'ancre, & de me la livrer. Il eſpéroit, à ce que je compris, que je leur remettrois le prix de l'échange. Ces trois hommes me conduiſirent à une Iſle ſituée au côté ſeptentrional de l'entrée du havre; l'ancre n'étoit ni auſſi grande, ni auſſi entiere que je l'imaginois. Je reconnus à la marque, qu'elle avoit peſé ſept cents au ſortir de la forge; l'organeau, une partie de la verge, & les deux pattes manquoient. Je ſentis alors pourquoi Opoony n'avoit pas terminé tout de ſuite notre marché; il imaginoit ſans doute que mon préſent excédoit trop la valeur de l'ancre, & que je lui reproche-

1777. Décemb.

rois

trois de m'avoir trompé. Quoi qu'il en soit, je pris l'ancre & j'envoyai au Roi chacun des articles que je lui avois promis. Ma négociation ainsi terminée, je retournai à bord, & quand on eut remonté les canots, nous nous éloignâmes de *Bolabola*, & nous marchâmes au Nord.

1777. Décemb.

» Tandis qu'on remontoit les canots, quelques-uns des Naturels arriverent sur trois ou quatre pirogues; ils dirent qu'ils venoient voir nos vaisseaux; ils nous apporterent un petit nombre de noix de coco, & un cochon de lait, le seul que nous nous procurâmes sur cette Isle. Je suis persuadé cependant, que si nous avions attendu jusqu'au lendemain, on nous auroit fourni des provisions en abondance, & je crois que les Naturels eurent bien du regret de nous voir partir si-tôt; mais comme nous avions déjà beaucoup de cochons & de fruits, & fort peu de moyens d'en obtenir davantage, rien ne m'engageoit à différer la suite de notre voyage.

» La montagne élevée & à double pic, qu'on voit au milieu de l'Isle, nous parut stérile au côté oriental; mais au côté occidental, elle offre des arbres & des arbrisseaux, même dans les endroits les plus escarpés. Les terrains bas qui l'environnent près de la mer, sont couverts de cocotiers & d'arbres à pain, ainsi que les autres Isles de cet océan; & les nombreux Islots qui la bordent en-

1777. Décemb.

dedans du récif, ajoutent à ses productions végétales & à sa population.

» *Bolabola* n'a que huit lieues de tour; &, lorsqu'on songe à ce peu d'étendue, on est étonné que ses Habitans aient entrepris & achevé la conquête d'*Ulietea* & d'*Otaha*; car la grandeur de la premiere de ces deux Isles, est au moins double. J'avois beaucoup entendu parler, dans mes voyages, de la guerre qui a produit une révolution si mémorable. Le résultat de nos recherches peut amuser le lecteur, & je vais l'insérer ici comme une esquisse de l'histoire de nos Amis de cette Partie du Monde.

» Les Isles contiguës d'*Ulietea* & d'*Otaha*, vécurent long-temps amies, ou, selon l'expression des Naturels, elles se regarderent long-temps comme deux freres, que des vues d'intérêt ne pouvoient désunir. Elles formerent aussi avec *Huaheine*, des liaisons d'amitié qui furent moins intimes : *Otaha* cependant eut la perfidie de se liguer avec *Bolabola* pour attaquer *Ulietea*. Les Habitans d'*Ulietea*, appellerent à leur secours les Habitans de *Huaheine*. Les guerriers de *Bolabola* étoient encouragés par une Prêtresse ou plutôt par une Prophétesse, qui leur annonçoit la victoire : pour ne pas leur laisser de doutes sur la certitude de sa prédiction, elle dit que si on envoyoit un d'entre eux dans un endroit de la mer

1777. Décemb.

qu'elle désigna, il verroit s'élever une pierre du ſein des flots. L'un d'eux prit en effet une pirogue, & ſe rendit au lieu indiqué ; il eſſaya de plonger dans la mer pour reconnoître où étoit la pierre ; mais il fut à peine ſous l'eau, qu'il fut rejeté bruſquement à la ſurface avec la pierre à la main. Les Naturels, étonnés de ce prodige, déposerent religieuſement la pierre dans la maiſon de l'*Eatooa*, & on la conſerve à *Bolabola*, afin d'atteſter que la femme étoit inſpirée par le Dieu. Ne doutant plus du ſuccès, l'eſcadre de *Bolabola* alla chercher les pirogues d'*Ulietea* & de *Huaheine*. Celles-ci ſe trouvant jointes les unes aux autres, par de groſſes cordes, le combat fut long, & malgré la prédiction & le miracle, les Inſulaires de *Bolabola* auroient vraiſemblablement été battus, ſi la marine d'*Otaha* n'étoit pas arrivée au moment de la criſe. Ce renfort décida le ſort de la journée. Les Naturels de *Bolabola* défirent l'ennemi & tuerent beaucoup de monde : profitant de la victoire, ils envahirent *Huaheine* qu'ils ſavoient mal défendue, & dont la plupart des guerriers étoient abſens. Ils ſe rendirent maîtres de l'Iſle, & un grand nombre des Habitans ſe réfugierent à *O-Taïti*, où ils raconterent leurs déſaſtres : ceux de leurs compatriotes ou des Naturels d'*Ulietea* qu'ils rencontrerent, attendris par le récit des cruautés du vainqueur, leur don-

1777. Décemb.

nerent quelques secours; mais ils ne purent équiper que dix pirogues de guerre. Quoique leur force fût si peu considérable, ils concerterent leur plan d'une maniere sage : ils débarquerent à *Huaheine* pendant une nuit obscure; &, tombant à l'improviste sur les vainqueurs, ils en tuerent la plupart & obligerent le reste à se sauver. Ils reprirent ainsi l'Isle de *Huaheine*, qui, depuis cette époque, ne reconnoît pour Souverain, que ses propres Chefs. Immédiatement après la défaite des escadres réunies d'*Ulietea* & de *Huaheine*, les Habitans d'*Otaha* demanderent aux Naturels de *Bolabola*, leurs alliés, à être admis au partage de la conquête; ils essuyerent un refus, & ils rompirent l'alliance : il y eut une guerre, & l'Isle d'*Otaha*, ainsi que celle d'*Ulietea*, furent subjuguées. L'une & l'autre se trouvent aujourd'hui soumises à *Bolabola ;* les Chefs qui y commandent, sont des députés d'Opoony. Pour réduire les deux Isles, les guerriers de *Bolabola* livrerent cinq batailles, dans lesquelles il y eut une multitude d'hommes tués.

» Tels sont les détails que nous reçûmes des gens du pays. J'ai remarqué plus d'une fois, que ces peuplades ne fixent pas d'une maniere exacte, les dates des événemens un peu anciens. Quoique la guerre dont je viens de parler, soit très moderne, nous fûmes réduits à calculer l'époque

de ſon commencement & de ſa fin, d'après des circonſtances acceſſoires que nous obſervâmes nous-mêmes; les Naturels ne nous dirent rien de précis ſur ce point. La conquête d'*Ulietea*, qui termina la guerre, fut achevée avant la relâche que je fis aux *Iſles de la Société*, en 1769, & il y a lieu de croire que la paix venoit d'être rétablie; car nous apperçûmes alors des traces bien récentes des hoſtilités commiſes ſur cette Iſle (*a*). L'âge de Teereetareea, Chef actuel de *Huaheine*, peut auſſi nous guider: ſes traits n'annonçoient pas plus de dix ou douze ans, & nous apprîmes que ſon pere avoit été tué dans une des batailles. Pour ce qui regarde le commencement des hoſtilités, les jeunes gens d'environ vingt ans, que nous interrogeâmes, ſe ſouvenoient à peine des premiers combats; & j'ai déjà dit que les compatriotes d'Omaï, rencontrés par nous à *Wateeoo*, n'avoient pas ouï parler de cette guerre: ainſi, elle commença après leur voyage.

1777. Décemb.

» Depuis la conquête d'*Ulietea* & d'*Otaha*, les guerriers de *Bolabola* ont été regardés comme invincibles; & telle eſt l'étendue de leur célébrité, qu'à *O-Taïti*, Iſle trop éloignée pour avoir à craindre une invaſion, on parle de leur valeur,

(*a*) On en parle dans la Collection de Hawkeſworh, Vol. II, page 236 de l'original.

sinon avec effroi, du moins avec éloge. On dit qu'ils ne prennent jamais la fuite dans une bataille, & qu'à nombre égal, ils triomphent toujours des autres Insulaires. Les peuplades voisines semblent croire que la supériorité du Dieu de *Bolabola* ne contribue pas peu à leurs succès : elles imaginerent que ce Dieu ne vouloit point nous permettre d'aborder à une Isle qui est sous sa protection spéciale, & qu'il nous retint par des vents contraires à *Ulietea*.

1777. Décemb.

» Il est évident que les Insulaires de *Bolabola* sont très-estimés à *O-Taïti*, puisqu'on leur a envoyé l'ancre de M. de Bougainville ; & il faut expliquer de la même maniere, le projet de leur envoyer en outre le taureau qu'y laisserent les Espagnols : ils étoient déjà en possession du mâle d'un autre quadrupede déposé à *O-Taïti* par les mêmes Navigateurs. D'après la description imparfaite que nous en firent les O-Taïtiens, nous aurions été bien embarrassés de deviner de quelle espece il étoit : mais les déserteurs du Capitaine Clerke m'apprirent à leur retour de *Bolabola*, qu'on leur avoit montré l'animal, & que c'étoit un belier. Il résulte souvent du bien d'un mal quelconque ; & si le Midshipman & le Matelot n'avoient pas déserté, j'aurois ignoré de quel quadrupede il s'agissoit. Je profitai de cette information, lorsque je débarquai pour voir Opoony ;

je conduisis à terre une brebis que nous avions amenée du Cap de *Bonne-Espérance*, & j'ai lieu de croire que les Habitans de *Bolabola* auront désormais des moutons. J'ai laissé aussi à *Ulietea*, aux soins d'Oreo, un verrat & une truie, & deux chevres, en sorte qu'*O-Taïti* & toutes les Isles d'alentour, ne tarderont pas à voir leur race de cochons améliorée, & à posséder des troupeaux de chacun des quadrupedes & de chacune des volailles que nous y avons portés d'*Europe*.

1777. Septemb.

» Quand cette propagation sera bien établie, ces Isles offriront aux Navigateurs des rafraîchissemens plus abondans & plus variés, que toutes les autres Parties du Monde, & même dans leur état actuel, je ne connois point de relâche meilleure. Des observations, répétées durant plusieurs voyages, m'ont appris que si des divisions intestines ne les troublent point, que si elles vivent en bonne intelligence, ce qui a lieu depuis quelques années, on y trouve une quantité considérable des diverses productions du sol, & en particulier de cochons.

» Si nous avions eu à bord plus de choses propres aux échanges, & assez de sel, je crois que nous aurions pu saler la quantité de porc nécessaire à la consommation des deux vaisseaux pendant une année : mais notre relâche aux *Isles des Amis*, & notre long séjour à *O-Taïti* & sur les

1777. Décemb.

terres des environs, avoient épuifé nos articles de commerce, & fur-tout nos haches, qu'on exigeoit ordinairement, lorfque nous demandions à acheter des cochons. Le fel qui nous reftoit à notre arrivée fur ces parages, fuffifoit à peine pour faler quinze bariques de viande. Nous en falâmes cinq bariques aux *Ifles des Amis*, & les dix autres à *O-Taïti*. Le Capitaine Clerke en fala une quantité proportionnée pour la *Découverte* «.

Remarques nouvelles fur O-Taïti *& les autres Ifles* de la Société.

» LES Européens ont abordé fi fouvent ici, depuis quelques années, que les Naturels auront peut-être foin de nourrir une quantité confidérable de cochons; car ils favent par expérience, qu'à l'arrivée des vaiffeaux, ils font sûrs de les échanger contre des chofes très-précieufes à leurs yeux. Les O-Taïtiens, ainfi que les autres Naturels des Ifles de *la Société*, attendent à chaque inftant le retour des Efpagnols; ils efpéreront pendant deux ou trois années, que des bâtimens de notre Nation iront les voir. Il eft inutile de les avertir que vous ne reviendrez pas, ils ignorent les motifs de votre voyage, ils ne fe donnent pas la peine de vous interroger là-deffus, & ils croient néanmoins que vous devez revenir,

1777. Décemb.

» Je ne puis m'empêcher de dire une chose dont je suis intimement convaincu : il eût été plus heureux pour ces pauvres Insulaires, de ne jamais connoître les arts & les superfluités qui font le bonheur de la vie, que d'être abandonnés de nouveau à leur ignorance & à leur misere primitive, après avoir connu les ressources de l'industrie humaine. Si leur commerce avec les Européens est interrompu, il est impossible qu'ils se retrouvent dans cet état de médiocrité où ils vivoient d'une maniere si tranquille & si douce, avant que nous abordassions sur leurs côtes. Il me paroît que les Européens ont en quelque sorte contracté l'obligation d'aller les voir une fois en trois ou quatre ans, afin de leur porter les instrumens utiles & les choses d'agrément que nous avons introduits parmi eux, & dont nous leur avons donné le goût. Si l'on n'a pas soin de leur envoyer ces secours passagers, ils éprouveront vraisemblablement une disette très-fâcheuse, à une époque où ils ne pourront plus reprendre leurs méthodes moins parfaites, qu'ils méprisent aujourd'hui & dont ils ne font plus usage depuis qu'ils se servent des nôtres. En effet, lorsque les outils de fer, qu'ils emploient maintenant, seront usés, ils auront presque oublié la forme des instrumens qu'ils employoient jadis; une hache de pierre est actuel-

1777. Décemb.

lement aussi rare que l'étoit une de fer, il y a huit ans, & on n'apperçoit pas un ciseau d'os ou de pierre. Les clous de fiche ayant remplacé les ciseaux de pierre, leur simplicité est si grande, qu'ils croient leur provision de cet article inépuisable; car ils ne nous en demanderent jamais de nouveaux: ils changerent néanmoins quelquefois des fruits contre des clous d'une moindre grosseur. Les couteaux étoient fort estimés à *Ulietea;* & dans chacune de ces Isles, les herminettes & les petites haches, l'emporterent sur les autres articles. Quant aux objets de parure, leur fantaisie est aussi mobile que celle des Nations polies de l'*Europe*, & la chose qui plaît à leur imagination, lorsque la mode lui donne du prix, est rejetée lorsqu'il s'établit une mode nouvelle; mais nos outils de fer sont d'une utilité si frappante, qu'on peut assurer, sans craindre de se tromper, qu'ils continueront toujours à les estimer beaucoup, & qu'ils seront très à plaindre, si, dépourvus des matieres premieres, ou ignorant l'art de les fabriquer, ils cessent de recevoir des cargaisons de ceux de nos outils qui leur sont devenus nécessaires à bien des égards.

» Quoique *O-Taïti* ne soit pas, à proprement parler, au nombre des Terres que j'ai appelées *Isles de la Société*, en 1769, elle est habitée par la même race d'hommes; & la tribu qui y est

établie, a le même caractere & les mêmes mœurs que les tribus des environs. Ce fut un bonheur pour nous de découvrir cette Iſle principale avant les autres ; l'accueil amical & hoſpitalier que nous y reçûmes, nous a déterminés, dans nos différentes courſes ſur cette partie de l'Océan Pacifique, à y faire des relâches plus longues. La multiplicité de nos relâches nous a fourni plus d'occaſions d'étudier les productions & les mœurs de ſes Habitans, que nous n'en avons eu d'obſerver les Iſles & les peuplades d'alentour. Au reſte, nous connoiſſons aſſez bien les dernieres, pour aſſurer que tout ce que nous avons dit d'*O-Taïti* leur eſt applicable avec de très-légers changemens.

1777. Décemb.

» Nos premieres Relations n'ont décrit que trop en détail les ſcenes de plaiſir & de débauche qui rendent *O-Taïti* un ſéjour ſi agréable à la plupart de ceux qui ſe trouvent à bord des vaiſſeaux, & lors même que j'aurois quelques traits à ajouter à cette eſquiſſe déjà tracée d'une maniere aſſez exacte, j'héſiterois à peindre dans mon Journal des mœurs licencieuſes propres ſeulement à exciter le dégoût des lecteurs qui cherchent à s'inſtruire ; mais il y a quelques points des inſtitutions domeſtiques, politiques & religieuſes de ces peuplades, qu'on connoît d'une maniere très-imparfaite encore, après tous nos voyages,

1777. Décemb.

Le récit inſéré plus haut de ce qui nous eſt arrivé, y jettera probablement une ſorte de jour ; & voici des remarques de M. Anderſon, qui contribueront à les éclaircir.

☞ » Il paroît d'abord ſuperflu de rien ajouter aux détails qu'on trouve ſur *O-Taïti*, dans les Relations du Capitaine Wallis & de M. de Bougainville, & dans le premier & le ſecond Voyage de M. Cook : on eſt tenté de croire qu'on ne peut guere aujourd'hui que répéter les mêmes obſervations ; mais je ſuis loin de penſer ainſi. Malgré la deſcription exacte du pays, & des uſages les plus ordinaires des Habitans, dont nous ſommes redevables aux Navigateurs que je viens de citer, & ſur-tout à M. Cook, je ne craindrai pas de dire qu'il reſte un grand nombre de points dont on n'a pas parlé ; qu'on a fait quelques mépriſes, rectifiées depuis par des recherches poſtérieures, & que, même à préſent, nous n'avons aucune idée de diverſes inſtitutions très-importantes de cette peuplade. Nos relâches ont été fréquentes, mais paſſageres ; la plupart de ceux qui ſe trouvoient à bord des vaiſſeaux, ne ſe ſoucioient pas de recueillir des obſervations ; ou d'autres qui s'en occupoient, n'étoient pas en état de diſtinguer une remarque utile, d'une remarque oiſeuſe ; & nous avions tous, quoique à un degré différent, le déſavan-

tage inséparable d'une connoissance imparfaite de la langue des Naturels, qui seuls pouvoient nous instruire. Quelques Espagnols ont résidé à *O-Taïti*, plus long-temps qu'aucun autre Européen, & il leur a été moins difficile de surmonter ce dernier obstacle : s'ils ont profité de leurs moyens, ils se sont instruits d'une maniere complete de tout ce qui a rapport aux institutions & aux usages de cette contrée, & leur Relation offriroit vraisemblablement des détails plus exacts & plus authentiques, que ceux dont nous avons acquis la connoissance après bien des efforts ; mais, comme il est très-incertain, pour ne pas dire très-improbable, que l'*Espagne* nous apprenne quelque chose là-dessus, j'ai rassemblé les informations nouvelles, relatives à *O-Taïti* & aux Isles voisines, que je suis venu à bout d'obtenir d'Omaï, tandis qu'il étoit à bord de la *Résolution*, ou des Naturels avec qui j'ai conversé à terre.

» Le vent est fixé, la plus grande partie de l'année, entre l'Est-Sud-Est & l'Est-Nord-Est ; c'est le véritable vent alizé, auquel les Naturels donnent le nom de *Maaraee* ; il souffle quelquefois avec beaucoup de force. Dans ce dernier cas, l'atmosphere est souvent nébuleuse, & il tombe de la pluie ; mais lorsqu'il est plus modéré, le ciel est clair & serein. Si le vent prend davan-

1777. Décemb.

tage de la partie du Sud, s'il devient Sud-Eſt ou Sud-Sud-Eſt, il eſt plus doux & accompagné d'une mer tranquille, & les Naturels l'appellent *Maoai.* Aux époques où le Soleil eſt à-peu-près vertical, c'eſt-à-dire, aux mois de Décembre & de Janvier, le vent & l'atmoſphere ſont très-variables; mais il eſt très-commun de voir les vents à l'Oueſt-Nord-Oueſt ou au Nord-Oueſt; ce vent eſt appelé *Toerou :* en général, il eſt accompagné d'un ciel ſombre & nébuleux, & de fréquentes ondées de pluie : quoique modéré, il ſouffle de temps en temps avec force, mais il ne dure guere plus de cinq ou ſix jours ſans interruption; c'eſt le ſeul par lequel les Habitans des Iſles ſous le vent, arrivent à celle-ci. S'il vient un peu plus de la partie du Nord, il a moins de force, & on le déſigne par le terme d'*Era-potaia.* Les gens du pays diſent, qu'*Era-potaia* eſt la femme de *Toerou*, lequel, ſelon leur mythologie, eſt l'eſpece mâle.

» Le vent du Sud-Oueſt, & de l'Oueſt-Sud-Oueſt, ſe trouve encore plus commun que celui dont je viens de parler; &, quoiqu'il ſoit, en général, doux & interrompu par des calmes ou de briſes de l'Eſt, il produit, de temps à autre, des rafalles très-vives. Le ciel alors eſt ordinairement couvert, nébuleux & pluvieux, & ſouvent accompagné de beaucoup d'éclairs & de

1777. Décemb.

›nnerres : on l'appelle *Etoa*, & il ſuccede fré- uemment au *Toerou*. Il eſt ordinaire auſſi de oir le *Toerou* remplacé par le *Farooa*, qui prend vantage de la partie du Sud ; celui-ci eſt très- pétueux, il renverſe les maiſons & les arbres, ſur-tout les cocotiers, à cauſe de leur hau- ur ; mais il eſt de peu de durée.

» Les Naturels ne paroiſſent pas avoir une nnoiſſance bien exacte de ces variations de tmoſphere, & ils croient néanmoins avoir rmé des réſultats généraux ſur leurs effets. Lorſ- e les vagues produiſent un ſon creux, & bat- nt la côte, ou plutôt le récif avec lenteur, ils mptent ſur un beau temps ; mais ſi les flots oduiſent des ſons aigus, & s'ils ſe ſuccedent ec rapidité, ils s'attendent à un mauvais temps.

» Il n'y a peut-être pas, dans le monde en- r, de canton d'un aſpect plus riche, que la tie Sud-Eſt d'*O-Taïti*. Les collines y ſont vées, d'une pente roide, & eſcarpées en bien endroits ; mais des arbres & des arbriſſeaux couvrent tellement juſqu'au ſommet, qu'en voyant, on a bien de la peine à ne pas attri- er aux rochers le don de produire & d'en- tenir cette charmante verdure. Les plaines qui rdent les collines vers la mer, les vallées ad- entes, offrent une multitude de productions d'une force extraordinaire ; & à la vue de ces

1777. Décemb.

richesses du sol, le spectateur est convaincu qu'il n'y a pas sur le globe de terrain d'une végétation plus vigoureuse & plus belle. La nature y a répandu des eaux avec la même profusion; on trouve des ruisseaux dans chaque vallée; ces ruisseaux, à mesure qu'ils s'approchent de l'océan, se divisent souvent en deux ou trois branches, qui fertilisent les plaines sur leur passage. Les habitations des Naturels sont dispersées, sans ordre, au milieu des plaines; & quand nous les regardions des vaisseaux, elles nous offroient des points de vue délicieux. Pour augmenter le charme de cette perspective, la portion de mer qui est en dedans du récif & qui borde la côte, est d'une tranquillité parfaite; les Insulaires y naviguent en sureté dans tous les temps; on les y voit se promener mollement sur leurs pirogues, lorsqu'ils passent d'une habitation à l'autre, ou lorsqu'ils vont à la pêche. Tandis que je jouissois de ces coups-d'œil ravissans, j'ai souvent regretté de ne pouvoir les décrire d'une maniere à communiquer aux lecteurs une partie de l'impression qu'éprouvent tous ceux qui ont le bonheur d'aborder à *O-Taïti*.

» C'est sans doute la fertilité naturelle du pays, jointe à la douceur & à la sérénité du climat, qui donne aux Insulaires tant d'insouciance pour la culture. Il y a une foule de districts couverts

des

des plus riches productions, où l'on n'en apperçoit pas la moindre trace. Ils ne soignent guere que la plante d'où ils tirent leurs étoffes, laquelle vient des semences apportées des montagnes, & l'*ava*, ou le poivre enivrant, qu'ils garantissent du soleil, lorsqu'il est très-jeune, & qu'ils couvrent pour cela de feuilles d'arbre à pain; ils tiennent fort propres l'une & l'autre de ces plantes.

1777. Décemb.

» J'ai fait de longues recherches sur la maniere dont ils cultivent l'arbre à pain, & on m'a toujours répondu qu'ils ne le plantent jamais. Si l'on examine les endroits où croissent les rejetons, on en sera convaincu. On observera toujours qu'ils poussent sur les racines des vieux, lesquelles se prolongent près de la surface du terrain: les arbres couvriroient donc les plaines, quand même l'Isle ne seroit pas habitée, ainsi que les arbres à écorce blanche croissent naturellement à la Terre de *Diemen*, où ils composent de vastes forêts; d'où l'on peut conclure que l'Habitant d'*O-Taïti*, loin d'être obligé de se procurer son pain à la sueur de son front, est forcé d'arrêter les largesses de la nature, qui le lui offre en abondance. Je crois qu'il extirpe quelquefois des arbres à pain, pour y planter d'autres arbres, & mettre de la variété dans les choses dont il se nourrit.

1777. Décemb.

» Les O-Taïtiens remplacent ſur-tout l'arbre à pain par le cocotier & le bananier. Le premier de ceux-ci n'exige point de ſoin, lorſqu'il s'eſt élevé à deux ou trois pieds au-deſſus de la ſurface du ſol, mais le bananier donne un peu plus de peine : il ne tarde pas à produire des branches, & il commence à porter des fruits trois mois après qu'on l'a planté; ces fruits, & les branches qui les ſoutiennent, ſe ſuccedent aſſez long-temps; on coupe les vieilles tiges à meſure qu'on enleve le fruit.

» Les productions de l'Iſle ne ſont cependant pas auſſi remarquables par leur variété que par leur abondance, & il y a peu de ces choſes qu'on appelle curioſités naturelles du pays. On peut citer toutefois un étang ou lac d'eau douce, qui ſe trouve au ſommet de l'une des plus hautes montagnes, où l'on n'arrive du bord de la mer, qu'après un jour & demi ou deux jours de marche. Ce lac eſt d'une profondeur extrême, & il renferme des anguilles d'une grandeur énorme; les Naturels y pêchent quelquefois ſur de petits radeaux de deux ou trois bananiers ſauvages joints enſemble. Ils le regardent comme la premiere des curioſités naturelles d'*O-Taïti*. En général, on demande tout de ſuite aux Voyageurs qui viennent des autres Iſles, s'ils l'ont vu. On y trouve auſſi, à la même diſtance de la côte, une

mare d'une eau douce, qui d'abord paroît très-bonne, & qui dépose un sédiment jaune; mais elle a un mauvais goût; elle devient funeste à ceux qui en boivent une quantité considérable, & elle produit des pustules sur la peau lorsqu'on s'y baigne. 1777. Décemb.

» En abordant à *O-Taïti*, nous fûmes vivement frappés d'un contraste remarquable : habitués à la stature robuste & au teint brun de la peuplade de *Tongataboo*, nous ne nous accoutumions pas à la délicatesse des proportions & à la blancheur des O-Taïtiens : ce ne fut qu'après un certain temps, que nous jugeâmes cette différence favorable aux derniers; peut-être même n'arrêtâmes-nous ainsi notre opinion, que parce que nous commencions à oublier la taille & la physionomie des Habitans de la Métropole des *Isles des Amis*. Les O-Taïtiens, cependant, nous parurent supérieurs à bien des égards; nous leur trouvâmes tous les agrémens & toute la délicatesse des traits qui distinguent les personnes du sexe, dans un grand nombre de contrées de la terre : la barbe que les hommes portent longue, & leur chevelure, qui n'est pas coupée si près qu'à *Tongataboo*, produisoient un autre contraste, & il nous sembla dans toutes les occasions, qu'ils montroient plus de timidité & de légéreté de caractere. On n'apperçoit pas à *O-Taïti*

1777. Décemb. ces formes nerveuſes, qui ſont ſi communes parmi les Naturels des *Iſles des Amis*, & qui ſont la ſuite d'un exercice très-prolongé. Cette Terre étant beaucoup plus fertile, ſes Habitans menent une vie plus indolente, & ils offrent cet embonpoint & cette douceur de la peau qui les rapprochent peut-être davantage des idées que nous avons de la beauté, mais qui ne contribuent pas à embellir leur figure, puiſqu'il en réſulte une ſorte de langueur dans leurs mouvemens : nous fîmes ſur-tout cette remarque, en voyant leurs combats de lutte & de pugilat, qui paroiſſent de foibles efforts d'enfans, ſi on les compare à la vigueur des mêmes combats exécutés aux *Iſles des Amis*.

» Les O-Taïtiens eſtimant les avantages extérieurs, recourent à pluſieurs moyens pour les augmenter : ils ſont accoutumés, ſur-tout parmi les *Erreoes* ou les Célibataires d'un certain rang, de ſe ſoumettre à une opération médicinale, afin de blanchir leur peau : pour cela ils paſſent un mois ou deux ſans ſortir de leurs maiſons; durant cet intervalle, ils portent une quantité conſidérable d'étoffes, & ils ne mangent que du fruit à pain, auquel ils attribuent la propriété de blanchir le corps. Ils ſemblent croire auſſi que leur embonpoint & la couleur de leur peau, dépendent d'ailleurs des diverſes nourritures qu'ils

prennent habituellement ; le changement des sai- 1777. Décemb.
ſons les oblige en effet à changer leur régime
ſelon les différentes époques de l'année.

» Les nourritures végétales forment au moins
es neuf dixiemes de leur régime ordinaire. Je
enſe que le *mahee* en particulier, ou le fruit
pain fermenté, dont ils font uſage dans preſ-
ue chacun de leurs repas, les relâche, & pro-
uit autour d'eux une fraîcheur très-ſenſible,
u'on n'apperçoit pas en nous qui vivons de
ourritures animales ; & s'ils ont ſi peu de ma-
adies, il faut peut-être l'attribuer au degré de
empérature dans lequel ils ſe trouvent preſque
oujours.

» Ils ne comptent que cinq ou ſix maladies
u'on puiſſe appeler chroniques ou nationales,
armi leſquelles je ne dois pas oublier l'hydro-
iſie & la *fefai*, ou ces enflures ſans douleur,
ue nous avions trouvées ſi communes à *Tonga-
boo*. Il s'agit ici de l'époque qui précede l'arri-
ée des Européens, car nous les avons infectés
une maladie nouvelle, qui équivaut ſeule à
outes les autres, & qui eſt preſque univerſelle
ujourd'hui : il paroît qu'ils ne ſavent pas la gué-
r d'une maniere efficace. Les Prêtres la traitent
uelquefois avec des compoſitions de ſimples :
ais, de leur aveu, ils ne la guériſſent jamais
arfaitement ; ils conviennent néanmoins, que

1777. Décemb.

dans un petit nombre de cas, la nature, ſans le ſecours d'un Médecin, détruit le fatal virus, & opere une guériſon complete. Ils diſent qu'un homme infecté communique ſouvent ſa maladie aux perſonnes qui vivent dans la même maiſon; que ces perſonnes la prennent en mangeant dans les mêmes vaſes que le malade, & même en les touchant; qu'alors elles meurent ſouvent, tandis que celui-là guérit; mais ce dernier fait me paroît difficile à croire, &, s'il eſt vrai, c'eſt avec des modifications dont on ne nous a pas parlé.

» Leur conduite dans toutes les occaſions, annonce beaucoup de franchiſe & un caractere généreux. Néanmoins Omaï, que ſes préventions pour les *Iſles de la Société*, diſpoſoit à cacher les défauts de ſes compatriotes, nous a avertis ſouvent, que les O-Taïtiens ſont quelquefois cruels envers leurs ennemis. Ils les tourmentent, nous diſoit-il, de propos délibéré; ils leur enlevent de petits morceaux de chair en différentes parties du corps; ils leur arrachent les yeux, ils leur coupent le nez, & enfin ils les tuent & ils leur ouvrent le ventre : mais ces cruautés n'ont lieu qu'en certaines occaſions. Si la gaieté eſt l'indice d'une ame en paix, on doit ſuppoſer que leur vie eſt rarement ſouillée par des crimes; je crois cependant qu'il faut plutôt attribuer leur diſpoſition à la joie, à leurs ſen-

ſations, qui, malgré leur vivacité, ne paroiſſent jamais durables ; car, lorſqu'il leur ſurvenoit des malheurs, je ne les ai jamais vu affectés d'une maniere pénible, après les premiers momens de criſe. Le chagrin ne ſillonne point leur front ; l'approche de la mort ne ſemble pas même altérer leur bonheur. J'ai obſervé des malades prêts à rendre le dernier ſoupir, ou des guerriers qui ſe préparoient au combat, & je n'ai pas remarqué que la mélancolie ou des réflexions triſtes, répandiſſent des nuages ſur leur phyſionomie.

1777. Décemb.

» Ils ne s'occupent que des choſes propres à leur donner du plaiſir & de la joie. Le but de leurs amuſemens eſt toujours d'accroître la force de leur penchant amoureux ; ils aiment paſſionnément à chanter, & le plaiſir eſt auſſi l'objet de leurs chanſons : mais, comme on eſt bientôt raſſaſié des jouiſſances charnelles ininterrompues, ils varient les ſujets de ces chants, & ils ſe plaiſent à célébrer leurs triomphes à la guerre, leurs travaux durant la paix, leurs voyages ſur les terres voiſines & les aventures dont ils ont été les témoins, les beautés de leur Iſle, & ſes avantages ſur les pays des environs, ou ceux de quelques cantons d'*O-Taïti*, ſur des diſtricts moins favoriſés. La muſique a pour eux beaucoup de charmes ; &, quoiqu'ils montraſſent une ſorte

1777. Décemb.

de dégoût pour nos compositions savantes, les sons mélodieux que produisoit chacun de nos instrumens en particulier, approchant davantage de la simplicité des leurs, les ravissoient toujours de plaisir.

» Ils connoissent les impressions voluptueuses qui résultent de certains exercices du corps, & qui chassent quelquefois le trouble & le chagrin de l'ame, avec autant de succès que la musique. Je puis citer là-dessus un fait remarquable, qui s'est passé sous mes yeux. Me promenant un jour aux environs de la pointe *Matavai*, où se trouvoient nos tentes, je vis un homme qui ramoit dans sa pirogue, de la maniere du monde la plus rapide; & comme il jetoit d'ailleurs autour de lui des regards empressés, il attira mon attention. J'imaginai d'abord qu'il avoit commis un vol & qu'on le poursuivoit; mais, après l'avoir examiné quelque temps, je m'apperçus qu'il s'amusoit. Il s'éloigna de la côte; il se rendit à l'endroit où commence la houle, & épiant avec soin la premiere vague de la levée, il fit force de rames devant cette vague, jusqu'à ce qu'il pût en éprouver le mouvement, & qu'elle eût assez de vigueur pour conduire l'embarcation sans la renverser; il se tint immobile alors, & il fut porté par la lame qui le débarqua sur la greve : il vida tout de suite sa

irogue, & il alla chercher une autre houle. Je ugeai qu'il goûtoit un plaisir inexprimable à être romené si vîte & si doucement sur les flots ; uoiqu'il fût à peu de distance de nos tentes z de la *Résolution* & de la *Découverte*, il ne fit as la moindre attention aux troupes nombreuses e ses compatriotes, qui s'étoient rassemblés our voir des objets aussi extraordinaires pour ux, que nos vaisseaux & notre camp. Tandis ue je l'observois, deux ou trois Insulaires vinnt me joindre ; ils semblerent partager son onheur, & ils lui annoncerent toujours par s cris, l'apparence d'une houle favorable : r ayant le dos tourné & cherchant la lame du ôté où elle n'étoit pas, il la manquoit quelefois. Ils me dirent que cet exercice, aplé *Ehororoe*, dans la langue du pays, est trèsmmun parmi eux. Ils ont vraisemblablement usieurs amusemens de cette espece, qui leur ocurent au moins autant de plaisir que nous donne l'exercice du patin, le seul de nos jeux, nt les effets puissent être comparés aux effets ue je viens de décrire.

1777. Décemb.

» La langue d'*O-Taïti*, radicalement la même e celles de la *Nouvelle-Zélande* & des *Isles des mis*, n'a pas leur prononciation gutturale, & elle anque de quelques-unes des consonnes qui ondent dans les deux derniers dialectes. Les

1777. Décemb.

recueils de mots que nous avons déjà donnés, montrent aſſez en quoi conſiſte principalement cette différence, & ils prouvent qu'elle a pris la douceur & la molleſſe des Habitans. J'avois raſſemblé, durant le ſecond Voyage de M. Cook, un long Vocabulaire (*a*), d'après lequel je me ſuis trouvé en état de comparer ce dialecte au dialecte des autres Iſles. Durant celui-ci, je n'ai laiſſé échapper aucune occaſion de m'inſtruire davantage ſur l'idiome d'*O-Taïti;* j'ai eu pour cela de longues converſations avec Omaï, avant d'arriver aux *Iſles de la Société*, & j'ai fréquenté les Naturels, pendant nos relâches, le plus que j'ai pu. Cet idiome eſt rempli d'expreſſions figurées très-belles; & ſi on le connoiſſoit parfaitement, je ſuis perſuadé qu'on le mettroit au niveau des langues dont on eſtime le plus la hardieſſe & l'énergie des images. Ainſi, les O-Taïtiens, pour exprimer avec emphaſe les idées qu'ils ſe forment de la mort, diſent que l'*ame va dans les ténebres, ou plutôt dans la nuit.* Lorſque vous avez l'air de douter qu'*une telle femme ſoit leur mere*, ils vous répondent ſur le champ

(*a*) Voyez le Vocabulaire, à la fin du ſecond Voyage de Cook. L'infatigable M. Anderſon y a fait un grand nombre de corrections & d'additions; mais ce qu'on pourroit ajouter ici aux divers recueils de mots déjà publiés ſur la langue d'*O-Taïti*, ne ſeroit d'aucune utilité réelle.

1777. Décemb

vec surprise : *Oui, c'est la mere qui m'a porté dans* *on sein.* Une de leurs tournures répond précisé-ent à cette tournure des Livres saints : *Les* *trailles sont émues de douleur :* ils s'en servent ujours, quand ils éprouvent des affections mo-les qui les tourmentent : ils supposent que le ge de la douleur causée par les chagrins, les ésirs inquiets & les diverses affections de l'ame t dans les entrailles, & ils supposent de plus e c'est le siege de toutes les opérations de l'es-it. Leur langue admet ces inversions de mots, i placent le latin & le grec bien au-dessus la plupart de nos langues modernes de l'*Eu-pe*, si imparfaites, que, pour prévenir les am-guités, elles sont réduites à arranger servile-ent les mots les uns après les autres. Elle est riche, qu'elle a plus de vingt termes pour dési-er le fruit à pain dans ses différens états ; elle a autant pour la racine de *taro*, & environ x pour la noix de coco. J'ajouterai, qu'outre dialecte ordinaire, les O-Taïtiens ont une lan-e, qu'on peut appeler la *Langue plaintive*, & i forme toujours des especes de stances ou un citatif.

» Leurs Arts sont en petit nombre & bien mples ; néanmoins, si on doit les en croire, ils nt avec succès des opérations de Chirurgie, que ous n'avons pas encore pu imiter, malgré nos

1777. Décemb.

connoiſſances étendues ſur ces matieres. Ils environnent d'écliſſes les os fracturés, & ſi une partie de l'os s'eſt détachée, ils inſerent dans le vide un morceau de bois taillé comme la partie de l'os qui manque : cinq ou ſix jours après, le *Rapaoo* ou le Chirurgien, examine la bleſſure, & il trouve le bois qui commence à ſe recouvrir de chair; ils ajoutent qu'en général, ce bois est entiérement couvert de chair le douzieme jour, qu'alors le malade a repris des forces, qu'il ſe baigne, & qu'il ne tarde pas à guérir. Nous n'ignorons pas que les bleſſures ſe guériſſent ſur des balles de plomb, & quelquefois, mais rarement ſur d'autres corps étrangers; mais je doute d'autant plus de l'opération dont je viens de parler, qu'en d'autres occaſions, j'ai vu les O-Taïtiens bien loin d'une ſi grande habileté. J'apperçus un jour une moitié de bras qu'on avoit coupé à un homme qui s'étoit laiſſé tomber d'un arbre, & je n'y remarquai rien qui annonçât un Chirurgien fort habile, même en n'oubliant pas que leurs inſtrumens ſont très-défectueux : je rencontrai un autre homme qui avoit une épaule diſloquée; il s'étoit écoulé quelques mois depuis l'accident, & perſonne n'avoit ſu la remettre, quoique ce ſoit une des opérations les moins difficiles de notre Chirurgie. Ils ſavent que les fractures & les luxations de l'épine du dos ſont

telles, & qu'il n'en eſt pas de même de celles crâne; ils ſavent auſſi, par expérience, en lles parties du corps les bleſſures ſont incu- s. Ils nous ont montré pluſieurs cicatrices, s des coups de pique qu'ils avoient reçus; s coups pénétrerent réellement aux endroits n indiqua, nous les aurions ſurement dé- s mortels, & cependant les bleſſés ont guéri. 1777. Décemb.

Leurs connoiſſances en Médecine paroiſſent bornées, ſans doute, parce qu'il leur arrive d'accidens qu'ils n'ont de maladies. Les es néanmoins adminiſtrent des ſucs d'herbe uelques occaſions, & lorſque les femmes des ſuites de couches fâcheuſes, elles em- ent un remede qui ſemble paroître inutile un climat chaud : elles chauffent des pierres, les couvrent enſuite d'une étoffe épaiſſe deſſus laquelle elles poſent une certaine quan- d'une petite plante de l'eſpece de la mou- , &, après avoir couvert le tout d'une nde étoffe, elles s'aſſeyent deſſus; elles ont ſueurs abondantes, & elles guériſſent : les mes infectés du mal vénérien, ont voulu pra- r la même méthode, mais ils l'ont trouvée icace. Ils n'ont point d'émétique.

Malgré l'extrême fertilité de l'Iſle, on y uve ſouvent des famines qui emportent, dit- beaucoup de monde. Je n'ai pu découvrir ſi

1777. Décemb.

ces famines font la fuite d'une mauvaife faifo
de la guerre, ou d'une population trop no
breufe; il eft prefque impoffible qu'il n'y ait p
quelquefois dans l'Ifle trop de monde à nourr
Au refte, il eft difficile de douter de la vérité
fait; car ils ménagent avec beaucoup de fo
même aux temps de l'abondance, les chofes
fervent à leur nourriture. Dans les momens
difette, lorfqu'ils ont confommé leur fruit à p
& leurs ignames, ils mangent diverfes racines
croiffent fans culture fur les montagnes : ils
nourriffent d'abord de la *patarra;* elle reffem
à une groffe patate ou à une igname, & elle
bonne tant qu'elle n'a pas pris toute fa croiffan
mais, dès qu'elle eft vieille, elle eft remplie
fibres dures : ils mangent d'ailleurs deux au
racines; l'une approche du *taro*, & la feco
s'appelle *Ehoee;* il y a deux efpeces de celle-
l'une eft vénéneufe, & on eft contraint de
fendre & de la laiffer macérer une nuit dans l'e
avant de la cuire; &, fous ce rapport, elle
femble à la *caffave* des Ifles d'*Amérique*. De la
niere dont les O-Taïtiens l'apprêtent, elle for
une pâte húmide, très-infipide au goût : cepend
je les ai vus s'en nourrir à une époque où ils n'
prouvoient point de difette; c'eft une pla
grimpante, ainfi que la *patarra*.

» La claffe inférieure fait peu d'ufage des no

1777. Décemb.

res animales, & ce ne ſont jamais que des ſſons, des œufs de mer, ou d'autres produc- s marines; il eſt rare qu'elle mange du cochon, ême cela lui arrive quelquefois. L'*Eree-de-hoi* l, eſt aſſez riche pour avoir du porc tous les rs, & les Chef ſubalternes ne peuvent guere voir qu'une fois par ſemaine, par quinzaine par mois, ſelon leur fortune. Il y a même des ps où ils ſont obligés de ſe paſſer de cette ndiſe : car, lorſque la guerre ou d'autres cauſes appauvri l'Iſle, le Roi défend à ſes Sujets de des cochons; & on nous a dit qu'en cer- es occaſions, la défenſe ſubſiſtoit pluſieurs s, & même une année ou deux. Les cochons ultiplient tellement durant cette prohibition, n les a vu abandonner l'état de domeſticité evenir ſauvages. Lorſqu'il paroît convenable ever la défenſe, tous les Chefs ſe rendent ès du Roi, & chacun d'eux lui apporte des ons. Le Roi ordonne d'en tuer quelques-uns n ſert aux Chefs, & ils s'en retournent avec erté d'en tuer déſormais pour leur table. La ibition dont je viens de parler, ſubſiſtoit lors otre arrivée à *O-Taïti*, du moins dans les diſ- s qui dépendent immédiatement d'O-Too; & eur qu'elle ne nous empêchât d'aller à *Mata-* lorſque nous aurions quitté *Oheitepeha*, il nous ra, par un meſſager, qu'il la révoqueroit dès

1777.
Décemb.

que nos vaiſſeaux auroient gagné le port. Il
révoqua en effet, du moins par rapport à nou
mais nous fîmes une ſi grande conſommation d
ces animaux, qu'on la rétablit ſans doute apr
notre départ. Le Gouvernement défend auſſi que
quefois de tuer des volailles.

» L'*ava* eſt ſur-tout en uſage parmi les Inſ
laires d'un rang diſtingué. Ils la font d'une manie
un peu différente de celle dont nous avons été
ſouvent témoins aux *Iſles des Amis;* car ils verſe
une très-petite quantité d'eau ſur la racine,
quelquefois ils grillent ou ils cuiſent au four,
ils broient les tiges ſans les hacher. Ils emploie
d'ailleurs les feuilles broyées de la plante, &
y verſent de l'eau comme ſur la racine. Ils ne
réuniſſent pas en troupes pour la boire amica
ment, comme à *Tongataboo;* mais ſes pernicie
effets ſont plus ſenſibles à *O-Taïti*, car elle
tarde pas à enivrer, ou plutôt à donner de la ſ
peur à toutes les facultés du corps & de l'eſpr
ceux d'entre nous qui avoient abordé autrefois
ces Iſles, furent ſurpris de voir la maigreur affreu
d'une multitude d'Inſulaires, que nous avio
laiſſés d'un embonpoint & d'une groſſeur rema
quables; nous demandâmes la cauſe de ce chang
ment, & on nous répondit, qu'il falloit l'attribu
à l'*ava :* leur peau étoit groſſiere, deſſéchée
couverte d'écailles; on nous aſſura que ces écaill

tomb

tombent de temps en temps, & que la peau se renouvelle. Pour justifier l'usage d'une liqueur si pernicieuse, ils prétendent qu'elle empêche de devenir trop gras; il est évident qu'elle les énerve, & il est très-probable qu'elle abrege leurs jours. Ces effets nous ayant moins frappés durant nos premieres relâches, il y a lieu de croire que les O-Taïtiens n'abusoient pas autant de cet article de luxe. S'ils continuent à boire l'*ava* aussi fréquemment, on peut prédire que leur population diminuera.

1777. Décemb.

» Ils font beaucoup de repas dans un jour; le premier (ou plutôt le dernier, car ils vont se coucher immédiatement après) a lieu à environ deux heures du matin, & le second à huit; ils dînent à onze heures, &, comme le disoit Omaï, ils dînent une seconde & une troisieme fois à deux & à cinq heures du soir, & ils soupent à huit. Ils ont, sur ce point de leur vie domestique, des usages très-bizarres. Les femmes éprouvent non-seulement la mortification de manger seules, & dans une partie de la maison éloignée de celle où mangent les hommes; mais, ce qui est bien plus étrange encore, on ne leur donne aucune portion des mets délicats: elles n'osent goûter ni d'un poisson de l'espece du thon, qui est fort estimé, ni de quelques-unes des meilleures bananes, & on permet rarement le porc, même à celles

1777. Décemb.

des classes supérieures. Les petites filles & les petits garçons prennent aussi leur repas séparément. En général, les femmes apprêtent les choses dont elles se nourrissent; car les hommes les laisseroient mourir de faim, plutôt que de leur rendre ce service. Il y a ici, & dans plusieurs de leurs coutumes relatives à leurs repas, quelque chose de mystérieux, que nous n'avons jamais pu bien comprendre. Lorsque nous en demandions la raison, on ne nous répondoit rien, sinon que cela étoit juste & indispensable.

» Ce qui a d'ailleurs rapport aux femmes, n'est point obscur; leurs liaisons avec les hommes n'offrent sur-tout rien de caché. Si un jeune homme & une jeune femme habitent ensemble, le jeune homme donne au pere de la fille, quelques-unes des choses réputées nécessaires dans le pays, telles que des cochons, des étoffes & des pirogues; la quantité de ces choses est proportionnée au temps qu'il passe avec sa maîtresse: si le pere croit qu'on ne l'a pas payé, il ne craint pas de reprendre sa fille, & de la livrer à un autre qui sera peut-être plus libéral: l'homme, de son côté, peut toujours former un nouveau choix. Si sa maîtresse devient grosse, il est le maître de tuer l'enfant, & de continuer ses liaisons avec la mere, ou de l'abandonner; mais s'il adopte l'enfant, & s'il ne lui ôte pas la vie, il est censé

marié, & il garde communément sa femme le reste de ses jours. Aux yeux des O-Taïtiens, ce n'est pas un crime de prendre une concubine plus jeune, & de l'établir dans sa maison; il est toutefois bien plus commun de les voir changer de femmes, & c'est une chose si ordinaire, qu'ils en parlent d'un ton fort léger. Les *Erroes* sont des Insulaires des classes supérieures, qui joignant à une humeur volage, des moyens de se procurer de nouvelles femmes, voyagent d'un canton à l'autre ou sur les Isles voisines, & qui ne se livrant pas à un attachement particulier, n'adoptent guere la maniere de vivre plus sédentaire & plus tranquille dont je viens de parler. Cette vie licencieuse est si analogue à leur disposition, que les plus jolis hommes & les plus jolies femmes passent ordinairement leur jeunesse dans une débauche qui déshonoreroit les peuplades les plus sauvages, mais qui révolte sur-tout au milieu d'une nation, qui offre, à d'autres égards, des indices sûrs d'aménité & de tendresse. Lorsqu'une femme *Erreoe* accouche, on applique à la bouche & au nez de l'enfant un morceau d'étoffe mouillée qui le suffoque.

1777. Décemb.

» Les femmes contribuant beaucoup aux agrémens de cette vie de plaisir, on est surpris qu'outre les humiliations dont on les accable, en ce qui a rapport aux alimens, & à la maniere de les

1777. Décemb.

prendre, elles ſoient traitées ſouvent avec une dureté ou plutôt une brutalité qui ſemble exclure la plus légere affection. Rien toutefois n'eſt plus ordinaire que de les voir impitoyablement battues par les hommes; & il eſt difficile d'expliquer ces violences, à moins qu'elles ne ſoient l'effet de la jalouſie, qui, de l'aveu des O-Taïtiens, tourmente quelquefois les deux ſexes. J'adopterois cette explication volontiers; car, en bien des occaſions, j'ai trouvé les femmes plus ſenſibles aux charmes de la figure, qu'à des vues d'intérêt; mais je dois avouer que même alors elles paroiſſent à peine ſuſceptibles de ces ſentimens délicats que produit une tendreſſe mutuelle, & qu'il y a moins d'amour platonique à *O-Taïti*, que dans aucun autre pays du monde.

» Des idées de propreté firent imaginer aux O-Taïtiens l'amputation ou l'inciſion du prépuce, & ils ont, dans leur langue, une épithete injurieuſe pour ceux qui n'obſervent pas cet uſage. Lorſqu'il y a, dans un diſtrict, cinq ou ſix petits garçons d'un âge convenable, le pere de l'un d'eux va en avertir le *Tahoua*, ou l'un des Savans du pays; le Tahoua, ſuivi d'un domeſtique, mene les petits garçons au ſommet d'une colline; après avoir donné à l'un d'eux une attitude propre à l'opération, il introduit un morceau de bois au-deſſous du prépuce, & il lui dit de regarder de

el côté, une chofe bien curieufe : tandis que le eune homme eft occupé d'un autre objet, le 1777. Décemb.
Prêtre coupe, avec une dent de requin, & ordinairement d'un feul coup, le prépuce établi ur le morceau de bois; il fépare enfuite, ou plutôt replie en arriere les parties divifées, & ayant andé la plaie, il fait la même opération au refte es jeunes gens. Les nouveaux circoncis fe baignent cinq jours après; on ôte leurs bandages on nettoie leur plaie; le dixieme jour ils fe aignent de nouveau, & ils fe portent bien; nais la partie où s'eft faite l'incifion, offre encore ne groffeur, & le *Tahoua*, toujours fuivi d'un omeftique, mene une feconde fois les petits arçons fur la colline, y allume du feu, & il lace le prépuce entre deux pierres chaudes, il preffe doucement, ce qui détruit la groffeur. es nouveaux circoncis retournent alors chez eux, tête & le corps ornés de fleurs odoriférantes; eurs peres donnent à l'Opérateur des cochons & es étoffes, & ils proportionnent la récompenfe fon habileté; s'ils font pauvres, la famille fe harge du préfent.

» Le fyftême religieux des O-Taïtiens eft fort tendu & fingulier fur un grand nombre de points; nais il y a peu d'individus du bas-peuple qui le onnoiffent parfaitement : cette connoiffance fe rouve fur-tout parmi les Prêtres, dont la claffe

1777.
Décemb.

eſt très-nombreuſe. Ils croient qu'il y a pluſieurs Dieux, dont chacun eſt très-puiſſant; mais ils ne paroiſſent pas admettre une Divinité ſupérieure aux autres. Les différens diſtricts & les diverſes Iſles des environs, ayant des Dieux divers, les Habitans de chacun de ces diſtricts, & de chacune de ces terres, imaginent, ſans doute, avoir choiſi le plus reſpectable, ou du moins, une Divinité revêtue d'aſſez de pouvoir pour les protéger, & pour fournir à tous leurs beſoins. Si ce Dieu ne ſatisfait pas leurs eſpérances, ils ne penſent pas qu'il ſoit impie d'en changer : c'eſt ce qui eſt arrivé derniérement à *Tiarraboo*, où l'on a ſubſtitué aux deux Divinités anciennes, Oraa, Dieu de *Bolabola*, peut-être, parce qu'il eſt le protecteur d'une peuplade qui a été triomphante à la guerre; &, comme depuis cette époque, ils ont eu des ſuccès contre la Tribu d'*O-Taüi-nooe*, ils attribuent leurs victoires à *Oraa*, qui, ſelon leur expreſſion, combat pour eux.

» Ils ſervent leurs Dieux avec une aſſiduité remarquable : outre que les grands *Whattas*, c'eſt-à-dire, les endroits des *Morais*, où l'on dépoſe les offrandes, ſont ordinairement chargés d'animaux & de fruits, on rencontre peu de maiſons qui n'en aient pas un petit dans leur voiſinage. Les Habitans des *Iſles de la Société* ſont, ſur ces matieres, d'une rigidité ſi ſcrupuleuſe, qu'ils ne

commencent jamais un repas, sans mettre de côté un morceau pour l'*Eatooa*. Le sacrifice humain dont nous avons été témoins durant ce voyage, montre assez jusqu'où ils portent leur zele religieux & leur fanatisme. Il paroît sûr, que les sacrifices humains reviennent fréquemment; ils ont peut-être recours à cet expédient abominable, quand ils éprouvent des contre-temps fâcheux; car ils nous demanderent, si l'un de nos gens, détenu en prison à l'époque où nous nous trouvions arrêtés par des vents contraires, étoit *Taboo?* Leurs prieres sont aussi très-fréquentes, ils les chantent à-peu-près sur le même ton que les ballades de leurs jeux. On apperçoit encore l'infériorité des femmes dans les pratiques religieuses; on les oblige à se découvrir en partie, lorsqu'elles passent devant les *Morais*, ou à faire un long détour pour éviter les lieux destinés au culte public. Selon leur mythologie, Dieu n'est pas censé leur accorder toujours des bienfaits sans jamais les oublier, & sans permettre qu'il leur arrive du mal; cependant, lorsqu'ils essuient des malheurs, ils semblent y voir les effets d'un être mal-faisant, qui veut leur nuire. Ils disent qu'*Etée* est un esprit mal-faisant qui leur fait quelquefois du mal; ils lui présentent des offrandes, ainsi qu'à leur Dieu; mais ce qu'ils redoutent des êtres invisibles, se borne à des choses purement temporelles.

1777. Décemb.

1777. Décemb.

» Ils croient que l'ame eſt immatérielle & immortelle. Ils diſent qu'elle voltige autour des levres du mourant, pendant les dernieres angoiſſes, & qu'elle monte enſuite auprès du Dieu, qui la réunit à ſa propre ſubſtance, ou, ſelon leur expreſſion, qui la mange; qu'elle demeure quelque temps dans cet état; qu'elle paſſe enſuite au lieu deſtiné à la réception de toutes les ames humaines; qu'elle y vit au milieu d'une nuit éternelle, ou, comme ils le diſent quelquefois, au milieu d'un crépuſcule qui ne finit jamais. Ils ne penſent pas que les crimes commis ſur la terre, ſoient punis après la mort d'une maniere permanente; car le Dieu mange indifféremment les ames des bons & celles des méchans. Mais il eſt ſûr qu'ils regardent cette réunion à la Divinité, comme une purification néceſſaire, pour arriver à l'état de bonheur; en effet, ſelon leur doctrine, ſi un homme s'abſtient des femmes, quelques mois avant de mourir, il paſſe tout de ſuite dans ſa demeure éternelle, ſans avoir beſoin de cette union préliminaire; ils imaginent qu'il eſt aſſez purifié par cette abſtinence, & affranchi de la loi générale.

» Toutefois ils ſont loin de ſe former, ſur le bonheur de l'autre vie, les idées ſublimes que nous offrent notre Religion & même notre raiſon. L'immortalité eſt le ſeul privilege impor-

ant qu'ils ſemblent eſpérer ; car s'ils croient les 1777.
ames dépouillées de quelques-unes des paſſions Décemb.
qui les animoient tandis qu'elles ſe trouvoient réunies au corps, ils ne ſuppoſent pas qu'elles en ſoient abſolument affranchies. Auſſi les ames qui ont été ennemies ſur la terre, ſe livrent-elles des combats lorſqu'elles ſe rencontrent ; mais il paroît que ces démêlés n'aboutiſſent à rien, puiſqu'elles ſont réputées invulnerables. Ils ont la même idée de la rencontre d'un homme & d'une femme. Si le mari meurt le premier, il reconnoît l'ame de ſon épouſe, dès le moment où elle arrive dans la terre des Eſprits ; il ſe fait reconnoître dans une maiſon ſpacieuſe, appelée *Tourova*, où ſe raſſemblent les ames des morts pour ſe divertir avec les Dieux. Les deux époux vont enſuite occuper une habitation ſéparée, où ils demeurent à jamais, & où ils font des enfans ; au reſte, ils ne procréent que des êtres ſpirituels, car leur mariage & leurs embraſſemens ne ſont pas les mêmes que ceux des êtres corporels.

» Leurs idées ſur la Divinité, ſont d'une extravagance abſurde. Ils la croient ſoumiſe au pouvoir de ces mêmes Eſprits, à qui elle a donné l'être ; ils imaginent que ces Eſprits la mangent ſouvent, mais ils lui ſuppoſent la faculté de ſe reproduire. Ils emploient ſans doute ici l'expreſſion de manger, parce qu'ils ne peuvent parler des

1777. Décemb.

choses immatérielles, sans recourir à des objets matériels. Ils ajoutent que la Divinité demande aux Esprits, assemblés dans le *Tourova*, s'ils ont le projet de la détruire; que si les Esprits ont pris cette résolution, elle ne peut la changer. Les Habitans de la terre se croient instruits de ce qui se passe dans la région des Esprits; car à l'époque où la lune est dans son déclin, ils disent que les Esprits mangent leur *Eatooa*, & que la reproduction de l'*Eatooa* avance, lorsque la lune est dans son plein. Les Dieux les plus puissans sont sujets à cet accident, ainsi que les Divinités subalternes. Ils pensent aussi qu'il y a d'autres endroits destinés à recevoir les ames après la mort. Ceux, par exemple, qui se noient dans la mer, y demeurent au sein des flots; ils y trouvent un beau pays, des maisons, & tout ce qui peut les rendre heureux. Ils soutiennent de plus, que tous les animaux, que les arbres, les fruits & même les pierres, ont des ames, qui, à l'instant de la mort ou de la dissolution, montent auprès de la Divinité, à laquelle ces substances s'incorporent d'abord, pour passer ensuite dans la demeure particulière qui leur est destinée.

» Ils sont persuadés que la pratique exacte de leurs devoirs religieux, leur procure toutes sortes d'avantages temporels; & comme ils assurent que l'action puissante & vivifiante de l'esprit de

Dieu eſt répandue par-tout, on ne doit pas s'étonner s'ils ont une foule d'idées ſuperſtitieuſes ſur ſes opérations. Ils diſent que les morts ſubites, & tous les autres accidens, ſont l'effet de l'action immédiate de quelque Divinité. Si un homme ſe heurte contre une pierre, & ſe bleſſe l'orteil, ils attribuent la meurtriſſure à l'*Eatooa ;* en ſorte que, ſelon leur mythologie, ils marchent réellement ſur une terre enchantée. Ils treſſaillent pendant la nuit, lorſqu'ils approchent d'un *Toopapaoo*, où ſont expoſés les morts, ainſi que les hommes ignorans & ſuperſtitieux de nos contrées de l'*Europe*, redoutent les Eſprits, à la vue d'un Cimetiere. Ils croient auſſi aux ſonges, qu'ils prennent pour des avis de leur Dieu, ou des Eſprits de leurs Amis défunts, & ils ſuppoſent le don de prédire l'avenir à ceux qui ont des rêves ; au reſte, ils n'attribuent qu'à quelques perſonnes le don de prophétie. Omaï prétendoit l'avoir ; il nous dit le 26 Juillet 1776, que l'ame de ſon pere l'avoit averti en ſonge, qu'il deſcendroit à terre dans trois jours ; mais il ne put triompher à l'occaſion de ſa prophétie, car nous n'arrivâmes à *Tékériffe* que le premier Août. La réputation de ceux qui ont des ſonges approche beaucoup de celle de leurs Prêtres & de leurs Prêtreſſes inſpirés, auxquels ils ajoutent une foi aveugle, & dont ils ſuivent les déciſions, toutes les fois qu'ils

1777. Décemb.

forment un projet important. Opoony respecte
1777. Décemb. beaucoup la Prêtresse qui lui persuada d'envahir *Ulietea*, & il ne va jamais à la guerre sans la consulter. Ils adoptent de plus, à quelques égards, notre vieille doctrine de l'influence des Planetes; du moins ils reglent, en certains cas, leurs délibérations publiques sur les aspects de la Lune: par exemple, ils entreprennent une guerre, & ils comptent sur des succès, lorsque cette Planete est couchée horizontalement, ou fort inclinée dans sa partie convexe, après son renouvellement.

» Leur systême sur la création de l'univers, est embrouillé, obscur & extravagant, comme on l'imagine bien. Ils disent qu'une Déesse ayant un bloc ou une masse de terre suspendue à une corde, la lança loin d'elle, & en répandit aux environs des morceaux, tels qu'*O-Taïti* & les Isles voisines, dont les divers Habitans viennent d'un homme & d'une femme établis à *O-Taïti*. Il ne s'agit cependant que de la création immédiate de leur contrée; car ils admettent une création universelle antérieure à celle-ci, & ils croient à l'existence de plusieurs terres qu'ils ne connoissent que par tradition; mais leurs idées s'arrêtent à *Tatooma* & à *Tapuppa*, pierres & rochers mâles & femelles, qui forment le noyau du globe, ou qui soutiennent l'assemblage de terre & d'eau jeté

1777. Décemb.

sa surface. *Tatooma* & *Tapuppa* produisirent *Totorro*, qui fut tué & décomposé en terre, & ensuite *O-Taïa* & *Oroo*, qui s'épouserent & qui donnerent d'abord naissance à une terre, & ensuite à une race de Dieux. *O-Taïa* fut tué, & *Oroo*, qui étoit de l'espece femelle, épousa un Dieu, son fils, appelé *Teerraa*, à qui elle ordonna de créer de nouvelles terres, les animaux & les différentes especes de comestibles, qu'on trouve sur le Globe, ainsi que le Firmament, soutenu par des hommes, appelés *Teeferei*. Les taches qu'on observe dans la Lune, sont, à leurs yeux, les bocages d'une sorte d'arbres qui croissoient jadis à *O-Taïti*; ces arbres ayant été détruits par un accident, leurs semences furent portées dans la Lune par des colombes.

» Ils ont d'ailleurs une multitude de légendes religieuses & historiques; l'une des dernieres a rapport à l'usage de manger de la chair humaine, & je vais en donner le précis. Deux hommes, appelés *Taheeai*, seul nom qu'ils emploient pour désigner des Cannibales, vivoient à *O-Taïti* il y a bien long-temps : on ne savoit pas d'où ils sortoient, ni comment ils étoient arrivés dans l'Isle. Ils habitoient les montagnes, qu'ils avoient coutume de quitter pour venir tuer les gens du pays; ils mangeoient ensuite les hommes qu'ils massacroient, & ils arrêtoient les progrès de la popu-

1777. Décemb.

lation. Deux freres résolurent de détruire ces monstres formidables, & ils imaginerent un stratagême qui leur réussit. Ils habitoient aussi les montagnes, un peu au-dessus des *Taheeai*, & ils occupoient un poste, d'où ils pouvoient leur parler sans trop exposer leurs jours. Ils les inviterent à un repas que les *Taheeai* accepterent de bon cœur; ayant fait chauffer des pierres, ils les mirent dans du *Mahee*, & ils dirent à l'un des *Taheeai* d'ouvrir la bouche : le *Taheeai* ouvrit la bouche; on y laissa tomber un de ces morceaux de *Mahee* & on y versa de l'eau, laquelle, en se mêlant avec la pierre chaude, produisit un bouillonnement qui tua le monstre quelque temps après. Les deux freres voulurent engager l'autre à faire la même chose; mais le second Cannibale, frappé du bouillonnement de l'estomac de son camarade, les remercia; on l'assura que le *Mahee* étoit excellent, & que ce bouillonnement passeroit bien vîte, & il fut si crédule, qu'il ouvrit la bouche & subit le sort du premier. Les Naturels alors les couperent en morceaux, qu'ils enterrerent, & ils donnerent, par reconnoissance, le gouvernement de l'Isle aux deux freres. Les *Taheeai* résidoient dans le district appelé *Whapaneeoo*, & on y trouve encore aujourd'hui un arbre à pain, qui, dit-on, leur appartenoit. Une femme qui vivoit avec eux, avoit deux dents d'une grosseur pro-

igieuse, & après leur mort, elle alla s'établir à
O-*Taha*; & les Insulaires la mirent au nombre de 1777. Décemb.
urs Déesses, lorsqu'elle eut rendu le dernier
oupir. Elle ne mangeoit pas de la chair humaine
omme ses deux époux; mais, d'après la grandeur
e ses dents, on donne le nom de *Taheeai* à
out animal qui a un aspect farouche ou de larges
rocs.

» On doit avouer que cette Histoire a la vrai-
mblance de celle d'Hercule, détruisant l'Hydre,
u des Tueurs de Géants, dont parlent les Ro-
anciers des derniers siecles; mais j'y trouve aussi
eu de moralité, que dans la plupart des vieilles
bles de la même espece, reçues comme des
érités par des peuples ignorans, dont la civilisa-
on peut être comparée, à quelques égards, à la
vilisation des Naturels des *Isles de la Société*.
lle est d'ailleurs heureusement imaginée, car elle
xprime l'aversion & l'horreur qu'inspirent ici les
annibales. Plusieurs raisons feroient croire ce-
endant que les Habitans de ces Isles mangeoient
dis de la chair humaine. J'interrogeai Omaï sur
 point; il soutint de la maniere la plus posi-
ve, que je me trompois, mais il me conta un
it dont il avoit été témoin, & qui confirme
resque cette opinion. Un grand nombre de ses
arens & de ses alliés furent tués à l'époque où
 peuplade de *Bolabola* battit celle de *Huaheine*.

1777. Décemb.

Un homme de fa famille eut enfuite occafion d fe venger; il battit à fon tour les Infulaires d *Bolabola*, & coupant un morceau de la cuiffe d l'un de fes ennemis, il le rôtit, & il le mangea M. Cook a raconté plus haut, qu'on offre a Roi un œil du malheureux qu'on facrifie au Dieux, & nous n'avons pu nous empêcher d voir dans cet ufage les reftes d'une coutume q étoit jadis beaucoup plus étendue, & do cette cérémonie emblématique rappelle le fou venir.

» Le Roi eft inverti du *Maro*, il préfide au facrifices humains; & il paroît que ce font là le privileges diftinctifs de fa Souveraineté. Il fa peut-être y ajouter celui de fonner d'une conqu qui produit un fon très-éclatant. Dès qu'il donn ce fignal, tous fes fujets font obligés de lui appo ter des comeftibles de différentes efpeces, e proportion de leurs facultés. Son nom feul le infpire un refpect qui va jufqu'à l'extravagance & il les rend quelquefois cruels. Lorfqu'on l revêt du fymbole de la Royauté, s'il y a dans l langue des mots qui aient de la reffemblance ave celui de *Maro*, on les change, & on en fubftitue d'autres : l'homme qui a enfuite la hardieffe de ne pas fe foumettre au changement, & de continuer à fe fervir des mots profcrits, eft fur-le-champ mi à mort, avec toute fa famille. On traite d'une

maniere

maniere auſſi barbare ceux qui s'aviſent d'appeler un animal, du nom du Prince. D'après cet uſage, Omaï fut toujours indigné de voir que les Anglois donnent, à des chevaux ou à des chiens, les noms d'un Prince, ou d'une Princeſſe. Au reſte, tandis que les O-Taïtiens puniſſent de mort quiconque emploie légérement le nom de leur Souverain, ils ſe contentent de confiſquer les terres & les cabanes de ceux qui outragent ſon adminiſtration. 1777. Decemb.

» Le Roi a, dans chaque Diſtrict, des maiſons qui lui appartiennent, & il n'entre jamais dans la maiſon d'un de ſes ſujets. Si un accident l'oblige à s'écarter de cette regle, on brûle la maiſon qu'il a honorée de ſa préſence, ainſi que tous les meubles qu'elle renferme. Non-ſeulement ſes ſujets ſe découvrent devant lui, juſqu'à la ceinture; mais lorſqu'il eſt quelque part, on dreſſe, dans les environs, un poteau garni d'une piece d'étoffe, auquel ils rendent les mêmes honneurs. Les Naturels des deux ſexes ſe découvrent également juſqu'à la ceinture, devant ſes freres; mais les femmes ſeules ſe découvrent devant les femmes du ſang Royal. En un mot, ils portent juſqu'à la ſuperſtition, leur reſpect pour le Roi, & ſa perſonne eſt preſque ſacrée à leurs yeux. Il doit peut-être, à ces préjugés, la poſſeſſion tranquille de ſes Domaines. Les Naturels du diſtrict de *Tiarraboo* con-

1777. Décemb.

viennent qu'il a droit aux mêmes honneurs parmi eux, quoique leur Chef particulier leur paroiſſe plus puiſſant, quoiqu'ils le ſuppoſent héri ·er du Gouvernement de l'Iſle, en cas de l'extinction de la famille Royale actuelle. Il eſt aſſez vraiſemblable que Waheia-Dooa deviendroit en effet Souverain de toute la contrée; car, outre *Tiarraboo*, il eſt le maître de pluſieurs diſtricts d'*Opooreenoo*. Ses domaines égalent preſque, en étendue, ceux d'O-Too, & la portion de l'Iſle, à laquelle il dicte des lois, eſt d'ailleurs la plus peuplée & la plus fertile. Ses ſujets ont donné des preuves de leur ſupériorité; ils ont remporté des victoires fréquentes ſur ceux d'*O-Taïti-nooe*; & ils affectent de parler de leurs voiſins, comme d'une troupe de Guerriers mépriſables, qu'il ſeroit aiſé de battre ſi leur Chef vouloit déclarer la guerre.

» Après l'*Eree-de-Hoi* & ſa famille, viennent les *Erees* ou les Chefs, revêtus de quelque pouvoir; enſuite les *Manohoones* ou les Vaſſaux, & les *Teous* ou *Toutous*, c'eſt-à-dire, les Domeſtiques, ou plutôt les Eſclaves. Les hommes de chacune de ces claſſes ſe lient, ſelon l'inſtitution primitive, avec des femmes de leur Tribu; mais s'ils ont des privautés avec des femmes d'un rang inférieur, & s'il réſulte un enfant de ce commerce, on laiſſe la vie à l'enfant, qui prend le rang de ſon pere, à moins qu'il ne doive le jour à u

ree ; car on le tue dans ce dernier cas. Si une mme de condition se lie avec un homme d'une asse inférieure, on tue ses enfans ; & on met mort le *Teou* qui est surpris dans une intrigue ec une femme du sang Royal. Le fils de l'*Eree-Hoi* succede aux titres & aux honneurs de son re, dès le moment de sa naissance; si le Roi eurt sans enfans, le Gouvernement passe à n frere. Dans les autres familles, les biens ssent toujours au fils aîné; mais il est obligé fournir à l'entretien de ses freres & de ses urs, à qui on accorde une portion de ses maines.

1777. Décemb.

» Des ruisseaux ou de petites collines, qui en n des endroits se prolongent dans la mer, vent ordinairement de bornes aux divers cans d'*O-Taiti*. De grosses pierres marquent les maines particuliers : le dérangement d'une de pierres produit des querelles, qui se décident les armes : chaque parti met alors ses amis en npagne : mais si l'on porte ses plaintes à l'*Eree-Hoi*, le Roi termine le différent à l'amiable. utefois le délit dont il est ici question, n'est commun, & une longue possession semble urer les propriétés des O-Taïtiens, aussi-bien e les lois les plus séveres des autres contrées. ancien usage remet à la vengeance des partiiers, les crimes qui n'intéressent pas la Com-

munauté; & on ne dénonce point ces délits au
1777. Décemb. Chefs. Ils ſemblent croire que la perſonne offenſé
ou léſée prononcera d'une maniere auſſi équita
ble que des indifférens; & les châtimens décer
nés aux crimes de toutes eſpeces, étant connu
dès long-temps, on lui permet de les infliger
ſans avoir à répondre de ſa conduite. Ainſi, lor
qu'on ſurprend un voleur, ce qui en général arriv
pendant la nuit, l'homme qu'il a volé peut le tu
ſur-le-champ; & ſi on en demande des nouvelle
il lui ſuffit, pour ſa juſtification, de dire les raiſo
qu'il a eues de lui donner la mort. Au reſte, o
ne punit guere les voleurs avec cette ſévérité,
moins qu'ils ne dérobent des choſes réputées trè
précieuſes, telles que des pieces de corps, & d
cheveux treſſés. Si un voleur s'enfuit après avo
pris des étoffes ou même des cochons, & qu'o
le découvre enſuite, on ne le punit point, lor
qu'il promet de rendre la même quantité d'étoff
ou le même nombre de cochons. On lui pardon
quelquefois, quand il s'eſt tenu caché plufieu
jours, ou il en eſt quitte pour une légere baſto
nade. Si un Inſulaire en tue un autre dans u
querelle, les amis du défunt ſe réuniſſent, & i
attaquent le meurtrier & ſes partiſans : s'ils triom
phent, il s'emparent de la maiſon, des terres &
des meubles du meurtrier; mais s'ils ſont vaincu
leurs richeſſes tombent au pouvoir du vainqueu

i un *Manahoune* tue le *Toutou* ou l'Esclave de
'un des Chefs, celui-ci détache des gens, qui 1777. Décemb.
'emparent des terres & de la maison du meur-
rier, lequel se réfugie dans un autre canton de
Isle, ou sur une des isles voisines. Il revient
uelques mois après, & trouvant son troupeau
e cochons beaucoup augmenté, il en offre une
ortion, avec des plumes rouges, & d'autres
hoses précieuses, au Maître du *Toutou*, qui ac-
epte ordinairement cette compensation, & qui
i permet de rentrer en possession de sa maison
de ses terres. Cet arrangement est le comble
e la vénalité & de l'injustice : le meurtrier de
Esclave ne semble se cacher, qu'afin de tromper
classe inférieure du peuple ; il ne paroît pas que
Chef ait la moindre autorité pour le punir, &
n ne peut voir ici qu'un complot, entre le
Manahoune & son Supérieur, pour satisfaire la
engeance du premier, & la cupidité du second.
u reste, on ne doit pas être surpris que l'homi-
ide soit regardé comme un délit si léger, dans
n pays, où le meurtre de ses propres enfans
'est pas réputé criminel. Je leur ai parlé à
iverses reprises de cette barbarie atroce, qui
lesse les sentimens de la nature ; je leur ai de-
nandé si elle n'excitoit pas l'indignation des
Chefs & des Principaux de l'Isle, & si on ne la
uniss[illegible] pas : ils m'ont toujours [illegible]pondu que

1777. Décemb. le Chef ne pouvoit ni ne vouloit intervenir, & que chacun a le droit de faire ce qu'il veut de ses enfans.

» Quoiqu'on trouve en général, sur les Isles des environs, les mêmes productions, la même race d'hommes, les mêmes usages & les mêmes moeurs qu'à *O-Taïti*, on y observe néanmoins un petit nombre de différences, qu'il est à propos d'indiquer. Elles serviront peut-être un jour à en faire appercevoir de plus grandes.

» La petite Isle de *Mataia* ou d'*Osnabrug*, qui gît vingt lieues à l'Est d'*O-Taïti*, & qui appartient à un Chef O Taïtien, auquel elle paye des tributs, emploie un dialecte différent de celui d'*O-Taïti*. Ses Habitans portent leurs cheveux très-longs; & lorsqu'ils se battent, ils couvrent leurs bras avec une substance garnie de dents de requin, & leur corps, avec une peau de poisson, qui ressemble à du chagrin : ils se parent d'ailleurs avec des coquilles, des perles polies, qui sont éblouissantes au soleil; & ils en ont une très-large, qui leur tient lieu de bouclier ou de cuirasse.

» La langue des O-Taïtiens a beaucoup de mots, & même de phrases, qui ne ressemblent point du tout à l'idiome des Isles situées à l'Est. Leur Isle produit une quantité considérable d'un fruit délicieux, auquel nous donnâmes le nom de pommes, & qu'on ne trouve sur aucune des

autres, excepté à *Eimeo*. Elle a auſſi l'avantage de produire un bois odoriférant, appelé *Eahoi*, qui eſt fort eſtimé ſur les terres des environs; il ne croît pas même à *Tiarraboo*, ou dans la péninſule Sud-Eſt, contiguë au Diſtrict d'où on le tire. *Huaheine* & *Eimeo* ſont les Iſles qui fourniſſent le plus d'ignames. Un oiſeau particulier, que ſes plumes blanches rendent très-précieux, fréquente les collines de *Mourooa;* & quoique cette Terre ſoit plus éloignée d'*O-Taïti* & *Eimeo*, que le reſte des *Iſles de la Société*, on y voit quelques-unes des pommes dont je parlois tout-à-l'heure.

1777. Décemb.

» La Religion des *Iſles de la Société* eſt la même en général; cependant chacune d'elles a un Dieu tutélaire particulier. Voici la liſte de ces Divinités particulieres; je l'ai faite d'après les meilleurs renſeignemens que j'ai pu me procurer.

Dieux des Iſles de la Société.

A *Huaheine*,	Tanne.
A *Ulietea*,	Ooro.
A *Otaha*,	Tanne.
A *Bolabola*,	Oraa.
A *Mourooa*,	Otoo, Ee Weiahoo.
A *Toobaee*,	Tamouee.

F iv

1777. Décemb.

A *Tabooymano* ou à l'Isle de *Saunders*, qui est soumise à *Huaheine*, } Taroa.

A *Eimeo*, Oroo hadoo.

A *O-Taïti*, { *O-Taïti*, *Nooe*, } Ooroo.
Tiarraboo, } Opoona & Watooteere. } { que les Insulaires ont chassé depuis peu pour y substituer Oraa, Dieu de *Bolabola*.

A *Mataia* ou à l'Isle d'*Osnabrug*, } Tooboo, Tooboaai, Ry Maraiva.

Aux Isles Basses, situées à l'Est. } Tammaree.

» Outre le groupe des hautes Isles qu'on rencontre depuis *Mataia* jusqu'à *Mourooa* inclusivement, les O-Taïtiens connoissent une Isle basse & déserte, qu'ils appellent *Moopeha*, & qui paroît être l'Isle *Howe*, marquée à l'Ouest de *Mourooa*, dans nos dernieres Cartes de cet Océan. Les Naturels des Isles qui sont le plus sous le vent, y vont quelquefois. Il y a aussi au Nord-Est d'*O-Taïti*, des Isles basses, où les O-Taïtiens ont abordé de temps en temps, mais avec lesquelles ils n'entretiennent pas de communication réguliere. On dit qu'il ne faut que deux jours de navigation

vec un bon vent, pour s'y rendre. On me les a ommées, dans l'ordre que voici. — 1777. Décemb.

lataeeva.

Danaa, } appelée *Oannah* dans la Lettre de M. Dalrymple au Docteur Hawkesworth.

abøohoe.

Awehee.

Kaoora.

Drootooa.

Dtavaoo, où l'on recueille de grosses perles.

» Les Habitans de ces Isles viennent plus fréquemment à *O-Taïti*, & aux Isles élevées des nvirons. Ils ont le teint plus brun, la physionomie plus farouche, & leur corps n'est pas iqueté de la même maniere. J'ai appris qu'à *Aataeeva*, & sur quelques-unes des Terres dont e viens de publier la liste, les hommes sont dans usage de donner leurs filles aux étrangers qui rrivent parmi eux ; mais que la jeune femme & étranger doivent coucher ensemble cinq nuits, ans se permettre aucune liberté. Le sixieme jour, l'entrée de la nuit, le pere de la jeune femme ffre des alimens à son hôte, & il dit à sa fille, u'elle doit traiter l'étranger comme son mari. Celui-ci ne peut témoigner aucun dégoût, lors nême que la femme destinée à partager sa couche

1777. Décemb.

eſt très-déſagréable; car on regarderoit ſa répugnance comme une inſulte, qui ne ſe pardonne point, & on la puniroit de mort. Quarante hommes de *Bolabola*, que la curioſité avoit amenés, ſur une pirogue, juſqu'à *Mataeeva*, en firent la triſte expérience; l'un d'eux ayant montré indiſcrétement du dégoût pour la femme qui lui échu en partage, il fut entendu d'un petit garçon, qui all tout de ſuite en informer le pere de la jeun perſonne. Les Habitans de l'Iſle fondirent ſur le étrangers; ceux-ci, qui avoient toute la valeu de leur nation, tuerent trois fois plus de mond qu'ils n'en avoient eux-mêmes; cependant acca blés par le nombre, ils périrent ſur le champ d bataille, excepté cinq. Les cinq qui échapperen au carnage, ſe cacherent dans les bois, & tand que le vainqueur enterroit ſes morts, ils vinren à bout de gagner l'intérieur de quelques maiſons où ils volerent des proviſions, qu'ils porterent bord d'une embarcation. Ils mirent enſuite e mer, & ils paſſerent devant *Mataia*, où ils n voulurent pas relâcher, & ils arriverent à *Eimeo*. On les jugea néanmoins dignes de blâme dans leu patrie; car une pirogue de *Mataeeva* ayant abord à *Bolabola* peu de temps après, la peuplade, loi de venger la mort de ſes compatriotes, reconnu qu'ils avoient mérité de perdre la vie, & ell accueillit les Mataevens d'une maniere amicale.

1777. Décemb.

» La navigation des Naturels d'*O-Taïti* & des *Isles de la Société*, ne s'étend pas aujourd'hui au-delà de ces Terres basses. Il paroît que M. de Bougainville (*a*) leur attribue mal-à-propos des voyages beaucoup plus longs ; car on me citoit, comme une espece de prodige, qu'une pirogue chassee d'*O-Taïti* par la tempête, eût abordé à *Moopeha*, ou à l'Isle de *Howe*, Terre qui est cependant très-voisine, & sous le vent. Ils ne connoissent surement les autres Isles éloignées que par tradition ; des Naturels de ces Isles, jetés sur leurs côtes, leur en ont appris l'existence, les noms, la position, & le nombre de jours qu'ils avoient passés en mer. Ainsi, on peut supposer que les Insulaires de *Wateeoo*, instruits par les Voyageurs, sur lesquels j'ai donné plus haut des détails, ont ajouté à leur Catalogue, *O-Taïti*, les Isles voisines, & même d'autres, dont ces Voyageurs avoient entendu parler. J'expliquerois encore par-là l'instruction si étendue & si variée, que M. Cook & les Observateurs qui étoient à bord de l'*Endeavour*, trouverent à Tupia. Je suis loin de l'accuser de charlatanerie ; mais si, comme il le disoit, il n'avoit jamais été à *Oheterea*, puis-

(*a*) Voyez son *Voyage autour du Monde*, pag. 228 : il dit que ces Insulaires font quelquefois des navigations de plus de trois cents lieues.

1777. Décemb.

qu'il parvint à y conduire le vaiſſeau ſi directement, je préſume qu'il avoit recueilli de la même maniere des informations ſur le giſement de cette Terre ».

M. Cook quittant les *Iſles de la Société*, mit le cap au Nord.

» Les dix-ſept mois, dit-il, qui s'étoient écoulés depuis notre départ d'*Angleterre*, n'avoient pas été mal employés; mais je ſentois que notre voyage ne faiſoit que commencer, relativement au principal objet de mes inſtructions, & je crus devoir redoubler d'efforts & d'attention ſur tout ce qui pouvoit aſſurer notre conſervation & le ſuccès de notre entrepriſe. J'avois examiné l'état de nos munitions durant nos dernieres relâches; & dès que je fus hors du groupe de *la Société*, & que j'eus dépaſſé les parages, où ſe trouvent les découvertes de ma premiere & de ma ſeconde expédition, j'ordonnai l'inventaire des approviſionnemens du Maître d'Equipage & du Charpentier, afin de connoître bien en détail la quantité & la qualité de chaque article, & d'en régler l'uſage de la maniere la plus convenable.

» Durant mes relâches aux *Iſles de la Société*, je ne perdis aucune occaſion de demander aux Naturels, s'il y a des Iſles au Nord ou au Nord-Oueſt de leur groupe; mais je ne m'apperçus pas

qu'ils en connussent une seule. Nous ne découvrîmes rien qui annonçât le voisinage d'une Terre, jusqu'au moment où nous atteignîmes le huitieme degré de latitude Sud «. 1777. Décemb.

Le 24 Décembre M. Cook découvrit une Isle nouvelle, & il demeura sur ses côtes, jusqu'au 2 Janvier 1778; il y embarqua des tortues; il y observa une éclipse, & il manqua d'y perdre deux de ses Matelots. C'est lui qui va rendre compte de ces événemens. 24.

Relâche à l'Isle de Noël. *Remarques sur cette Terre & sur ses Habitans.*

» Le 31 après-midi, les canots & ceux de mes gens qui prenoient des tortues à la partie Sud-Est de l'Isle, revinrent à bord, excepté un Matelot de la *Découverte*, qui étoit perdu depuis quarante-huit heures. Il y avoit d'abord eu deux de nos hommes d'égarés; mais, ne s'accordant pas sur la route qu'ils devoient suivre pour rejoindre leurs camarades, l'un d'eux rejoignit en effet le détachement, après avoir été absent vingt-quatre heures, & s'être trouvé dans la plus grande détresse; il ne put se procurer une seule goutte d'eau douce, car il n'y en a point dans l'Isle, & le canton, où il étoit, ne lui offrant pas une noix de coco pour diminuer sa soif, il imagina de 31.

1777. Décemb.

tuer des tortues, & d'en boire le ſang : lorſqu'il ſe ſentoit accablé de fatigue, il ſe déshabilloit, il ſe mettoit quelque temps dans les baſſes eaux qu'on voit ſur la greve, & il dit que cette maniere de ſe rafraîchir, ne manqua jamais de le ſoulager.

»Nous ne concevions pas comment ces deux hommes étoient venus à bout de ſe perdre : l'eſpace qu'ils avoient à parcourir depuis la côte de la mer juſqu'à la lagune où étoient les canots, n'eſt pas de plus de trois milles ; rien n'obſtruoit leur vue, car l'Iſle eſt plate ; on n'y rencontre qu'un petit nombre d'arbriſſeaux, & il y a bien des points d'où ils pouvoient appercevoir les mâts de la *Réſolution* & de la *Découverte* : mais ils ne ſongerent pas à ce moyen de ſe diriger ; ils oublierent en quelle partie mouilloient les vaiſſeaux ; ils furent auſſi embarraſſés pour gagner le mouillage ou atteindre le détachement dont ils venoient de ſe ſéparer, que s'ils étoient tombés des nues. Si l'on obſerve que les Matelots, en général, ſont d'une gaucherie & d'une bêtiſe extrêmes, quand ils ſe trouvent à terre, au lieu d'être ſurpris que ces deux-ci ſe ſoient égarés, il faut s'étonner plutôt, que d'autres ne ſe ſoient pas perdus également. L'un de ceux qui débarqua avec moi, fut dans une ſituation pareille ; mais il eut aſſez d'intelligence pour réfléchir que

vaiſſeaux étoient ſous le vent, & il arriva à 1777. Décemb.
rd peu de minutes après l'inſtant où nous dé-
uvrîmes qu'on l'avoit laiſſé par derriere.

» Le Capitaine Clerke ayant appris que l'un
s traîneurs n'étoit pas revenu, envoya un
tachement pour le chercher; l'homme ni le
tachement n'étoient de retour le lendemain.
xpédiai deux canots dans la lagune, & je re-
mmandai à ceux qui les montoient, de prendre
férentes routes & de traverſer l'Iſle entiere.
détachement du Capitaine Clerke arriva bien-
t après, avec le Matelot qui s'étoit égaré, &
vertis mes canots, par un ſignal, de revenir
bord. Le pauvre Matelot dont je viens de
ler, dut ſouffrir encore plus que ſon cama-
le; ſon abſence avoit été plus longue, &
avoit été trop délicat pour boire du ſang de
rtue.

» J'avois à bord des noix de coco & des igna-
s en pleine végétation; & je les fis planter
la petite Iſle où nous avions obſervé l'éclipſe.
ous ſemâmes des graines de melon dans un
tre endroit; j'y laiſſai auſſi une bouteille qui
nferme cette inſcription :

Georgius tertius, Rex, 31 Decembris, 1777.

Naves { *Reſolution, Jac. Cook, Pr.*
Diſcovery, Car. Clerke, Pr. }

1778. 1 Janv. » Le 1 Janvier 1778, les canots allerent che[r]cher le détachement que nous avions à terre, & les tortues qu'il avoit tournées. Ils revinren[t] fort tard dans la soirée, & je crus ne devoi[r] appareiller que le lendemain. Les deux vaisseau[x] se procurerent à cette Isle environ trois cents tor[-]tues, qui pesoient l'une dans l'autre, quatre[-]vingt-dix ou cent livres : elles étoient toutes d[e] l'espece verte, & peut être qu'on n'en trouv[e] de meilleures nulle part. Nous y prîmes auss[i] à l'hameçon & à la ligne, autant de poissons qu'[il] nous en fallut pour notre consommation jour[-]naliere : c'étoient sur-tout des *cavallies*, de di[f-]férentes grosseurs, de grands & de petits *sna[p-]pers*, & quelques poissons de rocher de deu[x] especes, l'une qui avoit beaucoup de tach[es] bleues, & l'autre qui portoit des rayures bla[n-]châtres.

» Le sol est, en quelques endroits, léger [&] noir : il paroît clair que c'est un composé d[u] détriment des végétaux, de fiente d'oiseaux [&] de sable. Il y a des cantons où l'on n'apperço[it] que des productions marines, telles que d[es] pierres de corail brisées & des coquilles ; c[es] pierres de corail brisées & ces coquilles offrent dans une direction parallele à la côte de la mer, des sillons étroits d'une grande longueur, qu[i] ressemblent à un champ labouré, & elles doi[-]

vent

vent avoir été jetées par les vagues ; quoique
les flots en ſoient aujourd'hui éloignés d'un mille. 1778. Janvier.
Ce fait ſemble prouver d'une maniere inconteſtable, que l'Iſle a été produite par le vomiſſement de la mer, & qu'elle augmente de jour en jour; car les morceaux de corail briſé, & la plupart des coquilles, ſont trop lourds & trop gros pour avoir été apportés de la greve, par les oiſeaux aux lieux où on les trouve maintenant. Nous avons fait divers puits pour découvrir de l'eau douce, & nous n'en avons pas apperçu une goutte : mais on y rencontre pluſieurs étangs d'eau ſalée, leſquels n'ont aucune communication viſible avec la mer; ſelon toute apparence, ils ſe rempliſſent par l'eau qui filtre à travers le ſable, dans les marées hautes. L'un des deux Matelots dont j'ai parlé, trouva du ſel ſur la partie Sud-Eſt de l'Iſle, &, quoique nous euſſions un grand beſoin de cet article, je ne pouvois envoyer un détachement ſous la direction d'un homme qui avoit eu la mal-adreſſe de s'égarer, & qui ne ſavoit pas s'il marchoit à l'Eſt, à l'Oueſt, au Sud ou au Nord.

» Nous n'apperçûmes pas ſur l'Iſle, la plus légere trace d'un être humain ; & ſi l'un des Habitans des Terres voiſines, avoit le malheur d'être jeté ou abandonné ſur celle-ci, il lui ſeroit extrêmement difficile de prolonger ſon

1778.
Janvier.

existence. On y trouve, il est vrai, une quantité considérable d'oiseaux & de poissons, mais on n'y voit rien qui puisse servir à étancher la soif, & on n'y découvre aucun végétal qui puisse tenir lieu de pain, ou détruire les mauvais effets d'un régime diététique purement animal, lequel ne tarderoit pas vraisemblablement à devenir fatal. Les cocotiers que nous rencontrâmes, n'étoient pas au nombre de plus de trente; ils portoient très-peu de fruit, &, en général, les noix que nous cueillîmes, n'avoient pas encore pris toute leur grosseur, ou leur suc étoit salé ou saumâtre. En relâchant ici, on ne doit donc espérer que du poisson & des tortues; mais on peut compter sur une quantité considérable de ces deux articles.

» Il y avoit des arbres peu élevés en divers cantons de l'Isle. M. Anderson me fit la description de deux petits arbrisseaux, & de deux ou trois petites plantes que nous avions déjà vues à l'Isle *Palmerston* & à *Otakootaia*. Nous y apperçûmes aussi une espece de *sida* ou de mauve de l'*Inde*, une espece de pourpier, une autre petite plante qui ressemble par les feuilles, à un *mesembryamthemum*, & deux especes de gramen: mais chacune de ces productions végétales étoit en si petite quantité & d'une végétation si foible, qu'elles ne sembloient pas devoir se perpétuer.

1778.
Janvier.

» Nous apperçûmes sous les arbres peu élevés, dont je parlois tout-à-l'heure, une multitude infinie d'une nouvelle espece d'hirondelles de mer ou d'oiseaux d'œuf. Ceux-ci sont noirs dans la partie supérieure du corps, & blancs au-dessous; ils ont un arc blanc au front, & ils sont un peu plus gros que le *noddy* ordinaire. La plupart soignoient leurs petits, qui étoient sur la terre nue, & les autres couvoient; ils ne font qu'un œuf bleuâtre, tacheté de noir, & plus gros que celui d'un pigeon : on y rencontre aussi beaucoup de noddies, un oiseau qui ressemble au goëland, & un second, qui est couleur de suie ou de chocolat, & qui a le ventre blanc. Il faut ajouter à cette liste, des frégates, des oiseaux du Tropique, des courlis, des guignettes, un petit oiseau de terre qui ressemble à une fauvette d'hiver, des crâbes de terre, de petits lézards & des rats.

» Nous célébrâmes ici la Fête de Noël, & je donnai à cette Terre le nom d'*Isle de Noël*. Je juge qu'elle a quinze ou vingt lieues de circonférence; elle me paroît dessinée en demi-cercle, ou présenter la forme de la Lune, lorsque cette planete se trouve dans le dernier quartier.

» L'Isle de *Noël*, comme la plupart des autres Terres de cet Océan, est bordée d'un récif de rochers de corail, qui se prolonge à peu de distance de la côte «.

1778. Janvier. 2. Les deux Vaisseaux partirent de l'Isle de *No* le 2 Janvier 1778, à la pointe du jour, & ils reprirent la route du Nord.

18. M. Cook apperçut le 18 les Terres qu'il a nommées *Isles Sandwich*, & sur l'une desquelles il fut tué l'année d'après lorsqu'il y revint. Nous décrirons avec soin cette seconde Relâche, & nous parlerons fort en détail des événemens qui ont précédé, & qui ont suivi la mort de M. Cook. Qu'on ne s'attende pas à trouver ici le récit des opérations exécutées par ce grand Navigateur pour reconnoître ces Terres importantes; la nature de cet Ouvrage nous oblige de les supprimer.

Premiere Relâche aux Isles Sandwich.

» JE n'avois jamais vu dans mes voyages, dit-il, d'hommes aussi étonnés que ceux-ci, à l'aspect d'un vaisseau; leurs yeux alloient continuellement d'un objet à l'autre; l'admiration étoit peinte sur leur physionomie & dans leurs gestes : nous jugeâmes que tout ce qui frappoit leurs regards étoit nouveau pour eux; qu'ils n'avoient reçu jusqu'alors la visite d'aucun Européen, & qu'excepté le fer, ils ne connoissoient aucune de nos marchandises. Il étoit clair néan-

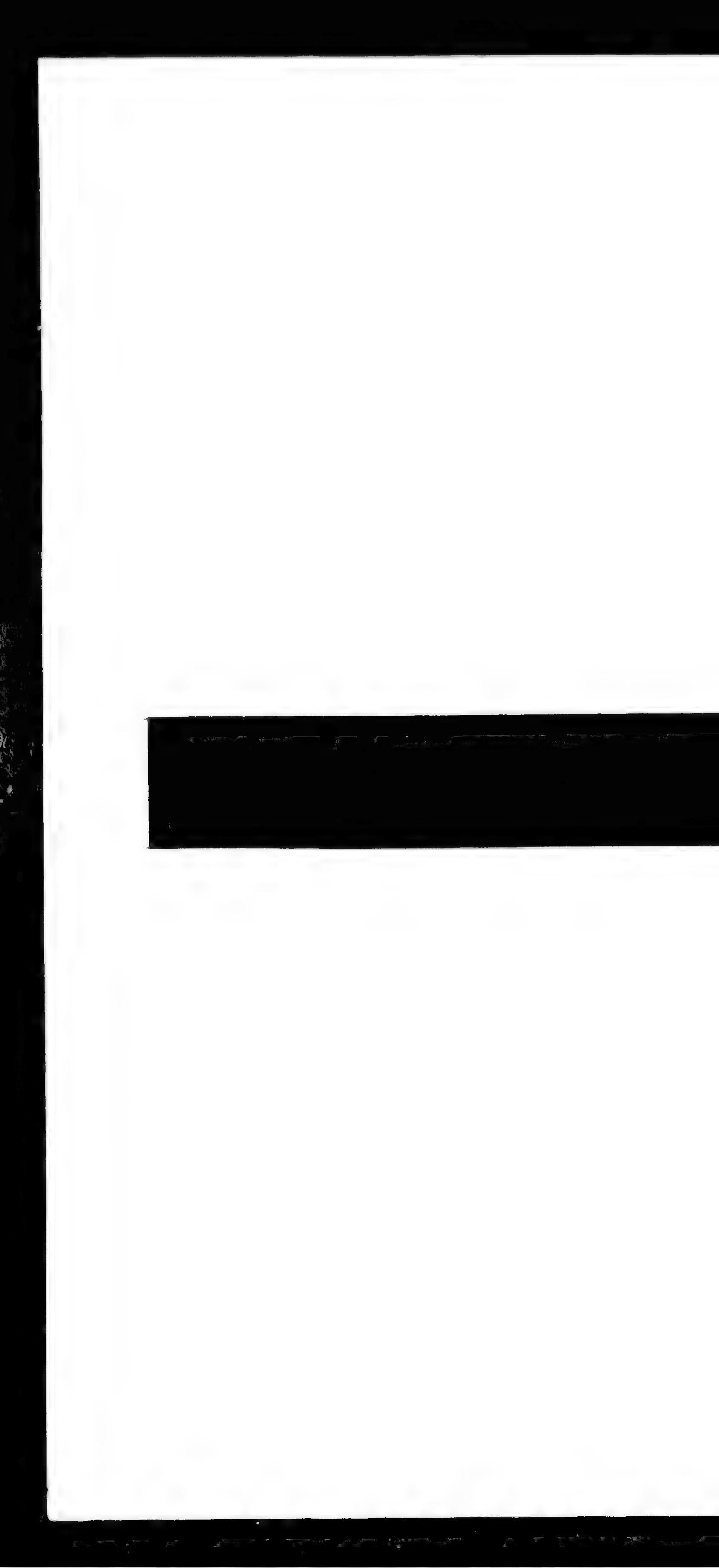
oins, qu'ils en avoient ſeulement entendu par-
er, ou qu'on leur en avoit apporté jadis une 1778.
etite quantité, mais qu'il s'étoit écoulé bien du Janvier.
mps depuis cette époque. Ils ſembloient ſavoir
ue c'étoit une ſubſtance beaucoup plus propre
tailler des corps ou à percer des trous, que
lles dont ils faiſoient uſage. Ils nous en de-
anderent ſous le nom de *Hamaite*; c'eſt vrai-
mblablement le terme qu'ils emploient pour
ſigner un inſtrument auquel on peut employer
fer d'une maniere utile : ils l'appliquoient en
fet à la lame d'un couteau. Nous reconnûmes
utefois qu'ils n'avoient aucune idée de nos cou-
aux, & qu'ils ne ſavoient pas du tout les manier.
r la même raiſon, ils appeloient ſouvent le
fer du nom de *Toë*, qui, dans leur langue, ſigni-
e une petite hache, ou plutôt une herminette.
ous leur dîmes de nous expliquer ce que c'é-
it que le fer, & ils nous répondirent ſur le
amp : » Nous n'en ſavons rien ; vous ſavez
vous-mêmes ce que c'eſt ; nous n'en avons
d'autre idée que celle du *Toë* ou de l'*Hamaite* «.
orſque nous leur montrâmes des grains de verre,
nous demanderent ce que c'étoit, & s'il
evoient les manger. Nous les avertîmes qu'ils
evoient les ſuſpendre à leurs oreilles, & ils
ous les rendirent comme une choſe inutile : ils
e firent pas plus de cas d'un miroir que nous

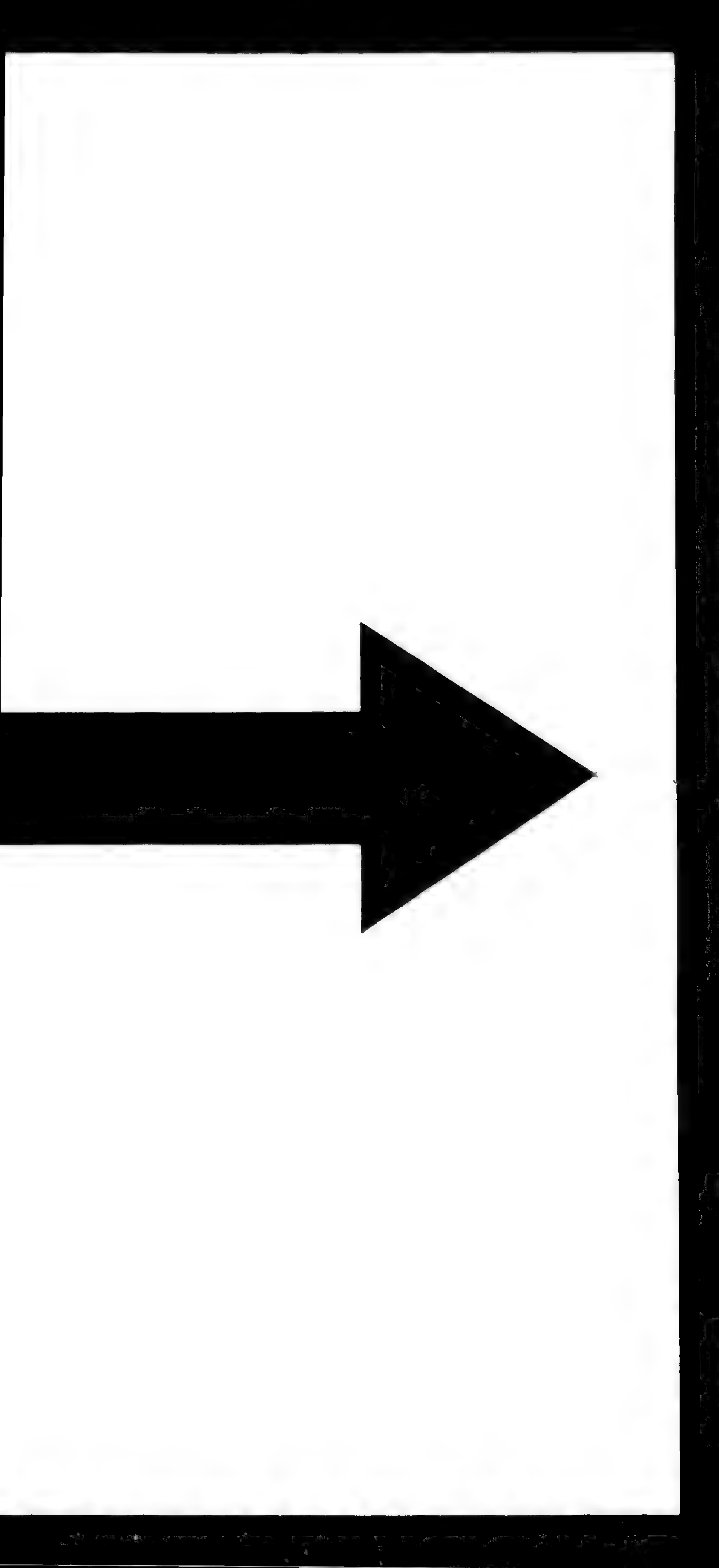
1778. Janvier.

leur offrîmes & qu'ils refuserent par le même motif : mais ils témoignerent un grand désir d'avoir de l'*Hamaite* & du *Toë ;* & ils le vouloient en gros morceaux. Les assiettes de faïence, les tasses de porcelaine & les autres meubles de cette espece, étoient si nouveaux à leurs yeux, qu'ils nous demanderent si on les faisoit avec du bois; ils nous prierent de leur en donner des échantillons, qu'ils désiroient montrer à leurs compatriotes. Ils avoient, à quelques égards, une politesse naturelle qui nous charma : ils craignoient beaucoup de nous offenser; ils nous demanderent où ils devoient s'asseoir, s'ils pouvoient cracher sur le pont, & ils nous montrerent de la délicatesse de toute sorte de maniere. Quelques-uns répéterent une longue priere avant de venir à bord : plusieurs chanterent & firent avec leurs mains des gestes pareils à ceux que nous avions vus souvent dans les danses des Isles *des Amis* & de *la Société.* Ils ressembloient parfaitement, sous un second rapport, aux Insulaires de ces deux groupes. Dès qu'ils furent au vaisseau, ils s'efforcerent de voler toutes les choses qui se trouvoient près d'eux, ou plutôt ils les prirent sans se cacher, comme s'ils avoient été sûrs de ne point nous fâcher, ou de ne pas être punis. Nous ne tardâmes pas à les détromper, & s'ils devinrent ensuite moins empressés à se rendre

maîtres de tout ce qui excitoit leurs déſirs, c'eſt parce qu'ils ſe virent ſurveillés de près. 1778. Janvier.

» J'avois défendu d'aller à terre, aux Equipages des trois canots que j'envoyai ſur la côte pour y chercher un havre : je voulois prendre tous les moyens poſſibles de ne pas introduire la maladie vénérienne dans cette Iſle. Je ſavois que quelques-uns de nos gens en étoient infectés, & que malheureuſement nous l'avions déjà répandue ſur d'autres Terres de l'Océan Pacifique. Le même motif me détermina à ne pas recevoir des femmes à bord des vaiſſeaux : pluſieurs étoient arrivées ſur des pirogues; elles avoient à-peu-près la taille, le teint & les traits des hommes, &, quoique leur phyſionomie annonçât une franchiſe aimable, leur viſage & leurs proportions manquoient de délicateſſe. Au lieu de *Maro* que portoient les hommes, elles avoient autour du corps, une piece d'étoffe qui tomboit de la hauteur des reins juſqu'à mi-cuiſſe, & c'eſt la ſeule différence que préſentoit leur vêtement. Elles n'étoient pas moins empreſſées que les hommes à monter à bord; mais, ainſi que je le diſois tout-à-l'heure, je cherchois à prévenir des liaiſons qui leur auroient fait un mal irréparable, & qui auroient attiré une calamité affreuſe ſur la Nation entiere. Je ne bornai pas là mes précautions; je défendis, de la maniere la plus ex-





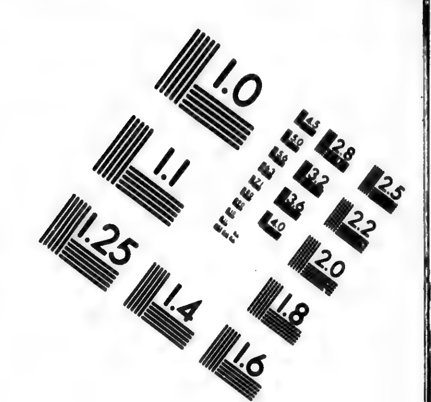
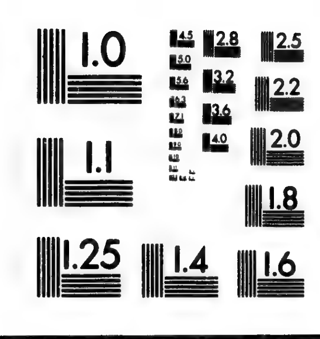
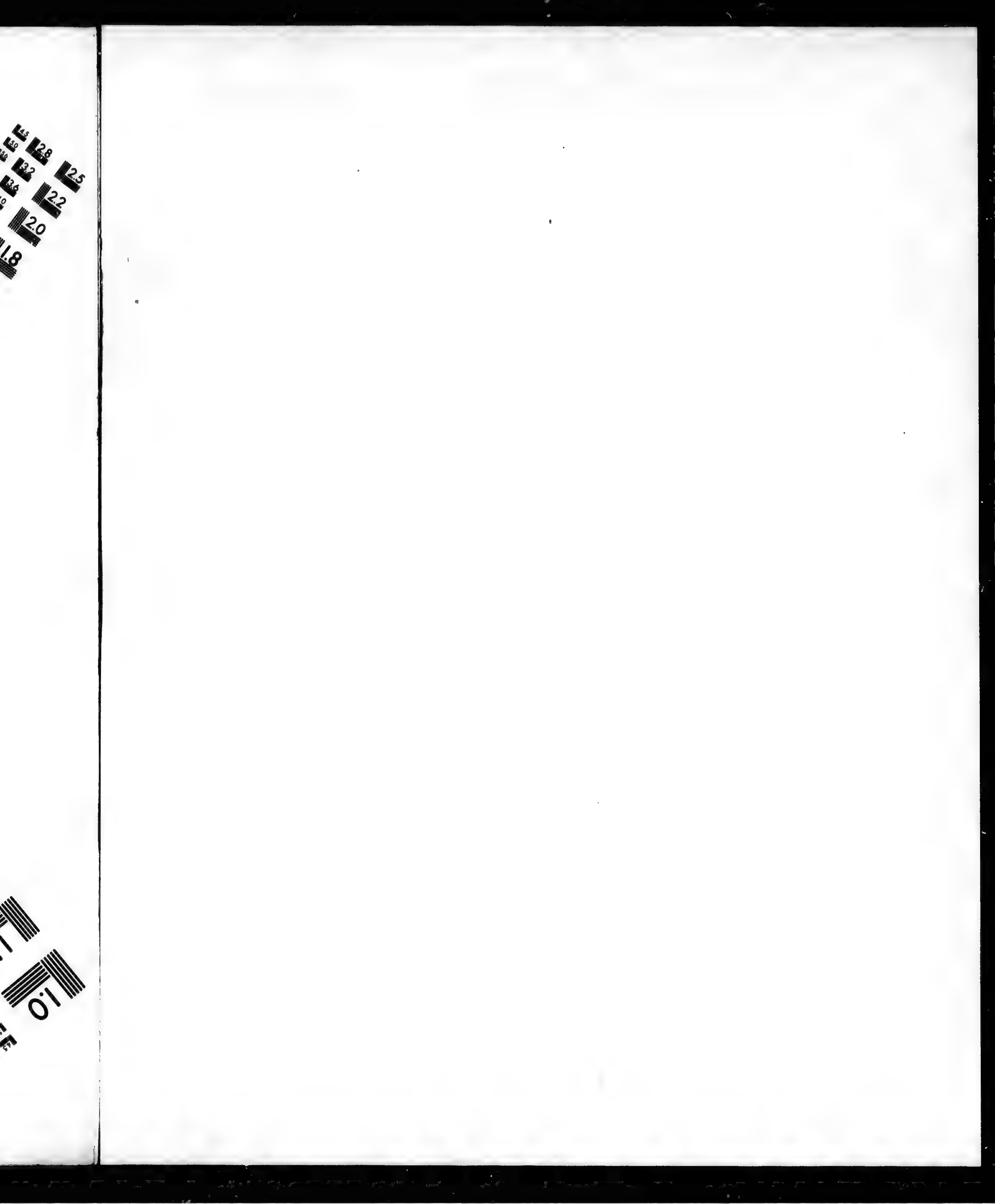


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



6"



1778. Janvier.

presse, d'employer à terre les hommes qui pouvoient y répandre l'infection.

» Le temps seul découvrira si ces réglemens, inspirés par l'humanité, produisirent l'effet que j'en attendois. Je m'étois occupé de cet objet avec le même soin, lorsque j'abordai pour la premiere fois aux *Isles des Amis*; & j'ai vu depuis avec beaucoup de chagrin, que je n'avois pas réussi. Je crains beaucoup que de pareilles espérances ne soient toujours trompées : dans une expédition comme la nôtre, où il devient nécessaire d'avoir à terre un certain nombre d'hommes, les détachemens qu'on laisse sur la côte, ont tant d'occasions & un tel désir de connoître les femmes du pays, qu'il est bien difficile d'empêcher ces liaisons; & un Capitaine qui se croit sûr de la santé de son Equipage, est souvent détrompé trop tard. Je ne suis pas même persuadé que le plus habile Médecin soit toujours en état de dire avec certitude, si un homme qui sort du traitement, est tellement guéri, qu'il lui soit impossible de communiquer le venin. Il me seroit aisé de justifier mon opinion par quelques exemples. On sait aussi que, parmi les malades, il y en a qui, par un sentiment de honte & de pudeur, s'efforcent de cacher à tout le monde les divers symptômes qu'ils éprouvent, & qu'on en trouve d'autres si dépravés, qu'ils ne craignent

pas d'empoisonner la compagne de leurs plaisirs. Le Canonnier de la *Découverte* eut cette audace criminelle à *Tongataboo ;* on l'avoit chargé des échanges à terre : lorsqu'il se vit attaqué de la maladie vénérienne, il continua ses liaisons avec plusieurs femmes, qu'on supposoit ne l'avoir pas encore contractée. Ses camarades lui adresserent vainement des reproches, & il fallut que le Capitaine Clerke, instruit d'une conduite aussi dangereuse, lui ordonnât de se rendre à bord & de ne pas retourner dans l'Isle.

1778. Janvier.

M. Williamson qui alla reconnoître les Terres de l'une de ces Isles, appelée *A-Tooi*, essaya d'y débarquer, mais les gens du pays l'en empêcherent; ils se rendirent en foule au canot, & ils s'efforcerent d'enlever les rames, les fusils, & tout ce qui leur tomba sous la main; ils le presserent très-vivement; & son Détachement, obligé de faire feu, tua un homme. Je ne fus instruit de cette malheureuse circonstance, qu'après notre départ de l'Isle, en sorte que je dirigeai mes mesures comme s'il n'étoit rien arrivé de fâcheux. M. Williamson me dit depuis, que les Insulaires emporterent leur compatriote tué; que, frappés de cette mort, ils s'éloignerent, qu'ils continuerent à lui faire signe de débarquer, mais qu'il se garda bien d'accepter l'invitation. Il ne jugea pas qu'ils eussent le projet de tuer ou de frapper

1778. Janvier. aucun de ſes gens ; il crut que la curioſité ſeule les excitoit à obtenir par échange des choſes utiles ; car ils étoient prêts, de leur côté, à donner en retour ce qu'ils avoient.

» Lorſque mes vaiſſeaux furent mouillés à *A-Tooi*, où je débarquai, tous les Naturels ſe proſternerent la face contre terre ; ils ſe tenoient dans cette humble poſture, & il me fallut employer les geſtes les plus expreſſifs pour les déterminer à ſe relever. Ils m'apporterent enſuite une multitude de petits cochons, qu'ils me préſenterent avec des bananiers ; ils pratiquerent les mêmes cérémonies que nous avions vues dans des occaſions pareilles, aux Iſles de *la Société*, & ſur d'autres Iſles ; l'un d'eux fit une longue priere, à laquelle l'aſſemblée prit part quelquefois. Je leur témoignai ma reconnoiſſance des marques d'amitié qu'ils me donnoient, & je leur offris, de mon côté, les diverſes choſes que j'avois apportées du vaiſſeau. Quand les cérémonies de ma réception furent terminées, je plaçai une garde ſur le rivage, & on me conduiſit à l'étang. L'eau étoit bonne, & l'on pouvoit y remplir commodément les futailles. Cette piece d'eau étoit ſi conſidérable, qu'elle mériteroit le nom de lac : elle ſe prolongeoit dans l'intérieur du pays, au-delà de la portée de la vue. Après m'être aſſuré moi-même de ce point eſſentiel, & des diſpoſitions pacifiques

des Habitans de l'Isle, je retournai à bord, & j'ordonnai de se préparer à remplir les futailles 1778. Janvier.
le lendemain. Le 21, je descendis de nouveau à 21.
terre, avec le Détachement chargé de ce service, & je postai sur la greve des Soldats de Marine qui y monterent la garde.

» Les échanges commencerent dès que nous eûmes débarqué; les Naturels nous vendirent des cochons & des patates, que nous payâmes avec des clous & des morceaux de fer grossiérement taillés en forme de ciseaux. Nous fîmes de l'eau sans aucun obstacle; les gens du pays nous aiderent, au contraire, à rouler les futailles, & ils nous rendirent de bon cœur les services que nous leur demandâmes. Comme tout se passoit à ma satisfaction, & que ma présence à l'aiguade n'étoit pas nécessaire, je laissai le commandement à M. Williamson, & je remontai la vallée, accompagné de M. Anderson & de M. Webber: le premier se disposoit à décrire, & le second à dessiner tout ce que nous rencontrerions digne de remarque. Une troupe nombreuse d'Insulaires nous suivoit, & je choisis, pour notre guide, l'un d'eux, qui avoit mis beaucoup d'activité à maintenir le bon ordre. Il annonçoit de temps en temps notre approche, & les personnes que nous rencontrions, se prosternoient la face contre terre, & elles demeuroient dans cette pos-

1778. Janvier.

ture jusqu'à ce que nous eussions passé. Je sus, par la suite, qu'ils observent ce cérémonial respectueux envers leurs grands Chefs. En longeant la côte, lorsque nous arrivâmes de la partie de l'Est, nous avions observé, des vaisseaux, dans chaque village, un ou plusieurs corps blancs, semblables à des pyramides, ou plutôt à des obélisques; l'un de ces corps qui me parut avoir au moins cinquante pieds de hauteur, se voyoit très-bien du mouillage, & il sembloit n'être pas placé bien avant dans la vallée. Le principal objet de ma promenade, étoit de l'examiner de près; notre guide comprit parfaitement, qu'il devoit nous y mener; mais l'obélisque se trouvant au-delà de l'étang, nous ne pûmes l'atteindre. Un autre de la même espece s'offroit à nos regards à environ un demi-mille du flanc de la vallée, & nous en prîmes la route. Dès le moment où nous approchâmes, nous reconnûmes qu'il étoit dans un cimetiere ou *Morai*, qui ressembloit, à bien des égards, d'une maniere frappante, aux *Morais* que nous avions rencontrés sur les Isles de cet Océan, & en particulier à l'Isle d'*O-Taïti*: nous découvrîmes aussi que les diverses parties portoient le même nom: c'étoit un terrain oblong, d'une étendue considérable, & environné d'une muraille de pierre d'environ quatre pieds de hauteur; il étoit pavé de cailloux mobiles, & ce

que je nomme la pyramide, & ce qui eſt appelé *Henananoo*, dans la langue du pays, occupoit l'une des extrémités. La pyramide reſſembloit exactement à une ſeconde plus grande, que nous avions apperçue des vaiſſeaux; elle avoit environ quatre pieds en quarré à la baſe, & à-peu-près vingt d'élévation; des baguettes & des branchages entrelacés à de petites perches, leſquels préſentoient un mauvais treillage, creux ou ouvert en-dedans, depuis le fond juſqu'au ſommet, en formoient les quatre côtés. La conſtruction tomboit en ruine, mais elle ſe trouvoit aſſez bien conſervée pour nous laiſſer voir qu'elle avoit été originairement couverte d'une étoffe mince, légere & griſe. Il paroît que les Inſulaires conſacrent à des uſages religieux cette eſpece d'étoffe; car nous en apperçûmes une grande quantité, ſuſpendue en pluſieurs endroits du *Morai*, & on m'en avoit mis quelques pieces ſur le corps, lorſque je débarquai pour la premiere fois. Il y avoit de chaque côté de la pyramide, de longues pieces de treillages ou d'ouvrages d'oſier, appelés *Hereanee*, qui tomboient également en ruine; & à l'un des coins, près d'une planche attachée à la hauteur de cinq à [illegible] pieds, & chargée de quelques bananiers, deux perches minces qui s'inclinoient l'une vers l'autre. Ils nous dirent que les fruits étoient une

1778. Janvier.

1778. Janvier.

offrande à leur Dieu. Ils donnent à cette espece d'autel, le nom de *Herairemy*, d'où il résulte que c'est le *whatta* des O-Taïtiens. Devant l'*Henananoo*, un petit nombre de morceaux de bois sculptés représentoient des figures humaines; ces sculptures, jointes à une pierre de deux pieds de hauteur, couverte d'étoffes, appelée *Hoho*, & consacrée à *Tongaroa*, Dieu de l'Isle, nous rappelerent de plus en plus les diverses choses que nous avions rencontrées dans les *Morais* des dernieres Terres où nous avions abordé (*a*): un hangar aussi petit qu'une loge de chiens, que les Naturels nomment *Hareepahoo*, étoit en dehors du *Morai*, & contigu à l'*Henananoo* & à l'*Hoho*; il se trouvoit précédé d'un tombeau, où l'on nous dit qu'on avoit enterré une femme.

» Le côté le plus éloigné de la cour du *Morai* offroit une maison ou hangar, d'environ quarante pieds de long, de dix de large au milieu, d'une moindre largeur à chacune des extrémités, & de dix pieds de hauteur. Les Naturels du pays donnent le nom de *Hemanaa* à cet édifice, qui est beaucoup plus long, mais moins élevé que leurs habitations ordinaires : l'entrée se trouvoit au milieu, du côté qui regardoit le *Morai*. Il y avoit

(*a*) Voyez la description du *Morai* O-Taïtien, où se fit un sacrifice humain, auquel le Capitaine Cook assista.

1778. Janvier.

u côté le plus éloigné de ce hangar ; en face de
entrée, deux figures de bois d'un seul morceau,
r un piédestal ; elles étoient d'environ trois
eds de hauteur, assez bien dessinées & assez
en sculptées ; les Insulaires les appeloient *Eatooa*
Veheina, ou figures de Déesses : l'une d'elles
ortoit sur sa tête un casque sculpté, peu diffé-
nt de celui de nos anciens guerriers ; & l'au-
e, un bonnet cylindrique, qui ressembloit au
omou des O-Taïtiens ; des pieces d'étoffe leur
veloppoient les reins & tomboient fort bas.
n voyoit à peu de distance de chacune, un
orceau de bois sculpté, orné également de lam-
aux d'étoffe, & un amas de fougere, entre
devant les piédestaux. Nous jugeâmes qu'on y
oit déposé cette fougere à différentes époques,
r nous y remarquâmes tous les degrés du des-
chement, & une partie étoit entiérement flé-
e, tandis qu'une autre partie conservoit sa fraî-
eur & sa couleur.

» Le milieu de la maison, devant les deux
ures de bois, offroit un espace oblong, en-
rmé par une bordure de pierres, peu élevé &
uvert de ces lambeaux d'étoffe, dont j'ai parlé
souvent. Les Insulaires donnoient à cet en-
oit, le nom de *Heneene* ; ils nous dirent que
étoit le tombeau de sept Chefs, qu'ils désigne-
nt par leurs noms. Nous remarquions des ana-

1778. Janvier.

logies si fréquentes, entre ce cimetiere & ceu des Isles *des Amis* & de *la Société*, que nous nou attendîmes à trouver la ressemblance portée plu loin : nous ne doutâmes pas que les cérémoni ne fussent les mêmes, & que cette peuplade n'e aussi l'horrible habitude de sacrifier des victim humaines. Des indices directs ne tarderent p à confirmer nos soupçons ; car, en sortant de maison, nous apperçûmes près de l'entrée, petit quarré & un second moindre encore; ayant demandé ce que c'étoit, notre guide no répondit tout de suite, qu'on avoit enterré da l'un un homme sacrifié aux Dieux *Taata* (*a*) *Taboo* (*b*), & dans l'autre, un cochon immo aussi à la Divinité. Nous observâmes à peu distance de ceux-ci, trois autres quarrés orn chacun de deux morceaux de bois sculptés couverts de fougere : c'étoient les tombeaux trois Chefs. On voyoit sur le devant un esp oblong & enclos, que notre conducteur app loit aussi, *Tangata-Tabao ;* il ajouta clairem & de maniere à ne pas nous exposer à une m prise, qu'on y avoit enterré les victimes hum nes, sacrifiées aux funérailles des trois Chefs.

(*a*) Les Naturels de cette Isle disent quelquefois *Tanat* *Tangata*.

(*b*) On prononce quelquefois *Tafoo*.

1778. Janvier.

us vivement affligé de rencontrer des preuves le cet usage sanguinaire dans toutes les Terres de 'Océan Pacifique, parmi des peuplades qui sont i éloignées & même qui ne se connoissent pas, uoique tout annonce l'identité de leur origine. Ce qui augmenta ma douleur, tout indiquoit que es barbares sacrifices étoient très-communs. L'Isle sembloit remplie de tombeaux des victimes umaines, pareils à celui que je viens de décrire : étoit l'un des moins considérables, & il avoit eaucoup moins d'apparence que plusieurs autres ui frapperent nos regards, au moment où les aisseaux longerent la côte, & en particulier, u'un situé de l'autre côté de l'étang dans cette allée. L'*Henananoo*, ou la pyramide blanche, oit sa couleur des pieces d'étoffe, qui la dé-roient : diverses parties de l'enclos renfer-oient des arbres de l'espece appelée *Cordia bestina*, quelques-uns de l'espece nommée *Morinda citrifolia*, & plusieurs *Etees* ou *Jeejees* Tongataboo. L'*Hemanaa* étoit couvert des uilles de l'*Etee*; & comme j'observai que les aturels n'emploient pas les feuilles de cette ante dans la couverture de leurs habitations, est vraisemblable qu'ils les emploient toutes à s usages religieux.

» Nous traversâmes des plantations pour aller *Morai*, & pour en revenir. La plus grande

1778.
Janvier.

partie du terrain étoit plat, & entrecoupé de fossés remplis d'eau, & de chemins élevés par les Naturels à une certaine hauteur. Nous y trouvâmes sur-tout des champs de *taro*, lequel croît ici avec beaucoup de force, car le sol est au-dessous du niveau ordinaire, & il conserve l'eau, dont cette racine a besoin. L'eau vient probablement de la source qui entretient l'étang auquel nous remplîmes nos futailles. Nous apperçûmes, dans les endroits plus secs, des plantations très-régulieres de mûrier-étoffe, qu'on tenoit fort propres, & dont la végétation n'étoit pas moins vigoureuse. Les cocotiers, tous peu élevés, n'avoient pas une aussi belle apparence; les bananiers, sans être d'une grande taille, promettoient davantage. En général, les arbres qui environnoient le village, & les autres que nous vîmes autour de la plupart des bourgades que nous dépassâmes avant de mouiller, sont de l'espece appelée *Cordia Sebestina*, mais moins gros que dans les Isles situées plus au Sud. La partie la plus étendue du village, se trouve près de la greve, & on y compte plus de soixante maisons; environ quarante autres sont dispersées plus avant dans l'intérieur du pays, du côté du cimetiere.

» Lorsque nous eûmes examiné soigneusement tout ce qui se trouvoit aux environs du *Morai*, & lorsque M. Webber eut achevé ses desseins

1778.
Janvier.

de l'édifice & du diſtrict d'alentour, nous retournâmes à nos canots, en ſuivant un chemin différent de celui par lequel nous étions venus. Il y avoit une foule nombreuſe raſſemblée ſur la greve; nos gens achetoient des Inſulaires des cochons de lait, des volailles & des racines; & une loyauté extrême préſidoit aux échanges : je ne m'apperçus pas néanmoins qu'aucun des Naturels fît la police. A midi, j'allai dîner à bord, & M. King ſe rendit à terre pour commander le Détachement qui y étoit. Il devoit s'y rendre le matin, mais des obſervations de Lune le retinrent au vaiſſeau. Dans l'après-dînée, je débarquai de nouveau avec le Capitaine Clerke; nous voulions examiner une ſeconde fois l'intérieur du pays; mais la nuit ſurvint avant que nous puſſions exécuter notre projet : j'y renonçai pour le moment, & il ne ſe préſenta pas enſuite d'occaſion de l'effectuer. Je ramenai tout le monde à bord au coucher du Soleil. Nous remplîmes neuf futailles durant cette journée, & nous obtînmes ſoixante-dix ou quatre-vingts cochons de lait, un petit nombre de volailles, beaucoup de patates, quelques bananes, & des racines de *taro*, que nous payâmes ſur-tout avec des clous & des morceaux de fer. Les Inſulaires ſont dignes de tous nos éloges, pour l'honnêteté qu'ils mirent dans les échanges; ils n'eſſayerent pas une fois

1778. Janvier.

de nous tromper, ſoit à bord, ſoit à la hanche des vaiſſeaux : quelques-uns d'eux, il eſt vrai, montrerent d'abord une diſpoſition au vol, ainſi que je l'ai déjà dit, ou plutôt ils crurent qu'ils avoient droit à tout ce dont ils pouvoient s'emparer ; mais ils ne tarderent pas à changer de conduite, lorſqu'ils virent que nous les punirions.

» Parmi les choſes qu'ils apporterent au marché, nous remarquâmes une eſpece particuliere de manteaux & de bonnets, qui ſeroient réputés élégans, même dans les pays où l'on s'occupe le plus de la parure ; les premiers ont à-peu-près la grandeur & la forme des manteaux courts que portent les femmes en *Angleterre*, & les hommes en *Eſpagne ;* ils deſcendent juſqu'au milieu du dos, & ils ſont attachés, ſur le devant, d'une maniere peu ſerrée. Le fond eſt un réſeau, ſur lequel on a placé de très-belles plumes rouges & jaunes, ſi près les unes des autres, que la ſurface reſſemble au velours le plus épais, le plus moëlleux & le plus luſtré. Les deſſeins en ſont très-différens ; quelques-uns offrent des eſpaces triangulaires, rouges & jaunes ; d'autres, une eſpece de croiſſant ; pluſieurs entiérement rouges, avoient une large bordure jaune, &, à une certaine diſtance, on les eût pris pour un manteau d'écarlate, galonné d'or à la bordure.

1778. Janvier.

es couleurs éclatantes des plumes, dans ceux ui étoient neufs, n'ajoutoient pas peu à leur eauté. Les Naturels y mettoient un grand prix; r rien de ce que nous leur offrîmes, ne put s déterminer d'abord à nous en céder un ſeul; ne vouloient les échanger que contre un fuſil: r la ſuite néanmoins on nous en vendit quatre cinq, que nous payâmes avec de très-grands ous. Ceux de ces manteaux qui ſe trouvoient la premiere qualité, étoient rares: il paroît 'ils s'en ſervent ſeulement dans leurs cérémo-es d'appareil, & dans leurs jeux; car tous les turels, auxquels nous en vîmes, firent les ſtes que nous avions vu faire auparavant aux nteurs.

Le bonnet a preſque la forme d'un caſque; milieu eſt orné d'une crête, qui eſt quelque-s de la largeur de la main: il ſerre la tête de ès, & il a des trous par où paſſent les oreilles. eſt un châſſis de baguettes d'oſier, couvert n réſeau, dans lequel on a tiſſu des plumes même que ſur les manteaux; mais le tiſſu eſt plus ſerré, & les couleurs en ſont moins iées. La plus grande partie eſt rouge, & ils ſentent ſur les côtés quelques rayures noires, nes ou vertes, qui ſuivent la courbure de la te: il eſt vraiſemblable que le bonnet & le nteau forment un ajuſtement complet; car

1778. Janvier.

nous rencontrâmes des Naturels qui portoient l'un & l'autre.

» Nous ne pouvions imaginer d'où ils tiroient une quantité si considérable de ces belles plumes rouges; mais nous sûmes bientôt d'où ils en tirent du moins une espece; car ils apporterent à notre marché une multitude de petits oiseaux rouges, qui formoient des paquets de plus de vingt, & qui étoient enfilés par les narines à une brochette de bois. Les premieres robes d'oiseaux que nous achetâmes à bord, ne contenoient que les plumes placées dans l'intervalle des ailes à la tête; mais depuis, nous nous en procurâmes beaucoup d'autres, où se trouvoient les plumes de derriere, avec la queue & les pieds. Les premieres nous donnerent, tout de suite, l'explication de la fable, adoptée jadis touchant les oiseaux du Paradis, qu'on disoit manquer de jambes. Les Habitans des Isles situées à l'Est des *Moluques*, d'où nous viennent les robes des oiseaux du Paradis, leur coupent vraisemblablement les pieds, par la même raison que les Insulaires d'*Atooi :* ceux-ci nous dirent qu'ils font cette amputation, afin de conserver les plumes plus aisément, & sans perdre aucune des parties qu'ils regardent comme précieuses. M. Anderson jugea que l'oiseau rouge d'*Atooi*, est une espece de *mérops ;* il est à-peu-près de la

groſſeur d'un m[illegible]eau, & d'un beau rouge écarlate; il a la queue & les aîles noires ; ſon bec arqué, a deux fois la longueur de ſa tête, & il eſt rougeâtre, ainſi que les pieds. Ceux que nous achetâmes, avoient la tête vide, ainſi que les oiſeaux du Paradis ; mais il paroît que, pour les conſerver, ils n'emploient d'autre méthode que de les ſécher ; car les robes, quoique humides, n'avoient ni la ſaveur ni l'odeur qui réſultent des ſubſtances antiputrides. 1778. Janvier.

» Le 22, les Naturels arriverent en pirogues, & ils apporterent des cochons & des racines, que nous achetâmes. L'un d'eux, qui offrit de nous vendre des hameçons, avoit un paquet d'étoffe attaché à la corde d'un de ces hameçons ; & il eut ſoin de le réſerver lorſqu'il nous vendit l'hameçon. Nous lui demandâmes ce que c'étoit ; il nous montra ſon ventre, il parla de la mort, & il dit en même temps que cela étoit mauvais : il ne parut pas diſpoſé à répondre à notre queſtion d'une maniere plus claire. Il cachoit avec empreſſement les choſes que renfermoit ſon paquet : nous le priâmes de l'ouvrir, il y conſentit en témoignant beaucoup de répugnance, & il lui fallut un peu de temps pour nous ſatisfaire ; car il y avoit bien des morceaux d'étoffe : nous vîmes qu'il contenoit une tranche de chair de deux pouces de longueur, 22.

1778. Janvier. qui paroiſſoit avoir été ſéchée, & ſur laquelle on avoit jeté de l'eau ſalée, qui la rendoit humide : nous jugeâmes que ce pouvoit être de la chair humaine, & que les Habitans de l'Iſle mangent peut-être leurs ennemis ; nous n'avions en effet que trop de preuves de l'exiſtence de cet uſage parmi quelques-unes des peuplades de la mer du Sud. Nous interrogeâmes, ſur ce point, l'homme à qui appartenoit le paquet ; il nous répondit que c'étoit de la chair humaine. Nous demandâmes enſuite à un autre de ſes compatriotes, qui étoit auprès de lui, s'ils avoient coutume de manger les guerriers qu'ils tuoient dans les batailles : & ſur le champ il nous dit que oui (*a*).

» Pluſieurs pirogues qui arriverent dans la
23. matinée du 23, échangerent les racines & les autres articles qui formoient leur cargaiſon. Toujours éloigné de croire que cette peuplade étoit cannibale, malgré les ſoupçons bien fondés que nous avions conçus la veille, je profitai de l'occaſion pour faire de nouvelles recherches ſur cette matiere. Nous avions acheté un petit inſtrument de bois, garni de dents de requin ; il reſſembloit un peu à la ſcie ou au couteau dont

(*a*) On verra plus bas que M. King ne croit pas que les Habitans des Iſles *Sandwich* ſoient cannibales actuellement.

ſe ſervent les Naturels de la *Nouvelle-Zélande*, pour diſſéquer les corps de leurs ennemis, & nous pensâmes qu'il avoit peut-être ici le même uſage. L'un des Inſulaires nous apprit tout de ſuite le nom de l'inſtrument; il nous dit qu'il ſervoit à découper le ventre d'un homme ou d'une femme tuée; ſa réponſe expliquant & confirmant les idées que nous avoit données le Naturel qui toucha ſon ventre le 22, je lui demandai ſi ſes compatriotes mangeoient la partie qu'ils découpoient ainſi, & il déclara que non d'une maniere très-poſitive : je lui fis une ſeconde fois la même queſtion; alors il parut effrayé, & il gagna ſa pirogue à la nage. Au moment où il l'atteignit, il exprima par ſes geſtes l'uſage de l'inſtrument. Nous demandâmes auſſi à un vieillard, qui étoit aſſis ſur le devant de la pirogue, s'ils mangeoient de la chair humaine : il répondit que oui, & il ſe mit à rire, comme s'il ſe fût moqué de la ſimplicité de notre queſtion. Nous lui propoſâmes la même queſtion une ſeconde fois, il fit la même réponſe, & il ajouta que c'étoit un excellent mets, ou, pour me ſervir de ſes expreſſions, *un manger ſavoureux* «.

1778. Janvier.

M. Cook partit d'*Atooi* le 23, & il mouilla le 29 ſur une autre des Iſles *Sandwich* appelée *Oneeheow*. 29.

» Six ou ſept pirogues, dit-il, étoient venues

1778. Janvier.

près de nous, avant que nous mouillassions; elles nous apporterent des cochons de lait, quelques patates, & beaucoup d'ignames & de nattes. Les hommes qui les montoient ressembloient aux Insulaires d'*Atooi*, & ils paroissoient connoître également l'usage du fer, qu'ils demandoient aussi sous les noms de *Hamaite* & de *Toe*; ils échangerent avec empressement tout ce qu'ils avoient, contre des morceaux de ce métal précieux. De nouvelles pirogues nous aborderent bientôt, quand nous fûmes mouillés; mais les Naturels qui montoient celles-ci, ne sembloient avoir d'autre objet, que de nous faire une visite en forme. La plupart d'entre eux se rendirent volontiers sur le pont; ils s'y prosternerent devant nous, & ils ne quitterent cette humble posture, que lorsque nous leur dîmes de se relever. Ils amenerent plusieurs femmes, qui se tinrent dans leurs embarcations, à la hanche des Vaisseaux, & qui se conduisirent d'une maniere beaucoup plus immodeste que celles d'*Atooi*; elles chanterent en chœur un air qui n'étoit pas remarquable par la mélodie, mais leurs sons étoient parfaitement d'accord, & elles battoient la mesure d'une maniere très-exacte, en se donnant avec leurs mains des coups sur la poitrine. Les hommes qui passerent sur notre bord, n'y demeurerent pas longtemps; & avant de partir, quelques-uns d'entre

1778.
Janvier.

eux nous prierent de leur permettre de nous laiſſer des touffes de leurs cheveux.

» Ils nous fournirent une occaſion d'examiner de nouveau s'ils étoient cannibales. Nous ne remîmes pas la queſtion ſur le tapis ; elle y revint d'elle-même, & d'une maniere qui ne comportoit aucune équivoque. L'un des Inſulaires n'ayant pu obtenir la permiſſion d'entrer par le ſabord de la ſainte-barbe, nous demanda ſi nous le tuerions & ſi nous le mangerions, ſuppoſé qu'il y entrât ; il fit en même temps des geſtes ſi expreſſifs, qu'il étoit impoſſible de ne pas le comprendre. Nous eûmes ſoin de demander à notre tour ſi c'étoit l'uſage dans le pays de manger des hommes. Un autre des Naturels, qui obſervoit ſoigneuſement ce qui ſe diſoit & ce qui ſe faiſoit, répondit tout de ſuite, que ſes Compatriotes nous mangeroient ſurement ſi nous étions tués ſur la côte. Il parla d'un air ſi tranquille, qu'il nous parut clairement qu'ils ne nous tueroient pas pour nous manger, mais que ce repas de chair humaine, feroit la ſuite de notre inimitié pour eux. J'ai profité ici des notes de M. Anderſon ; & je ſuis fâché de dire que je ne vois pas la moindre raiſon d'héſiter à donner comme certain que ces horribles banquets d'antropophages ſont auſſi goûtés à *Oneeheow*, où l'on vit dans l'abondance, qu'ils le ſont à la *Nouvelle-Zélande*.

1778. Janvier.

» Je voulois débarquer, & je quittai en effet le Vaiſſeau dans cette intention; mais je trouvai le reſſac ſi fort, que je craignis de ne pouvoir regagner mon bord, ſi je débarquois. M. Gore
30. que j'avois envoyé à terre, m'avertit le 30 au ſoir, par un ſignal, de lui envoyer des canots; ces canots ne tarderent pas à revenir, avec quelques ignames & un peu de ſel. Ceux de nos gens qui étoient à terre, en avoient acheté une quantité aſſez conſidérable dans le cours de la journée; mais l'impétuoſité du reſſac avoit cauſé la perte de la plus grande partie de ces deux articles, au moment où on voulut les embarquer. M. Gore & vingt hommes n'oſant pas affronter des vagues ſi terribles, paſſerent la nuit dans l'Iſle, & ce malheureux contre-temps occaſionna, ſans doute, des liaiſons avec les femmes du pays, que je déſirois ſi vivement de prévenir, & que je m'applaudiſſois d'avoir empêché. La violence du reſſac que nos canots ne purent ſurmonter, n'empêcha pas les Naturels d'arriver aux Vaiſſeaux, ſur leurs pirogues. Ils nous apporterent des proviſions, que nous payâmes avec des clous & des morceaux de cercles de fer, & je donnai des rubans, des boutons & des bracelets aux femmes qui ſe trouvoient dans les embarcations. L'un des hommes avoit un léſard piqueté ſur la poitrine, & nous apperçûmes ſur celles des au-

res, des figures d'hommes grossiérement imitées. 1778. Janvier.
s nous apprirent qu'il n'y a point de Chef ou e *Hairee* dans cette Isle, mais qu'elle est sou-ise à Teneooneoo, Chef d'*Atooi*; ils ajoute-ent que *Atooi* n'est pas gouvernée par un seul Chef, mais qu'elle en a plusieurs, auxquels on rend honneur du *Moe*, ou de la prostration. Ils nous ommerent, entre autres, Otaeaio & Teratotoa. armi les choses qu'ils nous apporterent, il y voit un petit tambour, presque semblable à ceux O-*Taïti*.

» Le 1.er Février, je fis une promenade dans 1 Février.
ntérieur de l'Isle, accompagné du Chef dont parlois tout-à-l'heure, & suivi de deux hom-es, qui portoient les deux cochons que je lui ois donnés. Dès que nous fûmes sur un ter-in élevé, je m'arrêtai pour examiner le pays; j'apperçus de l'autre côté de la vallée, où étoit fait mon débarquement, une femme, qui ppeloit ses trois compatriotes. Le Chef se mit marmotter quelques paroles; je jugeai qu'il fai-oit une priere, & ses deux camarades, qui ortoient les cochons, continuerent, durant cet ntervalle, à marcher autour de moi; ils firent u moins une douzaine de tours, avant que le Chef eût achevé son oraison. Nous nous remî-nes en route après cette cérémonie, & nous encontrâmes bientôt des Naturels qui arrivoient

1778. Février.

de tous les côtés, & qui se prosternerent la face contre terre, tant que je fus à la portée de leur vue. Le district que je traversai, se trouvoit dans l'état de nature & rempli de pierres, & le sol paroissoit très-pauvre; il étoit cependant couvert d'arbrisseaux & de plantes qui parfumoient l'air; je n'avois rencontré sur aucune des Isles de cet Océan, une odeur aussi agréable. Ceux de mes gens qui demeurerent deux jours à terre, avoient observé la même chose dans les parties de l'Isle qu'ils traverserent; ils avoient découvert plusieurs marais salins, dont quelques-uns renfermoient encore un peu d'eau; mais ils y apperçurent si peu de sel, qu'ils ne purent en recueillir une grande quantité; s'ils n'observerent rien qui indiquât un ruisseau d'eau douce, on leur montra de petits puits presque à sec, qui offroient une eau assez bonne. Les habitations des Naturels étoient dispersées sur les environs; M. Gore supposa qu'il n'y avoit pas plus de cinq cents Habitans dans l'Isle entiere, car la plupart des Naturels se rassemblerent au lieu où son Détachement faisoit les échanges, & ceux de nos gens qui pénétrerent dans le pays, virent peu de monde autour des maisons; il eut occasion d'examiner l'intérieur des ménages des Insulaires, qui lui parurent décens & propres, mais il ne vit pas une seule fois les hommes & les femmes

anger ensemble : les femmes se réunissoient or- inairement pour prendre leur repas. La noix uileuse de *dooe - dooe* leur sert de flambeau du- ant la nuit, ainsi que parmi les O-Taïtiens ; ils uisoient aussi leurs cochons dans un four ; mais, e qui est contraire à l'usage des Isles de *la So- iété & des Amis*, ils coupent l'épine du dos dans oute sa longueur. M. Gore eut une preuve directe u *Taboo*, ou, selon la prononciation des Natu- els, du *Tafoo ;* car une femme mettoit les ali- ens dans la bouche d'une autre, qui se trou- oit soumise à cette espece d'interdit. Il remarqua autres cérémonies mystérieuses ; une femme, r exemple, prit un petit cochon qu'elle jeta ns le ressac, jusqu'à ce qu'il fût noyé, & elle jeta ensuite un petit fagot ; une autre fois, la ême femme frappa, avec un bâton, sur les aules d'un homme, qui s'assit devant elle pour cevoir cette discipline. Les Habitans de l'Isle mblent avoir une vénération particuliere pour s chouettes, qui sont très-apprivoisées, & M. ore jugea que c'étoit parmi eux une habitude sez générale de s'arracher une dent ; il leur de- anda la raison d'une coutume aussi bizarre, & lui dirent, pour toute réponse, que cela étoit *eeha :* ils expliquerent de la même maniere un tre de leurs usages, celui de donner un faisceau e leurs cheveux en signe de respect ou d'amitié «.

1778.
Février.

1778. Mars. 7. M. Cook qui partit le 2 Février des Isle
Sandwich, arriva le 7 Mars sur la côte d'*Amériqu*
près de la *Nouvelle-Albion*, au-dessus de la *Californi*
par 44^d 33' de latitude, & 235^d 20' Est; c'est à c
point qu'il a commencé la reconnoissance de l
côte du *Nouveau-Monde*, il a prolongé cett
reconnoissance jusqu'au 71 degré de latitude. Il
employé près de six mois à cet important travail
dont on n'a pu ici montrer les fatigues &
dangers. Il faut lire la grande Relation, pour
former une idée de sa constance, & de son exa
titude : la Carte qui accompagnera cet Abrég
indiquera toutes ses Découvertes dans cette pa
tie du globe. Nous nous bornerons à indique
les relâches qu'il y a faites, à citer des obse
vations touchant les Sauvages qu'il a rencontrés
lorsqu'il s'est vu au milieu des glaces du Nord
essayant le passage Est-Nord-Est, ou Est-Nord
Ouest. Nous le laisserons parler lui-même de
obstacles qu'il a eu à combattre, & des danger
qu'il a essuyés, & nous présenterons seulemen
aux Lecteurs les résultats de ses travaux & d
ses tentatives.

29. Il se trouva le 29, au-devant d'une *Entrée*, dan
laquelle il voulut mouiller.

» Trois canots, dit-il, s'avancerent vers la *Ré*
solution, à l'endroit où nous fûmes en calme
pour la premiere fois ; l'une de ces embarcation

portoi

portoit deux hommes, la seconde six, & la troi- 1778. Mars.
sieme dix: l'un des Sauvages se leva; il fit un long discours, & des gestes que nous prîmes pour une invitation de descendre à terre. Sur ces entrefaites, il jeta des plumes vers nous, & plusieurs de ses camarades nous jeterent des poignées de poussiere ou d'une poudre rouge: celui qui remplit les fonctions d'orateur, étoit couvert d'une peau, & il tenoit dans chacune de ses mains quelque chose qu'il secouoit, & d'où il tiroit un son pareil à celui des grelots de nos enfans. Lorsqu'il se fut fatigué à débiter sa harangue & ses exhortations, dont nous ne comprîmes pas un seul mot, il se reposa; mais deux autres hommes prirent successivement la parole: leur discours ne fut pas aussi long, & ils ne le déclamerent pas avec autant de véhémence. Nous observâmes que deux ou trois d'entre eux avoient leurs cheveux entiérement couverts de petites plumes blanches, & que quelques-uns en avoient de plus grandes, fichées en différentes parties de leurs cheveux. Quand ils eurent terminé leurs bruyans discours, ils se tinrent à peu de distance du Vaisseau; ils converserent entre eux d'une maniere familiere, & ils ne montrerent pas la moindre surprise ou la moindre défiance: plusieurs se leverent de temps en temps, & prononcerent des phrases qui ressembloient

1778. Mars.

à celles de leurs premieres harangues, & l'un d'eux chanta un air agréable, dans lequel nous remarquâmes plus de douceur & de mélodie que nous ne l'aurions imaginé; il répéta souvent le mot *Haela*, qui nous parut être le refrein de la chanson. La brise qui s'éleva bientôt après, nous ayant approché davantage de la côte, les pirogues arriverent près de nous en plus grand nombre, & il y en eut à la hanche de la *Résolution* jusqu'à trente-deux, qui portoient chacune de trois à sept ou huit hommes & femmes. Plusieurs des Sauvages se tinrent debout sur les pirogues; ils haranguerent, & ils firent des gestes, ainsi que les premiers. Une tête qui offroit un œil & un bec d'oiseau d'une grandeur énorme, étoit peinte sur une de leurs embarcations; nous y distinguâmes un homme, qui paroissoit être un Chef, & qui n'étoit pas moins remarquable par sa figure bizarre: une multitude de plumes pendoient de sa tête, & il avoit le visage peint d'une maniere extraordinaire; il tenoit à la main un morceau de bois sculpté, qui représentoit un oiseau de la grosseur d'un pigeon, &, en le secouant, il en tiroit un son assez semblable à celui d'un grelot; il prononça aussi d'un ton criard, une harangue accompagnée de quelques gestes très-expressifs.

» Les Sauvages se conduisirent d'une maniere

très-paiſible, & nous ne leur ſuppoſâmes aucune vue d'hoſtilité; toutefois nous ne pûmes en déterminer un ſeul à venir à bord : au reſte, ils nous vendirent de bon cœur tout ce qu'ils avoient, & ils ſe contenterent de ce que nous leurs offrîmes en échange; mais ils faiſoient plus de cas du fer que de toute autre choſe, & ils ſembloient connoître parfaitement l'uſage de ce métal. La plupart des pirogues nous ſuivirent au mouillage; & dix ou douze de ces embarcations demeurerent à la hanche de la *Réſolution* la plus grande partie de la nuit. 1778. Mars.

» Nous avions lieu d'eſpérer que notre relâche ici ſeroit agréable, que nous pourrions y embarquer les choſes dont nous avions beſoin, & que ces jours de repos nous feroient oublier les fatigues & les peines auxquelles des vents contraires & un ciel conſtamment orageux, nous avoient preſque toujours aſſujettis, depuis notre arrivée ſur la côte d'*Amérique* «.





LIVRE QUATRIEME.

OPÉRATIONS parmi les Naturels de l'AMÉRIQUE SEPTENTRIONALE. Découvertes faites le long de cette Côte & de l'extrémité orientale de l'ASIE jusqu'au Cap de GLACE, c'est-à-dire, jusqu'au point où nous fûmes arrêtés par les glaces. Retour aux Isles SANDWICH.

1778. Mars. 31. M. Cook mouilla le 31 dans l'*Entrée* dont on vient de parler. Il lui donna le nom d'*Entrée du Roi Georges*, & elle est appelée *Nootka* par les Naturels du pays.

*Premiere Relâche sur la côte d'*Amérique*, à l'entrée du* Nootka. *Remarques sur cette partie du* Nouveau-Monde *& sur ses Habitans.*

(C'est M. Cook qui va parler). » Une multitude de pirogues environnerent les Vaisseaux toute la journée ; les échanges commencerent entre les Naturels & nous, & l'honnêteté la plus rigoureuse présida à ce commerce. Ils offrirent de nous vendre des peaux de différens quadrupedes, des ours, des loups, des renards, des



daims, des lapins des Indes, des putois, des martes, & en particulier des loutres de mer qu'on trouve aux Isles situées à l'Est du *Kamtschatka*. 1778. Mars.
Outre ces peaux dans leur état naturel, ils nous apporterent aussi des vêtemens de la même substance, & une autre espece d'habit d'écorce d'arbre, ou d'un gramen qui ressemble au chanvre; des arcs, des traits & des piques; des hameçons de pêche & des instrumens de diverses sortes; des figures monstrueuses; une espece d'étoffe de poil ou de laine; des sacs remplis d'ocre rouge, des morceaux de bois sculpté, des grains de verre, & plusieurs colifichets de cuivre & de fer, qui ont la forme d'un fer-à-cheval, & qu'ils suspendent à leur nez; des ciseaux ou des outils de fer établis sur des manches. Ces métaux nous firent juger qu'ils avoient reçu la visite des Navigateurs d'une Nation civilisée, ou qu'ils avoient eu des liaisons avec les Tribus du continent d'*Amérique*, qui fréquentent les Européens. Des crânes & des mains d'hommes qui n'étoient pas encore dépouillés de leur chair, furent ce qui nous frappa le plus, parmi les choses qu'ils nous offrirent: ils nous firent comprendre, d'une maniere claire, qu'ils avoient mangé ce qui manquoit, & nous reconnûmes en effet que ces crânes & ces mains avoient été sur le feu. Malheureusement plusieurs raisons nous

1778. Mars.

donnerent lieu de penser que cette peuplade mange ses ennemis, selon l'usage des Habitans de la *Nouvelle-Zélande*, & de quelques autres Isles de la Mer du Sud. Ils échangerent leurs marchandises contre des couteaux, des ciseaux, des morceaux de fer ou d'étain, des clous, des miroirs, des boutons, ou du métal de quelque espece qu'il fût. Ils ne montrerent aucun désir pour les grains de verre, & ils rejeterent toutes nos étoffes.

» La nouvelle de notre arrivée attira un concours nombreux de Naturels durant la journée du 31. Il y eut un moment où nous fûmes environnés de plus de cent pirogues, dans chacune desquelles nous pûmes, en prenant un terme moyen, supposer cinq personnes : en effet, quelques-unes en avoient trois; mais on en comptoit sept, huit & neuf sur un grand nombre, & dix-sept sur une seule. Plusieurs des Sauvages monterent à bord; ils s'approcherent de nous, en prononçant des harangues & faisant des cérémonies pareilles à celles que j'ai décrites plus haut. Si nous leur inspirâmes d'abord de la défiance ou de la crainte, ils ne paroissoient plus éprouver l'un ou l'autre de ces sentimens; car ils se rendirent sur le pont, & ils se mêlerent avec les Matelots, de la maniere du monde la plus franche & la plus libre. Nous ne tardâmes pas à dé-

couvrir qu'ils étoient auſſi habiles filoux, qu'aucune des peuplades que nous avions rencontrées. Ils étoient même plus dangereux ſur ce point; car ayant des inſtrumens & des outils de fer, ils coupoient le croc d'un palan, ou ils enlevoient le fer des cordages, dès que nous ceſſions un moment de les ſurveiller. Ils nous volerent ainſi un large croc du poids de vingt à trente livres, d'autres d'une moindre grandeur, & diverſes ferrures. Nous eûmes en vain la précaution de laiſſer des hommes de garde dans nos canots, ils y prirent tous les morceaux de fer, qui valoient la peine d'être emportés. Ils combinoient leurs larcins, avec aſſez de dextérité; l'un d'eux amuſoit la Sentinelle à l'une des extrémités de nos embarcations, tandis qu'un de ſes camarades arrachoit le fer à l'autre extrémité. Si nous nous appercevions du vol tout de ſuite, nous découvrions le voleur ſans beaucoup de peine, car ils étoient toujours prêts à s'accuſer mutuellement. Mais, en général, les coupables abandonnoient leur proie avec répugnance, & nous fûmes obligés quelquefois de recourir à la force. 1778. Mars.

» On débarqua les Obſervatoires le 1.er Avril, & on les établit ſur un rocher élevé, à l'un des côtés de l'anſe, près de la *Réſolution*. Un Détachement commandé par un Officier, alla couper du bois, & nettoyer les environs de l'aiguade. 1 Avril.

1778. Avril. Nous trouvâmes ici des pins en abondance, & nous fîmes de la biere.

» Les Naturels venoient nous voir en foule, & nous appercevions tous les jours de nouvelles figures. Ils se présentoient d'une maniere singuliere. Ils faisoient d'abord en pirogues le tour de la *Résolution* & de la *Découverte*, & durant cet intervalle, un Chef ou un de leurs grands personnages se tenoit debout sur son embarcation, une pique ou une arme quelconque à la main; & il ne cessoit de parler, ou plutôt de crier. L'Orateur avoit quelquefois le visage couvert d'un masque, qui offroit la figure d'un homme, ou celle d'un animal; & au lieu d'une arme, il avoit à la main un des grelots, dont j'ai parlé plus haut. Après avoir décrit un cercle autour de nous, ils arrivoient à la hanche des vaisseaux, & ils commençoient les échanges, sans autres cérémonies. Très-souvent néanmoins ils nous régaloient d'une chanson, à laquelle l'équipage entier d'une pirogue prenoit part, ce qui produisoit une harmonie d'un heureux effet.

» Durant ces visites, ils ne nous donnerent d'autre peine que celle de contenir leur disposition au vol; mais le 4 au matin, nous eûmes
4. une alarme sérieuse. Le Détachement qui coupoit du bois, & qui remplissoit les futailles sur la côte, vit que tous les Naturels des environs s'ar-

1778. Avril.

oient avec un ſoin extrême; ceux qui n'avoient ıs des armes bien meurtrieres, préparoient des âtons & raſſembloient des cailloux. Dès que je s inſtruit de leurs préparatifs, je crus devoir rmer de mon côté; mais ayant réſolu de me tenir r la défenſive, j'ordonnai aux Travailleurs abandonner le terrain où les Sauvages s'étoient ſſemblés, & de ſe retirer au ſommet du rocher, ı ſe trouvoient les Obſervatoires: les Guerriers la contrée n'étoient qu'à une portée de pierre, l'arriere de la *Réſolution.* Nos craintes étoient al fondées; ils ne ſongeoient pas à nous; mais vouloient ſe défendre, contre une Tribu de urs Compatriotes, qui venoit les attaquer: ceux ntre eux qui avoient formé avec nous des ſons d'amitié, appercevant notre inquiétude, rent tout en uſage afin de nous convaincre ı'ils n'avoient pas d'autre projet. Nous remarıâmes qu'ils avoient des Sentinelles dans chaque oint de l'anſe, & que des pirogues alloient ouvent porter des avis & des inſtructions au and corps aſſemblé près des vaiſſeaux. Enfin ennemi diſperſé ſur environ douze groſſes piroıes, parut en travers de la pointe méridionale l'anſe, où il s'arrêta & où il demeura rangé ı bataille, parce qu'une négociation avoit comencé. Quelques-uns des Négociateurs paſſerent ı pirogues entre les deux troupes, & il y eut

1778. Avril. de part & d'autre plusieurs discours de prono cés. Enfin la querelle, quel qu'en fut le sujet parut arrangée, mais on ne permit aux Etranger ni de venir à la hanche des vaisseaux, ni de fai des échanges, ni de communiquer avec nou Nous étions vraisemblablement la cause de la di pute; les Etrangers désiroient peut-être partag les avantages du petit commerce que nous faisio sur la côte, & les Habitans de l'*Entrée* vouloie garder pour eux seuls cette aubaine. Nous en eûm d'ailleurs diverses preuves; il parut même que le Habitans de l'*Entrée* n'étoient pas unis, car les pl foibles étoient souvent obligés de céder au parti plus fort, & dépouillés de tous leurs biens, sa qu'ils opposâssent la moindre résistance.

12. » Le 12, au soir, nous reçûmes la visite d'un Tribu de Sauvages, que nous n'avions pas enco vus, & qui en général avoient la physionomie pl douce & plus attirante, que la plupart de ceu que nous fréquentions journellement. Quelques uns des derniers les accompagnoient. Je les en gageai à descendre dans ma chambre; ils y con sentirent pour la premiere fois, & j'observ que rien ne fixa leur attention; ils regarderent toutes nos merveilles avec la plus grande indif férence. Il faut cependant faire ici des excep tions; car un petit nombre d'entre eux montre rent une sorte de curiosité.

Le 18, une troupe d'Etrangers arriverent 1778. Avril. 18.
s l'anse sur six ou huit pirogues : ils examine-
t quelque temps nos vaisseaux, & ils se reti-
ent ensuite, sans venir à la hanche de la *Réso-*
on ou à celle de la *Découverte*. Nous crûmes
les Habitans de l'*Entrée*, qui se trouvoient en
nd nombre autour de nous, ne leur permirent
d'approcher. J'ai déjà observé que la peu-
de établie sur les rives de l'anse où nous mouil-
s, vouloit jouir seule des avantages de notre
nmerce; & si elle permettoit quelquefois à
Sauvages voisins, de faire des échanges avec
s, elle avoit l'adresse de tenir à haut prix les
ses qu'elle nous cédoit, & de diminuer cha-
jour la valeur de ce que nous donnions de
e côté. Nous reconnûmes que la plupart des
urels de distinction qui vivoient près de nous,
ient revendre aux Tribus éloignées, les arti-
s qu'ils recevoient aux Vaisseaux; car nous
us apperçûmes qu'ils disparoissoient souvent
ant quatre ou cinq jours, & qu'ils revenoient
ec de nouvelles cargaisons de peaux & d'ou-
ges du pays, dont ils se défaisoient toujours
bon compte, vu la passion de nos Equipages
ur ces bagatelles : mais ceux qui venoient nous
ir tous les jours, nous furent plus utiles; après
oir échangé les bagatelles qu'ils nous appor-
ient, ils s'occupoient de la pêche, & nous ne

1778. Avril.

manquions jamais d'obtenir une portion de
qu'ils prenoient : ils nous vendirent d'ailleurs u
quantité considérable d'une huile très-bon
qu'ils gardoient dans des vessies ; quelques-
essayerent de nous tromper, en mêlant de l'
avec l'huile, & une fois ou deux, ils porter
la friponnerie & l'adresse, jusqu'à remplir le
vessies d'eau pure, sans y mettre une go
d'huile : il valoit mieux supporter ces tromper
que d'en faire le sujet d'une querelle ; car n
ne leur donnions guere en échange que
choses de peu de valeur, encore ne savions n
pas comment entretenir notre fonds. Ils e
moient peu les grains de verre & les autres j
joux qui me restoient ; ils ne demandoient q
des métaux, & le cuivre étoit alors plus rech
ché que le fer : avant de quitter cette station,
en trouvoit à peine quelques pieces dans l
vaisseaux, excepté celui des meubles & d
outils qui nous étoient absolument nécessair
Pour satisfaire les Naturels, nous leur cédâm
tous les boutons de plusieurs de nos habits, no
enlevâmes la garniture de nos bureaux ; nous le
vendîmes des chauderons de cuivre, des théier
& des vases d'étain, des chandeliers & d'autr
choses pareilles dont nous faisions usage ; en sor
que les Américains de cette Partie du Monde
ont reçu de nous des ouvrages plus variés qu'a

e des peuplades parmi lesquelles nous avons
rdé dans le cours du Voyage.

e 20, je voulus reconnoître chacune des 1778. Avril. 20.
ies de l'*Entrée*. Je me rendis d'abord à la
nte occidentale, où je rencontrai une bour-
e, précédée d'une anse bien fermée, dans
elle la sonde rapportoit de neuf à quatre braſ-
fond de joli sable. Les Habitans de ce vil-
, qui étoient fort nombreux & dont je con-
ſois la plupart, me reçurent d'une maniere
-amicale; chacun d'eux me pressa d'entrer
s sa maison ou plutôt dans son appartement;
plusieurs familles vivent sous le même toit.
ceptai leur invitation, & ces hommes hos-
iers étendirent devant moi une natte sur
elle ils me prierent de m'asseoir; ils me don-
ent d'ailleurs toutes sortes de marques de poli-
. Je vis dans la plupart des maisons, des
mes qui fabriquoient des étoffes avec la
nte ou l'écorce dont j'ai déjà parlé; elles sui-
ent exactement le procédé des Insulaires de
Nouvelle-Zélande; d'autres étoient occupées à
vrir des sardines. Des pirogues venoient de
arquer sur la greve une quantité considérable
ce poisson, lequel fut distribué à mesure à
sieurs personnes, qui l'emporterent dans leurs
bitations, où elles le fumerent de la maniere
e je vais décrire. Ils suspendent les sardines à de

1778. Avril.

petites baguettes, d'abord à environ un pied
feu ; ils les placent enſuite plus loin, & p
loin encore, pour faire place à d'autres, juſq
ce que les dernieres baguettes touchent le ſo
met de la cabane. Lorſque les ſardines ſont b
ſeches, ils les détachent, ils en font des ballo
& ils ont ſoin de les couvrir de nattes, afin
les comprimer : ils les gardent pour le temps
ils en auront beſoin ; les ſardines ainſi préparées
ne ſont pas déſagréables. Ils préparent, de
même maniere, la morue & d'autres gros poi
ſons ; mais ils ſe contentent quelquefois de l
ſécher en plein air ſans les approcher du feu.

» De ce village je remontai la bande occide
tale de l'*Entrée*. J'apperçus les reſtes d'une bo
gade, un mille au-deſſus du ſecond bras ; les b
ou la charpente des cabanes étoient encore
pied ; mais les planches qui en avoient compo
les flancs & les toits, n'exiſtoient plus ; il
avoit quelques verveux devant le village, & je
découvris perſonne qui en prît ſoin : ces verveu
étoient d'oſier, & les baguettes en étoient pl
ou moins ſerrées, ſelon la groſſeur du poiſſo
auquel on les deſtinoit. La ſurface de pluſieurs
avoit au moins vingt pieds de long ſur douze de
hauteur. Les Naturels les poſent de côté dans une
eau baſſe ; ils les aſſujettiſſent à de gros poteaux
ou piquets, qui ſont plantés au fond d'une m

1778. Avril.

ere très-solide. On voit au-delà des ruines de village, une plaine peu étendue, revêtue des us gros pins que j'aye jamais rencontrés. Ceci e parut d'autant plus remarquable, que le ter- n élevé sur la plupart des autres parties de tte bande orientale de l'*Entrée*, étoit nu.

Les Habitans d'un second village n'avoient s la politesse de ceux de la bourgade que je nois de visiter. J'attribuai en grande partie, & ut-être devois-je attribuer uniquement ce froid cueil à la mauvaise humeur d'un Chef qui ne ulut pas me laisser pénétrer dans les cabanes, i me suivit par-tout où je portai mes pas, & qui e témoigna plusieurs fois, par des gestes très- pressifs, combien il étoit impatient de me voir rtir. J'essayai vainement de le gagner par mes gesses; il les accepta, mais il ne changea pas conduite : quelques-unes des jeunes femmes i se plaisoient à nous voir, se revêtirent, à hâte, de leurs plus beaux habits; elles s'as- mblerent en corps, elles nous témoignerent e nous étions les bien-venus, & elles chan- rent, en chœur, des airs qui n'avoient rien de de ou de désagréable.

» J'apperçus, à mon arrivée à bord, que, rant mon absence, les vaisseaux avoient reçu visite de deux ou trois embarcations, dont s équipages annoncerent, par des signes, qu'ils

venoient du Sud-Eſt, de l'autre côté de la baie.
1778. Avril. Ils apporterent des peaux, des vêtemens, & divers ouvrages du pays, que nous achetâmes. Je ne dois pas oublier un article bien ſingulier qui faiſoit partie de leur cargaiſon : ils nous vendirent deux cuillers d'argent, que nous jugeâmes de fabrique Eſpagnole, d'après leur forme particuliere ; l'un d'eux les portoit à ſon cou comme un ornement : ils parurent auſſi mieux fournis de fer, que les Habitans de l'*Entrée*.

22. » Le 22, à huit heures du matin, douze ou quatorze pirogues de Naturels étrangers à la Tribu qui vivoit près de nous, arriverent ; ils venoient du Sud : dès qu'ils eurent tourné la pointe de l'anſe où mouilloient la *Réſolution* & la *Découverte*, ils s'arrêterent, & ils ſe tinrent plus d'une demi-heure rangés en ligne à deux ou trois cents verges des Vaiſſeaux. Nous crûmes d'abord qu'ils craignoient de s'approcher davantage, mais nous nous trompions, ils ſe préparoient à une cérémonie préliminaire. Ils ne tarderent pas à s'avancer en ſe tenant debout sur leurs embarcations, & en chantant : quelques-unes de leurs chanſons, auxquelles toute la troupe prit part, étoient d'un mouvement lent, & d'autres d'un mouvement plus vif ; ils les accompagnoient de mouvemens très-réguliers de leurs mains ; ils frappoient en meſure avec leurs pagaies

les

1778. Avril.

les côtés de leurs pirogues, & ils faiſoient d'ailleurs une multitude de geſtes très-expreſſifs : ils garderent le ſilence durant quelques ſecondes, à la fin de chaque air, & ils recommencerent enſuite, en prononçant, par intervalle, à perte de voix, le mot *Hooee !* Après nous avoir donné un eſſai de leur muſique, que nous écoutâmes plus d'une demi-heure, & que nous trouvâmes extrêmement agréable, ils ſe rendirent à la hanche de nos bâtimens, & ils échangerent leurs cargaiſons. Pluſieurs des Habitans de l'*Entrée*, avec leſquels nous avions formé des liaiſons d'amitié, ſe trouvoient parmi eux, & ils dirigerent tous les échanges d'une maniere qui fut très-avantageuſe aux Sauvages.

» Lorſqu'ils eurent terminé leurs échanges & leurs cérémonies, nous prîmes chacun un canot, le Capitaine Clerke & moi, & nous allâmes au village ſitué à la pointe occidentale de l'*Entrée*. J'avois obſervé la veille, que les environs offroient une quantité conſidérable d'herbe, & il étoit néceſſaire d'en recueillir pour le petit nombre de chevres & de moutons que nous avions encore à bord. Les Habitans nous reçurent avec les démonſtrations d'amitié qu'ils m'avoient faites auparavant, & dès que nous eûmes débarqué, j'ordonnai à mes gens de couper de l'herbe : je n'imaginois point du tout que les Naturels refu-

1778. Avril.

seroient de nous céder une chose qui paroissoit leur être absolument inutile, & dont nous avions besoin. Je me trompois néanmoins, car mon Détachement eut à peine donné les premiers coups de faux, que plusieurs des Sauvages ne voulurent pas nous permettre de continuer; ils dirent que nous devions *makook*, c'est-à-dire, acheter. J'étois dans une de leurs maisons, lorsqu'on vint m'instruire de ce fait; je me rendis à la prairie où se passoit la dispute, & j'y vis douze Sauvages, dont chacun réclamoit une partie de la propriété de l'herbe qui croissoit en cet endroit. Je conclus mon marché avec eux, & je crus, après cet arrangement, que nous serions les maîtres de couper de l'herbe par-tout où nous le voudrions; je m'apperçus bientôt que je me trompois encore; car la maniere généreuse dont j'avois payé les premiers hommes qui se disoient propriétaires du terrain, m'attira de nouvelles demandes de la part de quelques autres : on eût dit que chacune des tiges de gramen appartenoit à des maîtres différens, & il fallut en satisfaire un si grand nombre, que je ne tardai pas à vider mes poches. Quand ils s'apperçurent que je n'avois plus rien à leur offrir, leurs importunités cesserent : ils nous permirent de couper de l'herbe par-tout, & d'en embarquer autant que nous le voulûmes.

» Je dois obſerver que de toutes les Nations ou Tribus peu civiliſées, parmi leſquelles j'ai relâché dans le cours de mes voyages, les Habitans de cette *Entrée* m'ont paru avoir les idées les plus préciſes & les plus rigoureuſes du droit de propriété ſur toutes les productions de leur pays. Ils voulurent d'abord faire payer le bois & l'eau qu'embarquerent mes gens, & ſi je m'étois trouvé à l'endroit où ils formerent leurs réclamations, je n'aurois pas manqué de ſouſcrire à leurs demandes : mes travailleurs ne penſerent pas ainſi, car ils ne s'embarraſſerent pas de ces plaintes, & les Naturels voyant que nous étions réſolus à ne pas les écouter, ceſſerent enfin de nous parler de cette affaire ; mais ils ſe firent un mérite de leur condeſcendance, & ils nous rappelerent ſouvent enſuite, qu'ils nous avoient donné du bois & de l'eau par amitié.

1778. Avril.

» M. Webber, qui m'avoit accompagné à cette bourgade, deſſina tout ce qui lui parut curieux, en-dedans & en-dehors des maiſons. J'eus auſſi occaſion d'examiner plus en détail la conſtruction des cabanes, leurs meubles, leurs uſtenſiles, & les particularités les plus frappantes des uſages & de la maniere de vivre des Habitans. Je décrirai tout-à-l'heure les coutumes & les mœurs de cette peuplade, & j'aurai ſoin d'ajouter à mes remarques celles de M. Anderſon.

1778. Avril. Lorſque nous eûmes achevé nos obſervations, nous quittâmes les Naturels, dont nous nous ſéparâmes bons amis, & nous retournâmes aux vaiſſeaux.

26. » Nous demeurâmes le 26 au ſoir, malgré les indices d'une tempête. Comme la nuit approchoit, je délibérai un moment, ſi j'aurois la hardieſſe d'appareiller, ou ſi j'attendrois au lendemain; l'impatience de continuer mon voyage, & la crainte de perdre cette occaſion de ſortir de l'*Entrée*, firent ſur moi plus d'impreſſion que les dangers, & je réſolus de mettre en mer à tout événement.

» Les Naturels, les uns à bord de nos vaiſſeaux, & les autres ſur leurs pirogues, nous ſuivirent juſqu'en-dehors de l'*Entrée;* l'un d'eux qui avoit conçu de l'attachement pour moi, fut au nombre des derniers qui nous quitterent: je lui fis un petit préſent, & il me donna, de ſon côté, une peau de bievre d'une beaucoup plus grande valeur. Je tâchai d'être auſſi libéral que lui, & j'ajoutai à ce qu'il avoit déjà reçu, des choſes qui lui cauſerent un extrême plaiſir; il me força alors d'accepter le manteau de bievre qu'il portoit, & pour lequel je lui connoiſſois un goût particulier. Senſible à ce trait de généroſité, & ne voulant pas qu'il fût la dupe de ſon amitié, je lui offris un grand ſabre à poignée de cuivre,

qui le rendit complétement heureux. Il me preſſa vivement, ainſi qu'une foule de ſes compatriotes, de revenir ſur cette partie de la côte; & afin de m'y exciter, il me promit, à mon retour, une quantité conſidérable de peaux : je ſuis perſuadé que les Navigateurs, qui aborderont ici après moi, trouveront les Naturels bien fournis d'un article de commerce pour lequel ils nous ont reconnu de l'empreſſement, & qu'on y achetera des fourrures à très-bon marché. 1778. Avril.

» Lorſque j'abordai à cette *Entrée*, je lui donnai le nom d'*Entrée du Roi Georges;* mais je reconnus enſuite, que les Naturels du pays l'appellent *Nootka.* Son ouverture ſe trouve au coin oriental de la *Baie de l'Eſpérance*, par 49^d 33$'$ de latitude Nord, & 233^d 12$'$ de longitude Eſt.

» Le terrain qui borde la côte de la mer, eſt uni & d'une moyenne élévation; mais en-dedans de l'*Entrée*, il offre preſque par-tout des collines eſcarpées, qui annoncent une formation commune; car elles ſe terminent en ſommets arrondis ou émouſſés, & elles préſentent ſur leurs flancs des ſillons aigus, de peu de ſaillie. Pluſieurs de ces collines peuvent être réputées hautes, tandis que d'autres ſont d'une élévation très-médiocre : elles ſont toutes, même les plus élevées, couvertes entiérement de bois épais juſqu'à leur ſommet; chaque partie des plaines

1778. Avril.

qu'on trouve vers la mer est également boisée. Il y a cependant des espaces nus sur les flancs de quelques-unes des collines; mais ils sont en petit nombre, & ils indiquent que ces collines sont en général des rochers; à proprement parler, elles n'ont d'autre sol qu'une espece d'engrais au moins de deux pieds de profondeur, qui vient du détriment des mousses & des arbres. Leurs fondemens ne doivent donc être regardés, que comme des rochers énormes d'une teinte blanchâtre & grise, dans les endroits où ils ont été exposés à l'air; & lorsqu'on les brise, on les trouve d'un gris bleuâtre, comme ces rochers qu'on rencontre par-tout à la Terre de *Kerguelen*. Les côtes escarpées ne sont pas autre chose; & les petites anses qu'on voit dans l'*Entrée* ont des greves composées de fragmens de ces rochers, & d'un petit nombre de cailloux. Toutes les anses, offrent une quantité considérable de bois qu'y amene le flot, & des ruisseaux d'eau douce, assez abondans pour remplir les futailles d'un vaisseau. Les ruisseaux semblent provenir uniquement des nuages pluvieux & des brumes, suspendus autour du sommet des collines : on ne doit pas en effet compter sur beaucoup de sources, dans un pays si plein de rochers, & l'eau douce qu'on voit dans la partie supérieure de l'*Entrée*, est vraisemblablement produite par la fonte des

neiges : les Naturels du pays ne nous ont jamais dit que l'*Entrée* reçût une riviere considérable, & nous n'avons eu d'ailleurs aucune raison de soupçonner qu'il existe une pareille riviere : l'eau des ruisseaux est parfaitement claire, & elle dissout le savon avec une grande facilité. 1778. Avril.

» Nous n'apperçûmes point de gelée sur les errains bas ; la végétation y étoit, au contraire, ort avancée, car je vis de l'herbe qui avoit déjà lus d'un pied de longueur.

» On trouve, sur-tout dans les bois, le pin u *Canada*, le cyprès blanc, (*Cypressus Thyoi-es*,) le pin sauvage, & deux ou trois autres speces de pins non moins communes. Le pin du *anada* & le cyprès blanc, forment presque les deux tiers des arbres ; on les confond de loin, r ils offrent également des sommets épointés aiguilles ; mais on les distingue bientôt à leur ouleur, lorsqu'on en approche : le second est un vert beaucoup plus pâle que le premier : en énéral, la végétation des arbres est très-forte, ils sont tous d'une grande taille.

» Nous remarquâmes d'ailleurs peu de variétés ans les productions végétales, sans doute pluurs n'avoient pas encore de bourgeons, à cette poque peu avancée du printemps. L'espace que ous examinâmes, fut tellement circonscrit, que uelques-unes sans doute échapperent à nos

1778. Avril.

recherches. Nous trouvâmes autour des rochers & au bord des bois, des plants de fraises, des framboisiers & deux especes de groseilliers, qui promettoient beaucoup de fruit, un petit nombre d'aunes noirs, une espece de laiteron, l'aparine, une renoncule qui a de très-belles fleurs cramoisies, & deux sortes d'*anthericum*, la premiere qui a une large fleur orange, & la seconde une fleur bleue; des rosiers sauvages, qui commençoient à offrir des boutons, une quantité considérable de jeunes poireaux à feuilles triangulaires, un petit gramen, du cresson qui croît au bord des ruisseaux, & des *andromeda* en abondance: l'intérieur des bois nous présenta des mousses, des fougeres & deux especes de sous-arbrisseaux. Il y a sept ou huit différentes sortes de mousses, & seulement trois ou quatre sortes de fougeres: les mousses & les fougeres sont en général les mêmes que celles de l'*Europe* & des parties connues de l'*Amérique*.

» Si l'époque de notre relâche ne nous permit pas d'acquérir beaucoup de lumieres sur les productions végétales de ce district de l'*Amérique*, les travaux auxquels nous fûmes condamnés, nous mirent dans l'impossibilité de recueillir un grand nombre d'observations sur les animaux du pays. Le besoin d'eau nous ayant obligés de mouiller ici, les accidens imprévus qui nous y

1778. Avril.

retinrent, nous laisserent peu de loisir pour ces recherches : nous fûmes contraints de nous occuper tous de la réparation de. vaisseaux, qui étoit l'objet capital ; car l'été approchoit, & le succès le l'expédition dépendoit de la diligence & de l'ardeur que nous mettrions dans les diverses campagnes qu'exigeoit de nous l'Amirauté. Nous ne pûmes entreprendre aucune excursion sur terre ou par eau, & comme nous étions à l'ancre audessous d'une Isle, nous ne vîmes dans les bois, que deux ou trois ratons, des martres & des écureuils (*a*).

» Quoique nous ayons trouvé du fer & du cuivre dans cette partie de l'*Amérique*, il est difficile de croire que ces deux métaux viennent des mines du pays. Nous n'apperçûmes aucune espece de minérai, si j'en excepte une substance grossiere & rouge, de la nature de la terre ou de l'ocre, dont les Naturels se servent pour se peindre le corps, & qui vraisemblablement contient un peu de fer. Nous vîmes aussi du fard blanc & du fard noir qu'ils emploient au même usage ; mais n'ayant pu nous en procurer des échantillons, je ne dirai pas précisément quelle est leur composition.

(*a*) Il faut lire dans la grande Relation tout ce qui a rapport aux quadrupedes, aux oiseaux, aux poissons & aux insectes.

1778. Avril.

» La taille de ces Sauvages eſt au-deſſous de la taille ordinaire, mais ils ne ſont pas minces en proportion de leur petiteſſe; ils ont le corps bien arrondi, ſans être muſculeux. Leurs membres potelés ne paroiſſent jamais acquérir trop d'embonpoint. Les vieillards ſont un peu maigres: le viſage de la plupart eſt rond & plein; il eſt large quelquefois, & il offre des joues proéminentes; il eſt ſouvent très-comprimé au-deſſus des joues, où il ſemble s'abaiſſer bruſquement entre les tempes: leur nez aplati à la baſe, préſente de larges narines & une pointe arrondie: ils ont le front bas, les yeux petits, noirs, & plus remplis de langueur que de vivacité; les levres larges, épaiſſes & arrondies; les dents aſſez égales & aſſez bien rangées, quoiqu'elles ne ſoient pas d'une blancheur remarquable. En général, ils manquoient abſolument de barbe, ou ils en avoient une petite touffe peu fournie ſur la pointe du menton, ce qui ne provient d'aucune défectuoſité naturelle, mais de ce qu'ils l'arrachent plus ou moins; car quelques-uns d'entre eux, & particuliérement les vieillards, portoient une barbe épaiſſe (*a*) ſur tout le menton, & même

(*a*) Dans l'énumération des ſingularités les plus curieuſes de l'Hiſtoire Naturelle de l'eſpece humaine, on a cité les Peuplades de l'*Amérique*, qui, dit-on, manquent de barbe, tandis qu'ils ont

es mouſtaches ſur la levre ſupérieure, leſquelles
eſcendoient obliquement vers la mandibule 1778. Avril.
férieure. Leurs ſourcils ſont peu fournis &
ujours étroits, mais ils ont une quantité con-
ſidérable de cheveux très-durs, très-forts, &,
ns aucune exception, noirs, liſſes, & flottans
r les épaules. Leur cou eſt court. La forme de
urs bras & de leur corps, n'a rien d'agréable

---

e quantité conſidérable de cheveux. L'ingénieux Auteur des *cherches philoſophiques ſur les Américains*, le Docteur Robertſon ns ſon *Hiſtoire d'Amérique*, &, en général, les Ecrivains dont torité eſt la plus impoſante, donnent ce fait pour inconteſtable. iſque le Capitaine Cook le contredit, du moins en ce qui a port à la Peuplade d'*Amérique* avec laquelle il a eu des entre-s, à *Nootka*, n'eſt-il pas juſte d'engager les Auteurs dont je ns de parler, à examiner de nouveau la queſtion? On peut illeurs citer d'autres témoins que M. Cook; le Capitaine Carver rouvé auſſi de la barbe aux Sauvages établis dans l'intérieur du ntinent de l'*Amérique*. » D'après des recherches très-multipliées & un examen bien attentif, dit-il, je puis, malgré e reſpect que j'ai pour l'autorité de M. de Paw & de M. Robertſon ſur d'autres points, déclarer que leurs aſſertions ſont erronées, & qu'ils connoiſſent, d'une maniere imparfaite, les uſages des Indiens. Lorſque ces Peuples ont paſſé l'âge de la puberté, leur corps, dans leur état naturel, eſt couvert de poils, ainſi que celui des Européens. Les hommes, il eſt vrai, jugeant la barbe très-incommode, ſe donnent beaucoup de peine pour s'en débarraſſer, & on ne leur en voit jamais que lorſqu'ils deviennent vieux, & qu'ils négligent leur figure. — Les Nandoweſſes & les Tribus éloignées, l'arrachent avec des morceaux d'un bois dur, qui forment des pincettes; ceux qui communiquent avec les Européens, ſe procurent du fil d'archal,

1778. Avril.

ou d'élégant ; elle eſt même un peu groſſiere; Leurs membres, en général, petits en proportion des autres parties, ſont courbés & mal-faits; ils ont des pieds d'une vilaine forme, & des chevilles du pied trop ſaillantes ; ce défaut ſemble provenir de ce qu'ils s'aſſeyent beaucoup ſur leurs jarrets dans leurs pirogues & dans leurs maiſons.

» Nous n'avons pu deviner préciſément la couleur de leur teint, parce que leur corps é

» dont ils font une vis ou un tire-bourre ; ils appliquent ce » vis ſur leur barbe, & en preſſant les anneaux & en donn » une ſecouſſe bruſque, ils arrachent les poils qu'elles ont ſaiſ *Voyages de Carver*, pag. 224 & 225 de l'Original. M. Marſden qui cite auſſi Carver, fait une remarque digne d'attention; obſerve que le maſque de l'armure de Montezuma, conſerv Bruxelles, a de très-larges mouſtaches, & que les América n'auroient pas imité cet ornement, ſi la Nature ne leur en offert le modele. Les obſervations, faites par M. Cook, ſu Côte Oueſt de l'*Amérique Septentrionale*, jointes à celles Carver dans l'intérieur de ce Continent, & confirmées par maſque Mexicain dont on vient de parler, font plus que ſu ſantes pour être de l'avis de M. Marſden, qui s'énonce d'u maniere ſi modeſte. » Sans les autorités nombreuſes & reſp » tables, d'après leſquelles on aſſure que les Naturels d'*Amériq* » manquent naturellement de barbe, je penſerois qu'on a adop » trop à la hâte l'opinion commune ſur ce ſujet, & que ſi l » Américains manquent de barbe à l'époque de l'âge mûr, c » parce qu'ils contractent de bonne heure l'habitude de l'ar » cher, ainſi que les Inſulaires de *Sumatra*. J'avoue qu'il » reſteroit moins de doutes ſur la juſteſſe de cette opinion, » l'on prouvoit qu'ils ne font pas dans l'uſage de s'arracher » barbe, comme je le ſuppoſe «. *Hiſtory of Sumatra*, pag. 39 &

1774. Avril.

cruſté de peintures & de ſaletés, toutefois ous engageâmes quelques individus à ſe bien ttoyer, & la blancheur de la peau de ceux-ci, aloit preſque la blancheur de la peau des Eu- péens; mais elle offroit la nuance pâle des uples du Midi de l'*Europe*. Leurs enfans, dont peau n'avoit jamais été couverte de peintures, loient les nôtres en blancheur. Quelques uns s jeunes gens, comparés au gros du peuple, t la phyſionomie aſſez agréable; mais il paroît e c'eſt uniquement l'effet de cette teinte ver- ille, naturelle à la jeuneſſe, & lorſqu'ils ſont ivés à un certain âge, leur viſage n'offre plus n de particulier. En tout, l'uniformité de la yſionomie des individus de la Nation entiere, très-remarquable; elle manque toujours d'ex- ſſion, & elle annonce des eſprits lourds & gmatiques.

» Les femmes ont à-peu-près la même taille, même teint, & les mêmes proportions que les mmes; il n'eſt pas aiſé de les reconnoître, car ne leur trouve pas cette délicateſſe de traits diſtingue le ſexe dans la plupart des contrées. à peine en vîmes-nous une ſeule, parmi les nes, qui pût avoir la moindre prétention à la auté.

» Leur vêtement ordinaire eſt un habit ou un nteau de lin, garni à l'extrémité ſupérieure

1778. Avril.

d'une bande étroite de fourrure, & à l'extrémité inférieure, de franges ou de glands. Il passe sous le bras gauche; & il est attaché sur le devant de l'épaule droite avec un cordon; un autre cordon l'assujettit par-derriere; ainsi les deux bras sont en liberté: il couvre le côté gauche, & si j'en excepte les parties flottantes des bordures, il laisse le côté droit ouvert, à moins qu'une ceinture (d'une natte grossiere ou de poil) ne le serre autour des reins, ce qui arrive souvent. Par-dessus ce premier manteau qui dépasse le genou, ils portent un autre petit manteau de la même substance, également garni de franges à la partie inférieure. Celui-ci ressemble à un plat rond couvert; il offre dans le milieu un trou de la grandeur nécessaire pour recevoir la tête; & reposant sur les épaules, il cache les bras jusqu'aux coudes & le corps jusqu'à la chûte des reins. Leur tête est couverte d'un chapeau, de la forme d'un cône tronqué, ou de celle d'un pot de fleurs; ce chapeau est d'une belle natte: une houppe arrondie & quelquefois en pointe, ou une touffe de glands de cuir, le décore fréquemment au sommet, & on l'attache sous le menton, afin que le vent ne l'emporte pas.

» Outre le vêtement que je viens de décrire, & qui est commun aux deux sexes, les hommes portent souvent une peau d'ours, de loup ou

1778. Avril.

utre de mer, dont les poils ſont en dehors; ils ttachent comme un manteau, près de la partie périeure, & ils la placent quelquefois ſur le evant de leur corps, & d'autres fois ſur le derere. Lorſque le ciel eſt pluvieux, ils jettent une atte groſſiere ſur leurs épaules. Ils ont auſſi des têtemens de poil, dont néanmoins ils ſe ſernt peu. En général, ils laiſſent flotter leurs neveux; mais, lorſqu'ils n'ont point de chapeau, uſieurs d'entre eux les nouent en touffe au mmet de la tête. En tout, leur vêtement eſt ommode, & il ne manqueroit pas d'élégance ils le tenoient propre; mais comme ils barbouilnt ſans ceſſe leur corps d'une peinture rouge, ée d'une ſubſtance groſſiere de la nature de rgile ou de l'ocre, mêlée avec de l'huile, leur bit a une odeur rance, très-déſagréable, & il ſe aiſſe extrêmement. Il annonce la ſaleté & la iſere; & ce qui dégoûte encore davantage, ur tête & leurs vêtemens ſont pleins de poux, 'ils prennent & qu'ils mangent avec beaucoup tranquillité.

» Quoique leurs corps ſoient toujours couerts d'une peinture rouge, ils ſe barbouillent fréuemment le viſage d'une ſubſtance noire, rouge blanche, afin que leur figure produiſe plus effet: quand ils ont cette derniere enluminure, ur mine eſt pâle & affreuſe, & on a de la peine

1778.
Avril.

à les regarder. Ils parſement cette peinture d'un *mica* brun, qui la rend plus éclatante. Le lobe des oreilles de la plupart d'entre eux, eſt percé d'un aſſez grand trou, & de deux autres plus petits; ils y ſuſpendent des morceaux d'os, des plumes montées ſur une bande de cuir, de petits coquillages, des faiſceaux de glands de poil, ou des morceaux de cuivre, que nos grains de verre ne purent jamais ſupplanter. La cloiſon du nez de pluſieurs offre un trou, dans lequel ils paſſent une petite corde; d'autres y placent des morceaux de fer, d'airain ou de cuivre, qui ont presque la forme d'un fer-à-cheval, mais dont l'ouverture eſt ſi étroite, qu'elle preſſe doucement la cloiſon de ſes deux pointes : cet ornement tombe ainſi ſur la levre ſupérieure. Ils employoient à cet uſage les anneaux de nos boutons de cuivre, qu'ils achetoient avec empreſſement. Leurs poignets ſont garnis de bracelets ou de grains blancs, qu'ils tirent d'une eſpece de coquillage, de petites lanieres de cuir ornées de glands, ou d'un large bracelet d'une ſeule piece & d'une matiere noire & luiſante, de la nature de la corne. La cheville de leurs pieds eſt ſouvent couverte d'une multitude de petites bandes de cuir, & de nerfs d'animaux qui la groſſiſſent beaucoup.

» Tel eſt leur vêtement & leur parure de tous les jours; mais ils ont des habits & des orne-

mens

mens qu'ils ſemblent réſerver pour les occaſions extraordinaires : ils les mettent lorſqu'ils ſont des viſites de cérémonie, & lorſqu'ils vont à la guerre. Ils ont, par exemple, des peaux de loup ou d'ours qui s'attachent ſur le corps de la même maniere que leur habit accoutumé ; elles ſont garnies de bandes de fourrures, ou de lambeaux de l'étoffe de poil qu'ils fabriquent eux-mêmes : la garniture offre divers deſſeins aſſez agréables. Ils les portent ſéparément, ou pardeſſus leurs *autres habits*. Lorſqu'ils les portent ſéparément, l'ajuſtement de leur tête le plus commun eſt compoſé d'oſier ou d'écorce à demi-battue : leur chevelure eſt ornée en même temps de larges plumes, & en particulier de plumes d'aigle, ou elle eſt entiérement couverte de petites plumes blanches. Leur viſage eſt peint de toute ſorte de façons ; les parties ſupérieures & les parties inférieures offrent différentes couleurs, qu'on prendroit pour autant de balafres récentes, ou bien il eſt barbouillé d'une eſpece de ſuif mêlé avec de la peinture, appliquée ſur la peau de maniere qu'elle forme un grand nombre de figures régulieres, & qu'elle reſſemble à un ouvrage de ſculpture. Quelquefois encore leur chevelure eſt diviſée en petits paquets attachés avec un fil, & ſéparés aux extrémités par des intervalles d'environ deux pouces : pluſieurs

1778. Avril.

1778. Avril.

la lient par-derriere, ſelon notre uſage, & ils y placent des rameaux du *cypreſſus thyoides*. Dans cet attirail, ils ont une mine vraiment ſauvage, & vraiment groteſque : elle devient plus bizarre encore & plus terrible, lorſqu'ils prennent ce que l'on peut appeler leur *équipage monſtrueux*. Cet équipage monſtrueux eſt compoſé d'une multitude infinie de maſques de bois ſculptés, qui ſe poſent ſur le viſage, ou ſur la partie ſupérieure de la tête ou du front ; les uns repréſentent une tête d'homme, & on y remarque des cheveux, de la barbe & des ſourcils ; d'autres repréſentent des têtes d'oiſeaux, & en particulier des aigles & des quebrantahueſſos, & un grand nombre des animaux terreſtres ou marins, tels que des loups, des aigles, des marſouins, &c. En général, ces figures excedent la grandeur naturelle ; elles ſont peintes, & ſouvent parſemées de morceaux de *mica* foliacé, qui leur donnent de l'éclat, & qui en augmentent la difformité. Ce n'eſt pas tout ; ils attachent ſur la même partie de la tête de gros morceaux de ſculpture qui reſſemblent à la proue d'une pirogue, qui ſont peints de la même maniere, & qui ſe projettent en ſaillie à une diſtance conſidérable. Ils ſont ſi paſſionnés pour ces déguiſemens, que l'un des Sauvages, qui n'avoit point de maſque, mit ſa tête dans un chauderon d'étain qu'il venoit de recevoir de nous. J'ignore

1778. Avril.

ſi la Religion entre pour quelque choſe dans cette maſcarade extravagante, s'ils l'emploient dans leurs fêtes, ou pour intimider les ennemis par leur aſpect effrayant, lorſqu'ils marchent au combat; ou enfin ſi c'eſt un moyen d'attirer les animaux, quand ils vont à la chaſſe: mais on peut conclure que ſi des Voyageurs, dans un ſiecle ignorant & crédule, où l'on ſuppoſoit l'exiſtence d'une foule de choſes peu naturelles ou merveilleuſes, avoient rencontré un certain nombre de Sauvages ainſi équipés, & s'ils ne les avoient pas examinés d'aſſez près, ils n'auroient pas manqué de croire, &, dans leurs Relations, ils n'auroient pas manqué de faire croire aux autres qu'il exiſtoit une race d'êtres, tenant de la nature de la bête & de celle de l'homme; ils ſe seroient trompés d'autant plus aiſément, qu'outre des têtes d'animaux ſur des épaules d'homme, ils auroient vu les corps entiers de ces eſpeces de monſtres couverts de peaux de quadrupedes (*a*).

» Le ſeul habit ſpécialement deſtiné à la guerre, que nous ayons obſervé parmi les Naturels de *Nootka*, eſt un manteau de cuir, double & très-épais, qui nous parut être une peau d'élan ou

(*a*) La réflexion de M. Cook offre une excellente apologie aux admirateurs d'Hérodote en particulier, ſur ſes Contes merveilleux de cette eſpece. *Note de l'Éditeur.*

1778. Avril.

de buffle, tannée. Ils l'attachent de la maniere ordinaire ; & il eſt d'une telle forme, qu'il peut couvrir la poitrine jusqu'au cou, & deſcendre en même temps jusqu'aux talons : il eſt quelquefois chargé de peintures qui offrent divers compartimens aſſez agréables ; non-ſeulement il eſt aſſez fort pour réſiſter aux traits, mais, ſelon ce que les Sauvages nous dirent par ſignes, les piques elles-mêmes ne peuvent le percer : ainſi on doit le regarder comme leur cotte-de-mailles, ou comme une armure défenſive très-complete. Quand ils vont ſe battre, ils portent quelquefois une eſpece de manteau de cuir, revêtu de ſabots de daims, diſpoſés horizontalement, & ſuſpendus à des lanieres de cuir couvertes de plumes ; & dès qu'ils ſe remuent, ils produiſent un bruit fort, preſque égal à celui d'une multitude de petites cloches. Je ne ſais ſi cette partie de leur ajuſtement a pour objet d'inſpirer la terreur à leurs ennemis, ou ſi c'eſt un de ces bizarres ornemens qu'ils ont inventés pour les jours d'appareil ; car nous aſſiſtâmes à un de leurs concerts dirigé par un homme qui étoit revêtu de ce manteau, & qui portoit un maſque ſur le viſage.

» On ne peut voir ſans une ſorte d'horreur, ces Sauvages chargés du fol attirail que je viens de décrire ; mais lorſqu'ils ne ſont pas équipés de cette maniere, lorſqu'ils portent leurs habits

ordinaires, & qu'ils gardent leur allure naturelle, leur physionomie n'offre pas la moindre apparence de férocité; ils paroiffent, au contraire, d'un caractere paifible, flegmatique & indolent. Ils femblent dénués de cette vivacité fi agréable dans le commerce de la vie. S'ils manquent de réferve, ils font loin d'être babillards; leur gravité eft peut-être un effet de leur difpofition habituelle, plutôt que d'un fentiment de convenance, ou la fuite de leur éducation; car, dans les momens où ils ont le plus de fureur, ils paroiffent incapables de s'exprimer complétement par leur langage ou par leurs geftes.

1778. Avril.

» Les difcours qu'ils prononcent, lorfqu'ils ont entre eux des altercations & des difputes, ou lorfqu'ils veulent expofer leur fentiment d'une maniere publique, en d'autres occafions, ne font guere compofés que de phrafes très-courtes, ou plutôt de mots détachés, répétés avec énergie, toujours fur le même ton & avec le même degré de force. Chacune de ces phrafes & chacun de ces mots eft accompagné d'un feul gefte, qui confifte à jeter le corps entier un peu en avant, tandis que les genoux fe plient, & que les bras pendent fur les côtés.

» Puifqu'ils apporterent à notre marché des crânes & des offemens humains, on n'a que trop de raifon de croire qu'ils traitent leurs ennemis

1778. Avril.

avec une cruauté féroce : mais ce fait indique plutôt un rapport général avec le caractere de preſque toutes les Tribus non civiliſées, dans chaque ſiecle & dans chaque partie du globe, qu'une inhumanité particuliere, dont on doive leur faire des reproches. Nous n'eûmes pas lieu de juger défavorablement de leurs diſpoſitions à cet égard ; ils paroiſſent avoir de la docilité, de la politeſſe naturelle & de la bonté. Quoique d'un tempérament flegmatique, les injures les mettent en fureur, &, comme la plupart des gens emportés, ils oublient auſſi promptement le mal qu'on leur a fait. Je ne me ſuis jamais apperçu que ces accès de colere portaſſent ſur d'autres que ſur les parties intéreſſées. Quand ils avoient des querelles entre eux, ou avec quelques-uns d'entre nous, les ſpectateurs qui ne ſe mêloient point de la diſpute, conſervoient autant d'indifférence, que s'ils n'avoient pas ſu de quoi il s'agiſſoit. Si l'un d'eux pouſſoit des cris de rage ou de gronderie, ce que j'ai vu ſouvent, ſans pouvoir découvrir la cauſe & l'objet de ſon déplaiſir, aucun de ſes compatriotes ne faiſoit attention à lui. Ils ne laiſſent échapper dans ces occaſions aucun ſigne de frayeur, mais ils paroiſſent déterminés à punir l'inſulte, quoi qu'il puiſſe en arriver: lors même que la querelle nous regardoit, notre ſupériorité ne leur inſpiroit point du tout de

crainte ; & ils montroient contre nous la même ardeur de vengeance, que contre leurs compatriotes. 1778. Avril.

» Leurs autres passions, & en particulier la curiosité, semblent engourdies à bien des égards : car peu d'entre eux témoignerent le désir de voir & d'examiner des choses qu'ils ne connoissoient en aucune maniere, & qui auroient excité leur surprise & leur étonnement, s'ils ressentoient l'envie de s'instruire : ils ne chercherent jamais qu'à se procurer les articles qu'ils connoissoient, & dont ils avoient besoin ; ils regardoient toutes les autres choses avec une indifférence parfaite. Notre figure, notre accoutrement & nos manieres, si peu semblables aux leurs, la forme & la grandeur extraordinaire de nos vaisseaux, ne parurent ni exciter leur admiration, ni fixer leur attention.

» On doit peut-être attribuer cette insouciance à leur paresse, qui semble fort grande. D'un autre côté ils paroissent susceptibles, à certains égards, des passions tendres ; car ils aiment extrêmement la musique : celle qu'ils font est grave & sérieuse, mais touchante. Ils gardent la mesure la plus exacte dans leurs chants, auxquels une multitude d'hommes prend part, ainsi que je l'ai déjà dit, en parlant de ceux qu'ils exécuterent dans leurs pirogues, afin de nous amuser. Leurs

1778. Avril.

airs ont ordinairement de la lenteur & de la gravité ; mais leur musique n'est pas resserrée dans des bornes aussi étroites que celle de la plupart des Nations sauvages ; les variations en sont très-nombreuses & très-expressives, & elles offrent des cadences, & une mélodie d'un effet agréable. Outre leurs concerts en regle, un seul homme chante souvent des airs détachés qui sont aussi sur un ton grave ; & pour marquer la mesure, il frappe sa main contre sa cuisse. Leur musique a quelquefois un autre caractere ; car nous entendîmes, à diverses reprises, des stances qui étoient d'un ton plus gai & plus animé, & même qui avoient quelque chose de comique.

» Un grelot & un petit sifflet d'environ un pouce de longueur, & avec lequel on ne peut faire aucune variation, puisqu'il n'a qu'un ton, sont les seuls instrumens de musique que j'ai observés parmi eux. Ils se servent du grelot lorsqu'ils chantent ; mais je ne sais pas dans quelles occasions ils emploient leur sifflet, à moins que ce ne soit quand ils prennent un accoutrement qui leur donne la figure de quelques animaux particuliers, & qu'ils s'efforcent d'en imiter les hurlemens & les cris. Je vis, un jour, un des Sauvages, revêtu d'une peau de loup, dont la tête étoit au-dessus de la sienne, & qui, pour imiter cet animal, poussoit des sons avec un

ifflet qu'il avoit dans sa bouche. La plupart des 1778. Avril.
relots ont la forme d'un oiseau ; le ventre ren-
erme un petit nombre de cailloux, & la queue
ient lieu de manche ; ils en ont néanmoins qui
essemblent davantage aux grelots de nos enfans.

» Quelques-uns de ceux qui vinrent à notre
arché, laisserent voir de la disposition pour la fri-
onnerie ; ils vouloient emporter nos marchan-
ises sans rien donner en retour ; mais en général,
ela n'arrivoit guere, & nous eûmes bien des
aisons de dire qu'ils mettent de la loyauté dans
commerce. Toutefois ils désiroient si vivement
'obtenir du fer & du cuivre, ou tout autre
étal, que peu d'entre eux eurent la force de ré-
ster à l'envie de voler cet article précieux,
uand ils en trouverent l'occasion. Les Habitans
es Isles de la Mer du Sud, ainsi qu'on le voit
ar un grand nombre de traits rapportés dans ce
ournal, nous voloient tout ce qui leur tom-
oit sous la main, sans jamais examiner si leur
roie leur seroit inutile, ou de quelque usage. La
ouveauté des objets suffisoit seule pour les déter-
iner à mettre en œuvre toutes sortes de moyens
directs afin d'effectuer leur vol ; d'où il résulte
u'ils étoient excités par une curiosité enfantine,
lutôt que par une disposition mal-honnête. On
e peut justifier de la même maniere les Natu-
els de l'*Entrée* de *Nootka*, qui envahirent nos

1778. Avril.

propriétés : ils étoient voleurs dans toute la force du terme ; car ils ne nous déroberent que les choses dont ils pouvoient tirer parti, & qui avoient à leurs yeux une valeur réelle. Heureusement pour nous, ils n'estimoient que nos métaux. Ils ne toucherent jamais ni à notre linge, ni à d'autres choses de cette espece, que nous pouvions laisser la nuit à terre, sans nous donner la peine de les garder : la cause qui les excitoit à nous piller, doit produire habituellement le même effet ; aussi avons-nous bien des raisons de croire que le vol est très-commun parmi eux, & qu'il donne sur-tout lieu à leurs querelles, dont nous vîmes plus d'un exemple.

» Il ne paroît pas y avoir dans l'*Entrée*, d'autres bourgades ou villages, que les deux dont j'ai parlé plus haut. On peut, avec assez d'exactitude, évaluer le nombre des Habitans, d'après celui des pirogues qui environnerent les vaisseaux, le lendemain de notre arrivée : elles montoient à environ cent, qui, en prenant un terme moyen très-bas, contenoient cinq personnes chacune ; mais comme nous y vîmes très-peu de femmes, de vieillards, d'enfans ou de jeunes gens, je crois adopter une évaluation foible & non pas exagérée, en supposant quatre fois plus de monde, ou deux mille ames dans les deux bourgades.

» Le Village qui eſt à l'Oueſt de l'*Entrée*, ſe rouve ſur la croupe d'un terrain élevé, dont la ente eſt aſſez rapide depuis la greve juſqu'au ord du bois, c'eſt-à-dire, dans l'eſpace où il eſt tué. 1778. Avril.

» Les maiſons ſont diſpoſées ſur trois lignes, i s'élevent par degrès l'une au-deſſus de l'autre; s plus grandes ſe trouvent ſur le devant. Ces ſpeces de rues ſont interrompues ou ſéparées des diſtances irrégulieres, par des ſentiers roits qui menent à la partie ſupérieure; mais s chemins qui ſe prolongent dans la direction es maiſons entre les rues, ſont beaucoup plus rges. Quoiqu'il y ait quelque apparence de régu-rité dans cet arrangement, les maiſons particu-res n'en offrent aucun; car, malgré les diviſions ites par les ſentiers, qui menent du bas en haut, n'y a point de diviſion réguliere ou complete, dehors ou en dedans, qui ſépare les divers ppartemens de cette file de cabanes, dont la onſtruction eſt bien groſſiere. Ce ſont de très-ongues & de très-larges planches, dont les bords ortent ſur ceux de la planche voiſine, & qui ont attachées ou liées cà & là avec des bandes 'écorce de pin; elles ſe trouvent appuyées en-dehors contre de minces poteaux, ou plutôt des erches placées à des diſtances conſidérables; mais n-dedans, il y a des poteaux plus gros, poſés

1778. Avril.

de travers. Les côtés & les extrémités ont ſept à huit pieds de hauteur; le derriere étant un peu plus élevé, les planches qui forment le toit, penchent en avant, & elles ſont mobiles; de maniere qu'on peut, en les rapprochant, écarter la pluie, ou, lorſque le temps eſt beau, les ſéparer, & laiſſer par-là entrer le jour, & donner une iſſue à la fumée. En tout elles offrent un aſile miſérable, & elles annoncent peu d'adreſſe ou de ſoin; car quoique les planches de côté ſoient jointes en quelques endroits, d'une maniere aſſez exacte, elles ſont abſolument ouvertes en d'autres, & il n'y a point de portes: on n'y arrive que par un trou, où la longueur inégale des planches a laiſſé par haſard une ouverture: quelquefois deux ou trois des planches ne ſont pas poſées de toute leur longueur, & elles préſentent un eſpace ouvert de deux pieds, qui ſert d'entrée. Les Naturels pratiquent auſſi dans les flancs, des trous ou des fenêtres par leſquelles ils regardent; mais la forme de ces fenêtres n'a aucune eſpece de régularité, & elles ſont couvertes de morceaux de natte, qui écartent la pluie.

» Lorſqu'on eſt dans l'intérieur, ſouvent on voit, ſans interruption, d'une extrémité à l'autre de cette file de cabanes. Quoiqu'il y ait en général des ſéparations à demi-prononcées pour la commodité des différentes familles, elles n'in-

erceptent pas la vue ; & elles n'offrent ſouvent
ue des morceaux de planche, qui ſe prolongent 1778.
e côté vers le milieu de l'habitation ; ſi elles Avril.
oient achevées, le tout pourroit être comparé
une longue écurie, qui offre une double ran-
ée de poſtes & un large paſſage dans le milieu :
acune préſente, près des côtés, un petit
nc de planches, élevé de cinq ou ſix pouces
r le niveau du plancher, & couvert de nattes,
i ſervent à la famille de ſieges & de lits. La
ngueur de ces bancs eſt ordinairement de ſept
huit pieds, & leur largeur de quatre ou cinq.
endroit où on fait le feu, qui eſt ſans âtre &
s cheminée, ſe trouve au milieu du plancher
tre les bancs. Il y avoit, dans une maiſon,
i étoit à l'extrémité d'une rue du milieu, &
eſque entiérement ſéparée des autres par une
iſon élevée, bien exacte, & la plus réguliere
e j'aye jamais vue, quant au deſſein, quatre de
bancs, occupés chacun par une famille par-
uliere ; ils étoient placés dans les coins, ſans
e des planches marquaſſent aucune ſéparation,
le milieu de la cabane paroiſſoit commun aux
atre familles.

» Un grand nombre de caiſſes & des boîtes de
tes les dimenſions, qui ſont ordinairement en-
ſées les unes ſur les autres, près des côtés ou
extrémités de la maiſon, & qui contiennent

1778. Avril.

leurs habits de rechange, leurs fourrures, leurs masques, & les autres choses auxquelles ils mettent du prix, composent sur-tout leur ameublement. Quelques-unes de ces caisses sont doubles, & alors la premiere est surmontée d'une seconde qui lui sert de couvercle; plusieurs ont un couvercle attaché avec des lanieres de cuir; nous remarquâmes de plus grandes, qui avoient un trou quarré, taillé dans la partie supérieure, par lequel ils mettent ou ils ôtent les choses qu'ils renferment. Elles sont souvent peintes en noir & garnies de dents de divers animaux, ou ornées d'une frise, & de figures d'oiseaux & de quadrupedes: des seaux ou baquets quarrés ou oblongs dans lesquels ils gardent de l'eau & diverses choses, des coupes & des jattes de bois rondes, de petits augets de bois d'environ deux pieds de long & de peu de profondeur, dans lesquels ils mangent: des paniers d'osier, des sacs de natte, &c. forment à-peu-près le reste des meubles de leurs ménages. Leur attirail de pêche, ainsi que tous leurs effets se trouvent épars à terre, ou suspendus en différentes parties de la maison, mais sans aucun ordre; l'intérieur des cabanes n'offre que de la confusion; les bancs qui servent de lits, sont les seuls endroits tenus avec quelque soin; on y voit des nattes plus propres & plus belles, que celles sur lesquelles ils s'asseyent ordinairement dans leurs pirogues.

1778. Avril.

» La mal-propreté, & la puanteur de leurs habi-ions, égalent au moins le désordre qu'on y narque; ils y sechent, & ils y vuident leurs issons, dont les entrailles mêlées aux os & fragmens, qui sont la suite des repas, & à utres vilainies, offrent des tas d'ordures qui, crois, ne s'enlevent jamais, à moins que, enus trop volumineux, ils n'empêchent de rcher. En un mot, leurs cabanes sont aussi sales des étables de cochons; on respire par-tout, s les environs, une odeur de poisson, d'huile de fumée.

Malgré ce désordre & ces ordures, la plupart maisons sont ornées de mauvaises statues. Ce tout uniment des troncs de gros arbres, de re ou cinq pieds de hauteur, dressés séparé-nt, ou par couples, à l'extrémité supérieure a cabane : le haut représente un visage d'hom-; les bras & les mains se trouvent taillés dans côtés, & peints de différentes couleurs; l'en-ble offre une figure vraiment monstrueuse. Ils eloient ces statues du nom général de *Klum-*, & de celui de *Natchkoa* & de *Matseeta*; x d'entre elles qui étoient en face l'une de tre, à la distance de trois ou quatre pieds, & nous vîmes dans l'une des maisons. M. Web- a dessiné l'intérieur de l'une de ces habita-s, & la gravure en donnera une idée plus

1778. Avril.

exacte, que je ne pourrois la donner ici. Le statues étoient couvertes d'une natte, que le Naturels ne se soucioient point du tout d'ôter & lorsqu'ils consentirent à les découvrir, ils no en parlerent toujours d'une maniere très-myst rieuse. Il paroît qu'ils sont dans l'usage de le faire quelquefois des offrandes; nous le crûme du moins, sur différens signes, par lesquels semblerent nous inviter à leur offrir quelq chose (*a*). D'après ces observations, nous pe sâm

(*a*) Il paroît que M. Webber fut obligé de réitérer sou ses offrandes, avant qu'on voulût lui permettre d'achever dessein. Voici des détails qu'il nous a communiqués lui-mê
» Après avoir dessiné une vue agréable de leurs habitatio
» je voulus dessiner aussi l'intérieur de l'une des cabanes,
» d'avoir assez de matériaux pour donner une idée parfaite
» la maniere de vivre des Naturels de l'*Entrée de Nootka*. Je
» tardai pas à en découvrir une propre à mon objet. Tandis
» je m'occupois de ce travail, un homme s'approcha de
» tenant un grand couteau à la main. Il parut fâché lorsqu'il
» mes yeux fixés sur deux statues d'une proportion gigantesq
» peintes à la maniere du pays, & placées à une extrémité
» l'appartement, comme je fis peu d'attention à lui, & que
» continuai mon ouvrage, il alla tout de suite chercher
» natte, qu'il plaça de maniere à m'ôter la vue des statu
» Etant à-peu-près sûr que je ne trouverois plus une occas
» d'achever mon dessein, & mon projet ayant quelque chose
» trop intéressant pour y renoncer, je crus devoir acheter
» complaisance de cet homme. Je lui offris un des boutons
» mon habit; ce bouton étoit de métal, & je pensai qu'il ser
» bien aise de l'avoir. Mon bouton produisit l'effet que j'
» espéroi

âmes assez naturellement qu'elles représentent 1778. Avril.
eurs Dieux, ou qu'elles ont rapport à leur reli-
ion, ou aux superstitions du pays; au reste,
ous eûmes des preuves du peu de cas qu'ils en
ont, car avec une très-petite quantité de fer
u de cuivre, j'aurois pu acheter tous les dieux
village, si toutefois les statues dont je parle
oient des dieux: on me proposa d'acheter cha-
ne de celles que je vis, & j'en achetai en effet
ux ou trois petites.

» La pêche & la chasse des animaux de terre &
mer, destinées à la subsistance des familles,
roissent être la principale occupation des hom-
es; car nous ne les vîmes jamais travailler dans
térieur des maisons: les femmes au contraire
fabriquoient des vêtemens de lin ou de laine,
elles y préparoient des sardines; elles les y
portent aussi du rivage, dans des paniers d'o-
r, lorsque les hommes les ont déposées sur la
eve, au retour de la pêche. Elles montent de
tites pirogues, & elles recueillent des moules
divers coquillages; elles vont peut-être en

espérois; car le Sauvage enleva la natte, & il me permit de reprendre mes crayons. J'eus à peine tiré quelques traits, qu'il revint couvrir de nouveau les statues avec la natte: il répéta sa manœuvre, jusqu'à ce que je lui eus donné un à un tous mes boutons; & lorsqu'il s'apperçut qu'il m'avoit complétement dépouillé, il ne s'opposa plus à ce que je désirois «.

1778. Avril.

mer en d'autres occaſions, puiſqu'elles manœuvrent les embarcations avec autant de dextérité que les hommes : quand ceux-ci ſe trouvent ſur la même pirogue, ils ne paroiſſent pas avoir beaucoup d'attention pour elles; ils ne propoſent point de manier eux-mêmes la pagaie; & ils ne leur témoignent d'ailleurs ni égards ni tendreſſe. La claſſe des jeunes gens nous parut être la plus indolente & la plus oiſive; nous les rencontrions en groupes ſéparés, qui ſe vautroient au ſoleil, ou qui, ſemblables aux cochons, ſe rouloient dans le ſable, abſolument nus. Mais il ne faut attribuer qu'aux hommes ce mépris de la décence; les femmes étoient toujours vêtues, & elles ſe conduiſoient avec la plus grande honnêteté; elles ne s'écarterent jamais de la pudeur & de la modeſtie convenables à leur ſexe; ces qualités ſont d'autant plus dignes d'éloges, que les hommes ne ſemblent pas ſuſceptibles de honte. Il eſt impoſſible toutefois qu'une ſeule viſite de quelques heures, (car la premiere ne doit pas être comptée) ait pu nous procurer des informations bien exactes ſur leur maniere de vivre & leurs occupations habituelles : il y a lieu de croire que la Bourgade entiere ſuſpendit à notre arrivée la plupart de ſes travaux, & que notre préſence changea la maniere d'être de ces Sauvages dans l'intérieur de leurs maiſons, aux temps où ils

1778. Avril.

ſont abandonnés à eux-mêmes. Les viſites mul-
ipliées qu'un ſi grand nombre d'entre eux nous
irent aux vaiſſeaux, nous procurerent un moyen
eut-être plus ſûr de nous former une idée de
eur caractere, & même, à quelques égards, de
l'emploi de leur temps. Il paroît qu'ils paſſent
ne grande partie de leur temps dans leurs piro-
ues, du moins durant l'été; car nous obſer-
âmes que non-ſeulement ils y mangent & ils
couchent, mais qu'ils s'y dépouillent de leurs
abits, & qu'ils s'y vautrent au ſoleil, ainſi que
ous les avions vus ſe vautrer nus au milieu de
urs bourgades. Leurs grandes pirogues ſont
ſez ſpacieuſes pour cela, & parfaitement feches,
lorſqu'ils s'y font un abri avec des peaux, &
'il ne pleut pas, ils y ſont beaucoup mieux que
ns leurs maiſons.

» Ils ſe nourriſſent de tous les animaux & de
us les végétaux qu'ils peuvent ſe procurer;
ais la portion de ſubſiſtances qu'ils tirent du
gne animal eſt beaucoup plus conſidérable que
lle qu'ils tirent du regne végétal. La mer qui
ur fournit des poiſſons, des moules, des co-
uillages plus petits, & des quadrupedes marins,
t leur plus grande reſſource. Ils ont ſur-tout
s harengs & des ſardines, les deux eſpeces de
êmes dont j'ai parlé plus haut, & de la petite
orue: ils mangent les harengs & les ſardines

1778.
Avril.

dans leur état de fraîcheur; ils en font de plus une provision de réserve, & après les avoir séchés & fumés, ils les enferment dans des nattes qui forment des balles de trois ou quatre pieds en quarré. Les harengs leur donnent une quantité considérable d'œufs ou de laites, qu'ils préparent d'une maniere curieuse; ils saupoudrent de ces laites & de ces œufs, de petites branches de pin du *Canada*, & une longue herbe marine, que les rochers submergés produisent en abondance, & ils mangent ensuite le tout; cette espece de *kaviar* (si je puis me servir de ce terme) se garde dans des paniers ou des sacs de natte, & ils s'en nourrissent au besoin, après l'avoir plongé dans l'eau. On peut le regarder comme leur pain d'hiver, & son goût n'est point désagréable. Ils mangent d'ailleurs les œufs & les laites de quelques autres poissons, qui doivent être fort gros, si j'en juge par la taille des grains; mais ce *kaviar* a quelque chose de rance à l'odorat & au goût; il paroît que c'est la seule nourriture qu'ils préparent de cette maniere, afin de le conserver long-temps; car quoiqu'ils découpent & sechent un petit nombre de brêmes & de *chimaerae*, lesquelles sont assez abondantes, ils ne les fument pas, comme les harengs & les sardines.

» Les grosses moules, très-communes à l'*Entrée de Nootka*, sont le second article le plus impor-

ant de leur régime diététique. Ils les grillent dans eurs coquilles; ils les enfilent ensuite à de lonues broches de bois, où ils vont les prendre orsqu'ils en ont besoin; ils les mangent sans autre réparation; quelquefois cependant ils les trement dans une huile qui leur tient lieu de sauce. es autres productions marines, telles que les petits oquillages qui contribuent à augmenter le fonds énéral de leur nourriture, ne doivent pas être egardées comme des moyens de subsistance habiels, lorsqu'on les compare aux articles dont je iens de parler. 1778. Avril.

» Le marsouin est l'animal de mer dont ils se ourrissent le plus communément ; ils découpent larges morceaux, la graisse ainsi que la chair ; après les avoir séchés, comme ils sechent les rengs, ils les mangent sans autre préparation. tirent aussi une espece de bouillon de la viande aîche d'un autre animal, & leur procédé est ngulier : ils mettent de l'eau & des morceaux cette chair dans un baquet quarré de bois, ils placent ensuite des pierres chaudes : ils y ttent de nouvelles pierres chaudes, jusqu'à ce ue l'eau & la viande aient assez bouilli : ils en ent les pierres dont je viens de parler, avec un âton fendu, qui leur sert de pincettes : le vase t toujours près du feu : ce mets est commun ans leurs repas, & à le voir, on juge qu'il

1778. Avril.

est fort nourrissant. Ils consomment aussi une quantité considérable de l'huile que leur procurent les animaux marins; ils l'avalent séparément dans une large cuiller de corne, ou elle leur sert de sauce pour les autres nourritures qu'ils prennent.

» On peut présumer encore qu'ils se nourrissent de veaux marins, de loutres de mer & de baleines; les peaux de veaux marins & de loutres en effet étoient fort communes parmi eux; & nous apperçûmes une multitude d'instrumens de toute espece, destinés à la destruction de ces divers animaux. Peut-être toutes les saisons ne sont-elles pas favorables à cette chasse : nous jugeâmes, par exemple, qu'ils n'en prirent pas beaucoup durant notre relâche, car nous remarquâmes un petit nombre de peaux & de pieces de viandes fraîches.

» La même remarque est peut-être applicable aux animaux de terre : ils en tuent quelquefois; mais il paroît que cela n'arriva guere durant notre séjour, car nous n'en vîmes pas un seul morceau, quoique les peaux fussent assez abondantes : il est probable que des échanges avec les autres Tribus leur en avoient procuré la plus grande partie. Enfin il paroît clair, d'après une multitude de circonstances, que cette peuplade tire de la mer presque toutes ses subsistances animales, si j'en excepte quelques oiseaux, parmi

1778. Avril.

lesquels les goëlands, & les oiseaux océaniques, qu'ils tuent avec leurs traits, occupent la premiere place.

» Les branches de pin du *Canada* & l'herbe marine, qu'ils saupoudrent de laites de poisson ou de *kaviar*, peuvent être regardées comme leurs seuls végétaux d'hiver : lorsque le printemps arrive, ils font usage de plusieurs autres qui mûrissent plus ou moins tard. Les végétaux de cette derniere espece, qui nous parurent les plus communs, étoient deux sortes de racines liliacées, la premiere garnie d'une seule tunique, & la seconde grenelée sur sa surface; elles sont douceâtres & mucilagineuses; on les mange crues, & on leur donne le nom de *makkatt* & de *koo-quoppa*. La racine, appelée *aheita*, qui a presque la saveur de notre réglisse, & celle d'une fougere, dont les feuilles n'étoient pas encore ouvertes, me parurent les végétaux les plus abondans, après ceux que je viens d'indiquer. Ils mangent aussi crue une autre petite racine, douceâtre, insipide, qui est à-peu-près de la grosseur de la *sarsa-parilla* ; mais nous ne connoissons pas l'espece de plante qui la produit. Ils se nourrissent de plus, d'une racine qui est palmée & d'un gros volume; nous vîmes des Naturels qui la recueilloient aux environs du Village, & qui la mangeoient ensuite. Il est vraisemblable d'ailleurs,

1778. Avril.

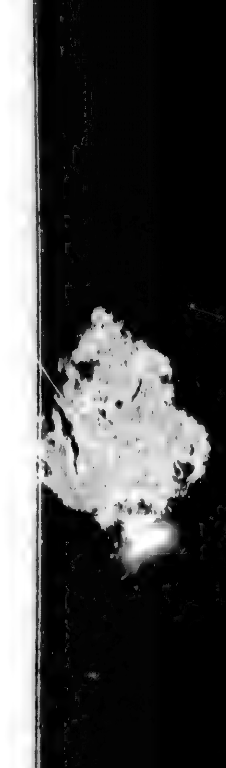
que le progrès de la saison leur en fournit une multitude, que nous n'apperçûmes pas. En effet, quoique le pays n'offre aucune apparence de culture, on y trouve une quantité considérable de bourdaines, & de groseilliers de deux especes, dont ils peuvent manger les fruits; car nous les avons vus se nourrir des feuilles de groseillier & de celles de lis, au moment où ils les détachoient de la plante ou de l'arbrisseau. Ils paroissent ne point se soucier des nourritures qui ne sont pas douces, ou qui sont un peu trop âcres; car nous ne pûmes jamais les déterminer à manger du poireau ou de l'ail; cependant ils en apporterent une quantité considérable à notre marché, lorsqu'ils s'apperçurent que nous aimions ces deux plantes. Ils ne sembloient avoir aucun goût pour ce que nous mangions, & quand nous leur présentâmes des liqueurs spiritueuses, ils les rejeterent comme quelque chose de peu naturel & de désagréable au goût.

» Ils mangent quelquefois encore de petits animaux marins frais; mais ils sont dans l'usage de rôtir ou de griller les choses dont ils se nourrissent, car ils ne connoissent pas du tout notre méthode de faire bouillir des alimens; à moins qu'on ne veuille la trouver dans l'espece de bouillon, qu'ils tirent du marsouin : leurs vases étant de bois, ne pourroient résister au feu.

» La mal-propreté de leurs repas répond parfaitement à la mal-propreté de leurs cabanes & de leurs personnes : il paroît qu'ils ne lavent jamais les augets & les plats de bois dans lesquels ils prennent leur nourriture, & que les restes dégoûtans d'un dîner antérieur sont mêlés avec les matieres du dîner qui suit. Ils rompent aussi, avec leurs mains & avec leurs dents, toutes les choses solides ou coriaces ; ils font usage de leurs couteaux pour dépecer les grosses pieces ; mais ils n'ont pas encore imaginé de se servir du même moyen pour les diviser en morceaux plus petits & en bouchées, quoique cet expédient, plus commode & plus propre, ne demande aucun effort d'esprit. Enfin, ils ne semblent pas avoir la moindre idée de la propreté ; car ils mangent les racines qu'ils tirent de leurs champs, sans secouer le terreau dont elles se trouvent chargées.

1778. Avril.

» J'ignore s'ils ont des heures fixes pour leurs repas : nous les avons vus manger dans leurs pirogues, à tous les momens de la journée ; mais lorsque nous allâmes reconnoître le Village, nous remarquâmes que vers midi, ils préparerent plusieurs baquets de bouillon de marsouin, & je présume que c'est le temps où ils font leur repas principal.



» Ils ont des arcs & des traits, des frondes, des piques, des bâtons courts d'os, qui ressemblent

1778. Avril. un peu au *patoo-patoo* de la *Nouvelle-Zélande*, une petite hache qui differe peu du *tomahawk* ordinaire d'*Amérique* : la pique a ordinairement une longue pointe d'os ; la pointe de quelques-uns des traits est de fer; mais elle est ordinairement d'os & dentelée. Le tomahawk est une pierre de huit pouces de long, dont une des extrémités est terminée en pointe, & l'autre établie sur un manche de bois ; le manche ressemble à la tête & au cou d'une figure humaine ; la pierre est posée dans la bouche, & on la prendroit pour une langue d'une grandeur énorme : afin que la ressemblance frappe davantage, la tête est garnie de cheveux. Ils donnent à cette arme le nom de *taaweesh* & de *tsukeah*. Ils ont une autre arme de pierre, appelée *seeaik*, de neuf pouces ou d'un pied de longueur, qui a une pointe quarrée.

» D'après le grand nombre d'armes de pierre, & d'autres matieres qu'on voit parmi eux, il paroît sûr qu'ils sont dans l'habitude de se battre corps à corps ; & la multitude de crânes humains qu'ils apporterent à notre marché, prouve d'une maniere trop convaincante, que leurs guerres sont fréquentes & meurtrieres.

» Leurs manufactures & leurs arts mécaniques sont bien plus étendus & bien plus ingénieux, par rapport au dessein & à l'exécution, que ne l'annonce le peu de progrès de leur civilisation

d'autres égards. Les vêtemens de lin & de poil, dont ils se couvrent, doivent être la premiere chose qui les occupe, & ce sont les ouvrages les plus importans de leurs fabriques. Ils tirent leurs étoffes des fibres de l'écorce d'un pin, qu'ils rouissent & qu'ils battent, comme on rouit & comme on bat le chanvre. Ils ne la filent pas; mais lorsqu'ils l'ont préparée d'une maniere convenable, ils l'étendent sur un bâton posé sur deux autres, qui se trouvent dans une position verticale. Elle est disposée de façon que l'Ouvrier, assis sur ses jarrets, au-dessous de cette machine lien simple, y noue des fils tressés, séparés l'un de l'autre par un intervalle d'un demi-pouce. D'après leurs procédés, l'étoffe n'est ni aussi serrée, ni aussi ferme que celle qu'on fait au métier; mais les faisceaux qui demeurent entre les divers nœuds, remplissent les intervalles, & la rendent assez impénétrable à l'air; elle a d'ailleurs l'avantage d'être plus douce & plus souple. Quoique leurs habits soient probablement fabriqués de la même façon, ils ressemblent beaucoup à une étoffe tissue; mais les diverses figures qu'on y remarque, ne permettent pas de croire qu'on les a travaillés au métier; car il est peu vraisemblable que ces Sauvages aient assez d'adresse pour finir un ouvrage si compliqué, autrement qu'avec leurs mains. Leurs étoffes ont différens degrés de

1778. Avril.

1778. Avril.

finesse ; quelques-unes ressemblent à nos couvertures de laine les plus grossieres, & d'autres égalent presque nos couvertures les plus fines ; elles sont même plus douces & plus chaudes. Le petit poil, ou plutôt le duvet, qui en est la matiere premiere, paroît venir de différens animaux, tels que le renard & le *lynx* brun ; celui qui vient du *lynx*, est le plus fin, &, dans son état naturel, il a presque la couleur de nos laines brunes grossieres : mais, en le travaillant, ils y mêlent les grands poils de la robe des animaux, ce qui donne à leurs étoffes une apparence un peu différente. Les ornemens ou les figures répandues sur leurs habits, sont disposés avec beaucoup de goût ; ils offrent ordinairement diverses couleurs ; les plus communes, sont le brun foncé ou le jaune ; cette derniere, lorsqu'elle est fraîche, égale en éclat les plus beaux de nos tapis.

» Les arts d'imitation se tiennent de fort près, & il ne faut pas s'étonner que ces Sauvages, qui savent travailler des figures sur leurs vêtemens, & les sculpter sur le bois, sachent aussi les dessiner en couleurs. Nous avons vu toutes les opérations de leur pêche de la baleine, peintes sur leurs chapeaux. Quoiqu'elles fussent grossiérement exécutées, elles prouvent du moins que malgré leur ignorance absolue de ce qui a rapport aux lettres, & outre les faits dont ils gardent le sou-

1778. Avril.

venir par leurs chants & leurs traditions, ils ont quelque notion d'une méthode pour rappeler & eprésenter, d'une maniere durable, ce qui se asse dans le pays. Nous observâmes d'autres figu-es, peintes sur leurs meubles & leurs effets; nais j'ignore si on doit les regarder comme des ymboles, qui ont une signification déterminée c reconnue, ou si ce sont uniquement des effets e l'imagination & du caprice.

» La construction des pirogues est fort simple; nais elles paroissent très-propres à l'usage auquel n les destine : un seul arbre compose les plus endues, qui portent vingt hommes, & quel-uefois davantage; on en voit beaucoup qui ont uarante pieds de long, sept de large & trois de rofondeur. Elles se rétrécissent peu-à-peu de-uis le milieu jusqu'aux deux extrémités; l'ar-ere se termine brusquement & par une ligne erpendiculaire : elles présentent une bosse au mmet de l'étambord; mais l'avant se prolonge avantage; il se déploie en ligne horizontale & erticale, & il se termine par une pointe en illie ou par une proue beaucoup plus élevée ue les flancs. La plupart de ces embarcations 'ont aucun ornement, mais quelques-unes sont hargées d'un peu de sculpture, & ornées de ents de veau marin, posées sur la surface en orme de clous, pareilles aux dents qu'on voit

1778. Avril.

sur leurs masques & sur leurs armes. Il y en a un petit nombre qui offrent une espece de proue surajoutée ; cette proue surajoutée ressemble à un large taille-mer, & elle représente la figure d'un animal. On n'y trouve d'autres sieges ou d'autres appuis, que des bâtons arrondis, un peu plus gros qu'une canne, placés en travers, à mi-profondeur. Elles sont très-légeres ; & étant plates & larges, elles voguent sur les flots d'une maniere assurée, sans avoir un balancier : distinction remarquable entre les canots des peuplades Américaines, & ceux des parties méridionales des *Grandes Indes* & des Isles de l'Océan Pacifique. Les pagaies sont petites & larges ; elles ont à-peu-près la forme d'une large feuille épointée au sommet, plus étendue au milieu, & se rétrécissant peu-à-peu jusqu'à la tige ; leur largeur est d'environ cinq pieds : les Naturels, habitués à en faire usage, les manient avec beaucoup de dextérité ; car ils n'ont pas encore introduit les voiles dans leur navigation.

» Leur attirail de pêche & de chasse est ingénieux, & d'une exécution heureuse. Il est composé de filets, d'hameçons, de lignes, & d'un instrument qui ressemble à une rame. Cet instrument a environ vingt pieds de long, quatre ou cinq pouces de large, & à-peu-près un demi pouce d'épaisseur : chacun des bords dans les deux tiers de la longueur (l'autre tiers forme le

nanche), eſt garni de dents aiguës, d'environ 1778. Avril.
leux pouces de ſaillie. Les Naturels s'en ſervent
our attaquer les harengs, les ſardines & les
utres petits poiſſons qui arrivent en radeaux; ils
plongent au milieu du radeau, & le poiſſon ſe
rend ſur ou entre les dents. Leurs hameçons
nt d'os & de bois, & aſſez groſſiers; mais les
rpons avec leſquels ils frappent les baleines &
s autres animaux de mer d'une moindre groſ-
ur, annoncent un eſprit fort inventif : il eſt
mpoſé d'une piece d'os, qui préſente deux
rbes, dans leſquelles eſt fixé le tranchant ovale
une large coquille de moule, qui forme la
inte; il porte deux ou trois braſſes de corde;
pour le jeter, ils emploient un bâton de douze
quinze pieds de long; la ligne ou la corde eſt
achée à une extrémité, le harpon eſt fixé à l'au-
de maniere à ſe détacher du bâton qui flotte
l'eau comme une bouée lorſque l'animal s'en-
t avec le harpon.

» Nous ne pouvons rien dire ſur la méthode
'ils emploient pour attraper ou tuer les ani-
aux de terre, à moins que nous ne ſuppoſions
'ils attaquent les eſpeces plus petites avec leurs
its, & les ours, les loups & les renards avec
rs piques. Ils ont, il eſt vrai, pluſieurs filets
i paroiſſent deſtinés à cette chaſſe; car, lorſ-
'ils les apporterent à notre marché, ils les pla-

1778. Avril.

cerent souvent sur leur tête, afin de nous en indiquer l'usage. Ils attirent quelquefois des animaux dans le piege, en se couvrant de peaux de bêtes, & en marchant à quatre pieds : ils marchent ainsi d'une maniere très-agile, & ils font en même temps du bruit & une espece de hennissement : ils prirent plusieurs fois cette allure devant nous. Ils mettent dans ces occasions, des masques ou des têtes sculptées, qui représentent les divers animaux du pays, & même de véritables têtes d'animaux desséchés.

» Quant aux matériaux qui composent leurs divers ouvrages, il faut observer que toutes leurs cordes sont des lanieres de peau & de nerfs, ou cette écorce d'arbre avec laquelle ils fabriquent leurs manteaux. Nous vîmes souvent des nerfs d'une si grande longueur, qu'ils sembloient ne pouvoir venir que de la baleine. Les os dont ils font quelques-unes de leurs armes, les instrumens dont ils se servent pour battre l'écorce, les pointes de leurs piques & les barbes de leurs harpons, doivent être aussi des os de baleine.

» Il faut peut-être attribuer à leurs outils de fer la dextérité avec laquelle ils travaillent le bois ; ils ne paroissent pas en employer d'autres, du moins nous n'avons vu parmi eux qu'un ciseau d'os. Il est assez vraisemblable qu'ils ont imaginé la plupart de leurs méthodes expéditives, depuis qu'ils

qu'ils ont acquis la connoiſſance de ce métal dont ils ſe ſervent aujourd'hui, toutes les fois qu'ils veulent façonner du bois. Nous ne nous ſommes pas apperçus qu'ils donnent à ce fer d'autre forme que celle du ciſeau & du couteau. Leur ciſeau eſt un long morceau de fer plat, dapté à un manche de bois. Une pierre leur ient lieu de maillet, & une peau de poiſſon de oliſſoir. J'ai vu quelques-uns de ces ciſeaux de uit ou dix pouces de longueur, & de trois ou uatre de large; mais en général, ils étoient plus etits. La longueur de leurs couteaux varie; il y n a de très-grands, qui ont des tranchans re-ourbés, & qui reſſemblent un peu à nos ſerpes, ais le taillant eſt ſur la partie convexe. La plu-art de ceux que nous rencontrâmes, étoient -peu-près de la largeur & de l'épaiſſeur du ercle de fer qui environne les bariques; & la ngularité de leur forme annonce qu'ils ne ſont as de fabrique Européenne. Il eſt vraiſemblable u'on les a faits ſur le modele des premiers inſ-umens de pierre ou d'os, dont ils ſe ſervoient dis. Ils aiguiſent ces outils de fer ſur une ardoiſe roſſiere, & ils ont ſoin de les tenir toujours rt luiſans.

1778. Avril.

» Le fer, qu'ils appellent *ſeekemaile* (nom qu'ils onnent auſſi à l'étain, & à tous les métaux ancs) étant très-commun, nous ne manquâmes

1778. Avril.

pas de rechercher comment ils ont pu se procurer une chose aussi utile. Ils nous prouverent, dès les premiers momens de notre arrivée, qu'ils étoient habitués à une sorte de trafic, & qu'ils aimoient à faire des échanges : nous nous apperçûmes bientôt qu'ils ne devoient pas cette connoissance à une entrevue passagere avec des étrangers; que c'étoit parmi eux un usage constant, que cet usage leur plaisoit beaucoup, & qu'ils savoient fort bien tirer parti de ce qu'ils vouloient nous vendre; mais je n'ai pu savoir précisément avec qui ils font ce petit commerce. Quoique nous ayons trouvé parmi eux des choses qui étoient surement de fabrique Européenne, ou du moins qui venoient d'un peuple civilisé, du fer & du cuivre, par exemple; il paroît qu'ils ne les ont pas reçus immédiatement des Européens, ou des nations civilisées, établies en d'autres parties de l'*Amérique*; car ils ne nous donnerent lieu de croire en aucune maniere, qu'ils eussent vu des bâtimens pareils aux nôtres, ou qu'ils eussent commercé avec des équipages aussi nombreux & aussi-bien approvisionnés. Une multitude de raisons semblent même démontrer le contraire : dès qu'ils nous virent parmi eux, ils s'empresserent de nous demander par signes si nous voulions nous établir dans leur pays, & si nous avions des intentions amicales : ils nous

1778. Avril.

vertirent en même temps, qu'ils nous fourni-
roient généreusement de l'eau & du bois; d'où
l résulte qu'ils regardoient cette partie de l'A-
mérique comme leur propriété, & qu'ils ne nous
redoutoient point. Ces questions ne seroient pas
naturelles, si des Vaisseaux eussent abordé avant
nous ici, & si après avoir fait des échanges avec
es Sauvages, & avoir embarqué un supplément
e bois & d'eau, ils étoient partis; dans ce cas,
s Naturels devoient compter que nous ferions
même chose. Il est vrai qu'ils ne montrerent
ucune suprise à l'aspect de nos Vaisseaux; mais,
insi que je l'ai déjà observé, on peut attribuer
ette indifférence à leur paresse naturelle & à
ur défaut de curiosité. L'explosion d'un fusil
e leur causoit pas même de tressaillement. Un
ur cependant qu'ils essayoient de nous faire
omprendre que leurs traits & leurs piques ne
erçoient pas les vêtemens de peaux dont ils se
ouvrent quelquefois, un de nos Messieurs ayant
ercé avec une balle, une de ces cuirasses qui
ontenoit six doubles, un si grand prodige leur
ausa une extrême émotion, & ils nous prouve-
ent clairement qu'ils ne connoissoient pas l'effet
es armes à feu. Cette vérité nous fut confirmée
ouvent par la suite, lorsque nous les habituâmes
ans leur village & en d'autres endroits à se servir
u fusil pour tuer des oiseaux; notre méthode les

1778. Avril.

confondoit; & à la maniere dont ils nous écouterent, quand nous leur expliquâmes l'usage de la poudre & du plomb, il nous fut démontré qu'ils n'avoient jamais rien vu de pareil.

» Au moment où j'étois parti d'*Angleterre*, on avoit reçu à Londres quelques détails d'un voyage fait par les Espagnols sur cette côte de l'*Amérique*, en 1774 ou 1775; mais ils n'aborderent pas à *Nootka* (*a*); d'ailleurs le fer y étoit trop commun; un trop grand nombre de Sauvages en possédoient des morceaux; les gens du pays savoient trop bien l'employer, pour croire qu'ils eussent acquis cette richesse & ces connoissances à une époque si récente, ou même pour imaginer qu'il leur étoit venu plus anciennement d'un seul vaisseau. Comme ils en font un usage universel, on peut supposer sans doute qu'ils le tirent d'une source constante & habituelle, par la voie des échanges, & que ce commerce est établi dès long-temps parmi eux, car ils se servent de leurs

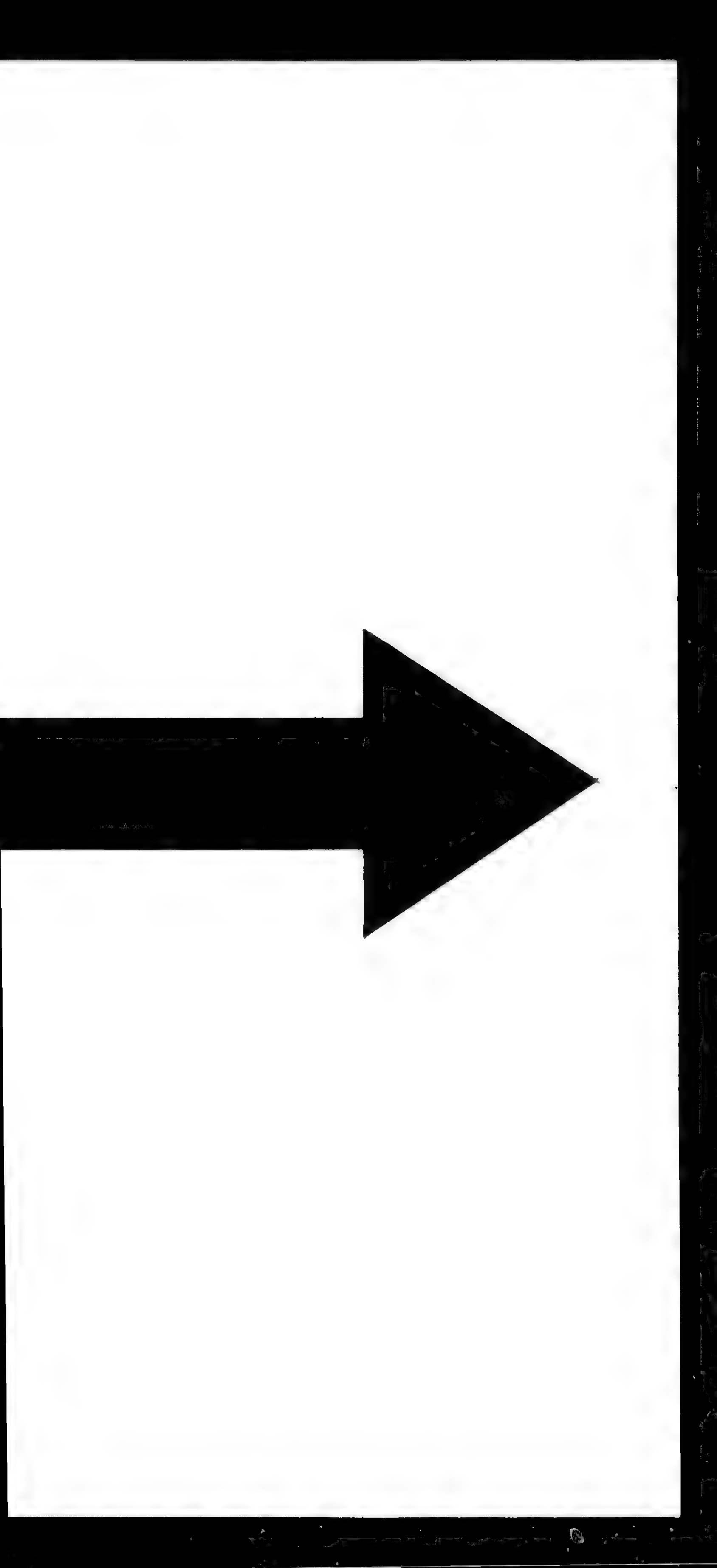
(*a*) Nous savons aujourd'hui que la conjecture du Capitaine Cook étoit bien fondée. Il paroît, par le Journal du Voyage des Espagnols, qu'ils ne communiquerent avec les Naturels de cette partie de la Côte d'*Amérique* qu'en trois endroits, à 41 degrés 7 minutes, à 47 degrés 21 minutes, & à 57 degrés 18 minutes de latitude. Ainsi, ils n'aborderent pas à moins de deux degrés de *Nootka*, & il est très-vraisemblable que les Habitans de cette *Entrée* n'avoient jamais entendu parler des vaisseaux Espagnols.

outils & de leurs inftrumens avec toute la dexté- 1778. Avril.
rité que peut donner une longue habitude. S'il faut dire quel eft le plus vraifemblable des moyens qui peuvent leur procurer du fer, je penfe que c'eft en formant des échanges avec d'autres Tribus de l'*Amérique*, qui ont une [illegible]ication immédiate avec les établiffemens [illegible]éens du Nouveau Monde, ou qui les reçoiv[illegible] canal de plufieurs Nations intermédiaires. C[illegible] obfervation eft applicable auffi à l'airain & au cuivre, que nous avons trouvés parmi eux.

» Il n'eft peut-être pas aifé de favoir fi ce métal vient de la *Baie d'Hudfon* & du *Canada*, & fi les Naturels de *Nootka* le reçoivent des Sauvages d'*Amérique*, qui commercent avec nos Négocians, & qui le verfent enfuite parmi les diverfes Tribus épandues fur le continent du Nouveau Monde, ou s'il arrive de la même maniere des parties Nord-Oueft du *Mexique* ; au refte, il femble qu'on y apporte non feulement cette matiere brute, mais travaillée. Les ornemens d'airain, en particulier, dont ils décorent leur nez, font fi proprement faits, qu'ils ne femblent pas en état de les fabriquer. La matiere qui les compofe, a furement été élaborée par des Européens, car on n'a vu aucune Tribu d'*Amérique* qui fût préparer l'airain ; néanmoins on a rencontré affez communément du cuivre parmi elles, & ce métal eft fi malléa-



[redacted]



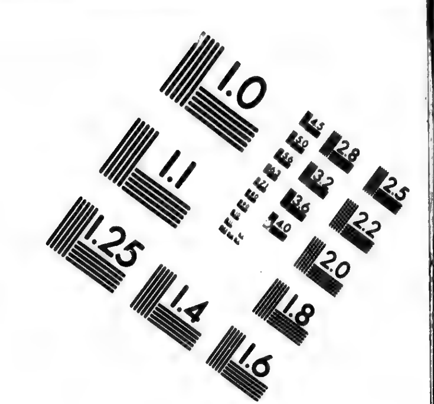
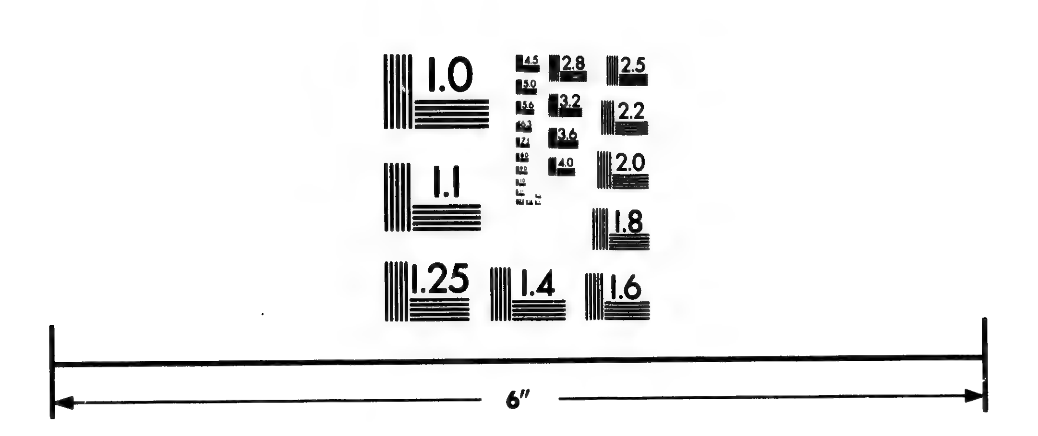
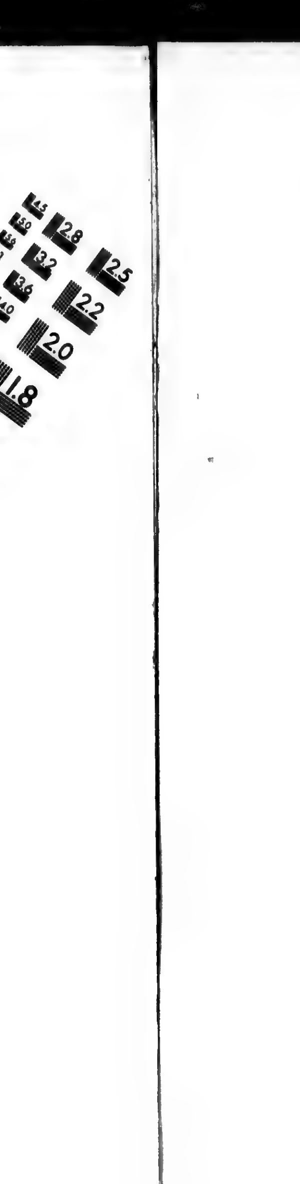


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
3.6
2.2
2.0
1.8

1778. Avril.

ble, qu'elles lui donnoient toutes sortes de formes, & qu'elles n'ignoroient point l'art de le polir. Si nos Négocians à la *Baie d'Hudson* & au *Canada*, n'emploient pas ces articles dans leur commerce avec les Naturels du pays, les Sauvages de *Nootka* doivent les avoir tirés du *Mexique*, d'où venoient sans doute les deux cuillers d'argent que nous trouvâmes. Il est probable toutefois que l'Espagne ne s'occupe pas du commerce avec assez d'activité, & qu'elle n'a pas formé des liaisons assez étendues avec les peuplades établies au nord du *Mexique*, pour leur fournir une quantité de fer, telle qu'outre leur consommation habituelle, elles puissent en envoyer une portion si considérable aux Habitans de *Nootka* (*a*).

» On imagine bien que nous n'avons pu acquérir beaucoup de lumieres sur les institutions

(*a*) Il est très-probable que les deux cuillers d'argent, trouvés par M. Cook à *Nootka*, venoient des Espagnols établis au Sud de cette partie de la Côte d'*Amérique*; mais il paroît qu'on est bien fondé à croire, que les Habitans de l'*Entrée* dont il est ici question, tirent leurs provisions de fer d'une autre partie du Nouveau-Monde. On observera qu'en 1775 les Espagnols trouverent au *Puerto de la Trinidad*, par 41 degrés 7 minutes de latitude, *des traits garnis d'une pointe de cuivre ou de fer*, qu'ils jugerent être venus du Nord. M. Daines Barrington dit, dans une Note sur cette partie du Journal Espagnol, pag. 20 : » J'imaginerois que le cuivre & le fer dont on parle ici venoient » originairement de nos Forts de la *Baie d'Hudson* «.

1778.
Avril.

politiques & religieuses des Sauvages de *Nootka*. Nous avons remarqué des especes de Chefs distingués, par le nom ou le titre de *Acweek*, auxquels les autres Habitans du pays sont subordonnés à quelques égards; mais je présumerois que l'autorité de chacun de ces grands personnages ne s'étend pas au-delà de sa famille. Ces *Acweeks* n'étoient pas tous âgés, d'où je conclus que leur titre se transmet par héritage.

» Excepté les statues ou figures dont j'ai déjà parlé, & qu'ils apellent *Klumma*, je n'apperçus rien qui pût me donner la moindre idée de leur systême religieux. Ces figures étoient vraisemblablement des Idoles; mais, comme ils employerent souvent le mot *Acweek*, lorsqu'ils nous en parloient, il y a peut-être lieu de supposer qu'elles représentent quelques-uns de leurs Ancêtres, qu'ils vénerent comme des Dieux. Au reste, nous n'avons pas vu qu'on leur rendît d'hommages religieux, & ce n'est ici qu'une simple conjecture, car nous n'avons pu obtenir aucune information sur ce point: nous n'avions appris de la langue du pays, que les mots nécessaires pour demander les noms des choses, & nous n'étions pas en état d'entretenir, avec les Naturels, une conversation instructive sur leurs institutions ou leurs traditions.

» Dans ce que je viens de dire de la Peuplade

1778. Avril.

qui habite l'*Entrée de Nootka*, j'ai confondu mes remarques & celles de M. Anderſon; mais il a ſeul le mérite d'avoir recueilli ce qui a rapport à la langue du pays, & il a rédigé lui-même les obſervations ſuivantes.

☞ » L'idiome de ces Sauvages n'a que la rudeſſe & la dureté qui réſultent de l'emploi fréquent du *K* & de l'*H*, articulés avec plus de force, ou moins de douceur que dans nos langues de l'*Europe*. En tout, on y trouve plutôt le ſon labial & dental, que le ſon guttural. Les ſons ſimples qu'ils n'ont pas employés devant nous, & qui par conſéquent peuvent être réputés rares ou étrangers à leur langue, ſont ceux que repréſentent les Grammairiens par les lettres *b*, *d*, *f*, *g*, *r* & *v*; mais ils en ont un qui eſt très-fréquent, & dont nous ne nous ſervons pas : on le tire d'une maniere aſſez particuliere, en frappant avec force une portion de la langue contre le palais, & je le comparerois à un graſſeyement rude & g[illegible]. Il eſt difficile de le peindre avec un arrangement quelconque des lettres de notre alphabet : la ſyllabe *lszthl* en approche un peu; c'eſt une de leurs terminaiſons les plus ordinaires, & on la trouve quelquefois au commencement de leurs mots. La terminaiſon la plus générale, eſt compoſée du *TL*, & un grand nombre de mots finiſſent par *Z* & *Ss*. Voici quelques exemples :

1778. Avril.

Opulſzthl,	Le Soleil.
Onulſzthl,	La Lune.
Kahsheetl,	Mort.
Teeshcheetl,	Jeter une pierre.
Kooomitz,	Le crâne de l'homme.
Quahmiſſ,	*Du* frai de poiſſon ou du *kaviar*.

» Les regles de leur idiome ſont ſi vagues, que ai obſervé quelquefois quatre ou cinq terminaiſons différentes dans le même mot. Ceci eſt d'abord rès-embarraſſant pour un étranger, & ſuppoſe ne grande imperfection de langage.

» J'ai peu de choſe à dire ſur la théorie de cet diome; à peine ai-je pu diſtinguer les différentes arties d'oraiſon. On peut ſeulement préſumer 'après leur maniere de parler, qui eſt très-lente & très-diſtincte, qu'il a peu de prépoſitions ou de onjonctions, &, autant que nous avons pu nous n aſſurer, qu'il n'a pas même une ſeule interjection our exprimer l'admiration ou la ſurpriſe. Comme a peu de conjonctions, il eſt aiſé de concevoir u'on ne les a pas jugées néceſſaires pour ſe faire ntendre, & que chaque mot particulier auquel n les réunit, exprime beaucoup de choſes, ou omprend pluſieurs idées ſimples, ce qui ſemble n effet avoir lieu; mais, par la même raiſon, la angue ſera défectueuſe à d'autres égards, puiſqu'elle n'a pas de mots pour diſtinguer ou expri-

1778. Avril.

mer des différences qui existent réellement, d'où il résulte qu'elle n'est pas assez riche. Nous fîmes cette remarque en bien des occasions, & en particulier, à l'égard des noms d'animaux. Je n'ai pas été en état d'observer, d'une maniere assez complete, l'analogie ou l'affinité qu'elle peut avoir avec les autres langues du continent de l'*Amérique* ou de l'*Asie*, car je n'avois pas de Vocabulaires auxquels je pusse la comparer, si j'en excepte ceux des Esquimaux & des Indiens des environs de la *Baie d'Hudson* : elle ne ressemble en aucune maniere à ces deux idiomes. Si je la rapproche d'ailleurs du petit nombre de termes Mexicains, que je suis venu à bout de recueillir, on y apperçoit la conformité la plus frappante; les mots de l'une & de l'autre se terminent souvent par *LTL*, ou *Z* (*a*).

» Le grand vocabulaire de la langue de *Nootka*, qu'a recueilli M. Anderson, se trouve dans la grande Relation, & je le rapporterai dans un autre endroit.

» S'il me falloit donner un nom particulier aux Habitans de *Nootka*, je les apellerois *Wakashiens*,

---

(*a*) Ne peut-on pas observer à l'appui de la remarque de M. Anderson, que *Opulszthl*, terme qui, dans la langue de *Nootka*, désigne le Soleil, & *Vitziputzli*, nom d'une Divinité du *Mexique*, ont entre eux une analogie de son qui n'est pas très-éloignée?

au mot *Wakash*, qu'ils répetent ſouvent. Il me parut que ce terme exprime un ſentiment d'applaudiſſement, d'approbation ou d'amitié; car lorſqu'ils ſembloient ſatisfaits ou charmés d'une choſe qu'ils voyoient, ou d'un incident quelconque, ils s'écrioient d'une voix commune, *Wakash! Wakash!* Je terminerai mes remarques ſur ces Sauvages, en obſervant qu'on apperçoit entre eux & les Habitans des Iſles de l'Océan Pacifique, des différences eſſentielles, relativement à la figure & aux uſages, ou à la langue du pays; qu'on ne peut donc pas ſuppoſer que leurs ancêtres reſpectifs formerent originairement une même Tribu, ou qu'ils avoient des liaiſons très-intimes lorſqu'ils abandonnerent leurs premiers établiſſemens pour ſe retirer dans les lieux où l'on trouve aujourd'hui leurs deſcendans.

1778. Avril.

» L'*Entrée de Nootka* gît par 49ᵈ de latitude Nord & environ 233ᵈ de longitude orientale «.

M. Cook quitta l'*Entrée de Nootka* le 26 Avril, & après avoir eſſuyé une tempête qui l'éloigna de la côte d'*Amérique*, il arriva le 12 Mai à une autre *Entrée* qu'il a appelée *Entrée du Prince Guillaume.*

12 Mai.

1778.
Mai.

*Relâche à l'*Entrée du Prince Guillaume. *Remarques sur cette partie de l'*Amérique *& sur ses Habitans.*

» Je chargeai M. Gore de descendre (C'est M. Cook qui parle) sur des Isles qui sont à l'Ouest de l'*Entrée* & d'y tuer, s'il étoit possible, quelques oiseaux bons à manger. Du moment où il en approcha, vingt hommes se montrerent sur deux grosses pirogues, & il crut devoir regagner les Vaisseaux : les Sauvages, qui le suivirent, ne voulurent pas venir à la hanche de nos Bâtimens; mais ils se tinrent à une certaine distance, en poussant des cris, en étendant & en rapprochant leurs bras, & ils entonnerent bientôt une chanson qui ressembloit exactement à celles des Habitans de *Nootka :* leurs têtes étoient aussi poudrées de plumes. L'un d'eux agitoit en l'air un habit blanc, que nous prîmes pour un témoignage d'amitié; un autre se tint presque un quart d'heure debout dans sa pirogue, entiérement nu, ses bras étendus en croix, & sans se mouvoir. Les embarcations n'étoient pas de bois, comme celles de l'*Entrée du Roi Georges*, ou de *Nootka;* des lattes simples en composoient la charpente, & des peaux de veau de mer ou d'autres animaux pareils, en formoient le bordage extérieur. Nous répondîmes à toutes leurs marques de bienveillance; nous employâmes les gestes les plus

xpreſſifs & les plus affectueux, pour les engager 1778. Mai.
venir à la hanche des Vaiſſeaux; mais nous ne
ûmes les y déterminer. Quelques-uns de nos
ens répéterent pluſieurs des mots ordinaires de
langue de *Nootka*, tels que *ſeeke maile* &
ahook; & les Sauvages ne parurent pas les
ompreadre. Après avoir reçu des préſens que
ous leur jetâmes, ils ſe retirerent vers cette
artie de la côte où ils s'étoient embarqués; ils
ous firent entendre par ſignes, que nous les
verrions le lendemain. Deux d'entre eux cepen-
ant, qui montoient une petite pirogue, demeu-
rent près de nous la nuit, vraiſemblablement
vec le projet de piller quelque choſe, tandis
ue nous ſerions endormis; car ils s'en allerent,
ès qu'ils s'apperçurent qu'on les avoit décou-
erts.

» Le 13, nous appareillâmes, afin de chercher 13.
n endroit bien abrité, où nous puſſions examiner
arrêter notre voie d'eau : le mouillage que
ous occupions, étoit trop expoſé pour entre-
rendre ce travail.

» Les Naturels qui étoient venus nous faire
iſite la veille au ſoir, revinrent le matin ſur cinq
u ſix pirogues; mais ils arriverent lorſque nous
tions déjà ſous voile; ils nous ſuivirent une
emi-heure ſans pouvoir nous atteindre.

» Trois des Naturels arriverent le ſoir au mo-

1777. Mai.

ment où nous venions de mouiller; ils montoient deux pirogues qui n'auroient pu en porter un plus grand nombre, car elles étoient construites de la même maniere que celles des Esquimaux; l'une avoit deux trous, & l'autre n'en avoit qu'un. Chacun de ces Sauvages tenoit un bâton d'environ trois pieds de longueur, auquel étoient attachées de grosses plumes ou des ailes entieres d'oiseaux. Ils tournerent souvent ces bâtons vers nous, & selon ce que nous conjecturâmes, dans la vue de nous annoncer leurs dispositions pacifiques.

» Plusieurs autres, déterminés par l'accueil que nous fîmes à ceux-ci, vinrent nous voir sur de grandes & de petites pirogues, entre une & deux heures du matin du jour suivant. Ils se hasarderent à monter à bord, mais après que quelques-uns de nos gens furent entrés dans leurs embarcations. Parmi ceux qui arriverent sur la *Résolution*, je distinguai un homme d'un moyen âge, qui avoit une physionomie intéressante, & que je reconnus ensuite pour le Chef. Des peaux de loutre de mer composoient son vêtement, & un chapeau orné de grains de verre bleu de ciel, de la taille d'un gros pois, & pareil à ceux que portent les habitans de l'*Entrée de Nootka*, couvroit sa tête. Il paroissoit attacher beaucoup plus de prix à ces grains de verre, qu'à nos grains de verre blanc

ces Sauvages estimoient d'ailleurs les grains de erre, de quelque espece qu'ils fussent; & pour n avoir, ils s'empresserent de nous donner en change tout ce qu'ils possédoient, même leurs elles peaux de loutre de mer. Je dois observer u'ils mirent plus de valeur à ces fourrures qu'aux atres, mais que ce fut après que nos gens eurent ontré plus d'empressement pour s'en procurer; même que, depuis cette époque, ils aimerent ieux nous céder des habits de peaux de loutre e mer, que des habits de peaux de chat sauvage u de martre. La même chose étoit arrivée à *Entrée de Nootka*. 1778. Mai.

» Ils désiroient aussi du fer; mais ils nous en emanderent des morceaux au moins de huit à ix pouces de longueur & de trois ou quatre oigts de largeur; ils rejeterent absolument les etites pieces, & cet article étant devenu rare ans nos deux vaisseaux, ils en obtinrent de ous une quantité peu considérable. Les pointes e quelques-unes de leurs piques ou lances étoient e ce métal, d'autres étoient de cuivre : il y en voit un petit nombre d'os, matiere dont les ointes de leurs dards, de leurs traits, &c. se rouverent composées. Je ne pus déterminer le Chef à descendre sous le pont; & ni lui, ni ses amarades ne demeurerent long-temps à bord : mais, tant que dura leur visite, il fallut les sur-

1778. Mai.

veiller soigneusement, car ils montrerent bientôt leurs dispositions pour le vol. Quand ils eurent passé trois ou quatre heures à la hanche de la *Résolution*, ils nous quitterent tous, & ils se rendirent auprès de la *Découverte :* aucun d'eux n'y avoit été jusqu'alors, si j'en excepte un homme qui en arriva au moment où ils s'éloignoient de nous, & qui les y remena. Je pensai qu'il avoit remarqué sur le vaisseau, des choses qu'il savoit être plus du goût de ses compatriotes, que ce qu'il avoit apperçu sur la *Résolution ;* je me trompois, ainsi qu'on le verra bientôt.

» Dès qu'ils furent partis, un de mes canots alla sonder le fond de la baie. Comme le vent étoit modéré, je songeois à échouer la *Résolution*, si je venois à bout de trouver un endroit propre à arrêter notre voie d'eau. Les Sauvages ne tarderent pas à s'éloigner de la *Découverte*, & au lieu de revenir près de nous, ils marcherent vers le canot occupé à prendre des sondes. L'Officier qui le commandoit, observant leur manœuvre, revint à bord, & il fut suivi de toutes les pirogues. Le Détachement fut à peine rentré sur la *Résolution*, que quelques-uns des Américains sauterent dans le canot, malgré les deux hommes de garde que nous y avions laissés. Les uns présenterent leurs piques à nos deux Sentinelles, d'autres s'emparerent de la corde qui attachoit le

le canot à la *Résolution*, & le reste entreprit de l'emmener à la remorque. Mais ils le relâcherent, dès qu'ils nous virent disposés à le défendre par la force : ils en sortirent pour remonter sur leur embarcation. Ils nous firent signe de mettre bas les armes, & ils sembloient aussi tranquilles, que s'ils n'avoient rien fait de mal-honnête. Ils avoient formé, à la hanche de la *Découverte*, une autre entreprise, peut-être encore plus audacieuse. L'homme qui étoit venu près de nous, & qui avoit mené ses compatriotes vers l'autre vaisseau, avoit examiné toutes les écoutilles de la *Découverte*, & n'appercevant que l'Officier de Garde & un ou deux Matelots, il crut sans doute qu'à l'aide de ses camarades, il pourroit aisément piller le vaisseau du Capitaine Clerke; ce projet lui parut d'autant plus facile, que la *Résolution* se trouvoit à quelque distance : c'est surement dans cette intention qu'ils s'y rendirent tous. Plusieurs d'entre eux monterent à bord sans aucune cérémonie; ils tirerent leurs couteaux; ils firent signe à l'Officier & à l'un des Matelots qui étoient sur le pont, de se tenir à l'écart, & ils promenerent leurs regards de côté & d'autre, afin de voler ce qui leur conviendroit. Ils s'emparerent d'abord du gouvernail d'un des canots, & ils le jeterent à ceux d'entre eux qui se tenoient dans les pirogues. Ils n'avoient pas eu le temps de dé-

1778. Mai.

1778. Mai.

couvrir un autre objet, qui plût à leur imagination, lorsque l'Equipage de la *Découverte* prit l'alarme, & se montra armé de coutelas. A cet aspect, les voleurs se retirerent dans leurs embarcations, avec autant d'assurance & de sang-froid qu'ils avoient abandonné le canot de la *Résolution*. Selon l'observation du Capitaine Clerke, ils raconterent à ceux qui n'avoient pas été à bord, de combien les couteaux du vaisseau étoient plus longs que les leurs. Mon canot prenoit des sondes sur ces entrefaites; ils l'apperçurent, & ainsi que je l'ai déjà dit, ils l'aborderent après avoir vu échouer leur projet contre la *Découverte*. Je suis persuadé que s'ils vinrent nous voir de si grand matin, ils comptoient nous trouver endormis, & nous voler à leur aise.

» Ne peut-on pas conclure raisonnablement, qu'ils ne connoissoient point les armes à feu? S'ils avoient eu la moindre idée de ces machines meurtrieres, ils n'auroient pas essayé d'enlever un de mes canots, à la portée de mon artillerie, & à la face de cent hommes; car il faut ajouter que la plupart de nos gens les regardoient. Nous souffrîmes leur audace & leur insolence, & j'ai la satisfaction de dire que nous les avons laissés, sur ce point, dans l'ignorance où nous les avons trouvés. Ils ne nous ont jamais vu tirer que des oiseaux.

» Voulant mouiller ici, lorſqu'on ſortit l'ancre du canot, l'un des Matelots qui n'eut pas aſſez d'adreſſe, ou qui manqua d'expérience, fut entraîné à la mer par la corde de la bouée, & il tomba au fond des vagues. Ce qui eſt bien ſingulier, dans cet inſtant critique, il eut la préſence d'eſprit de ſe dégager lui-même, & de revenir à la ſurface de l'eau, où il fut repris ayant une de ſes jambes fracturée d'une maniere dangereuſe. 1778. Mai.

» Je quittai cette *Entrée* le 18 Mai après y avoir fait les réparations qu'exigeoient mes vaiſſeaux.

» Je lui donnai le nom d'*Entrée du Prince Guillaume*. Si je juge de cette *Entrée* par ce que nous en avons vu, elle occupe au moins un degré & demi de latitude, & deux de longitude, ſans parler des bras ou des branches dont nous ne connoiſſons pas l'étendue : la direction qu'ils ſembloient prendre, ainſi que la poſition & la grandeur des différentes Iſles, ſituées dans l'intérieur & aux environs, ſe verront mieux dans le plan qui eſt tracé avec autant d'exactitude, que la briéveté de notre relâche & d'autres circonſtances défavorables, ont pu le permettre.

» La taille des Naturels qui vinrent nous faire pluſieurs viſites, tandis que nous mouillions dans l'*Entrée*, n'étoit pas communément au-deſſus de la taille ordinaire, & celle d'un grand nombre

1778. Mai.

d'entre eux, se trouvoit même au-dessous. Ils avoient les épaules quarrées, de larges poitrines, le cou épais & court, la face large & aplatie; la partie la plus disproportionnée de leur corps, paroissoit être leur tête, laquelle étoit fort grosse. Quoique leurs yeux ne fussent pas petits, ils ne sembloient pas assez grands pour leur visage, & leurs nez offroient une pointe pleine, arrondie, crochue, ou tournée en haut à l'extrémité. Ils avoient les dents larges, blanches, égales, & bien rangées; les cheveux noirs, épais, lisses & forts, & en général, peu ou point de barbe; les poils de ceux qui en avoient autour des levres, étoient roides ou hérissés, & souvent de couleur brune: plusieurs des vieillards offroient de larges barbes, épaisses, mais lisses.

» Quoiqu'ils aient, en général, la même proportion de corps, & des têtes de la même grosseur, on apperçoit cependant beaucoup de variété dans leurs traits; mais il en est très-peu qu'on puisse trouver jolis: au reste, leur physionomie annonce communément beaucoup de vivacité, de bonhommie & de franchise. L'air de plusieurs d'entre eux étoit chagrin & réservé. Quelques-unes des femmes ont le visage agréable, & il y en a un assez grand nombre, dont on reconnoît aisément le sexe par leurs traits, qui sont plus délicats; mais il s'agit ici principalement des plus

jeunes, ou de celles qui ſont d'un moyen âge. Nous remarquâmes des femmes & des enfans qui avoient le teint blanc, mais ſans aucune teinte de rouge. La peau de ceux des hommes que nous vîmes nus, étoit brunâtre ou baſanée, ce qu'on ne peut guere attribuer à la peinture, car ils ne ſe peignent pas le corps.

1778. Mai.

» Les hommes, les femmes & les enfans, s'habillent de la même maniere. Leur vêtement ordinaire eſt une eſpece de ſouquenille ou plutôt de robe, qui en général tombe juſqu'à la cheville du pied, & quelquefois juſqu'au genou ſeulement. Elle offre dans la partie ſupérieure un trou, de la grandeur préciſément néceſſaire pour recevoir la tête, & elle a des manches qui deſcendent juſqu'au poignet. Ces ſouquenilles ſont compoſées de fourrures de divers animaux; les plus communes ſont celles de loutres de mer, de renards gris, de ratons, & de martres de pin; ils emploient auſſi beaucoup la peau du veau de mer, & en général, ils portent toutes ces fourrures, le poil en dehors. Il y a des ſouquenilles de robes d'oiſeaux, dont il ne reſte que le duvet; ils collent auſſi ce duvet ſur d'autres ſubſtances. Nous vîmes deux ou trois habits de poil, pareils à ceux des Habitans de *Nootka*. Les coutures ou les points de réunion des différentes peaux, ſont ornés en général de glands ou de

1778. Mai.

franges de bandes de cuir étroites, tirées des mêmes fourrures. Un petit nombre d'entre eux portent une espece de chaperon ou de collet; quelques-uns ont un capuchon, mais ils ont plus souvent des chapeaux : tel est leur vêtement complet, lorsque le ciel est beau. Quand il pleut, ils mettent par-dessus la premiere souquenille, une seconde robe de boyaux de baleine, ou d'un autre gros animal, disposés d'une maniere adroite. Cette seconde robe serre le cou; les manches descendent jusqu'au poignet, autour duquel elles sont attachées avec une corde, & lorsqu'ils occupent leurs canots, ses pans sont relevés par-dessus le trou dans lequel ils se trouvent assis, en sorte que leurs pirogues ne peuvent point embarquer de vagues : elle garantit en même temps de la pluie, la partie de leur corps qui est exposée à l'air, car elle est aussi impénétrable à l'eau qu'une vessie. Il faut la tenir toujours humide ou mouillée, sans quoi elle a de la disposition à éclater ou à se rompre. Elle est, ainsi que la souquenille ordinaire, composée de peaux, & elle ressemble beaucoup au vêtement des Groënlandois, tel qu'il est décrit par Crantz.

» En général, ils ne se couvrent ni les jambes, ni les pieds; mais un petit nombre d'entre eux, portent des especes de bas de peaux, qui remontent jusqu'à mi-cuisse, & il est rare d'en

trouver un qui n'ait pas des mitaines de pattes d'ours. Ceux qui portoient quelque chose sur leur tête, ressembloient à cet égard à nos amis de *Nootka*: ils avoient des chapeaux élevés, de paille ou de bois, qui étoient en forme de cône tronqué, & qu'on pouvoit prendre pour une tête de veau marin peinte. 1778. Mai.

» Les hommes coupent ordinairement leurs cheveux, autour du cou & du front; mais les femmes les laissent dans toute leur longueur: la plupart les disposent en touffe sur le sommet de la tête, & un petit nombre les nouent comme nous par-derriere. Les deux sexes ont les oreilles percées de plusieurs trous, dans le bord supérieur & dans le bord inférieur; ils y suspendent des paquets de ces coquilles tubuleuses dont les Habitans de *Nootka* se servent pour le même usage. La cloison du nez est trouée aussi; ils y placent fréquemment des tuyaux de plumes, ou des ornemens un peu convexes, tirés des coquillages dont je parlois tout-à-l'heure, enfilés à un cordon ou à une corde roide, de trois ou quatre pouces de longueur, ce qui leur donne une mine vraiment grotesque; mais quelques individus des deux sexes ont une parure plus extraordinaire & plus bizarre. Leur levre inférieure est fendue ou coupée dans la direction de la bouche, un peu au-dessous de la partie renflée: cette incision,

1778. Mai.

qu'on fait aux enfans à l'époque où ils tettent encore, a ſouvent plus de deux pouces de longueur, & par ſa contraction naturelle, lorſque la [illegible] eſt fraîche, ou par une répétition de quelques mouvemens particuliers, elle prend la forme des levres, & elle devient aſſez conſidérable pour que la langue la traverſe. Telle étoit celle du premier individu que vit un de nos Matelots: il s'écria que le Sauvage avoit deux bouches; & on l'eût cru en effet. Ils attachent dans cette bouche artificielle, un ornement plat & étroit, tiré en grande partie d'un coquillage ſolide ou d'un os découpé en pieces, ſemblables à de petites dents, qui deſcendent preſque juſqu'à la baſe ou la partie la plus épaiſſe, & qui ont à chaque extrémité une ſaillie par où elles ſe ſoutiennent : la partie découpée en dents eſt la ſeule qui ſe voie. D'autres ont ſeulement la levre inférieure percée de différens trous; ils y mettent alors des coquillages en forme de clous, dont les pointes ſe montrent en-dehors, & dont les têtes paroiſſent en-dedans de la levre, comme une autre rangée de dents placées immédiatement au-deſſous de la mandibule inférieure.

» Tels ſont les ornemens des fabriques du pays; mais nous trouvâmes ici beaucoup de grains de verre, manufacturés en *Europe*, la plupart d'un bleu pâle : ils les ſuſpendent à leurs oreilles,

1778. Mai.

autour de leurs chapeaux, ou au trou qu'offre chacune des pointes du bijou qui décore leurs levres. A ce premier pendant ils en attachent quelquefois d'autres, & il n'est pas rare de voir cette garniture tomber jusqu'au bas du menton; dans ce dernier cas, ils ne peuvent faire disparoître si aisément leur parure des levres : quant à celle qu'ils emploient ordinairement, ils la jettent en dehors avec la langue, ou ils la prennent dans leur bouche, selon qu'ils en ont la fantaisie. Ils portent des bracelets de grains, de coquillages d'une forme cylindrique, composés d'une substance qui ressemble à l'ambre. Plusieurs colifichets qu'ils placent à leurs oreilles & à leur nez, sont aussi d'ambre. En général, ils aiment si fort la parure qu'ils mettent toutes sortes de choses dans leur levre trouée : nous vîmes un de ces Sauvages qui y portoit deux de nos clous de fer, lesquels se projetoient en saillie, & un second qui s'efforça d'y faire entrer un gros bouton de cuivre.

» Les hommes enduisent souvent leur visage d'un rouge éclatant & d'une couleur noire, quelquefois d'une couleur bleue ou d'une autre qui a la teinte du plomb, mais ils n'y tracent pas de figures régulieres. Les femmes essayent à quelques égards de les imiter, en se barbouillant le menton d'une substance noire qui se termine en pointe

1778. Mai. ſur chaque joue; mode aſſez ſemblable à celle qui, au rapport de Crantz (*a*), eſt très-répandue parmi les femmes du *Groënland*. Ils ne ſe peignent point le corps, ce qu'il faut peut-être attribuer à la diſette des matieres propres à cet uſage, car les couleurs qu'ils apporterent à notre marché, dans des veſſies, étoient en petite quantité. Au reſte, je n'ai jamais vu de Sauvages qui ſe donnent plus de peine que ceux-ci pour orner ou plutôt pour défigurer leur perſonne.

» Ils ont deux eſpeces de canots, l'un grand & ouvert, & l'autre couvert & petit. J'ai déjà dit que nous comptâmes vingt femmes & un homme, outre les enfans, dans une de leurs grandes pirogues. J'examinai attentivement cette embarcation, & après l'avoir comparée à la deſcription que donne Crantz de la grande pirogue, ou de la pirogue des femmes du *Groënland*, j'ai reconnu qu'elles ſont conſtruites l'une & l'autre de la même maniere, que les diverſes parties ſe correſpondent, que toute la différence conſiſte dans la forme de l'avant & de l'arriere, & en particulier de l'arriere qui reſſemble un peu à la tête d'une baleine. La charpente eſt compoſée de minces pieces de bois, par-deſſus leſquelles on étend des peaux de veau marin,

(a) Volume I, pag. 138.

1778.
Avril.

ú d'autres grands animaux, qui forment le bor-age. Je jugeai auſſi que les petits canots ſont -peu-près de la même forme & de la même atiere que ceux des Groënlandois (*a*) & des ſquimaux : quelques-uns de ceux-ci, comme l'ai déjà obſervé, portent deux hommes ; ils ont plus larges en proportion de leur longueur, ue les pirogues des Eſquimaux ; & l'avant qui ſe ecourbe, reſſemble un peu au manche d'un violon.

» Les armes & les inſtrumens de pêche & de haſſe ſont les mêmes que ceux des Eſquimaux des Groënlandois, & il eſt inutile d'entrer ici ans des détails, puiſque Crantz les a décrits 'une maniere très-exacte (*b*). L'Auteur que je iens de citer a parlé de tous ceux que j'ai vus, chacun de ceux dont il fait mention, ſe trouve armi les Sauvages de l'*Entrée du Prince Guil-aume*. Une eſpece de jaquette ou de cotte-de-ailles, compoſée de lattes légeres, jointes enſem-le par des nerfs d'animaux, forme leur armure éfenſive ; elle eſt extrêmement flexible, mais n même temps ſi ſerrée que les dards & les traits e peuvent la pénétrer ; elle ne couvre que la oitrine, l'eſtomac & le ventre, & je pourrois a comparer à nos corps de femme.

(*a*) Voyez Crantz, Vol. I, pag. 150.
(*b*) Vol. I, pag. 146. On les y trouve deſſinés.

1778.
Mai.

» Aucun de ces Sauvages ne résidoit dans la Baie où nous mouillâmes, ni dans les endroits où débarquerent les diverses personnes de nos équipages, & nous n'apperçûmes pas une seule de leurs habitations; je n'avois pas le temps de faire une course pour acquérir des connoissances sur cet objet. Parmi les meubles domestiques qu'ils apporterent dans leurs pirogues, nous remarquâmes des plats de bois, creux, d'une forme ronde & ovale, & d'autres cylindriques & beaucoup plus profonds. Les flancs étoient d'une seule piece, & revêtus de lanieres de cuir; de petites chevilles de bois les attachoient au fond. Nous en apperçûmes de plus petits, & d'une forme plus élégante, qui ressembloient un peu à nos beurrieres ovales; ceux-ci plus creux d'ailleurs n'avoient point de manches; ils étoient d'un seul morceau de bois, ou d'une substance de la nature de la corne, & quelquefois proprement sculptés. Nous vîmes aussi une multitude de petits sacs quarrés, composés des mêmes boyaux que la souquenille dont ils se couvrent lorsque le temps est mauvais, & semés de petites plumes rouges: ils renfermoient de très-beaux nerfs, & des paquets de petites cordes tressées d'une maniere ingénieuse. Ils nous apporterent en outre une multitude de paniers marquetés, d'un tissu si serré qu'ils pouvoient contenir

1778. Mai.

le l'eau; des modeles en bois de leurs canots; in grand nombre de petites images, de quatre ou cinq pouces de longueur, de bois, ou rembourrées, couvertes d'un morceau de fourrure, & ornées de petites plumes, avec une tête garnie de cheveux. Je ne puis dire si c'étoient des jouets d'enfans ou si elles représentoient leurs amis morts, & si la superstition en tire quelque parti. Ils ont beaucoup d'instrumens composés de deux ou trois cerceaux ou de pieces de bois concentriques, lesquels offrent au milieu deux barres en croix, par où on les empoigne; ces barres portent des coquillages, suspendus à des fils, qui servent de grelots, & qui font beaucoup de bruit lorsqu'on les secoue : ils semblent leur tenir lieu du grelot des Sauvages de *Nootka*, & peut-être qu'on emploie l'un & l'autre dans les mêmes occasions (*a*).

» J'ignore avec quels outils ils travaillent leurs meubles de bois, les charpentes de leurs canots & leurs autres ouvrages; le seul que nous ayons vu parmi eux, étoit une hache de pierre, à-peu-près de la forme de celles d'*O-Taïti* & de toutes les Isles de la Mer du Sud. Ils ont un grand

(*a*) Le grelot en forme de boule trouvé à peu de distance de cette *Entrée*, par Steller, qui accompagna Behring en 1741, paroît être destiné au même usage. *Voyez* Muller, pag. 266.

1778. Mai.

nombre de couteaux de fer; quelques-uns sont courbés; il y en a de très-petits, montés sur des manches assez longs, & dont le tranchant est un peu concave, comme quelques-uns des instrumens de nos cordonniers. Nous apperçûmes aussi des couteaux d'une seconde espece, qui ont quelquefois deux pieds de longueur, une ligne proéminente au milieu, & presque la forme d'une dague; il les portent dans des gaînes de peau, suspendues autour de leur cou, par une laniere cachée sous leur robe; ils ne se servent probablement de ceux-ci que comme d'une arme meurtriere. Au reste, chacun de leurs ouvrages est achevé comme s'ils avoient un assortiment complet de nos outils; & les coutures & les tresses qu'ils font avec leurs nerfs, les marqueteries qu'offrent leurs petits sacs, peuvent être comparées à ce qu'on trouve en ce genre de plus parfait en *Europe*. En un mot, si on réfléchit à l'état de grossiéreté & de barbarie dans lequel vivent d'ailleurs ces Sauvages, à la rigueur de leur climat, aux neiges dont leur pays est toujours couvert, & aux misérables outils qu'ils emploient, on jugera qu'aucune Nation ne peut être mise au-dessus d'eux pour l'esprit d'invention & l'adresse de ses ouvrages mécaniques.

» Nous ne leur avons vu manger que du poisson sec, & de la chair grillée ou rôtie. Nous

achetâmes de cette chair; elle nous parut être de la chair d'ours, mais elle avoit un goût de poisson. Ils se nourrissent aussi de la racine de fougere, de la plus grande espece, dont j'ai parlé dans la description de l'*Entrée de Nootka :* ils la font cuire au four, ou ils l'apprêtent d'une autre maniere. Plusieurs de nos gens les virent encore manger, sans dégoût, d'une substance que nous avons jugé être la partie intérieure de l'écorce du pin. Leurs canots étoient remplis de vases de bois, contenant de la neige, qu'ils avaloient avec avidité : peut-être qu'il seroit plus pénible pour eux de transporter de l'eau dans ces vases ouverts. Leur maniere de manger est très-décente & très-propre ; ils avoient grand soin d'enlever les ordures qui adhéroient aux choses dont ils vouloient se nourrir ; & quoiqu'ils mangent quelquefois la graisse crue de certains animaux de mer, ils ne manquent pas de la diviser en bouchées, avec leurs petits couteaux. Ils sont très-propres & très-décens sur leur personne ; leur corps n'offre ni graisse ni saleté ; les vases de bois dans lesquels ils semblent mettre leurs alimens, étoient en bon état, ainsi que leurs canots, où nous n'apperçûmes ni désordre ni confusion. 1778. Mai.

» Il paroît d'abord difficile d'apprendre leur idiome : cette difficulté ne vient pas de ce que

1778. Mai.

leurs mots ou leurs sons se trouvent peu distincts ou confus, mais de ce que les termes & les sons qu'ils emploient ont différentes significations ; car ils sembloient faire souvent usage du même mot, en lui donnant des acceptions très-diverses. Au reste, si nous avions fait un plus long séjour parmi eux, nous aurions peut-être reconnu que c'étoit une méprise de notre part. (On trouve dans la grande Relation quelques mots de leur langue).

» Quant aux animaux de cette partie du Continent de l'*Amérique*, je dois répéter une remarque que j'ai faite sur ceux de l'*Entrée de Nootka* : nous ne les connoissons que d'après les fourrures apportées par les Sauvages à notre marché. Ils nous vendirent sur-tout des peaux de veaux marins, un petit nombre de renards, des chats blanchâtres, ou des *lynx*, des martres communes & des martres de pin, de petites hermines, des ours, des ratons & des loutres de mer. Il y avoit plus de martres, de ratons & de loutres que d'autres peaux ; celles-ci composent en effet le vêtement ordinaire des Naturels ; mais les fourrures du premier de ces quadrupedes, qui, en général, étoient d'un brun beaucoup plus clair que celles de *Nootka*, surpassoient extrêmement le reste en finesse. Les loutres & les martres étoient bien plus abondantes ici qu'à *Nootka*, mais

mais d'une moindre finesse & d'une moindre épaisseur, quoique d'une plus grande étendue, & elles étoient presque toutes de ce noir lustré, qui est, sans doute, la couleur dont on fait le plus de cas. Les peaux d'ours & de veaux marins, se trouverent assez communes; les dernieres étoient blanches en général & agréablement tachetées de noir, ou quelquefois toutes blanches; la plupart de celles d'ours, étoient brunes, ou couleur de suie. 1778. Mai.

» Nous avions vu chacun de ces animaux à *Nootka;* mais nous en apperçûmes de particuliers à l'*Entrée* dont je parle; tel est l'ours blanc : les Naturels nous apporterent plusieurs morceaux de sa fourrure, & même des fourrures entieres de quelques individus jeunes, d'après lesquels nous ne pûmes déterminer leur grandeur en pleine croissance. Nous y trouvâmes aussi le glouton, qui avoit des couleurs très-brillantes; une espece d'hermine plus grande que l'hermine ordinaire : c'est la même que celle de l'*Entrée de Nootka:* elle est tachetée de brun, & elle n'a guere de noir que sur la queue. Nous achetâmes aussi la fourrure de la tête d'un grand animal, dont nous ne pûmes reconnoître précisément l'espece; nous jugeâmes cependant sur la couleur, sur la longueur & la qualité des poils, sur le peu de ressemblance qu'elle avoit avec celle

1778. Mai.

d'aucun quadrupede terreftre, que ce pouvoit être le mâle du grand ours de mer. L'une des plus belles peaux, qui femble particuliere à cet endroit, car jufqu'ici nous n'en avions pas remarqué de pareilles, eft celle d'un petit animal d'environ dix pouces de longueur, qui a le deffus du dos brun, ou couleur de rouille, avec une multitude de taches d'un blanc fale, & les flancs d'un cendré bleuâtre, parfemé auffi des taches dont je viens de parler : la queue n'excede pas le tiers de la longueur du corps, & elle eft couverte fur les bords de poils blanchâtres. C'eft fans doute le même auquel M. Staehlin donne le nom de Souris des champs tachetée, dans fa courte defcription du nouvel Archipel du Nord; mais n'ayant examiné que des peaux imparfaites, je ne puis dire s'il eft de l'efpece de la fouris, ou de l'écureuil: M. Anderfon étoit difpofé à croire que c'eft l'animal décrit par M. Pennant, fous le nom de Marmotte de *Cafan*. La multitude de fourrures, annonce que les efpeces des animaux que je viens d'indiquer, font très-répandues; il faut obferver que nous ne vîmes ni des peaux de renne, ni des peaux de daim (*a*).

» Nous ne vîmes de métaux que du cuivre &

(*a*) Nous fupprimons ici ce que dit M. Cook des oifeaux & des poiffons de l'*Entrée du Prince Guillaume*.

u fer; l'un & l'autre, mais sur-tout le dernier, toient en si grande abondance, qu'ils formoient es pointes de la plupart des traits & des lances. es Sauvages se peignent avec une ocre rouge ui est très-cassante & onctueuse, ou avec un mi- erai de fer dont la couleur approche de celle u cinabre, avec un fard bleu & brillant dont ous ne pûmes nous procurer des échantillons, du plomb noir. Chacune de ces substances aroît être rare; car les Naturels en apporterent ne petite quantité de la premiere & de la der- iere, & ils sembloient la conserver soigneuse- ent.

1778. Mai.

» Peu de végétaux frapperent nos regards; on e voit guere dans les bois que le pin du Ca- ada, & le *spruce* : il y en avoit quelques-uns 'assez gros.

» Ces Sauvages doivent avoir reçu, d'une Na- on civilisée, les grains de verre & le fer que ous trouvâmes parmi eux. Les observations in- érées plus haut, prouvent, d'une maniere à-peu- rès sûre, qu'ils n'avoient jamais communiqué irectement avec des Européens; il ne reste plus u'à déterminer d'où leur venoient ces ouvrages e nos manufactures. Il paroît qu'ils les ont reçus ar l'entremise des Tribus établies dans l'intérieur es terres, depuis la *Baie d'Hudson*, ou depuis os établissemens sur les lacs du *Canada*. Selon

une autre ſuppoſition qui n'eſt pas, il eſt vrai,
1778. Mai. auſſi vraiſemblable, les navires Ruſſes qui partent du *Kamtſchatka*, ont déjà étendu leur commerce juſqu'ici, ou du moins les Habitans des *Iſles des Renards*, les plus orientales, communiquent le long de la Côte, avec ceux de l'*Entrée du Prince Guillaume*.

» Quant au cuivre, il ſemble que les Sauvages ſe le procurent eux-mêmes, ou du moins il paſſe en peu de mains avant de leur arriver, car lorſ-qu'ils nous demandoient quelque choſe en échange de leurs richeſſes, ils avoient coutume de nous faire entendre qu'ils poſſédoient une aſſez grande quantité de ce métal, & qu'ils n'en vouloient pas davantage.

» En ſuppoſant qu'ils ont reçu de la côte orientale du Nouveau-Monde des ouvrages de nos manufactures d'*Europe*, par l'entremiſe des peuplades, établies dans l'intérieur du pays, il eſt aſſez ſingulier toutefois qu'ils n'aient jamais donné en échange des fourrures de leurs loutres de mer; car s'ils en avoient donné, on auroit dû en voir, à une époque quelconque, aux environs de la *Baie d'Hudſon*, & je ne ſache pas qu'on y en ait vues. Pour répondre à cette queſtion difficile, il convient de faire valoir l'éloignement où ſe trouve l'*Entrée du Prince Guillaume*, à l'égard de la *Baie d'Hudſon*; quoique cette diſtance n'em-

pêche pas les marchandises Européennes d'arri- 1778. Mai.
ver si loin, parce qu'elles sont d'un prix infini aux yeux des Sauvages, elle peut empêcher les fourrures, qui sont des choses communes, de se porter au-delà de deux ou trois différentes Tribus : les Tribus intermédiaires les emploient vraisemblablement à se vêtir, & elles en envoient, du côté de l'Est jusqu'à l'endroit où l'on rencontre les Négocians d'*Europe*, d'autres, qu'elles estiment moins, parce qu'elles viennent des animaux de leur pays.

Obligés de supprimer les reconnoissances Marines & Géographiques, dont M. Cook s'occupa durant toute sa navigation sur la côte d'*Amérique*, nous conduirons les Lecteurs à la *Riviere de Cook*, où les Anglois espérerent d'abord qu'ils trouveroient le passage au Nord. Ils quitterent cette riviere
le 6 Juin, après l'avoir remontée jusqu'à 70 lieues 6 Juin.
de son embouchure.

» Nous l'avons reconnue, dit M. Cook, jusqu'à 61^{d} 30$^{'}$ de latitude, & à 210^{d} de longitude ; c'est-à-dire, jusqu'à plus de 70 lieues de son entrée, sans rien voir qui indiquât sa source.

» Si la découverte de cette grande riviere (*a*),

(*a*) Le Capitaine Cook ayant laissé en blanc, dans son Manuscrit, le nom de cette riviere, Milord Sandwich a recommandé, avec raison, de l'appeler la *Riviere de Cook*.

1778. Juin.

qui semble devoir le disputer à ceux des fleuves qui procurent la navigation la plus étendue dans l'intérieur des terres, devient utile au siecle présent, ou aux âges futurs, il faudra moins regretter le temps qu'elle nous a coûté. Pour nous, qui avions en vue de plus grands objets, le délai qu'elle occasionna fut une perte essentielle; l'été s'avançoit à grands pas; nous ne savions pas combien nous aurions de chemin à faire au Sud pour suivre la direction de la côte, & nous étions alors convaincus que le continent de l'*Amérique Septentrionale* se prolonge à l'Ouest beaucoup plus loin que ne sembloient l'indiquer les cartes modernes les plus estimées. Tout cela diminuoit la probabilité de l'existence d'un passage dans la *Baie de Baffin* ou dans la *Baie d'Hudson*, ou prouvoit du moins qu'il étoit d'une plus grande étendue. J'eus cependant du plaisir à songer que si je n'avois pas examiné en détail cette *Entrée* considérable, les Ecrivains qui font de la Géographie dans leur cabinet, auroient établi comme une vérité, qu'elle communique au Septentrion avec la Mer du Nord, ou à l'Est avec la *Baie de Baffin* ou celle d'*Hudson*, & qu'on l'auroit peut-être un jour marqué sur les cartes avec plus de précision & des indices plus sûrs, que les *Détroits* de *Fuca* & *de Fonte*, qui sont invisibles, parce qu'ils sont imaginaires.

» L'après-midi, je renvoyai M. King avec deux canots armés; je lui ordonnai de débarquer à la pointe septentrionale des terrains bas qui se trouvent au côté Sud-Est de la riviere; d'y arborer notre pavillon, d'y prendre possession de la riviere & du pays, au nom du Roi, d'y enterrer une bouteille contenant quelques pieces de monnoie d'*Angleterre* frappées en 1772, & un papier où seroient écrits les noms de nos vaisseaux, & l'époque de notre découverte. 1778. Juin.

» M. King me dit, à son retour, qu'au moment où il approcha de la côte, vingt Naturels du pays se montrerent en étendant les bras, vraisemblablement afin d'annoncer leurs dispositions pacifiques, & de prouver qu'ils étoient sans armes. Ils parurent très-alarmés de voir des fusils entre les mains de ses gens; & ils l'engagerent, par les signes les plus énergiques, à quitter cette arme. M. King y ayant consenti, on lui permit, ainsi qu'à ses camarades, de marcher vers les Sauvages, qui étoient d'un caractere gai & sociable. Ils avoient quelques pieces de saumon frais & plusieurs chiens. M. Law, Chirurgien de la *Découverte*, qui acheta un de ces animaux, le mena au rivage & il le tua d'un coup de fusil, à la vue des Naturels. Cet effet sembla les surprendre beaucoup, & comme s'ils ne s'étoient pas crus en sureté avec des hommes si redoutables,

1778. Juin.

ils s'en allerent; mais on découvrit bientôt leurs piques & d'autres armes cachées près d'eux dans les buiſſons. M. King m'informa d'ailleurs que le terrain étoit marécageux, & le ſol maigre, léger & noir; qu'il produiſoit un petit nombre d'arbres & d'arbriſſeaux, tels que des pins, des aunes, des bouleaux & des ſaules, des roſiers & des groſeilliers, & une herbe très-petite; mais il n'apperçut pas une ſeule plante en fleur.

» Pluſieurs grandes pirogues & quelques petites arriverent au moment de notre appareillage; les hommes qui les montoient, nous vendirent d'abord des fourrures; ils nous vendirent enſuite leurs habits, & ils ſe dépouillerent de maniere que la plupart furent complétement nus. Ils nous apporterent entre autres choſes, un aſſez grand nombre de peaux de lapins blancs, de très-belles peaux de renards rougeâtres, & ſeulement deux ou trois de loutres. Ils nous fournirent auſſi du ſaumon & de la plie. Ils donnerent au fer la préférence ſur tout ce que nous leur offrîmes d'ailleurs. Les ornemens des levres ne nous parurent pas ſi communs parmi eux, qu'à l'*Entrée du Prince Guillaume*, mais la cloiſon de leur nez étoit plus chargée de parures, & en général, ces parures du nez étoient beaucoup plus longues. Ils avoient encore une plus grande quantité de broderies blanches & rouges ſur quelques parties de leurs vête-

1778.
Juin.

nens, & sur quelques-uns de leurs ouvrages, tels ue leurs carquois & les étuis de leurs couteaux.

» Il faut observer que tous les Naturels que nous encontrâmes dans cette riviere, nous semblent être de la même Nation que ceux qui habitent l'*Entrée du Prince Guillaume*; que les rapports étoient on ne peut pas plus frappans; ais que relativement à l'idiome & à la figure, différoient essentiellement de ceux de *Nootka* u de l'*Entrée du Roi Georges*; si leur langue est lus gutturale, ainsi qu'à l'*Entrée du Prince Guillaume*, leurs articulations sont fortes & distinctes, les petites phrases qu'ils emploient paroissent re des sentences.

» Ils possedent du fer, ils ont des couteaux ce métal, & les pointes de leurs piques sont ussi de la même substance. Leurs piques ressement à nos hallebardes; les pointes sont quelefois de cuivre; la longueur de leurs couteaux i'ils placent dans des gaînes, est considérable. es couteaux & un petit nombre de grains de erre, étoient les seules choses de fabrique étrantre. J'ai déjà exposé mes conjectures sur le lieu où ils tirent ces articles; mais s'il paroît proable qu'ils les reçoivent de ceux de leurs voisins vec lesquels les Russes peuvent avoir établi un ommerce, je ne craindrai pas de dire que les usses n'ont jamais été parmi eux; car, s'ils

1778. Juin.

étoient connus des Ruſſes, il y a lieu de croire que nous ne les aurions pas trouvés vêtus de fourrures auſſi précieuſes que celles de la loutre de mer.

» Il eſt ſûr qu'on peut établir un commerce de fourrures très-avantageux avec les Habitans de cette vaſte côte; mais, à moins qu'on ne trouve un paſſage au Nord, elle paroît trop éloignée, pour que la *Grande-Bretagne* en tire quelque parti. Il faut cependant obſerver que les loutres de mer ſont les fourrures les plus précieuſes, ou plutôt les ſeules précieuſes que j'aye vues ſur les côtes occidentales de l'*Amérique;* toutes les autres, & en particulier celles de renards & de martres, ſembloient être d'une qualité inférieure. Il faut obſerver auſſi que la plupart des peaux que nous achetâmes étoient coupées en habits. Au reſte, quelques-unes de celles-ci ſe trouvoient en bon état; mais le reſte étoit vieux & aſſez déguenillé, & dans toutes il y avoit des poux. Ces pauvres Sauvages n'employant leurs peaux qu'en habits, on ne peut ſuppoſer qu'ils ſe donnent la peine d'en apprêter une quantité plus conſidérable que celle dont ils ont beſoin. Le déſir de ſe procurer des vêtemens eſt peut-être la raiſon principale qui les détermine à tuer des quadrupedes, car la mer & les rivieres ſemblent les nourrir. Il eſt vraiſemblable que tout

ceci changeroit s'ils étoient une fois habitués à un commerce ſuivi. Cette communication augmenteroit leurs beſoins, en leur faiſant connoître de nouveaux objets de luxe ; afin d'avoir les moyens de les acheter, ils feroient plus aſſidus à ſe procurer des fourrures dont ils s'appercevroient bientôt que le débit eſt aſſuré, & je ſuis perſuadé qu'ils en auroient toujours une proviſion abondante (*a*). 1778. Juin.

M. Cook arriva le 28 Juin à l'Iſle d'*Oonalashka*, après avoir reconnu fort exactement la portion de toute la partie de la côte d'*Amérique*, qu'il avoit trouvée ſur ſa route, ainſi que de l'Iſle de *Saint-Hermogenes*, de l'Iſle de *la Trinité*, de l'*Iſle Nébuleuſe*, de l'Iſle *Kodjiak* & des Iſles *Schumagin*, & de l'Iſle de *la Plie*, & après avoir échappé au naufrage d'une maniere preſque miraculeuſe. 28.

» Tandis que nous étions par le travers des Iſles *Schumagin*, dit-il, la *Découverne*, éloignée de deux milles, tira trois coups de canon ; elle mit en panne, & elle m'avertit par un ſignal, qu'on vouloit me parler. Je fus très-alarmé, & le paſſage du canal ne m'ayant fait remarquer

(*a*) M. de la Peyrouſe nous rapportera des détails plus étendus ſur la *Riviere de Cook*, & ſur les Habitans de ſes bords.

1778. Juin.

aucun danger apparent, je craignis qu'il ne fût arrivé quelque accident à ma Conserve, qu'elle n'eût fait une voie d'eau, par exemple. Un canot que je lui envoyai, revint bientôt avec le Capitaine Clerke. Je sus que quelques Naturels, montant trois ou quatre pirogues, étoient enfin venus à l'arriere de son vaisseau, après l'avoir suivi assez long-temps. L'un d'eux ôta son chapeau, fit la révérence & plusieurs autres signes à la maniere des Européens. On lui jeta une corde, à laquelle il attacha une petite boîte, & quand il vit que l'Equipage de la *Découverte* tenoit la boîte, il prononça quelques mots, qu'il accompagna de différens gestes, & il emmena les pirogues. Les gens du Capitaine Clerke n'ayant pas imaginé que la boîte contînt quelque chose, ils ne l'ouvrirent qu'après le départ des Naturels du pays, & encore ce fut par hasard : ils y trouverent un morceau de papier, plié soigneusement, sur lequel il y avoit de l'écriture ; on supposa que cette écriture étoit en langue Russe. Nous remarquâmes en tête, une date de 1778, & le corps du billet indiquoit l'année 1776. Il n'y avoit à bord personne d'assez habile pour déchiffrer l'alphabet de l'écrivain ; les chiffres arabes qu'offroit la lettre, annonçoient assez que nous avions été précédés, dans cette Partie du Monde, par des hommes qui connoissoient les arts de

l'*Europe*; & l'eſpoir de rencontrer bientôt des Négocians Ruſſes, ne pouvoit manquer de nous faire un grand plaiſir; car nous étions réduits, depuis long-temps, à la ſociété des Sauvages de la Mer Pacifique & de l'*Amérique Septentrionale*. 1778. Juin.

» Le Capitaine Clerke crut d'abord que des Ruſſes avoient fait naufrage ici, & que ces malheureux, voyant paſſer nos vaiſſeaux, avoient imaginé de nous écrire pour nous inſtruire de leur ſituation. Brûlant du déſir de les ſoulager, il m'avoit averti par un ſignal de l'attendre, & il venoit conférer avec moi ſur les moyens d'exécuter l'œuvre de bienfaiſance qu'il méditoit. Je ne penſai pas, comme lui, qu'il fût queſtion de naufrage dans la lettre. Il me parut clair que dans ce cas, les hommes, abandonnés ſur cette Iſle, auroient commencé par envoyer aux vaiſſeaux, quelques-uns de leurs compagnons d'infortune, afin de ſe procurer plus ſurement des ſecours auxquels ils devoient mettre un ſi grand prix. Je jugeai que la lettre avoit été écrite par un des Négocians Ruſſes, qui avoient abordé depuis peu ſur cette terre, & qu'elle renfermoit plutôt des informations pour ceux de ſes Compatriotes qui y viendroient enſuite; que les Naturels du pays nous ayant apperçu, & nous ſuppoſant des Ruſſes, s'étoient décidés à l'apporter, dans l'eſpérance que nous nous arrêterions.

1778. Juin.

Intimement convaincu que je ne me trompois pas, je ne m'arrêtai point pour éclaircir ce fait; mais je fis de la voile, & je cinglai à l'Oueſt le long de la Côte, couverte de neige; quelques collines en particulier, dont les ſommets s'élançoient au-deſſus des nuages à une hauteur prodigieuſe, en étoient revêtues. Nous remarquâmes que celle de ces collines qui gît le plus au Sud-Oueſt, renferme un volcan d'où il ſortoit ſans ceſſe de vaſtes colonnes de fumée noire. Elle gît à peu de diſtance de la Côte par 54 degrés 48 minutes de latitude, & 195 degrés 45 minutes de longitude : elle eſt remarquable par ſa figure, qui préſente un cône parfait : le volcan eſt à la cime. Elle ne s'offrit guere ſans nuages à nos yeux, non plus que le reſte de ces montagnes. La baſe & le ſommet ſe montroient nettement de temps à autre ; alors un nuage étroit & quelquefois deux ou trois, placés l'un au-deſſus de l'autre, enveloppoient le milieu d'une ceinture, qui, jointe à la colonne de fumée, élancée perpendiculairement de la cime & déployée par le vent, en forme de queue d'une grande longueur, produiſoit un coup-d'œil très-pittoreſque. Il faut obſerver qu'à la hauteur où parvenoit la fumée de ce volcan, le vent prenoit quelquefois une direction contraire à celle qu'il avoit à la mer, même dans les temps où il ſouffloit pour nous avec force.

» Nous prîmes ſur les Côtes de l'*Iſle de la Plie*, 1778.
nviron cent plies, dont quelques-unes peſoient Juin.
lus de cent livres; les moindres en peſoient
ingt. Ces rafraîchiſſemens nous arrivoient fort
propos. L'eau avoit trente-cinq braſſes de pro-
ondeur dans l'eſpace où nous pêchâmes, c'eſt-
-dire, à trois ou quatre milles de la côte : une
etite pirogue, conduite par un homme, arriva
e la grande Iſle, près de nous. Lorſqu'il appro-
ha de la *Réſolution*, il ôta ſon chapeau, & il fit
ne révérence, de la même maniere que ceux
ui étoient allés à la hanche de la *Découverte* la
eille. D'après la lettre dont j'ai parlé plus haut,
d'après la politeſſe de ces Inſulaires, il étoit
vident que les Ruſſes entretenoient des com-
unications & un commerce avec eux; mais
ous en eûmes une nouvelle preuve : celui qui
int nous trouver ici, portoit des culottes de
rap vert & au-deſſous de la ſouquenille ou robe
e boyaux, dont ſe revêtent les Naturels du pays,
ne jaquette de laine noire. Il n'avoit rien à ven-
re qu'une peau de renard gris, & des meubles
u des harpons de pêche : les pointes de ces har-
ons étoient d'os & proprement travaillées dans
longueur de plus d'un pied; elles étoient de
épaiſſeur d'une canne ordinaire & ſculptées.
ous apperçûmes dans ſon canot une veſſie rem-
lie de quelque choſe que nous prîmes pour de

1778. Juin.

l'huile ; car il l'ouvrit, & après avoir rempli sa bouche de ce qu'elle contenoit, il la referma.

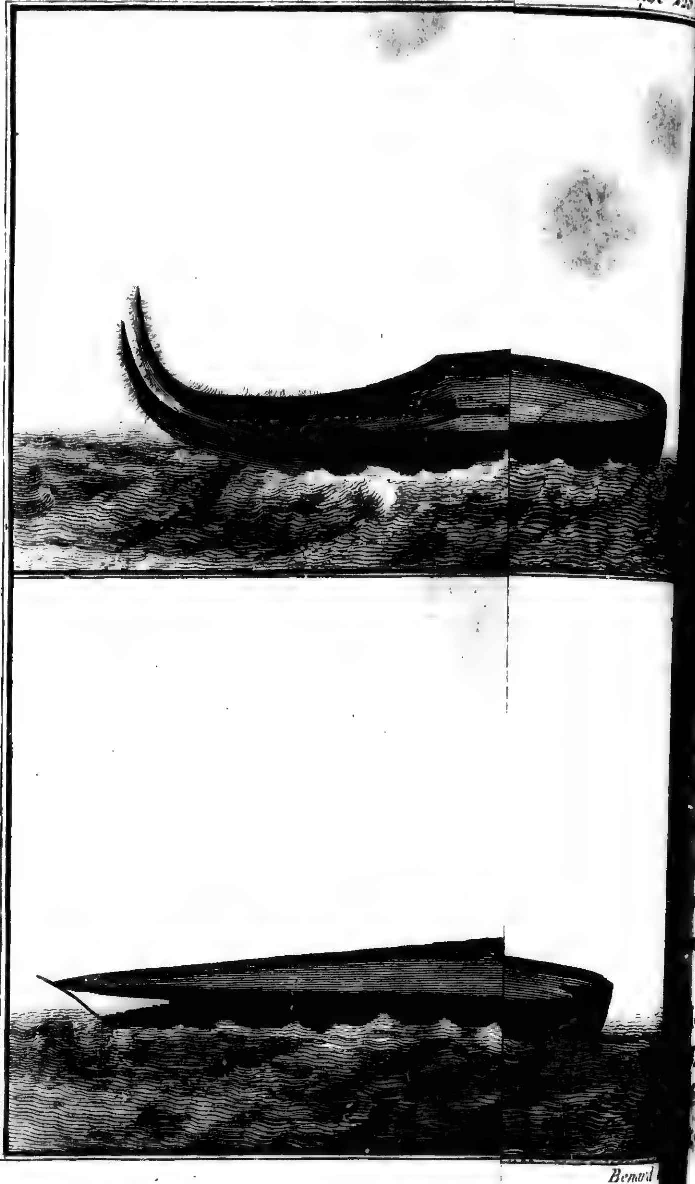
» Sa pirogue étoit de la même construction que celles que nous avions vues auparavant, mais plus petite. Il se servoit de la pagaie à double pale ; les Naturels qui étoient allés à la hanche de la *Découverte*, s'en servoient aussi. Il ressembloit exactement par la taille & par les traits aux Sauvages que nous avions trouvés dans l'*Entrée du Prince Guillaume* & de la *Riviere de Cook* ; mais son corps n'offroit aucune peinture ; sa levre étoit trouée dans une direction oblique, & sans ornement. Nous lui dîmes quelques-uns des mots que répéterent souvent les Américains que nous avions quittés en dernier lieu ; il ne parut pas les comprendre. On doit peut-être attribuer ceci à notre mauvaise prononciation, plutôt qu'à son ignorance du dialecte.

» Tandis que nous étions à l'ancre, près d'*Oonalashka*, plusieurs Naturels dont chacun montoit une pirogue, arriverent près de nous, & ils échangerent contre du tabac un petit nombre d'instrumens de pêche. L'un d'eux, qui étoit très-jeune, renversa son canot au moment où il se trouvoit à la hanche de l'un des nôtres. Nos gens le saisirent dans la mer, mais son embarcation entraînée au gré des flots, fut recueillie par un autre Insulaire qui la ramena à la côte. Cet acci-

dent

GE
oir rempli sa
il la referma.
construction
auparavant,
gaie à double
és à la hanche
ffi. Il ressem-
r les traits aux
dans l'Entrée
iere de Cook;
nture; sa levre
lique, & sans
ques-uns des
méricains que
eu; il ne parut
-être attribuer
n, plutôt qu'à

, près d'Oona-
acun montoit
s, & ils échan-
nombre d'inf-
qui étoit très-
ment où il se
res. Nos gens
embarcation
ueillie par un
ôte. Cet acci-
dent



Benard

dent oblig
bord; il d
où *nous* l'
montra ni
première
posée de la
semblablem
vêtement d
garnies de
Le côté à
raccommod
offe de soie
ou trois esp
étant mouill
se revêtit av
faire. Son m
de ses Comp
connoissoien
usages. Au
coup leur cu
rendre en pir
voisines pour
dinaires.

» Un Habi
lettre pareille
Clerke. Il m
écrite en Ru
tendoit, com

dent obligea le jeune homme de venir ſur mon bord ; il deſcendit dans ma chambre dès l'inſtant où nous l'engageâmes à y deſcendre, & il ne montra ni répugnance, ni mal-aiſe. Il portoit une première robe de la forme d'une chemiſe, compoſée de larges boyaux d'un animal marin, vraiſemblablement d'une baleine ; & par-deſſous, un vêtement de la même forme, de peaux d'oiſeaux, garnies de leurs plumes & couſues proprement. Le côté à plumes poſoit ſur la chair. Il l'avoit accommodé ou repetaſſé avec des morceaux d'étoffe de ſoie ; & ſon chapeau étoit orné de deux ou trois eſpeces de grains de verre. Ses habits étant mouillés, je lui en donnai d'autres dont il ſe revêtit avec autant d'aiſance que j'aurois pu le faire. Son maintien, & celui de quelques autres de ſes Compatriotes, nous firent croire qu'ils connoiſſoient les Européens & pluſieurs de nos uſages. Au reſte nos vaiſſeaux excitoient beaucoup leur curioſité, car ceux qui ne purent s'y rendre en pirogues, s'aſſemblerent ſur les collines voiſines pour regarder des bâtimens auſſi extraordinaires.

1778. Juin.

» Un Habitant de l'Iſle m'apporta une ſeconde lettre pareille à celle qu'avoit reçue le Capitaine Clerke. Il me la préſenta, mais elle ſe trouva écrite en Ruſſe, langue qu'aucun de nous n'entendoit, comme je l'ai déjà obſervé. Si elle m'é-



CANOTS D'O



CANOTS D'OONALASHKA.

1778. Juin. toit inutile, elle pouvoit servir à d'autres, & je la rendis au porteur, que je renvoyai avec des présens; il me fit plusieurs révérences profondes.

» Me promenant le lendemain, le long de la côte, je rencontrai un groupe d'Insulaires des deux sexes assis sur l'herbe; ils faisoient un repas, composé de poissons crus, qu'ils sembloient manger avec autant de plaisir que nous mangeons un turbot servi dans la sauce la plus délicate.

La nature de cet ouvrage ne permet pas d'indiquer la route & les découvertes de M. Cook depuis son départ de l'Isle d'*Oonalashka*, jusqu'au moment où il fut arrêté par les glaces du Nord. Nous sommes réduits à extraire du Voyage quelques-uns des endroits les plus intéressans.

3 Août. » Le 3 Août par 62^d 34$'$ de latitude & 192^d de longitude, dit M. Cook, M. Anderson, mon Chirurgien, attaqué de consomption depuis plus d'un an, mourut. C'étoit un jeune homme plein de sentiment & d'esprit, & d'une société agréable; il savoit bien son Art, & il avoit acquis beaucoup de connoissances en d'autres parties. Les Lecteurs remarqueront, sans doute, combien il m'avoit été utile dans le cours du Voyage; & si la mort ne fût venue le frapper, le Public, j'en suis sûr, auroit reçu de lui des Mémoires sur l'Histoire Naturelle des Pays où nous avons abordé, qui prouveroient

d'une maniere démonstrative, combien il étoit digne des éloges que je lui donne ici. Peu de temps après qu'il eut rendu le dernier soupir, nous apperçûmes une terre dans l'Ouest, à douze lieues; nous supposâmes que c'étoit une Isle, & je l'appelai *Isle Anderson*, afin de perpétuer la mémoire d'un homme que j'aimois & que j'estimois beaucoup. Le lendemain, je fis venir M. Law, Chirurgien de la *Découverte*, à bord de la *Résolution*, & je nommai Chirurgien de la *Découverte* M. Samuel, premier Aide de Chirurgien de mon vaisseau «. 1778. Août.

M. Cook débarqua le 5, à une Isle qu'il a nommée *Isle du Traîneau*, & qui gît par 64^d 30′ de latitude, & 193^d 57′ de longitude; & elle a environ quatre lieues de circonférence. La surface du terrain en général offre de grosses pierres détachées, qui sont, en bien des endroits, couvertes de mousses & de végétaux. Il y compta plus de vingt ou trente especes différentes de ces végétaux, & la plupart étoient en fleur. Mais il n'y apperçut ni arbrisseaux, ni arbres, non plus que sur le Continent. Un petit terrain bas, près de la greve, où il débarqua, produisoit une quantité considerable de pourpier sauvage, de pois d'angélique, &c. Il en remplit le canot, & il fit mettre ces légumes 5.

1778. Août. dans la soupe. Il vit un renard, quelques pluviers & divers petits oiseaux, & il rencontra des cabanes en ruines, construites en partie sous terre. Ainsi des hommes avoient été depuis peu sur cette Isle, & il est clair que les Habitans de la côte voisine y viennent pour un objet quelconque; car il y avoit un sentier battu d'une extrémité à l'autre. Il trouva à peu de distance de la greve, où il mit à terre, un traîneau. Il le jugea semblable à ceux qu'emploient les Habitans du *Kamtschatka*, pour faire leurs transports sur la glace ou la neige. Il avoit dix pieds de longueur & vingt pouces de large; il étoit garni de ridelles par le haut, & d'os par en bas : sa construction me parut heureuse; ses diverses parties étoient jointes d'une maniere très-soignée, les unes avec des chevilles de bois, & la plupart avec des courroies ou des lanieres de baleine; ce qui le persuada que c'étoit un ouvrage des Naturels du pays.

9. Il se trouva le 9 par le travers du *Cap du Prince de Galles*, l'extrémité la plus occidentale des parties de l'*Amérique* connues jusqu'à présent. Ce Cap gît par 65^{d} 46′ de latitude, & 191^{d} 45′ de longitude; il porta ensuite du côté de l'*Asie*,
10. & le 10 Août il mouilla sur la côte de *Tschutsky*.

Relâche sur la Côte de Tſchutsky. *Remarques ſur ce Pays & ſur ſes Habitans.* 1778. Août.

» Au moment où nous entrâmes dans la Baie, (c'eſt M. Cook qui parle) nous apperçûmes ſur la côte ſeptentrionale, un village & des Habitans, à qui la vue de nos vaiſſeaux parut inſpirer du trouble & de la crainte. Nous diſtinguions nettement des gens qui marchoient vers l'intérieur du pays, avec des fardeaux ſur leurs épaules. Je réſolus de débarquer près de leurs habitations, qui frappoient nos regards, & je me mis en effet en route avec trois canots armés, & quelques-uns de mes Officiers. Trente ou quarante hommes qui portoient une hallebarde, un arc & des traits, étoient rangés en bataille ſur un monticule près du village : à meſure que nous approchâmes, trois d'entre eux deſcendirent ſur la greve, ils ôterent leurs chapeaux, & ils nous firent des révérences profondes. Nous répondîmes à leurs politeſſes; mais cet accueil de notre part, ne leur inſpira pas aſſez de confiance pour attendre que nous euſſions débarqué; car ils ſe retirerent au moment que nos canots toucherent le rivage. Je les ſuivis ſeul, ſans rien tenir à la main; je les déterminai, par mes ſignes & mes geſtes, à s'arrêter, & à recevoir en préſent quelques bagatelles. Ils me donnerent, en retour,

P iij

1778. Août.

deux peaux de renard & deux dents de cha
de mer. J'ignore si les largesses commenc
de mon côté ou du leur; il me parut qu'ils avoie
apporté ces choses afin de me les offrir, & qu'
me les auroient présentées quand même ils n'a
roient rien reçu de moi.

» Je les jugeai très-craintifs & très-circon
pects, & ils me prierent, par gestes, de ne p
laisser avancer les gens de ma troupe : l'un d'en
eux, sur les épaules duquel je voulus mettre
main, tressaillit, & recula de plusieurs pas. Ils
retirerent à mesure que j'approchai; ils étoie
prêts à faire usage de leurs piques, & ceux q
se trouvoient sur le monticule, se disposoient
les soutenir avec leurs traits. J'arrivai insensibl
ment au milieu d'eux, ainsi que deux ou trois d
mes compagnons. Des grains de verre que
leur distribuai, leur inspirerent bientôt une for
de confiance; ils ne s'alarmerent plus lorqu'i
virent que quelques autres de mes gens venoie
nous joindre; & les échanges entre nous com
mencerent peu-à-peu. Nous leur donnâmes d
couteaux, des grains de verre, du tabac, & i
nous donnerent plusieurs de leurs vêtemens
un petit nombre de traits; mais rien de ce que no
leur offrîmes, ne put les engager à nous céd
une pique ou un arc. Ils eurent soin de les te
toujours en arrêt; ils ne les quitterent jamais

e chev
encore
avoie
, & qu'
e ils n'a

· circon
de ne p
un d'em
mettre
pas. Ils
ils étoie
ceux q
posoient
insensibl
ou trois
re que
une for
s lorqu'
venoie
ous con
hâmes d
ac, &
emens
que no
ous céd
les te
jamais

Tom. 23. Page 229. Pl

Benard dir

'IONS.

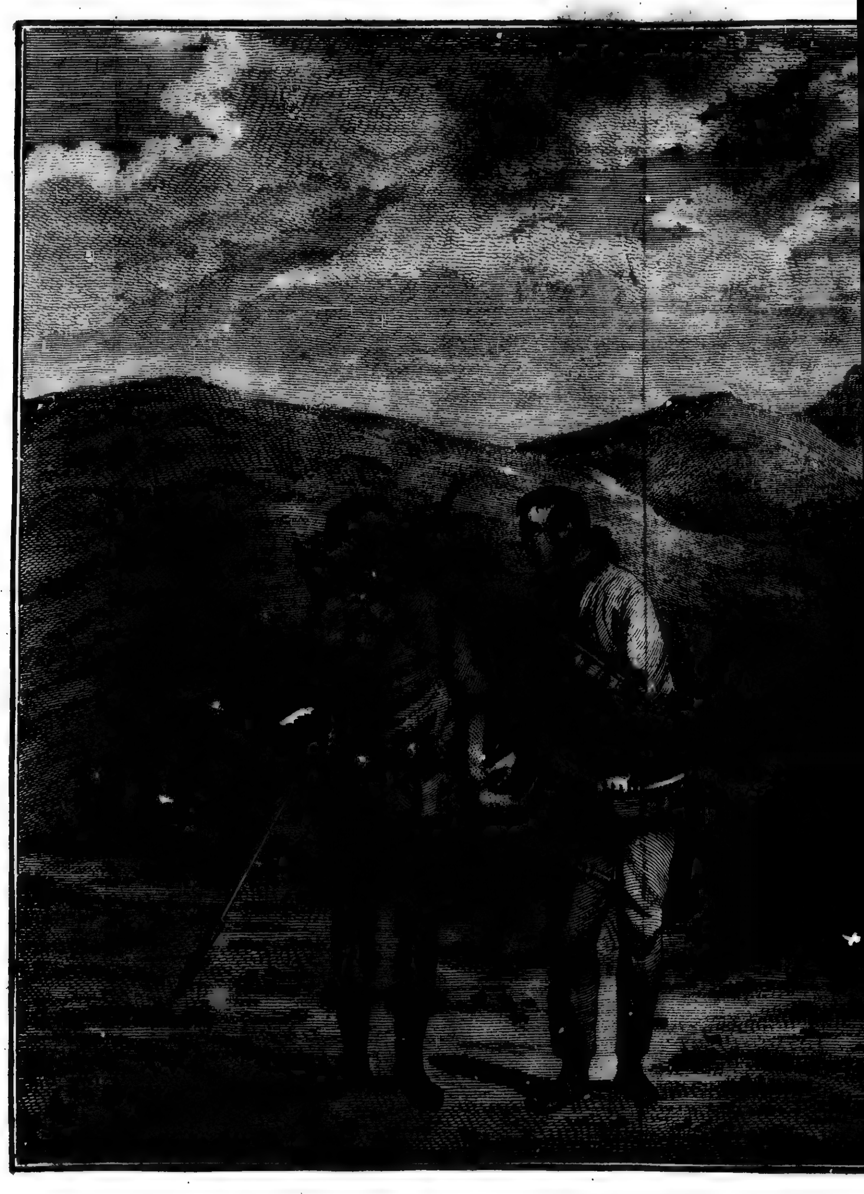
j'en exc
poſérent
& d'une
alors de
prendre
ſureté,

» Leu
mais nou
lés, & q
arrondie.
ploient c
vent pou
fourrure.
nous avio
qu'on tr
& les hal
fabrique
donné be
tures &
métal bla
l'arc & le
en bando
cuir roug
de cuir,
épaule g
nous paru
cuir roug
& d'autr

j'en excepte quatre ou cinq hommes, qui les déposerent une fois pour nous régaler d'une danse & d'une chanson : ils ne manquerent pas même alors de les placer de maniere à pouvoir les reprendre dans un instant ; ils désirerent, pour leur sureté, que nous nous tinssions assis.

1778. Août.

» Leurs traits étoient armés d'os ou de pierres ; mais nous en remarquâmes très-peu de barbelés, & quelques-uns avoient une pointe mousse arrondie. Je ne puis dire à quel usage ils emploient ces derniers, à moins qu'ils ne s'en servent pour tuer de petits animaux, sans gâter la fourrure. Leurs arcs ressembloient à ceux que nous avions vus sur la côte d'*Amérique*, & à ceux qu'on trouve parmi les Esquimaux. Les piques & les hallebardes étoient de fer ou d'acier, & de fabrique Européenne ou Asiatique : on s'étoit donné beaucoup de peine pour les orner de sculptures & de pieces de rapport d'airain ou d'un métal blanc. Ceux qui se tenoient devant nous l'arc & les traits en arrêt, portoient leurs piques en bandouliere sur l'épaule droite : une laniere de cuir rouge formoit la bandouliere : un carquois de cuir, rempli de fleches, pendoit sur leur épaule gauche. Quelques-uns de ces carquois nous parurent extrêmement jolis ; ils étoient de cuir rouge ; & ils offroient une broderie élégante & d'autres ornemens.



LES TSCHUTSKY ET



Benard

S TSCHUTSKY ET LEURS HABITATIONS.

1778. Août.

» Plusieurs autres choses, & leurs vêtemens, en particulier, annoncent un degré d'industrie, bien supérieur à ce qu'on attend d'une peuplade placée à une si haute latitude. Tous les Sauvages que nous avions vus depuis notre arrivée sur la côte d'*Amérique*, étoient d'une petite taille; ils avoient la face joufflue & arrondie, & les os des joues proéminens. Les Habitans du pays, où nous relâchions maintenant, nous offroient des visages alongés; ils étoient robustes & bien faits; en un mot, ils paroissoient d'une race absolument différente. Nous n'apperçûmes ni enfans, ni vieillards, si j'en excepte un homme qui avoit la tête chauve, & étoit désarmé : les autres sembloient être des guerriers d'élite; ils se trouvoient au-dessous plutôt qu'au-dessus du moyen âge. Une marque noire, la seule de ce genre que je remarquai, traversoit la figure du vieillard : ils avoient tous les oreilles percées, & quelques-uns y portoient des grains de verre : c'étoit à-peu-près leur unique parure, car ils n'en ont point à leurs levres. Ceci est un nouveau point dans lequel ils different des Américains que nous avions vus en dernier lieu.

» Leur vêtement est composé d'un chapeau, d'une jaquette, d'une paire de culottes, d'une paire de bottes & d'une paire de gants : chacune de ces choses est de cuir, de peaux de daim ou

de chien, ou de veau de mer, extrêmement bien apprêtées, &c.; quelques-unes conservent leurs poils. La tête entre dans le chapeau. Indépendamment de ces chapeaux, dont la plupart des Naturels du pays font usage, nous achetâmes des capuchons de peaux de chien, & assez grands pour couvrir la tête & les épaules. Leur chevelure nous parut noire, mais elle étoit rasée, ou coupée très-près, & aucun d'eux ne portoit la barbe. Dans le petit nombre d'articles qu'ils obtinrent de nous, les couteaux & le tabac furent ce qu'ils estimerent le plus. 1778. Août.

» Leurs habitations d'été different de leurs habitations d'hiver; les dernieres ressemblent exactement à une voûte, dont le plancher est un peu au-dessous de la surface de la terre. L'une d'elles que j'examinai, avoit une forme ovale, environ vingt pieds de hauteur, & à-peu-près douze d'élévation; la charpente étoit de bois & de côtes de baleine disposées d'une maniere judicieuse, & liées ensemble par des corps plus petits: il y a sur cette charpente, une premiere couverture d'une herbe forte & grossiere, qui en porte une seconde de terre, en sorte qu'au dehors, la maison ressemble à un petit mondrain, soutenu par une muraille de pierres de trois ou quatre pieds de hauteur, construite autour des deux côtés, & à une extrémité. A l'autre extrémité, la

1778. Août.

terre eſt élevée en pente, de maniere à pouvoir monter à l'entrée, qui n'eſt autre choſe qu'un trou placé au ſommet du toit. Le lieu où l'on marche étoit plancheyé, & il y avoit au-deſſous une eſpece de cellier dans lequel je n'apperçus que de l'eau. Je remarquai, au bout de chacune des cabanes, une chambre voûtée, que je pris pour un magaſin. Ces magaſins communiquoient à l'habitation par un paſſage obſcur, & avec l'atmoſphere par une ouverture qui ſe trouve dans le toit, & qui eſt au niveau du terrain ſur lequel on marche en plein air; mais on ne peut pas dire qu'ils ſont abſolument ſouterrains, car une des extrémités touchoit au bord de la colline, le long de laquelle ils ſont rangés, & elle étoit conſtruite en pierre. Le deſſus étoit ſurmonté d'une eſpece de guérite de ſentinelle, ou de tour, compoſée d'oſſemens d'un gros poiſſon.

» Les cabanes d'été ſont circulaires & aſſez étendues; elles forment une pointe au ſommet: des perches légeres, & des os couverts de peaux d'animaux marins, en compoſent la charpente. L'une d'elles, dont j'examinai auſſi l'intérieur, offroit un âtre au foyer, à côté de la porte: j'y vis un petit nombre de vaſes de bois, dont chacun étoit fort ſale. Les endroits où ſe couchent les Naturels, ſe trouvoient ſur les flancs, & occupoient à-peu-près la moitié de la circonfé-

rence. Il paroît qu'ils ont des idées de pudeur & de décence, car il y avoit plusieurs séparations formées avec des peaux. Le lit & le coucher étoient de peaux de daim, la plupart seches & propres. 1778. Avril.

» J'observai autour des habitations, divers échafauds de dix à douze pieds de hauteur, pareils à ceux que nous avions rencontrés sur quelques parties de la côte d'*Amérique*. Ils étoient d'os dans toutes leurs parties, & ils paroissoient destinés à sécher du poisson ou des peaux; on les met ainsi hors de la portée des chiens, très-nombreux dans le pays. Ces chiens sont de l'espece du renard, mais plus gros, & de différentes couleurs; ils ont de longs poils soyeux, qui ressemblent à de la laine. Il est vraisemblable qu'ils les attelent à leurs traîneaux pendant l'hiver, car ils ont des traîneaux; & j'en vis un nombre assez considérable dans une de leurs habitations d'hiver. Peut-être aussi que les chiens entrent dans leur régime diététique, car j'en apperçus plusieurs qui avoient été tués le matin.

» Les canots de cette peuplade sont du même genre que ceux des Sauvages, établis à la côte Nord-Ouest de l'*Amérique*; Nous en trouvâmes de grands & de petits dans une crique qui est au-dessous du village.

» Les environs de la bourgade, nous offrirent

1778. Août. une multitude d'ossemens de gros poissons & d'autres animaux marins; d'où il y a lieu de croire que la mer fournit la plus grande partie de leurs subsistances. Le pays me parut extrêmement stérile, car je n'y vis ni arbres, ni arbrisseaux. Nous observâmes, à quelque distance à l'Ouest, une chaîne de montagnes couvertes de neige, tombée depuis peu.

» Nous supposâmes d'abord que cette terre fait partie de l'Isle d'*Alaschka*, marquée dans la Carte de M. Staehlin, dont j'ai parlé plus haut. Mais d'après la forme de la côte, d'après la position du rivage opposé d'*Amérique*, & d'après la longitude, nous ne tardâmes pas à penser que c'étoit le *pays des Tschutsky*, ou l'extrémité orientale de l'*Asie*, reconnue par Behring, en 1728. Pour adopter cette derniere opinion sans examen ultérieur, il auroit fallu juger la Carte de M. Staehlin extrêmement fautive, jusque dans les degrés de latitude, ou même croire qu'elle offre des détails absolument chimériques : je n'avois pas droit de juger ainsi un ouvrage muni de garans si dignes de considération, sans donner des preuves très-claires.

» Lorsque nous eûmes passé deux ou trois heures avec cette peuplade, nous retournâmes au vaisseau «.

M. Cook après cette viſite aux *Tſchutsky*, dont on verra plus bas les heureux effets, s'éloigna de la côte d'*Aſie*; il ſe rapprocha de celle d'*Amérique*; & lorſqu'il l'eut ralliée, il cingla au Nord. 1778. Août.

Le 17 avant midi, il apperçut dans l'horizon, une clarté pareille à celle que produit la réflexion de la glace, & qu'on appelle communément le *clignotement* de la glace. N'imaginant pas rencontrer des glaces ſi-tôt, il y fit peu d'attention: cependant l'âpreté de l'air, & l'obſcurité du ciel, ſembloient annoncer un changement bruſque depuis deux ou trois jours. Une heure après, la vue d'une large plaine de glace, ne lui laiſſa plus de doutes ſur la cauſe de la clarté de l'horizon. Ne pouvant, à deux heures & demie, marcher plus avant, il revira près des bords de la glace, par 70ᵈ 41′ de latitude. La glace étoit abſolument impénétrable, & elle ſe prolongeoit de l'Oueſt-quart-Sud-Oueſt, à l'Eſt-quart-Nord-Eſt, auſſi loin que pouvoit s'étendre la vue. Il trouva ici une foule de chevaux marins; il y en avoit dans l'eau: le plus grand nombre occupoit la glace. Il en tua pluſieurs.

» Leur graiſſe, dit M. Cook, approche de la ſaveur de la moëlle, mais elle devient rance dans peu de jours, ſi on ne la ſale pas: lorſqu'elle eſt

1778. Août.

salée, elle se conserve bien plus long-temps. La chair est grossiere & noire, & elle a une saveur forte : le cœur est presque aussi bon que celui d'un bœuf. Quand la graisse est fondue, elle donne beaucoup d'huile, qui brûle très-bien dans les lampes ; & les peaux, qui sont très-épaisses, nous servirent infiniment pour la garniture de nos agrès. Les dents, ou les crocs de la plupart des individus, étoient très-petites à cette époque de l'année ; quelques-unes, même des plus gros & des plus âgés, n'excédoient pas six pouces de longueur : nous en conclûmes que leurs vieilles dents étoient tombées depuis peu.

» Ils se tiennent sur la glace en troupeaux de plusieurs centaines ; ils se roulent pêle-mêle, les uns sur les autres, comme les cochons : leur voix est très-éclatante ; en sorte que pendant la nuit, ou dans les temps brumeux, ils nous avertirent du voisinage de la glace, avant que nous pussions la découvrir. Nous n'avons jamais trouvé tout le troupeau endormi ; nous en remarquâmes toujours quelques-uns qui faisoient sentinelle. Ceux-ci éveilloient leurs camarades à l'approche de nos canots, & l'alarme se communiquant peu-à-peu, la troupe entiere se montroit éveillée ; mais ils ne se hâtoient ordinairement de prendre la fuite, qu'après que nous leur avions tiré des coups de fusil : alors ils se jetoient à la mer avec le plus

rand désordre. Quand nous n'avions pas tué à la 1778. Août.
remiere décharge ceux que nous tirions, nous
s perdions communément, quoiqu'ils fussent
lessés d'une maniere mortelle : ils ne nous paru-
ent pas aussi dangereux que certains Auteurs
ont dit. Ils ne nous semblerent pas même redou-
bles *lorsque* nous les attaquions. Leur mine est
lus effrayante que leur naturel. Des troupes
ombreuses nous suivoient & venoient près de
os canots; mais ils se précipitoient dans les flots,
ès qu'ils appercevoient la lueur de l'amorce,
u même dès qu'ils voyoient qu'on les couchoit
n joue. Les femelles défendent leurs petits jus-
u'à la derniere extrémité, & aux dépens de leur
ie, dans l'eau ou sur la glace. Les jeunes ne
uittoient pas leurs meres, lors même qu'elles
oient mortes, en sorte que si nous avions tué
s unes, nous étions sûrs des autres.

» J'examinai la glace de près. Le 27, je la 27.
ouvai composée de pieces flottantes, de diver-
s grandeurs, & tellement réunies, que je pou-
ois à peine percer la bordure extérieure avec
n canot; elle présentoit aux vaisseaux une bar-
ere aussi impénétrable que des rochers. Je remar-
uai qu'elle étoit par-tout pure & transparente,
xcepté dans la partie supérieure qui se trouvoit
n peu poreuse. Je jugeai que c'étoit de la neige
acée, & il me parut qu'elle s'étoit toute formée

1778. Août.

à la mer : car outre qu'il est invraisemblable, ou plutôt impossible que des masses si énormes flottent dans des rivieres, où il y a à peine assez d'eau pour un canot, nous n'y apperçûmes aucune des choses que produit la terre ; & on auroit dû y en voir, si elle s'étoit formée dans des rivieres grandes ou petites. Les morceaux qui composoient la bordure extérieure de la plaine, avoient de quarante ou cinquante verges d'étendue, à quatre ou cinq, & il me sembla que les plus considérables plongeoient dans l'eau au moins de trente pieds. Il est aussi peu probable que cette glace eût été produite en entier dans une seule saison : je croirois plutôt que c'est le résultat d'un grand nombre d'hivers. Je pensai également que le reste de l'été ne suffiroit pas pour en fondre la dixieme partie ; car le Soleil avoit déjà déployé sur elle la plus vive influence de ses rayons. Je suis persuadé d'ailleurs que le Soleil contribue peu à la diminution de ces glaces monstrueuses : si cet Astre est long-temps sur l'horizon, il ne se montre guere que quelques heures à la fois ; & souvent on ne le voit pas de plusieurs jours. C'est le vent, ou plutôt ce sont les flots excités par le vent qui réduisent la taille de ces masses énormes, à force de les jeter les unes contre les autres, & de miner ou d'entraîner les parties qui se trouvent exposées aux chocs des vagues. Nous

en

en eûmes une preuve certaine ; car nous observâmes que la surface supérieure de beaucoup de morceaux avoit été emportée, tandis que la base ou la partie inférieure demeuroit ferme dans un espace de plusieurs brasses, autour de celle qu'on voyoit encore au-dessus de l'eau, & ressembloit exactement à un bas-fond qui environne un rocher élevé. Nous mesurâmes la profondeur de la mer sur un de ces morceaux, & elle fut de quinze pieds ; en sorte que les vaisseaux auroient pu y passer. Si je ne l'avois pas mesuré, je n'aurois jamais imaginé qu'il y eût au-dessus du niveau des flots un poids de glace assez fort, pour tenir la partie inférieure si avant sous les vagues. Ainsi, il peut arriver qu'une saison orageuse détruise plus de glaces que n'en forment plusieurs hivers, ce qui les empêche de trop s'accroître ; mais tous les Navigateurs, qui ont été sur les lieux, concluront qu'il y en reste toujours un fonds en réserve, & cette vérité ne peut être contestée que par des Physiciens qui arrangent des systêmes dans leur cabinet «.

1778. Août.

Enfin le 29 Août, M. Cook, après avoir lutté long-temps contre les glaces, & essayé vainement le passage du côté de l'*Asie* & du côté de l'*Amérique*, crut devoir différer ses tentatives jusqu'à l'année suivante. 29.

» La saison étoit si avancée, dit-il, & l'époque où

1778. Août. commencent les gelées s'approchoit tellement; que je ne jugeai pas prudent de faire de nouvelles tentatives, pour découvrir cette année un passage dans la Mer Atlantique. Je songeois à trouver un endroit où nous pussions faire du bois & de l'eau; & la chose dont je m'occupois le plus, étoit l'emploi de mon hiver, de maniere à le rendre utile à la Géographie & à la Navigation, & à me mettre en état de retourner au Nord l'été suivant, pour y faire de nouveau la recherche d'un passage «.

M. Cook ayant pris la résolution de cingler au Sud, continua à relever la pointe des Isles & des côtes de l'*Amérique* & de l'*Asie* qui se trouvent dans ces parages. Il eut avec les Naturels du pays plusieurs entrevues dont nous ne parlerons pas; & il arriva, le 12 Septembre, à une *Entrée* de la côte d'*Amérique* qu'il a appelée *Entrée de Norton*, & où il mouilla.

12 Sept.

*Relâche à l'*Entrée de Norton. *Remarques sur cette partie de l'*Amérique *& sur ses Habitans.*

» La rade étant très-ouverte, dit-il, & par conséquent peu sûre, je résolus de ne pas attendre que toutes nos futailles fussent remplies, car il auroit fallu pour cela quelque temps; mais seu-

lement d'approvisionner de bois les vaisseaux, & de chercher ensuite une aiguade plus commode. Nous enlevâmes les bois qui se trouvoient sur la greve, & comme le vent souffloit le long de la côte, les canots pouvoient marcher à la voile des deux côtés; ce qui abrégea notre travail.

1778. Septemb.

» Je descendis à terre l'après-dînée, & je fis une promenade dans l'intérieur du pays; les endroits où il n'y avoit point de bois, étoient couverts de bruyeres, & d'autres plantes, dont quelques-unes produisent une quantité considérable de baies. Toutes ces baies étoient mûres; celles de la camarigne sur-tout : on trouvoit à peine une seule plante qui fût en fleur. Les sous-bois, tels que le bouleau, les saules & les aunes, rendoient très-incommode la promenade parmi les arbres, qui étoient tous de l'espece du *spruce*, & dont aucun n'avoit plus de six ou huit pouces de diametre; mais nous en rencontrâmes quelques-uns de couchés sur la greve, qui étoient deux fois plus gros. Tout le bois qui flottoit dans cette partie de la Mer du Nord, étoit de sapin; nous n'en vîmes pas un morceau d'une autre sorte.

» Le lendemain, une des familles du pays 13.
s'approcha de l'endroit où nous embarquions du bois. J'ignore quel nombre elle formoit lorsqu'elle arriva; je comptai seulement le mari, la

1778. Septemb.

femme, un enfant, & un homme si perclus de ses membres, que je n'en avois jamais vu, ou qu'on ne m'en avoit jamais cité un pareil. Le mari étoit presque aveugle, & sa physionomie, non plus que la physionomie de sa femme, n'annonçoient pas autant de douceur que celle des Sauvages que j'avois eu occasion de rencontrer sur cette côte. Leurs levres inférieures étoient percées, & ils mettoient le fer au-dessus de tout. En échange de quatre couteaux que nous avions fait avec un vieux cercle de fer, ils me donnerent environ quatre cents livres de poisson, qu'ils avoient pris pendant la journée ou la veille. Il y avoit des truites, & le reste tenoit le milieu, pour la grosseur & la saveur, entre le mulet & le hareng. J'offris quelques grains de verre à l'enfant, qui étoit une fille; sur quoi la mere fondit en larmes; le pere pleura ensuite; l'homme perclus de ses membres versa aussi des pleurs un moment après; & enfin la fille elle-même imita les autres. Mais cette musique ne dura pas long-temps (*a*). A l'entrée de la

(*a*) Le Capitaine King m'a communiqué les détails que voici, sur son entrevue avec la même famille. » Le 12, tandis que je » surveillois ceux de nos gens qui remplissoient les futailles, » une pirogue, remplie de Naturels, s'approcha de moi; je les » engageai à débarquer, & un vieillard & une femme descen» dirent à terre. Je donnai un petit couteau à la femme, en

nuit, les vaiſſeaux ſe trouverent largement appro- 1778. Septemb.
viſionnés de bois, & chacun d'eux avoit em-
barqué environ douze futailles d'eau.

» Le 14, un Détachement alla couper des 14.
balais, dont nous avions beſoin, & des branches de *ſpruce* dont je voulois faire de la biere. Tout le monde revint à bord à midi, car le vent qui étoit devenu frais, produiſoit ſur la greve un tel reſſac, que les canots ne pouvoient plus débarquer ſans beaucoup de peine. Nous ne ſavions pas encore d'une maniere certaine, ſi la côte au-deſſous de laquelle nous étions, faiſoit partie d'une Iſle ou du Continent de l'*Amérique :* le peu

» lui faiſant entendre qu'elle en recevroit de moi un beaucoup » plus grand, ſi elle me procuroit du poiſſon : elle m'avertit » par ſignes de la ſuivre. Je l'avois accompagnée l'eſpace d'environ » un mille, lorſque l'homme ſe laiſſa tomber en traverſant une » greve pierreuſe, & ſe fit au pied une bleſſure profonde. Je » m'arrêtai, & la femme tourna ſon doigt ſur les yeux de l'homme, » que je vis couverts d'une taie épaiſſe & blanche. Il ſe tint » enſuite près de ſa femme, qui l'inſtruiſit des obſtacles qui ſe » trouvoient ſur ſon chemin. La femme portoit ſur ſon dos un » petit enfant, couvert avec le chaperon de ſa ſouquenille. » J'ignorai ce que c'étoit, juſqu'au moment où je l'entendis » pouſſer des cris. J'atteignis leur canot, après deux milles de » chemin; il étoit de peau, ouvert & renverſé, la partie convexe » du côté du vent; & il leur ſervoit de cabane. On exigea de » moi une ſinguliere opération. On me recommanda d'abord de » retenir mon haleine, enſuite de ſouffler, & enfin de cracher » ſur les yeux du malade : quand j'eus fait ces trois choſes, la » femme prit mes mains; & les preſſant contre l'eſtomac de ſon

de profondeur de la mer ne nous permettant pas d'employer les vaisseaux pour déterminer ce point, je chargeai le Lieutenant King de prendre deux canots, & de s'occuper de toutes les recherches propres à résoudre la question. L'après-midi, la *Résolution* & la *Découverte* gagnerent la baie qui est au côté Sud-Est du cap *Denbigh*, & nous y mouillâmes. Quelques-uns des Naturels arriverent bientôt après sur de petites pirogues, & ils échangerent du saumon sec contre les bagatelles que nous avions à leur donner.

1778. Septemb.

16. » Le 16, à la pointe du jour, neuf hommes qui montoient chacun une pirogue, vinrent nous

» mari, elle les y tint quelque temps, & elle raconta, sur ces » entrefaites, une histoire désastreuse de sa famille, en me » montrant quelquefois son mari; d'autres fois un homme perclus » de tous ses membres, qui appartenoit à la famille, & quelquefois son enfant. J'achetai tout le poisson qu'ils avoient, » c'est-à-dire, du très-beau saumon, de la truite saumonée & » des mulets; ils le remirent fidellement au Matelot que je leur » envoyai après mon départ. Le mari avoit cinq pieds deux » pouces, & il étoit bien fait. Il avoit le teint couleur de » cuivre, des cheveux noirs & courts, & peu de barbe. Sa » levre inférieure étoit percée de deux trous, mais il n'y portoit » point d'ornemens. La femme étoit petite & trapue; elle avoit » le visage joufflu & rond : une jaquette de peau de daim, » garnie d'un grand chaperon, composoit son vêtement; & » elle avoit des bottes très-larges. Le mari & la femme avoient » des dents noires, qui me parurent limées jusqu'au niveau des » gencives. La femme étoit piquetée dans l'espace qui sépare » la levre du menton «.

voir. Ils s'approcherent du vaiſſeau avec circonſpection ; il étoit clair qu'ils vouloient ſeulement ſatisfaire leur curioſité. Ils ſe rangerent ſur la même ligne, à l'arriere de la *Réſolution*, & ils ſe mirent à chanter, tandis que l'un d'eux battoit d'une eſpece de tambour, & qu'un autre faiſoit mille mouvemens avec ſes mains & avec ſon corps. Nous ne remarquâmes rien de ſauvage dans leur chanſon, ou dans les geſtes qui l'accompagnerent. Aucun de nous ne put découvrir que la taille & les traits de cette peuplade différaſſent en quelque choſe de la taille & des traits des Américains que nous avions rencontrés ſur les autres parties de la côte, ſi j'en excepte ceux de l'*Entrée du Roi Georges*. Leur vêtement, compoſé ſur-tout de peaux de daim, avoit la même forme, & ils ſont auſſi dans l'uſage de ſe percer la levre inférieure & d'y mettre des ornemens.

1778. Septemb.

» Les habitations étoient près de la greve ; elles n'offroient qu'un toit en pente, fait avec des morceaux de bois, & couvert de gramens & de terre : les flancs étoient entiérement ouverts. Le plancher eſt auſſi de morceaux de bois ; l'entrée ſe trouve à une des extrémités, & l'âtre ou le foyer par-derriere. Il y a près de la porte un petit trou qui donne une iſſue à la fumée.

» Après le déjeûner, un Détachement ſe rendit à la péninſule, pour y faire des balais, &

1778. Septemb.

y couper des branches de *spruce*. La moitié du reste des Equipages eut en même temps la permission d'aller cueillir des baies. Ceux-ci revinrent à midi, & ceux qui avoient fait le service à bord, allerent aussi à terre. On trouve ici des groseilles, des vaciets, des baies, des bruyeres, &c. Je débarquai de mon côté, & je traversai une partie de la péninsule : je découvris en plusieurs endroits une herbe très-bonne, & je vis à peine un coin de terre où il n'y eût pas quelques végétaux. Le canton bas qui joint cette péninsule au Continent, étoit plein de mares d'eau, dont quelques-unes se trouvoient déjà glacées. Il y avoit un grand nombre d'oies & d'outardes, mais elles étoient si sauvages, qu'il ne fut pas possible de les tirer. Nous vîmes aussi des becassines, & des perdrix de deux especes. Les terrains boisés offroient une quantité considérable de mousquites ; quelques-uns des Officiers, qui pénétrerent plus avant que moi, rencontrerent un petit nombre de Naturels des deux sexes, dont ils furent reçus avec civilité.

» Il me paroît que cette péninsule a dû former une Isle dans les temps anciens, car plusieurs indices nous annoncerent que la mer avoit inondé l'isthme. Il nous sembla que même à présent, les vagues sont contenues par un banc de sable, & les pierres & le bois que jettent les flots. Ce

anc de ſable indique d'une maniere évidente, que la terre empiete ſur l'Océan, & il étoit aiſé e ſuivre les accroiſſemens qu'elle prend peu-peu. 1778. Septemb.

» M. King revint de ſon petit voyage ſur les pt heures du ſoir; il me dit qu'il s'étoit avancé vec les canots trois ou quatre lieues plus loin ue les vaiſſeaux n'auroient pu le faire; qu'il voit débarqué enſuite au côté occidental; que u ſommet des hauteurs, il avoit vu la réunion es deux côtes; que l'entrée eſt terminée par ne petite riviere ou par une crique, devant la-uelle il y a des bancs de ſable ou de vaſe; que eau a par-tout peu de profondeur; que le ter-in eſt bas & marécageux à quelque diſtance au ord; qu'il s'éleve enſuite en collines; & qu'il i avoit été aiſé de ſuivre la jonction complete e ces collines de chaque côté de l'*Entrée*.

» Du ſommet des hauteurs, d'où M. King connut l'*Entrée*, il diſtingua un grand nombre e vallées étendues, qui contenoient des rivie-s qui étoient bien boiſées, & bornées par des ollines, d'une pente douce & d'une élévation odérée; l'une de ces rivieres, ſituée au Nord-ueſt, lui parut être conſidérable, & d'après ſa rection, il fut porté à croire qu'elle a ſon em-bouchure dans la mer, au fond de la Baie. Quel-ues-uns de ſes gens qui pénétrerent au-delà de

1778. Septemb.

cette riviere, rencontrerent des arbres plus gros à mesure qu'ils s'avancerent.

» J'ai donné à cette *Entrée*, le nom d'*Entrée de Norton*, en honneur de Sir Fletcher Norton, Orateur de la Chambre des Communes, & proche parent de M. King. Elle se prolonge au Nord jusqu'à 64^{d} 55' de latitude.

» Etant alors bien assuré que la Carte de M. Staehlin est très-défectueuse, & ayant établi le Continent d'*Amérique* dans l'espace où il met son Isle imaginaire d'*Alaschka*, je devois songer à quitter ces parages septentrionaux, & à me retirer pendant l'hiver, dans un endroit où je pusse laisser reposer mes Equipages, & embarquer quelques vivres. *Pétropaulouska*, ou *Saint-Pierre & Saint-Paul*, l'un des havres du *Kamtschatka*, ne me parut pas propre à recevoir tant de monde. D'autres raisons me déterminerent d'ailleurs à ne point y aller à cette époque. J'indiquerai d'abord l'extrême répugnance que j'avois à demeurer six ou sept mois dans l'inaction; je ne pouvois rien faire d'utile si je passois l'hiver dans ces parages du Nord. De toutes les terres qui se trouvoient à notre portée, les Isles *Sandwich* étoient celles qui me promettoient le plus d'agrémens & le plus de vivres. Je résolus donc de m'y rendre; mais, avant d'exécuter ce projet, nous avions besoin de faire de l'eau. Pour nous en procurer,

je me décidai à longer la côte d'*Amérique* au Sud, 1778. Septemb.
en cherchant un havre, & à m'efforcer d'achever la reconnoissance des parties qui sont immédiatement au Nord du Cap *Newenham*. Si je n'y rencontrois point de havre, je résolus de gagner *Samganoodha*, lieu fixé pour notre rendez-vous, en cas de séparation «.

Relâche à Oonalashka. *Remarques sur cette partie de l'*Amérique*, & sur ses Habitans.*

M. Cook arriva à *Oonalashka* le 3 Octobre. 3 Octob.

» Les Habitans, qui sont en assez grand nombre, dit-il, vinrent nous voir plusieurs fois; ils nous apporterent du saumon sec, & d'autres poissons, que les Matelots payerent avec du tabac. Peu de jours auparavant, on avoit distribué à l'Equipage ce qui me restoit de cet article, & nous n'en avions pas la moitié de ce qu'il en auroit fallu pour répondre aux demandes des Insulaires. Au reste, les Matelots Anglois sont si peu prévoyans, qu'ils furent aussi prodigues de leur tabac, que s'ils étoient arrivés dans un port de la *Virginie*, & en moins de quarante-huit heures, la valeur de cet article tomba de plus de mille pour cent.

» La plupart des végétaux que nous avions

1778. Octobre.

trouvés ici, quand nous y vînmes pour la premiere fois, ſe décompoſoient ; en ſorte que la quantité conſidérable de baies que produit le ſol, nous fut de peu d'utilité ; mais afin de tirer tout le parti poſſible de ces productions, un tiers de l'Equipage eut la permiſſion d'en aller cueillir : Une ſeconde diviſion partoit au retour de la premiere, & ainſi tout le monde deſcendit ſur la côte. Les Naturels nous en vendirent de plus une grande quantité. Ces baies & la biere de *ſpruce* qu'on ſervit chaque jour aux chambrées, détruiſirent radicalement les germes de ſcorbut qui pouvoient être dans l'un ou l'autre des vaiſſeaux.

» Les gens du pays nous apporterent en outre beaucoup de poiſſon, & ſur-tout du ſaumon frais ou ſec. Quelques pieces de ſaumon frais étoient parfaites ; mais une des eſpeces de ce poiſſon, que nous appelâmes le *nez crochu*, à cauſe de la forme de ſa tête, ne nous parut pas trop bonne. Nous tirâmes la ſeine à diverſes repriſes, au fond de la baie, & nous prîmes une quantité aſſez conſidérable de truite ſaumonnée, & une plie qui peſoit 250 livres. Lorſque nous n'eûmes plus de ſuccès à la ſeine, nous employâmes l'hameçon & la ligne. Je détachois tous les matins un canot ; il rapportoit ordinairement huit ou dix plies, qui ſuffiſoient pour la nourriture de l'Equipage.

Les plies étoient excellentes, & peu de perſonnes leur préférerent la truite ſaumonnée. La pêche ne fournit pas ſeulement à notre conſommation journaliere, elle nous fournit quelques proviſions de réſerve; & il en réſulta ainſi une épargne ſur nos vivres, c'eſt-à-dire, un bien très-important. 1778. Octobre.

» Un des Naturels d'*Oonolashka*, nommé Derramoushk, me fit, le 8, un préſent très-ſingulier, vu le lieu où je me trouvois. C'étoit un pain de ſeigle, ou plutôt un pâté qui avoit la forme d'un pain, car il contenoit du ſaumon très-aſſaiſonné de poivre. Cet homme apportoit un préſent ſemblable pour le Capitaine Clerke, avec une lettre, & une ſeconde lettre pour moi. Les deux lettres étoient écrites dans une langue que perſonne des Equipages n'entendoit. Nous ſuppoſâmes, avec raiſon, que ces préſens venoient de quelques Ruſſes, qui étoient alors dans notre voiſinage; nous leur envoyâmes par le même commiſſionnaire, un petit nombre de bouteilles de rum, de vin, & de l'eſpece de biere qu'on appelle *porter*. Nous penſâmes que nous n'avions rien de plus agréable à leur offrir, & nous ſûmes bientôt que nous ne nous étions pas trompés. Ladiard, Caporal des Soldats de Marine, homme fort intelligent, accompagna Derramoushk : je lui recommandai de ſe procurer des informations ultérieures, & s'il rencontroit 8.

1778. Octobre. des Russes, de tâcher de leur faire comprendre que nous étions Anglois, c'est-à-dire, des amis & des alliés de leur Nation.

10. » Ladiard revint le 10 avec trois Russes, Commerçans de fourrures ; ils résidoient, ainsi que quelques autres de leurs compatriotes, à *Egoochshac*, où ils avoient une maison, des magasins, & une sloupe d'environ trente tonneaux. L'un des trois étoit le Patron, ou le Lieutenant du bâtiment ; un autre écrivoit très-bien, & savoit se servir des chiffres arabes : je leur trouvai à tous de l'intelligence & un bon maintien, & ils m'auroient donné, avec plaisir, les informations que je pouvois désirer ; mais n'ayant point d'interprete, il nous fut très-difficile de nous entendre. Ils sembloient être fort instruits des tentatives faites par leurs compatriotes, pour découvrir un passage dans la Mer glaciale ; & les terres découvertes par Behring, Tscherikoff & Spangenberg, ne leur étoient pas étrangeres ; mais ils ne paroissoient connoître que le nom du Lieutenant Syndo ou Synd (*a*), & quand nous leur eûmes présenté la Carte de M. Staehlin, nous jugeâmes qu'ils n'avoient pas la moindre idée des terres

(*a*) Le peu qu'on sait du Voyage de Synd, se trouve, avec une Carte, dans les *Nouvelles Découvertes des Russes*, par M. Coxe.

1778. Octobre.

u'on y trouve. Lorfque je leur montrai fur cette arte le *Kamtſchatka* & quelques autres pays ès-connus, ils me demanderent fi j'avois vu les les indiqu[illegible] fur ce papier : je répondis que on ; & l'[illegible] eux mettant fon doigt fur une artie de la Carte, où plufieurs de ces Ifles font lacées, il me dit qu'il les avoit cherchées, & u'il n'en avoit rencontré aucune. Je lui comuniquai enfuite la Carte que j'avois dreffée, je m'apperçus que toutes les parties de la ôte d'*Amérique*, excepté celle qui gît en face leur Ifle, leur étoient abfolument inconnues. un d'eux m'apprit qu'il avoit fuivi Behring dans n Voyage à la côte d'*Amérique ;* mais il étoit en jeune à l'époque de l'expédition dont je ens de parler, car il s'étoit écoulé 37 ans puis, & il ne paroiffoit pas âgé : ils avoient us trois un refpect extrême pour le nom de hring, & jamais homme de mérite n'a reçu, rès fa mort, de plus grandes marques de vénéion. Le trafic qui les occupoit eft fort lucra. Si le commerce des fourrures a été entrepris s'il s'eft étendu à l'Eft du *Kamtſchatka*, les ffes le doivent au fecond Voyage de cet habile vigateur, dont les malheurs font devenus une rce de richeffes pour les individus & pour la tion en général : fi les nombreux accidens 'il éprouva ne l'avoient pas jeté par hafard fur

1778. Octobre. l'Isle où il est mort, & d'où les misérables reste
de son Equipage ramenerent des échantillons de
précieuses fourrures qu'il avoit trouvées, il e
vraisemblable que les Russes auroient abandonné
ces voyages, qui pouvoient produire des Décou-
vertes dans les parages de la côte d'*Amérique.* En
effet, depuis sa mort, cet objet paroît avoir
fixé beaucoup moins l'attention du Gouverne-
ment, & les Découvertes qu'on a faites aprè
lui, sont dues en grande partie à l'esprit entre-
prenant des Négocians particuliers, encouragé
toutefois par le Cabinet de *Pétersbourg.* Les trois
Russes ayant passé la nuit sur mon bord, alle-
11. rent voir le Capitaine Clerke le lendemain, &
ils nous quitterent très-contens de notre accueil
ils me promirent de revenir dans peu de jour
& de m'apporter une Carte des Isles situées entr
Oonalashka & le *Kamtschatka.*

14. » Le 14 au soir, tandis que nous étions, M
Webber & moi, dans un Village peu éloigné d
Samganoodha, nous vîmes débarquer un Russe
lequel, selon ce que j'appris ensuite, étoit l
principal personnage de cette Isle & des Isle
voisines : il s'appeloit Erasim Gregorioff Si
Ismyloff. Il arriva sur un canot qui portoit tro
personnes, & il étoit suivi de vingt à trente p
rogues montées par un seul homme. Je remarqu
que la premiere chose dont ils s'occuperent aprè
leu

leur débarquement, fut de construire avec les matériaux qu'ils avoient amenés, une petite tente pour Ismyloff; ils en éleverent ensuite d'autres pour eux avec leurs embarcations & leurs pagaies qu'ils recouvrirent d'herbe; ainsi, ils n'incommoderent point les Habitans du Village. Ismyloff nous ayant invités dans sa tente, nous servit du saumon sec & des baies : je jugeai qu'il n'avoit rien de meilleur à nous offrir. Il paroissoit avoir du bon sens & de l'esprit, & ce fut pour moi un extrême déplaisir de ne pouvoir me faire entendre qu'à l'aide des signes & de quelques figures, ce qui cependant me fut d'un grand secours. Je le priai de venir à mon bord le lendemain; il y vint en effet accompagné de tout son monde. Il s'étoit établi dans notre voisinage, afin de nous voir souvent.

1778. Octobre.

15.

» Je comptois recevoir de lui la Carte que ses trois Compatriotes m'avoient promise; mes espérances furent trompées : il m'assura néanmoins qu'il me la procureroit, & il tint sa parole. Je vis qu'il connoissoit très-bien la Géographie de cette partie du Monde, & toutes les Découvertes qu'y ont fait les Russes. Du moment où il jeta les yeux sur nos Cartes modernes, il m'en indiqua les erreurs; il me dit qu'il avoit été de l'expédition du Lieutenant Synd : d'après son rapport, Synd ne s'éleva pas au Nord, au-delà du

1778. Octobre.

Tſchukotskoi noſſ, ou plutôt de la *Baie de Saint-Laurent* ; car, en examinant ma Carte, il fixa le dernier point de la route à l'endroit même où j'étois deſcendu. Il ajouta que Synd atteignit enſuite une Iſle ſituée par 63^{d} de latitude, dont il ne me donna point le nom, & ſur laquelle l'Equipage ne débarqua point : mais je préſume que c'eſt la même que j'ai appelée *Iſle de Clerke* : il ne put ou il ne voulut pas nous dire quelle route fit enſuite Synd, ni de quelle maniere ce Navigateur employa les deux années que durerent ſes recherches ; peut-être ne comprit-il pas mes queſtions. Au reſte, ſur preſque tous les autres points, nous vînmes à bout de nous entendre ; il répeta pluſieurs fois, qu'il avoit été du voyage de Synd ; mais il me reſta bien des doutes ſur la vérité de ce fait.

» Iſmyloff & ceux qui l'accompagnoient, affirmerent qu'ils ne connoiſſoient point la partie du Continent d'*Amérique*, qui ſe trouve au Nord, & que le Lieutenant Synd ni aucun autre Ruſſe ne l'avoient vu dans les derniers temps. Ils l'appellent du nom que M. Staehlin donne à ſa grande Iſle, c'eſt-à-dire, *Alaſchka*. Les Naturels de ces Iſles, non plus que les Ruſſes, ignorent la dénomination de *Stachtan nitada*, employée dans les Cartes modernes ; ils ſe ſervent ſimplement de celle d'*Amérique*. D'après ce que nous avons pu

recueillir de nos conversations avec Ismyloff & ses compatriotes, les Russes ont essayé, à diverses reprises, de s'établir sur la partie du Nouveau Monde qui est voisine d'*Oonalashka*, & des Isles adjacentes; mais ils ont toujours été repoussés par les Naturels du pays, dont ils parlent comme d'une peuplade très-perfide. Ils nous citerent deux ou trois Capitaines ou Chefs qu'ont assassinés les Sauvages; & quelques-uns des hommes de la suite d'Ismyloff, nous montrerent les cicatrices des blessures qu'ils avoient reçues dans ces entreprises. 1778. Octobre.

» D'autres détails, vrais ou faux, que nous donna Ismyloff, méritent d'être rapportés. Il nous dit qu'en 1773, on avoit fait une expédition dans l'Océan glacial; que ses Compatriotes étoient allés en traîneaux, à trois grandes Isles qui se trouvent à l'embouchure de la *Kovyma*. Nous crûmes d'abord qu'il s'agissoit de l'expédition dont parle Muller; cependant il écrivit l'année, & il montra les Isles sur la Carte. Au reste, un voyage qu'il avoit fait lui-même, fixa notre attention, plus que tous les autres. Il nous apprit que le 12 Mai 1771, il étoit parti de *Bolcheretzk*, sur un bâtiment Russe; qu'il se rendit sur une des Isles *Kuriles*, appelée *Mareekan*, où l'on rencontre un havre & un établissement Russe; que de cette Isle il passa au *Japon*, où il nous parut

1778. Octobre.

avoir séjourné peu de temps : il nous expliqua que les Japonois ayant découvert que lui & ses camarades étoient Chrétiens, ils l'avertirent par signes de remettre à la voile ; mais, selon ce que nous comprîmes, il n'en reçut aucun outrage, & on n'employa pas la force contre lui : s'il faut l'en croire, après son départ du *Japon*, il alla à *Canton*, & de là en *France*, sur un vaisseau François ; de *France*, il regagna par terre *Pétersbourg*, d'où il fut renvoyé au *Kamtchatka :* nous ne pûmes jamais savoir ce que devint le bâtiment sur lequel il s'étoit embarqué d'abord, ni quel avoit été l'objet principal de son voyage. Comme il ne pouvoit dire un mot de François, nous nous défiâmes un peu de la vérité de son récit. Il ne savoit pas même le nom des choses dont on parle chaque jour à bord des vaisseaux François & en *France* : il paroissoit néanmoins très-exact sur les époques de son arrivée & de son départ dans les différens pays où il avoit touché, & il nous les donna par écrit.

» Le lendemain, il eut l'air de vouloir m'offrir une peau de loutre, laquelle valoit, disoit-il, quatre-vingts roubles au *Kamtchatka*. Je crus devoir la refuser, mais j'acceptai du poisson sec, & plusieurs paniers de l'espece de lis, ou de la racine *saranne*, dont on trouve une description détaillée dans l'*Histoire du Kamtchatka*. Il nous

quitta le soir, après avoir dîné, ainsi que sa suite, avec le Capitaine Clerke, & il promit de revenir dans peu de jours. En effet, il nous fit une autre visite le 19, & il apporta les Cartes dont j'ai parlé plus haut, qu'il me permit de copier. 1778. Octobre. 19.

» M. Ismyloff demeura avec nous jusqu'au 21, dans la soirée, qu'il nous fit ses adieux. Je lui confiai une lettre pour les Lords de l'Amirauté, dans laquelle je renfermai une Carte de toutes les parties de l'*Amérique* que j'avois reconnues, & des autres Découvertes que j'avois faites. Il me dit qu'au printemps, il auroit une occasion de l'envoyer au *Kamtchatka*, ou à *Ochotsk*, & qu'elle arriveroit à *Pétersbourg* l'hiver d'après. Il me donna une lettre pour le Major Behm, Gouverneur du *Kamtchatka*, qui fait sa résidence à *Bolcheretsk*, & une seconde pour le Commandant de *Petropaulowska*; il paroissoit avoir des talens dignes d'une place supérieure à celle dans laquelle nous le trouvâmes. Il savoit assez bien l'Astronomie, & les parties les plus utiles des Mathématiques. Je lui fis présent d'un octant de Hadley; & quoique, selon toute apparence, il n'en eût jamais vu, il apprit bientôt la plupart des usages auxquels on peut employer cet instrument. 21.

» Le 22 au matin, nous essayâmes de remettre en mer, avec un vent du Sud-Est; mais notre tentative ne réussit pas. L'après-dînée, nous reçû- 22.

1778. Octobre.

mes la visite de Jacob Ivanovitch Sopofnicoff, Russe, qui commandoit une chaloupe, ou un petit bâtiment à *Oomanak*. Il étoit fort modeste, & il ne voulut pas goûter de nos liqueurs fortes, boisson que la plupart de ses Compatriotes, que nous avions rencontrés ici, aimoient passionnément. Il sembloit connoître, d'une maniere plus exacte que M. Ismyloff, l'espece de vivres & de munitions que nous pourrions embarquer au havre de *Petropaulowska*, ainsi que le prix des différens articles; mais je jugeai, sur le témoignage de l'un & de l'autre, que les choses dont nous aurions besoin, seroient très-rares & fort cheres. La fleur de farine, par exemple, devoit coûter de trois à cinq roubles le poud (*a*), & les daims, de trois à cinq roubles la piece. Sopofnicoff ajouta qu'il arriveroit à *Petropaulowska*, le printemps suivant, &, selon ce que je compris, c'étoit lui qui devoit se charger de ma lettre. Il parut désirer beaucoup de porter au Major Behm, quelque chose de ma part; & voulant le satisfaire, je le chargeai d'une petite lunette pour cet Officier.

» Lorsque nous eûmes fait connoissance avec ces Russes, plusieurs de nos Messieurs allerent visiter leur établissement dans l'Isle, & ils y furent toujours bien reçus. Ils trouverent l'établisse-

(*a*) Trente-six livres.

1778. Octobre.

ment composé d'une maison & de deux magasins; & outre les Russes, un certain nombre de Kamtchadales & de Naturels du pays, qui leur servoient de domestiques ou d'esclaves. Quelques autres Insulaires, qui paroissoient indépendans, habitoient le même lieu. Ceux qui appartenoient aux Russes, étoient tous mâles; on les enleve quand ils sont jeunes; peut-être qu'on les achete. Ils étoient alors au nombre de vingt, qu'on ne pouvoit encore regarder que comme des enfans. Tout ce monde occupe la même habitation; les Russes sont à l'extrémité supérieure, les Kamtchadales au milieu, & les Naturels du pays à l'extrémité inférieure, où il y a une chaudiere dans laquelle on cuit les alimens. Ils se nourrissent sur-tout de productions de la mer, de racines sauvages & de baies. On sert, à la table des maîtres, les mêmes plats qu'à celle des serviteurs ou des esclaves; mais les mets des premiers sont mieux apprêtés, & les Russes savent donner un goût agréable aux choses les plus communes. J'ai mangé de la chair de baleine qu'ils avoient apprêtée, & je l'ai trouvée très-bonne; ils font une espece de pudding avec du kaviar de saumon broyé & frit, qui leur tient lieu de pain, & qui n'est point mauvais. De temps à autre, ils mangent du véritable pain, ou d'un mets dans lequel il entre de la fleur de farine; mais c'est

1778. Octobre.

une friandise extraordinaire. Si j'en excepte le jus des baies, qu'ils sucent à leur repas, ils ne boivent que de l'eau, & il me paroît que c'est un bonheur pour eux de ne pas consommer de liqueurs.

» L'Isle leur fournit non-seulement des vivres; elle leur fournit encore une grande partie de leurs vêtemens : ils portent sur-tout des peaux; ils ne pourroient guere se procurer de meilleurs habits. Leur habit de dessus a la forme de la jaquette de nos charretiers, & il descend jusqu'au genou. Ils mettent par-dessous une veste ou deux : ils ont des culottes, un bonnet fourré, une paire de bottes, dont la semelle & le pied sont de cuir de *Russie*, & les jambes d'un boyau très-fort. Les deux Chefs Ismyloff & Ivanovith portoient un habit de calico, & ils avoient, ainsi que les autres, des chemises de soie. C'étoient peut-être les seules parties de leur vêtement qui n'eussent pas été fabriquées dans le pays.

» Il y a des Russes sur chacune des Isles principales, situées entre *Oonalashka* & le *Kamtchatka*; ils n'y sont occupés que du commerce des fourrures; ils recherchent sur-tout le castor ou la loutre de mer; ils font aussi des cargaisons de peaux d'une qualité inférieure; mais je n'ai jamais ouï dire qu'ils y mettent beaucoup de prix. Je ne songeai pas à leur demander depuis quelle

époque ils ont des établissemens à *Oonalashka* 1778. Octobre.
& sur les Isles voisines ; mais, à juger de l'affu-
étissement extrême auquel sont réduits les Natu-
els du pays, la date doit en être récente (*a*). Ces
Marchands de fourrures sont relevés de temps
n temps par d'autres. Ceux que nous vîmes,
toient arrivés d'*Okotsk*, en 1776, & ils devoient
'en retourner en 1781, en sorte que leur séjour
ans cette contrée, sera au moins de cinq ans.

» J'ajouterai à ce que je viens de dire, une
escription des Naturels du pays. Ils m'ont paru
s gens les plus paisibles, ou les moins mal-fai-
ans que j'aie jamais rencontrés. Leur honnêteté
ourroit servir de modele aux Nations les plus
ivilisées de la terre ; mais, d'après ce que j'ai
emarqué parmi leurs voisins, avec lesquels les
usses n'ont point de liaison, je doute que ce
oit une suite de leurs dispositions naturelles, &
e pense qu'il faut plutôt l'attribuer à leur escla-
age. En effet, si quelques-uns de nos Messieurs
ntendirent bien ce qu'on leur raconta, le Cabi-
et de *Pétersbourg* a été obligé d'employer la
igueur (*b*) pour établir le bon ordre parmi les

(*a*) Les Russes ont commencé, en 1762, à fréquenter *Oona-
shka*. Voyez *les Découvertes des Russes*, par Coxe, chap. VIII,
g. 80 de l'original.

(*b*) L'Auteur cité dans la note précédente, donne quelques
étails sur les hostilités qui ont eu lieu, entre les Russes &
s Naturels du Pays.

1778. Octobre.

Infulaires. Si on les a traités d'abord avec févérité, on peut dire du moins que ces violences ont produit les effets les plus heureux, & qu'à présent, il regne beaucoup d'harmonie entre les deux peuplades. Les Naturels ont leurs Chefs particuliers fur toutes les Ifles, & ils femblent jouir fans trouble, de la propriété & de la liberté qu'on leur laiffe. Nous n'avons pu découvrir s'ils font tributaires des Ruffes ; il y a lieu de penfer qu'ils payent des tributs.

» Cette peuplade eft d'une petite taille, mais elle a de l'embonpoint & de belles proportions; le cou un peu court, le vifage joufflu & bafané, les yeux noirs, de longs cheveux liffes & noirs, que les hommes laiffent flotter par-derriere, & qu'ils coupent fur le devant, mais que les femmes relevent en touffes. Les hommes ont la barbe peu fournie.

» J'ai déjà eu occafion de parler de l'habit du pays. La forme eft la même pour les deux fexes, mais la matiere premiere en eft différente : des peaux de veaux de mer compofent la jaquette des femmes; celle des hommes eft de robes d'oifeaux; l'une & l'autre defcendent par-delà le genou : deffus cette premiere jaquette, les hommes en mettent une feconde de boyaux qui eft impénétrable à la pluie, & qui a un capuchon dont ils fe couvrent la tête : quelques-uns por-

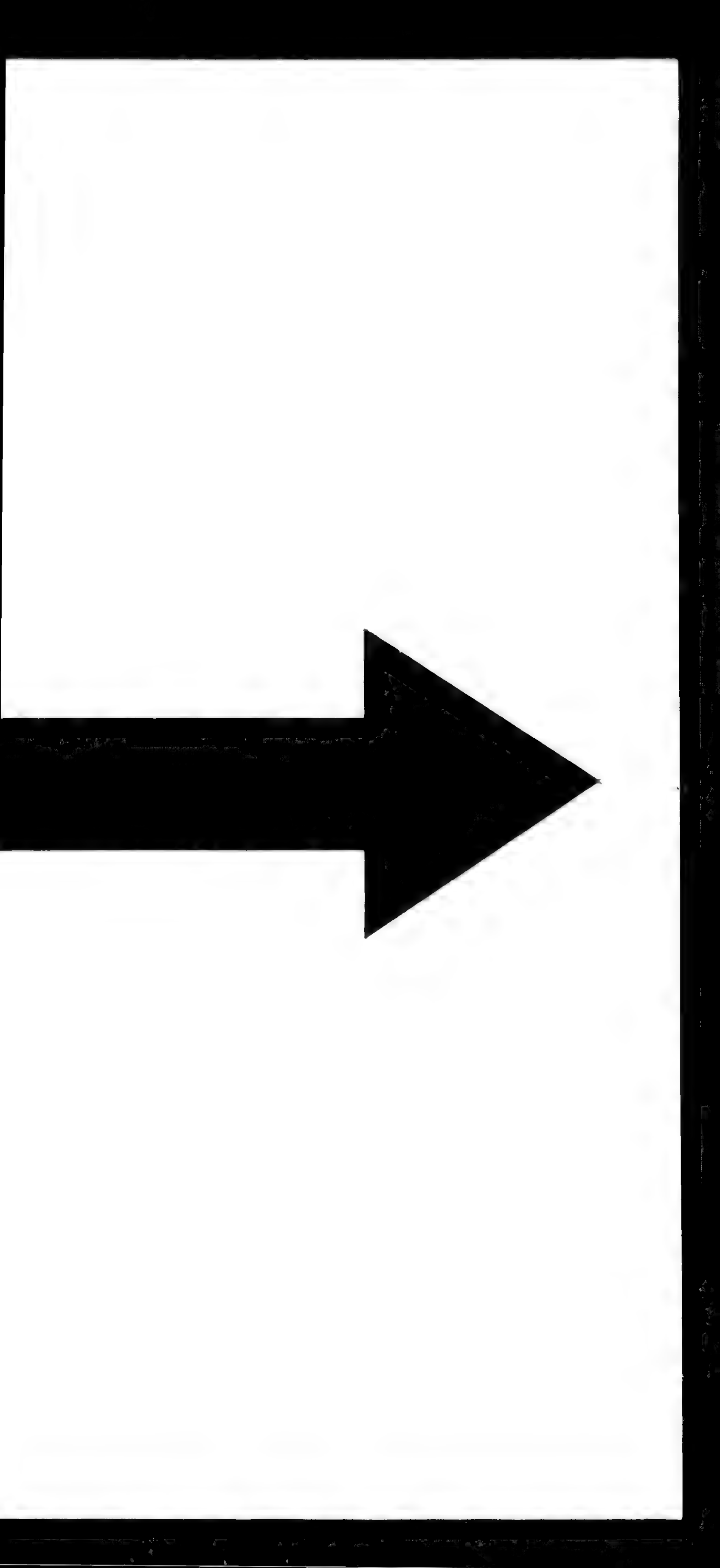
tent des bottes, & ils ont tous une espece de chapeau ovale, qui offre une pointe sur le devant : ces chapeaux sont de bois & peints en vert ou d'autres couleurs ; la partie supérieure de la coiffe est garnie de longues soies d'un animal de mer, auxquelles pendent des grains de verre, & l'on voit au front une ou deux figures d'os. 1778. Octobre.

» Ils ne se peignent point le corps, mais les femmes se font des piquetures légeres sur le visage : les deux sexes se percent la levre inférieure, & ils placent des os dans les trous : au reste, il est aussi peu commun de voir à *Oonalashka*, un homme avec cet ornement, que de rencontrer une femme qui ne l'ait pas ; quelques-uns portent des grains de verre à la levre supérieure au-dessous des narines, & ils ont tous des pendans d'oreille.

» Ils se nourrissent de poisson, d'animaux de mer, d'oiseaux, de racines, de baies & même de goëmon. Ils sechent, pendant l'été, une quantité considérable de poissons qu'ils renferment dans de petites cabanes, & dont ils font des provisions pour l'hiver : il est probable qu'ils conservent aussi des racines & des baies pour cette saison où les vivres ne sont pas communs. Ce qu'ils mangent est presque toujours cru; ils font bouillir, & ils grillent quelquefois leurs alimens, mais



[redacted]



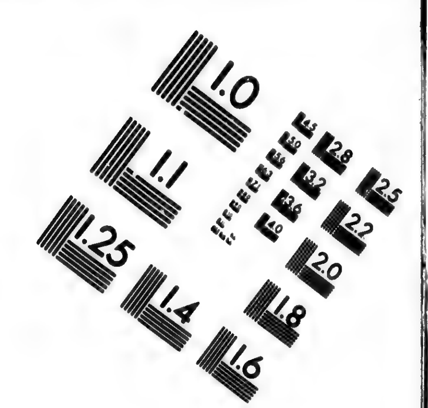
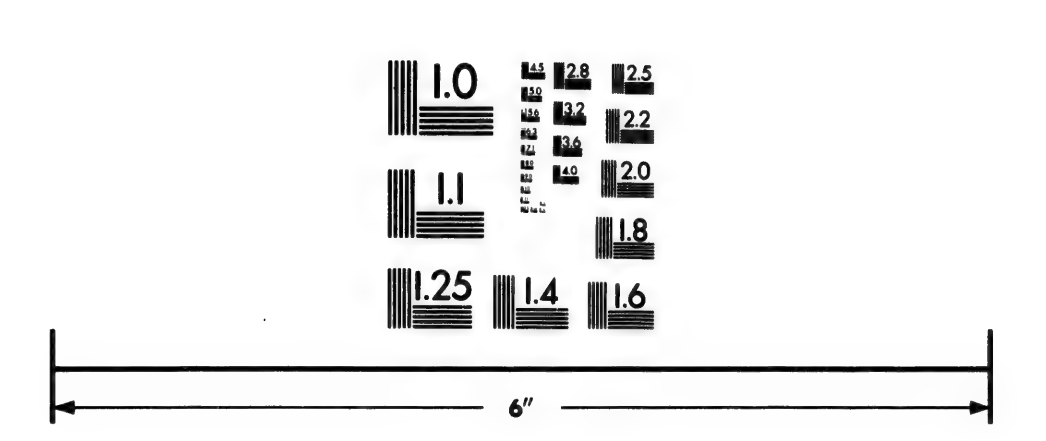


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)



1778. Octobre.

je n'ai pas vu qu'ils les apprêtent d'une autre maniere : il eſt vraiſemblable qu'ils ont appris des Ruſſes la premiere de ces méthod[illegible] en a qui poſſedent de petits chauderons d[illegible] ceux qui n'en ont pas, ſe ſervent d'un[illegible] plate, garnie ſur les bords d'une argile qui lui donne la forme d'un vaſe.

» J'aſſiſtai un jour au dîner du Chef d'*Oonalashka* ; on ne lui ſervit que la tête crue d'une grande plie qu'on venoit de prendre. Avant de lui offrir les morceaux, deux de ſes domeſtiques mangerent les ouies, ſans autre préparation que d'en exprimer les glaires : l'un d'eux coupa enſuite la tête du poiſſon, & la porta ſur le rivage de la mer ; quand il l'eut lavée, il la rapporta & il s'aſſit aux pieds de ſon Maître : il avoit eu ſoin de cueillir des herbes qui tinrent lieu de plats, ou qu'il répandit devant le Chef ; il découpa alors des tranches le long des joues, & il les mit à la portée du Chef, qui les avala avec autant de plaiſir que nous mangeons des huitres. Dès que le Chef eut fini ſon dîner, les reſtes de la tête furent dépecés & donnés aux gens de ſa ſuite, qui arracherent avec les dents ce qui étoit bon à manger, & qui en rongerent les os.

» Ces Inſulaires ne ſe peignent point le corps ; ne ſont pas auſſi ſales que les Sauvages qui s'enduiſent de peintures ; mais on voit autant d'or-

dures & de poux dans leurs cabanes. Pour construire leurs habitations, ils creusent en terre un trou oblong qui a rarement plus de cinquante pieds de longueur, & vingt de large, & dont, en général les dimensions sont moindres : ils forment sur cette excavation un toit avec les troncs ou les branches d'arbres que la mer jette sur la côte ; le toit est revêtu d'herbes & ensuite de terre, en sorte qu'il ressemble en-dehors à un tas de fumier ; le milieu offre, vers chacune des extrémités, une ouverture quarrée par où entre le jour : l'une des ouvertures n'a pas d'autre destination ; mais la seconde sert d'entrée & de sortie, & on trouve au-dessous une échelle ou plutôt un poteau garni de marches entaillées. Quelques-unes des cabanes offrent une seconde entrée au niveau du sol ; mais cela n'est pas commun. Les familles (car il y en a plusieurs de logées ensemble) ont leurs appartemens séparés, autour des flancs & des extrémités de l'habitation ; elles y couchent & elles y travaillent, non sur des bancs, mais dans une espece de fossé qui environne le bord intérieur de la maison, & qui est couvert de nattes. Cette partie de la cabane est assez propre, mais je suis loin de pouvoir dire la même chose du milieu qui est commun à toutes les familles ; car, quoiqu'il soit revêtu d'une herbe seche, c'est le réceptacle des ordures de toutes

1778. Octobre.

1778. Octobre.

sortes, & on y voit le baquet à uriner, dont la puanteur n'est pas détruite par les peaux crues, ou plutôt par le cuir dont il se trouve rempli presque continuellement. Ils placent leurs richesses, c'est-à-dire, leurs habits, leurs [illegible] & leurs peaux autour du fossé.

» Des jattes, des cuillers, des seaux, des pots à boire, des paniers, des nattes, & quelquefois un chauderon ou un vase, composent tous leurs ustensiles de ménage. Ces meubles sont proprement faits & d'une belle forme; cependant nous ne leur avons vu d'autres outils que le couteau & la hache; leur hache est un petit morceau de fer plat, adapté à un manche de bois crochu. Nous n'avons pas remarqué d'autres instrumens de fer. Quoique les Russes soient établis ici, les Naturels du pays possedent une quantité de ce métal, moindre que celle dont nos regards avoient été frappés chez les Tribus du Continent d'Amérique, qui n'avoient jamais vu les Russes, & qui peut-être n'avoient pas eu de communication indirecte avec eux. Il est vraisemblable qu'ils donnent aux Russes tout leur superflu pour des grains de verre & du tabac en poudre ou à fumer; il y en a peu, si même il y en a quelques-uns, qui ne fument, ne mâchent & ne prennent du tabac, & ce luxe me fait craindre qu'ils ne demeurent toujours pauvres.

» Ils ne ſembloient pas déſirer une quantité plus 1778. Octobre.
nſidérable de fer, & ils ne nous demanderent
des aiguilles, car les leurs ſont d'os : au
ſté, avec leurs aiguilles groſſieres, ils cou-
nt les bordages de leurs pirogues, ils font leurs
temens des broderies très-curieuſes ; ils
nploient, au lieu de fil, des nerfs qu'ils dé-
upent de la groſſeur convenable. Les femmes
nt chargées de toutes les opérations de la cou-
re; elles ſont les Tailleurs, les Cordonniers,
Conſtructeurs & les Couvreurs des canots du
ys : ſelon toute apparence, les hommes tra-
illent la charpente ſur laquelle on poſe les
aux qui bordent les embarcations. Ils fabriquent
ec de l'herbe des paniers très-ſolides : la fineſſe
l'élégance de la plupart de leurs ouvrages,
noncent un petit eſprit inventif & que la peine
rebute pas.

» Je n'ai jamais apperçu d'âtre ou de foyer dans
rs cabanes : elles ſont éclairées & échauffées par
s lampes qui ſont très-ſimples, & qui cepen-
nt rempliſſent très-bien l'objet auquel on les
ſtine; c'eſt tout uniment une pierre plate creuſée
ns l'un des côtés; ils mettent dans la partie
uſe de l'huile mêlée à de l'herbe ſéchée, qui
nt lieu de meche. Les hommes & les femmes
chauffent ſouvent ſur une de ces lampes; ils
placent alors entre leurs jambes, ſous leurs

1778. Octobre.

vêtemens, & ils les y tiennent quelques minutes.

» Ils produisent du feu par collision & par attrition : quand ils veulent employer la premiere de ces deux méthodes, ils frappent l'une contre l'autre deux pierres, l'une desquelles a été bien frotée de soufre : s'ils veulent mettre en usage le second expédient, ils se servent de deux morceaux de bois; l'un est un bâton d'environ dix-huit pouces de longueur, & l'autre un reste de planche; l'extrémité du bâton est épointée, & après l'avoir appuyé fortement sur la planche, ils le tournent avec agilité comme on tourne une vrille, & au bout de quelques minutes, ils produisent du feu. Cette méthode est usitée dans un grand nombre de pays; on la trouve au *Kamtchatka*, au *Groënland*, au *Brésil*, à *O-Taïti*, & à la *Nouvelle-Hollande*, & vraisemblablement ailleurs. Des Savans & des Littérateurs ingénieux, ont voulu en conclure que les peuplades parmi lesquelles on la voit établie, sont de la même race; mais des rapports que le hasard a fait naître, & qui portent sur un petit nombre de points, n'autorisent pas une pareille conclusion, & les différences qu'on observe dans les mœurs ou les coutumes de deux peuplades ne suffisent pas pour prouver qu'elles tirent leur origine d'une source différente. Indépendamment de l'exemple que je viens de citer, il me seroit facile d'en

alléguer

alléguer beaucoup d'autres, à l'appui de cette opinion.

1778. Octobre.

« Nous n'avons rien vu parmi les Naturels d'*Oonalaska*, qui ressemble à une arme offensive ou à une arme défensive : on ne peut croire que les Russes les aient trouvés dans cet état ; on imaginera plutôt qu'ils les ont désarmés. Des vues politiques peuvent aussi avoir engagé la Cour de *Russie* à leur interdire les grandes pirogues ; car il est difficile de penser qu'ils n'en avoient pas autrefois de pareilles à celles que nous avons trouvées chez tous leurs voisins : cependant nous n'en avons apperçu de cette espece, qu'une ou deux qui appartenoient aux Russes. Nous n'avons pas rencontré sur le Continent d'*Amérique* de canots aussi petits, que ceux dont se servent ces Insulaires ; ils étoient néanmoins construits de la même maniere, ou leur construction offroit peu de différence ; l'arriere se termine un peu brusquement ; l'avant est fourchu, & la pointe supérieure de la fourche se projette en-dehors de la pointe inférieure, laquelle est de niveau avec la surface des flots. Il est difficile de concevoir pourquoi ils ont adopté cette méthode ; car la fourche est sujette à saisir tout ce qu'elle trouve sur son chemin ; & pour remédier à cet inconvénient, ils placent un petit bâton d'une pointe à l'autre. Leurs canots ont d'ailleurs la forme de

1778. Octobre.

ceux des Groënlandois & des Eſquimaux : la charpente eſt compoſée de lattes très-minces & recouverte de peaux de veau marin : ils ont environ douze pieds de long, un pied & un pied & demi de large au milieu, & douze ou quatorze pouces de profondeur : ils peuvent, au beſoin, porter deux hommes, dont le premier eſt étendu de toute ſa longueur dans l'embarcation, & dont le ſecond occupe le ſiege ou le trou rond percé à-peu-près au milieu. Ce trou eſt bordé en-dehors d'un chaperon de bois, autour duquel eſt couſu un ſac de boyau qui ſe replie ou s'ouvre comme une bourſe, & qui a des cordons de cuir dans la partie ſupérieure. L'Inſulaire aſſis dans le trou, ſerre le ſac autour de ſon corps, & il ramene ſur ſes épaules l'extrémité du cordon, afin de le tenir en place : les manches de ſa jaquette ſerrent ſon poignet ; comme la jaquette ſerre d'ailleurs le cou, & que le capuchon eſt relevé par-deſſus la tête, où il eſt arrêté par le chapeau, l'eau ne peut guere lui mouiller le corps ou entrer dans le canot : il a de plus un morceau d'éponge pour eſſuyer celle qui pourroit s'introduire : il ſe ſert d'une pagaie à double pale ; il la tient par le milieu avec les deux mains, & il frappe l'eau d'un mouvement vif & régulier, d'abord d'un côté, & enſuite de l'autre : il donne ainſi une vîteſſe conſidérable au canot, & il ſuit une ligne

droite. Lorſque nous partîmes d'*Egoochshak* pour aller à *Samganoodha*, deux ou trois pirogues marcherent auſſi vîte que nous, quoique nous fiſſions trois milles par heure. 1778. Octobre.

» Leur attirail de pêche & de chaſſe, eſt toujours dans leurs pirogues ſous des bandes de cuir diſpoſées pour cela. Leurs inſtrumens ſont tous de bois & d'os, & bien faits ; ils reſſemblent beaucoup à ceux qu'emploient les Groënlandois & que Crantz a décrits ; ils n'en different que par les pointes : la pointe de quelques dards que nous vîmes ici, n'a pas plus d'un pouce de longueur, & Crantz dit que celle des dards des Groënlandois a un pied & demi. Les dards & quelques autres inſtrumens d'*Oonalashka* ſont ſi curieux, qu'ils méritent une deſcription particuliere ; mais comme nous en prîmes un aſſez grand nombre à bord des vaiſſeaux, on pourra toujours les examiner & les décrire quand on le voudra. Cette peuplade harponne le poiſſon avec une grande adreſſe à la mer, ou dans les rivieres ; elle ſe ſert auſſi d'hameçons & de lignes, de filets & de verveux : ſes hameçons ſont d'os, & ſes lignes de nerfs.

» On rencontre ici les poiſſons communs dans les autres Mers du Nord, tels que la baleine, le dauphin, le marſouin, l'épée de mer, la plie, la morue, le ſaumon, la truite, la ſole, des

1778. Octobre.

poiſſons plats, & pluſieurs autres eſpeces de petits poiſſons ; il y en a peut-être beaucoup d'autres que nous n'eûmes pas occaſion d'appercevoir. La plie & le ſaumon paroiſſent être les plus abondans, & ils fourniſſent preſque tout à la ſubſiſtance des Naturels ; du moins, ſi j'en excepte quelques morues, ce furent les ſeuls que nous remarquâmes en réſerve pour l'hiver. Au Nord du ſoixantieme degré, la mer offre peu de petits poiſſons ; mais à cette hauteur, les baleines deviennent plus nombreuſes.

» Les veaux de mer, & tous les animaux de cette famille, ne ſont pas en auſſi grand nombre ici que dans la plupart des autres mers. On ne doit pas s'en étonner, puiſque preſque toutes les parties de la côte du Continent, ou des diverſes Iſles ſituées dans l'intervalle qui ſépare *Oonalashka* de l'*Amérique*, ſont habitées, & que chacune des peuplades les chaſſe pour s'en nourrir ou en tirer ſes vêtemens. Au reſte, on trouve une multitude prodigieuſe de chevaux marins autour de la glace : il me paroît qu'on ne rencontre la loutre de mer que dans ces parages. Nous apperçûmes quelquefois un cetacée qui avoit la tête ſemblable à celle du dauphin, & qui ſouffloit comme les baleines ; il étoit blanc, tacheté de brun, & plus grand que le veau marin : c'étoit vraiſemblablement la vache de mer, ou le *manati*.

1778. Octobre.

» Je crois pouvoir aſſurer que les oiſeaux océaniques & aquatiques, ne ſont ni auſſi nombreux, ni auſſi variés, que dans les parties ſeptentrionales de la mer Atlantique; il y en a cependant quelques-uns que je ne me ſouviens pas d'avoir vus ailleurs.

» *Nos* courſes & nos obſervations ne s'étant pas étendues au-delà de la côte de la mer, le Lecteur ne doit pas eſpérer que je lui donnerai de grands détails ſur les animaux ou les végétaux du pays. Si j'en excepte les mouſquites, il y a peu d'inſectes, & je n'ai point vu de reptiles, ſi ce n'eſt des lézards. On ne rencontre des daims ni à *Oonalashka*, ni ſur aucune autre des Iſles. Les Inſulaires n'ont pas d'animaux domeſtiques, pas même de chiens. Les renards & les belettes furent les ſeuls quadrupedes qui frapperent nos regards; mais les gens du pays nous dirent qu'on y trouve auſſi des lievres, & les marmottes dont Krashennikoff fait mention (*a*). Il en réſulte que la mer & les rivieres fourniſſent la plupart des ſubſiſtances. Les Naturels doivent auſſi à la mer, tous les bois qu'ils emploient dans leurs conſtructions, car il n'en croît pas un morceau ſur aucune des Iſles, non plus que ſur la côte adjacente d'*Amérique*.

(*a*) *Hiſtoire du Kamtchatka*, pag. 99 de la Traduction Angloiſe.

1778. Octobre.

» Les Savans nous disent que les graines des plantes sont portées de différente maniere d'une partie du monde à l'autre ; qu'elles arrivent même sur les Isles établies au milieu des mers les plus considérables, & fort éloignées de toutes les terres : pourquoi donc ne trouve-t-on point d'arbres sur cette partie du Continent de l'*Amérique*, non plus que sur aucune des Isles qui en sont voisines ? Ces contrées sont certainement aussi propres à recevoir des semences ; elles sont aussi accessibles aux divers moyens dont j'ai entendu parler, qu'aucune des côtes qu'on voit abonder en forêts. N'y a-t-il pas des especes de terrains auxquels la Nature a refusé la puissance de produire des arbres, sans le secours de l'art ? Quant aux bois qui flottent sur les côtes de ces Isles, je suis convaincu qu'ils viennent d'*Amérique ;* car si on n'en apperçoit pas sur les côtes du Nouveau-Monde les plus voisines, l'intérieur du pays peut en produire assez pour l'effet dont il s'agit ; les torrens peuvent, au printemps, renverser des portions de forêt, & en amener les débris à la mer : d'ailleurs il en arrive, peut-être, des côtes boisées, quoique ces côtes gisent à une plus grande distance.

» *Oonalashka* offre une grande variété de plantes, & la plupart étoient en fleur à la fin de Juin. On y trouve plusieurs de celles qui croiſ-

1778. Octobre.

ſent en *Europe*, & en d'autres parties de l'*Amé-*[illegible] & particuliérement à *Terre-Neuve* ; on en voit d'autres qu'on rencontre au *Kamtchatka*, & que [illegible]nt les Naturels des deux Terres. Krashe[illegible] a décrit celles-ci. La *Saranne*, ou la racine de lis, eſt la principale; elle eſt à-peu-près de la groſſeur de la racine de l'ail; elle eſt ronde, & compoſée d'un certain nombre de petites gouſſes & de graines qui reſſemblent à du gruau : lorſqu'elle eſt bouillie, elle a à-peu-près la ſaveur du ſalep; ſon goût n'eſt point déſagréable, & nous trouvâmes moyen d'en faire un aſſez bon mets : elle ne ſemble pas être fort abondante, car nous ne pûmes nous procurer que celle dont Iſmyloff nous fit préſent.

» Les Naturels du pays mangent quelques autres racines ſauvages ; par exemple, la tige d'une plante qui reſſemble à l'*angelica* : ils mangent auſſi des mûres de pluſieurs eſpèces, telles que les mûres de ronces, les baies de vaciet, de camarigne, &c. ; ils ſe nourriſſent encore d'une mûre rouge, qu'on appelle à *Terre-Neuve*, mûre de perdrix, & d'une autre qui eſt brune, & que nous ne connoiſſons pas. La ſaveur de celle-ci approche un peu de la ſaveur de la prune ſauvage; mais elle en differe ſous tous les autres rapports : elle eſt très-aſtringente, lorſqu'on en mange beaucoup : on pourroit en tirer une eau-

S iv

1778. Octobre.

de-vie. Le Capitaine Clerke essaya d'en conserver quelques-unes; mais elles fermenterent, & elles devinrent aussi fortes que si on les avoit laissé tremper dans des liqueurs.

» Nous découvrîmes quelques autres plantes, qui pourroient devenir utiles; mais ni les Russes ni les Naturels du pays n'en font usage: tels sont le pourpier sauvage, une espece de pois, une espece de *cochléaria*, du cresson, &c. Chacune de ces plantes nous parut fort bonne à la soupe ou en salade. Les terrains bas & les vallées offrent une quantité considérable d'herbe, qui devient très-épaisse & fort haute. Je crois que le bétail subsisteroit toute l'année à *Oonalashka*, sans qu'on fût contraint de l'enfermer dans des étables; & je pense qu'il croîtroit du grain, des racines & des végétaux en bien des cantons: mais les Négocians Russes & les Insulaires semblent se contenter, pour le présent, des productions spontanées de la nature.

» Les Habitans d'*Oonalashka* avoient du soufre natif; mais je n'ai pas eu occasion d'apprendre d'où il venoit. Nous découvrîmes aussi de l'ocre, une pierre qui donne une couleur pourpre, & une autre qui produit un très-bon vert. Je ne sais si cette derniere est connue: dans son état naturel, elle est d'un gris verdâtre, grossiere & pesante: l'huile la dissout aisément; mais lorsqu'on

la met dans l'eau, elle perd toutes ses propriétés. Elle me parut rare; mais on nous dit qu'elle est 1778. Octobre. plus abondante à l'Isle d'*Oonemak*. Quant aux pierres qui environnent la côte & les collines, je n'en remarquai point de nouvelles.

» Les Naturels d'*Oonalashka* enterrent leurs morts au sommet des collines, & ils élevent un petit mondrain sur le tombeau. Je fis un jour une promenade dans l'intérieur de l'Isle, & un homme du pays, qui m'accompagnoit, me montra plusieurs de ces cimetieres. Il y en avoit un au bord du chemin qui mene du havre au village; il offroit un tas de pierres auquel les passans ne manquoient pas d'en ajouter une. J'apperçus d'ailleurs plusieurs mondrains de pierre, qui n'étoient pas un ouvrage de la nature; quelques-uns me parurent fort anciens. Je ne sais quelle idée ils se forment de la Divinité & de l'état des ames après la mort: j'ignore aussi quels sont leurs amusemens; je n'ai rien observé qui pût m'instruire sur ces deux objets.

» Ils sont entre eux d'une gaieté & d'une affection remarquable, & ils se sont toujours conduits envers nous avec beaucoup de civilité. Les Russes nous apprirent qu'ils n'avoient jamais eu de liaison avec les femmes du pays, parce qu'elles ne sont pas Chrétiennes. Nos gens ne furent pas si scrupuleux, & quelques-uns d'eux

1778. Octobre.

eurent lieu de se repentir de les avoir trouvées si faciles ; car la maladie vénérienne n'est pas inconnue ici. Les Insulaires sont d'ailleurs sujets aux cancers ou à une maladie qui en est voisine ; ceux qui en sont infectés, ont soin de cacher leur maladie. Il me paroît qu'on ne vit pas long-temps dans cette Isle : je n'ai point rencontré d'hommes ou de femmes dont la figure annonçât plus de soixante ans ; & il y avoit très-peu d'individus qui parussent en avoir plus de cinquante. La vie pénible qu'ils menent abrege vraisemblablement leurs jours.

» Depuis l'époque de notre arrivée à l'*Entrée du Prince Guillaume*, j'ai souvent eu occasion de dire, combien les Naturels de cette partie Nord-Ouest de l'*Amérique*, ressembent aux Groënlandois & aux Esquimaux, par la figure, les vêtemens, les armes, les pirogues, & les autres choses de cette espece. Cependant je fus beaucoup moins frappé de ces rapports, que de l'analogie entre les dialectes des Groënlandois & des Esquimaux, & ceux des Habitans de l'*Entrée de Norton* & *d'Oonalashka*. On observera toutefois relativement aux mots que nous recueillîmes à la partie occidentale du Nouveau-Monde, qu'on ne doit pas trop compter sur leur exactitude ; car, après la mort de M. Anderson, il se trouva peu de personnes à bord qui s'occupassent de

ette matiere, & je me ſuis apperçu ſouvent que
es mêmes termes écrits par deux ou trois de nos 1778. Octobre.
Meſſieurs, d'après la prononciation du même
nſulaire, différoient beaucoup, lorſqu'on les
omparoit. Au reſte, il y avoit encore aſſez d'a-
nalogie, pour m'autoriſer à dire, que toutes ces
Peuplades ſont de la même race; ſi cela eſt, il
y a grande apparence qu'il exiſte au Nord une
ommunication quelconque, entre la partie occi-
entale de l'*Amérique*, & la partie orientale;
ommunication cependant qui peut être fermée
ux vaiſſeaux, par les glaces, ou par d'autres
bſtacles : du moins je le penſai ainſi durant ma
echerche à *Oonalashka* «.

M. Cook appareilla d'*Oonalashka* le 26 Octo-
re, il arriva le 26 Novembre ſur les côtes d'une 26 Nov.
le qui fait partie des Iſles *Sandwich*. Il ne tarda
as à ſe convaincre qu'il avoit reconnu impar-
aitement les Iſles *Sandwich*.

» Ceux des Habitans qui vinrent nous voir, (dit
M. Cook) étoient inſtruits de notre premiere re-
âche : malheureuſement j'en eus une preuve
rop certaine; car ils étoient déjà infectés de la
maladie vénérienne, & je ne pouvois expliquer
e fait que par leurs communications avec les
les voiſines depuis notre départ «.

1779. Janvier. 17. M. Cook ne put mouiller que le 17 Janvier 1779, à une des Isles appelée *Owhyhee*. Il éprouva sur la côte des vents contraires, & il feroit bien à désirer qu'il n'eût pas lutté contre les obstacles avec tant de constance, car c'est à l'Isle *Owhyhee* qu'il a trouvé la mort.

» Les vaisseaux, (dit M. Cook, dont il faut conserver les dernieres paroles) continuerent à être remplis de Naturels, & nous fûmes environnés d'une multitude de pirogues. Je n'avois jamais vu, dans le cours de mes Voyages, une foule si nombreuse rassemblée au même endroit; car, indépendamment de ceux qui arriverent en canots, le rivage de la baie étoit couvert de spectateurs; d'autres nageoient autour de nous en troupes de plusieurs centaines, & on les eût pris pour des radeaux de poissons. La singularité de cette scene nous frappa beaucoup, & il se trouva peu de personnes à bord, qui regrettassent de m'avoir vu échouer dans mes tentatives pour trouver un passage au Nord; car si elles avoient réussi, nous n'aurions pas eu occasion de relâcher une seconde fois aux Isles *Sandwich*, & d'enrichir notre Voyage d'une découverte qui, à bien des égards, paroît devoir être la plus importante, qu'aient jusqu'ici fait les Européens dans la vaste étendue de l'Océan Pacifique«*.

* *Le Journal du Capitaine Cook finit ici. C'est le Capitaine King qui a écrit la suite du Voyage.*



LIVRE CINQUIEME.

Seconde Relâche aux Isles SANDWICH. *Récit de la mort de M. Cook. Remarques sur ces Isles & sur leurs Habitans.*

DÈS que les Habitans s'apperçurent que nous voulions mouiller dans la baie, (c'est le Capitaine King * qui parle) ils vinrent près de nous; la foule étoit immense; ils témoignerent leur joie par des chants & des cris, & ils firent toutes sortes de gestes bizarres & extravagans. Ils ne tarderent pas à couvrir les flancs, les ponts & les agrès des deux vaisseaux; & une multitude de femmes & de petits garçons, qui n'avoient pu se procurer des pirogues, arriverent à la nage: ceux-ci formoient, sur la surface de la mer, de vastes radeaux; la plupart ne trouvant point de place à bord, passerent la journée entiere à se jouer au milieu des vagues.

1779. Janvier.

» Parmi les Chefs, qui vinrent sur la *Résolution*, nous distinguâmes un jeune homme, ap-

* Je remarquerai avec douleur, que le Capitaine King n'a pas survécu long-temps à la publication du troisieme Voyage de Cook. Il est mort à *Nice* en 1784.

1779. Janvier.

pelé *Pareea ;* nous reconnûmes bientôt qu'il jouissoit d'une grande autorité. Lorsqu'il se présenta devant le Capitaine Cook, il dit qu'il étoit *Jakanee* (*a*) du Roi de l'Isle ; que le Prince faisoit une expédition militaire à *Mowee*, & qu'il devoit arriver dans trois ou quatre jours. Quelques présens l'attacherent complétement à nos intérêts, & il nous servit beaucoup pour contenir ses Compatriotes. Nous nous apperçûmes bientôt que la *Découverte*, surchargée d'Insulaires, penchoit trop d'un côté, & que son Equipage ne pouvoit écarter la foule nombreuse qui continuoit à y entrer. M. Cook craignant les suites de cet empressement, fit part de ses inquiétudes à Pareea : celui-ci se rendit sur le champ auprès du Capitaine Clerke ; il chassa un assez grand nombre de ses Compatriotes, & il obligea les pirogues à se tenir à une certaine distance.

» Nous jugeâmes que les Chefs ont, sur le bas-peuple, un pouvoir très-despotique. Nous eûmes le même jour, à bord de la *Résolution*, une autre preuve de cette vérité : la foule y étoit si considérable, que les Matelots ne pouvoient faire le service ; & nous fûmes obligés de recourir au

(*a*) Nous rencontrâmes ensuite plusieurs autres Insulaires qui portoient le même titre ; mais nous n'avons jamais pu savoir, d'une maniere précise, si le terme de *Jakanee* désigne un Office, ou un degré d'alliance ou de parenté avec le Roi.

Chef Kaneena, qui, ainſi que Pareea, s'étoit attaché au Capitaine Cook. Lorſque nous lui eûmes expliqué l'embarras où nous nous trouvions, il ordonna tout de ſuite à ſes Compatriotes de ſortir du vaiſſeau, & nous fûmes très-ſurpris de les voir ſe jeter à la mer, ſans héſiter un moment: un ſeul homme ayant eſſayé de ſe cacher, & ne paroiſſant pas diſpoſé à obéir, Kaneena le prit de force, & le précipita au milieu des vagues.

1779. Janvier.

» Ces deux Chefs étoient d'une ſtature forte & bien proportionnée, & d'une phyſionomie très-agréable; Kaneena ſur tout, que M. Webber a deſſiné, étoit un des plus beaux hommes que j'aie jamais vus. Il avoit environ ſix pieds de hauteur, des traits réguliers & pleins d'expreſſion, des yeux vifs & noirs, le maintien aiſé, ferme & gracieux.

» On a déjà dit que, durant notre longue navigation à la hauteur de cette Iſle, les Habitans s'étoient toujours conduits avec beaucoup de loyauté & de droiture envers nous, & qu'ils n'avoient pas montré la plus légere diſpoſition au vol: nous en fûmes d'autant plus étonnés, que nous ne communiquâmes guere qu'avec des gens des dernieres claſſes, c'eſt-à-dire, avec des Domeſtiques ou des Pêcheurs. Il n'en fut pas de même ici. La multitude immenſe de Naturels du pays, qui rempliſſoit chaque partie des vaiſſeaux,

1779. Janvier.

leur procura des occasions fréquentes de nous piller, sans risque d'être découverts; & comme ils étoient très-supérieurs en nombre, ils espéroient sans doute que leurs vols demeureroient impunis, si nous venions à nous en appercevoir. Nous attribuâmes d'ailleurs ce changement de conduite, à la présence & à l'encouragement de leurs Chefs; car, en général, nous trouvâmes dans les mains des grands personnages de l'Isle, les choses qu'on nous avoit dérobées, & nous eûmes bien des raisons de croire que les larcins avoient été commis à leur instigation.

» La *Résolution* fut à peine au mouillage, que nos deux Amis Pareea & Kaneena, amenerent à bord un troisieme Chef nommé Koah, qui, selon ce qu'on nous dit, se trouvoit alors de la classe des Prêtres, après avoir été dans sa jeunesse un guerrier distingué. C'étoit un petit vieillard fort maigre : il avoit les yeux très-rouges & très-malades, & le corps couvert d'une gale blanche, lépreuse, effet d'un usage immodéré de l'*ava*. On le conduisit dans la grand'chambre, & il s'approcha, avec beaucoup de respect, du Capitaine Cook; il lui jeta sur les épaules une piece d'étoffe rouge qu'il avoit apportée; il fit quelques pas en arriere, & il lui présenta un petit cochon, qu'il tint dans ses mains, tandis qu'il prononça un long discours. Cette cérémonie

fut

fut souvent renouvelée durant notre séjour à *Owhyhee*, & nous jugeâmes, d'après plusieurs circonstances, que c'étoit une sorte d'adoration religieuse. Nous vîmes toujours leurs Idoles revêtues d'une étoffe rouge, pareille à celle qu'on avoit mise sur le Capitaine Cook; & ils offroient ordinairement de petits cochons aux *Eatooas*: d'ailleurs, ils récitoient leurs discours ou leurs prieres avec une prestesse & une volubilité, qui sembloient indiquer un formulaire établi.

1779. Janvier.

» Quand cette cérémonie fut achevée, Koah dîna avec le Capitaine Cook; il mangea avidement tout ce qu'on lui servit. Aussi réservé que les autres Habitans des Isles de ces Mers, nous ne pûmes le déterminer à goûter une seconde fois de notre vin, ou de nos liqueurs fortes. M. Cook alla le soir à terre, & nous l'accompagnâmes M. Bayly & moi. Nous débarquâmes sur la greve, & nous fûmes reçus par quatre hommes qui portoient des baguettes, garnies de poil de chien à l'une des extrémités; ils marcherent devant nous, en déclamant à haute voix une phrase très-courte, dans laquelle nous ne distinguâmes que le mot *Orono* (*a*). La foule,

(*a*) Les Naturels d'*Owhyhee* donnoient en général ce nom au Capitaine Cook; mais nous n'avons pu en découvrir la signification précise. Ils l'appliquent quelquefois à un Etre invisible,

1779. Janvier.

qui s'étoit rassemblée sur le rivage, se retira dès qu'elle nous vit approcher; & nous n'apperçûmes personne, si j'en excepte un petit nombre d'Insulaires prosternés la face contre terre, aux environs des huttes du village voisin.

» Avant de parler des hommages religieux qu'on rendit au Capitaine Cook, & des cérémonies singulieres avec lesquelles il fut reçu sur cette Isle funeste, il est nécessaire de décrire le *Morai*, situé au côté méridional de la greve du village de *Kakooa*. C'étoit une construction de pierre, solide & quarrée, d'environ quarante verges de long, de vingt de large, & de quatorze de hauteur: le sommet, aplati & bien pavé, se trouvoit entouré d'une balustrade de bois, sur laquelle on voyoit les crânes des captifs sacrifiés à la mort des Chefs du pays: le centre de l'édifice offroit un vieux bâtiment de bois, tombant en ruines, & réuni de chaque côté à la balustrade, par un mur de pierre, qui divisoit en deux parties l'espace vide. La bande contiguë à l'intérieur du pays, présentoit cinq poteaux de plus de vingt pieds d'élévation, qui soutenoient un échafaud d'une forme irréguliere: il y avoit au

qui, disent-ils, habitent les cieux. Nous reconnûmes aussi que c'est le titre d'un grand personnage très-puissant dans l'Isle, lequel a de l'analogie avec le Dalai-Lama des Tartares, & l'Empereur Ecclésiastique du *Japon*.

côté, en face de la mer, deux petites maisons communiquant l'une à l'autre par un chemin qu'un pavillon défendoit des injures de l'air.

1779. Janvier.

» Koah nous mena au sommet de cette construction, par un chemin d'une pente douce, qui commençoit au bord de la greve, & aboutissoit à l'angle Nord-Ouest de la cour de l'édifice : nous apperçûmes à l'entrée deux grosses figures de bois, dont les traits du visage offroient des contorsions bizarres ; une longue piece de bois sculptée en forme de cône renversé, s'élevoit du sommet de leurs têtes, & le corps étoit enveloppé d'une étoffe rouge. Nous rencontrâmes ici un jeune homme d'une haute taille qui avoit la barbe fort longue ; il présenta ces figures au Capitaine Cook, & après avoir chanté, de concert avec Koah, une espece d'hymne, il nous conduisit à l'extrémité du *Morai*, où étoient les cinq poteaux dont j'ai fait mention. Douze figures étoient rangées en demi-cercle au pied de ces poteaux ; & nous remarquâmes devant la figure du milieu une table élevée qui ressembloit exactement aux *Whattas* (*a*) des O-Taïtiens : nous trouvâmes sur cette table un cochon pourri, & par-dessous des morceaux de cannes de sucre, des noix de coco, du fruit à pain, des bananes &

(*a*) Voyez le premier & le second Voyage de Cook.

1779. Janvier.

des patates douces. Koah ayant placé M. Cook sous la table, prit le cochon entre ses mains, après avoir adressé à notre Commandant un second discours aussi long que le premier, & prononcé avec beaucoup de véhémence & de rapidité, il laissa tomber le cochon par terre. Il engagea ensuite M. Cook à monter sur l'échafaud; ils y monterent en effet l'un & l'autre, non sans avoir couru de grands risques de se laisser tomber. Dix hommes qui apportoient un cochon en vie, & une grande piece d'étoffe rouge, arriverent alors en silence & en procession, à l'entrée du sommet du *Morai*. Ils s'arrêterent lorsqu'ils eurent fait quelques pas, & ils se prosternerent : Kaireekeea, le jeune homme dont je parlois tout-à-l'heure, alla à leur rencontre; & ayant reçu l'étoffe rouge, il l'apporta à Koah, qui en revêtit le Capitaine Cook, & qui lui offrit ensuite le cochon, en observant le même cérémonial.

» Tandis que notre Commandant étoit sur l'échafaud, emmailloté dans l'étoffe rouge, & ayant peine à se tenir sur des morceaux de bois pourri, Kaireekeea & Koah chanterent quelquefois tous deux ensemble, & d'autres fois alternativement : cette partie de la cérémonie fut très-longue; Koah laissa tomber le cochon, & il descendit enfin avec M. Cook. Il le mena auprès

les douze figures, & après avoir dit quelque parole à chacune, d'un air ricaneur, & fait claquer ses doigts à mesure qu'il passa devant elles, il le conduisit à celle qui se trouvoit au centre, & dont les gens du pays sembloient faire plus de cas que des autres, puisqu'elle étoit couverte d'une étoffe rouge. Il se prosterna devant cette figure, & il la baisa : le Capitaine Cook, à qui on dit de faire la même chose, se soumit à tout ce que voulut Koah. 1779. Janvier.

» On nous ramena à l'autre division du *Morai*, où il y avoit un espace de dix à douze pieds en quarré, creusé d'environ trois pieds au-dessous du niveau du terrain de la cour. Nous y descendîmes, & on assit M. Cook entre deux Idoles de bois; Koah soutint l'un de ses bras, & moi je soutins l'autre. Nous vîmes arriver une seconde procession de Naturels du pays; ils apportoient un cochon cuit au four, un *pudding*, du fruit à pain, des noix de coco, & des légumes. Lorsqu'ils furent près de nous, Kaireekeea se mit à leur tête, & ayant présenté le cochon à notre Commandant, avec les cérémonies que j'ai déjà décrites, il commença des chants pareils à ceux que nous avions déjà entendus, & ses camarades répondirent à chacun de ses versets. Nous observâmes que la longueur des versets & des répons diminua peu-à-peu; que vers la fin

1779. Janvier.

Kaireekeea ne disoit plus que deux ou trois mots, & que les autres lui répondoient seulement par l'expression d'*Orono*.

» Quand cette offrande, qui dura un quart-d'heure, fut terminée, les Insulaires s'assirent en face de nous; ils se mirent à découper le cochon, à peler les végétaux & à casser les noix de coco : quelques-uns firent de l'*ava*; ils mâchent les racines qui entrent dans la composition de cette liqueur, & ils suivent d'ailleurs le procédé des Habitans des *Isles des Amis*. Kaireekeea prit ensuite une portion de l'amande d'une noix de coco, qu'il mâcha, & l'ayant enveloppée d'un morceau d'étoffe, il en frotta le visage, le derriere de la tête, les mains, les bras & les épaules de M. Cook. L'*ava* fut ensuite servie à la ronde; & lorsque nous en eûmes goûté, Koah & Pareea diviserent la chair du cochon en petits morceaux, qu'ils nous mirent dans la bouche. Je n'avois point de répugnance à souffrir que Pareea, qui étoit très-propre, me donnât à manger : mais M. Cook, à qui Koah rendoit le même office, se souvenant du cochon pourri, ne put avaler un seul morceau; le vieillard voulant redoubler de politesse, essaya de lui donner des morceaux tout mâchés, & l'on imagine bien que le dégoût de notre Commandant ne fit que s'accroître.

1779. Janvier.

» Après cette cérémonie, à laquelle le Capitaine Cook mit fin, dès qu'il put le faire décemment, nous quittâmes le *Morai* : nous ne manquâmes pas de distribuer parmi les Naturels quelques morceaux de fer & d'autres bagatelles, dont ils furent enchantés. Les hommes qui portoient des baguettes, nous reconduisirent à nos canots, en répétant les phrases & les mots qu'ils avoient débités lors de notre débarquement. Le Peuple se retira, & le petit nombre de ceux qui ne s'en allerent pas, se prosternerent la face contre terre, à mesure que nous côtoyâmes le rivage. Nous nous rendîmes sur le champ à bord; l'esprit tout occupé de ce que nous avions vu, & extrêmement satisfaits des dispositions amicales des Habitans du pays. Je ne pourrois donner que des conjectures, & même des conjectures incertaines & inexactes, sur le but des diverses cérémonies que leur nouveauté & leur singularité m'ont engagé à décrire en détail; il paroît clair toutefois qu'elles annonçoient un grand respect de la part des Insulaires, & nous jugeâmes qu'elles étoient bien voisines d'une adoration religieuse à l'égard de notre Commandant. J'allai à terre le lendemain avec une garde de huit Soldats de 18.
Marine, y compris le Caporal & le Lieutenant : M. Cook m'avoit ordonné d'établir l'observatoire à l'endroit qui me sembleroit le plus propre à

1779. Janvier.

ſurveiller, & protéger ceux de nos gens chargés de remplir les futailles, ainſi que les autres Détachemens de travailleurs qu'on enverroit dans l'Iſle. Tandis que j'examinois au milieu de la Bourgade, un emplacement qui me paroiſſoit convenir à l'uſage que nous voulions en faire, Pareea, toujours diſpoſé à montrer ſon pouvoir & ſa bonne volonté, offrit d'abattre quelques cabanes, qui auroient gêné nos obſervations. Je ne crus pas devoir accepter ſon offre, & je choiſis un champ de patates voiſin du *Morai*; on nous l'accorda volontiers, & les Prêtres, afin d'en écarter les Inſulaires, le conſacrerent en établiſſant des baguettes autour de la muraille qui l'enfermoit.

» Ils donnent, à cette eſpece d'interdit religieux, le nom de *Taboo*, mot que nous entendîmes répéter ſouvent durant notre ſéjour ici. Nous reconnûmes qu'il a des effets très-puiſſans & très-étendus; j'en parlerai d'une maniere détaillée dans la deſcription générale de ces Iſles, lorſque je traiterai de la Religion des Inſulaires; il ſuffit d'obſerver maintenant que l'opération du *Taboo* nous procura une tranquillité & une ſolitude plus grande que nous ne l'aurions déſiré: les pirogues du pays ne s'aviſerent jamais de débarquer près de nous; les Naturels s'aſſirent ſur la muraille, mais aucun d'eux n'oſa pénétrer

dans l'eſpace conſacré, ſans en avoir obtenu notre permiſſion : les hommes ſe rendirent à nos prieres, & ils conſentirent à traverſer avec des proviſions, le terrain ſur lequel nous étions établis, mais nous eſſayâmes vainement de déterminer les femmes à nous approcher. Nous leur offrîmes en vain des préſens : Pareea & Koah qui joignirent leurs ſollicitations aux nôtres, ne réuſſirent pas davantage ; elles nous répondirent conſtamment qu'elles ſeroient tuées par l'*Eatooa* & Terreeoboo (c'eſt le nom de leur Roi.) Elles ne craignoient cependant point d'approcher ceux de nos camarades qui ſe trouvoient à bord : des flots d'Inſulaires, & des femmes en particulier, arrivoient ſans ceſſe aux vaiſſeaux ; on étoit obligé de les chaſſer, preſque à toutes les heures, afin de laiſſer aux Equipages la place néceſſaire pour le ſervice : deux ou trois cents femmes alors ſe jetoient ſouvent à la mer toutes à-la-fois ; elles continuoient à nager & à ſe jouer au milieu des vagues en attendant qu'elles puſſent remonter ſur la *Réſolution* ou la *Découverte*, & elles nous procuroient ainſi un ſpectacle très-amuſant.

1779. Janvier.

» Il n'arriva rien d'important à bord, depuis le 19 juſqu'au 24, époque à laquelle Pareea & Koah nous quitterent, pour ſe rendre auprès de Terreeoboo, qui venoit de débarquer ſur une 19. 24.

1779. Janvier.

autre partie de l'Iſle. Les Calfats travaillerent aux flancs des vaiſſeaux; on examina ſoigneuſement & on répara les agrès. Le Capitaine Cook s'occupoit ſur-tout & conſtamment de la ſalaiſon des cochons que nous voulions embarquer.

» Nous étions établis à l'obſervatoire depuis peu de temps, lorſque nous découvrîmes, dans notre voiſinage, une ſociété de Prêtres, dont le ſervice régulier au *Morai* avoit excité notre curioſité. Leurs cabanes ſe trouvoient autour d'un étang; elles étoient environnées d'un bocage de cocotiers, qui les ſéparoit de la greve & du reſte du Village, & qui faiſoit de leur emplacement une retraite un peu religieuſe. Le Capitaine Cook, que j'inſtruiſis de ces détails, réſolut d'aller les voir, & comme il s'attendoit à être reçu ainſi qu'il l'avoit été à ſon débarquement, il emmena M. Webber pour deſſiner ce qui ſe paſſoit.

» Dès qu'il fut ſur la greve, on le conduiſit à un édifice ſacré, appelé *Harre-noorono*, ou la maiſon de l'*Orono*; on lui dit de s'aſſeoir à l'entrée, au pied d'une idole de bois, pareille à celles que nous avions vues au *Morai*. On me chargea de nouveau de ſoutenir un de ſes bras; on l'emmaillotta une ſeconde fois dans une étoffe rouge, & Kaireekeea, accompagné de douze Prêtres, lui préſenta un cochon, en obſervant le céré-

onial accoutumé. On étrangla enſuite le cochon; 1779. Janvier.
n alluma du feu, & on jeta l'animal dans des
endres chaudes; & lorſqu'on eut enlevé ſes
oies, on vint le préſenter de nouveau à notre
ommandant, avec les chants, l'appareil & la
ompe de la premiere offrande. On le tint quel-
ues *momens* ſous ſon nez; on le dépoſa enſuite
ſes pieds, ainſi qu'une noix de coco, & les
cteurs de la cérémonie s'aſſirent. On fit de l'*ava*
on diſtribua cette boiſſon à la ronde : on
pporta alors un cochon gras, bien cuit, & on
ous en mit des morceaux dans la bouche, ainſi
ue les Inſulaires l'avoient déjà fait à notre
remier débarquement.

» Depuis cette époque, toutes les fois que
Capitaine Cook deſcendit à terre, il fut
ccompagné de l'un des Prêtres, qui marchoit
evant lui, qui avertiſſoit qu'*Orono* avoit dé-
arqué, & qui ordonnoit au Peuple de ſe proſ-
rner la face contre terre. L'un d'eux ne manqua
mais non plus de l'accompagner ſur l'eau; il
tenoit à l'arriere du canot, une baguette à la
ain, & il avertiſſoit de l'approche de notre
ommandant, les Inſulaires qui ſe trouvoient
ans leurs pirogues : les Rameurs abandonnoient
l'inſtant leurs pagaies, & ils ſe couchoient
uſqu'à ce qu'il eût paſſé. S'il s'arrêtoit à l'ob-
ervatoire, Kaireekeea & ſes Confreres arrivoient

1779. Janvier.

tout de suite avec des cochons, des noix de coco, du fruit à pain, &c. qu'ils lui offroient, en observant le cérémonial ordinaire. Ce fu dans ces occasions que des Chefs inférieurs nou demanderent souvent la permission de présente une offrande à l'*Orono* : lorsque nous le le permettions, ils offroient un cochon d'un a qui annonçoit la timidité & la frayeur : sur ce entrefaites, Kaireekeea & les Prêtres chantoient leurs hymnes.

» Les politesses de cette Société de Prêtre ne se bornerent pas cependant à de pures cér monies & à de vaines attentions de parad Ils donnerent chaque jour des cochons & de végétaux à ceux d'entre nous qui se trouvoie à terre ; & ils envoyoient avec la même exact tude diverses pirogues chargées de provision Ils ne demanderent jamais rien en retour, & jamais ils n'insinuerent d'une façon indirecte qu'i désiroient quelques présens de notre part. L régularité des leurs annonçoit plutôt l'accompli sement d'un devoir religieux, que la simple l béralité; & lorsque nous voulûmes savoir qu étoit l'individu ou le corps qui nous traitoit ave tant de magnificence, on nous répondit qu'u grand personnage appelé Kaoo, Chef des Prêtres & aïeul de Kaireekeea, qui voyageoit avec Roi, faisoit tous ces frais.

» L'affreux malheur qui nous arriva ici, devant
spirer beaucoup d'intérêt au Lecteur, sur tout 1779. Janvier.
qui est relatif au caractere & à la conduite
cette peuplade, il est bon d'avertir, que nous
avions pas lieu d'être aussi contens des Chefs
uerriers ou des *Earees*, que des Prêtres. Nous
geâmes, dans toutes les occasions, que les
emiers s'occupoient de leurs propres intérêts,
outre les vols habituels qu'ils se permettoient
qu'on peut excuser en quelque sorte, vu
niversalité de ce défaut parmi les Insulaires
l'Océan Pacifique, nous les trouvâmes cou-
bles de quelques artifices aussi déshonorans. Je
citerai qu'un délit duquel notre ami Koah
oit le principal complice. Comme les Chefs
i nous apportoient des présens de cochons,
n retournoient toujours avec une récompense
nnête, nous en recevions, pour l'ordinaire,
e quantité plus considérable que celle que nous
uvions consommer. Koah, qui alors ne man-
oit jamais d'arriver près de nous, avoit cou-
me de demander des choses dont nous n'avions
s besoin, & il étoit sûr de les obtenir. Un
mme qu'il nous présenta comme un Chef qui
uloit nous rendre ses devoirs, nous offrit un
ur un petit cochon; nous reconnûmes que ce
chon avoit été donné à Koah un moment
paravant. Cette observation nous indiquant

1779. Janvier. une ſorte de manege, nous ſûmes, après quel
ques recherches, que ce prétendu Chef éto
un homme du peuple, & ce fait rapproché d
pluſieurs autres pareils, nous donna lieu d
penſer que nous avions déjà été trompés de l
même maniere.

24. » Nos affaires demeurerent juſqu'au 24, da
la poſition que je viens de décrire : nous fûm
très-ſurpris, le 24, de voir qu'on ne permetto
à aucune embarcation de partir de la côte, &
que les Naturels ſe tenoient près de leurs cabane
Il ſe paſſa quelques heures, avant que nou
puſſions en expliquer la cauſe : nous apprîme
enfin que l'arrivée de Terreeoboo avoit fa
tabooer la baie, & défendre toute eſpece de com
munication avec nous. Nous n'avions pas prév
les incidens de cette eſpece, & les Équipage
de la *Réſolution* & de la *Découverte* n'eurent pa
ce jour-là les végétaux qu'on leur ſervoit ord
25. nairement. Nos gens employerent le lendemai
les menaces & les promeſſes, afin de détermine
les Naturels du pays à venir à la hanche de
vaiſſeaux : quelques-uns des Inſulaires euren
enfin la hardieſſe de s'avancer vers nous; ma
nous apperçûmes un Chef qui s'y oppoſa, &
qui entreprit de les ramener à terre. Ne voulan
pas qu'il exécutât ſon projet, nous tirâmes tou
de ſuite un coup de fuſil, qui produiſit l'effe

que nous en espérions, & bientôt après nous pûmes acheter des rafraîchissemens. Nous reçûmes, l'après-midi, la visite de Terreeoboo; il n'avoit avec lui qu'une pirogue, dans laquelle se trouvoient sa femme & ses enfans. Il demeura à bord jusqu'à près de dix heures, & il retourna au Village de *Kawrowa*. 1779. Janvier.

» Le 26, à midi, le Roi s'embarqua sur une grande pirogue, & étant parti du Village avec deux autres de suite, il prit en pompe la route des vaisseaux. Son cortege avoit de la grandeur & une sorte de magnificence. La premiere embarcation étoit montée par Terreeoboo, & ses Chefs, revêtus de leurs casques & de leurs riches manteaux de plumes, & armés de longues piques & de dagues : la seconde portoit des Prêtres, le respectable Kaoo un de leurs Chefs, avec des Idoles chamarrées d'étoffes rouges. Ces Idoles étoient des bustes d'osier, d'une proportion gigantesque, chargées de petites plumes de diverses couleurs, travaillées de la même maniere que leurs manteaux : de gros morceaux de nacre de perle, & une noix noire fixée au centre, représentoient les yeux; leurs bouches étoient garnies d'une double rangée de dents incisives de chien, & l'ensemble de la physionomie offroit des contorsions bizarres. Des cochons & des végétaux divers remplissoient la troisieme piro- 26.

1779. Janvier.

gue. Durant la marche, les Prêtres occupant la pirogue du centre, chantoient des hymnes avec beaucoup de gravité, &, après avoir pagayé autour des vaisseaux, ils ramerent vers la greve où j'étois à la tête de mon Détachement, au lieu d'aller à bord comme nous le comptions.

» Dès que je le vis approcher, j'ordonnai à ma petite troupe de se mettre en bataille pour recevoir le Roi; le Capitaine Cook ayant remarqué que ce Prince venoit à terre, le suivit, & il arriva presque au même instant. Je les conduisis dans la tente; ils y furent à peine assis, que le Prince se leva, jeta d'une maniere gracieuse, sur les épaules de notre Commandant, le manteau qu'il portoit : il mit de plus un casque de plumes sur la tête, & un éventail curieux dans les mains de M. Cook, aux pieds duquel il étendit ensuite cinq ou six manteaux, très-jolis & d'une grande valeur. Les gens de son cortege apporterent alors quatre gros cochons, des cannes de sucre, des noix de coco & du fruit à pain. Le Roi termina cette partie de la cérémonie en changeant de nom avec le Capitaine Cook, chose qui, parmi tous les Insulaires de l'Océan Pacifique, est réputé le témoignage d'amitié le plus fort que l'on puisse donner. Une procession de Prêtres menée par un vieux personnage d'une physionomie vénérable, parut; elle étoit suivie

d'une

d'une longue file d'hommes qui amenoient de gros cochons en vie & d'autres qui portoient des bananes, des patates, &c. Je jugeai, d'après les coups-d'œil & les gestes de Kaïreekeea, que le vieillard étoit le Supérieur de la Communauté de Prêtres que j'ai indiquée plus haut, dont la générosité avoit fourni si long-temps à notre subsistance. Il tenoit dans ses mains une piece d'étoffe rouge avec laquelle il emmaillotta les épaules de M. Cook, auquel il offrit un petit cochon, selon le cérémonial accoutumé. On lui fit une place à côté du Prince : Kaireekeea & ses Confreres commencerent leurs discours ou leurs prieres, & Kaoo & les Chefs leur répondirent par intervalles. 1779. Janvier.

» Je fus surpris de retrouver dans la personne du Roi un vieillard infirme & maigre, qui étoit venu à bord de la *Résolution*, quand nous étions par le travers de la bande Nord-est de l'Isle de *Mowee.* Nous découvrîmes bientôt parmi les hommes de sa suite, la plupart des Insulaires, qui passerent alors une nuit entiere sur notre bord; entr'autres, deux fils cadets du Monarque, dont le plus âgé avoit seize ans, & Maiha-Maiha son neveu, que nous eûmes d'abord un peu de peine à reconnoître, parce qu'il avoit les cheveux chargés d'une pâte & d'une poudre brune, qui achevoit de défigurer sa physionomie,

la plus ſauvage que j'aie jamais rencontrée.

1779. Janvier.

» Dès que le cérémonial de l'entrevue fut terminé, le Capitaine Cook conduiſit à bord de la *Réſolution* Terreeoboo, & autant de Chefs que la pinaſſe put en contenir. Ils y furent reçus avec tous les égards poſſibles, & notre Commandant, en retour d'un manteau de plumes qu'on lui avoit donné, revêtit le Roi d'une chemiſe, & il l'arma de ſa propre épée. Kaoo & environ ſix autres des vieux Chefs, demeurerent ſur la côte, & ils ſe logerent dans les Maiſons des Prêtres. Durant tout cet intervalle, nous n'apperçumes pas une pirogue dans la baie, & les Naturels ſe tinrent dans leurs cabanes, ou la face proſternée contre terre. Le Roi, avant de quitter la *Réſolution*, permit aux habitans de l'Iſle de venir aux vaiſſeaux & d'y faire des échanges; mais les femmes, par des raiſons que nous ne pûmes découvrir, demeurerent ſoumiſes au *Taboo*, c'eſt-à-dire, qu'il leur fut toujours défendu de ſortir de leurs habitations, & de nous fréquenter.

» La tranquillité & l'hoſpitalité généreuſe des Naturels du pays, ayant diſſipé toutes nos craintes, nous n'héſitâmes pas à nous mêler au milieu d'eux, & nous les fréquentâmes ſans inquiétude dans toutes les circonſtances & dans toutes les occaſions. Les Officiers des deux vaiſſeaux par-

1779. Janvier.

coururent chaque jour l'intérieur du pays en petites troupes, & même ſeuls, & ils y paſſerent ſouvent des nuits entieres. Je ne finirois pas, ſi je voulois raconter les marques ſans nombre d'amitié & de politeſſe que nous recevions alors des Inſulaires : par-tout où nous allions, le Peuple ſe raſſembloit en foule autour de nous ; il s'empreſſoit à nous offrir les divers ſecours qui dépendoient de lui, & tous les individus étoient très-ſatisfaits ſi nous acceptions leurs ſervices. Ils mettoient en uſage pluſieurs petites ruſes pour attirer notre attention, & différer notre départ. Quand nous traverſions les Villages, les jeunes garçons & les jeunes filles couroient devant nous, ils s'arrêtoient à chacun des endroits où il y avoit aſſez de place pour former un groupe de danſeurs : tantôt ils nous invitoient à nous repoſer dans leurs cabanes, à y boire du lait de coco, ou à y prendre quelque autre rafraîchiſſement ; tantôt ils nous plaçoient au milieu d'un cercle de jeunes femmes, qui déployoient leurs talens & leur agilité, afin de nous divertir par leurs chanſons & leurs danſes.

» Le plaiſir que nous cauſoient leur bienfaiſance & leur douceur, fut néanmoins troublé ſouvent par leur diſpoſition au vol, vice commun chez toutes les autres peuplades répandues ſur ces Mers. Cet inconvénient nous chagrina d'autant

1779. Janvier.

plus, qu'il nous obligea quelquefois à les traiter durement; ce que nous aurions évité bien volontiers, si la nécessité ne nous en eût imposé la loi. Nous découvrîmes un jour quelques-uns de leurs nageurs les plus habiles, qui arrachoient les clous des bordages à la hanche des vaisseaux; ils exécutoient cette opération d'une maniere très-adroite, à l'aide d'un bâton court, garni d'un caillou à l'une de ses extrémités. Comme ils mettoient nos bâtimens en danger, nous tirâmes d'abord à petit plomb sur les coupables; mais en plongeant par-dessous la cale, ils se placerent bientôt hors de la portée de nos coups, & nous nous vîmes contraints d'en fouetter un à bord de la *Découverte*.

» A-peu-près à la même époque, un parti nombreux d'Officiers des deux vaisseaux fit une course dans l'intérieur du pays, pour en examiner les productions; on trouvera plus bas le récit de ce voyage : je me contenterai d'observer ici qu'il offrit à Kaoo une nouvelle occasion de montrer sa bienfaisance & sa générosité envers nous; car, dès qu'il fut instruit de leur départ, il leur envoya une quantité considérable de vivres; il enjoignit aux Habitans des districts par où ils devoient passer, de leur donner tous les secours qui dépendroient d'eux; & ce qui acheve de prouver la délicatesse & le désintéressement de sa

conduite, on ne put faire accepter le plus léger présent aux hommes qu'il envoya. Nos Voyageurs revinrent après six jours d'absence : ayant manqué de guides, & le pays n'offrant pas de chemins tracés, ils n'avoient pas pénétré au-delà de vingt milles.

» La tête du gouvernail de la *Résolution* se trouvant très-ébranlée, & la plupart des éguillots étant relâchés ou brisés, on la détacha & on l'envoya à terre le 27 au matin : en même temps les Charpentiers pénétrerent dans l'intérieur de l'Isle, sous la conduite de quelques-uns des gens de Kaoo, afin d'y couper les bois dont nous avions besoin. 27.

» Le Capitaine Clerke, que sa mauvaise santé retenoit presque toujours à bord, alla, le 28, faire sa premiere visite à Terreoboo : il le trouva dans sa cabane, & il fut reçu de la même maniere & avec les mêmes cérémonies que le Capitaine Cook l'avoit été ; & lorsqu'il reprit le chemin de la *Découverte*, quoique sa visite eût été bien inattendue, il reçut trente gros cochons, & autant de fruit & de racines que son Equipage pouvoit en consommer dans une semaine. 28.

» Jusqu'ici nous n'avions vu aucun de leurs divertissemens ou de leurs exercices gymnastiques, & d'après les sollicitations de quelques-uns de

1779. Janvier.

nos Officiers, ils nous donnerent le soir le spectacle d'un combat à coups de poing. Ces jeux furent, du côté de l'appareil & de la magnificence, ainsi que du côté de l'adresse & de la force des Athletes, inférieurs à ceux dont nous avions été témoins aux *Isles des Amis*; mais comme ils en différerent à quelques égards, je les décrirai en peu de mots. Nous trouvâmes un vaste concours de Peuple assemblé sur une plaine, à peu de distance de notre petit camp. Le milieu de ce groupe d'Insulaires offroit un long espace vuide, à l'extrémité supérieure duquel étoient assis les Juges, au-dessous de trois étendards, d'où pendoient des bandes d'étoffes de diverses couleurs, les peaux de deux oies sauvages, de petits oiseaux & des panaches de plumes. Lorsque tout fut prêt, les Juges donnerent le signal, & au même instant deux Champions parurent dans l'arene. Ils s'avancerent d'un pas lent; ils élevoient à une grande hauteur leur pied de derriere, & ils passoient leurs deux mains sur la plante de ce pied. A mesure qu'ils approcherent, ils se regarderent souvent de la tête aux pieds, d'un air de dedain; ils jeterent des œillades de mépris sur les Spectateurs; ils tendirent leurs muscles, & ils firent un grand nombre de gestes affectés. Quand ils furent à la portée l'un de l'autre, ils placerent leurs deux bras sur une ligne parallele,

devant leur visage, endroit où devoient se porter tous les coups. Ils se frapperent par un développement complet du bras, & d'une maniere qui nous parut mal-adroite ; ils n'essayoient point de parer, mais ils éludoient l'attaque de leur Adversaire, en inclinant le corps, ou en se retirant. Le combat se décidoit promptement ; car si l'un d'eux étoit renversé, ou si un accident quelconque le faisoit tomber, il passoit pour vaincu ; & le Vainqueur annonçoit son triomphe, par une multitude de gestes, qui, ordinairement, excitoient de grands éclats de rire parmi les Spectateurs. Il attendoit ensuite un second Antagoniste ; s'il triomphoit de nouveau, il en attendoit un troisieme, jusqu'à ce qu'il fût battu à son tour. On observe, dans ces combats, une regle singuliere ; tandis que les deux Athletes se préparent, un troisieme peut s'avancer sur l'arene, & défier l'un d'eux : celui qu'on ne défie pas, est obligé de se retirer. Trois ou quatre Champions se suivoient ainsi quelquefois, avant qu'il y eût des coups de donnés. Si le combat devenoit plus long qu'à l'ordinaire, ou si on le jugeoit trop inégal, l'un des Chefs venoit le terminer, en mettant un bâton entre les deux Athletes. Nous y remarquâmes d'ailleurs la gaieté & la bonne humeur que nous avions admirées parmi les Naturels des *Isles des Amis*. Nous avions demandé ces jeux, & tous

1779. Janvier.

1779. Janvier.

les Insulaires croyoient que nous entrerions dans la lice; mais ils presserent en vain nos gens, qui se souvenant trop bien des coups qu'ils avoient reçus aux *Isles des Amis*, n'écouterent point les défis qu'on leur adressa.

» Guillaume Watman l'un des Aides du Canonnier, mourut le 28 : j'entrerai dans quelques détails sur sa mort, parce que nous avions eu jusqu'ici peu d'accidens de cette espece. Il étoit vieux, & singuliérement attaché à notre Commandant. Après avoir été vingt-un ans Soldat de Marine, il s'embarqua, en 1772, sur la *Résolution*, en qualité de Matelot, & il fit le voyage au Pôle Austral. Lorsqu'il fut de retour, M. Cook l'installa à l'Hôpital de *Gréenwich* le même jour où il y fut admis lui-même : & quand il vit M. Cook chargé de la conduite d'un troisieme Voyage autour du monde, décidé à suivre la fortune de son Bienfaicteur, il quitta l'asile qu'on lui avoit accordé. Il avoit été sujet à de petits accès de fievre, depuis notre départ d'*Angleterre*, & il étoit convalescent, lorsque nous atteignîmes la Baie de *Karakakoa :* on l'envoya à terre : quand il y eut passé quelques jours, il se crut parfaitement guéri, & il demanda à revenir à bord; mais le lendemain de son retour, il eut une attaque de paralysie qui l'emporta en quarante-huit heures.

» On l'enterra au *Morai*, felon les défirs du Roi de l'Ifle, & la cérémonie fe fit avec tout l'appareil que comportoit notre fituation. Kaoo & les autres Prêtres y affifterent; ils garderent un filence profond, & ils montrerent une attention extrême, tandis qu'on lut l'Office des Morts. Du moment où nous commençâmes à remplir la foffe, ils en approcherent d'une maniere très-refpectueufe; ils y jeterent un cochon mort, des noix de coco & des bananes. Durant les trois nuits qui fuivirent les funérailles, ils vinrent y facrifier des cochons, & y chanter des hymnes & des prieres, qui duroient jufqu'au point du jour. 1779. Janvier.

» Nous clouâmes fur un poteau, dreffé à la tête de la foffe, une planche, fur laquelle on trouve le nom du défunt, fon âge & le jour de fa mort. Les Infulaires nous promirent de ne pas l'enlever, & nous fûmes perfuadés qu'elle refteroit en place, auffi long-temps que la matiere fragile, dont elle eft compofée, le permettroit.

» Nos vaiffeaux ayant un grand befoin de bois à brûler, M. Cook me chargea, le 2 Février, de négocier avec les Prêtres, l'achat de la baluftrade qui environnoit le fommet du *Morai*. Je dois avouer que j'eus d'abord quelque doute fur la décence de cette propofition; je craignois qu'un feul mot fur cette matiere, ne fût regardé par eux, 2 Fév.

1779. Février.

comme un trait d'impiété révoltant. Je me trom-pois néanmoins. Ma demande ne leur causa pas la plus légere surprise ; ils y souscrivirent très-volontiers, & il ne fut pas question de ce que je leur donnerois en retour. Tandis que les Mate-lots enlevoient la balustrade, je remarquai que l'un d'eux emportoit une figure sculptée, & cette ob-servation ayant produit des recherches de ma part, je reconnus qu'ils avoient conduit aux ca-nots le demi-cercle entier (*a*). Quoique ceci se fût passé sous les yeux des Naturels, qui, loin de témoigner du ressentiment, avoient aidé nos gens dans ce transport, je crus devoir en parler à Kaoo : il me parut très-indifférent sur cela ; il me pria seulement de lui rendre la figure du cen-tre, dont j'ai fait mention ; je la lui remis, & il l'emporta dans une des cabanes des Prêtres.

» Terreeoboo, & les Chefs de sa suite, nous faisoient, depuis quelques jours, beaucoup de questions sur l'époque de notre départ. D'après cette inquiétude, je voulus savoir l'opinion que les Habitans de l'Isle s'étoient formée de nous, & ce qu'ils pensoient des motifs & du but de notre Voyage ; mais je ne découvris rien, sinon qu'ils nous supposoient originaires d'un pays où les provisions avoient manqué, & que nous

(*a*) Voyez plus haut la description du *Morai*.

tions venus les voir uniquement pour remplir nos *ventres*. La maigreur de quelques personnes le l'Equipage, l'appétit avec lequel nous man- 1779. Février.
ions, leurs provisions fraîches, les soins extrê-nes que nous prenions pour en acheter & en mbarquer une quantité considérable, devoient n effet leur donner une pareille idée. Ils remar-uerent d'ailleurs, avec étonnement, que nous 'avions point de femmes à bord ; ils s'apper-urent très-bien que nous nous conduisions d'une naniere paisible, que nous n'étions pas bruyans omme les guerriers ; & ils trouverent, dans ces emarques, de nouvelles preuves de la justesse e leur opinion. Il étoit assez plaisant de les voir oucher les flancs & tapoter les ventres des Ma-elots, (qui prirent réellement de l'embonpoint, urant notre courte relâche sur cette Isle,) & les vertir par signes, ou verbalement, qu'il étoit emps de nous en aller ; mais que si nous voulions evenir à la saison prochaine du fruit à pain, ils eroient plus en état de pourvoir à nos besoins. Nous étions depuis seize jours dans la baie, & si on songe à la quantité énorme de cochons & e végétaux que nous consommâmes, on ne sera as surpris qu'ils désirassent notre départ. Il est probable toutefois, que les questions de Terreo-boo n'avoient alors d'autre but, que de prépa-er, pour le moment où nous le quitterions, des

1779. Février.

préfens proportionnés aux égards & à l'amitié avec lefquels il nous avoit reçus : car lorfque nous lui eûmes dit que nous appareillerions le furlendemain, nous obfervâmes qu'il publia tout de fuite dans les bourgades, une efpece de proclamation, qui enjoignoit aux Naturels d'apporter des cochons & des végétaux, qu'il vouloit donner à l'*Oroono*, à l'inftant de fon départ.

» Les bouffonneries de l'un des Infulaires, nous divertirent beaucoup durant cette journée. Il tenoit un inftrument de mufique ; il portoit au cou des morceaux d'algues marines, & autour de chaque jambe, un filet très-fort d'enviro neuf pouces de profondeur, fur lequel une mu titude de dents de chien flottoient en lignes paralleles. Il danfa fur le rivage d'une manier abfolument burlefque ; il accompagnoit fes pa d'étranges grimaces ; & nous remarquâmes fur f phyfionomie des contorfions qui ne manquoien ni d'énergie, ni d'expreffion, quoiqu'elles fuffen du comique le plus bas. M. Webber crut devoi le deffiner.

» Il y eut le foir des combats de lutte & d pugilat ; & afin d'amufer les Infulaires à notr tour, nous tirâmes le peu de pieces d'artifices qu nous reftoient. Rien n'étoit plus propre que c fpectacle à exciter leur admiration, & à leur inf pirer une haute opinion de notre fupériorité. L



Benard direxit.

N HOMME DE L'ISLE SANDWICH DANSANT.

Capitaine C
inaires des
z quoique
i fuſſent bie
teurs ne fu
» J'ai déjà
aiſſeaux fur
vec ordre c
rtis depuis
ouvelle , n
inquiétude.
eil Kaoo , c
ous concerti
monde ap
ins & ſaufs.
us les fallo
ns le pays ,
aginé; cette
emins, & à
s avoit rete
ands éloges
s proviſions
e fidélité ex
» Le jour de
eoboo pria ,
l'accompagn
ivant , nous
quets d'étoff

apitaine Cook a déjà décrit les effets extraor- 1779. Février.
inaires des feux que nous tirâmes à *Hapaee* ;
quoique les pieces dont nous nous servîmes
i fussent bien inférieures, l'étonnement des spec-
teurs ne fut pas moindre.

» J'ai déjà dit que les Charpentiers des deux
aisseaux furent envoyés dans l'intérieur de l'Isle,
vec ordre d'en rapporter des bois. Ils étoient
artis depuis trois jours, & n'en ayant eu aucune
ouvelle, nous commençâmes à éprouver de
inquiétude. Nous fîmes part de nos craintes au
eil Kaoo, qui parut aussi peu rassuré que nous;
ous concertions avec lui, les moyens d'envoyer
u monde après eux, lorsqu'ils arriverent tous
ins & saufs. Pour trouver des arbres tels qu'il
ous les falloit, ils furent obligés de pénétrer
ns le pays, plus avant que nous ne l'avions
aginé; cette circonstance, jointe aux mauvais
emins, & à la difficulté de transporter les bois,
s avoit retenus si long-temps : ils firent de
ands éloges de leurs guides, qui leur fournirent
s provisions, & qui garderent les outils avec
e fidélité extrême.

» Le jour de notre départ étant fixé au 4, Ter-
eoboo pria, le 3, le Capitaine Cook & moi, 3.
l'accompagner à la résidence de Kaoo. En y
rivant, nous trouvâmes le terrain couvert de
quets d'étoffes, d'une quantité considérable de

1779. Février.

plumes jaunes & rouges, attachées à des fibre tirées de la gouſſe des noix de coco, d'un grand nombre de haches, & d'autres ouvrages de fer que les Naturels du pays avoient obtenus de nous Il y avoit, à peu de diſtance, des monceaux énor mes de végétaux de toute eſpece, & près de végétaux, un troupeau de cochons. Nous crûme d'abord qu'on vouloit nous faire préſent de tan de choſes, mais Kaireekeea m'apprit que c'étoi un don gratuit, ou un tribut, payé au Roi pa les Habitans de ce diſtrict : en effet, dès que nou fûmes aſſis, les Naturels apporterent les différen paquets, & ils les dépoſerent aux pieds du Ro l'un après l'autre ; ils étendirent les pieces d'é toffe, & ils éparpillerent les plumes & les ouvra ges de fer. Le Prince parut très-charmé de cett marque de ſoumiſſion ; il choiſit à-peu-près le tier des ouvrages de fer, le tiers des plumes, & que ques pieces d'étoffe qu'il mit lui-même de côté, on offrit enſuite au Capitaine Cook & à moi reſte des étoffes, avec tous les cochons & tous l végétaux. Nous fûmes étonnés de la valeur & d la magnificence de ce préſent, qui ſurpaſſoit d beaucoup tous ceux que nous avions reçus au *Iſles des Amis*, ou aux *Iſles de la Société*. Nous fîme ſur le champ venir des canots, afin d'envoyer tout à bord : on ſépara les gros cochons que nou voulions embarquer & ſaler, & on diſtribua au

1779. Février.

quipages au moins trente cochons plus petits, nsi que les végétaux.

» Le même jour nous quittâmes le *Morai*, & ous reconduisîmes aux vaisseaux les tentes & s instrumens astronomiques. Le charme du *Taboo* trouva détruit : dès que nous eûmes abandonné la place, les Naturels s'y précipiterent en oule, & comptant que nous y aurions laissé des hoses précieuses, ils firent des recherches empressées. Comme je demeurai le dernier à terre, que j'y attendois le retour d'un canot, plueurs Insulaires s'attrouperent autour de moi, & 'ayant prié de m'asseoir auprès d'eux, ils se irent à déplorer notre séparation. Je dois avouer ue j'eus beaucoup de peine à les quitter. Je emande la permission de raconter ici un fait qui e regarde, & qui inspirera peut-être de l'intérêt, quoiqu'il soit minutieux en lui-même. Durant notre relâche dans cette baie, j'avois ommandé le Détachement que nous entretînmes r la côte, & je connoissois plus les Naturels j'étois plus connu d'eux, que ceux de mes camarades, que le service retint presque constamment à bord : en général, j'avois lieu d'être ort satisfait de leur bienveillance, & je ne puis edire trop souvent ou trop en détail, combien amitié des Prêtres, à mon égard, fut constante illimitée.

1779. Février.

» Je fis, de mon côté, tous les efforts possi
bles pour gagner leur affection, & mériter leu
estime : j'eus le bonheur de réussir à tel point
que lorsqu'ils furent instruits de l'époque de notr
appareillage, ils me presserent vivement de de
meurer dans l'Isle, & qu'ils eurent recours au
offres les plus flatteuses pour me déterminer
cette résolution. Leur ayant répondu que
Capitaine Cook n'y consentiroit pas, ils me pro
poserent de m'emmener dans les montagnes; i
me dirent qu'ils m'y tiendroient caché jusqu'aprè
le départ des vaisseaux : je les assurai de nouvea
que notre Commandant ne sortiroit pas de la Bai
sans moi. Terreeoboo & Kaoo allerent alo
trouver M. Cook, dont ils me croyoient le fils
& ils le prierent formellement de me laisser dan
leur pays. M. Cook ne voulant point les contra
rier d'une maniere positive, sur une offre si aima
ble & si intéressante, leur observa qu'il ne pou
voit se séparer de moi pour le moment, mais qu'
reviendroit l'année suivante, & qu'il tâchero
d'arranger cette affaire à leur satisfaction.

4. » Nous démarrâmes, le 4, dès le grand matin
& nous sortîmes de la Baie ; la *Découverte* e
sortit également, & une multitude de pirogue
nous suivirent. M. Cook se proposoit d'achev
la reconnoissance de l'Isle d'*Owhyhee*, avant d'a
border aux autres Isles de ce groupe ; il espéroi

rencontre

rencontrer une rade mieux abritée que celle de *Karakakooa*, & s'il n'en découvroit point, il désiroit reconnoître la partie Sud-Est de *Mowee*, où l'on nous avoit annoncé un havre excellent. 1779. Février.

»Nous fûmes en calme le 4 & le 5, ce qui ralentit beaucoup notre progrès au Nord. Nous étions accompagnés d'une multitude de pirogues, & Terreeoboo donna une nouvelle marque d'amitié au Capitaine Cook, en nous envoyant un riche présent de cochons & de végétaux.

»Nous eûmes une brise légere de la terre, la nuit du 5, & nous fîmes un peu de chemin au Nord. 5. Le 6, au matin, ayant dépassé la pointe 6. la plus occidentale de l'Isle, nous nous trouvâmes en travers d'une Baie profonde, appelée *Toe-yah-yah* par les Naturels : nous espérâmes que cette Baie nous offriroit un havre sûr & commode; nous en fûmes d'autant plus charmés, que nous appercevions au Nord-Est plusieurs courans d'une eau douce très-belle, & qu'elle paroissoit bien abritée par-tout. Ces observations étant d'accord avec les instructions de Koah, qui accompagnoit le Capitaine Cook, & qui, par politesse, avoit changé son nom en celui de *Britannee*, on mit en mer la pinasse; & le *Master*, conduit par Britannee, alla examiner la Baie, tandis que les vaisseaux louvoyoient pour y arriver.

1779. Février.

» Le ciel fut nébuleux l'après-midi, & les coups de vents qui venoient de la terre, étoient si forts, que nous fûmes obligés de carguer toutes les voiles, & de mettre en panne, sous la voile d'étai d'artimon. Les diverses pirogues du pays nous quitterent au commencement de l'orage, & M. Bligh eut, à son retour, la satisfaction de sauver une vieille femme & deux hommes, dont le vent avoit fait chavirer l'embarcation, au moment où ils s'efforçoient de gagner la côte. Outre ces trois malheureux, nous avions à bord un grand nombre de femmes, que les Naturels du pays, occupés de leur salut personnel, avoient laissées parmi nous.

» Le *Master* dit au Capitaine Cook qu'il avoit débarqué dans un village, le seul qu'il eût apperçu au côté septentrional de la Baie; qu'on lui indiqua des puits d'eau douce, mais qu'il ne les trouva pas propres à l'usage que nous voulions en faire; qu'il pénétra ensuite plus avant dans la Baie, laquelle a une profondeur considérable vers l'intérieur du pays, & s'étend du côté d'une montagne élevée & sensible, qu'on trouve à l'extrémité Nord-Ouest de l'Isle; qu'au lieu d'y rencontrer un mouillage sûr, ainsi que Britannee le lui avoit fait espérer, il vit des côtes basses & remplies de roches, & un lit plat de rocher de corail, qui étoit répandu le long du rivage, &

qui s'étend à plus d'un mille de la terre; qu'en dehors de ce lit de corail, la sonde rapportoit vingt brasses, fond de sable; que sur ces entrefaites Britannee étoit parvenu à se sauver en cachette : nous jugeâmes qu'il craignoit de revenir, parce que ses informations n'avoient pas été exactes. 1779. Février.

» Nous apperçûmes le 7 une pirogue & deux hommes qui ramoient vers nous : nous jugeâmes que le dernier orage les avoit entraînés dans la pleine mer, & nous ralentîmes notre marche, afin de les recueillir. Ces pauvres malheureux étoient tellement épuisés de fatigues, que si l'un des Naturels, qui se trouvoit à bord, s'appercevant de leur foiblesse, ne se fût précipité dans l'embarcation, afin de leur donner du secours, ils auroient à peine eu la force de s'attacher à la corde que nous leur jetâmes. Nous eûmes bien de la peine à les hisser à bord, sur-tout avec un enfant d'environ quatre ans, qu'ils avoient attaché sous les traverses extérieures de la pirogue, où on l'avoit tenu assez long-temps, n'ayant que la tête au-dessus de l'eau. Ils nous dirent qu'ils étoient partis de la côte, la veille au matin, & que depuis ce moment ils n'avoient ni bu ni mangé. Nous leur donnâmes de la nourriture avec les précautions usitées en pareils cas; on chargea l'une des femmes de prendre soin de 7.

l'enfant, & le lendemain ils ſe portoient tous fort bien.

1779. Février.

» A minuit, il ſurvint un coup de vent, qui nous obligea de prendre deux ris aux huniers, & d'abattre les vergues de perroquet. Nous reconnûmes le 8, à la pointe du jour, que le mât de miſaine avoit conſenti de nouveau; les jumelles qu'on avoit poſées à la tête durant notre relâche à l'*Entrée du Roi Georges* ou de *Nootka*, ſur la côte d'*Amérique*, avoient éclaté; les diverſes parties en étoient ſi défectueuſes, qu'il devint abſolument néceſſaire de les remplacer, & par conſéquent d'enlever le mât. M. Cook délibéra quelque temps s'il courroit riſque de ne point trouver de havre aux Iſles ſous le vent, ou s'il retourneroit à *Karakakooa*. Cette Baie n'étoit pas d'une commodité ſi grande, qu'on ne pût eſpérer, avec vraiſemblance, d'en trouver une meilleure, pour réparer le mât, ou embarquer des vivres; & nous étions perſuadés, avec raiſon, que nous avions à-peu-près épuiſé les proviſions des environs de ce diſtrict. On obſerva, d'un autre côté, qu'il étoit trop périlleux de s'éloigner d'une rade aſſez bien abritée; que ſi on l'abandonnoit une fois, il ſeroit difficile d'y revenir; & qu'il y auroit du danger à adopter cet expédient, dans l'eſpoir d'en rencontrer une meilleure; que ſi nous n'en découvrions pas de meilleure, nous ſerions vraiſemblablement ſans reſſource.

» Nous continuâmes donc à gouverner vers la côte, afin d'offrir aux Insulaires une occasion de venir chercher leurs Compatriotes, qui se trouvoient détenus à bord. A midi, nous étions à un mille de la terre : un petit nombre de pirogues arriverent aux vaisseaux ; mais elles étoient si remplies de monde, qu'aucune d'elles ne pouvoit embarquer les femmes dont nous voulions nous débarrasser. 1779. Février.

» Le temps fut moins orageux le 10 après le lever du soleil, & quelques embarcations du pays nous aborderent ; les Insulaires qui les montoient, nous apprirent que les derniers coups de vent avoient fait beaucoup de mal, & que plusieurs grandes pirogues avoient péri. Nous louvoyâmes le reste du jour, & à l'entrée de la nuit, nous n'étions qu'à un mille de la Baie ; mais ne croyant pas qu'il fût sage d'y entrer pendant les ténebres, nous courûmes des bordées jusqu'au lendemain à la pointe du jour : au lever de l'aurore, nous jetâmes l'ancre à-peu-près au même mouillage que nous avions déjà occupé. 10.

» Nous employâmes la journée du 11, & une partie de celle du 12, à déplacer le mât de misaine, & à l'envoyer à terre avec les Charpentiers. Outre qu'il étoit endommagé à la tête, on le trouva extrêmement pourri au pied ; il offroit au milieu, un grand trou, qui pouvoit tenir 11. 12.

1779. Fevrier. quatre ou cinq noix de coco. On ne jugea pas néanmoins qu'il fallût le raccourcir : heureuſement les morceaux de boisde *toa* rouge embarqués à *Eimeo*, pour des jas d'ancre, purent remplacer les parties des jumelles qui avoient éclaté. Comme ces réparations devoient, ſelon toutes les apparences, employer pluſieurs jours, nous conduiſîmes à terre l'Equipage aſtronomique, M. Bayly & moi ; & nous dreſsâmes au *Morai* nos tentes, qui furent gardées par un Caporal & ſix Soldats de Marine. Nous profitâmes de nos anciennes liaiſons avec les Prêtres, qui, afin de mettre en ſureté la perſonne & les outils de nos travailleurs, *taboorent* ou conſacrerent l'emplacement où l'on avoit dépoſé le mât : leur opération fut bien ſimple, car ils ſe contenterent de l'environner de baguettes, ainſi qu'ils l'avoient fait lors de notre premiere relâche. Les Voiliers ſe rendirent auſſi ſur la côte ; ils y réparerent les dommages qu'avoit ſouffert la voilure, durant les derniers coups de vent ; ils occuperent une maiſon voiſine du *Morai*, que nous prêterent les Prêtres : tels étoient nos arrangemens à terre. Je vais maintenant raconter en détail les choſes qui ſe paſſerent entre les Naturels & nous, & qui amenerent par degrés la fatale cataſtrophe du 14.

» Quand les vaiſſeaux furent à l'ancre, nous nous apperçûmes avec étonnement que les Inſu-

1779. Février.

laires n'étoient plus les mêmes à notre égard : nous n'entendions point de cris de joie : il n'y avoit ni bruit ni foule autour de nous : la Baie se trouvoit déserte & tranquille : nous voyons seulement çà & là une embarcation qui s'échappoit le long de la côte. Nous pouvions supposer sans doute que la curiosité qui avoit produit tant de mouvement, lors de notre premiere relâche, n'existoit plus ; mais l'hospitalité aimable avec laquelle on nous avoit toujours traités, les témoignages de bienveillance & d'amitié que nous avions reçus à notre départ, nous donnoient lieu d'espérer que les Habitans du pays seroient charmés de nous revoir, & qu'ils reviendroient en hâte aux vaisseaux.

» Nous formions diverses conjectures sur cette révolution, lorsque nos inquiétudes furent enfin dissipées par le retour d'un canot que nous avions envoyé à terre : nous apprîmes que Terreeoboo étoit absent, & qu'il avoit mis le *Taboo* sur la Baie. Cette explication parut satisfaisante à la plupart d'entre nous ; mais quelques personnes penserent, ou plutôt il y a lieu de croire que ce qui se passa ensuite, leur fit imaginer après coup, que la conduite des Insulaires devoit nous inspirer de la défiance ; qu'en leur interdisant tout commerce avec nous, sous prétexte de l'absence du Roi, les Chefs avoient voulu gagner du temps

1779. Février.

& délibérer entre eux, ſur la maniere dont il convenoit de nous traiter. Nous n'avons jamais pu ſavoir ſi ces ſoupçons étoient fondés, ou ſi l'explication donnée par les Naturels étoit vraie. Il n'eſt pas hors de vraiſemblance que notre bruſque retour, auquel ils ne voyoient point de cauſe apparente, & dont nous eûmes enſuite beaucoup de peine à leur faire comprendre la néceſſité, leur cauſa quelque alarme; mais la confiance de Terreeoboo, qui au moment de ſon arrivée, vraie ou fauſſe, c'eſt-à-dire le lendemain au matin, ſe rendit tout de ſuite auprès du Capitaine Cook, & le rétabliſſement des échanges & des ſervices réciproques entre les Naturels & nous, qui fut la ſuite de cette démarche, indiquent fortement qu'ils ne jugeoient pas, & qu'ils ne redoutoient point un changement de conduite de notre part.

» Je puis citer à l'appui de cette opinion, un autre fait qui eut lieu lors de notre premiere viſite, c'eſt-à-dire, la veille de l'arrivée du Roi. L'un des hommes du pays avoit vendu un cochon à bord de la *Réſolution*, & il avoit reçu le prix convenu : Pareea qui le rencontra par haſard, lui conſeilla de ne pas livrer le cochon, ſi on ne lui donnoit rien de plus. Nos gens firent à Pareea des reproches très-vifs ſur ce conſeil mal-honnête, & ils le chaſſerent : comme le *Taboo* fut mis ſur

a Baie bientôt après, nous crûmes d'abord que
c'etoit en conſéquence de l'outrage fait au Chef. 1779. Février.
Ces deux incidens ſervent à prouver combien
l eſt difficile de tirer des inductions certaines des
ctions d'une peuplade, dont on connoît impar-
aitement les uſages & l'idiome : ils montreront
d'ailleurs les difficultés, peut-être peu ſenſibles
au premier coup d'œil, que rencontrent ceux
qui doivent régler leurs démarches dans une po-
ition pareille à la nôtre, où l'erreur la plus légere
peut entraîner les ſuites les plus funeſtes. Que
os conjectures fuſſent vraies ou fauſſes, tout ſe
paſſa paiſiblement juſqu'au 13 dans l'après-dînée. 13.

» L'Officier qui commandoit le Détachement
chargé de remplir les futailles de la *Découverte*,
int me dire le ſoir que pluſieurs Chefs s'étoient
aſſemblés au puits, près de la greve, & qu'ils
chaſſoient les Inſulaires que nous avions payés
pour aider les Matelots à rouler les tonneaux
ur le rivage. Il ajouta qu'il croyoit leur conduite
rès-ſuſpecte, & qu'il s'attendoit à être inquiété
de nouveau par les gens du pays. Je lui donnai,
ainſi qu'il le déſiroit, un Soldat de Marine, au-
quel je permis ſeulement de prendre ſa baïon-
nette & ſon épée. L'Officier ne tarda pas à reve-
nir; il m'apprit que les Inſulaires s'étoient armés
de pierres, & qu'ils devenoient très-ſéditieux :
je me rendis ſur les lieux, ſuivi d'un autre Soldat

1779.
Février.

de Marine, armé de son fusil. Dès que les Habitans de l'Isle me virent approcher, ils abandonnerent leurs pierres, & quand j'eus parlé à quelques-uns des Chefs, la populace qui causoit l'émeute s'éloigna, & ceux des Naturels qui voulurent nous aider à faire de l'eau, n'essuyerent plus d'obstacles de la part de leurs Compatriotes. Après avoir rétabli la tranquillité, j'allai trouver le Capitaine Cook qui arrivoit sur la pinasse; je lui racontai ce qui venoit de se passer; il m'ordonna de tirer à balle sur les coupables, s'ils commençoient à nous jeter des pierres, ou à se conduire d'ailleurs avec insolence. J'enjoignis donc au Caporal de faire charger à balle, au lieu de petit plomb, les fusils des sentinelles.

» Peu de temps après notre retour aux tentes, un feu continuel de mousqueterie, que nous entendîmes à bord de la *Découverte* nous alarma; nous remarquâmes qu'on tiroit sur une pirogue qui ramoit en hâte vers la côte, & qui étoit poursuivie par un de nos petits canots. Nous conclûmes sur le champ qu'un vol avoit occasionné ces coups de fusil, & le Capitaine Cook m'ordonna de le suivre avec un canot armé, afin d'arrêter, si nous le pouvions, l'Equipage de la pirogue, qui essayoit de gagner le rivage. Nous courûmes vers l'endroit où nous jugeâmes qu'elle débarqueroit, mais nous arrivâmes tr

rd; les Naturels avoient quitté leur embar-ation, & ils s'étoient ſauvés dans l'intérieur du ays. 1779. Février.

» Nous ne ſavions pas que les choſes volées voient déjà été rendues; d'après le grand nom-re de coups de fuſil que nous avions entendus, ous jugeâmes qu'elles pouvoient être importan-es, & nous ne voulions pas renoncer à l'eſpoir e les recouvrer. Nous demandâmes à quelques ſulaires le chemin qu'avoit pris l'Equipage de pirogue, & nous ſuivîmes ſes traces juſqu'à ntrée de la nuit : nous voyant alors à environ ois milles de nos tentes, & ſoupçonnant que s Naturels qui nous excitoient ſouvent à conti-uer notre pourſuite, nous trompoient par de uſſes informations, nous crûmes qu'il ſeroit utile de nous porter plus loin, & nous retour-âmes à la greve.

Il étoit arrivé, durant notre abſence, une uerelle plus ſérieuſe & plus déſagréable. L'Offi-er détaché ſur le petit canot, retournant à bord vec les choſes qu'on avoit volées au Capitaine lerke, s'apperçut que nous pourſuivions les oupables, le Capitaine Cook & moi, & il penſa u'il étoit de ſon devoir de ſaiſir la pirogue échouée r le rivage. Par malheur elle appartenoit à areea, qui arriva au même inſtant de la *Dé-uverte*, & qui réclama ſa propriété, avec des

1779. Février.

protestations sans nombre de son innocence. L'Of-
ficier refusa de la lui livrer, & lorsque l'Equi-
page de la pinasse, qui attendoit notre Com-
mandant, l'eut joint, il en résulta une disput
très-vive, durant laquelle Pareea fut renversé d'u
violent coup de rame qu'on lui donna sur la tête
Les Insulaires qui se rassembloient aux environs
& qui avoient été jusqu'ici spectateurs paisibles
firent tout de suite pleuvoir une grêle de pierre
sur nos gens, qu'ils contraignirent à se retir
avec précipitation, & à gagner à la nage, u
rocher situé à quelque distance de la côte. L
Naturels s'emparerent de la pinasse, ils la pill
rent, & ils l'auroient détruite sans l'interventio
de Pareea, qui, revenu à lui-même, eut
générosité d'oublier la violence qu'on ven
d'exercer à son égard. Après avoir écarté la foul
il fit signe à nos gens qu'ils pouvoient reveni
& reprendre la pinasse, & qu'il s'efforceroit
rapporter les choses que ses compatriotes
avoient volées. Nos gens se rendirent en effe
son invitation, & ils ramenerent la pinasse
Pareea ne tarda pas à les suivre, & à rappor
le chapeau d'un *Midshipman*, & quelques aut
bagatelles : il parut affligé de ce qui s'étoit pas
& il demanda d'un air inquiet, si Orono le tu
roit, & si on lui permettroit de venir aux v
seaux, le lendemain ? On l'assura qu'il y ser

ien reçu : alors, pour donner une preuve de éconciliation & d'amitié, il toucha de son nez elui des Officiers, selon l'usage de l'Isle, & il egagna le village de *Kowrowa.* 1779. Février.

» Quand le Capitaine Cook fut informé de ces étails, il montra beaucoup de chagrin; & tandis ue nous retournions à bord, il me dit : *Je crains ien que les Insulaires ne me forcent à des mesures vio- ntes; car,* ajouta-t-il, *il ne faut pas leur laisser croire 'ils ont eu de l'avantage sur nous.* Mais, comme étoit trop tard pour entreprendre quelque chose même soir, il se contenta de donner des ordres our qu'on chassât tout de suite du vaisseau, les ommes & les femmes qui s'y trouvoient. Je re- urnai à terre lorsque ces ordres furent exécutés; les événemens de la journée, ayant beaucoup minué notre confiance dans les Naturels, je mis ne double garde au *Morai*, & j'enjoignis à mon étachement de m'appeler, s'il appercevoit du onde caché aux environs de la greve. Sur les onze ures, on découvrit cinq Insulaires qui se traî- oient sans bruit autour du *Morai;* ils sembloient pprocher avec une extrême circonspection, & se retirerent quand ils se virent surpris. A minuit, n d'eux ayant osé venir tout près de l'observa- ire, la sentinelle lui tira un coup de fusil; l'explo- n effraya ses camarades, qui prirent la fuite, & us passâmes le reste de la nuit sans trouble.

1779. Février. 14.

» Le lendemain, à la pointe du jour, j'allai su la *Réſolution*, pour examiner le garde-temps je fus hélé ſur ma route par la *Découverte*, & j'appris que, durant la nuit, les Inſulaires avoien volé la chaloupe de ce vaiſſeau, en coupant l bouée, à laquelle elle ſe trouvoit amarrée.

» Au moment où j'arrivai à bord, les Solda de Marine s'armoient, & le Capitaine Coo chargeoit ſon fuſil à deux coups. Tandis que lui racontois ce qui nous étoit arrivé pendant nuit, il m'interrompit d'un air animé; il me d qu'on avoit volé la chaloupe de la *Découverte*, il m'inſtruiſit de ſes préparatifs pour la recouvre Il étoit dans l'uſage, lorſque nous avions perd des choſes importantes ſur quelques-unes d Iſles de cette mer, d'amener à bord le Roi, o pluſieurs des principaux *Earees*, & de les déten en otage, juſqu'à ce qu'on nous eût rendu qu'on nous avoit pris. Il ſongeoit à employer c expédient qui lui avoit toujours réuſſi; il veno de donner des ordres d'arrêter toutes les piro gues qui eſſayeroient de ſortir de la Baie, & avoit le projet de les détruire, ſi des moyen plus paiſibles ne ſuffiſoient pas pour recouvrer chaloupe. Il plaça en effet, en travers de la Baie les petites embarcations de la *Réſolution* & de *Découverte* bien équipées & bien armées, & ava que je repriſſe le chemin de la côte, on avo

iré quelques coups de canon ſur deux grandes pi- 1779. Février.
ogues qui tâchoient de ſe ſauver.

»Nous quittâmes le vaiſſeau, M. Cook & moi, ntre ſept & huit heures; M. Cook montoit la inaſſe, & il avoit avec lui M. Philips & neuf oldats de Marine, & je m'embarquai ſur le petit anot. Les derniers ordres que je reçus de lui, rent de calmer l'eſprit des Naturels, en les ſurant qu'on ne leur feroit point de mal; de pas diviſer ma petite troupe, & de me tenir r mes gardes. Nous nous ſéparâmes enſuite; . Cook marcha vers le village de *Kowrowa*, ſidence du Roi, & moi du côté de l'obſerva- ire. Mon premier ſoin en arrivant à terre, fut enjoindre aux Soldats de Marine, de la maniere plus rigoureuſe, de ne pas ſortir de la tente, charger leurs fuſils à balle, & de ne pas les itter. J'allai me promener vers les cabanes du eux Kaoo & des Prêtres, & je leur expliquai, mieux qu'il me fut poſſible, l'objet de nos pré- ratifs d'hoſtilité, qui leur cauſoient une vive rme. Je vis qu'ils avoient déjà ouï parler du l de la chaloupe de la *Découverte*, & je leur oteſtai que nous étions décidés à recouvrer tte embarcation, & à punir les coupables; mais la Communauté des Prêtres, & les Habitans village du côté de la Baie où nous étions, ne voient pas avoir la plus légere crainte. Je les

priai d'expliquer ma réponſe au peuple, de le ra
1779. ſurer, & de l'exhorter à demeurer tranquill
Février. Kaoo me demanda avec beaucoup d'inquiétude
ſi on feroit du mal à Terreeoboo : je l'aſſurai qu
non, & il parut, ainſi que ſes Confreres, enchan
de ma promeſſe.

» Le Capitaine Cook appela ſur ces entref tes la chaloupe de la *Réſolution*, qui étoit ſtation à la pointe ſeptentrionale de la Baie l'ayant priſe avec lui, il continua ſa route ve *Kowrowa*, & il débarqua, ainſi que le Lieutena & les neuf Soldats de Marine. Il marcha tout ſuite au village, où il reçut les marques de r pect qu'on avoit coutume de lui rendre; les Ha tans ſe proſternerent devant lui, & ils lui offrire de petits cochons ſelon leur uſage. S'apperc vant qu'on ne ſoupçonnoit en aucune mani ſes deſſeins, il demanda où étoient Terreeob & les deux fils de ce Prince, qui avoient ſi ſo vent mangé à notre table ſur la *Réſolution*. L deux jeunes Princes ne tarderent pas à arriv avec les Inſulaires qu'on avoit envoyés apr eux, & ſur le champ ils conduiſirent le Capitai Cook à la maiſon où leur pere étoit couché. trouverent le vieux Roi à moitié endormi, M. Cook ayant dit quelques mots ſur le vol la chaloupe, dont il ne le ſuppoſoit point du t complice, il l'invita à venir aux vaiſſeaux &

pa

passer la journée à bord de la *Résolution*. Le Roi accepta la proposition sans balancer, & il se leva à l'instant même afin d'accompagner M. Cook. 1779. Février.

» Nos affaires prenoient cette heureuse tournure ; les deux fils du Roi étoient déjà dans la pinasse ; & le reste de la petite troupe se trouvoit au bord de l'eau, lorsqu'une vieille femme appela à haute voix Kanee Kabareea, la mere des deux Princes, & l'une des épouses favorites de Terreeoboo ; elle s'approcha du Roi, elle employa les larmes & les prieres les plus ardentes pour l'empêcher de venir aux vaisseaux. En même temps deux Chefs qui étoient arrivés avec elle, retinrent le Roi, en l'avertissant de nouveau qu'il ne devoit pas aller plus loin, & ils le contraignirent à s'asseoir. Les Insulaires qui se rassembloient le long du rivage où ils formoient des groupes sans nombre, & qui vraisemblablement étoient effrayés du bruit des canons & des préparatifs d'hostilité qu'ils appercevoient dans la Baie, commencerent à se précipiter en foule autour du Capitaine Cook & de leur Roi. Le Lieutenant des Soldats de Marine, qui vit ses gens très-pressés par la multitude & hors d'état de se servir de leurs armes, s'il falloit y avoir recours, proposa à M. Cook de les mettre en bataille le long des rochers près du bord de la mer, & la populace leur ayant ouvert sans dif-

1779. Février.

ficulté un chemin, ils ſe poſterent à environ trente verges de l'endroit où Terreoboo étoit aſſis.

» Durant tout cet intervalle, le vieux Roi fut aſſis par terre; la frayeur & l'abattement étoient peints ſur ſon viſage. M. Cook ne voulant pas renoncer à ſon projet, continuoit à le preſſer vivement de s'embarquer; & lorſque le Prince ſembla diſpoſé à le ſuivre, les Chefs qui l'environnoient, l'en détournerent d'abord par des prieres & des ſupplications; ils eurent enſuite recours à la force & à la violence, & ils inſiſterent pour qu'il demeurât où il étoit. M. Cook voyant que l'alarme étoit devenue trop générale, & qu'il n'étoit plus poſſible d'emmener le Roi ſans verſer du ſang, abandonna ſa premiere réſolution; il obſerva à M. Philips, que s'il s'opiniâtroit à vouloir conduire le Prince à bord, il courroit riſque de tuer un grand nombre d'Inſulaires.

» Quoique l'entrepriſe qui avoit amené M. Cook à terre eût manqué, & qu'il ne ſongeât plus à la ſuivre, il paroît que ſa perſonne ne courut de danger qu'après un accident qui donna à cette diſpute la tournure la plus fatale. Nos canots placés en travers de la Baie, ayant tiré ſur des pirogues qui eſſayoient de s'échapper, tuerent par malheur un Chef de premier rang. Les nouvelles de ſa mort arriverent au village où ſe trouvoi

M. Cook au moment où il venoit de quitter le Roi, & où il marchoit tranquillement vers le rivage : la rumeur & la fermentation qu'elle excita furent très-fenſibles : les hommes renvoyerent tout de ſuite les femmes & les enfans ; ils ſe revêtirent de leurs nattes de combat, & ils s'armerent de piques & de pierres. L'un d'eux qui tenoit une pierre & un long poignard de fer, appelé *pahooa*, nom d'une dague de bois qui fait partie de leur attirail de guerre, s'approcha de notre Commandant ; il ſe mit à le défier en brandiſſant ſon arme, & il le menaça de lui jeter ſa pierre. M. Cook lui conſeilla de ceſſer ſes menaces ; mais l'inſolence de ſon ennemi ayant augmenté, il fut irrité & il lui tira un coup de petit plomb. L'inſulaire étoit revêtu d'une natte que le plomb ne put pénétrer, & lorſqu'il vit qu'il n'étoit point bleſſé, il n'en fut que plus audacieux. On jeta pluſieurs pierres aux Soldats de Marine, & l'un des *Erees* eſſaya de poignarder M. Philips, mais il n'en vint pas à bout, & il reçut un coup de croſſe de fuſil. M. Cook tira alors le ſecond coup de ſon fuſil double chargé à balle, & il tua celui des Naturels qui étoit le plus avancé. Immédiatement après ce meurtre, les gens du Pays formerent une attaque générale à coups de pierres ; & les Soldats de Marine & ceux de nos Matelots qui occupoient les canots, leur répondirent

1779. Février.

1779. Février.

par une décharge de mousqueterie. Ce qui surprit tout le monde, les Insulaires soutinrent le feu avec beaucoup de fermeté, & ils se précipiterent sur notre Détachement, en poussant des cris & des hurlemens terribles, avant que les Soldats de Marine eussent le temps de recharger. On vit alors une scene d'horreur & de confusion.

» Quatre des Soldats de Marine furent arrêtés sur les rochers au moment où ils se retiroient, & immolés à la fureur de l'ennemi; trois autres furent blessés d'une maniere dangereuse : le Lieutenant blessé aussi entre les deux épaules, d'un coup de *pahooa*, avoit par bonheur réservé son feu, & il tua l'homme qui venoit de le blesser, lorsque celui-ci se disposoit à lui porter un second coup. Notre malheureux Commandant se trouvoit au bord de la mer la derniere fois qu'on l'apperçut d'une maniere distincte; il crioit aux canots de cesser leur feu & d'approcher du rivage afin d'embarquer notre petite troupe. S'il est vrai que les Soldats de Marine & les équipages des canots avoient tiré sans son ordre, & qu'il vouloit prévenir une nouvelle effusion de sang, comme quelques-uns de ceux qui furent de l'action l'ont cru, il est probable qu'il fut la victime de son humanité : on observa en effet que tandis qu'il regardoit les Naturels en face,

aucun d'eux ne se permit de violences contre lui, mais que s'étant retourné pour donner des ordres aux canots, il fut poignardé par-derriere, & tomba le visage dans la mer. Les Insulaires pousserent des cris de joie lorsqu'ils le virent tomber; ils traînerent tout de suite son corps sur le rivage, & s'enlevant le poignard les uns les autres, ils s'acharnerent tous avec une ardeur féroce à lui porter des coups, lors même qu'il ne respiroit plus.

1779. Février.

» Ainsi termina sa carriere, le grand Homme qui commandoit notre expédition! Après une vie illustrée par des entreprises si étonnantes & si heureuses, on ne peut dire que sa mort fut prématurée : il avoit assez vécu pour exécuter les nobles projets auxquels la nature sembloit l'avoir destiné; & il fut enlevé aux jouissances & au repos qui devoient être la suite de ses immenses travaux plutôt qu'à la gloire. Il n'est pas nécessaire & il m'est impossible de dire combien il fut regretté & pleuré de ceux qui avoient si longtemps fondé leur sécurité personnelle sur ses lumieres & sur son courage, & qui au milieu de leurs maux, avoient trouvé des consolations de toute espece dans la tendresse de son cœur & la bonté de son ame. Je n'essayerai pas non plus de peindre l'horreur dont nous fûmes saisis, ni l'abattement & la consternation universelle qui

1779. Février.

ſuivirent un malheur ſi affreux & ſi imprévu. Les Lecteurs ne ſeront pas fâchés ſans doute de détourner les yeux d'une ſcene ſi triſte, pour contempler le caractere & les vertus de M. Cook; & afin de rendre mes derniers hommages à la mémoire d'un Ami cher & révéré, je vais tracer une eſquiſſe de ſa vie & de ſes ſervices.

» Le Capitaine Jacques Cook étoit né en Octobre 1728, près de *Whytby* dans le Comté d'*York :* on le mit très-jeune en apprentiſſage chez un Marchand d'un Village voiſin. On n'avoit point conſulté ſes goûts en cette occaſion, & il ne tarda pas à quitter le Comptoir auquel il étoit attaché : il s'engagea lui-même pour neuf ans ſur un navire qui faiſoit le commerce du charbon. Au commencement de la guerre de 1755, il entra au ſervice du Roi, à bord de l'*Aigle*, commandée alors par le Capitaine Hammer, & enſuite par Sir Hugh Palliſer, qui découvrit bientôt ſon mérite, & qui le plaça ſur le gaillard d'arriere.

» En 1758, il étoit *Maſter* du *Northumberland*, vaiſſeau du Lord Colville, qui commandoit alors l'Eſcadre en ſtation ſur la côte d'*Amérique*. C'eſt-là, comme je le lui ai ouï dire ſouvent, qu'au milieu d'un hiver rigoureux il lut Euclide pour la premiere fois ; & qu'il s'adonna à l'étude des Mathématiques & de l'Aſtronomie, ſans autre

secours que celui de quelques livres & de son intelligence. Tandis qu'il cultivoit & perfectionnoit son esprit de cette maniere, tandis qu'il suppléoit au défaut de sa premiere éducation, il avoit part aux scenes les plus actives & les plus laborieuses de la guerre d'*Amérique* : Sir Charles Saunders le chargea au siege de *Quebec*, de divers services de la premiere importance dans le département naval; c'est lui qui pilota les bateaux à l'attaque de *Montmorency*; il conduisit l'embarquement qui se fit sous les hauteurs d'*Ahaham*; il examina le passage & il posa des balises pour la sureté des gros vaisseaux qui devoient remonter la riviere. Le courage & l'adresse avec lesquels il remplit ces différentes commissions, lui mériterent l'amitié de Sir Charles Saunders, & du Lord Colville, qui continuerent à le protéger jusqu'à leur mort, & qui lui donnerent toujours des marques extrêmes de bienveillance & d'affection. A la fin de la guerre on l'envoya, d'après les sollicitations du Lord Colville, & de Sir Hugh Palliser, reconnoître le *Golfe Saint-Laurent* & les côtes de *Terre-Neuve*. Ce travail l'occupa jusqu'en 1767. A cette époque Sir Edouard Hawke le nomma Commandant d'une expédition dans les Mers du Sud, où l'on vouloit observer le passage de Vénus au-dessus du disque du soleil, & découvrir ensuite de nouvelles Terres.

1779. Février.

1779. Février.

» Ses services depuis cette époque, sont trop connus pour les rappeler ici, & sa célébrité & sa gloire sont devenues trop éclatantes pour que mes éloges puissent y rien ajouter. Il sembloit né pour ces especes d'expéditions : les premieres habitudes de sa vie, l'expérience acquise par ses longs Voyages, l'application constante de son esprit, tout concouroit à lui donner un degré de connoissances, qui ne peut être le partage que d'un petit nombre d'Officiers.

» Il étoit d'une constitution robuste, endurci au travail & capable de supporter les plus grandes fatigues. Son estomac digéroit sans peine les alimens les plus grossiers & les plus désagréables. Il se soumettoit aux privations de toute espece avec une indifférence si parfaite, que la tempérance ne paroissoit pas être une vertu pour lui. Son esprit avoit la trempe vigoureuse de son corps. Ses idées annonçoient la pénétration & la force. Son jugement, en tout ce qui avoit rapport au service dont il étoit chargé, étoit prompt & sûr. Ses plans avoient de la hardiesse & de l'énergie; & leur conception & leur exécution indiquoient un génie très-original. Un sang-froid admirable dans les dangers accompagnoit toujours son courage intrépide & calme. Ses mœurs & ses manieres offroient de la simplicité & de la franchise. Son caractere disposé à l'emportement

& à la colere, auroit peut-être mérité des reproches, si un fonds extrême d'humanité & de bienfaisance n'eût tempéré l'ardeur de ces premiers mouvemens de vivacité. 1779. Février.

» Mais la persévérance continue & infatigable avec laquelle il suivoit ses idées & ses plans, formoit le trait le plus saillant de son caractere; les dangers ni les fatigues ne pouvoient l'arrêter; & il n'avoit pas besoin de ces momens de distraction & de repos nécessaires à tout le monde. Durant ses longs & ennuyeux Voyages, son ardeur & son activité ne se ralentirent jamais un instant : jamais les plaisirs ou la dissipation qui se présentoient à lui ne l'occuperent : si les intervalles de récréation auxquels il est impossible de se soustraire, & que nous attendions avec un empressement bien excusable sans doute aux yeux de tous ceux qui ont éprouvé la fatigue du service, ne lui offroient pas un moyen de préparer de plus en plus la réussite de ses projets, il les passoit avec une sorte d'impatience.

» Il n'est pas besoin de citer ici les occasions où il développa ses qualités, au milieu des entreprises importantes qui ont rempli les dernieres années de sa vie; je me contenterai d'exposer le résultat des services qu'il a rendus à la Géographie & à la Navigation.

» Il n'y a peut-être pas de Science qui ait

1779. Février.

autant d'obligations à un seul homme, que la Géographie en a au Capitaine Cook. Dans son premier Voyage à la Mer du Sud, il a découvert les Isles de *la Société*; il a prouvé que la *Nouvelle-Zélande* forme deux Isles; il a reconnu le détroit qui les sépare, & il en a relevé toutes les côtes; il a parcouru ensuite la côte orientale de la *Nouvelle-Hollande*, inconnue jusqu'à lui, & il a ajouté aux Cartes de cette partie du Globe, une étendue de terrain de 27 degrés de latitude, ou de plus de 2000 milles.

» Son second Voyage autour du Monde a résolu le grand problême du Continent austral; car il a traversé l'hémisphere Sud entre le quarantieme & le soixante-dixieme parallele; il a démontré qu'il ne peut y avoir de Continent, à moins qu'il ne se trouve près du pôle & dans des parages inaccessibles aux vaisseaux; il a découvert la *Nouvelle-Calédonie*, l'Isle la plus étendue de l'Océan Pacifique, après la *Nouvelle-Zélande*; il a découvert de plus l'Isle de la *Géorgie*; une côte nouvelle qu'il a appelée la *Terre de Sandwich*, ou la *Thule* de l'hémisphere austral; après avoir visité deux fois les Mers du Tropique, il a fixé la position des Terres apperçues autrefois par les Navigateurs, & il en a trouvé plusieurs qui étoient inconnues.

» Mais son troisieme Voyage, dont il est i

1779. Février.

uestion, est distingué par l'étendue & l'impor-ance de ses découvertes. Indépendamment de lusieurs petites Isles qu'il a trouvées dans l'Océan Pacifique du Sud, il a découvert au Nord de ligne équinoxiale le groupe appelé *Isles andwich*, dont la position & les productions romettent plus d'avantages à la Navigation des uropéens qu'aucune autre des Terres de la Mer u Sud; il a découvert ensuite & relevé la partie e la côte occidentale d'*Amérique*, qui demeu-oit inconnue, depuis le quarante-troisieme degré e latitude Nord, c'est-à-dire, une étendue de lus de 3500 milles; il a déterminé la proximité u Continent de l'*Asie* & de celui de l'*Amérique*; a traversé le détroit qui les sépare; il a relevé s Terres de chaque côté, à une assez grande auteur pour démontrer qu'il est impossible de asser de la Mer Atlantique dans l'Océan Pacifique, u par la route de l'Est, ou par celle de l'Ouest: nfin si j'en excepte la Mer d'*Amur* & l'Archipel u *Japon*, sur lesquels on n'a encore que des étails imparfaits, il a complété l'Hydrographie e la partie du Globe qui est habitable.

» Ses services, comme Marin, ne sont peut-tre pas moins brillans, & à coup sûr, ils sont ussi importans & aussi utiles. Le moyen de con-erver la santé des équipages, qu'il a découvert qu'il a suivi avec tant de succès, forme une

1779. Février.

nouvelle époque dans l'histoire de la Navigation & les siecles futurs le mettront au nombre des amis & bienfaicteurs du genre humain.

» Ceux qui connoissent l'histoire de la Marine savent à quel prix on s'est procuré jusqu'à présent, les avantages qui résultent des voyages en mer; la maladie terrible qui est la suite des longues navigations, & dont les ravages ont marqué les pas des hommes à qui nous devons la découverte des nouvelles Terres, seroit devenue un obstacle insurmontable à l'exécution des entreprises de cette espece, si on n'avoit exercé sur la vie des Matelots, une tyrannie qu'il est impossible de justifier. Il étoit réservé au Capitaine Cook d'apprendre au monde entier, après des essais réitérés, qu'il y a des moyens de prolonger des voyages en mer durant trois ou quatre ans, dans des parages inconnus, sous tous les climats, même les plus rigoureux, non-seulement sans nuire à la santé, mais sans diminuer, le moins du monde, la probabilité de la vie des équipages. Il a rendu un compte détaillé de sa méthode dans un Mémoire lu en 1776, à la Société Royale (*a*).

» Quant à ses talens pour la manœuvre & les diverses parties de la Marine, j'abandonne c

(*a*) On lui adjugea la Médaille d'or de Sir Godefroy Copley

1779. Février.

oint au jugement des hommes qui connoiſſent mieux la nature des entrepriſes dont on l'a argé. Ils déclareront tous, que pour conduire ec des ſuccès ſi uniformes & ſi invariables, ois expéditions ſi dangereuſes & ſi difficiles, ne longueur ſi peu commune, & dans des uations ſi diverſes & ſi périlleuſes, il a eu oin non-ſeulement de connoiſſances ſûres & ofondes de ſon métier, mais d'un génie vaſte & iſſant, fertile en reſſources, qui ſût tout-à-la-s exécuter les grandes opérations & les détails plus minutieux du ſervice.

» Après avoir raconté la mort de mon reſpec-le Ami d'une maniere fidelle, & auſſi complete e l'ont permis mes obſervations & celles de s Camarades, je livre ſa mémoire à la recon-iſſance & à l'admiration de la poſtérité. Je jouterai plus qu'un mot; j'ai accepté avec ret, l'honneur que m'a procuré ſa mort, de r mon nom réuni au ſien; je n'ai pas ceſſé, dant ſa vie, de lui donner les témoignages fection & de reſpect, que je viens de donner s mânes, & mon cœur m'en a toujours fait e loi.

» J'ai déjà dit que quatre des Soldats de Marine, i accompagnoient M. Cook, demeurerent ſur champ de bataille. Les autres ſe jeterent dans u, ainſi que M. Philips, leur Lieutenant; &

couverts par un feu très-vif qui partoit d
1779. Février. canots, ils échapperent à la mort. Cet Offici
montra en cette occasion un courage intrépide
& de l'attachement pour sa petite troupe :
moment où il atteignit une de nos embarcation
il vit un de ses Soldats qui étoit mauvais nageu
& qui se débattant dans les flots, couroit risq
d'être pris par l'ennemi; quoiqu'il fût très-bless
il se précipita tout de suite au milieu des vagu
pour voler à son secours; & après avoir reçu
la tête un coup de pierre, qui manqua de
plonger au fond de la mer, il saisit le Soldat p
les cheveux, & il le ramena sain & sauf.

» Cherchant à faciliter l'évasion de le
malheureux Camarades, si quelques-uns d'e
étoient encore en vie, ceux de nos gens,
se trouvoient dans les canots, placés à envir
vingt verges de la greve, tirerent sans cesse dur
le combat. Leurs efforts, secondés par quelq
coups de canon qui partirent en même temps
la *Résolution*, ayant enfin obligé les Naturel
se retirer, une de nos petites embarcations ra
vers la côte : cinq de nos *Midshipmen*, qu'
portoit, virent les corps de nos Soldats
Marine étendus sans aucun signe de vie; m
jugeant qu'ils étoient trop peu de monde p
les ramener sans danger, & leurs munitions ét
presque épuisées, ils revinrent au vaisseau, &

aisserent entre les mains des Insulaires nos morts
& dix armures completes. 1779. Février.

» Quand la consternation, que cette nouvelle désastreuse jeta parmi les Équipages, eut un peu diminué, on s'occupa du Détachement posté au *Morai*, où je me trouvois avec les mâts & les voiles, & une garde composée seulement de six soldats de Marine. Il m'est impossible de décrire tout ce que j'éprouvai durant l'affreux carnage qui eut lieu de l'autre côté de la Baie. Placés à moins d'un mille du Village de *Korowa*, nous apperçûmes distinctement une foule immense assemblée à l'endroit où le Capitaine Cook venoit de débarquer; nous entendîmes le feu de la mousqueterie, & nous appercevions un mouvement & un fracas extraordinaires parmi la multitude: nous remarquâmes ensuite que les Naturels s'enfuyoient, que nos canots s'éloignoient du rivage, & qu'ils passoient & repassoient entre les vaisseaux. Je dois l'avouer, mon cœur eut des pressentimens sinistres. Un homme dont la vie m'étoit si précieuse & si chere, se trouvoit au milieu de la mêlée, & un spectacle si nouveau & si effrayant m'alarma: je savois d'ailleurs que les succès nombreux & constans des entrevues de M. Cook avec les Habitans de ces Mers, lui avoient donné une extrême confiance; j'avois toujours craint qu'il n'arrivât une heure malheu-

1779. Février.

reuse, où cette confiance l'empêcheroit de prendre les précautions nécessaires : je fus alors frappé des dangers qui pouvoient en être la suite, & l'expérience qui l'avoit fait naître, ne suffit pas pour me tranquilliser.

» Du moment où j'entendis les coups de fusil, mon premier soin fut d'assurer les Insulaires rassemblés en foule autour du mur de l'édifice consacré, dont nous étions en possession, qu'on ne leur feroit point de mal, & que je voulois vivre en paix avec eux, quoi qu'il arrivât. Ce qu'ils avoient vu, & ce qu'ils avoient entendu ne leur causoit pas moins d'inquiétude qu'à moi. Nous demeurâmes dans cette position jusqu'au retour des canots aux vaisseaux. Le Capitaine Clerke découvrant alors, à l'aide de sa lunette, que nous étions environnés par les Naturels du pays, & craignant qu'ils ne songeassent à nous attaquer, ordonna de leur tirer deux pierriers de quatre; heureusement ces coups de canon, quoique bien ajustés, ne tuerent ou ne blesserent personne, mais ils donnerent aux Habitans de l'Isle une preuve démonstrative de nos forces. L'un des boulets brisa par le milieu un cocotier sous lequel quelques-uns d'entre eux se trouvoient assis, & l'autre enleva des fragmens d'un rocher qui étoit sur la même ligne. Comme je venois de leur dire d'une maniere très-positive qu'ils

n'avoie[nt]

n'avoient rien à craindre, cet acte d'hostilité m'affligea beaucoup, & afin d'en prévenir de nouveaux, j'envoyai tout de suite un canot au Capitaine Clerke : je l'avertis que j'étois en bonne intelligence avec les Naturels, & que si je me voyois contraint de changer de conduite à leur égard, j'arborerois un pavillon de beaupré pour lui demander des secours. 1779. Février.

» Nous attendîmes avec une extrême impatience le retour du canot, & après avoir passé un quart-d'heure dans l'inquiétude la plus affreuse, M. Bligh vint nous dire que nos craintes n'étoient que trop bien fondées; il avoit ordre d'abattre les tentes le plus promptement possible, & d'envoyer à bord la voilure qu'on réparoit dans l'Isle. Notre ami Kaireekeea, instruit de la mort du Capitaine Cook, par un de ses Compatriotes qui s'étoit trouvé de l'autre côté de la Baie, arriva au même instant; la douleur & la consternation étoient peintes sur son visage, & il me demanda si la nouvelle étoit vraie?

» Notre position devenoit extrêmement critique : nous n'étions pas seulement en danger de perdre la vie, nous courions risque de perdre le fruit de notre expédition, ou au moins un des vaisseaux. L'un des mâts de la *Résolution*, & la plus grande partie de nos voiles se trouvoient à terre, sans autre garde que six Soldats de

Marine. Leur perte eût été irréparable, & quoique
1779. Février. les Inſulaires n'euſſent encore montré aucune diſpoſition pour nous inquiéter, on ne pouvoit répondre du changement que produiroit la ſcene paſſée à *Korowa*. De peur que la crainte de notre reſſentiment, ou l'heureux exemple de leurs Compatriotes ne les déterminât à profiter de l'occaſion favorable qui s'offroit alors de tomber ſur nous une ſeconde fois, je crus devoir cacher la mort du Capitaine Cook, & je priai Kaireekeea de détruire cette nouvelle autant qu'il dépendroit de lui. Je l'exhortai enſuite à amener le vieux Kaoo, & le reſte des Prêtres, dans une grande maiſon qui étoit voiſine du *Morai*; je cherchois ainſi à pourvoir à leur ſureté, ſi j'étois contraint d'employer la force, & à placer près de nous un homme qui pût faire uſage de ſon autorité ſur le Peuple, s'il y avoit quelque moyen de maintenir la paix.

» Après avoir placé les Soldats de Marine au ſommet du *Morai*, qui formoit un poſte fort & avantageux, & laiſſé le commandement de ma petite troupe à M. Bligh, à qui j'enjoignis expreſſément de ſe tenir ſur la défenſive, je me rendis à bord de la *Découverte*, afin d'expoſer au Capitaine Clerke la ſituation dangereuſe de nos affaires. Dès que j'eus quitté mon poſte, les Naturels attaquerent mon Détachement à coups

de pierres, & je fus à peine arrivé à bord, que j'entendis le feu des Soldats de Marine. Je retournai tout de suite à terre, où les choses prirent de moment en moment une tournure plus fâcheuse. Les Naturels s'armoient ; ils se revêtoient de leurs nattes de combat, & leur nombre s'accroissoit rapidement : j'apperçus aussi de grands corps qui marchoient vers nous, sur les bords du rocher qui sépare le village de *Kakooa*, du côté septentrional de la Baie, où la bourgade de *Korowa* est située. 1779. Février.

» Ils commencerent d'abord à nous attaquer avec des pierres, qui partoient du derriere des murs de leurs enclos, & comme nous n'usâmes point de représailles, ils ne tarderent pas à devenir plus audacieux. Quelques-uns de leurs guerriers, les plus déterminés, s'étant glissés le long de la greve, couverts par des rochers, se montrerent tout-à-coup au pied du *Moraï*, & selon ce qu'il me sembla, dans le dessein de l'assiéger du côté qui est en face de la mer, la seule partie accessible. Ils ne furent délogés qu'après avoir soutenu un grand nombre de coups de fusil, & vu un de leurs camarades tué.

» La bravoure d'un de ces guerriers mérite d'être citée. Etant revenu sur ses pas au milieu du feu de tout notre Détachement, pour emporter son camarade, il reçut une blessure qui l'obligea

1779. Février.

d'abandonner le corps : il reparut peu de minutes après, & blessé de nouveau il fut obligé de se retirer une seconde fois. J'arrivai au *Morai* dans ce moment, & je le vis revenir pour la troisieme fois tout couvert de sang & tombant en défaillance ; instruit de ce qui venoit de se passer, je défendis aux Soldats de tirer davantage, & on le laissa emporter son ami. Il l'eut à peine chargé sur ses épaules, qu'il tomba lui-même, & rendit le dernier soupir.

» Un renfort des deux vaisseaux débarqua à cette époque, & les Insulaires se réfugierent derriere leurs murailles. Pouvant alors communiquer avec les Prêtres, je détachai l'un d'eux auprès des Naturels du pays; je lui recommandai de ménager un accommodement, & de les assurer que s'ils ne jetoient plus de pierres, je ne permettrois pas à mes gens de tirer. Les Naturels ayant consenti à cette treve, on nous laissa enlever tranquillement le mât de la *Résolution*, les voiles & notre équipage astronomique. Ils s'emparerent du *Morai* dès que nous l'eûmes quitté; & ils nous jeterent quelques pierres qui ne nous firent aucun mal.

» Il étoit onze heures & demie lorsque j'arrivai à bord de la *Découverte ;* on n'y avoit encore rien décidé sur nos opérations ultérieures. Les deux Equipages convinrent d'une voix unanime

qu'on redemanderoit la chaloupe, & le corps de M. Cook; & j'opinai pour qu'on prît une résolution vigoureuse, si les Insulaires ne souscrivoient pas tout de suite à notre demande. Quoiqu'on puisse supposer que mon attachement pour un Ami cher & révéré, me dicta cet avis, d'autres raisons très-graves, & dont j'étois vivement frappé, me l'inspirerent. Les Insulaires ayant tué notre Commandant, & nous ayant obligés à nous rembarquer, ce succès devoit leur inspirer de la confiance; il me parut clair, que le petit avantage remporté sur nous la veille, les exciteroit à d'autres entreprises plus dangereuses encore; je le crus d'autant plus, que ce qu'ils avoient vu jusqu'alors ne pouvoit leur donner une grande crainte de nos armes à feu : en effet, ce qui surprit tout le monde, nos canons & nos fusils n'avoient produit aucun signe de frayeur parmi eux. De notre côté, les vaisseaux se trouvoient en si mauvais état, la discipline se trouvoit si relâchée, que si les Insulaires nous eussent attaqué la nuit suivante, il eût été bien difficile de prévoir les nouveaux malheurs qui nous seroient arrivés.

1779. Février.

» La plupart des Officiers eurent les mêmes craintes que moi, & rien ne me sembla plus propre à encourager les Insulaires à nous livrer un assaut général, que de montrer de la dispo-

1779. Février.

ſition pour un accommodement, dans lequel ils ne verroient que de la foibleſſe ou de la peur.

» On dit avec raiſon, en faveur d'un parti plus modéré, que le mal étoit fait & irréparable; que les témoignages d'attachement & de bienveillance que nous avions reçus des Inſulaires, avant la malheureuſe cataſtrophe, méritoient beaucoup d'égards; que l'accident affreux dont nous gémiſſions, n'avoit pas été la ſuite d'un deſſein prémédité; que Terreeoboo n'avoit pas ſu le vol, qu'il s'étoit prêté de bon cœur à accompagner le Capitaine Cook, qu'il avoit envoyé ſes deux fils dans notre canot où ils ſe trouvoient déjà, lorſque le combat s'engagea ſur la greve, & qu'on ne pouvoit le ſoupçonner en aucune maniere; qu'il étoit aiſé d'expliquer la conduite de ſes femmes & des *Erees*, par les préparatifs d'hoſtilité qui ſe faiſoient dans la Baie, & la frayeur que leur inſpirerent les Soldats armés, avec leſquels le Capitaine Cook avoit débarqué; que ces diſpoſitions étoient ſi contraires à l'amitié & à la confiance établies juſqu'alors entre les Inſulaires & nous, que ſi les Naturels avoient pris les armes, c'étoit évidemment pour défendre leur Roi, dont ils ſuppoſoient, non ſans raiſon, que nous voulions nous aſſurer de force, & qu'il étoit naturel d'attendre cette démarche d'un peuple rempli d'affection & d'attachement pour ſes Chefs.

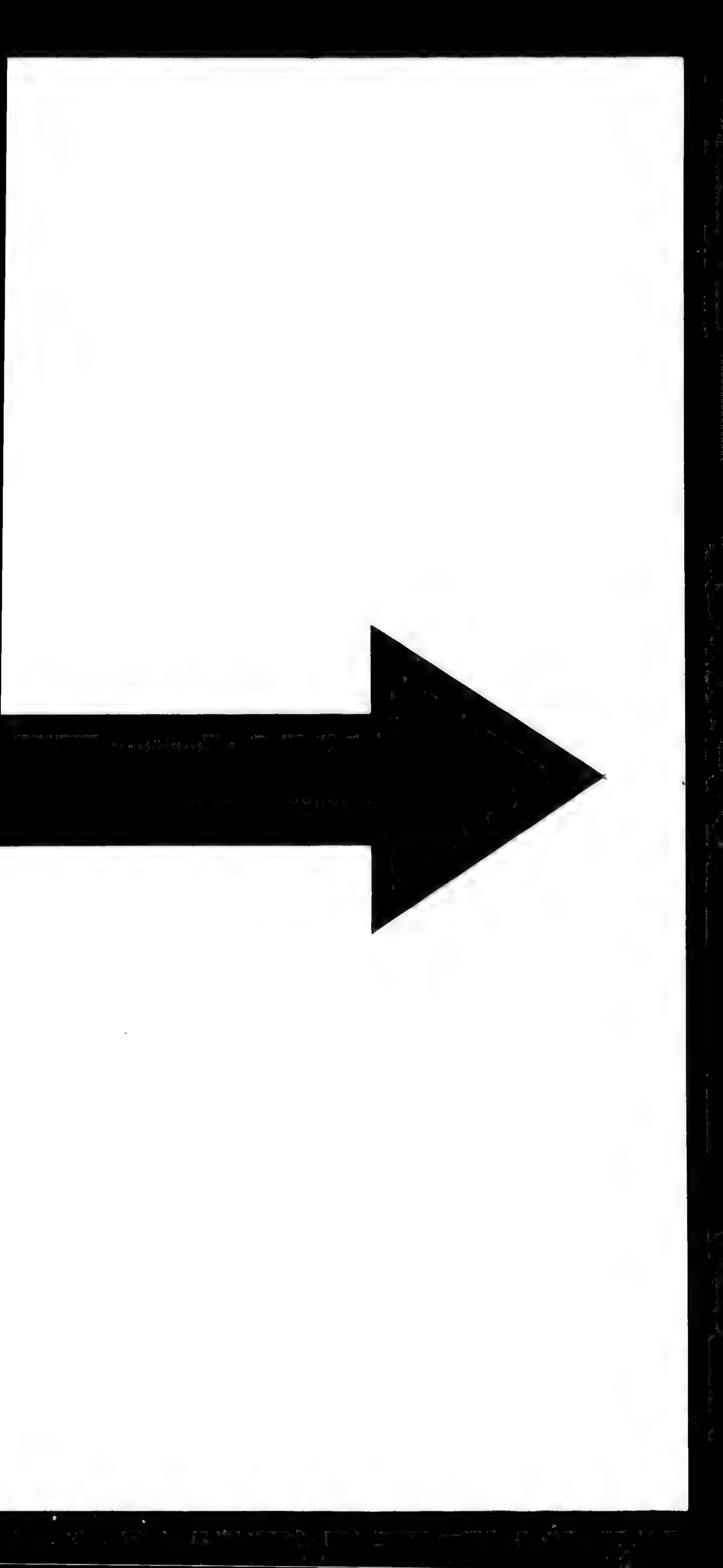
» A ces motifs d'humanité, on en ajouta d'autres que dictoit la prudence; on observa que nous manquions d'eau & de nourritures fraîches; qu'il faudroit six ou huit jours de travail pour établir notre mât d'artimon; que le printemps approchoit; & que nous devions nous occuper uniquement de notre campagne au Nord; que si nous nous livrions à des projets de vengeance contre les Insulaires, on pourroit nous accuser d'une cruauté inutile, & que leur exécution produiroit un délai inévitable dans l'équipement des vaisseaux.

1779. Février.

» Le Capitaine Clerke appuyoit ce dernier avis. Quoique bien convaincu que des actes brusques & fermes de vengeance, rempliroient mieux nos vues d'humanité & de sagesse, je ne fus pas fâché de voir désapprouver les mesures que je recommandois : car si le mépris insolent des Naturels du pays, & l'opposition qu'ils formerent ensuite aux travaux que nous fûmes obligés de faire sur la côte, opposition qui, je n'en doute pas, provenoit d'une fausse interprétation donnée à notre douceur, nous contraignirent à la fin de recourir à la violence, je ne suis pas sûr que les circonstances eussent justifié aux yeux de l'*Europe*, l'usage prématuré de la force. Les rigueurs de précautions excitent toujours la censure, & on peut remarquer d'ailleurs



[redacted]



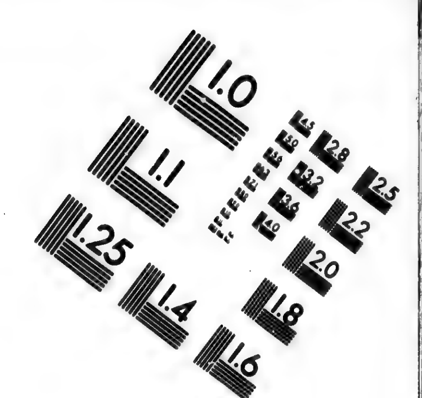
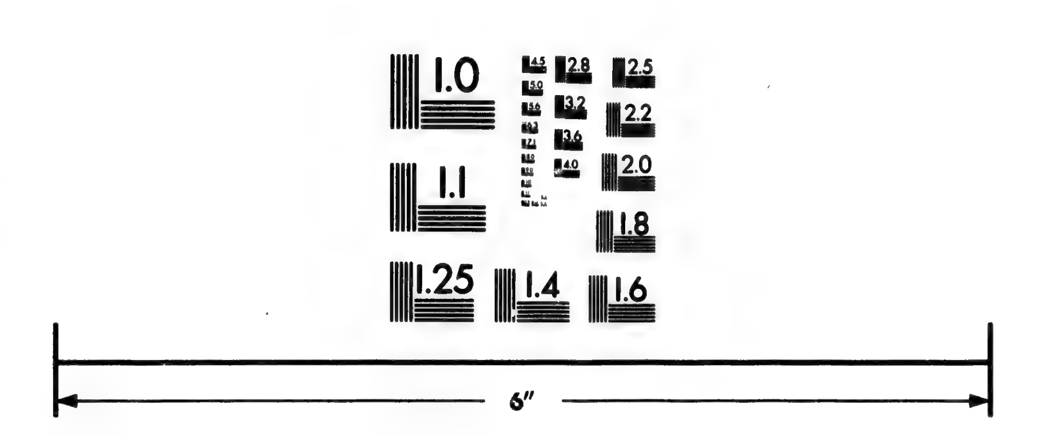


IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

1779. Février.

que le succès des moyens de cette espece, en rend la nécessité moins apparente.

» Tandis que nous délibérions sur le parti qu'il falloit prendre, une multitude innombrable d'Insulaires défendoit la côte; quelques-uns d'entre eux arriverent en pirogues; ils eurent la hardiesse de venir à la portée du pistolet, de nous défier, & de nous donner diverses marques de mépris. Nous eûmes beaucoup de peine à contenir les Matelots, qui, en ces occasions, vouloient se servir de leurs armes; mais comme nous avions adopté des mesures pacifiques, on permit aux Naturels de s'en retourner tranquillement.

» Pour exécuter notre plan, on décida que je marcherois vers la côte avec les embarcations des deux vaisseaux bien armées & bien équipées; que je tâcherois, s'il étoit possible, d'obtenir un pourparler, & d'entrer en conférence avec quelques-uns des Chefs.

» On me chargea, si cette premiere tentative avoit du succès, de réclamer les corps de nos Camarades, & celui de M. Cook en particulier; de menacer de notre vengeance les Habitans de l'Isle, en cas de refus; mais de ne pas tirer, à moins qu'on ne m'attaquât; &, quoi qu'il pût arriver, de ne point descendre sur la côte. On me donna ces ordres devant tout le Détachement, & de la maniere la plus positive.

» Je quittai les vaisseaux à environ quatre
eures du soir ; & à l'approche du rivage, tout 1779. Février.
n'annonça que nous y serions reçus en ennemis.
a foule étoit en mouvement ; les femmes & les
nfans se retiroient ; les hommes mettoient leurs
attes de combat, & ils s'armoient de longues
iques & de dagues. J'observai aussi que, depuis
e matin, on avoit construit des parapets de
ierre, le long de la greve, où le Capitaine
ook avoit débarqué ; il me sembla que les
nsulaires s'attendoient à une attaque dans cette
artie. Dès que nous fûmes à leur portée, ils
ous jeterent des pierres avec des frondes, mais
s ne nous firent aucun mal : je jugeai que je
'efforcerois en vain de leur proposer une négo-
iation, si je ne commençois par quelque chose
ui pût rétablir la confiance, & j'ordonnai à mes
mbarcations armées de s'arrêter : je pris le
etit canot, & je m'avançai seul, un pavillon
anc à la main. J'eus la satisfaction de voir
ue les Naturels me comprenoient, car ils me
épondirent par un cri de joie universel. Les
mmes revinrent sur le champ de la croupe
e la colline, où elles s'étoient réfugiées ; les
ommes déposerent leurs nattes de combat ; ils
assirent tous au bord de la mer, ils me tendirent
s bras, & ils m'inviterent à descendre.

» Quoique cette conduite indiquât des dispo-

1779. Février.

tions très-amicales, il me resta malgré moi des doutes sur la sincerité des Insulaires. Mais, quand je vis Koah se jeter au milieu des flots, un pavillon blanc à la main, & nager vers mon canot, avec une hardiesse & une tranquillité qu'il est difficile de concevoir, je crus devoir répondre à cette marque de confiance, & je le reçus sur mon bord, quoiqu'il fût armé. Ses armes n'étoient pas propres à diminuer nos soupçons; & j'avoue que j'avois depuis long-temps une opinion défavorable de lui. Les Prêtres nous avoient toujours avertis qu'il étoit méchant, qu'il ne nous aimoit pas; & des actes multipliés de dissimulation & de perfidie de sa part, nous avoient convaincus de la justesse de cet avis. L'odieuse attaque du matin, dans laquelle il avoit joué le principal rôle, m'inspira de l'horreur; & je fus affligé de me trouver près de lui: il vint à moi en versant des larmes feintes, il m'embrassa; mais je me défiois tellement de ses intentions, que je ne pus m'empêcher de saisir la pointe de son *pahooah* & de l'écarter. Je lui dis que nous redemandions le corps du Capitaine Cook, & que nous déclarions la guerre à l'Isle entiere, si on ne me le rendoit pas à l'instant. Il m'assura qu'on me le rendroit le plutôt possible, qu'il iroit lui-même le chercher; m'ayant ensuite demandé un morceau de fer, avec autant d'assu

nce que s'il n'étoit rien arrivé d'extraordinaire, se jeta à la mer, & il gagna la côte à la nage, criant à ses Compatriotes que nous étions core amis. 1779. Février.

» Nous attendîmes son retour près d'une eure, dans une grande perplexité. Durant cet tervalle, mes autres embarcations s'étoient assez pprochées du rivage pour entrer en conversation ec des Naturels postés à quelque distance de ous : on fit entendre clairement à ma petite oupe, que le corps de M. Cook avoit été pecé & emporté dans l'intérieur du pays; mais ne sus ces détails que lorsque je fus de retour x vaisseaux.

» Je commençai à montrer de l'impatience sur lenteur de Koah, & les Chefs me presserent vement alors de descendre à terre; ils m'assu-rent qu'on me rendroit le corps, si je voulois er moi-même trouver Terreeoboo. Voyant que vois pris la résolution de ne point débarquer, parurent désirer de converser avec nous plus l'aise, & ils essayerent d'attirer mon canot rmi des rochers, où ils auroient pu couper ma traite. Il n'étoit pas difficile de pénétrer cet tifice; & je songeois à rompre ma négociation, and je vis arriver un Chef, ami particulier du pitaine Clerke & des Officiers de la *Décou-u*, vaisseau sur lequel il s'étoit embarqué pour

1779. Février. paſſer à *Mowee*, lors de notre dernier dépar de la Baie; il nous dit qu'il venoit nous avertir de la part de Terreeoboo, que le corps de notr Commandant avoit été porté dans l'intérieur d l'Iſle, mais qu'on le rapporteroit le lendemai au matin. Son maintien & ſes propos annonçoien beaucoup de ſincérité : je lui demandai s'il mentoi & il accrocha l'un à l'autre ſes deux avan doigts, geſte qui, parmi ces Inſulaires, eſt u ſigne de vérité, ſur lequel ils ſont très-ſcru puleux.

» Ne ſachant quel parti prendre, je charge M. Vancouver d'aller inſtruire le Capitaine Clerk de ce qui venoit de ſe paſſer; de lui dire q je ne croyois pas les Inſulaires diſpoſés à ten leur parole; que loin d'éprouver de l'afflictio ſur ce qui étoit arrivé, leurs derniers ſuccès le donnoient au contraire beaucoup de courage de confiance; qu'ils ne cherchoient qu'à gagn du temps, afin de découvrir un moyen de no mettre en leur pouvoir. M. Vancouver me ra porta un ordre de retourner à bord, après avo fait comprendre aux Naturels que nous détru rions la bourgade, ſi on ne nous rendoit p le lendemain le corps de M. Cook.

» Lorſque les Naturels s'apperçurent que no retournions aux vaiſſeaux, ils nous provoquere par les geſtes les plus inſultans & les plus déda

neux. Quelques-uns de nos gens dirent qu'ils voient vu plusieurs des Insulaires se promener n triomphe, avec les habits de nos malheureux Camarades; qu'ils avoient distingué entre autres, n Chef qui brandissoit l'épée de M. Cook, & ne femme qui tenoit le fourreau. Il paroît clair que notre modération leur donna mauvaise idée le notre valeur; car ils ne pouvoient avoir qu'une otion bien confuse des principes d'humanité qui ous dirigeoient. 1779. Février.

» Quand j'eus rendu compte au Capitaine Clerke, des dispositions & des projets que je upposois aux Habitans de l'Isle, on prit les mesures de défense les plus efficaces, en cas qu'ils vinssent nous attaquer pendant la nuit. On amarra ux chaînes des basses vergues, les embarcations es deux vaisseaux; on augmenta le nombre des entinelles sur la *Résolution* & la *Découverte*, nous nous environnâmes de bateaux de garde, fin qu'on ne pût couper nos cables. Nous apperçûmes durant la nuit, un nombre prodigieux de mieres sur les collines, & quelques personnes es Equipages imaginerent que pour se soustraire nos menaces, les Naturels transportoient leurs chesses dans l'intérieur du pays; mais je pense lutôt qu'ils faisoient des sacrifices à l'occasion e la guerre, dans laquelle ils se croyoient ngagés, & qu'ils brûlerent alors les corps de

nos infortunés Camarades. Nous découvrîm
1779. Février. ensuite des feux de la même espece, quand no
dépassâmes *Morotoi*; & plusieurs des Habita
de cette Isle qui se trouvoient à bord, no
dirent qu'on les avoit allumés à cause de
guerre qu'ils venoient de déclarer à une I
voisine. Nous avions appris aux *Isles des Am*
& de la *Société*, qu'avant de marcher à l'ennem
les Chefs s'efforcent toujours d'exciter & d'e
flammer le courage du Peuple, par des fêtes
des réjouissances nocturnes, & il paroît qu'o
observe ici un usage à peu-près pareil.

» La nuit ne fut troublée que par des cris
des lamentations qui venoient de la côte : Ko
15. arriva à la hanche de la *Résolution* le 15, d
le grand matin; il apportoit des étoffes, & u
petit cochon, qu'il demanda la permission
m'offrir. J'ai déjà observé que les Insulaires n
croyoient fils du Capitaine Cook, & comm
il leur avoit toujours laissé cette opinion,
pensoient vraisemblablement que depuis sa mo
j'étois le Chef des vaisseaux. Je me rendis s
le tillac; je lui parlai du corps de notre Com
mandant : n'ayant reçu de lui que des répons
ambiguës, je refusai ses présens, & je l'auro
renvoyé en lui montrant de la colere, si
Capitaine Clerke n'avoit jugé plus convenab
de garder, à tout événement, l'apparence

'amitié, & de le traiter avec les égards ordinaires.

1779. Février.

» Ce perfide Insulaire vint le soir auprès de ous, à diverses reprises, il apportoit des agatelles dont il vouloit nous faire présent ; & yant toujours remarqué qu'il examinoit avec ttention chaque partie du vaisseau, j'eus soin e lui montrer que nous étions en état de nous léfendre.

» Il pressa vivement le Capitaine Clerke & noi d'aller à terre ; il accusa les autres Chefs de etenir les corps de nos Camarades, & il assura u'une entrevue avec Terreeoboo régleroit tout notre satisfaction ; mais d'après les soupçons ue nous laissoit sa conduite, il n'étoit pas pruent de l'écouter : en effet, nous fûmes instruits ar la suite, d'un fait qui dévoila la fausseté de s prétextes. On nous dit qu'immédiatement près l'action où le Capitaine Cook fut tué, le ieux Roi s'étoit retiré dans une caverne placée milieu de la partie escarpée de la montagne, ui pend sur la Baie, & à laquelle on ne peut rriver qu'avec des cordes ; qu'il y resta plusieurs ours, & qu'on lui jeta des vivres attachés à des ordes.

» Lorsque Koah descendit à terre, à son retour es vaisseaux, nous nous apperçûmes que ses ompatriotes, qui s'étoient rassemblés sur la greve

1779. Février.

dès la pointe du jour, en troupes nombreuſes ſe précipitoient autour de lui avec empreſſement nous jugeâmes qu'ils vouloient ſavoir ce qu' avoit appris, & ce qu'il convenoit de faire. Il e vraiſemblable qu'ils comptoient ſur l'exécution d nos menaces, & ils paroiſſoient bien détermin à ſe défendre. Toute la matinée nous entendîm des Conques en différentes parties de la côte; no vîmes de nombreux Détachemens qui traverſoie les collines; en un mot, nous avions une per pective ſi alarmante, que nous mîmes à la m des ancres de toue, afin de pouvoir condui les vaiſſeaux par le travers de la bourgade, l'on nous attaquoit; nous plaçâmes en outre l bateaux à la hauteur de la pointe ſeptentriona de la Baie, pour qu'on ne nous ſurprît pas de côté.

» Les Naturels ayant manqué à la prome qu'ils avoient faite de nous rendre les corps nos Camarades, & toute leur conduite anno çant alors des hoſtilités, nous délibérâmes nouveau ſur les meſures que nous devions pre dre. Il fut décidé que nous nous occuperions ava tout du mât de la *Réſolution* & des préparatifs notre départ; que nous continuerions cependa nos négociations au ſujet du corps de M. Coo & de ceux des Soldats de Marine.

» On employa la plus grande partie de la jo

né

née, à placer sur le tillac le mât de la *Résolution* de maniere que les Charpentiers pussent le travailler, & à faire les changemens nécessaires dans les commissions des Officiers. M. Clerke, à qui passoit le commandement en chef, vint à bord de la *Résolution*; il nomma le Lieutenant Gore Capitaine de la *Découverte*, & il donna la Lieutenance vacante à M. Hervey, l'un de nos *Midshipmen*, qui avoit suivi M. Cook dans ses deux premiers Voyages. Les Insulaires ne formerent aucune tentative contre nous. A l'entrée de la nuit, on amarra de nouveau la chaloupe aux chaînes des basses vergues, & on plaça des bateaux de garde autour des deux vaisseaux.

» Sur les huit heures du soir, on entendit une pirogue qui ramoit vers la *Résolution*; du moment où on l'apperçut, les deux sentinelles qui étoient sur le pont, lui tirerent des coups de fusil. Les deux hommes que portoit cette embarcation, se mirent tout de suite à crier *Tinnee*, (c'est ainsi qu'ils prononçoient mon nom); ils dirent qu'ils étoient nos amis, & qu'ils vouloient me donner quelque chose qui avoit appartenu au Capitaine Cook. Lorsqu'ils arriverent à bord, ils se jeterent à nos pieds, & ils parurent très-effrayés. Heureusement ni l'un ni l'autre ne se trouvoient blessés, quoique les balles de nos sentinelles eussent percé leur pirogue. Nous recon-

nûmes l'un des Prêtres dont j'ai parlé plus haut ;

1779. Février. qui accompagnoit toujours le Capitaine Cook, en obſervant le cérémonial que j'ai déjà décrit, & qui, malgré le rang diſtingué qu'il occupoit dans l'Iſle, vouloit abſolument remplir auprès de lui, les fonctions de nos derniers domeſtiques. Après avoir verſé un torrent de larmes ſur la mort d'*Orono*, il nous avertit qu'il apportoit une partie du corps. Il nous préſenta enſuite un petit paquet couvert d'étoffe, qu'il tenoit ſous ſon bras ; il m'eſt impoſſible de décrire l'horreur dont nous fûmes ſaiſis, à la vue d'un morceau de chair humaine d'environ neuf ou dix livres. Il nous apprit que c'étoit tout ce qui en reſtoit, que les autres parties avoient été dépecées & brûlées ; mais que Terreeoboo & les *Erees* avoient en leur poſſeſſion la tête & les os, excepté ceux de la poitrine, de l'eſtomac & du ventre ; que Kaoo, Chef des Prêtres avoit reçu pour l'employer à des cérémonies religieuſes, la portion qui étoit devant nous, & qu'il nous l'envoyoit, afin de nous prouver ſon innocence & ſon attachement.

» Il s'offroit une occaſion de nous informer ſi les Habitans de ces Iſles ſont cannibales, & nous ne la négligeâmes pas. Nous eſſayâmes d'abord par des queſtions indirectes faites à chacun d'eux en particulier, de ſavoir comment on avoit di-

1779. Février.

posé du reste des corps. Ils répondirent constamment l'un & l'autre, qu'on avoit brûlé toute la chair après l'avoir dépecée : nous leur demandâmes enfin s'ils n'en avoient pas mangé une partie? A cette idée, ils montrerent sur le champ l'horreur qu'auroit pu montrer un Européen, & ils nous demanderent très-naturellement si nous étions dans l'usage de manger de la chair humaine? Ils nous proposerent ensuite cette question avec beaucoup d'inquiétude, & d'un ton qui annonçoit la frayeur : *Quand l'Orono reviendra-t-il? & que nous fera-t-il à son retour?* Plusieurs Insulaires nous proposerent depuis la même question. C'étoit une suite des hommages qu'ils lui avoient rendus; & il paroît évident qu'ils regardoient M. Cook, comme un être d'une nature supérieure.

» Nous pressâmes nos deux amis de demeurer à bord jusqu'au matin; mais nos sollicitations furent inutiles : ils nous dirent que si leur voyage étoit connu du Roi ou des Chefs, il pourroit avoir les suites les plus fâcheuses pour toute leur Communauté; que voulant se soustraire à ce malheur, ils avoient été contraints de nous venir trouver la nuit, & qu'ils seroient obligés de retourner à terre avec la même précaution, c'est-à-dire, en cachette. Ils nous apprirent d'ailleurs, que les Chefs désiroient vivement de venger la

1779. Février.

mort de leurs Compatriotes; ils nous recommanderent de nous défier de Keah en particulier qui, ajouterent-ils, étoit notre ennemi mortel & implacable, & qui cherchoit avec ardeur les occasions de nous combattre; que le son des Conques, que nous avions entendu le matin, étoit un signal de défi.

» Nous sûmes de ces deux Prêtres, que dix-sept Insulaires avoient été tués dans le premier combat donné au village de *Kowrowa;* que cinq Chefs y perdirent la vie, & que Kaneena & son frere, nos amis particuliers, furent malheureusement de ce nombre. Ils dirent encore que huit autres, parmi lesquels on comptoit trois hommes du premier rang, avoient été tués à l'observatoire.

» Nos deux amis nous quitterent sur les onze heures; ils nous prierent de les faire accompagner par un de nos bateaux de garde, jusqu'à ce qu'ils eussent dépassé notre conserve; ils craignoient qu'on ne leur tirât de nouveau des coups de fusil, qui pourroient donner l'alarme à leurs Compatriotes, & les exposer au danger d'être découverts. Nous fîmes ce qu'ils désiroient, & nous eûmes le plaisir de les voir arriver sur la côte, sains & saufs, & sans être apperçus.

» Nous entendîmes, jusqu'au lever de l'aurore, les cris, les hurlemens & les lamentations

que nous avions entendus la nuit précédente. Le 16, dès le grand matin, nous reçûmes une seconde visite de Koah. Je dois avouer que je fus un peu piqué de voir que, malgré les marques les plus sensibles de sa perfidie, & malgré l'assurance positive des Prêtres, on lui permettoit de jouer la même farce, & de nous regarder du moins comme les dupes de son hypocrisie & de sa dissimulation. Notre conduite, il faut en convenir, étoit devenue un peu mal-adroite, & elle ne promettoit guere de succès. Aucune des vues qui nous avoient déterminés à ces mesures pacifiques, ne se trouvoit encore remplie : on n'avoit pas répondu d'une maniere satisfaisante à ce que nous avions demandé ; notre réconciliation avec les Insulaires n'avoit pas fait un pas ; ils se maintenoient toujours en force sur le rivage, comme s'ils avoient voulu nous empêcher de débarquer ; & cependant, nous étions contraints de descendre dans l'Isle ; car il n'étoit plus possible de différer de remplir nos futailles.

1779. Février. 16.

» J'observerai toutefois en faveur du Capitaine Clerke, que, vu la multitude innombrable des Naturels, & l'intrépidité avec laquelle ils sembloient nous attendre, une attaque n'auroit pu se faire sans quelque danger, & que la perte d'un nombre d'hommes, même petit, nous eût fort gênés durant le reste du Voyage. Si le délai

1779. Février.

que nous mîmes à l'exécution de nos menaces; affoiblit dans l'esprit des Insulaires, l'opinion qu'ils avoient de notre valeur, elle contribua du moins à disperser leurs guerriers : car voyant que nous demeurions dans l'inaction, des troupes considérables de ces guerriers remonterent les collines le même jour, vers midi, après avoir sonné de leurs Conques, & nous avoir adressé beaucoup d'autres défis; & on ne les revit plus. La hardiesse & l'insolence de ceux qui gardoient la côte, ne diminua point. L'un d'eux eut l'audace de venir à l'avant de la *Résolution*, à la portée du mousquet, & quand il nous eut jeté plusieurs pierres, il agita sur sa tête le chapeau du Capitaine Cook, tandis que ses Compatriotes, postés sur la greve, triomphoient, & encourageoient ses bravades. Ces insultes irriterent notre Equipage; les Matelots arriverent en corps sur le gaillard d'arriere, & ils nous prierent de ne pas les obliger à souffrir plus longtemps des outrages si cruels; ils s'adresserent à moi pour obtenir du Capitaine Clerke la permission de profiter de la premiere occasion favorable de venger la mort de leur Commandant. M. Clerke, averti par moi, de ce qui se passoit, ordonna de tirer quelques coups de canon au milieu des Naturels établis sur le rivage, & il promit à nos gens, que si nos travailleurs étoient insultés

le lendemain à l'aiguade, on ne leur imposeroit plus la modération.

1779. Février.

» C'est une chose digne de remarque, qu'avant que notre artillerie fût pointée, les Insulaires devinerent nos intentions, d'après le mouvement qu'ils apperçurent au vaisseau, & se retirerent derriere leurs maisons & leurs murailles. Nous fûmes donc obligés, en quelque sorte, de tirer à boulet perdu, & cependant nos coups produisirent tout l'effet que nous pouvions désirer, car nous ne tardâmes pas à voir Koah qui ramoit vers nous avec précipitation; il nous dit que quelques-uns de ses Compatriotes avoient été tués, & entre autres Maiha-Maiha, l'un des principaux Chefs du pays, & proche parent du Roi (*a*).

» Peu de temps après l'arrivée de Koah, deux jeunes garçons partirent du *Morai*, & ils nagerent du côté des vaisseaux; ils avoient une pique à la main, & lorsqu'ils furent assez près de nous, ils entonnerent, sur un air très-grave, une chanson, dans laquelle nous remarquâmes souvent le mot *Orono*; ils nous indiquerent le village où le Capitaine Cook avoit été tué, & nous jugeâ-

(*a*) On emploie communément dans la Langue de ces Isles, le mot de *Mattee*, pour désigner un homme tué ou blessé; on nous dit ensuite que ce Chef avoit reçu au visage un léger coup d'un éclat de pierre, enlevé par nos boulets.

1779. Février. mes qu'ils faisoient allusion à l'accident déplorable qui nous étoit arrivé. Lorsqu'ils eurent chanté d'un ton plaintif, dix ou douze minutes, pendant lesquelles ils demeurerent toujours dans l'eau, ils allerent à bord de la *Découverte*, ils livrerent leurs piques, & ils retournerent bientôt à la côte. Nous n'avons jamais pu savoir qui les avoit envoyés, ni quel fut l'objet de cette cérémonie.

» Nous prîmes, à l'entrée de la nuit, les précautions ordinaires pour la sureté des vaisseaux; &, dès qu'il n'y eut plus de jour, nos deux amis qui nous avoient fait une visite la veille au soir, revinrent. Ils nous assurerent que l'effet des canons tirés dans le cours de l'après-dînée, avoit extrêmement épouvanté les Chefs de l'Isle; mais qu'ils n'avoient point renoncé à leurs projets d'hostilité, & que si nous les en croyions, nous nous tiendrions sur nos gardes.

17. » Le lendemain au matin, les embarcations des deux vaisseaux furent envoyées à terre pour y remplir les futailles, & la *Découverte* fut remorquée près du rivage, afin de protéger les travailleurs. Nous reconnûmes bientôt que l'avis des Prêtres n'étoit pas sans fondement, & que les Naturels avoient résolu de profiter de toutes les occasions de nous faire du mal, quand ils le pourroient, sans beaucoup de danger.

1779. Février.

»La plupart des villages des Isles de ce groupe sont situés près de la mer; & le terrain adjacent est couvert par des murailles de pierre d'environ trois pieds de hauteur. Nous crûmes d'abord que ces murs séparoient les diverses propriétés; mais nous vîmes alors qu'ils servent à défendre le pays contre une invasion, & que, selon toute apparence, ç'avoit été le principal but des Insulaires qui les construisirent. Elles sont composées de pierres mobiles; les Habitans les changent de place avec beaucoup d'adresse, & ils les établissent dans les endroits où ils craignent d'être attaqués. Les flancs de la montagne suspendue sur la Baie, contiennent aussi de petits trous ou des cavernes d'une profondeur considérable, dont l'entrée est défendue par un rempart de la même espece. Les Naturels cachés derriere ces parapets, harasserent sans cesse, à coups de pierre, ceux de nos gens qui remplissoient les futailles, & les coups de fusil du petit Détachement que nous avions sur la côte, ne purent les forcer à la retraite.

»Nos Travailleurs ainsi exposés, furent si occupés de leur défense personnelle, qu'ils remplirent une seule barique dans le cours de l'après-dînée. Comme il étoit impossible de faire la quantité d'eau qui nous étoit nécessaire sans éloigner les assaillans, la *Découverte* eut ordre de les dé-

1779. Février.

loger à coups de canon : quelques décharges suffirent pour cela, & nos gens débarquerent tranquillement. Les Naturels néanmoins ne tarderent pas à reparoître, & à recommencer leur attaque : nous nous vîmes forcés alors de brûler quelques maiſons éparſes près du puits, derriere leſquelles ils ſe réfugioient. Je le dis avec regret, les Matelots chargés de ces ordres, ſe livrerent à une cruauté & à une dévaſtation qu'on pouvoit éviter. Il faut ſans doute pardonner quelque choſe au reſſentiment que leur inſpiroient les inſultes multipliées, & les outrages des Naturels du pays; le déſir bien naturel qu'ils montrerent de venger la mort de M. Cook mérite de l'indulgence, mais leur conduite me perſuada fortement, qu'en pareille occaſion, on doit employer les précautions les plus grandes, lorſqu'on accorde, même pour un moment, un uſage illimité de leurs armes aux Matelots & aux Soldats. La rigueur de la diſcipline & l'habitude de l'obéiſſance, qui ſont pour eux un frein continuel, leur font penſer aſſez naturellement, que la meſure de leur force eſt celle de leurs droits. La déſobéiſſance formelle étant preſque le ſeul délit pour lequel ils s'attendent à une punition, ils s'accoutument à regarder les châtimens, comme la ſeule regle du juſte & de l'injuſte ; ils ſont portés à conclure qu'ils peuvent faire avec juſtice & avec honneur

1779.
Février.

ut ce qu'ils peuvent faire avec impunité. Ainſi,
s ſentimens d'humanité qui ſe trouvent au fond
u cœur de tous les hommes, & cette généro-
té, à l'égard d'un ennemi qui ne fait point de
ſiſtance, laquelle eſt, en d'autres occaſions, le
ractere diſtinctif des braves gens, deviennent
e foible barriere contre l'exercice de la vio-
nce, lorſqu'ils ſont oppoſés aux déſirs qu'ont
s Equipages, de montrer leur indépendance &
r pouvoir.

» J'ai déjà dit qu'on avoit ordonné de brûler
ulement un petit nombre de cabanes éparſes,
i offroient un rempart aux Naturels. Nous
mes donc très-ſurpris de voir le village entier
feu; & avant qu'un canot envoyé pour arrê-
les progrès de l'incendie, pût arriver à la
te, la flamme dévoroit les maiſons de nos fidel-
amis les Prêtres. J'étois malade ce jour-là,
je ne puis aſſez déplorer ce contre-temps qui
e contraignit de demeurer à bord. Les Prêtres
oient été ſous ma protection, & les Officiers
i ſe trouvoient de ſervice ayant par malheur
é rarement aux environs du *Morai*, ne con-
iſſoient pas beaucoup la poſition des cabanes
ce diſtrict. Si j'avois été à terre, il eſt proba-
e que je ſerois parvenu à garantir de ce malheur
Communauté des Prêtres.

» Nos gens tirerent ſur pluſieurs des Naturels

1779. Février.

qui essayoient de se sauver du milieu des flam-
mes, & ils rapporterent à bord les têtes de deu
d'entre eux qu'ils avoient coupées. La mort
l'un des Insulaires nous affligea tous; cet info
tuné venoit chercher de l'eau au puits, & l'
des Soldats de Marine lui tira un coup de fusi
sa calebasse ayant été frappée par la balle, il
jeta à terre & il prit la fuite; on le poursui
dans une des cavernes que j'ai décrites aupa
vant, & il s'y défendit avec le courage & la fé
cité d'un lion; mais il expira enfin couvert
blessures, après avoir tenu un temps considér
ble en haleine, deux hommes de notre Détach
ment. Cet accident nous instruisit, pour la p
miere fois, de l'usage des cavernes du pays.

» Nos gens firent un vieillard prisonnier en ce
occasion; ils le garrotterent, & ils l'envoyere
à bord sur le canot qui nous apporta les de
têtes dont je parlois tout-à-l'heure. L'effroi n
peut-être jamais été peint aussi fortement sur
visage de personne; & il est difficile de concev
l'extravagante joie qui succéda à sa profon
douleur, quand nous l'eûmes délié, & que no
lui eûmes dit qu'il pouvoit retourner dans l'Il
Il nous prouva qu'il avoit de la reconnoissanc
car il nous apporta par la suite des provisio
pour lesquelles il ne voulut rien recevoir, &
nous rendit d'autres services.

1779. Février.

» Peu de temps après l'incendie du village, us apperçûmes un homme qui deſcendoit la lline, & qui étoit ſuivi de quinze ou vingt nes garçons, dans les mains deſquels nous diſ- guâmes des pieces d'étoffe blanche, des rameaux rts, des bananes, &c. Je ne ſais comment il iva que cette paiſible ambaſſade reçut le feu un de nos Détachemens, dès qu'elle fut à la rtée du fuſil. Cette attaque ne changea rien à r marche; ils continuerent leur proceſſion, l'Officier qui étoit de ſervice, arriva aſſez tôt ur empêcher une ſeconde décharge. Lorſqu'ils ent plus près de nous, nous reconnûmes notre i Kaireekea pour lequel nous avions beau- up d'eſtime; il avoit pris la fuite lorſque nos s mirent le feu au village; il étoit revenu ſur côte, & il avoit demandé qu'on l'envoyât à d de la *Réſolution*.

» Quand il arriva, il étoit très-grave & très- nſif; nous eſſayâmes de lui faire comprendre nous avions été obligés de brûler le village; ſa maiſon & celles des Prêtres, ſes Confre- , avoient été conſumées malgré nous: il nous rocha légérement d'avoir manqué d'amitié, & it quelques mots ſur notre ingratitude. Nous ſûmes qu'alors toute l'étendue du mal que s leur avions fait. Il nous aſſura que, comp- t ſur mes promeſſes & ſur les aſſurances poſ-

1779. Février.

térieures des Habitans de l'Isle qui nous avoie apporté quelques-unes des choses que nous r demandions, ils n'avoient pas transporté leu richesses dans l'intérieur du pays, ainsi que l autres Insulaires; qu'ils avoient mis dans u maison voisine du *Morai*, ce qu'ils possédoient précieux, & ce que nous leur avions donné, que tout avoit été la proie des flammes.

» En montant à bord, il apperçut les têtes ses Compatriotes exposées sur le pont; elles causerent une émotion très-douloureuse, & nous pria avec instance de les jeter à la mer. Capitaine Clerke le satisfit au même moment.

» Le Détachement chargé de remplir les fut les revint le soir aux vaisseaux; il n'avoit pas interrompu dans son travail. La nuit fut tr désagréable pour nous; les cris & les lamen tions qu'on entendoit sur la côte redoublerent l'espoir de n'être plus contraints d'employer violence & la rigueur, fut notre seule conso tion.

» Ce qui est singulier, au milieu de tous troubles, les femmes de l'Isle qui se trouvoi à bord ne demanderent jamais à s'en aller, elles ne témoignerent pas la plus légere inqu tude pour elles-mêmes ou pour leurs amis. N les jugeâmes très-insensibles à ce qui se pass & quelques-unes d'entre elles, placées su

ont lorſque l'incendie conſumoit la Bourgarde, parurent admirer ce ſpectacle, & elles s'écrierent ſouvent *mai-tai*, c'eſt-à-dire *très-beau*. 1779. Février.

» Koah vint aux vaiſſeaux le lendemain au matin ſelon ſon uſage : comme rien ne nous obligeoit plus à avoir de la modération à ſon égard, on me permit de le traiter comme je voudrois. Lorſqu'il fut aux flancs de la *Réſolution*, qu'il eut entonné ſa chanſon & qu'il m'eut offert un cochon & des bananes, je lui ordonnai de ſe retirer, & je l'avertis de ne plus ſe montrer ſans les reſtes du Capitaine Cook ; je lui dis qu'il pourroit bien payer de ſa tête les menſonges & les fourberies dont il s'étoit rendu coupable envers nous. Il ne parut pas trop mortifié de cet accueil : il retourna ſur le champ à terre, & il ſe joignit à une troupe de ſes Compatriotes qui jeterent des pierres à un Détachement chargé de remplir les futailles. Nous trouvâmes, à l'entrée de la caverne, le corps du jeune homme qui avoit été tué la veille, & quelques perſonnes de notre équipage allerent le couvrir d'une natte. Des gens du pays ne tarderent pas à l'emporter ſur leurs épaules, & ils chanterent une chanſon plaintive durant leur marche. 18.

» Les Inſulaires convaincus enfin, que ſi nous avions juſqu'ici ſouffert leurs inſultes, ce n'étoit pas par foibleſſe, ceſſerent de nous inquiéter. Un

Chef, nommé Eappo, qui nous avoit fait peu de
1779. Février. visites, mais que nous connoissions pour un personnage de la premiere importance, vint le soir nous demander la paix de la part de Terreeoboo, & il nous apporta des présens : nous reçûmes ses présens, & nous lui répondîmes, comme nous l'avions déjà fait tant de fois, qu'il n'obtiendroit la paix qu'après nous avoir rendu les restes du Capitaine Cook. Il nous dit que la chair de nos Soldats de Marine & les os de la poitrine & de l'estomac avoient été brûlés, mais que ceux des bras, des mains, des jambes & des cuisses avoient été partagés entre les Chefs inférieurs : qu'on avoit disposé autrement du corps du Capitaine Cook; qu'on avoit donné la tête à un grand Chef appelé Kahoo-opeou; la chair à Mahia-mahia; & les cuisses, les jambes & les bras à Terreeoboo. Dès que le crépuscule eut cessé, plusieurs Naturels arriverent avec des racines & d'autres végétaux; & Kaireekeea nous fit aussi deux présens considérables de la même espece.

» Des messages qui eurent lieu entre le Capitaine Clerke & Terreeoboo, employerent la plus
19. grande partie du 19. Eappo nous pressoit vivement d'envoyer à terre un de nos Officiers, & offrit de demeurer en otage sur nos vaisseaux. Nous ne crûmes pas devoir souscrire à sa demande; & il nous quitta avec la promesse de nous rapporter

porter les ossemens le lendemain. Le Détachement qui remplissoit les barriques dans l'Isle, ne rencontra point d'obstacles de la part des Naturels. Malgré notre réserve, ceux-ci revinrent aux vaisseaux, sans montrer le moins du monde de la défiance ou de la crainte. 1779. Février.

» Nous eûmes la satisfaction de voir le 20, dès le grand matin, le mât d'artimon de la *Résolution* rétabli : cette opération fut difficile & un peu dangereuse ; nos cordages étoient si pourris que l'appareil rompit plusieurs fois. 20.

» Entre 10 & 11 heures, une multitude d'Insulaires descendit la colline qui domine la greve ; ils formoient une espece de procession ; ils portoient une canne ou deux de sucre sur leurs épaules, & ils avoient dans leurs mains du fruit à pain, du taro & des bananes ; ils étoient précédés de deux tambours, qui, arrivés au bord de la mer, s'assirent au pied du pavillon blanc & se mirent à frapper sur leurs instrumens. Leurs Compatriotes qui les suivoient à la file, s'avancerent l'un après l'autre, & après avoir déposé les présens qu'ils apportoient, ils se retirerent dans le même ordre. Nous ne tardâmes pas à appercevoir Eappo revêtu d'un long manteau de plumes : il tenoit quelque chose avec beaucoup de soin, & s'étant placé sur un rocher, il nous fit signe de lui envoyer un canot.

1779. Février.

» Le Capitaine Clerke penſa qu'Eappo nou apportoit les reſtes de M. Cook, & ſa conjecture ſe trouva bien fondée : il prit la pinaſſe, il all lui-même les recevoir, & il m'ordonna de le ſuivre avec la chaloupe. Lorſque nous fûmes au rivage, Eappo entra dans la pinaſſe, & il remi les reſtes de M. Cook enveloppés dans une quantité conſidérable d'une très-belle étoffe neuve, & couverts d'un manteau ſemé de plumes noires & blanches. Il s'embarqua avec nous, mais nou ne pûmes le déterminer à monter à bord de l *Réſolution ;* il eſt vraiſemblable qu'il ne voulu pas, par décence, aſſiſter à l'ouverture du paque Nous y trouvâmes les mains de M. Cook bie entieres ; nous les reconnûmes aiſément à un large cicatrice qui ſéparoit le pouce de l'index nous y trouvâmes de plus l'os du métacarpe, & la tête dépouillée de la chair ; (la chevelure avoi été coupée, & elle étoit ſéparée du crâne & jointe aux oreilles) les os de la face manquoient nous y trouvâmes auſſi ceux des deux bras aux quels pendoit la peau des avant-bras ; les os de jambes & des cuiſſes réunis, mais ſans pieds. Le ligamens des jointures étoient en bon état : tout ſembloit avoir été au feu, ſi j'en except les mains qui conſervoient leur chair, mais q étoient découpées en pluſieurs endroits & rem plies de ſel, ſelon toute apparence, afin qu'elle

se gardâssent plus long-temps. La partie du derriere de la chevelure offroit une estafilade, mais on ne voyoit point de fracture au crâne. Eappo nous dit que quelques-uns des Chefs s'étoient emparés de la mandibule inférieure & des pieds, & que Terreeoboo mettoit en usage tous ses moyens pour les ravoir. 1779. Février.

» Eappo & le fils du Roi vinrent à bord le 21 au matin : ils apporterent le reste des ossemens du Capitaine Cook; les deux canons de son fusil, ses souliers, & quelques autres choses. Eappo s'efforça de nous prouver que Terreeoboo, Maiha-maiha, & lui-même, désiroient très-sincérement la paix; qu'ils nous avoient donné la preuve la plus décisive de leurs intentions pacifiques, & que d'autres Chefs, dont plusieurs étoient encore nos ennemis, les avoient empêchés de nous les donner plutôt. Il montra le plus grand chagrin sur la mort de six Chefs que nous avions tués; quelques-uns desquels étoient nos meilleurs amis, à ce qu'il nous assura. Il nous protesta que la chaloupe de la *Découverte* avoit été emmenée par les gens de Pareea, vraisemblablement afin de se venger du coup qu'il avoit reçu, & qu'elle avoit été mise en pieces le lendemain. Il ajouta que les bras des Soldats de Marine, dont nous voulions aussi exiger la restitution, avoient été emportés par le bas-peuple, & qu'il étoit im- 21.

poſſible de les retrouver, qu'on n'avoit conſervé
1779. Février. que les oſſemens du Capitaine Cook, parce qu'ils
devoient tomber en partage à Terreeoboo & aux
Erees.

» Il ne nous reſtoit plus qu'à procéder aux
funérailles de notre illuſtre & malheureux Com-
mandant. Nous renvoyâmes Eappo, en lui enjoi-
gnant de mettre le *taboo* ſur toute la Baie; & les
oſſemens de M. Cook ayant été dépoſés l'après-
midi dans une biere, on les jeta à la mer avec l'ap-
pareil accoutumé. Les Lecteurs imagineront, s'ils
le peuvent, quelle fut notre douleur durant cette
triſte cérémonie. Ceux qui y aſſiſterent, ſavent
qu'il m'eſt impoſſible de l'exprimer.

» Nous n'apperçûmes pas une pirogue dans la
22. Baie, durant la matinée du 22; le *taboo* qu'Eappo
y avoit mis la veille, à notre inſtigation, n'avoit
pas encore été révoqué. Nous l'aſſurâmes que
nous étions complétement ſatisfaits, & que le
ſouvenir de ce qui s'étoit paſſé avoit été enſeveli
dans le cercueil d'*Orono*. Nous le priâmes enſuite
d'ôter le *taboo*, & de publier que les Inſulaires
pouvoient, ſelon leur uſage, nous apporter des
proviſions. Les vaiſſeaux furent bientôt environ-
nés d'embarcations du pays; la plupart des Chefs
ſe rendirent ſur notre bord; ils témoignerent un
vif chagrin ſur la méſintelligence ſurvenue entre
nous, & une grande joie de ce que nous étions

réconciliés. Plusieurs de nos amis, qui ne vinrent pas nous voir, nous envoyerent de gros cochons & des provisions. Le perfide Koah eut encore la hardiesse de revenir, mais nous ne voulûmes pas le recevoir. 1779. Février.

» Comme nous étions prêts à remettre en mer, le Capitaine Clerke convaincu que si la nouvelle de nos violences à *Owhyhee* arrivoit avant nos vaisseaux aux Isles situées sous le vent, il en résulteroit des effets fâcheux pour nous, donna ordre de démarrer. Nous renvoyâmes tous les Insulaires vers les huit heures du soir, & Eappo & le fidelle Kaireakeea nous firent de tendres adieux. Nous appareillâmes immédiatement après, & nous sortîmes de la Baie. Les Naturels bordoient en foule le rivage, & à mesure que nous passâmes devant eux, ils reçurent nos derniers adieux, avec toutes les marques possibles d'affection & de bienveillance «.

M. Clerke qui prit le commandement des vaisseaux après la mort de M. Cook, acheva la reconnoissance des *Isles Sandwich* avant de gagner les parages du Nord, & d'essayer une seconde fois le passage en *Europe* par le Nord de l'*Asie*, & par celui de l'*Amérique*. Il mouilla le 1.er Mars à l'*Isle* d'*Atooi*, où M. Cook avoit déjà relâché. 1.er Mars.

» Nous fûmes à peine établis dans notre ancien

1779. Mars.

mouillage, dit le Capitaine King, que des piro-
gues arriverent à la hanche de nos vaiſſeaux ; mais
nous obſervâmes que les Naturels ne nous rece-
voient pas avec autant de cordialité & de ſatis-
faction, que lors de notre premiere relâche. Dès
qu'ils furent à bord, l'un d'eux nous dit que nous
avions donné à leurs femmes une maladie, dont
pluſieurs perſonnes des deux ſexes étoient mor-
tes. Il étoit lui-même attaqué de cette mala-
die (*a*), & il nous fit un récit très-complet &
très-détaillé des divers ſymptômes qui l'accom-
pagnent. Comme il n'y avoit pas dans le pays la
plus légere apparence de ce venin, quand nous
y vînmes pour la premiere fois, je crains beau-
coup qu'on ne puiſſe nous reprocher de leur avoir
cauſé un ſi affreux malheur.

» Nous relâchions principalement ici pour faire
de l'eau, & on m'envoya à terre, de bonne
heure, dans l'après-midi, avec la pinaſſe & le
bateau remplis de barriques. Outre le Canonnier
de la *Réſolution*, chargé d'acheter des vivres,
j'emmenai une garde de cinq Soldats de Marine.
Nous trouvâmes ſur la greve une foule nom-
breuſe, qui nous reçut d'abord d'une maniere
très-amicale; mais elle devint extrêmement incom-
mode, dès que nous eûmes débarqué les futailles.

(*a*) La Maladie vénérienne.

1779. Mars.

L'expérience m'ayant fait voir combien il est difficile de réprimer les Habitans de ces Mers, sans recourir à l'autorité des Chefs du pays, je fus très-fâché d'apprendre que tous les Chefs étoient dans une autre partie de l'Isle. Nous ne tardâmes pas en effet à avoir besoin de leur secours, car il me fut très-difficile de former, selon notre usage, un cercle pour la commodité & la sureté de ceux qui procédoient aux échanges. J'en vins à bout cependant, & j'avois placé des sentinelles pour écarter la populace; mais j'apperçus bientôt un Insulaire qui saisit la baïonnette du fusil d'un de nos Soldats, & qui s'efforçoit de s'en emparer. Il lâcha prise, & il se retira du moment où j'approchai : il revint un instant après, tenant d'une main une pique, & de l'autre un *pahooa*, & ses Compatriotes eurent bien de la peine à l'empêcher de se battre contre le Soldat : une légere égratignure qu'il reçut de celui-ci, qui vouloit l'écarter de notre cercle, occasionna cette dispute.

» Je remarquai que nous avions besoin de beaucoup de circonspection & de ménagement, & je défendis, de la maniere la plus expresse, de tirer ou de faire aucun acte de violence, sans un ordre positif. Après cet arrangement, ceux de nos Gens qui remplissoient les futailles m'appelerent; je me rendis auprès d'eux, & j'y trouvai

1779. Mars. les Naturels aussi mal disposés. Ils exigeoient une grande hache pour chaque barrique d'eau, & comme on n'avoit point souscrit à leur demande, ils ne vouloient pas permettre aux Matelots de conduire nos futailles au bord de la mer.

» Dès que je les eus joints, l'un des Naturels du pays s'avança vers moi d'un air très-insolent, & il établit la même prétention. Je lui dis qu'en qualité d'ami, je voulois bien lui offrir une hache, mais que j'embarquerois surement de l'eau sans la payer : j'ordonnai tout de suite aux Matelots de la pinasse de continuer leurs travaux, & afin de les protéger, je fis venir trois Soldats de Marine.

» Cet acte de vigueur arrêta les Insulaires; ils ne troublerent plus le Détachement qui remplissoit les futailles, mais ils continuerent d'ailleurs à nous tourmenter, & à faire les choses du monde les plus propres à exciter notre colere. Quelques-uns, sous prétexte d'aider nos Gens à rouler les barriques, les éloignoient du chemin, & les emmenoient d'un autre côté; plusieurs enlevoient les chapeaux sur la tête des Matelots; ils saisissoient la basque de leurs habits, & ils les tiroient par-derriere; ils leur marchoient sur les talons, & ces insolences produisoient, parmi les spectateurs, des acclamations & des éclats de rire, entre-mêlés d'enfantillages & de malice. Ils trou-

1779. Mars.

verent ensuite moyen de voler le baquet du Tonnelier, & de lui arracher son sac; mais ce dont ils désiroient le plus de s'emparer, étoient les fusils des Soldats de Marine, qui se plaignoient à chaque instant de leurs attaques. Quoique la plupart eussent toujours des égards & de la déférence pour moi, ils ne me laisserent pas partir, sans contribuer pour quelque chose à leur butin: l'un d'eux s'approcha de moi d'un air familier; il eut l'adresse de distraire mon attention, tandis qu'un de ses camarades m'enleva mon épée que je tenois négligemment à la main, & il s'enfuit avec la rapidité de l'éclair.

»Nous ne pouvions sans danger recourir à la force: cherchant donc à nous garantir le mieux que nous pourrions des effets de leur insolence, nous n'avions rien à faire d'ailleurs qu'à nous y soumettre. Mes inquiétudes s'accrurent néanmoins, car j'appris bientôt du Sergent des Soldats de Marine, que s'étant retourné brusquement, il avoit vu derriere moi un Insulaire qui tenoit un *pahooa*, prêt à me frapper. Il se trompa peut-être, mais il est sûr que notre position étoit alarmante & critique, & que la plus légere erreur de notre part auroit pu nous être fatale. Comme ma petite troupe étoit séparée en trois Détachemens, qu'une partie remplissoit les barriques au lac, qu'une autre rouloit les futailles au bord de

1779. Mars.

la mer, & que la troiſieme achetoit des vivres quelque diſtance de là, je penſai un moment qu' convenoit de la raſſembler, & d'exécuter & d protéger un ſeul ſervice à la fois; mais, après avoir réfléchi, je jugeai qu'il valoit mieux n rien changer à nos premieres diſpoſitions. Si le Naturels nous attaquoient réellement, nos Gens placés de la maniere la plus avantageuſe, n'au roient jamais pu faire qu'une foible réſiſtance d'un autre côté, je crus important de montr aux Inſulaires que nous n'avions pas peur, ce q étoit encore plus eſſentiel; de cette maniere nous tînmes diviſée la foule des Habitans du pays & une portion aſſez conſidérable d'entre eux, n fut occupée d'autre choſe que du ſoin de no vendre des proviſions.

» Il eſt probable que la crainte de nos armes feu fut la principale cauſe de leur lenteur à no attaquer : la confiance qu'elles nous inſpiroient puiſque nous n'oppoſions que cinq Soldats d Marine à leurs forces entieres, leur donna ſa doute une haute opinion de notre ſupériorit C'étoit à nous à maintenir cette idée, & je do dire, à l'honneur de mes Détachemens, qu'il e été impoſſible de ſe mieux conduire pour re forcer cette impreſſion. Ils ſouffrirent avec u modération & une patience extrêmes, tout qui pouvoit être interprété d'une maniere pla

fante ; & lorsqu'ils se voyoient menacés d'une maniere sérieuse, ils contenoient les Insulaires avec des regards foudroyans & des menaces. Nous parvînmes ainsi à ramener toutes nos futailles au bord de la mer, sans aucun accident grave. 1779. Mars.

» Tandis qu'on les embarquoit sur le bateau plat, les Naturels sentirent qu'ils n'auroient bientôt plus d'occasions de nous piller, & ils devinrent, d'un moment à l'autre, plus hardis & plus insolens. Le Sergent des Soldats de Marine m'avertit alors combien il seroit avantageux pour nous de faire entrer dans les canots sa petite troupe la premiere ; que les fusils des Soldats, principal objet de l'avidité des Insulaires, comme je l'ai déjà dit, se trouveroient en sureté, & qu'en cas d'attaque, les Soldats de Marine nous défendroient avec plus de succès, que s'ils étoient encore sur la côte.

» Nous avions tout embarqué, & il ne restoit plus à terre que M. Anderson, notre Canonnier, un Matelot & moi. Comme la pinasse étoit au-delà du ressac que nous devions traverser à la nage, j'ordonnai au Canonnier & au Matelot de se jeter à la mer, & de se sauver en hâte : je leur dis que je les suivrois. Ce qui me surprit beaucoup, ils refuserent l'un & l'autre d'obéir, & nous nous disputâmes tous trois, pour savoir qui demeureroit le dernier sur le rivage. J'avois

1779.
Mars.

parlé au Matelot d'une maniere trop vive, un moment auparavant ; il crut ſans doute que je doutois de ſa bravoure, & il conçut cet acte bizarre de généroſité : notre vieux Canonnier, voyant qu'il s'agiſſoit d'une affaire d'honneur, penſa qu'il devoit y prendre part. Nous ſerions peut-être reſtés quelque temps dans cette poſition ſinguliere, ſi la diſpute n'avoit été terminée par des pierres qui commençoient à tomber autour de nous, & par les cris des Equipages des canots, qui nous avertiſſoient de nous retirer promptement, parce que les Naturels nous ſuivoient dans l'eau avec des maſſues & des piques. J'atteignis le premier le flanc de la pinaſſe : m'appercevant que M. Anderſon ſe trouvoit à quelque diſtance par-derriere, & qu'il n'étoit pas encore hors de danger, je recommandai aux Soldats de Marine de tirer un coup de fuſil ; ils furent ſi empreſſés d'exécuter mon ordre, qu'ils en tirerent deux, & lorſque je fus entré dans le canot, je vis les Naturels en fuite. Il ne reſtoit ſur la greve qu'un homme aſſis près d'une femme : cet homme eſſaya pluſieurs fois de ſe lever ; il n'en eut pas la force, & je remarquai, avec beaucoup de regret, qu'il étoit bleſſé à l'aine. Ses Compatriotes revinrent bientôt après, & ils formerent un cercle autour de lui ; ils agiterent leurs piques & leurs dagues, avec un air de menace & de défi.

mais, avant d'atteindre les vaiſſeaux, ils furent chaſſés du rivage par quelques Inſulaires que nous prîmes pour des Chefs. 1779. Mars.

» Durant notre abſence, le Capitaine Clerke avoit eu les plus vives inquiétudes ſur notre ſureté; & ce qui augmenta beaucoup ſes craintes, il avoit mal compris ce que lui avoient dit quelques Naturels du pays qui ſe trouvoient à bord. Ils avoient prononcé ſouvent le nom du Capitaine Cook; ils avoient parlé de mort & de carnage en termes énergiques & d'une maniere détaillée; il en conclut qu'ils étoient inſtruits de ce qui nous étoit arrivé à *Owhyhee*, & qu'ils rappeloient ce malheureux événement : mais le diſcours de ces Inſulaires avoit rapport aux guerres cauſées par les chevres que M. Cook avoit laiſſées à *Oneeheow*, & au maſſacre de ſes pauvres chevres, au milieu de la querelle qu'elles avoient produite. M. Clerke perſuadé que cette converſation animée, & ces tableaux effrayans avoient rapport aux ſanglantes diſputes que nous avions eues à *Owhyhee*, y voyant d'ailleurs un déſir de vengeance de la part des Habitans de ces Iſles, fit équiper & armer les canots, & il les envoya à notre ſecours.

» On me chargea le lendemain de retourner à terre avec le Détachement de l'aiguade. Les dangers que nous avions courus la veille, déter-

minerent le Capitaine Clerke à nous donner une
1779. Mars. garde de quarante hommes. Cette précaution n'étoit pas nécessaire, car nous trouvâmes la greve entiérement libre, & le terrain entre le lieu du débarquement & le lac, consacré par de petits pavillons blancs. Nous jugeâmes que quelques Chefs étoient venus visiter ce district, & que n'ayant pu s'y arrêter, ils avoient eu la bonté de s'occuper de notre sureté & de notre repos. Nous vîmes de l'autre côté de la riviere, à droite, plusieurs hommes armés de longues piques & de dagues, mais ils n'essayerent pas de troubler nos opérations. Leurs femmes traverserent la riviere, & elles s'assirent sur le bord, tout près de nous : à midi, nous déterminâmes quelques-uns de hommes à nous apporter des cochons & des racines, & même à les apprêter. Dès que nous eûmes quitté la greve, ils vinrent sur le rivage, & l'un deux nous jeta une pierre : tous les autres ayant paru désapprouver sa conduite, nous ne crûmes pas devoir montrer du ressentiment.

3. » Le 3, nous achevâmes de remplir nos futailles, sans éprouver beaucoup d'obstacles. De retour aux vaisseaux, nous apprîmes que plusieurs Chefs avoient été à bord, & qu'ils avoient fait des excuses sur la conduite de leurs Compatriotes. Ils attribuerent ces désordres à des disputes qui subsistoient parmi les principaux personnages de

ſle, & qui occaſionnoient du trouble & de l'in-ſubordination. Toneoneo, qui exerçoit l'autorité ſuprême l'année précédente, à l'époque de notre relâche, & un jeune homme, nommé Teavee, ſe diſputoient le gouvernement d'*Atooi* : ils étoient l'un & l'autre, petits-fils de Perreeorannee, Roi de *Woahoo*, qui avoit donné l'adminiſtration d'*Atooi* au premier, & celle d'*Oneeheow* au ſecond. Les chevres laiſſées par nous à *Oneeheow*, l'année d'auparavant, avoient donné lieu à la querelle. Toneoneo les réclamoit, ſous prétexte que cette Iſle dépendoit de lui : les amis de Teavee faiſoient valoir le droit de poſſeſſion : les deux partis ſoutenoient leurs prétentions par la force, & peu de jours avant notre arrivée, il y avoit eu une action, dans laquelle Toneoneo avoit été battu. Cette victoire devoit avoir pour Toneoneo des ſuites plus fâcheuſes encore que la perte des chevres ; car la mere de Teavee ayant pris un ſecond mari qui étoit Chef d'*Atooi*, & à la tête d'une faction puiſſante, ce Chef vouloit profiter d'une occaſion ſi favorable pour le chaſſer entiérement de l'Iſle, & donner le gouvernement au fils de ſa femme. Les chevres avoient multiplié : on en comptoit ſix, qui, en peu d'années, auroient vraiſemblablement propagé cette race aux Iſles *Sandwich* ; mais j'ai déjà dit qu'elles furent tuées durant la querelle.

1779. Mars.

1779. Mars. 4. » La mere, la sœur & le beau-pere du jeune Prince, vinrent le 4, à bord de la *Résolution* suivis de plusieurs Chefs de leur parti : ils firent présent au Capitaine Clerke de diverses choses qui étoient curieuses & qui avoient du prix : il lui donnerent entre autres des hameçons de pêche qu'ils nous dirent composés des ossemens du pere de notre vieil ami Terreeoboo, tué dans une descente malheureuse faite sur l'Isle de *Woahoo* & la sœur du Prince lui offrit un chasse-mouche dont la poignée étoit un os d'homme, trophée qu'elle avoit reçu de son beau-pere. Le jeune Tavee n'étoit pas de la visite ; il étoit occupé, à la suite de sa victoire, de quelques cérémonies religieuses qui devoient durer vingt jours.

5. 6. » Le 5 & le 6 furent employés à remplir à terre les futailles de la *Découverte ;* les Charpentiers calfaterent les vaisseaux, & ils firent les autres préparatifs nécessaires pour la campagne que nous allions entreprendre. Les Naturels ne nous incommoderent plus, & ils nous apporterent une quantité considérable de cochons & de végétaux.

» L'un des Insulaires vint à bord de la *Découverte* avec un morceau de fer, dont il nous pria de lui faire un *pahooa.* Les Officiers & les Matelots examinerent soigneusement ce morceau de fer, & ils jugerent qu'il avoit servi de chevi

au bordage d'un grand navire. Ils ne purent découvrir en quel pays on l'avoit travaillé; mais à la couleur terne (*a*) du métal, & à la différence qu'ils apperçurent entre cette cheville & les nôtres, ils jugerent qu'elle n'étoit surement pas de fabrique Angloise. Cette observation les détermina à demander à l'Insulaire à quelle époque & dans quel lieu il s'étoit procuré cette cheville; & s'ils ne se méprirent point, il l'avoit tirée d'une piece de bordage plus grosse que la bitte d'un câble, qui lui servit de terme de comparaison: ils jugerent de plus, que cette piece de bordage avoit été amenée sur les côtes de l'Isle, depuis que nous l'avions quittée au mois de Janvier 1778. 1779. Mars.

» Le 7, nous reçûmes de Toneoneo une visite attendue. Lorsqu'il eut appris que la Princesse douairiere étoit sur notre vaisseau, nous eûmes bien de la peine à le déterminer à monter à bord, non qu'il parût craindre pour sa sureté, mais parce qu'il ne vouloit pas la voir. Leur entrevue fut hargneuse, & ils se jeterent des œillades de haine. Il demeura peu de temps parmi nous, & il nous sembla très-abattu; mais nous remarquâmes 7.

(*a*) Le fer que nous trouvâmes parmi les Habitans de l'*Entrée de Nootka*, & qui avoit presque toujours la forme d'un couteau, est sensiblement beaucoup plus terne que le nôtre.

avec surprise, que lors de son arrivée & lors d
1779. Mars. son départ, les femmes se prosternerent devan
lui, & que tous les Naturels dont nous étion
environnés, lui rendirent les hommages qu'il
ont coutume de rendre aux personnages d
son rang. Il est extraordinaire qu'un homme e
état de guerre avec les Partisans de Teavee, q
se disposoit même à une seconde bataille, a
eu la hardiesse de venir seul au milieu de se
ennemis : mais il faut observer que les dissentio
civiles qui sont très-communes dans toutes l
Isles de la Mer au Sud, ne semblent pas entraîn
beaucoup de fureur ou d'effusion de sang; q
le Gouverneur déposé continue de jouir d
la dignité d'*Eree*, & qu'on lui permet de fai
usage de tous les moyens pour recouvrer l'impo
tance qu'il a perdue. Au reste, j'aurai occasi
de traiter cette matiere plus en détail dans
suite, où l'on trouvera toutes les instructio
que nous avons pu nous procurer sur l'état po
tique de ces Isles ».

Les deux vaisseaux Anglois partirent de l'I
8. d'*Atooi* le 8 au matin, & à trois heures
l'après-dînée, ils mouillerent à l'Isle d'*Oneeheo*
où ils demeurerent jusqu'au 13. Ils s'éloignere
alors des Isles *Sandwich* pour n'y plus reven
Nous allons insérer ici la description générale

ces Isles. Nous avons omis plus haut ce qu'en a dit le Capitaine Cook : M. King ayant donné des détails plus étendus & plus exacts sur les mêmes objets, nous nous contenterons d'ajouter ici à ses observations quelques-unes de celles de M. Cook. 1779. Mars.

» Ce groupe est composé de onze Isles qui s'étendent en latitude depuis 18^{d} 54′ jusqu'à 22^{d} 15′ Nord, & en longitude du 199^{d} 36′ au 208^{d} 6′ Est. Les Naturels les appellent, 1. *Owhyhee*; 2. *Mowee*; 3. *Ranai* ou *Oranai*; 4. *Morotinnee* ou *Morokinnee*; 5. *Kahowrowee*, ou *Tahoorewa*; 6. *Morotoi* ou *Morokoi*; 7. *Woahoo* ou *Oahoo*; 8. *Atooi*, *Atowi* ou *Towi*, & quelquefois *Kowi* (*a*); 9. *Neeheehow* ou *Oneeheow*; 10. *Oreehoua* ou *Reehoua*; & 11. *Tahoora* : excepté *Morotinnee* & *Tahoora*, elles sont toutes habitées. Outre ces onze Terres, les gens du pays nous dirent qu'il y en a une douzieme appelée *Modoopapapa* (*b*) ou *Komodoopapapa*, située à l'Ouest-Sud-Ouest de *Tahoora*; qu'elle est basse & sablonneuse; & qu'on y va seulement prendre des

(*a*) Il faut observer que les Habitans des Isles situées au vent, emploient le *K* au lieu du *T*; qu'ils disent, par exemple, *Morokoi* au lieu de *Morotoi*.

(*b*) *Modoo* signifie Isle ; & *papapa* signifie plat ou uni. Le Capitaine Cook donne à cette Isle le nom de *Tammatapappa*.

tortues & des oiseaux de mer. Comme je n'ai
1779. Mars. pas découvert qu'ils en connoissent aucune autre,
il est probable qu'il n'en existe point aux environs
de ce petit archipel.

» M. Cook leur a donné le nom d'*Isles Sandwich* en l'honneur du Comte de Sandwich.

» Le climat des Isles *Sandwich* differe peu de celui des Isles d'*Amérique*, situées par la même latitude : en tout, cependant, il est peut-être un peu plus tempéré. Le thermometre placé à terre, dans la Baie de *Karakakooa*, ne s'éleva jamais au-dessus de 88^d, & même il n'atteignit cette hauteur qu'un jour.

» N'ayant pas été aux Isles *Sandwich*, dans les mois orageux, nous n'avons pu remarquer si elles sont sujettes aux ouragans & aux vents impétueux qu'on éprouve aux Isles d'*Amérique*; mais comme les Naturels du pays ne nous ont pas attesté ce fait d'une maniere positive, & que nous n'avons pas apperçu aucune trace de ces convulsions de l'atmosphere, il y a lieu de croire qu'elles ressemblent, à cet égard, aux Isles de la *Société* & des *Amis*, qui, en général, essuient peu d'ouragans.

» Durant les quatre mois que nous passâmes sur les parages de ces Isles, nous eûmes une quantité plus considérable de pluie, qu'il n'en tombe ordinairement pendant la saison seche, aux Isles

d'*Amérique*. Nous vîmes communément les nuages fe raffembler autour des fommets des collines, & 1779. Mars.
verfer de la pluie fous le vent; mais ces nuages fe difperfent, lorfque le vent les a féparés de la terre, ils fe perdent dans l'atmofphere, & ils font remplacés par d'autres : c'eft ce qui arrivoit chaque jour à *Owhyhee*; les montagnes étoient, pour l'ordinaire, enveloppées d'un nuage; des ondées tomboient fucceffivement fur les diverfes parties de l'intérieur de l'Ifle, tandis qu'on avoit un beau temps, & un ciel pur aux bords de la mer.

» Nous eûmes tous les jours & toutes les nuits, une brife de terre, & une brife de mer, dans la Baie de *Karakakooa*.

» Les quadrupedes de ces Ifles, ainfi que de toutes les autres qu'on a découvertes dans la Mer du Sud, fe réduifent à trois familles, les chiens, les cochons & les rats. Les chiens font de la même efpece que ceux d'*O-Taïti*; ils ont les jambes courtes & tortues, le dos long, & les oreilles droites : je n'ai apperçu de variétés que dans leurs peaux; quelques-unes offrent de longs poils groffiers, & la robe des autres eft fort douce. Ils font à-peu-près de la taille du chien, appelé en *Angleterre*, *Turnfpit*, & extrêmement pareffeux. Il faut peut-être attribuer ce défaut à la maniere dont on les traite, plutôt qu'à une dif-

1779. Mars.

position naturelle : en général, on les nourrit & on les laiſſe vivre avec les cochons, & je ne me ſouviens pas d'en avoir vu un ſeul ſervir de camarade à l'homme. L'uſage des Habitans du pays qui les mangent, les écartera toujours de la ſociété; & comme il n'y a dans l'Iſle, ni bêtes de proie, ni gibier, il eſt vraiſemblable que les qualités ſociales du chien, ſa ſagacité, ſa fidélité, & ſon attachement pour ſon maître, demeureront toujours inconnues aux Naturels.

» Les Iſles *Sandwich* ne paroiſſent pas avoir en proportion de leur étendue, autant de chiens que celle d'*O-Taïti ;* mais, d'un autre côté, on y trouve plus de cochons, & la race en eſt plus groſſe & d'un poids plus conſidérable. La quantité de porc que nous en tirâmes, fut réellement extraordinaire. Nous croiſâmes ou nous mouillâmes, près de quatre mois, à la hauteur de la côte, ou dans le havre d'*Owhyhee :* durant cet intervalle, on ſervit tous les jours une portion énorme de porc frais aux deux Equipages, & notre conſommation fut évaluée à ſoixante tonneaux de cinq quintaux chacun. Nous en embarquâmes ſoixante autres barriques, & au milieu d'une telle abondance, on en gaſpilla une quantité incroyable. La plus grande partie de ces cochons nous vint de l'Iſle d'*Owhyhee* ſeule, & cependant nous ne nous apperçûmes pas à notre départ

que cet article y fût épuisé, ou même qu'il eût diminué. 1779. Mars.

» Les oiseaux des Isles *Sandwich* égalent, en beauté, tous ceux que nous avons vus ailleurs durant le voyage. On y en trouve un grand nombre, mais les especes n'en sont pas variées.

» Les productions végétales sont à-peu-près les mêmes que celles des autres Isles de la Mer du Sud. J'ai déjà dit que nous n'avions mangé nulle part de meilleure racine de *tarrow*, & que nous attribuâmes son excellente qualité, à la culture seche qu'on lui donne. Les arbres à pain n'y sont pas aussi abondans que sur les fertiles plaines d'*O-Taïti*, mais ils y produisent une quantité double de fruit. En général, les arbres ont à-peu-près la même hauteur qu'aux Isles de la *Société*; mais les branches sortent du tronc beaucoup plus bas, & avec plus d'abondance. La grosseur des cannes de sucre est extraordinaire; on nous en apporta à *Atooi* une, qui avoit onze pouces un quart de circonférence, & qui offroit quatorze pieds de tige bons à manger.

» Les Insulaires d'*Oneeheow* nous vendirent plusieurs grosses racines brunes de la forme d'une igname, & du poids de six à dix livres : le suc qu'elles donnent en abondance est très-doux, & d'une saveur agréable, & nous jugeâmes qu'il peut fort bien tenir lieu de sucre. Les Naturels du pays

l'aiment passionnément; ils l'emploient à chacun
1779. Mars. de leurs repas, & nos gens le trouverent aussi très-bon & très-sain. Nous n'avons pu découvrir à quelle espece de plantes appartiennent ces racines, car nous avons essayé vainement de nous en procurer des feuilles; nos Botanistes ont supposé qu'elles sont produites par une fougere.

» Les Habitans des Isles *Sandwich* sont certainement de la même race que ceux de la *Nouvelle-Zélande*, des Isles de la *Société* & des *Amis*, de l'Isle de *Pâques* & des *Marquises*, race qui occupe, sans aucun mêlange, toutes les terres qu'on connoît entre le 47^{d} de latitude Nord, & le 20^{d} de latitude Sud, & les 184^{d}, & les 260^{d} de longitude orientale. Ce fait, quelque extraordinaire qu'il paroisse, est assez prouvé par l'analogie frappante qu'on remarque dans les mœurs, les usages des diverses peuplades, & la ressemblance générale de leurs traits, & il est démontré, d'une maniere incontestable, par l'identité absolue des idiomes.

» Il n'est pas aisé de dire, remarque M. Cook, comment une seule Nation s'est répandue dans toutes les parties de l'Océan Pacifique, sur un si grand nombre d'Isles séparées les unes des autres par un intervalle si considérable! on la trouve depuis la *Nouvelle-Zélande* au Sud, jusqu'aux Isles *Sandwich* au Nord, & du Levant au Couchant

depuis l'Isle de *Pâques*, jusqu'aux *Nouvelles-Hébrides*, c'est-à-dire, sur une étendue de 60^{d} de latitude, ou de douze cents lieues du Nord au Sud, & de 83^{d} de longitude ou de seize cents soixante lieues de l'Est à l'Ouest. On ne sait pas encore jusqu'où vont ses Colonies dans chacune de ces directions ; mais d'après les observations faites durant mon second Voyage & durant celui-ci, je puis assurer que si elle n'est pas la Nation du globe la plus nombreuse, c'est surement la plus étendue. 1779. Mars.

» Les Savans n'auront peut-être pas de peine à deviner, quelle est la contrée primitive de cette Nation, & par quels degrés elle s'est répandue sur un aussi grand espace. Elle a beaucoup d'affinité avec quelques-unes des Tribus de l'*Inde*, qui habitent les Isles des *Larrons* & les Isles *Carolines*, & il est aisé de voir qu'elle a aussi la même analogie avec les Battas & les Malais ; mais il n'est pas facile de déterminer l'époque de ses émigrations. Elle est probablement fort ancienne, car chacune des Isles est très-peuplée, & les traditions des Insulaires, sur leur origine, sont absolument fabuleuses ; d'un autre côté, leur idiome, en général, est si peu corrompu, leurs coutumes & leurs manieres se ressemblent tellement, qu'on est tenté de croire cette époque peu éloignée.

» La taille des Naturels des Isles *Sandwich*
1779. Mars. est, en général, au-dessous de la moyenne, & ils sont bien faits; leur démarche est gracieuse; ils courent avec agilité, & ils peuvent supporter de grandes fatigues. Les hommes cependant sont un peu inférieurs du côté de la force & de l'ac-tivité, aux Habitans des Isles des *Amis*, & le femmes ont les membres moins délicats que cell d'*O-Taïti*. Leur teint est un peu plus brun q celui des O-Taïtiens; leur figure n'est pas au belle. Un grand nombre d'individus des deu sexes ont cependant la physionomie agréable & ouverte : les femmes sur-tout ont de beaux yeu de belles dents, & une douceur & une sensibilit dans le regard, qui préviennent beaucoup en leu faveur. Leur chevelure est d'un noir brunâtre elle n'est pas universellement lisse, comme cell des Sauvages de l'*Amérique*, ni universellemen bouclée, comme celle des Negres de l'*Afrique* elle varie, à cet égard, ainsi que celle d Européens. Voici une particularité frappan qu'on observe sur tous les individus de cette gran Nation, & je ne sache pas qu'on l'ait indiqué les plus beaux visages offrent toujours des narin pleines, mais qui ne sont ni aplaties ni alongées ce qui les distingue des Européens : on peut, ave quelque vraisemblance, attribuer cet effet, à leu maniere de saluer; car alors ils pressent l'ext



Benard direxit.

E DE L'ISLE SANDWICH AVEC SON CASQUE

mité de leur n
ils veulent fair
„ On retrouv
la supériorité de
les autres Isles.
sans aucune ex
tandis que les cl
stature moins b
variétés de taille
les contrées de
difformes, que c
Mer du Sud. De
bord, tandis
l'*Owhyhee*; le pr
pieds deux pouc
portionnée; le
près de la mêm
fois bossus, &
sans pieds & san
de plus très-
homme qu'on
nous pria de guér
viens de parler
es ulceres, ce qu
quantité de sel do
leurs poissons.
ces deux mala
va, leur fait b

mité de leur nez contre celle de l'homme à qui ils veulent faire une politesse. 1779. Mars.

„ On retrouve parmi les *Erees* des Isles *Sandwich*, la supériorité de forme qu'on observe dans toutes les autres Isles. Ceux que nous vîmes, étoient, sans aucune exception, parfaitement bien faits, tandis que les classes inférieures du peuple, d'une stature moins belle d'ailleurs, sont sujettes à ces variétés de taille & de figure qu'offre la populace des contrées de l'*Europe*. Il y a plus d'individus difformes, que dans aucune des autres Isles de la Mer du Sud. Deux hommes très-petits arriverent à bord, tandis que nous croisions à la hauteur d'*Owhyhee*; le premier étoit un vieillard de quatre pieds deux pouces, mais d'une taille bien proportionnée; le second étoit une femme à-peu-près de la même hauteur. Nous vîmes ensuite trois bossus, & un jeune homme qui étoit né sans pieds & sans mains. L'habitude de loucher est de plus très-commune, & on nous amena un homme qu'on nous dit aveugle, & qu'on nous pria de guérir. Outre les imperfections dont je viens de parler, ils ont souvent des clous & des ulceres, ce que nous attribuâmes à la grande quantité de sel dont ils assaisonnent leurs viandes & leurs poissons. Les *Erees* ne sont guere attaqués de ces deux maladies; mais l'usage immodéré de l'*ava*, leur fait beaucoup de mal; ceux qui en

1779. Mars.

étoient le plus affectés, avoient le corps couvert d'une gale blanche, les yeux rouges & enflammés; ils étoient très-maigres, leurs membres trembloient, & ils ne pouvoient lever la tête. Cette boisson n'abrege pas la vie de tous les individus, car Terreeoboo, Kaoo, & quelques autres Chefs, étoient très-vieux; mais elle amene toujours la décrépitude de bonne heure. Heureusement son usage est un des privileges particuliers des Chefs. Le fils de Terreeoboo, âgé d'environ douze ans, se vanta souvent d'avoir obtenu le droit de boire l'*ava*, & il nous montra d'un air triomphant, un petit espace sur ses reins qui commençoit à s'écailler.

» L'histoire de cette drogue pernicieuse est très-singuliere. Lorsque le Capitaine Cook visita, pour la premiere fois, les Isles de la *Société*, elle y étoit peu connue : lors de son second Voyage, il la trouva d'un usage fort commun à *Ulietea*; mais on n'en consommoit pas beaucoup à *O-Taiti*. Durant son troisieme Voyage, il apperçut ses ravages sur cette derniere Isle; ils étoient si prodigieux, qu'il eut peine à reconnoître ses anciennes connoissances. Les Chefs des Isles des *Amis* en boivent constamment, mais ils y mettent tant d'eau, qu'elle ne semble pas produire de mauvais effets. On en prend aussi à *Atooi*, avec une grande modération, & les Chefs s'y portent beaucoup

mieux : ils font d'une figure plus belle que sur aucune des Isles voisines. Nous observâmes que 1779. Mars.
si l'on interrompt l'usage de cette racine, les maux qu'elle produit ne tardent pas à se dissiper. Nous déterminâmes nos bons amis Kaireekeea & le vieux Kaoo, à s'en abstenir, & depuis ce moment, leur santé se fortifia à un point extraordinaire.

» Il paroîtra extrêmement difficile d'évaluer d'une maniere probable, la population de ces Isles, dont la plupart des cantons ne nous sont connus que d'une maniere très-imparfaite; mais nous avons fait deux remarques qui diminuent beaucoup cette difficulté. D'abord l'intérieur du pays est absolument désert, en sorte que si l'on connoît le nombre des Habitans établis le long de la côte, on déterminera assez bien le nombre total. Ensuite il n'y a point de Bourgade d'une étendue un peu considérable, & les habitations des Naturels sont répandues assez également dans de petits Villages, qui bordent toutes les parties des côtes. C'est d'après ces deux faits que je hasarderai, par approximation, le nombre des Habitans des Isles *Sandwich*.

» La Baie de *Karakakooa*, l'une de celles d'*Owhyhee*, a trois milles d'étendue, & elle contient quatre Villages d'environ quatre-vingts maisons chacune, ou en tout, trois cents vingt maisons : il y a de plus, un certain nombre de

1779. Mars.

cabanes éparses, & l'on peut évaluer à trois cen cinquante le nombre total des maisons. Les info mations multipliées que j'ai reçues sur cet matiere, me font croire qu'en supposant six pe sonnes par maison, je ne prendrai pas un term moyen trop fort : d'après ce calcul, les enviro de la Baie contiendroient deux mille cent Habitan On peut y ajouter cinquante familles, ou tro cents personnes, que j'ai jugé occupées des pla tations dans l'intérieur du pays : il y aura do en tout, deux mille quatre cents Habitans. Si compare ensuite l'étendue de terrain qu'occupe les environs de la Baie de *Karakakooa*, avec reste des côtes, & si, dans l'application de calcul, on déduit le quart du produit pour parties inhabitées, on trouvera que l'Isle entie contient cent cinquante mille Habitans ; l'app cation du même calcul, à toutes les Isles, n donné le résultat que voici :

Owhyhee	150,000
Mowee	65,400
Woahoo	60,200
Atooi	54,000
Morotoi	36,000
Oneeheow	10,000
Ranai	20,400
Oreehoua	4,000
Total des Habitans	400,000

» Malgré la perte irrréparable que nous ont causée le ressentiment subit & la violence des Habitans des Isles *Sandwich*, je dois dire, pour rendre justice à leur conduite générale, que leur caractere est très-doux & très-disposé à la bienveillance; qu'ils sont aussi éloignés de l'extrême légéreté & de l'humeur volage des O-Taïtiens, que de la gravité & de la réserve des Naturels des Isles des *Amis*. Ils paroissent vivre entre eux dans la plus grande intelligence, & d'une maniere très-amicale. Nous fûmes frappés de la tendresse & des soins extrêmes des femmes pour leurs enfans; les hommes les aidoient souvent dans ces occupations domestiques, avec un empressement qui honore leur cœur.

» M. Cook ajoute une remarque intéressante sur les Habitans de l'Isle d'*Atooi*. Dans toutes les occasions, nous les trouvâmes pénétrés du sentiment de leur infériorité; cette maniere de se rendre justice, est d'autant plus estimable, que chacun connoît l'orgueil déplacé du Japonois civilisé, ou du Sauvage Groënlandois. Nous eûmes beaucoup de plaisir à observer avec quelle tendresse les meres soignoient leurs enfans, & avec quel empressement les hommes les aidoient dans ces aimables soins: ils sont donc, à cet égard, bien supérieurs aux peuplades grossieres, qui regardent les femmes & les enfans comme

1779.
Mars.

des choſes plus néceſſaires que déſirables ou dignes d'attention.

» Il faut obſerver toutefois que ſi l'on juge de leur civiliſation par les égards que leur inſpirent les femmes, l'une des méthodes les plus ſûres lorſqu'on veut éclaircir des queſtions de cette eſpece, on ne la croira pas fort avancée. Non ſeulement on ne permet pas aux femmes de manger avec les hommes, on leur interdit les alimens des meilleures qualités. Elles ne peuvent manger du porc, de la tortue, non plus que pluſieurs ſortes de poiſſons, & quelques eſpeces de bananes, & on nous dit qu'une pauvre fille avoit été cruellement battue, pour avoir mangé ſur notre bord une de ces choſes défendues. Elles paroiſſent vivre habituellement preſque ſeules, & quoique nous ne les avions jamais vu maltraiter, il étoit évident qu'on avoit peu d'attentions pour elles.

» On a parlé ſouvent de l'hoſpitalité & de l'amitié avec leſquelles nous fûmes reçus des Inſulaires : ils nous accueillirent preſque toujours de la maniere la plus aimable. Lorſque nous deſcendions à terre, ils ſe diſputoient le bonheur de nous offrir les premiers préſens, de nous apprêter des vivres, & de nous donner d'autres marques de reſpect. Les vieillards ne manquoient jamais de verſer des larmes de joie ; ils paroiſ-

ſoient

foient très-fatisfaits, quand ils obtenoient la permiffion de nous toucher, & ils ne ceffoient de faire entre eux & nous, des comparaifons qui annonçoient bien de l'humilité & de la modeftie. Les jeunes femmes ne furent pas moins careffantes, & elles s'attacherent à nous fans aucune réferve, jufqu'au moment où elles s'apperçurent qu'elles avoient lieu de fe repentir de notre intimité. Le Lecteur devinera fans peine ce que je veux dire; j'ajouterai feulement que nous effayâmes en vain de prévenir ce malheur. 1779. Mars.

» Pour rendre juftice à la Nation en général, je dois ajouter néanmoins que toutes ces femmes fi faciles étoient vraifemblablement de la derniere claffe du Peuple, car j'ai beaucoup de raifons de croire, qu'excepté le petit nombre de celles dont on a cité les noms dans le cours du Journal, nous ne vîmes aucune femme d'un rang diftingué.

» L'intelligence des Habitans des Ifles *Sandwich* ne paroît à aucun égard inférieure à l'intelligence ordinaire des diverfes peuplades du Monde. Leurs progrès dans l'agriculture, & la perfection de leurs manufactures, font certainement proportionnés à leur fituation & aux avantages naturels dont ils jouiffent.

» M. Cook, en parlant de l'agriculture d'*Atooi*, dit : Nous avons vu une de leurs vallées qui

1779. Mars.

étoit une plantation continue de *taro* & de quelques arbres à fruits dont ils paroissent prendre un soin extrême; les champs de patates & les carreaux plantés de cannes de sucre ou de bananiers, qu'on trouve sur les terrains plus élevés, offrent une disposition aussi réguliere; on y apperçoit toujours une figure géométrique, & ordinairement un quarré ou un rectangle : mais aucune de ces plantations n'est environnée d'une clôture, à moins qu'on ne veuille regarder comme des clôtures, des fossés qu'on voit dans les terrains bas : au reste, il est probable que ces fossés servent à conduire de l'eau autour de la racine du *taro* : il faut peut-être attribuer à l'adresse du Cultivateur autant qu'à la fertilité du sol, la richesse des récoltes & la bonne qualité de ces productions, auxquelles la terre convient mieux qu'aux arbres à pain & aux cocotiers. Le peu d'arbres à pain & des cocotiers qui frapperent nos regards, ne venoient pas trop bien, & on ne doit pas être surpris s'ils aiment mieux s'occuper d'autres fruits, dont la culture exige plus de travaux. Quoique les Insulaires d'*Atooi* semblent très-habiles en ce qui a rapport à l'économie rurale, nous jugeâmes, à l'aspect de l'Isle, qu'elle est susceptible d'une culture beaucoup plus étendue, & qu'elle nourriroit une population au moins trois fois aussi nombreuse; car la plus

rande partie du terrain qui eſt aujourd'hui en friche, paroît offrir un ſol auſſi bon que celui des diſtricts cultivés. Nous pouvons conclure que, par une cauſe dont notre courte relâche parmi eux ne nous a pas permis de nous inſtruire, ils ne ſe multiplient pas dans la proportion qui ſeroit néceſſaire pour mettre en valeur l'Iſle entiere. 1779. Mars.

» L'empreſſement avec lequel ils ſuivirent les travaux de notre forge, & les différentes méthodes inventées par eux, avant notre départ, pour donner au fer qu'ils avoient obtenu de nous les formes les plus convenables à leurs beſoins, furent pour nous des indices ſûrs de leur docilité & de leur induſtrie.

» Kaneena, notre malheureux ami, avoit un extrême deſir de s'inſtruire, un bon ſens merveilleux, & une vivacité d'intelligence qu'on ne rencontre guere parmi des peuplades qui ſe trouvent dans cette ſituation. Il nous fit des queſtions ſans nombre ſur nos uſages & ſur nos manieres, ſur notre Roi, ſur la nature de notre gouvernement, ſur la population & les productions de notre pays, ſur notre méthode de conſtruire nos vaiſſeaux & nos maiſons : il nous demanda ſi nous avions des guerres ; avec qui, en quelles occaſions ; de quelle maniere nous les faiſions ; quel étoit notre Dieu : enfin il nous

1779. Mars.

interrogea ſur beaucoup d'autres points qui annon-
çoient un eſprit fort étendu.

» Nous rencontrâmes deux foux, un homme à *Owhyhee*, & une femme à *Oneeheow*. On avoi pour eux beaucoup d'attentions & d'égards, & nous jugeâmes qu'on les croyoit inſpirés par l Divinité, ainſi que dans la plupart des contrée de l'Orient.

» Si j'en excepte la *Nouvelle-Zélande*, il n'e pas prouvé d'une maniere poſitive que les Na turels des Iſles de la Mer du Sud mangent le corps de leurs ennemis ; mais il eſt extrêmemen probable que cet uſage étoit autrefois répand ſur chacune de ces Terres. Les ſacrifices humain qui paroiſſent une ſuite évidente de cette horrib coutume, y ſont encore univerſels; & il eſt ai d'expliquer pourquoi les Habitans de la *Nouvell Zélande* ont conſervé le repas qui étoit, ſelo toute apparence, le dernier acte de ces affreuſ cérémonies, plus long-temps que les autr peuplades de leur Tribu, établies dans des clima plus doux & plus fertiles. Comme les Nature des Iſles *Sandwich* ont plus d'analogie du cô de la figure & du caractere, avec les Inſulair de la *Nouvelle-Zélande*, qu'avec aucune au peuplade de la même race, M. Anderſon ét très-diſpoſé à croire qu'à leur exemple ils co tinuent à ſe nourrir de chair humaine; mais

m'eſt toujours reſté des doutes ſur la juſteſſe de ſes concluſions, & il ne ſera pas hors de propos de dire ici pourquoi. Je remarquerai ſeulement, par rapport aux informations tirées des Naturels du pays eux-mêmes, que preſque tous nos Officiers ſe donnerent beaucoup de peines pour éclaircir une queſtion ſi curieuſe ; & qu'excepté dans les deux cas cités par M. Anderſon, les Inſulaires nierent toujours que cette coutume fût établie parmi eux. Il faut convenir que M. Anderſon étant plus inſtruit que perſonne de la langue de ces Iſles, ſes lumieres donnent un grand poids à ſon opinion ; mais on me permettra d'obſerver que j'étois à côté de lui lorſqu'il examina l'homme qui avoit le petit morceau de chair enveloppé dans de l'étoffe, & que les réponſes de l'Inſulaire ne me ſemblerent ſignifier autre choſe, ſinon *que cette choſe étoit deſtinée à un repas, & qu'elle étoit bonne ou ſaine.* Cette idée ſe fortifia dans mon eſprit par un fait que nous découvrîmes après la mort de l'ingénieux M. Anderſon : nous vîmes que preſque tous les Habitans de ces Iſles portent avec eux dans leurs calebaſſes ou dans de l'étoffe, un petit morceau de cochon cru très-ſalé, qu'ils regardent comme une friandiſe, & dont ils mangent de temps en temps une bouchée. Quant à la ſorte de honte que montra le jeune homme, (car il n'avoit pas plus de

1779. Mars.

1779. Mars.

ſeize ou dix-huit ans) on n'en ſeroit pas étonné, ſi on avoit vu la vivacité & l'ardeur que mi mon digne ami dans ſes queſtions.

» Il eſt beaucoup plus difficile de répondre l'argument tiré de l'inſtrument fait avec une den de requin, qui eſt à-peu-près de la forme d ceux dont ſe ſervent les Habitans de la *Nou velle-Zélande* pour dépecer les corps de leur ennemis, car il paroît ſûr qu'on ne l'emploi jamais pour découper la chair des animaux mais les ſacrifices humains, & l'uſage de brûle les corps des ennemis tués dans les batailles ſubſiſtent encore ici, & il eſt probable qu'on conſervé dans ces cérémonies cette eſpèce couteau. Au reſte, je ſuis très-porté à croire ſur-tout d'après cette derniere circonſtance, q l'horrible coutume dont il eſt ici queſtion, abolie depuis peu de temps ſur ces Iſles, ai que ſur les autres de la Mer du Sud. Lorſqu' preſſoit beaucoup Omaï ſur cette matiere, avouoit que dans les tranſports & la fureur la vengeance, ſes Compatriotes déchiroient que quefois avec leurs dents les corps des ennem tués au milieu des combats ; mais il m'a toujou aſſuré d'une maniere poſitive, que jamais ne les mangent : puiſqu'il convenoit du premi point, ſa dénégation abſolue ſur le ſecond une forte preuve que l'uſage ne ſubſiſte pl

réellement, puiſqu'à la *Nouvelle-Zélande*, où il ſubſiſte toujours, les Naturels du pays l'avouerent ſans aucun ſcrupule. 1779. Mars.

» Les Habitans des Iſles *Sandwich* different de ceux des Iſles des *Amis*, en ce qu'ils laiſſent preſque tous croître leur barbe : nous en remarquâmes un très-petit nombre, il eſt vrai, & notamment le Roi, qui l'avoient coupée, & d'autres qui ne la portoient que ſur la levre ſupérieure. Ils arrangent leur chevelure d'une maniere auſſi variée que les autres Inſulaires de la Mer du Sud : mais ils ſuivent d'ailleurs une mode qui, autant que nous avons pu en juger, leur eſt particuliere. Ils ſe raſent chaque côté de la tête juſqu'aux oreilles, en laiſſant une ligne de la largeur de la moitié de la main, qui ſe prolonge du haut du front juſqu'au cou : lorſque les cheveux ſont épais & bouclés, cette ligne reſſemble à la crête de nos anciens caſques. Quelques-uns ſe parent d'une quantité conſidérable de cheveux faux, qui flottent ſur leurs épaules en longues boucles, tels qu'on en voit aux Habitans de l'Iſle de *Horn*, dont on trouve la figure dans la Collection de M. Dalrymple : d'autres en font une ſeule touffe arrondie qu'ils nouent au ſommet de la tête, & qui eſt à-peu-près de la groſſeur de la tête elle-même : pluſieurs en font cinq ou ſix touffes ſéparées. Ils les bar-

1779. Mars.

bouillent avec une argile grise mêlée de coquilles réduites en poudre, qu'ils conservent en boules, & qu'ils mâchent jusqu'à ce qu'elle devienne une pâte molle quand ils veulent s'en servir. Cette composition entretient le lustre de leur chevelure, & la rend quelquefois d'un jaune pâle.

» Les hommes & les femmes portent des colliers qui ne sont autre chose que des cordelettes de petits coquillages tachetés. Ils ont un ornement qui a la forme du pied d'une coupe, d'environ deux pouces de long & d'un demi-pouce de large : il est de bois, de pierre, ou d'ivoire, & très-bien poli ; ils le suspendent à leur cou avec de jolis fils de cheveux tressés, composés quelquefois de plus de cent mèches. Il y en a qui, au lieu de cet ornement, suspendent sur leur poitrine une petite figure humaine en os.

» Les deux sexes font aussi usage de l'éventail ou du chasse-mouche ; les éventails les plus communs sont de fibres de noix de coco, flottantes & attachées à un manche uni & poli : ils y emploient aussi les plumes de la queue du coq & de l'oiseau du Tropique ; mais les plus précieux sont ceux qui ont un manche tiré de l'os du bras ou de la jambe d'un ennemi tué dans les batailles : les Insulaires les conservent avec beaucoup de soin, & ils se les transmettent de pere en fils, comme des trophées d'un prix inestimable.

» Ils ont l'habitude de se *tatouer* ou de se 1779. Mars.
iqueter le corps, ainsi que les autres Habitans
s Isles de la Mer du Sud. Mais on ne trouve
s visages piquetés qu'à la *Nouvelle-Zélande* &
x Isles *Sandwich* : les Zélandois tracent sur
ur visage des volutes spirales agréables à l'œil,
les Naturels des Isles *Sandwich*, des lignes
oites qui se coupent à angles droits. Les mains
les bras des femmes sont aussi piquetés d'après
joli dessein ; & elles se *tatouent* la pointe de
langue, usage singulier dont nous n'avons pu
viner l'objet.

» Ce qu'on nous a dit de ces *piquetures*, nous
rte à croire qu'ils les font souvent à la mort
un Chef, ou lorsqu'il leur arrive quelque chose
malheureux ; qu'ils cherchent alors à attester
ur douleur par un signe permanent ; car on
us avertit fréquemment qu'une telle marque
rticuliere avoit été faite pour se rappeler la
émoire d'un tel Chef, &c. On peut observer
ssi que les dernieres classes du peuple ont une
arque *piquetée* qui annonce leur vassalité à l'égard
s divers Chefs dont elles dépendent.

» Une seule piece d'une étoffe épaisse, d'en-
on dix à douze pouces de largeur, qu'ils
ssent entre les cuisses, qu'ils nouent autour
s reins, & qu'ils appellent *Maro*, forme en
néral l'habit des hommes. C'est le vêtement

1779. Mars.

ordinaire des Insulaires de tous les rangs. L grandeur de leurs nattes, dont quelques-une sont très-belles, varie ; elles ont communémen cinq pieds de long & quatre de large. Ils le jettent sur leurs épaules, & ils les ramene en avant ; mais ils s'en servent peu, à moi qu'ils ne se trouvent en état de guerre : comm elles sont épaisses & lourdes, & capables d'amort le coup d'une pierre ou d'une arme émoussée elles semblent sur-tout propres à l'usage que viens d'indiquer. En général, ils ont les pie nus, excepté lorsqu'ils doivent marcher sur d pierres brûlées ; ils portent alors une espece sandale de fibres de noix de coco tressées. Ou ce vêtement il y en a un particulier aux Che qu'ils mettent les jours d'appareil : il est compo d'un manteau de plumes & d'un casque si be & si magnifique, qu'on n'en trouve peut-ê pas de plus brillant chez aucun peuple du mond La longeur des manteaux est proportionnée rang de celui qui les porte : quelques-uns v jusqu'aux reins, & d'autres traînent par te Les Chefs inférieurs ont un manteau court ressemble aux premiers ; il est de longues plu de la queue du coq, de l'oiseau du tropique de la frégate ; il est garni d'une large bordure petites plumes rouges & jaunes, & d'un co de la même matiere. Il y en a dont les plu

ſont toutes blanches, avec des bordures bigarrées de diverſes couleurs. Le caſque a une coiffe d'oſier aſſez forte pour amortir le coup d'un inſtrument de guerre quelconque, & il eſt clair qu'on le deſtine à cet uſage. 1779. Mars.

» Les manteaux de plumes & les caſques, nous ont paru extrêmement rares; nous avons jugé qu'ils ſont réſervés aux Inſulaires du rang le plus élevé, & que les hommes ſeuls en font uſage. Durant notre relâche à la Baie de *Karakakooa*, nous n'en avons vu que trois fois : lorſque Terreeoboo vint faire ſa premiere viſite aux vaiſſeaux; lorſque le Capitaine Cook fut tué, (dans ce fatal moment on apperçut dans la foule des Chefs revêtus de cet habit de cérémonie); & lorſque Eappo nous apporta les reſtes de notre Commandant.

» Cet habit reſſemble tellement au manteau & au caſque portés autrefois par les Eſpagnols, que nous examinâmes s'il y a lieu de croire que les Habitans des Iſles *Sandwich* l'ont emprunté de cette Nation. Après avoir mis en uſage tous les moyens qui dépendoient de nous pour éclaircir ce point, nous découvrîmes qu'ils ne connoiſſent aucune peuplade étrangere, & qu'il ne reſte ſur ces Iſles aucune tradition de l'arrivée d'un vaiſſeau pareil aux nôtres. Au reſte, la forme extraordinaire de cet habit, me paroît une preuve ſuffiſante

1779. Mars. qu'elle vient d'*Europe*, sur-tout lorsque je vois qu'elle s'écarte de la forme générale des vêtemens qu'emploient toutes les peuplades de la Tribu répandue sur les Terres de la Mer du Sud. Nous conjecturâmes qu'un vaisseau Flibustier ou Espagnol avoit fait naufrage aux environs de ces Isles; & si l'on se rappelle que les navires Espagnols qui vont d'*Acapulco* à *Manille*, passent peu de degrés au Sud des Isles *Sandwich*, & qu'à leur retour ils passent peu de degrés au Nord de ces mêmes Isles, la supposition dont je viens de parler ne paroîtra point du tout invraisemblable.

» Le vêtement commun des femmes ressemble beaucoup à celui des hommes. Elles enveloppent leurs reins d'une piece d'étoffe qui tombe jusqu'au milieu des cuisses, & quelquefois, durant la fraîcheur des soirées, elles se montrerent avec de belles étoffes qui flottoient sur leurs épaules, selon l'usage des O-Taïtiennes. Le *pau* est un autre habit qu'on voit souvent aux jeunes filles; c'est une piece de l'étoffe la plus légere & la plus fine, qui fait plusieurs tours sur les reins, & qui tombe jusqu'à la jambe, de maniere qu'elle ressemble exactement à un jupon très-court. Leurs cheveux sont coupés par derriere & ébouriffés sur le devant de la tête, comme ceux des O-Taïtiens & des Habitans de la *Nouvelle-Zélande*; elles different, à cet égard, des femmes des Isles des

Amis, qui laissent croître leur chevelure dans toute sa longueur. Nous vîmes à la Baie de *Karakakooa*, une femme dont les cheveux se trouvoient arrangés d'une maniere singuliere : ils étoient relevés par-derriere, & ramenés sur le front, & ensuite repliés sur eux-mêmes, de façon qu'ils formoient une espece de petit bonnet. 1779. Mars.

» Outre les colliers de coquillage dont j'ai déjà parlé, les femmes en ont d'autres d'une baie rouge, dure & luisante. Elles ont d'ailleurs des couronnes de fleurs seches de la mauve d'*Inde*, & un autre joli ornement appelé *eraie*, qu'elles placent communément autour de leur cou, & qui est quelquefois attaché comme une guirlande à leurs cheveux; il y en a qui en portent deux à la fois, le premier au cou, & le second sur la tête. C'est une espece de *palatine* de l'épaisseur d'un doigt, composée de petites plumes tressées si près les unes des autres, qu'elles offrent une surface aussi douce que celle du plus beau velours : en général, le fond est rouge, semé alternativement de cercles jaunes & noirs. Leurs bracelets, qui sont très-variés, & d'une espece particuliere, ont déjà été décrits plus haut.

» Quelques-unes des femmes d'*Atooi* portoient sur leurs doigts, comme nous portons des bagues, de petites figures de bois ou d'ivoire joliment faites, & représentant une tortue. Je

1779. Mars.

laisse aux curieux, le soin de deviner pourquoi la tortue a obtenu cette distinction particuliere. On remarque de plus un ornement de coquillages, disposés sur un fort réseau en plusieurs lignes. Ces coquillages se frappent les uns les autres quand on les remue : les hommes & les femmes qui veulent danser les attachent autour du bras, de la cheville du pied, ou au-dessous du genou. Ils remplacent quelquefois les coquillages par des dents de chien, & par une baie dure & rouge, qui ressemble à celle du houx.

» Il me reste à parler d'un autre ornement, si toutefois je puis lui donner ce nom. Il seroit difficile de le décrire bien exactement, on peut en voir la figure dans la grande Relation : c'est une espece de masque tirée d'une grosse gourde, qui a des ouvertures pour les yeux & pour le nez : le dessus est chargé de petites baguettes vertes, qui de loin ressemblent à de jolies plumes ondoyantes, & des bandes étroites d'étoffe qu'on prendroit pour de la barbe, pendent de la partie inférieure. Nous n'avons vu que deux fois des hommes couverts de ce masque. Les Insulaires qui les portoient, arriverent à la hanche des vaisseaux en riant, & faisant des gestes de farceurs : nous jugeâmes que c'étoit une mascarade. Nous n'avons pu découvrir s'ils se servent de ces masques pour garantir leur tête des coups

pierre, objet auquel ils semblent plus propres, 1779.
u s'ils les emploient dans quelques-uns de leurs Mars.
ux publics, ou enfin s'ils n'en font usage que
ns les mascarades.

« Les Naturels des Isles *Sandwich* se rappro-
ent plus des Habitans de la *Nouvelle-Zélande*,
ns leurs manieres & dans leurs coutumes,
e les Insulaires des Isles de la *Société*, ou des
es des *Amis*, dont ils se trouvent moins éloignés.
s'en rapprochent sur-tout par leur maniere
vivre en petites Bourgades ou Villages de
nt à deux cents maisons, qui sont bâties les
es près des autres, sans régularité, & qui
mmuniquent entre elles par un chemin tortueux.
général, ces habitations sont flanquées, du
té de la mer, de murs en pierres mobiles &
achées, qui vraisemblablement leur tiennent
de remparts. Leur grandeur varie, de dix-
t pieds de longueur sur douze de large, à
rante-cinq sur vingt-quatre. Il y en a de plus
ndues : la longueur de celles-ci est de cinquante
ds, leur largeur de trente, & elles sont
ièrement ouvertes à l'une des extrémités. On
s a dit qu'elles étoient destinées aux voya-
rs & aux étrangers qui font peu de séjour
l'Isle.

Leur forme approche un peu de celle d'une
le oblongue de blé ou de foin : on s'en

1779. Mars.

formera peut-être une idée plus exacte, en su
posant le toit d'une grange, placé de maniere
produire un faîte élevé & aigu avec deux cô
très-bas, qu'il soit à peine possible de distingu
de loin : le bord du faîte correspondant aux de
extrémités, rend ces habitations parfaitem
closes dans le pourtour. Une herbe longue
posée sur des perches menues, disposée av
une sorte de régularité, leur sert de couvertur
l'entrée se trouve indifféremment à l'une d
extrémités ou sur l'un des flancs ; c'est un tr
oblong, si peu élevé, qu'il faut se traîner
genoux pour le passer ; il est souvent caché p
un châssis de planches qui tient lieu de port
mais comme le châssis ne porte pas sur des gon
on est obligé de l'enlever toutes les fois qu
veut entrer ou sortir. Le jour ne pénetre d
l'intérieur que par cette ouverture ; & quoiq
des habitations si fermées offrent une retr
agréable dans les mauvais temps, elles paroiss
peu convenir à la chaleur du climat. Elles s
d'une propreté remarquable ; le plancher est c
vert d'une herbe seche, sur laquelle les Natu
étendent des nattes qui leur tiennent lieu
sieges & de lits : on apperçoit à l'une des ex
mités, une espece de banc de trois pieds
hauteur, où se trouvent les ustensiles du ména
La liste de ces meubles est très-courte, elle

compo

composée de citrouilles dont ils font des vases dans lesquels ils mettent de l'eau, & des paniers qui contiennent leurs vivres & d'autres choses; un lambeau de citrouille sert de couvercle à ces vases & à ces paniers. Il faut y ajouter un petit nombre de plats & d'assiettes de bois de diverses grandeurs. 1779. Mars.

» J'ajouterai qu'on trouve, à l'une des extrémités, les nattes sur lesquelles ils couchent; & qu'il y a des coussins de bois, ou des escabelles de nuit, qui ressemblent parfaitement à ceux des Chinois. Quelques-unes des maisons les plus belles, sont précédées d'une cour, environnée d'une jolie palissade, & de cabanes plus petites, occupées par les Domestiques. Communément ils mangent & ils se reposent dans cette cour pendant la journée. Nous remarquâmes aussi, sur les flancs des collines, & au milieu des rochers escarpés, plusieurs trous ou cavernes qui nous parurent habitées; mais comme un ouvrage d'osier en fermoit l'entrée, & que nous vîmes un rempart de pierre qui traversoit l'intérieur de la seule que nous ayions visitée, je pense que ce sont les lieux de retraite, qui leur offrent un asile, lorsqu'ils sont attaqués par l'ennemi.

» Les classes inférieures du peuple mangent principalement du poisson & des végétaux, & sur-tout des ignames, des patates douces, du

1779. Mars.

tarrow, des bananes, des cannes de sucre, & du fruit à pain. Les Insulaires d'un rang plus élevé y ajoutent de la chair de cochon & de chien apprêtée de la même maniere qu'aux Isles de la *Société :* ils se nourrissent aussi de volailles qui sont domestiques comme les nôtres, mais qui ne sont ni abondantes ni fort estimées. Le fruit à pain, & les ignames, étoient peu communs lors de notre premiere relâche, & on en faisoit cas, ainsi qu'on prise les choses rares. Il n'en fut pas de même à l'époque de notre seconde visite, & il est très-probable que ces végétaux, croissant pour l'ordinaire dans l'intérieur du pays, la briéveté de notre séjour à la Baie de *Wymoa* ne donna pas aux Naturels le temps de nous en apporter. Ils salent leur poisson, & ils le conservent dans des gourdes, non, comme nous l'imaginâmes d'abord, pour se ménager des provisions dans les temps de disette, mais parce qu'ils aiment mieux les alimens salés ; car nous reconnûmes que les *Erees*, eux-mêmes, avoient coutume de saler également des morceaux de cochon, & que c'étoit pour eux une grande friandise.

» Leur cuisine est précisément de l'espece de celle qu'on a déjà décrite en parlant des autres Isles de la Mer du Sud, & quoique le Capitaine Cook se plaigne de l'aigreur de leurs puddings

de *tarrow*, on nous en a servi de si bons à la Baie de *Karakakooa*, que je dois, par reconnoissance, les justifier sur ce reproche général, & déclarer que je n'en ai jamais mangé de meilleurs, même aux Isles des *Amis*. Il faut remarquer cependant, qu'ils n'avoient pas encore imaginé l'art de conserver le fruit à pain, & d'en faire, à l'exemple des Habitans des Isles de la *Société*, une pâte aigrelette appelée *mahie* : ce fut un plaisir pour nous de pouvoir leur apprendre cet utile secret, & de leur témoigner ainsi notre reconnoissance, des soins hospitaliers & généreux dont ils nous avoient comblés. Ils sont extrêmement propres dans leurs repas, & nous convînmes tous que leur maniere d'apprêter les nourritures animales & végétales est fort supérieure à la nôtre. Les Chefs commencent leurs repas, par boire une liqueur tirée de la racine de poivre. Les femmes ne mangent pas avec les hommes, & l'usage du porc, de la tortue, & de quelques especes de bananes, leur est interdit, ainsi qu'on l'a déjà dit. Elles consentirent bien à manger avec nous du cochon, mais elles craignirent d'être vues, & nous ne pûmes les déterminer à goûter de la tortue, ou des especes de bananes qui leur sont défendues.

1779. Mars.

» Il y a lieu de croire qu'ils passent leur temps d'une maniere très-simple & peu variée. Ils se

1779. Mars. levent avec le soleil, & après avoir joui de la fraîcheur du matin, ils vont se reposer quelques heures. La construction des pirogues & des nattes occupe les *Erees*, les femmes fabriquent les étoffes, & les *Towtows* sont chargés sur-tout du soin des plantations & de la pêche. Divers amusemens remplissent leurs heures de loisir. Les jeunes garçons & les femmes aiment passionnément la danse; & les jours d'appareil, ils ont des combats de lutte & de pugilat, bien inférieurs à ceux des Isles des *Amis*, comme on l'a observé plus haut.

» Leurs danses ressemblent beaucoup plus à celles des Habitans de la *Nouvelle-Zélande*, qu'à celles des O-Taïtiens ou des Naturels des Isles des *Amis*. Elles sont précédées d'une chanson, d'un mouvement lent & grave, à laquelle toute la troupe prend part en remuant les jambes, en se frappant doucement la poitrine, avec des mouvemens & des attitudes qui ont beaucoup d'aisance & de grace; ainsi, elles se rapprochent en tous les points de celles des Isles de la *Société*. Lorsque ce prélude a duré dix minutes, l'air & les gestes prennent par degrés un mouvement plus vif, qui augmente jusqu'à ce que les Acteurs ne puissent plus en soutenir la fatigue: cette partie du spectacle se retrouve en entier à la *Nouvelle-Zélande*; &, dans l'une & dans l'autre Isle

celui qui s'agite le plus & le plus long-temps, est réputé le meilleur Danseur. Il faut observer, néanmoins, que les femmes seules figurent cette danse; que la danse des hommes est à-peu-près celle des petits groupes d'Acteurs que nous vîmes aux Isles des *Amis*, & qu'on l'appelleroit peut-être d'une maniere plus convenable, un accompagnement de la musique, formé de mouvemens du corps, qui s'accordent avec les notes d'une façon agréable; mais, comme nous fûmes spectateurs de plusieurs combats à coups de poing, pareils à ceux qu'on exécute aux Isles des *Amis*, il est probable qu'ils ont aussi leurs grandes danses, exécutées par une multitude de personnes des deux sexes.

1779. Mars.

» Leur musique instrumentale est aussi plus grossiere, car si l'en excepte des tambours de diverses grandeurs, ils n'ont ni flûtes, ni chalumeaux, ni instrumens d'aucune espece. Mais les airs qu'ils *chantent en parties* (*a*), & qu'ils

(*a*) Comme des personnes très-versées dans la Musique, doutent beaucoup que les Naturels des Isles *Sandwich chantent en parties*, & que ce fait seroit très-curieux, si on le démontroit clairement, je regrette de ne pouvoir en donner des preuves positives.

Le Capitaine Burney, & M. Phillips, aujourd'hui Capitaine des Troupes de la Marine, qui l'un & l'autre savent assez bien la Musique, croient que ces Insulaires chantoient en parties;

1779.
Mars.

accompagnent d'un mouvement doux des bras, de la même maniere que les Naturels des Isles des *Amis*, font d'un effet agréable.

» Les Naturels de ces Isles jouent beaucoup. Ils ont un jeu qui ressemble singuliérement à notre jeu de dames; mais si l'on peut en juger d'après le nombre des cases, il est bien plus compliqué. Le damier a environ deux pieds de longueur, & il est divisé en deux cents trente-huit cases, disposées sur dix-sept lignes; ils emploient de petits cailloux blancs & noirs qu'ils font marcher d'une case à l'autre.

---

c'est-à-dire, que plusieurs d'entre eux chantoient ensemble sur différens tons, qui formoient une harmonie agréable.

Selon le rapport de ces Messieurs, les Naturels des Isles des *Amis* étudioient leur rôle avant de le jouer en public; & ils savoient que les tons différens sont utiles à l'harmonie; ils répétoient leurs compositions en particulier, & ils rejetoient les mauvaises voix, avant de se donner en spectacle à ceux qu'ils supposoient juges de leurs talens en Musique.

Dans leurs concerts réguliers, chaque homme avoit un bambou dont il frappoit la terre : ces bambous étoient de différentes longueurs, & rendoient des tons différens : chacun des Acteurs, aidé par le son de cet instrument, répétoit le ton de son bambou, en y adaptant des paroles, & le faisant à son gré bref ou long. De cette maniere, ils chantoient en chœur, & non-seulement à l'octave l'un de l'autre, selon la nature de leurs voix, mais en formant des accords qui ne déplaisoient point à l'oreille.

Il ne sera pas aisé de répondre à ces faits par des raisonnemens : d'un autre côté, il n'est pas vraisemblable qu'une peuplade grossiere soit arrivée par hasard, à un degré de perfection dans la Musique, auquel nous croyons qu'on ne peut parvenir qu'à force

» Ils ont un autre jeu qui consiste à cacher une pierre sous un grand morceau d'étoffe que l'un d'eux chiffonne, de maniere qu'il est très-difficile de distinguer où se trouve la pierre. L'Adversaire frappe avec un bâton, la partie de l'étoffe, où il la suppose ; & comme il y a beaucoup à parier qu'il ne rencontrera pas juste, on fait contre lui des gageures, dont la proportion varie selon l'opinion qu'on se forme de l'habileté des Joueurs. 1779. Mars.

» Les jeunes garçons & les filles aiment extrêmement les courses, & les Spectateurs parient

l'étude, & lorsqu'on connoît le système & la théorie sur lesquelles une composition musicale est fondée. Ce misérable jargon de nos Psalmodistes de campagne, qu'on peut regarder, avec raison, comme le premier degré du contre-point, ou de l'art de chanter en plusieurs parties, ne peut lui-même, malgré la mauvaise exécution qu'on remarque dans nos Eglises, s'acquérir qu'après beaucoup de temps & d'usage. On a donc peine à croire, qu'une Tribu à demi-barbare soit arrivée naturellement à des combinaisons dont on n'est pas sûr que les Grecs & les Romains, avec tous leurs raffinemens en Musique, & les Chinois, le peuple de la terre le plus anciennement civilisé, aient fait la découverte. Si le Capitaine Burney, fils de l'homme peut-être de ce siecle qui sait le mieux la théorie de la Musique, avoit noté les accords que chantent les Naturels des Isles *Sandwich*, & si les oreilles des Européens avoient pu supporter ces accords, il ne resteroit plus aucun doute sur ce fait ; mais, dans l'état où en sont les choses, je pense qu'il y auroit de la précipitation à assurer qu'ils connoissent ou ne connoissent pas le contre-point ; & j'ai bien peur que la question ne demeure indécise.

pour ou contre les Coureurs. J'ai vu un homme
1779. Mars. qui ſe déchiroit les cheveux, & qui ſe frappoit la poitrine, parce qu'il avoit perdu à l'une de ces courſes trois haches, qu'il venoit d'acheter de nous, & qu'il avoit payées avec la moitié de ſes richeſſes.

» Nous n'avions rencontré nulle part, d'auſſi habiles Nageurs que les hommes & les femmes de ces Iſles : ce n'eſt pas ſeulement par néceſſité qu'ils s'adonnent à cet exercice, il leur offre un divertiſſement dont ils ſont paſſionnés. Nous les avons vus à la Baie de *Karakakooa*, s'y livrer d'une maniere qui nous parut très-dangereuſe & fort extraordinaire, & qui mérite une deſcription particuliere.

» Le reſſac qui bat la côte autour de la Baie, ſe prolonge à environ cent cinquante verges du rivage ; les vagues renfermées dans cet eſpace, s'accumulant par le peu de profondeur de la mer, ſe briſent contre la greve, avec une violence prodigieuſe. Lorſque par un temps orageux, ou par une très-groſſe houle, l'impétuoſité du reſſac eſt parvenue au dernier degré, ils profitent du moment, pour goûter les plaiſirs de ce jeu, dont voici les détails. Vingt ou trente hommes, prennent chacun une longue planche étroite, arrondie aux extrémités, & ils partent enſemble de la côte. Ils plongent par-deſſous la premiere

vague qu'ils rencontrent; se laissant ensuite rouler par cette vague, ils reparoissent au-delà, & ils se hâtent de nager, afin de se porter plus avant dans la haute mer. Ils plongent par-dessous la seconde vague qui arrive, & ils tournoyent avec elle, ainsi qu'avec la premiere. La grande difficulté consiste à saisir l'instant favorable pour plonger dessous; car s'ils le laissent échapper, ils sont pris par le ressac, & rejetés en arriere d'une façon violente, & dans ce cas, ils ont besoin de toute leur adresse, pour n'être pas écrasés contre les rochers. Quand, après ces efforts multipliés, ils sont parvenus au-delà du ressac, ils trouvent la mer plus tranquille; ils se placent enfin sur leur planche, & ils se disposent à regagner le rivage. Le ressac étant composé de vagues, dont la troisieme, toujours beaucoup plus grosse que les deux premieres, s'avance plus loin que les deux autres, qui se brisent dans l'espace intermédiaire, leur premier objet est de se placer au sommet de celle-ci, qui les pousse vers la greve avec une rapidité étonnante. S'il leur arrive de se placer mal-adroitement sur les lames plus petites, qui se brisent avant d'atteindre la terre, ou s'ils ne peuvent maintenir au sommet de la vague, sur laquelle ils se trouvent, leur planche dans une position convenable, ils sont exposés à la fureur de la vague qui suit,

1779.
Mars.

1779. Mars.

& pour l'éviter, ils ſont réduits à plonger de nouveau, & à regagner l'endroit d'où ils ſont partis. Ceux qui parviennent à atteindre la côte ont encore à affronter un dernier péril, le plus grand de tous. Le rivage étant défendu par une chaîne de rochers, qui offrent çà & là une petite ouverture, il faut qu'ils faſſent paſſer leur planche par une de ces ouvertures, ou s'ils n'en viennent pas à bout, il faut qu'ils la quittent avant de gagner les rochers, & que replongeant ſous la vague, ils retournent ſur leurs pas, afin de mieux prendre leurs dimenſions. Cette mal-adreſſe entraîne une ſorte de honte; elle entraîne de plus, la perte de la planche que j'ai vu ſouvent, non ſans frayeur, miſe en pieces, au moment où l'Inſulaire la quittoit. Leur hardieſſe & leur dextérité, dans ces manœuvres difficiles & dangereuſes, nous étonnerent extrêmement, & il faut preſque en avoir été le témoin pour les croire.

» Un accident qui ſe paſſa ſous nos yeux prouve qu'ils ſont familiariſés de bonne heure avec ces ſortes de dangers; qu'ils ne leur inſpirent plus de frayeur, & qu'ils les affrontent ſans aucune peine. Une pirogue qui portoit une femme & ſa petite famille chavira; l'un des enfans, qui, je crois, n'avoit pas plus de quatre ans, parut enchanté; il nagea d'un air joyeux;

1779. Mars.

t cent paſſes autour de l'embarcation, juſqu'au
oment où on la releva.

» Outre les amuſemens que j'ai déjà décrits,
petits enfans en ont un qui les occupe beau-
up, & qui n'annonce pas peu de dextérité.
prennent un bâton court, garni d'une cheville
ointée aux deux bouts, qui le traverſe à une
s extrémités, & qui déborde de chaque côté,
peu-près d'un pouce : ils jettent en l'air une
ule de feuilles vertes, aſſujéties par des fils,
ils la ſaiſiſſent avec la pointe de la cheville;
la rejettent tout de ſuite, en donnant un
ubreſaut à la cheville, & après avoir fait
urner leur bâton, ils la rattrapent avec l'autre
ut de la cheville; de cette maniere, ils la
ſſaiſiſſent tour-à-tour par les deux bouts, pendant
temps conſidérable, & ſans jamais la manquer.
ne montrent pas moins d'adreſſe dans un
cond jeu de la même eſpece : ils jettent en l'air
certain nombre de boules dont je viens de
rler, & ils les reſſaiſiſſent ſucceſſivement; nous
ons vu une multitude de petits enfans s'exercer
ſi, avec cinq boules à la fois. Les jeunes gens
Iſles des *Amis* connoiſſent ce jeu.

» Les méthodes de culture & de navigation,
ſuivent les Habitans des différentes Iſles de
Mer du Sud, ſe reſſemblent beaucoup, & il
reſte peu de choſe à dire ſur cette matiere.

1779. Mars.

» La longueur des pirogues d'*Atooi* eſt en général de vingt-quatre pieds; une ſeule piece de bois, ou un tronc d'arbre, creuſé d'un pouce ou d'un pouce & demi, & terminé en pointe à chaque extrémité, en compoſe le fond. Les flancs préſentent trois planches, chacune d'environ un pouce d'épaiſſeur, ajuſtées & liées au fond d'une maniere très-exacte. Les extrémités de l'avant & de l'arriere ſont un peu élevées, affilées & taillées à-peu-près en coin, avec cette différence qu'elles s'aplatiſſent bruſquement, de maniere que les planches qui forment les côtés, ſont appliquées l'une contre l'autre ſur toute leur ſurface, l'eſpace au moins d'un pied. Comme elles n'ont pas plus de quinze ou dix huit pouces de largeur, celles qui vont ſeules (car ils en amarrent quelquefois deux enſemble, ainſi que ſur les autres Iſles) ont des balanciers d'une forme & d'une diſpoſition ſi judicieuſes, que je n'en avois jamais vu d'auſſi heureuſement imaginées, dit M. Cook: ils les manœuvrent avec des pagaies pareilles à celles que nous avions rencontrées ordinairement. Quelques-unes ont une voile triangulaire, légere, ſemblable aux voiles des Iſles des *Amis*, enverguée à un mât & à un boute-hors: les cordes employées dans leurs embarcations, & les cordes plus petites dont ils ſe ſervent dans leurs pêches, ſont fortes & bien faites.

1779. Mars.

» Les embarcations des autres Isles de ce groupe, sont précisément les mêmes : la plus grande que nous ayions apperçue étoit double, & elle appartenoit à Terreoboo; elle avoit soixante-dix pieds de longueur, trois & demi de profondeur, & douze de large, & elle étoit composée de deux arbres.

» Tous les ouvrages mécaniques de cette peuplade annoncent une grace & une adresse peu communes. Leur principale manufacture est celle d'étoffes : ils tirent leurs étoffes du *Morus-papyrifera*, sans doute, selon le procédé qu'on suit à *O-Taïti* & à *Tongataboo*, car nous achetâmes quelques-uns des morceaux de bois sillonnés, dont ils se servent pour battre cette plante. Le tissu de l'étoffe, quoique plus épais, est inférieur à celui des étoffes des Isles de la *Société* ou des Isles des *Amis*; mais les Insulaires d'*Atooi* développent une supériorité de goût dans l'application des couleurs & des peintures, & ils en varient les desseins avec une richesse d'imagination surprenante. En voyant un certain nombre de pieces de ces étoffes, on supposeroit qu'ils ont pris leurs modeles dans une boutique remplie des plus jolies toiles de la *Chine* & de l'*Europe*; ils ont d'ailleurs des desseins qui leur sont particuliers. Au reste, excepté le rouge, leurs couleurs ne sont pas brillantes, mais on est étonné de la régularité

1779. Mars.

des figures & des rayures ; &, si j'en juge d'apr ce que nous avons remarqué, ils ne paroisse pas avoir de formes d'empreinte. Nous n'avo pas eu occasion de découvrir de quelle manie ils produisent leurs couleurs. Outre les étoff bigarrées, ils en ont de toutes blanches, d'autres d'une seule couleur ; celles-ci sont su tout d'un brun foncé & d'un bleu clair. E général, les pieces qu'ils nous vendirent avoie deux pieds de large, & quatre ou cinq verg de longueur; une seule suffit pour leur *Maro* vêtement ordinaire : nous trouvâmes quelquefo des pieces réunies par une couture, procédé q nous n'avions pas observé aux Isles situées ve l'autre Tropique ; leur couture est très-forte mais elle n'a rien d'agréable à l'œil. Ils ont au une étoffe particuliere, qui ressemble à la toi cirée; elle est huilée ou trempée dans une espe de vernis, & elle doit résister assez bien à l'actio de l'eau.

» Ils fabriquent une multitude de nattes blan ches, qui sont très-fortes, souvent assez étendue & qui offrent un grand nombre de rayur rouges, & de losanges entrelacées ; il est vraisen blable qu'elles leur servent quelquefois d'habits car ils les mettoient sur leur dos, lorsqu'ils l proposoient en vente. Ils en font d'autres pl grossieres, unies & également fortes ; ils l

posent sur le plancher, & elles leur tiennent lieu de lits. 1779. Mars.

» Ils peignent en noir sur l'écorce de leurs citrouilles des lignes ondées, des triangles, & autres figures qui produisent un bon effet : nous avions vu des peintures de cette espece à la *Nouvelle-Zélande.* Ils paroissent connoître l'art de vernir, car quelques-unes des citrouilles peintes, sont chargées d'une sorte de vernis pareil aux nôtres ; ils se servent d'ailleurs d'une substance glutineuse pour coller ensemble deux corps. L'arbre, appelé *Etooa* ou le *Cordia*, leur fournit les vases & les jattes de bois dans lesquels ils boivent l'*ava ;* ces vases & ces jattes sont aussi polis, que s'ils avoient été faits dans l'attelier de nos Tourneurs, & peut-être mieux polis.

» Les jattes dans lesquelles les Chefs boivent l'*ava*, sont les ouvrages du premier genre, les plus curieux que nous ayions vus durant notre seconde relâche : leur diametre est communément de huit ou dix pouces : elles sont parfaitement rondes, & très-bien polies : trois, & quelquefois quatre petites figures humaines, qui ont différentes attitudes, les supportent. Il y en a qui reposent sur les mains des figures, étendues au-dessus de la tête ; d'autres posent sur la tête & les mains, & d'autres sont appuyées sur les épaules. On m'a dit que la proportion de

1779. Mars.

ces figures est très-exacte, qu'elles sont trè finies, & même que l'effort des muscles y e bien marqué.

» L'étoffe qu'ils veulent peindre, est d'un tis épais & fort; elle est composée de plusieu doubles réunis l'un à l'autre, au moyen du batto ils la découpent dans sa longueur, de manie à lui laisser une largeur qui est ordinaireme de deux ou trois pieds.

» Les détails relatifs à la peinture, sont du d partement des femmes, & on les appelle *Kippar* il faut remarquer qu'ils donnerent toujours ce no à notre écriture. Les jeunes femmes nous ôtere souvent la plume des mains, & elles nous mo trerent qu'elles savoient s'en servir aussi-bi que nous : elles nous disoient en même temps q nos plumes étoient inférieures aux leurs. El regardent une feuille de papier chargée d'écritu comme une piece d'étoffe peinte à notre mod & nous eûmes des peines infinies à leur fa comprendre que nos figures tracées sur le p pier, ont une signification que les leurs n'o pas.

» Leurs hameçons de pêche sont de nacr d'os, ou de bois : de petits os, ou de l'écaille tortue, en composent la pointe & les barb Leur grandeur & leur forme varient ; mais plus communs ont à-peu-près deux ou tr pou

pouces de long
poisson ; une to
u à la queue,
ils se servent pou
grands, car leur
ou huit pouces.
de quoi surpren
dont on les tire,
en les essayant,
nôtres.
» Leurs lignes
quelles ils font d
nt différens deg
l'écorce du *touta*
ordent d'une ma
insi que nous to
insi les rendre a
nt une espece de
u'ils tirent de l'é
elé *areemah* : ils
heveux ; mais ils
s que dans les ch
n outre, avec l'
coco, des cord
ent sur leurs pi
es-uns de ceux
trouvâmes trè
œuvres courante
Tome XXIII.

pouces de longueur, & ils ressemblent à un petit poisson ; une touffe de plumes attachée à la tête ou à la queue, tient lieu d'amorce. Ceux dont ils se servent pour prendre les requins sont très-grands, car leur longueur est en général de six ou huit pouces. Leur force & leur beauté ont de quoi surprendre, quand on songe à la matiere dont on les tire, & en effet, nous avons reconnu en les essayant, qu'ils sont fort supérieurs aux nôtres. 1779. Mars.

» Leurs lignes de pêche, les cordes avec lesquelles ils font des filets & d'autres ouvrages, ont différens degrés de finesse : ils les tirent de l'écorce du *touta*, ou de l'arbre à étoffe, qu'ils tordent d'une maniere égale dans tous les points, ainsi que nous tordons nos fils, & ils peuvent ainsi les rendre aussi longues qu'il leur plaît. Ils ont une espece de petite corde plus fine encore, qu'ils tirent de l'écorce d'un petit arbrisseau appelé *areemah* : ils font les plus belles avec des cheveux ; mais ils ne se servent de ces dernieres que dans les choses d'ornement. Ils fabriquent en outre, avec l'enveloppe fibreuse de la noix de coco, des cordages plus gros, qu'ils consomment sur leurs pirogues. Nous achetâmes quelques-uns de ceux-ci pour notre usage, & nous les trouvâmes très-bons pour de petites manœuvres courantes. Ils fabriquent de plus une

1779. Mars.

autre eſpece de cordage qui eſt plat, & extrê-
mement fort : ils l'emploient ſur-tout à attache[r]
la toiture de leurs maiſons, & ce qu'ils veule[nt]
ſerrer d'une maniere ſolide. Cette derniere n'e[ſt]
pas cordonnée, comme les premieres eſpeces
ce ſont les parties fibreuſes de l'enveloppe de [la]
noix de coco, treſſées avec les doigts, ſelon [la]
méthode que ſuivent nos Matelots pour travaille[r]
les pointes des garcettes de ris.

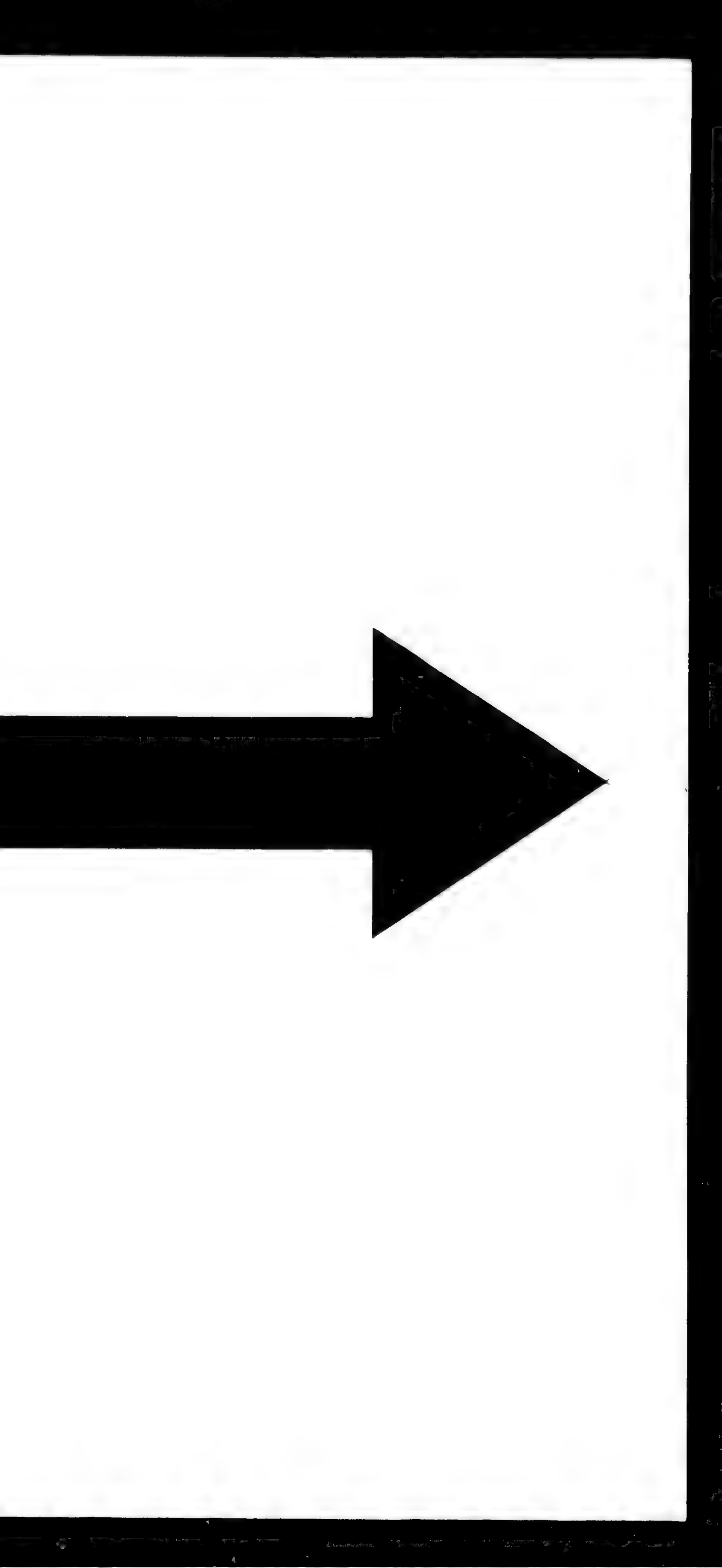
» Ils ſe ſervent beaucoup de leurs gourdes, q[ui]
ſont d'une grandeur ſi prodigieuſe, que quelque[s-]
unes contiennent de dix à douze gallons, & af[in]
de les rendre plus propres à l'uſage qu'ils en ve[u-]
lent faire, ils leur donnent différentes forme[s;]
pour cela, ils les enveloppent de bandages tan[dis]
qu'elles ſont encore ſur pied. Ainſi, ils leur do[n-]
nent la forme oblongue & cylindrique, par[ce]
qu'alors elles renferment plus aiſément leur éq[ui-]
page de pêche. D'autres ont la forme d'un pl[at;]
celles-ci contiennent leur ſel, leurs proviſio[ns]
ſalées, leurs puddings, leurs végétaux, &c. C[es]
deux eſpeces ont de jolis couvercles qui ferme[nt]
bien exactement, & qui ſont de la même matie[re;]
d'autres ont préciſément la forme d'une boute[ille]
qui a un long col; ils y gardent leur eau. Au moy[en]
d'un fer chaud, ils en alterent la ſurface, de faç[on]
qu'on les croiroit peintes, & qu'ils ſemblen[t]
avoir tracé des deſſeins élégans & agréables.

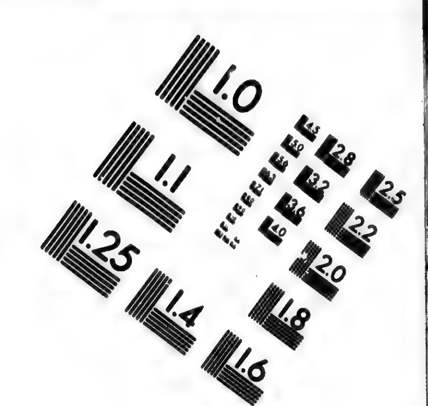
» Parmi les arts des Habitans des Isles *Sandwich*, il ne faut pas oublier celui de faire du sel : ce sel est très-bon, & nous nous en fournîmes abondamment durant notre relâche. Leurs salines sont des quarrés, en général, de six ou huit pieds de longueur & de largeur, elles sont creusées en terre sur une profondeur d'environ huit pouces, & revêtues d'argile. On les établit sur une couche de pierre, près de la laisse de la mer haute ; on y conduit l'eau salée par de petits fossés qui en sont remplis, & le soleil opere promptement l'évaporation. Le sel que nous achetâmes à *Atooi* & à *Oneeheow*, lors de notre premier séjour, étoit brun & sale ; mais celui que nous nous procurâmes ensuite à la Baie de *Karakakooa*, étoit blanc, d'une excellente qualité, & nous y en trouvâmes une quantité considérable. Outre la portion que nous employâmes à la salaison du porc, nous en remplîmes toutes nos barriques, & la *Résolution* seule en embarqua seize poinçons.

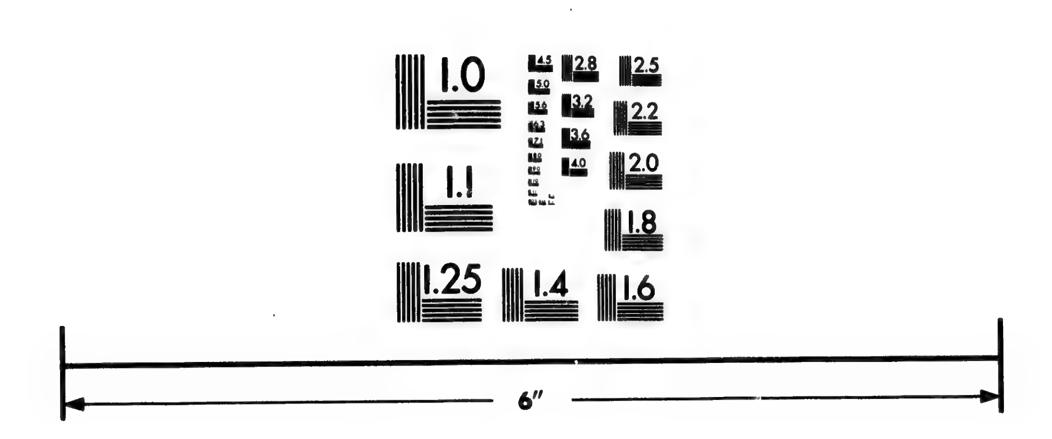
1779. Mars.

» Des piques, des dagues appelées *pahooas*, des massues & des frondes, forment leurs instrumens de guerre. Les piques sont d'un bois dur & solide, qui ressemble beaucoup au bois d'acajou, & il y en a de deux especes. Les premieres ont de six à huit pieds de longueur, elles sont bien polies, & leur épaisseur augmente peu-à-peu depuis l'extrémité, jusqu'à environ un demi-










2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.1
1.0

pied de la fleche, laquelle se termine brusque-
1779. Mars. ment en pointe, & se trouve garnie de cinq ou six rangs de barbes. Il n'est pas hors de vraisemblance qu'ils s'en servent quelquefois comme d'une javeline. Les secondes qui, en général, composoient l'armure des guerriers d'*Owhyhee* & d'*Atooi*, ont douze ou quinze pieds de longueur, & au lieu d'être barbelées, elles se terminent, vers la pointe, de la même maniere que leurs dagues.

» La dague, ou le *pahooa*, est d'un bois noi[r] & lourd, qui ressemble à l'ébene. Sa longueur est d'un à deux pieds : le manche est travers[é] d'un cordon, par lequel les Naturels la suspendent à leur bras. Le Lecteur, en jetant les yeu[x] sur la figure VI de la planche LXVII de la grand[e] Relation, verra quelle est sa forme.

» Les massues sont indifféremment de plusieurs sortes de bois ; le travail en est grossier & il y en a de diverses formes & de diverse[s] grosseurs.

» Les frondes n'ont rien de particulier, & [si] l'on ne plaçoit pas la pierre sur un morceau d[e] natte, au lieu de la placer sur un morceau d[e] cuir, elles ne différeroient point du tout de no[s] frondes ordinaires.

» Il est évident que les Naturels de ces Isle[s] sont divisés en trois classes. Les *Erees*, ou l[es]

Chefs de chaque diſtrict, forment la premiere : l'un d'eux eſt ſupérieur aux autres, & on l'appelle à *Owhyhee*, *Eree-Taboo* & *Eree-Moee* : le premier de ces noms annonce ſon autorité abſolue, & le ſecond indique que tout le monde eſt obligé de ſe proſterner devant lui, ou, ſelon la ſignification de ce terme, de ſe coucher pour dormir en ſa préſence. La ſeconde claſſe eſt compoſée de ceux qui paroiſſent avoir des propriétés ſans aucun pouvoir. Les *Towtows*, ou les domeſtiques qui n'ont ni rang ni propriété, forment la troiſieme.

1779. Mars.

» Si je voulois établir un ſyſtême ſur la ſubordination de ces claſſes entre elles, je m'écarterois de la ſtricte véracité qui, dans les ouvrages de cette nature, eſt plus ſatisfaiſante que les conjectures les plus ingénieuſes. Je me contenterai donc de rapporter les faits dont nous avons été les témoins, & d'indiquer les détails ſur leſquels je crois qu'on peut compter. Je laiſſerai enſuite au Lecteur, le ſoin de ſe former une idée de la nature du gouvernement des Iſles Sandwich.

» La maniere dont Terreeoboo, ou l'*Eree-Taboo* d'*Owhyhee* fut reçu à *Karakakooa*, lors de ſa premiere arrivée, nous annonça clairement qu'il étoit revêtu d'un grand pouvoir & d'une très-grande dignité. Nous vîmes que tous les

Naturels ſe proſternoient à l'entrée de leurs maiſons : deux jours auparavant, les pirogues avoient été *tabooées*, c'eſt-à-dire, qu'on leur avoit défendu de ſortir, & cette défenſe ſubſiſta juſqu'au moment où elle fut levée par le Prince. Il revenoit de *Mowee*, dont il réclamoit la poſſeſſion en faveur de ſon fils Teewarro, qui avoit épouſé la fille unique du dernier Roi de cette Iſle, & il faiſoit pour cela, la guerre à Tahee-Terree, frere du Monarque défunt. La plupart de ſes guerriers l'avoient ſuivi dans cette expédition; mais nous ne pûmes ſavoir ſi leur ſervice avoit été volontaire, ou une ſorte de vaſſalité qu'entraînent le rang & les propriétés dont ils jouiſſent.

1779. Mars.

» D'après ce que j'ai dit de Kaoo dans le Journal, à l'article du 2 & du 3 de Février, il eſt démontré qu'il leve des tributs ſur les Chefs inférieurs.

» J'ai déjà remarqué que Terreeoboo, qui donne des ordres à *Owhyhee*, & Perreeorannee qui commande à *Woahoo*, ſont les deux Chefs les plus puiſſans de ces Iſles. Les autres Iſles plus petites ſont ſoumiſes à l'un des deux. Terreeoboo réclamoit au nom de Teewarro ſon fils & ſon héritier préſomptif, *Mowee* & ſes dépendances, ainſi que je viens de le dire; *Atooi* & *Oneeheow* étoient gouvernés par les petits-fils de Perreeorannee.

1779. Mars.

» Lorſque nous arrivâmes, pour la premiere fois, ſur la côte de *Mowee*, Terreeoboo ſe trouvoit dans cette Iſle avec ſes guerriers ; il défendoit les droits de ſa femme, de ſon fils, & de ſa belle-fille ; il avoit livré une bataille à ſes ennemis, & battu Taheeterree : nous ſûmes enſuite que la diſpute s'étoit arrangée, que Taheeterree doit poſſéder les trois Iſles voiſines pendant ſa vie ; que Teewarro eſt reconnu pour Chef de *Mowee*, & qu'il ſuccédera au trône d'*Owhyhee* à la mort de Terreeoboo, & à la ſouveraineté de trois Iſles voiſines de *Mowee*, après la mort de Taheeterree. Teewarro avoit épouſé depuis peu ſa ſœur utérine, ainſi qu'on l'a déjà dit, & s'il meurt ſans enfans, le gouvernement de ces Iſles paſſera au fils de Kaihooa, frere défunt de Terreeoboo. Si ce Prince mouroit ſans enfans, les Inſulaires n'ont pu nous dire quel ſeroit ſon ſucceſſeur ; car les deux fils cadets de Terreeoboo, l'un deſquels il aime paſſionnément, étant nés d'une femme qui n'eſt pas d'un rang ſupérieur ſe trouveront, par cela même, exclus de tout droit à la ſucceſſion. Nous n'eûmes pas occaſion de voir la Reine Rora-Rora, que Terreeoboo avoit laiſſée à *Mowee* ; mais j'ai raconté que ce Prince avoit à ſa ſuite Kaaee-Kaberaia, dont il avoit eu deux enfans, & à laquelle il étoit fort attaché.

1779. Mars.

» Il paroît inconteſtable que le gouvernement eſt héréditaire : il y a apparence auſſi que les titres inférieurs & les propriétés particulieres ſe tranſmettent de la même maniere. Nous n'avons rien pu ſavoir de relatif à Perreeorannee, ſinon qu'il étoit *Eree-Taboo*, & que ſes petits-fils gouvernoient les Iſles de deſſous le Vent, & qu'il envahiſſoit les domaines de *Taheeterree* : nous n'avons pas découvert ſous quel prétexte.

» Le pouvoir des *Erees* ſur les claſſes inférieures, nous a paru très-abſolu. Des faits que j'ai déjà racontés nous démontrerent cette vérité, preſque tous les jours de notre relâche. Le Peu- ple, d'un autre côté, a pour eux la ſoumiſſion la plus entiere, & cet état d'eſclavage contribue d'une maniere ſenſible à dégrader l'eſprit & le corps des ſujets. Il faut remarquer néanmoins que les Chefs ne ſe rendirent jamais devant nous coupables de cruauté, d'injuſtice, ou même d'inſolence à l'égard de leurs vaſſaux ; mais qu'ils exercent leur autorité les uns ſur les autres, de la maniere la plus arrogante & la plus oppreſſive. J'en citerai deux exemples. Un Chef ſubalterne avoit accueilli avec beaucoup de politeſſe le *Maſter* de notre vaiſſeau, qui étoit allé examiner la Baie de *Karakakooa*, la veille de l'arrivée de la *Réſolution* ; voulant lui témoigner de la reconnoiſſance, je le conduiſis à bord quelque

emps après, & je le présentai au Capitaine Cook, 1779. Mars.
ui l'invita à dîner avec nous. Pareea entra tandis ue nous étions à table : sa physionomie annonça ombien il étoit indigné de le voir dans une poion si honorable ; il le prit à l'instant même ar les cheveux, & il alloit le traîner hors de la hambre : notre Commandant interposa son auorité, & après beaucoup d'altercations, tout ce ue nous pûmes obtenir, sans en venir à une éritable querelle avec Pareea, fût que notre onvive demeureroit dans la chambre, qu'il s'y sseyeroit par terre, & que Pareea le remplaceoit à table. Pareea ne tarda pas à être traité aussi urement : lorsque Terreeoboo arriva pour la remiere fois à bord de la *Résolution*, Maiha-aiha qui l'accompagnoit, trouvant Pareea sur tillac, le chassa de la façon la plus ignomieuse : nous étions sûrs néanmoins que Pareea oit un personnage d'importance.

» J'ignore jusqu'à quel point la propriété des lasses inférieures de la Peuplade est à l'abri de rapacité & du despotisme des grands Chefs ; u reste, elle semble avoir peu de chose à craine des voleurs particuliers, car ils laissent sans rdes & sans montrer aucune crainte, non-seuleent les plantations qui sont dispersées dans toute étendue du pays, mais leurs maisons, leurs ochons & leurs étoffes. J'ai déjà dit que des

1779.
Mars.

murailles séparent leurs champs cultivés, & qu'il
placent dans les bois de petits pavillons blanc
par-tout où croissent des bananes sauvages; qu
ces petits pavillons servent de limites & de ligne
de démarcation, ainsi que les touffes de feuilles
au milieu des campagnes d'*O-Taïti*. Si ces fai
ne sont pas des preuves, on peut du moins l
regarder comme de fortes présomptions que l
pouvoir des Chefs n'est point arbitraire en ce q
regarde les propriétés; qu'il est assez circonscr
& assez déterminé pour engager les classes inf
rieures à cultiver le sol, & à occuper des po
tions de terrain séparées les unes des autres.

» Nous n'avons pu recueillir que des déta
imparfaits & peu étendus sur l'administration
la Justice. Lorsque quelques individus des de
nieres classes du Peuple ont des querelles en
eux, on renvoie la dispute pardevant un des Che
qui est vraisemblablement le Chef du district,
la personne dont ils dépendent. Quand l'un d
Chefs inférieurs a donné un sujet de plaint
un Chef d'un rang plus élevé, les premieres i
pressions que reçoit le dernier paroissent être
mesure du châtiment du coupable; si celui-
a le bonheur d'échapper aux premiers transpo
de la colere de son supérieur, il trouve le moye
par l'entremise d'un tiers, de composer pour
crime, en donnant une partie de ses biens &

ſes effets. Nous ne ſavons rien autre choſe ſur ce point. 1779. Mars.

« La Religion des Iſles *Sandwich* reſſemble beaucoup à celle des Iſles *de la Société* & des Iſles des *Amis*. Les *Morais*, les *Whattas*, les idoles, les ſacrifices, & les hymnes ſacrés, ſont les mêmes dans les trois groupes, & il paroît clair que les trois Tribus ont tiré leurs notions religieuſes de la même ſource. Les cérémonies des Iſles *Sandwich* ſont, il eſt vrai, plus longues & plus multipliées; & quoiqu'il ſe trouve dans chacune des Terres de la Mer du Sud, une certaine claſſe d'hommes chargée des rites religieux, nous n'avions jamais rencontré de ſociétés réunies de prêtres, lorſque nous découvrîmes les cloîtres de *Kakooa* dans la Baie de *Karakakooa*. Le Chef de cet Ordre s'appeloit *Orono*, dénomination qui nous parut ſignifier quelque choſe de très-ſacré, & qui entraînoit pour la perſonne d'Omeeah, des hommages qui alloient preſque juſqu'à l'adoration. Il eſt vraiſemblable que certaines familles jouiſſent ſeules du privilege d'entrer dans le Sacerdoce, ou du moins de celui d'en exercer les principales fonctions. Omeeah étoit fils de Kaoo & oncle de Kaireekeea; ce dernier préſidoit, en l'abſence de ſon grand-pere, à toutes les cérémonies religieuſes du *Morai*. Nous remarquâmes auſſi qu'on ne laiſſoit jamais paroître le fils uni-

1779. Mars.

que d'Omeeah, enfant d'environ cinq ans, ſan l'environner d'une ſuite nombreuſe, & ſans lu prodiguer des ſoins tels que nous n'en avion jamais vu de pareils. Il nous ſembla qu'on met toit un prix extrême à la conſervation de ſe jours, & qu'il devoit ſuccéder à la dignité de ſo pere.

» J'ai déjà dit qu'on accorda au Capitain Cook le titre d'*Orono*, & tous les hommage qu'il entraîne : il eſt sûr d'ailleurs qu'ils nous re gardoient en général comme des individus d'un race ſupérieure à la leur, & ils répéterent ſou vent que le grand *Eatooa* réſide dans notre pay Ils donnent le nom de *Koonooraekaiee* à la petit figure dont j'ai parlé, comme de l'idole favori du *Morai* de la Baie de *Karakakooa* ; ils nous o ſerverent que c'étoit le Dieu de Terreeoboo, qu'il réſidoit auſſi parmi nous.

» Les *Morais*, l'intérieur & le dehors des ma ſons, offrent une variété infinie de ces figures auxquelles ils donnent différens noms : mais nou nous apperçûmes bientôt qu'ils en faiſoient pe de cas, car ils en parloient avec mépris, & i vouloient les échanger contre des bagatelles. A reſte, il y en avoit toujours une qui étoit e faveur, & à laquelle ils prodiguoient leurs hom mages ; tant que duroit cette préférence, ils paroient avec une étoffe rouge ; ils battoient

1779. Mars.

…bour, & ils chantoient des hymnes devant …le; ils déposoient à ses pieds des touffes de …umes rouges, & des végétaux de différentes …peces; ils laissoient pourrir un petit cochon ou …chien sur le *Whatta* qui se trouvoit aux …virons.

»Quelques-uns de nos Messieurs, qui descen…rent au fond d'une Baie située au Sud de celle …*Karakakooa*, furent conduits dans une grande …ison, où ils trouverent une figure humaine …ire qui étoit appuyée sur ses doigts des mains …des pieds; elle avoit la tête penchée en arriere, …membres bien proportionnés, & chacune de …parties bien polie. Les Insulaires lui donnoient …nom de *Maee* : elle étoit environnée de treize …tres d'une forme grossiere & contournée, qui …présentoient les *Eatooas* de plusieurs Chefs …orts, dont les Insulaires nous indiquerent les …ms. Il y avoit en cet endroit beaucoup de …*hattas*, garnis de restes d'offrandes. Ils remplis…nt aussi leurs maisons d'une multitude d'idoles …rlesques & de quelques-unes obscenes, qui res…mblent aux Priapes des anciens.

»On a remarqué dans les premiers Voyages, …les Habitans des Isles *de la Société* & *des Amis*, …orent plusieurs oiseaux; je suis porté à croire …le même usage est établi ici, & que les cor…aux sont au nombre de ces oiseaux révérés;

1779. Mars.

car j'en ai vu au village de *Kakooa*, qu'on me d
être des *Eatooas :* je voulus les acheter ; & no
seulement les Naturels refuserent tout ce que
leur en offris, mais ils m'avertirent de ne pas le
faire de mal.

» On peut compter parmi les cérémonies re
gieuses, les prieres & les offrandes que font l
Prêtres avant de manger. Tandis qu'on prépa
l'*ava*, boisson qui précede toujours les repa
la personne la plus qualifiée entonne une espe
d'hymne, & un, deux ou trois hommes de
compagnie chantent en chœur, tandis que le re
remue le corps & frappe des mains en mes
avec la voix des chanteurs. Lorsque l'*ava*
prête, on en donne à tous ceux qui n'ont
chanté ; ils tiennent des coupes remplies de ce
liqueur, jusqu'à ce que chacun soit servi ; ils
clament ensuite en chœur & à haute voix, u
phrase de chant, & ils boivent. Ceux qui
chanté l'hymne, sont servis ensuite, & ils b
vent en observant les mêmes cérémonies : s'i
trouve à l'assemblée quelqu'un d'un rang t
élevé, on lui présente la derniere coupe ; &
boit quand il a chanté quelque temps seul, qu
la troupe lui a répondu & qu'il a versé par te
des gouttes d'*ava*. On découpe alors un m
ceau quelconque de la viande qui est apprê
& après l'avoir déposé avec des végétaux,

ieds de l'image de l'*Eatooa*, & après avoir chanté hymne, le repas commence. Les Chefs pra- 1779. Mars.
iquent une cérémonie à-peu-près pareille lorf-u'ils boivent l'*Ava*, dans les intervalles de leur epas.

» Selon le témoignage des Naturels du pays ux-mêmes, les facrifices humains font plus com-uns ici que fur aucune des Isles où nous avions ordé. Non-feulement ils recourent à ces abomi-bles moyens au commencement d'une guerre, ant de livrer de grandes batailles & de former s entreprifes importantes; mais la mort d'un hef un peu diftingué, entraîne le facrifice d'un de plufieurs *Towtows*, felon la dignité du hef, & l'on nous apprit qu'on immoleroit dix ommes lorfque Terreeoboo rendroit le dernier upir. Si quelque chofe peut diminuer l'horreur cet ufage, les malheureufes victimes ne con-oiffent en aucune maniere le fort qui les attend. n attaque à coup de maffue, par-tout où on s rencontre, les infortunés qu'on a choifis, & les apporte morts à l'endroit où doit fe paffer cérémonie. Le Lecteur fe fouvient des crânes s captifs facrifiés à la mort de l'un des grands hefs, que nous trouvâmes fur la baluftrade éta-ie autour du fommet du *Morai* de *Kakooa*. Nous quîmes de nouvelles lumieres fur ce fujet, au llage de *Kowrowa* : ayant demandé à quoi fer-

1779. Mars.

voit une petite portion de terrain enfermée p[...] un mur de pierre, l'un des Insulaires nous répo[...] dit que c'étoit l'*Hereeere*, ou le cimetiere d'u[...] Chef; & en nous montrant l'un des angles, [...] ajouta : » C'est ici que sont enterrés le *Tanga*[...] » & la *Wahene - Taboo* « ; c'est-à-dire, l'homm[...] & la femme sacrifiés à ses funérailles.

» Ils s'arrachent quelques-unes des dents d[...] devant de la bouche, & on peut attribuer c[...] usage à la même cause. Nous rencontrâmes à pei[...] un individu des dernieres classes, & nous vîm[...] très-peu de Chefs qui n'eussent pas perdu une o[...] plusieurs de ces dents : nous comprîmes toujou[...] que cette punition volontaire n'est pas comm[...] l'amputation de l'une des jointures des doigt[...] aux Isles *des Amis*, la suite d'un chagrin violen[...] occasionné par la mort des personnes qui le[...] sont cheres, mais un sacrifice propitiatoire, offe[...] à l'*Eatooa*, afin d'écarter les dangers & les m[...] heurs dont ils peuvent être menacés.

» Leurs idées, sur une vie future, nous so[...] bien peu connues. Lorsque nous leur demand[...] mes où vont les morts ? ils nous répondirent co[...] tamment que le souffle, qu'ils regardent comm[...] l'ame, ou la partie immortelle de l'homme, r[...] tourne auprès de l'*Eatooa*. Nous multipliâm[...] nos questions sur cette matiere, & ils semblere[...] nous décrire un lieu particulier, où ils suppos[...]

la demeure des morts ; mais nous n'avons pas découvert s'ils y esperent des récompenses, ou s'ils y craignent des châtimens. 1779. Mars.

» J'ai promis au Lecteur, une explication détaillée du mot *Taboo*, & je vais dire ici ce que nous avons remarqué touchant son application & ses effets. Ayant demandé pourquoi la communication, entre les Naturels & nous, étoit défendue la veille de l'arrivée de Terreeoboo, on nous répondit que la Baie étoit *tabooée*. Le même interdit eut lieu, d'après notre sollicitation, le jour où nous procédâmes aux funérailles de M. Cook. Dans ces deux occasions, les Naturels se soumirent à la défense, de la maniere la plus complete & la plus scrupuleuse ; mais j'ignore si ce fut par des principes religieux, ou uniquement par respect pour l'autorité civile de leurs Chefs. Lorsque les environs de nos observatoires, & l'endroit où se trouvoient nos mâts, eurent été *tabooés* par les petites baguettes dont on les entoura, les Naturels s'en tinrent éloignés avec le même soin : quoique cette espece de consécration eût été faite par les Prêtres, ils venoient dans l'espace interdit, quand nous les invitions ; ils sembloient donc ne pas être arrêtés par des principes religieux, & il y a lieu de croire que la crainte seule de nous déplaire déterminoit leur obéissance. Nous engageâmes vainement les femmes à venir près de

1779. Mars.

nous : il eſt vraiſemblable qu'elles réſiſterent à no ſollicitations, à cauſe du *Morai* voiſin, dont leur eſt défendu d'approcher dans tous les temps & ſur toutes les Iſles de ces Mers. J'ai déjà ob ſervé que certaines nourritures ſont *tabooées* pou elles, c'eſt-à-dire qu'elles ne peuvent en mange Nous en vîmes ſouvent auxquelles on mettoit le morceaux dans la bouche ; & quand nous deman dâmes la raiſon de cette ſingularité, on nous r pondit qu'elles étoient *tabooées*, ou qu'il ne le étoit pas permis de ſe nourrir elles-mêmes. No comprîmes toujours qu'elles avoient aſſiſté à d funérailles, ou touché un corps mort, & no jugeâmes qu'elles ſont ſoumiſes à un pareil inte dit en d'autres occaſions. Il eſt néceſſaire d'ajo ter qu'alors les Inſulaires appliquent indifférem ment le mot *taboo* aux perſonnes & aux choſ Ils diſoient, par exemple, *nous ſommes tabooé* ou *la Baie eſt tabooée*, &c. ; ils ſe ſervent au de cette expreſſion pour déſigner quelque cho de ſacré, de très-reſpectable, ou de dévo aux Dieux. Ainſi, le Roi d'*Owhyhee* eſt a pelé *Eree-Taboo ;* une victime humaine, *Ta gata-Taboo ;* comme dans l'Archipel des *Ami* l'Iſle où réſide le Roi eſt nommée *Tong Taboo* (*a*).

(*a*) Tonga, dans la Langue des Iſles des *Amis*, ſignifie une

1779. Mars.

» Je ne sais rien concernant les mariages, sinon qu'il y a parmi eux de ces sortes d'engagemens ou de contrats. J'ai déjà dit qu'à l'époque où Terreeoboo avoit laissé à *Mowee* la Reine Rora-Rora, il étoit accompagné d'une autre femme dont il avoit des enfans, & à laquelle il étoit fort attaché; mais nous n'avons pas recueilli assez de faits pour décider jusqu'où la polygamie, proprement dite, est autorisée, ou jusqu'à quel point les Chefs ou les classes inférieures du peuple, l'entremêlent au concubinage. J'ai remarqué aussi qu'excepté Kainee-Kabareea, & la femme de l'*Orono*, auquel il faut en ajouter trois autres dont je parlerai plus bas, nous n'avons point vu de femmes d'un rang distingué. Si je juge d'après les observations que j'ai eu occasion de faire, touchant la subordination domestique établie parmi les individus de la derniere classe, le ménage paroît être sous la direction d'un homme & d'une femme, auxquels les enfans obéissent, ainsi que dans les pays civilisés.

» Un fait, dont nous fûmes témoins, annonce que la jalousie regne parmi eux; il montre d'ailleurs que non-seulement on exige de la fidélité, mais une certaine réserve, des femmes mariées, aux grands Chefs. Omeah quitta deux ou trois fois sa place, au milieu de l'un des combats à coups de poing qu'on exécuta devant nous. Il

1779. Mars.

alla auprès de sa femme, le déplaisir peint sur le visage, & nous jugeâmes par ses gestes qu'il lui ordonnoit de se retirer. Comme elle étoit très-belle, il pensa peut-être qu'elle attiroit trop notre attention; peut-être avoit-il d'autres raisons : au reste, je dois dire que nous ne lui avions donné aucun sujet de jalousie. La femme ne se retira point ; lorsque le spectacle fut terminé, elle s'approcha de nous, & nous ayant demandé quelques bagatelles, nous lui fîmes entendre que nous n'en avions point sur nous, mais que si elle vouloit nous accompagner à notre tente, elle en rapporteroit des choses qui seroient de son goût. Elle consentit à nous accompagner ; Omeah qu s'en apperçut, la suivit ; & la saisissant par le cheveux, il lui appliqua des coups de poin très-rudes. Nous étions la cause innocente de l colere de son mari, & sa brutalité nous indi gna ; mais on nous avertit qu'Omeah étoit d'u rang très-distingué, & qu'il ne nous convenoi pas de nous mêler de cette querelle. A la fin le Naturels interposerent leurs bons offices, ce qu nous fit un grand plaisir, & le lendemain nou eûmes la satisfaction de rencontrer le mari & l femme qui étoient ensemble de très-bonn humeur : ce qui est plus singulier encore, l femme ne nous permit pas de faire des reproche au mari sur ce qui s'étoit passé la veille, quoi

que nous en eussions bien envie; elle nous dit clairement qu'Omeah s'étoit conduit comme il le devoit. 1779. Mars.

» Tandis que j'étois à l'observatoire établi au fond de la Baie de *Karakakooa*, j'eus deux occasions de voir une partie considérable de leurs cérémonies funéraires. On vint m'avertir un jour, qu'un des Chefs venoit de mourir près du lieu que nous occupions : je me rendis à sa maison, & je trouvai une foule nombreuse assise autour de la cour qui précédoit la cabane où se trouvoit le mort. Un homme qui avoit un chapeau de plumes rouges, s'avança de l'intérieur de l'habitation sur la porte, & mettant sa tête dehors, il poussoit presque à chaque moment un cri très-lamentable, accompagné des grimaces les plus singulieres, & des contorsions de figure les plus grossieres qu'on puisse imaginer. Il jouoit depuis quelque temps cette espece de farce, lorsqu'on étendit une grande natte au milieu de la cour : deux hommes & treize femmes sortirent de la maison, & vinrent s'y asseoir sur trois lignes égales : les deux hommes & trois des femmes formoient la premiere. Le cou & les mains des femmes étoient ornés de palatines de plumes; & elles portoient sur leurs épaules de larges feuilles vertes découpées d'une maniere curieuse. Il y avoit dans l'un des angles de la cour, près d'une

1779. Mars.

petite cabane, six jeunes garçons qui agitoient de petites bannieres blanches, & quelques-unes de ces baguettes garnies de plumes, ou bâtons du *taboo*, dont j'ai parlé souvent dans les premiers Chapitres de ce Livre. Ils ne voulurent pas me permettre de les approcher. Je soupçonnai que la hutte contenoit le mort; mais je compris ensuite qu'il étoit dans l'habitation où l'homme au chapeau rouge avoit commencé les cérémonies, en poussant des cris à la porte. Les quinze personnes assises sur la natte, se mirent à chanter un air mélancolique, accompagné de mouvemens du corps & des bras, qui avoient de la lenteur & de la mollesse; cette musique duroit depuis quelque temps, lorsqu'elles se leverent sur leurs genoux, & prenant une posture mitoyenne entre celle d'un homme qui est à genoux, & celle d'un homme qui est assis, elles remuerent peu-à-peu leurs bras & leurs corps, jusqu'au point d'une extrême rapidité: sur ces entrefaites, le ton de la musique se trouvoit en mesure avec leurs mouvemens : un pareil exercice étoit trop violent pour être de longue durée, & leurs mouvemens se ralentirent par intervalles: à la fin de cette partie de la cérémonie, qui prit une heure, on apporta de nouvelles nattes qu'on étendit aussi au milieu de la cour, où quatre ou cinq vieilles femmes, parmi lesquelles

on me montra la femme du Chef mort, sortirent à pas comptés de la maison, & s'étant assises devant la premiere troupe, elles pousserent des cris, & déplorerent avec fracas, la perte qu'elles venoient de faire : les treize autres femmes se joignirent à elles, tandis que les hommes tenoient la tête penchée, dans l'attitude de la tristesse & de la revêrie. En ce moment, je fus obligé de me retirer à l'observatoire : je revins une demi-heure après, & je les revis dans la même position. Je passai, avec eux, une assez grande partie de la soirée, & lorsque je les quittai, elles continuoient à pousser des cris, & à faire des singeries à-peu-près semblables à celles que je viens de décrire ; je résolus de revenir le lendemain de très-bonne heure, afin d'assister au reste de la cérémonie. Je revins en effet à l'habitation du mort, dès qu'il fut jour ; mais j'eus le déplaisir de trouver la compagnie dispersée : la tranquillité régnoit aux environs : on me fit comprendre qu'on avoit enlevé le corps, & je ne pus savoir de quelle maniere on en avoit disposé. Trois femmes d'un rang distingué, qui s'approcherent de moi, interrompirent mes recherches sur cette matiere ; elles avoient à leur suite des gens qui tenoient des chasse-mouches ; elles s'assirent près de moi, & la conversation commença ; elles me dirent bientôt que ma présence empêchoit

1779.
Mars.

quelques rites néceſſaires. Je m'éloignai, & dès que je les eus perdues de vue, leurs lamentations & leurs cris frapperent mes oreilles ; je les joignis peu d'heures après ; elles s'étoient peintes en noir la partie inférieure du viſage.

1779. Mars.

» J'obſervai ces cérémonies une ſeconde fois, à la mort d'un homme du peuple : ayant entendu des cris plaintifs qui ſortoient d'une miſérable cabane, j'entrai dans la hutte, & je trouvai une femme âgée & ſa fille pleurant ſur le corps d'un vieillard qui venoit d'expirer, car il étoit encore chaud. La premiere choſe qu'elles firent, fut de jeter des étoffes ſur le mort : elles ſe coucherent enſuite à côté du cadavre, & ayant tiré l'étoffe ſur elles, elles chanterent d'un ton langoureux, & elles répéterent ſouvent, *Aweh Medoah ! Aveh Tanée ! Oh mon Pere ! Oh mon Mari !* Une fille plus jeune étoit proſternée la face contre terre, dans un des coins de l'habitation ; des étoffes noires la couvroient, & elle répétoit les mêmes paroles. Lorſque je ſortis, je rencontrai à la porte, un certain nombre de leurs voiſins qui écoutoient dans un profond ſilence les lamentations de ces femmes. Je réſolus de profiter de l'occaſion, pour découvrir de quelle maniere ils diſpoſent des morts, & m'étant aſſuré, avant de me mettre au lit, qu'on n'avoit pas enlevé le corps, j'ordonnai aux ſen-

tinelles de se promener devant la maison, & de m'avertir sur le champ, s'ils croyoient que les Insulaires se préparassent à emporter le cadavre; mais la vigilance des sentinelles fut en défaut, car je vis le matin, que le corps n'étoit plus dans la cabane. Je demandai aux Insulaires ce qu'on en avoit fait? Ils me montrerent la mer avec leurs doigts; ils vouloient vraisemblablement me dire qu'on l'avoit jeté au milieu des flots, ou peut-être qu'on l'avoit porté au-delà de la Baie, à l'un des cimetieres d'une autre partie de l'Isle. On enterre les Chefs dans les *Morais*, ou *Heree-Erees*, & on place à côté d'eux les hommes qu'on sacrifie à leurs funérailles. Nous remarquâmes que le *Morai* où l'on enterra le Chef qui fut tué dans la caverne, après une résistance si intrépide, étoit pavoisé d'étoffes rouges.

1779. Mars.

» Les seuls outils de fer, ou plutôt les seuls morceaux de ce métal, que nous ayions vus parmi eux, dit M. Cook, & qu'ils eussent avant notre arrivée, étoient une portion de cerceau d'environ deux pouces de longueur, adaptée à un manche de bois (*a*), & un autre outil tranchant, qui nous parut être la pointe d'un grand sabre.

(*a*) Le Capitaine King l'acheta, & on la trouve aujourd'hui dans son Cabinet.

1779. Mars.

Ils connoiſſoient d'ailleurs preſque tous l'uſage du fer, & quelques-uns de nos Meſſieurs imaginerent que des Européens nous avoient précédés ſur ces Iſles : mais il me ſemble que leur ſurpriſe extrême à l'aſpect de nos vaiſſeaux, & leur ignorance abſolue de l'uſage de nos armes à feu, contrarient cette opinion. Ils peuvent avoir acquis des morceaux de fer, ou la connoiſſance de ce métal, de bien des manieres, & il n'eſt pas beſoin de leur ſuppoſer une liaiſon immédiate avec les Européens. Il paroît inconteſtable, que les Habitans de cette mer ne le connoiſſoient point avant l'expédition de Magellan ; car les bâtimens qui traverſerent l'Océan Pacifique bientôt après le retour de ce Navigateur, n'en trouverent pas un ſeul morceau, & nous nous ſommes apperçus nous-mêmes, dans le cours de nos derniers Voyages, que différentes Iſles auxquelles nul Vaiſſeau Européen connu, n'avoit abordé, ſavoient l'uſage qu'on en fait. Mendana en montra & en laiſſa ſans doute ſur toutes les Terres où il relâcha durant ſes deux expéditions, & cette connoiſſance ſe répandit ſur chacune des Iſles, avec leſquelles elles entretenoient des communications : elle s'étendit même plus loin, & les Naturels des pays qui ne purent ſe procurer des échantillons de ce métal précieux, durent en obtenir du moins la deſcription, d'après laquel

ils l'ont reconnu lorſqu'il s'eſt offert à leurs regards. Après Mendana, Quiros traverſa l'Océan Pacifique ; il débarqua à la *Sagittaria*, à l'Iſle de *la belle Nation*, & à la Terre *du Saint-Eſprit* ; toutes ces Iſles & d'autres avec leſquelles elles avoient des communications, durent acquérir également la connoiſſance du fer. Le Maire & Schouten, dont les liaiſons avec les Inſulaires commencerent beaucoup plus loin à l'Eſt, & ſe terminerent aux Iſles des *Cocos* & de *Horn*, vinrent après Quiros. Je trouvai un morceau de fer à *Tongataboo*, en 1773, & je n'en fus pas ſurpris : je ſavois que Taſman y avoit relâché : mais si ce Navigateur n'avoit pas découvert les *Iſles des Amis*, le morceau de fer, dont je parle, auroit occaſionné bien de fauſſes conjectures. J'ai appris d'ailleurs néanmoins, comment les Habitans de ce groupe s'étoient aſſurés pour la ſeconde fois de l'exiſtence du fer. *Neeotaboo*, *Taboo*, ou l'Iſle de *Boſcaven*, ſur laquelle les vaiſſeaux du Capitaine Wallis laiſſerent le morceau de fer que je trouvai à *Tongataboo*, & d'où Poulaho l'a reçu, eſt à quelques degrés au Nord-Oueſt. On ſait que Roggewin perdit un de ſes bâtimens ſur les Iſles *Pernicieuſes* ; &, d'après leur poſition, on peut juger que ſi les Habitans d'*O-Taïti* & du groupe de *la Société* ne les fréquentent pas ſouvent, ils les connoiſſent du moins. Il eſt également ſûr

1779. Mars.

1779. Mars.

que ces dernieres peuplades connoiſſent le fe
& qu'elles en acheterent avec beaucoup d'empre
ſement, lorſque le Capitaine Wallis découvr
O-Taïti; elles ne pouvoient avoir acquis cet
connoiſſance, que par le moyen des Iſles voi
nes, où les Navigateurs en avoient laiſſé autrefoi
Elles conviennent aujourd'hui qu'elles avoie
acquis par-là cette inſtruction, & elles nous o
dit depuis, qu'avant l'arrivée du Capitaine Walli
elles faiſoient un ſi grand cas du fer, qu'un Ch
d'*O-Taïti*, qui poſſédoit deux clous, en ti
un revenu aſſez conſidérable, en les prêtant à
voiſins pour percer des trous, dans des circo
tances où leurs méthodes nationales étoient i
ſuffiſantes ou trop pénibles (*a*). Les Naturels d
Iſles *de la Société*, que nous trouvâmes à *W*
teeoo, avoient été jetés ſur cette Terre lon
temps après l'époque où leurs Compatrio
acquirent la connoiſſance du fer; il eſt vraiſe
blable qu'ils n'avoient point d'échantillons de

(*a*) Le Pere Cantova dit que les Chefs des Iſles *Caroli*
s'enrichiſſent également en louant des clous : » Si par hafard
» vaiſſeau étranger laiſſe dans leurs Iſles quelques vieux m
» ceaux de fer, ils appartiennent de droit aux *Tamoles*, qu
» font faire des outils, le mieux qu'il eſt poſſible. Ces ou
» font un fonds dont le *Tamole* tire un revenu conſidéra
» car il les donne à louage, & ce louage ſe paye aſſez ch
» *page 314* «.

1779. Mars.

tal, quand ils furent recueillis de la maniere
que j'ai indiquée plus haut; mais il est aisé de
concevoir, qu'ils décrivirent assez bien la nature
& l'usage de ce métal à la Nation qui leur prodigua des soins si hospitaliers. Les Habitans de
Wateeoo ont pu communiquer aux Habitans de
l'Isle de Hervey, le désir de posséder du fer, désir
que nous montrerent ces derniers, durant nos
courtes entrevues avec eux.

Ces faits expliquent assez, comment la connoissance du fer s'est répandue sur les Isles de
l'Océan Pacifique, qui n'ont jamais eu de communication immédiate avec les Européens; & il est
aisé de croire, que par-tout où l'on aura parlé de
l'existence de ce métal, & que par-tout où l'on
en aura laissé des morceaux, les Naturels s'empresseront de s'en procurer une quantité considérable. L'application de ces remarques au point
que nous examinons, n'est pas difficile. Les Insulaires d'*Atooi* & de *Oneeheow*, ont pu tirer la
connoissance de ce métal des Isles intermédiaires, situées entre leurs pays & les Isles des
Larrons, qui ont presque toujours été fréquentés
par les Espagnols, depuis le Voyage de Magellan; si l'éloignement des Isles des *Larrons*, laisse
des doutes sur cette explication, ne trouve-t-on
pas au vent, le vaste continent de l'*Amérique*,

1779. Mars.

où les Espagnols sont établis depuis plus de deu siecles, & durant cette période, les côtes de Isles *Sandwich* n'ont-elles pas dû recevoir fr quemment des débris de naufrage? Il paroît surement vraisemblable, que des débris conte nant du fer, ont été portés de temps en temp par le vent alisé de l'Est, aux Isles dispersées su cet immense Océan. La distance d'*Atooi* à l'*Am rique*, n'est pas une objection solide; & quand el auroit plus de force, elle ne détruiroit pas m supposition : des vaisseaux Espagnols traverse l'Océan Pacifique toutes les années, & il est clai qu'outre la perte d'un mât & de ses garniture des tonneaux environnés de cercles de fer, beaucoup d'autres choses dans lesquelles il y des morceaux de fer peuvent être jetées à la me ou tomber dans les flots pendant une si long traversée, & aborder ensuite sur quelque Ter Mais ce que je viens de dire n'est pas une simp conjecture : un de mes gens vit dans une mais de *Wymoa* des bois de sapin; ils étoient rong par les vers, & on lui dit qu'ils avoient été a portés sur la côte par les vagues; les Natur nous déclarerent d'ailleurs expressément, que l échantillons de fer que nous trouvâmes parmi e leur étoient venus de l'Est.

» Si les Espagnols avoient découvert, dans

dernier siecle, les Isles *Sandwich*, il paroît sûr
qu'ils auroient profité de l'heureuse position de ces 1779. Mars.
Terres, & qu'ils auroient fait d'*Atooi*, d'*Owhy-*
hée ou d'une des terres voisines, un lieu de rafraî-
hissement pour les vaisseaux qui vont, chaque
nnée, d'*Acapulco* à *Manille*; elles se trouvent
resque à mi-chemin entre *Acapulco* & *Guam*,
une des *Larrones*, le seul port où ils relâchent
ans la traversée de l'Océan Pacifique, & ils n'au-
oient pas alongé leur route d'une semaine; ils
uroient même pu s'y reposer sans courir le moin-
re danger de perdre leur passage; car le vent
ité de l'Est, exerce son action sur l'espace qu'elles
ccupent. La connoissance de cet Archipel n'eût
as été moins favorable à nos Flibustiers, qui se
endirent quelquefois de la côte d'*Amérique* aux
les des *Larrons*, ayant à peine assez de vivres
d'eau pour ne pas mourir de faim & de soif;
s y auroient trouvé des vivres en abondance,
dans un mois d'une navigation sûre, ils au-
oient atteint la partie de la *Californie*, que le gal-
on de *Manille* est obligé de reconnoître; s'ils
favoient pas rencontré le gallion, ils auroient
u retourner bien radoubés à la côte d'*Amérique*,
près une absence de deux mois. Enfin, combien
Lord Anson se seroit cru heureux, & de com-
ien de fatigues & de peines il se seroit affran-

chi, s'il eût su qu'il y avoit à mi-chemin, entre l'*Amérique* & *Tinian*, un groupe d'Isles en état de fournir à tous ses besoins ! L'élégant Historien de son Voyage en auroit fait une description plus agréable que celle dont je viens de donner l'esquisse «.

1779. Mars.





LIVRE SIXIEME.

RÉCIT des opérations des Vaiſſeaux la RÉSOLUTION & la DÉCOUVERTE, durant leur ſeconde campagne au Nord. Retour en ANGLETERRE, par la route de CANTON & du CAP DE BONNE-ESPÉRANCE.

LES Vaiſſeaux Anglois partirent des Iſles *Sandwich* le 15 Mars 1779, & après des recherches 1779. Mars.
& une navigation dont les détails n'entrent pas dans le plan de cet Abrégé, la *Réſolution* arriva le 28 Avril à l'avant de la Baie d'*Awatska*, l'une 28 Avril.
de celles du *Kamtchatka.*

Premiere Relâche au Kamtchatka. *Remarques ſur cette partie du Monde.*

» NOUS n'apperçûmes pas, dit M. King, plus de trente habitations en tout, & malgré le reſpect que nous déſirions avoir pour un *Oſtrog* Ruſſe, leur poſition nous obligea de conclure que c'étoit *Petropaulowska.* Au reſte, je dois rendre juſtice à l'hoſpitalité généreuſe que nous rencontrâmes ici, & je dirai d'avance, pour ſatisfaire la

curiosité du Lecteur, que si nous nous étions mépr
1779. Avril. sur la beauté de la ville, nous ne nous attendio
pas à y être si bien traités. En effet, à cette extr
mité du monde, plus pauvre & d'un aspect pl
sauvage que tout ce qu'on peut concevoir, o
la civilisation n'a aucun moyen de pénétrer; da
cette région barricadée de glaces & couverte d
neige, même pendant l'été; dans ce misérab
port, bien inférieur au dernier de nos bourgs d
Pêcheurs, nous trouvâmes une sensibilité d
cœur, une grandeur d'ame & une élévation d
sentiment qui honoreroient la nation la plus écl
rée, établie sous le climat le plus heureux.

29. » Durant la nuit, la marée fit dériver beauco
de glaces près de nous : on me chargea, à
pointe du jour, d'aller avec les canots examin
la Baie, & de remettre au Commandant Russe
lettres qu'on nous avoit données à *Oonalashk*
Je fis ramer vers le village que j'ai déjà indiqu
& après m'y être avancé aussi loin qu'il fut p
sible avec les embarcations, je descendis sur
glace qui s'étendoit à près d'un demi-mille de
côte. M. Webber & deux des Matelots m'a
compagnerent : sur ces entrefaites, le *Master* e
mena la pinasse & la chaloupe; il acheva la reco
noissance de la Baie, & il me laissa le petit can
pour retourner à bord.

» Je crus que les Habitans n'avoient vu ni

Résolution ni les canots; car nous n'apperçûmes pas une ſeule perſonne dans la bourgade, même après notre deſcente. Quand nous eûmes fait un peu de chemin ſur la glace, nous découvrîmes un petit nombre d'Habitans qui s'approchoient de nous & qui s'en retournoient à la hâte. Un traîneau conduit par des chiens, & qui portoit un ſeul homme, arriva cependant ſur la greve en face de nous. Tandis que nous examinions cette voiture ſinguliere, & que nous admirions la bonté de cet étranger, auquel nous ſuppoſions le projet de nous donner du ſecours, il retourna bruſquement ſon traîneau, après nous avoir regardé quelque temps d'une maniere bien attentive, & il reprit à la hâte le chemin de l'*Oſtrog*. Ce bruſque départ nous ſurprit & nous affligea; car nous commencions à trouver notre courſe ſur la glace, très-difficile & même dangereuſe. A chaque pas nous enfoncions dans la neige preſque juſqu'au genou, & quoique le fond fût aſſez ſolide, ne pouvant découvrir les parties foibles de la glace, nous courions riſque à tous les momens de la crever & de tomber dans la mer. C'eſt ce qui m'arriva; je voulus paſſer très-vîte ſur un endroit ſuſpect, afin de le preſſer avec moins de force: avant de pouvoir m'arrêter, je me trouvai ſur un autre auſſi dangereux qui rompit ſous moi, & je coulai bas. Par bonheur je me débarraſſai de la 1779. Avril.

1779. Avril.

glace qui m'environnoit, & l'un des Matelots qui étoit à peu de diſtance me jeta une gaffe qu'il tenoit; j'établis cette gaffe en travers de quelques glaces flottantes placées près de moi, & je vins à bout de me relever.

» A meſure que nous approchâmes de la côte, nous trouvâmes, contre notre attente, la glace plus rompue qu'elle ne l'avoit été auparavant. Nous eûmes cependant la ſatisfaction de voir un autre traîneau qui venoit près de nous; mais au lieu de voler à notre ſecours, le conducteur s'arrêta & il ſe mit à nous faire des queſtions que nous ne comprenions pas. Je voulus lui jeter les lettres d'Iſmyloff, & au-lieu de les prendre, il s'en retourna à la hâte : je crois que les imprécations de ma petite troupe l'accompagnerent. Ne ſachant qu'imaginer d'après cette étrange conduite, nous continuâmes avec beaucoup de circonſpection notre marche vers l'*Oſtrog*, & quand nous en fûmes à un quart de mille, nous apperçûmes un corps d'hommes armés qui s'avançoient vers nous. Afin de leur donner le moins d'alarme qu'il ſeroit poſſible, & de montrer les diſpoſitions les plus pacifiques, j'ordonnai aux deux Matelots qui portoient des gaffes de ſe tenir derriere, & nous nous avançâmes M. Webber & moi. Le Détachement Ruſſe, composé d'environ trente Soldats, étoit conduit par un homme d'un

phyſionomie intéreſſante, qui avoit une canne à la main. Il s'arrêta à quelques verges de nous, & il rangea ſa troupe en bataille. Je lui remis les lettres d'Iſmyloff; je tâchai de lui faire comprendre que nous étions Anglois, & que nous avions apporté ces papiers d'*Oonalashka;* mais je ſus par la ſuite qu'il ne m'avoit pas entendu. Après nous avoir examiné bien attentivement, il nous fit prendre la route du village : il nous mena en ſilence & avec beaucoup d'appareil; il ordonna ſouvent à ſa petite troupe de s'arrêter & d'exécuter diverſes évolutions ; il l'exerça au maniement des armes, vraiſemblablement afin de nous montrer que ſi nous étions aſſez téméraires pour employer la violence, nous aurions à combattre des hommes qui ſavoient leur métier.

1779. Avril.

» Quoique mes habits fuſſent très-mouillés, quoique le froid produisît un friſſon dans tous mes membres, & que ces délais ſurvinſſent bien à contre-temps, il me fut impoſſible de ne pas rire de cette parade militaire. Nous arrivâmes enfin à la maiſon de l'Officier qui commandoit le détachement, dans laquelle on nous fit entrer, & lorſqu'on eut donné des ordres & poſté des ſoldats en-dehors des portes, avec beaucoup de fracas, le maître du logis parut, accompagné d'une autre perſonne, que nous jugeâmes être le Secrétaire du Port. Ils ouvrirent une des lettres d'Iſ-

1779. Avril.

myloff, & un Exprès porta la seconde à *Bolcheretsk*, ville située au côté occidental de la péninsule du *Kamtchatka*, où le Gouverneur de cette Province réside ordinairement.

» Ainsi que je l'avois conjecturé, les Habitans de l'*Ostrog* n'avoient point vu notre vaisseau la veille, lorsque nous mouillâmes dans la Baie, & ils ne nous apperçurent durant cette matinée, qu'au moment où nos canots furent assez près de la glace. Nous sûmes ici que cette découverte les avoit beaucoup effrayés. La garnison prit les armes sur le champ. On plaça deux pieces de campagne à l'entrée de la maison du Commandant; & on les pointa sur nos bateaux; les boulets, la poudre & les mêches allumées furent apportées au pied des canons.

» L'Officier dans la maison duquel nous nous trouvions étoit un Sergent, & il commandoit à l'*Ostrog* : lorsqu'il fut revenu de l'alarme que nous lui avions causée, il nous traita avec toute l'hospitalité & l'amitié possibles. Son habitation étoit d'une chaleur insupportable, mais d'une extrême propreté. Il eut la politesse de me donner un de ses vêtemens complets, & lorsque j'eus changé d'habit, il nous pria de nous mettre à table; je suis persuadé qu'il nous servit ce qu'il possédoit de meilleur, & vu le peu de temps qu'il avoit eu pour ordonner le repas, nous

fûmes surpris de faire si bonne chere. Ses gens n'avoient pas eu le loisir de préparer de la soupe & du *bouilli :* mais on nous servit en place des tranches de bœuf froides, sur lesquelles on versa de l'eau chaude. On apporta ensuite un gros oiseau rôti, d'une espece que je ne connoissois pas, mais d'un goût excellent. Quand nous en eûmes mangé une partie, on l'ôta & il fut remplacé par du poisson apprêté de deux manieres différentes : le reste de l'oiseau, dont on avoit fait un plat d'entremets, reparut bientôt. Nous bûmes du *quass*, liqueur dont on fait beaucoup d'usage en Russie, & ce fut ce qu'il y eut de plus mauvais dans notre dîner. La femme du Sergent apporta elle-même plusieurs des plats, & on ne lui permit pas de manger avec nous. A la fin de notre dîner, durant lequel il n'est pas besoin de remarquer que la conversation se borna à quelques révérences & à d'autres égards réciproques, nous essayâmes de faire comprendre à notre hôte les motifs & l'objet de notre arrivée dans ce port. Il avoit probablement été instruit par Ismyloff, & il parut nous entendre assez bien ; mais malheureusement aucun des Habitans de l'*Ostrog* ne parloit d'autre langue que le Russe & le Kamtchadale, & nous eûmes bien de la peine à deviner ses réponses. Après de grands efforts de notre côté & du sien, nous jugeâmes qu'il n'y

1779. Avril.

1779. Avril.

avoit point de vivres ou de munitions navales en cet endroit ; qu'on trouvoit à *Bolcheretsk* une quantité considérable de ces articles ; que, selon toute apparence, le Commandant de la Province s'empresseroit de nous fournir les choses dont nous avions besoin ; mais qu'avant l'arrivée de ses lettres, ni le Sergent, ni les Soldats, ni les Habitans de la bourgade de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, n'oseroient venir à bord de nos vaisseaux.

» Il étoit temps de nous en aller ; & comme mes habits se trouvoient encore trop humides, je priai le Sergent de vouloir bien consentir que j'emportasse à bord ceux qu'il avoit eu la bonté de me prêter. Il y consentit de bon cœur, & il procura tout de suite à chacun de nous, un traîneau attelé de cinq chiens & mené par un homme du pays. Cette voiture fit un grand plaisir à nos Matelots, & ce qui les amusa encore davantage, leurs gaffes eurent un traîneau particulier. Les traîneaux du *Kamtchatka* sont si légers, & leur construction est si ingénieuse, que nous allâmes très-vîte & très-surement sur la glace : avec toutes les précautions possibles, nous n'aurions pu jouir de ces avantages, si nous avions fait la route à pied.

» Nous trouvâmes, à notre retour, que les bateaux remorquoient la *Résolution* vers le Vil-

lage. Le lendemain il fit affez chaud vers le mi-
lieu du jour; la glace commença à fe rompre d'une 1779. Avril. 30.
maniere rapide, & dérivant avec la marée, elle
remplit prefque entiérement l'entrée de la Baie.
Plufieurs de nos Meffieurs allerent voir le Ser-
gent, qui les accueillit d'une maniere très-polie.
Le Capitaine Clerke lui envoya deux bouteilles
de rum ; il ne crut pouvoir lui rien offrir de plus
agréable, & il en reçut de très-belles volailles,
de l'efpece de la gélinotte à longue queue, &
vingt truites. Nos chaffeurs ne furent pas heu-
reux : les volées nombreufes de canards de dif-
férentes efpeces, & de pigeons du *Groënland*
qui étoient dans la Baie, parurent fi fauvages,
qu'il fut impoffible de les amener à la portée du
fufil.

» La *Découverte* fe montra à l'entrée de la
Baie le matin du 1.er de Mai. Nous envoyâ- 1.er Mai.
mes tout de fuite un canot à fon fecours, & elle
arriva près de nous le foir. M. Gore nous dit
que le ciel s'étant éclairci le 28, il s'étoit trouvé
sous le vent de la Baie; que le lendemain, au
moment où il en atteignit le travers, il vit l'en-
trée fermée par les glaces ; que, ne nous y
voyant pas, il avoit gagné le large, après avoir
tiré quelques coups de canon ; qu'ayant remar-
qué enfuite que l'entrée étoit feulement embar-
raffée de glaces flottantes, il avoit réfolu d'y

pénétrer. Le ciel fut si variable, il tomba de si
1779. Mai. 2. grosses bouffées de neige le 2, que les Charpentiers ne purent continuer leur travail. Le thermometre fut le soir à 28^{d}, & la gelée extrêmement forte pendant la nuit.

3. Le 3, au matin, nous vîmes deux traîneaux qui traversoient le village : le Capitaine Clerke m'envoya à terre, pour savoir si on avoit reçu des nouvelles du Gouverneur de la Province ; car la réponse à la lettre envoyée par le Sergent pouvoit être arrivée. *Bolcheretsk*, en suivant la route ordinaire, est éloigné de *Saint-Pierre* & *Saint-Paul*, d'environ cent trente-cinq milles Anglois : nos dépêches étoient parties le 29, sur un traîneau attelé de chiens : on reçut la réponse de bonne heure, le matin du 3, comme nous l'apprîmes ensuite ; ainsi, l'Exprès fit deux cents soixante & dix milles en trois jours & demi.

» Au reste, on nous cacha, pour le moment la réponse du Gouverneur; & lorsque je fus chez le Sergent, on me dit qu'on nous la communiqueroit le lendemain. Tandis que j'étois à terre le canot qui m'avoit amené & un bateau de la *Découverte* se trouverent pris par les glaces qu'un vent du Sud avoit amenées de l'autre côté de la Baie. La *Découverte* les voyant embarrassés, leur envoya sa chaloupe, qui partagea bien

tôt le même fort ; & une ceinture de glace, 1779. Mai.
d'un quart de mille de largeur, ne tarda pas à environner nos trois embarcations. Cet accident m'obligea de demeurer fur la côte jufqu'au foir ; rien n'annonçoit, à cette époque, que les bateaux puffent fe remettre à flot ; & je me rendis en traîneau fur les bords de la glace, avec quelques-uns de ceux qui m'accompagnoient. Nous nous embarquâmes fur d'autres canots qui vinrent des vaiffeaux, & le refte de ma petite troupe paffa la nuit à terre.

» La gelée fut encore très-forte durant la nuit ; mais à l'approche du matin du 4, le vent qui 4.
changea, fit dériver les glaces flottantes, & les canots fe retrouverent en liberté, fans avoir effuyé le plus léger dommage.

» Plufieurs traîneaux arriverent à dix heures fur les bords de la glace, & un de nos canots alla chercher les Gens du pays qui les montoient. Il nous amena, entre autres, un Marchand Ruffe établi à *Bolcheretsk*, appelé *Fedofitfch*, & un Allemand, nommé *Port*, qui apportoit une lettre du Major Behm, Gouverneur du *Kamtchatka*, au Capitaine Clerke. Lorfqu'ils furent aux bords de la glace, & qu'ils eurent vu diftinctement la grandeur de nos vaiffeaux placés à environ deux cents verges, ils parurent fort alarmés, & avant de s'embarquer, ils demanderent que deux

1779. Mai.

de nos Matelots restassent à terre pour otages de leur sureté : nous reconnûmes ensuite qu'Is myloff, dans la lettre au Gouverneur du *Kamt chatka*, avoit parlé de nos bâtimens (j'ignore par quels motifs) comme de deux petits bateaux de commerce, & que le Sergent qui ne les avoit apperçus que de loin, n'avoit pas rectifié la mé prise dans ses dépêches.

» Quand ils furent à bord, leur timidité & leur circonspection nous annoncerent des craintes bien mal fondées, & nous remarquâmes sur leur phy sionomie, un degré extraordinaire de satisfaction lorsqu'ils apperçurent parmi nous un Allemand avec lequel ils pouvoient converser. C'étoit M. Webber qui parloit très-bien allemand, qui enfin après beaucoup de peine, leur persuada que nous étions Anglois & leurs amis. M. Port fut présenté à M. Clerke, auquel il remit la lettre du Com mandant de la Province, écrite en allemand; elle ne renfermoit que des complimens : elle enga geoit notre Capitaine & ses Officiers, à se ren dre à *Bolcheretsk*, où Fedositsch & Port devoient nous conduire. Le dernier nous dit en même temps, que le Major Behm avoit conçu une très fausse idée de la grandeur de nos vaisseaux, & de l'objet de notre voyage; qu'Ismyloff avoit parlé de nous dans sa lettre comme de deux petits pa quebots Anglois; qu'il avoit averti le Gouver

eur de ſe tenir ſur ſes gardes, en laiſſant enten-
ire qu'il nous croyoit des pirates. Il ajouta que 1779. Mai.
l'après cette dépêche, on avoit formé à *Bolche-
tsk* diverſes conjectures ſur notre compte; que
Major étoit diſpoſé à nous croire occupés du
ommerce, & que c'étoit pour cela qu'il nous
voit envoyé un Marchand, mais que ſon Lieu-
enant nous jugeoit François; qu'il nous ſuppo-
oit des vues d'hoſtilité, & qu'il opinoit pour
u'on prît des meſures en conſéquence : il avoit
llu, ajouta-t-il, toute l'autorité du Gouver-
eur de la Province pour empêcher les habi-
ns de quitter la Ville, & de ſe retirer dans
ntérieur du pays. Ils redoutoient les François
ſque-là.

» Un ſoulévement arrivé à *Bolcheretsk*, peu
années auparavant, & dans lequel le Comman-
nt du *Kamtchatka* avoit perdu la vie, occa-
onnoit ſur-tout cette vive inquiétude produite
r le nom françois : on nous apprit qu'un Offi-
er Polonois, appelé *Beniowsky*, exilé dans
tte contrée, profitant de la confuſion & du
ſordre qui régnoient à *Bolcheretsk*, avoit ſaiſi
e galiote mouillée à l'entrée de la *Bolſchoi-
ka*, & avoit entraîné à bord un nombre de
atelots Ruſſes, ſuffiſans pour conduire le na-
re; qu'il avoit mis à terre une partie de ſon
quipage aux Iſles *Kuriles*, & entre autres Iſmy-

1779. Mai.

loff. Les Lecteurs ſe ſouviennent qu'Iſmyloff nou raconta cet événement à *Oonalashka*, & qu nous eûmes bien de la peine à le comprendre ces nouveaux détails nous firent voir que nou en avions mal ſaiſi alors les principales circonſ tances. On ajouta que Beniowsky avoit paſſé la vue du *Japon;* qu'il avoit reconnu l'Iſle d *Luçon*, & qu'il y avoit pris des informations ſu la route qu'il devoit ſuivre pour gagner *Canton* qu'arrivé à *Canton*, il s'adreſſa aux François, qu'il obtint ſon paſſage ſur un de leurs vaiſſeau de l'*Inde*, qui retournoit en *Europe;* que la pl part des Ruſſes étoient auſſi revenus en *Euro* ſur des vaiſſeaux François, & qu'ils étoient e ſuite retournés à *Pétersbourg*. Nous rencontrâm dans le Havre de *Saint-Pierre* & *Saint-Paul*, tr hommes de l'Equipage de Beniowsky : ils no raconterent l'hiſtoire, telle que je viens de rapporter.

» Lorſque nous fûmes à *Canton*, les Subr cargues de notre Factorerie nous confirmerent vérité de ces faits; ils nous apprirent qu'ils avoie vu effectivement arriver, ſur une galiote Ruſſ un Officier qui diſoit venir du *Kamtchatka*, que la Factorerie Françoiſe lui avoit fourni moyens de paſſer en *Europe*.

» Nous ne pûmes nous empêcher de rire d craintes & des inquiétudes de ces bonnes ge

& en particulier, de ce que nous dit M. Port, 1779. Mai.
de la circonspection qu'avoit eue le Sergent la
veille, au moment où il m'avoit vu marcher vers
terre, accompagné de quelques-uns de nos
Messieurs : le Sergent l'avoit fait cacher dans sa
cuisine, ainsi que le Marchand Fedositsch : il les
avoit priés d'écouter notre conversation, dans
l'espérance de découvrir si nous étions vérita-
blement des Anglois.

» D'après la commission & l'habit de M. Port,
nous jugeâmes qu'il pouvoit être le Secrétaire
du Gouverneur, & nous le reçûmes avec les
égards dus à cette qualité. M. Clerke l'invita à
dîner, ainsi que Fedositsch : le ton de supériorité
que prenoit ce dernier, nous fit juger bientôt
que Port étoit un Domestique ; mais rien ne
nous obligeoit à sacrifier à l'orgueil, les petits
agrémens que nous procuroit sa société, & nous
prévînmes une explication : nous ne voulûmes
pas qu'on lui demandât quel étoit son rang, &
par reconnoissance du plaisir qu'il nous faisoit à
titre d'interprete, nous continuâmes à le laisser
vivre avec nous, comme notre égal.

» Pouvant, à l'aide de notre interprete, con-
verser avec les Russes d'une maniere assez facile,
nos premieres questions eurent rapport aux
moyens de nous procurer des vivres & des muni-
tions navales : nous manquions sur-tout du dernier

1779. Mai. article, ce qui nous embarrassoit fort depu quelque temps. Il parut, d'après leurs réponse que tout le pays des environs de la Baie pou-roit seulement nous fournir deux génisses, & Sergent s'empressa de nous les promettre. No nous adresſâmes ensuite au Marchand, mais voulut nous soumettre à des conditions si onére ses, que le Capitaine Clerke crut devoir envoy un Officier auprès du Gouverneur de *Bolcheretsk* afin de savoir quel étoit le prix des munitio navales, dans la Capitale de la Province. Port, instruit de cette résolution, dépêcha Exprès au Gouverneur, pour l'informer de not projet, & dissiper en même-temps les soupço qui restoient sur l'objet & le but de notre voyag

» Le Capitaine Clerke ayant jugé à propos me charger de ce service, ordonna à M. Webb de m'accompagner en qualité d'interprete, il fixa notre départ au lendemain. La journée

5. 6. 5, & même celle du 6, furent trop orageuse pour commencer un voyage dans un pays sauvage & si désert. Le ciel parut plus favora

7. le 7, & nous nous embarquâmes de très-bon heure sur les canots des vaisseaux : l'embouchu de l'*Awatska* est remplie de bas-fonds, & no voulions gagner l'entrée de cette riviere à la m haute : les bateaux du pays devoient nous prend ici, & nous faire remonter la riviere.

» Le Capitaine Gore vint nous joindre : nous étions accompagnés de MM. Port & Fedositsch, & de deux Cosaques. Nos Conducteurs avoient eu soin de nous donner des fourrures : nous reconnûmes bientôt que cette précaution étoit nécessaire, car nous fûmes à peine en route, qu'il tomba de la neige en abondance.

1779. Mai.

» Nous prîmes des traîneaux attelés par des chiens à quelque distance d'*Awatska* : sur les neuf heures du soir, nous fûmes éveillés par les hurlemens lamentables des chiens, & ce bruit continua tout le temps qu'on employa à arranger notre bagage sur les traîneaux : quand on eut attelé ces animaux, & que nous fûmes tout prêts à partir, leurs cris se changerent en un glapissement doux & gai, qui cessa entiérement dès qu'ils furent en marche.

» Un traîneau ne porte guere qu'une personne à la fois ; celui qui le monte est assis de côté ; ses pieds touchent la partie inférieure, & ses vivres & les autres choses dont il a besoin, se trouvent dans un paquet placé derriere lui. Il est attelé ordinairement de cinq chiens, quatre sont en couples, & il y en a un qui sert de guide. Les rênes ne prenant pas ces animaux par la tête, mais par le cou, produisent peu d'effet ; elles flottent ordinairement sur le traîneau, & le Kamtchadale ne compte que sur sa voix pour se

1779. Mai.

faire obéir des chiens. Le premier a été dreff avec des foins & une attention particuliere : l docilité & la conftance de ces chiens de volée leur donne quelquefois une valeur extraordinaire & j'ai fu, de maniere à n'en pouvoir douter qu'il n'eft pas rare de les payer quarante roubles Le Conducteur eft muni d'un bâton crochu, qu lui tient lieu de fouet ou de rênes ; en frappan la neige, il vient à bout de modérer la vîteff des chiens, & même de les arrêter : lorfqu'i font pareffeux, ou inattentifs d'ailleurs à fa voix il les châtie en leur jetant ce bâton. Son adreff à le ramaffer eft alors très-remarquable, & forme la principale difficulté du métier. A refte, il ne faut pas s'étonner que les Habitan du *Kamtchatka* s'exercent à une manœuvre d'o dépend leur fureté; car ils difent que s'ils perden leur bâton, les chiens s'en appercevroient tou de fuite; que fi ces animaux n'avoient pas faire à un homme ferme & d'un grand fa froid, ils s'emporteroient, & ne s'arrêteroien que lorfqu'ils feroient épuifés de fatigue : les chien ne fe trouvant pas épuifés de fi-tôt, renverfe le traîneau qui eft mis en pieces contre d arbres, ou ils le jettent dans un précipice, o ils font enfevelis fous la neige avec le Conducteu Nous aurions eu bien de la peine à croire qu'on nous a raconté de leur patience extrao

dinaire à supporter la fatigue & la faim, si des témoins sur lesquels on peut compter, ne nous eussent pas attesté ces faits. Nous jugeâmes nous-mêmes de la célérité avec laquelle l'Exprès qui porta à *Bolcheretsk* la nouvelle de notre arrivée, revint au Havre de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, quoique la neige fût alors extrêmement molle; mais le Gouverneur du *Kamtchatka* ne dit qu'en général, on fait cette route en deux jours & demi, & qu'il a une fois reçu des lettres apportées en vingt-trois heures.

1779. Mai.

» Pendant l'hiver on nourrit les chiens avec les restes de poissons secs, ou avec du poisson pourri; mais on les prive toujours de cette misérable nourriture, un jour avant qu'ils ne partent pour un voyage, & on ne leur permet de manger, que lorsqu'ils sont à la fin de leur course. Il n'est pas rare de les faire ainsi jeûner deux jours entiers, & on nous a assurés que, durant cet intervalle, ils parcourent un espace de cent vingt milles (*a*). Ils ont la forme de

(*b*) Quelque extraordinaire que paroisse ce fait, Kraschini-kofff, dont la description du *Kamtchatka*, (d'après ce que j'ai ..., & d'après la comparaison que j'en ai faite avec mes propres observations) me paroît mériter une confiance entiere, & à l'autorité duquel j'aurai souvent recours, cite des exemples de cette espece, beaucoup plus étonnans. » Les Voyageurs, dit-il, sont souvent surpris par de terribles orages de neige; s'ils en

ceux de *Poméranie*, mais ils ſont beaucoup plu
1779. Mai. gros.

» N'oſant pas nous fier à notre adreſſe nous avions chacun un homme qui conduiſoi & dirigeoit le traîneau; & vu l'état des chemins c'étoit une beſogne aſſez difficile. Le dégel ſ trouvoit fort avancé dans les vallées ſituées ſu notre route, & nous fûmes réduits à marche le long des flancs des collines : nos guides furen obligés de ſoutenir ſur leurs épaules, duran pluſieurs milles, la partie inférieure des traî neaux; ils avoient eu ſoin pour cela, de ſe muni de ſouliers propres à la neige. J'étois mené pa un Coſaque de très-bonne humeur, mais ſi pe habile, que nous renverſions preſqu'à toute les minutes, ce qui divertiſſoit beaucoup le reſt de la troupe. Dix traîneaux compoſoient notr caravanne : celui que montoit le Capitaine Gore en offroit deux réunis, & il étoit abondammen

---

» ont des indices, ils conduiſent leurs chiens, *avec la pl* » *grande précipitation*, dans le bois le plus voiſin, & ils ſo » obligés d'y demeurer juſqu'à la fin de la tempête, qui du » fréquemment ſix ou ſept jours. Les chiens ſont tranquilles » paiſibles durant ce long intervalle : quelquefois ſeulement » preſſés par la faim, ils dévorent leurs rênes, & le reſte » cuir qui ſe trouve dans leurs harnois «.

Hiſtoire & Deſcription du KAMTCHATKA, par Kraſchin nikoff.

garni du fourrures & de peaux d'ours; il avoit
dix chiens attelés ſur trois lignes; quelques autres 1779. Mai.
voitures qui portoient notre gros bagage, étoient
attelées de la même maniere.

» Nous arrivâmes le 12 à un Village ſitué 12.
à peu de diſtance de *Bolcheretsk* : nous y trouvâmes un Sergent & quatre Soldats Ruſſes qui nous attendoient depuis deux jours, & qui détacherent tout de ſuite une embarcation légere à *Bolcheretsk*, pour inſtruire le Gouverneur de notre approche. Nous fûmes alors ſoumis à la gêne du cérémonial. On nous donna un bateau garni de peaux & de fourrures, & magnifiquement équipé, qu'on avoit préparé pour nous : nous y avions toutes nos aiſes, M. Gore & moi, mais le reſte de nos Compagnons en fut exclus. C'eſt avec beaucoup de regret que nous nous ſéparâmes de Port, qui devenoit chaque jour plus réſervé & plus reſpectueux. Il nous avoit dit, il eſt vrai, avant de partir, qu'il ne méritoit pas tant d'égards; mais comme nous l'avions toujours vu fort modeſte & fort diſcret, nous avions inſiſté pour qu'il vécût avec nous pendant la route. Le reſte de notre paſſage ſe fit avec beaucoup de facilité & de promptitude; la riviere étant devenue plus rapide & moins remplie de bancs de ſable, à meſure que nous deſcendîmes.

1779.
Mai.

» Le mouvement & le bruit que nous rema
quâmes lorſque nous fûmes près de *Bolcheresk*
nous fit de la peine ; nous jugeâmes qu'on
diſpoſoit à nous recevoir en cérémonie. Il y avo
long-temps qu'il ne nous reſtoit plus d'habit
nos vêtemens de voyage offroient un mélang
burleſque des modes Européennes, Indiennes
Kamtchadales. Nous ſentîmes qu'il ſeroit tro
ridicule de parcourir en pompe la Métropole
Kamtchatka, ainſi déguenillés. Ayant apper
beaucoup de monde raſſemblé aux bords de
riviere, & ayant appris que le Gouverneur vie
droit nous y recevoir, nous nous arrêtâmes
la maiſon d'un Soldat, ſituée à environ un qua
de mille de la Ville ; nous détachâmes Port,
lui recommandant de dire à Son Excellenc
que, dès que nous aurions changé d'habits, no
irions lui rendre nos devoirs. Nous priâmes
outre le Gouverneur de ne pas ſonger à no
attendre pour nous conduire dans ſa maiſon;
nous fit dire qu'il vouloit abſolument attendr
alors nous ne perdîmes plus de temps à not
toilette, & nous nous hâtâmes de le joindre
l'entrée de la Ville. Il me ſembla que je faiſo
la révérence avec bien de la mal-adreſſe,
j'obſervai que mes Camarades étoient auſſi gauch
que moi : nous avions renoncé à cette habitu
depuis deux ans & demi. Le Gouverneur no

ccueillit de la maniere la plus aimable & la plus ngageante ; mais nous fûmes affligés de voir 1779. Mai.
u'il avoit oublié presque entiérement la langue rançoise ; & M. Webber, qui parloit l'Allemand, a langue naturelle, eut seul le plaisir de converser vec lui.

» Le Major Behm étoit accompagné du Capitaine Shmaleff, son Lieutenant, d'un autre Officier, & de tout le Corps des Marchands de a Place. Il nous mena chez lui, où sa femme ous reçut avec une extrême politesse ; nous y rouvâmes du thé, & d'autres rafraîchissemens u'on nous avoit préparés. Après les premiers omplimens, nous priâmes M. Webber d'instruire e Major de l'objet de notre voyage, de l'avertir ue nous avions besoin de munitions navales, e farines, de provisions fraîches, & d'autres hoses pour les Equipages des deux Vaisseaux ; e lui dire ensuite, que vu l'état du pays, aux nvirons de la Baie d'*Avatska*, nous ne nous ttendions pas à beaucoup de secours de ce istrict ; que l'impossibilité de transporter par terre es vivres ou des munitions très-pesantes, d'un ôté de la péninsule à l'autre, à cette époque e l'année, étoit malheureusement trop sensible, 'après les obstacles que nous avions rencontrés n venant à *Bolcheretsk* ; & qu'avant que les hemins devinssent praticables, nous serions

1779. Mai.

obligés de remettre en mer. Le Gouverneur interrompit ici M. Webber : il nous observa que nous ne savions pas encore ce qu'il pouvoit faire pour nous; qu'il désiroit seulement connoître les choses dont nous avions besoin, & le temps que nous lui laisserions pour les trouver, & que les difficultés ne l'arrêteroient pas. Lorsque nous lui eûmes témoigné notre vive reconnoissance, nous lui donnâmes l'état des munitions navales, des bêtes à cornes, & de la quantité de farine que nous désirions, & nous l'avertîmes que nous nous proposions d'appareiller le 5 Juin.

» La conversation se tourna ensuite sur d'autres objets; & l'on imagine bien que nous essayâmes sur-tout de savoir quelque chose de ce qui se passoit dans notre patrie. Nous courions les Mers depuis trois ans; nous avions compté que le Major Behm nous apprendroit des nouvelles intéressantes, & il m'est impossible de dire combien nous regrettâmes que ses informations ne fussent pas plus récentes que notre départ d'*Angleterre*.

» Le Gouverneur jugeant que nous devions être fatigués, & que nous désirions de prendre un peu de repos, voulut, sur les sept heures du soir, nous conduire lui-même dans les appartemens qu'on nous destinoit. Nous refusâmes en vain cet honneur, auquel nous n'avions aucun

itre : notre qualité d'étrangers contre-balançoit 1779. Mai.
dans l'ame de ce généreux Livonien, tous les mouvemens d'amour-propre qu'inspirent les dignités. Nous passâmes près de deux corps-de-gardes, dont les Soldats se mirent sous les armes pour saluer le Capitaine Gore, & nous arrivâmes à une maison très-décente & très-propre, où le Major Behm nous dit que nous serions notre résidence durant notre séjour à *Bolcheretsk*. On plaça deux Sentinelles à la porte, & un Détachement commandé par un Sergent, occupoit une maison voisine. Lorsque M. Behm nous eut montré nos chambres, il retourna chez lui, en promettant de revenir le jour suivant, & il nous laissa chercher, à loisir, les choses sans nombre de commodité & d'agrémens, qu'il avoit eu soin de nous procurer. Un *Putproperfckack*, titre intermédiaire entre celui de Sergent & celui de Caporal, & Port, notre Camarade de voyage, eurent ordre de nous servir; un Cuisinier fut en outre chargé, ainsi que le Propriétaire de la maison, d'obéir aux instructions de Port, & d'apprêter nos repas selon nos goûts. Dans le cours de la soirée, nous reçûmes un grand nombre de messages polis, de la part des principaux Habitans de la Ville. Ils nous disoient tous qu'ils n'ajouteroient pas à nos fatigues, en venant nous voir sur le champ, mais qu'ils nous

feroient une visite le lendemain. Des politesses
1779. Mai. & des attentions si multipliées dans un pays si
sauvage, offroient un contraste bien intéressant;
& pour mettre le comble à tant de bontés, le
Sergent vint, sur le soir, demander l'ordre au
Capitaine Gore.

» Le Gouverneur, le Capitaine Shmaleff, &
les principaux Habitans de la Ville, envoyerent
13. savoir de nos nouvelles le 13, dès le grand
matin; & ils ne tarderent pas à nous venir voir.
Les deux premiers avoient mandé Port, la veille,
au moment où nous nous mîmes au lit, &
ils l'avoient questionné sur les choses dont nous
avions le plus besoin à bord de nos vaisseaux;
ils voulurent l'un & l'autre nous faire partager,
avec la garnison, le peu de provisions qui res-
toient à *Bolcheretsk*. Ils témoignerent en même
temps des regrets de ce que notre relâche tom-
boit à une époque de l'année où les vivres sont
fort rares dans le pays; les sloupes d'*Okotsk* qui
en apportent tous les ans, n'étant pas encore
arrivées.

» Nous nous décidâmes à accepter ces pro-
positions généreuses, mais à condition qu'on nous
diroit le prix des articles qu'on nous fourniroit,
& que le Capitaine Clerke payeroit le tout en
billets sur le Bureau des vivres établi à *Londres*.
Le Major refusa nos billets, & quand nous le

presſâmes de les recevoir, il nous arrêta & il nous dit : » Je ſuis ſûr de faire un plaiſir extrême » à ma Souveraine, en donnant à ſes bons amis » & alliés, les Anglois, tous les ſecours qui ſeront » en mon pouvoir; elle ſera charmée d'apprendre » qu'à l'extrémité du globe, ſes domaines ont » été de quelque utilité à des vaiſſeaux occupés » d'une expédition auſſi importante que la vôtre. » La généroſité reconnue de l'Impératrice de » *Ruſſie* ne me permet pas d'accepter vos billets ; » mais, pour vous ſatisfaire, je conſens que vous » me laiſſiez un certificat des choſes que nous » pouvons vous fournir, & j'enverrai ce certi- » ficat à *Pétersbourg*, comme une preuve que j'ai » rempli mon devoir. Je laiſſerai aux deux Cours, » continua-t-il, le ſoin de ſe témoigner leur » reconnoiſſance, mais je n'accepterai rien de » plus «.

1779. Mai.

» Lorſque cet arrangement préliminaire fut terminé, le Major Behm nous demanda en détail, de quels articles nous avions beſoin ; il nous dit qu'il croiroit avoir à ſe plaindre de nous ſi nous achetions quelque choſe des Négocians, ou ſi nous nous adreſſions à d'autres qu'à lui.

» Nous ne pouvions guere montrer que, par notre admiration & nos remercîmens, combien nous étions ſenſibles à tant de généroſité. Heureuſement le Capitaine Clerke m'avoit remis un

1779. Mai. exemplaire des Planches & des Cartes du second Voyage de M. Cook, en me priant de l'offrir, en son nom, au Gouverneur. Le Major Behm, qui faisoit beaucoup de cas de tout ce qui avoit rapport aux découvertes géographiques & nautiques, reçut ce mince présent avec une si grande satisfaction, que je jugeai que nous n'aurions pu lui rien présenter de plus agréable. Le Capitaine Clerke m'avoit laissé aussi le maître de lui faire voir une Carte de nos découvertes, & persuadé qu'un homme de son caractere & dans sa position, seroit enchanté de ces détails, (quoique par délicatesse il ne nous eût proposé qu'un petit nombre de questions générales sur ce sujet) je lui donnai sans scrupule une marque d'amitié dont toute sa conduite le rendoit bien digne.

» J'eus le plaisir de le trouver aussi sensible à ce témoignage de confiance, que je l'avois espéré; il fut très-frappé de voir d'un coup-d'œil la position & l'étendue des côtes de l'*Asie* & de l'*Amérique*, dont ses Compatriotes n'avoient pu, après tant de Voyages, acquérir qu'une connoissance partielle & imparfaite (*a*).

(*a*) Le Major Behm nous permit, de son côté, d'examiner toutes ses Cartes. Celles qui avoient rapport à la péninsule des *Tschutsky*, avoient été dressées d'après les observations recueillies par Plenisher, depuis 1760 jusqu'à 1770. Les Cartes de Plenisher ayant ensuite servi, selon M. Coxe, à la compilation de la Carte

» Excepté cette marque de confiance, & l'exemplaire des Cartes & des Planches dont je parlois tout-à-l'heure, notre position ne nous permettoit pas de rien offrir au Major Behm. Ce qui mérite à peine d'être raconté, je déterminai son fils, très-jeune encore, à accepter une montre d'argent que j'avois par hasard sur moi; & je fis un grand plaisir à sa petite fille, en lui donnant deux paires de pendans d'oreille. Outre ces bagatelles, je laissai au Capitaine Shmaleff le thermometre dont je m'étois servi depuis mon départ des vaisseaux; il me promit d'observer exactement la température de l'air pendant une année, & de transmettre ses observations à M. Muller. 1779. Mai.

» Nous dînâmes chez le Gouverneur, qui empressé dans toutes les occasions de satisfaire notre curiosité, nous fit servir un grand nombre de plats apprêtés à la maniere Angloise, & une multitude d'autres, apprêtés à la maniere des Russes & des Kamtchadales. L'après-midi, nous

générale de *Russie*, il est bon de remarquer que nous les trouvâmes extrêmement fautives, & que les Rédacteurs de la Carte générale, semblent être tombés dans quelques erreurs, d'après son autorité. Celles qui renfermoient les Isles situées sur la côte d'*Amérique*, ne nous offrirent rien de nouveau, & nous les trouvâmes beaucoup moins exactes que celles que nous avions …es à *Oonalashka*.

1779. Mai.

parcourûmes la Ville & les environs. La Ville de *Bolcheretsk* est située sur une plaine basse & marécageuse, d'environ quarante milles de longueur, & d'une largeur considérable, qui se prolonge jusqu'à la Mer d'*Okotsk* : elle est bâtie au côté septentrional de la *Bolchoireka*, (ou de la grande riviere) entre l'embouchure de la *Gottsofka* & de la *Bistraia*, qui jettent leurs eaux dans cette riviere. La péninsule, sur laquelle se trouve *Bolcheretsk*, a été séparée du Continent par un grand canal, ouvrage du Gouverneur actuel. Ce canal n'a pas seulement ajouté à la force de la Place, il l'a rendue moins sujette aux inondations qu'elle ne l'étoit auparavant. La riviere a de six à huit pieds de profondeur, & environ un quart de mille de large au-dessous de la Ville; elle se perd dans la Mer d'*Okotsk*, vingt-deux milles plus loin, où, selon Kracheninicoff, elle peut recevoir des bâtimens d'une grandeur considérable. On ne cultive des grains d'aucune espece dans cette partie du *Kamtchatka*, & le Major Behm m'apprit que son jardin étoit le seul du pays. Le sol étoit presque par-tout couvert de neige : les cantons où il n'y en avoit point me parurent remplis de petits mondrains d'une espece de tourbe noire. J'apperçus vingt ou trente vaches, & M. Behm avoit six chevaux très-forts. Les chevaux, les vaches & les chiens, son

les seuls animaux domestiques. Les Habitans du *Kamtchatka*, obligés d'après l'état actuel du pays, d'entretenir un grand nombre de chiens, ne peuvent nourrir que le bétail assez gros & assez robuste pour résister aux attaques des chiens; car, durant l'été, on lâche ces chiens & on leur abandonne le soin de leur subsistance, ce qui les rend si avides, qu'ils attaquent quelquefois les taureaux eux-mêmes.

1779. Mai.

» Les maisons de *Bolcheretsk* sont toutes de la même forme; elles sont bâties en bois & couvertes de gramens. Celle du Gouverneur est beaucoup plus grande que les autres; elle est composée de trois pieces fort étendues, tapissées d'un joli papier, & elle pourroit passer pour jolie, si le *talc* qui remplit les carreaux des fenêtres ne la rendoit pas d'un aspect pauvre & désagréable. La Ville offre plusieurs lignes de bâtimens peu élevés, dont chacun présente cinq ou six habitations réunies par un long passage commun, qui les traverse dans leur longueur; la cuisine & les celliers se trouvent d'un côté, & les appartemens de l'autre. Il y a d'ailleurs des baraques pour les soldats Russes & les Cosaques, une assez belle église, une salle de Justice, & on voit à l'extrémité de la Ville, un grand nombre de *balagans* qui appartiennent aux Kamtchadales. La population est de cinq à six cents personnes. Le Major

Behm donna le ſoir un ſouper; auquel furen
1779. Mai. invités les hommes & les femmes les plus di
tingués du pays.

14. » Nous nous adreſsâmes ſecrétement le lende
main au Marchand Fedoſitſch; nous lui deman
dâmes du tabac pour les Matelots, qui depuis plu
d'un an manquoient de cet article. Le Major fu
inſtruit ſur le champ de notre démarche, ain
que de toutes les autres de la même eſpece
& bientôt nous trouvâmes dans notre maiſo
quatre ſacs de tabac, qui peſoient chacun plu
de cent livres; M. Behm nous chargea de l
offrir aux Matelots, en ſon nom & en cel
des Soldats qu'il commandoit. Il nous envoy
en même-temps vingt pains d'un très-bea
ſucre, & autant de livres de thé : il avoit
que nous n'en avions plus à bord, & il nous pr
de les préſenter aux Officiers. Madame Beh
nous envoya d'ailleurs du beurre frais, du mie
des figues, du riz, & quelques autres comeſtibl
pour le Capitaine Clerke; elle nous recomman
de lui dire combien elle s'intéreſſoit à ſa ſanté
& combien elle déſiroit d'apprendre ſa guériſo
Nous eſſayâmes en vain de mettre des bornes
toutes ces largeſſes du Gouverneur; je m'occup
d'autant plus de cet objet, que j'étois convainc
qu'on nous donnoit, non pas une partie de
proviſion de la garniſon, mais la proviſion preſq
entier

entiere. Le Major nous répondit toujours que nous avions beaucoup souffert, & que nous devions éprouver des besoins. La longueur du temps que nous venions de passer en mer sans avoir touché à aucun port connu, lui parut si inconcevable, qu'il eut besoin du témoignage de nos Cartes & d'autres preuves, pour le croire. Je puis mettre au nombre de ces preuves un fait curieux, que le Major Behm nous raconta, & dont l'explication, à ce qu'il nous dit lui-même, l'auroit bien embarrassé s'il ne nous avoit pas vus.

1779. Mai.

» On sait que les *Tschutsky* sont le seul Peuple de l'*Asie* qui ait conservé son indépendance ; qu'ils ont rendu vaines toutes les tentatives faites par la Russie pour les subjuguer. La derniere expédition formée contre eux est de 1750 ; elle se termina, après différens succès, par la retraite des forces Russes, & la perte du Général. Depuis cette époque, les Russes ont rapproché leur forteresse des frontieres, & au lieu de la laisser sur les bords de l'*Anadyr*, ils l'ont établie sur ceux de l'*Ingiga*, riviere qui a son embouchure à l'extrémité septentrionale de la Mer d'*Okotsk*, & qui donne son nom à un golfe situé à l'Ouest de celui de *Penshinsk*. M. Behm reçut des nouvelles de ce fort le jour de notre arrivée ; on lui manda qu'une peuplade ou une troupe de *Tschutsky*

étoit venue avec des propositions d'amitié, & qu'elle offroit d'elle-même un tribut. Les *Tschutsky*, interrogés sur la cause de cette révolution inattendue, dirent que sur la fin de l'été précédent ils avoient reçu la visite de deux grands canots Russes; que les Equipages les ayant traités avec la plus grande bonté, ils les avoient pris en amitié; & que comptant sur ces dispositions amicales, ils se rendoient au fort Russe, afin d'établir un traité, à des conditions qui seroient agréables aux deux Nations. Un événement aussi extraordinaire avoit occasionné beaucoup de conjectures à *Ingiginsk* & à *Bolcheretsk*, & on ne l'auroit jamais compris, si nous n'en avions pas donné l'explication. Ce fut pour nous un grand plaisir d'avoir enseigné, par hasard, aux Russes, la seule maniere véritable de recueillir des tributs & d'étendre leurs domaines; & nous songeâmes avec satisfaction, que la bonne intelligence, à laquelle notre descente sur la côte des *Tschutsky* avoit donné lieu, mettroit peut-être à l'avenir une peuplade remplie de bravoure, à l'abri des invasions de ces puissans voisins.

1779. Mai.

» Nous dînâmes, le même jour, chez le Capitaine Shmaleff, qui, voulant varier nos amusemens, fit exécuter, l'après-midi, une danse Russe & Kamtchadale. Il est impossible de décrire ce spectacle grossier. La danse Russe ressembla beau-

coup à la danse de la cornemuse ; elle étoit exé- 1779. Mai.
cutée par une, par deux ou quatre personnes à la fois. Les Danseurs faisoient des pas vifs, mais très-peu alongés ; ils élevoient à peine le pied ; ils tenoient leurs bras sur les côtés ; leur corps étoit toujours droit & immobile, excepté quand ils passoient les uns devant les autres ; car alors ils élevoient la main avec prestesse, mais d'une maniere gauche. Si la danse Russe fut tout à la fois insignifiante & ridicule, la danse Kamtchadale nous présenta, outre ce dernier défaut, l'idée la plus bizarre qui soit jamais entrée dans la tête d'aucun peuple. Celle-ci vouloit représenter les mouvemens lourds & gauches de l'ours, animal que les Kamtchadales ont des occasions fréquentes d'observer. On ne désire pas sans doute, que je décrive en détail, chacune des postures étranges que prirent les Danseurs ; je dirai seulement que leur corps étoit toujours courbé, qu'ils avoient toujours les genoux pliés, & qu'ils s'efforçoient, avec leurs bras, d'imiter la démarche & les attitudes de l'ours.

» Notre voyage de *Bolcheretsk* se prolongeoit au-delà du temps que nous lui avions destiné ; nous avions appris d'ailleurs, que notre retour pourroit être plus difficile & plus ennuyeux que notre arrivée, & nous fûmes obligés d'avertir le Gouverneur, que nous comptions partir le

lendemain au matin. Ce ne fut pas ſans regret
1779. Mai. que nous ſongeâmes à quitter un homme ſi inté-
reſſant ; & nous fûmes agréablement ſurpris, lorſqu'il nous dit qu'il nous accompagneroit au Havre de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, ſi nous voulions demeurer un jour de plus. Il ajouta qu'il avoit fait ſes dépêches, & remis le commandement du *Kamtchatka* au Capitaine Shmaleff, ſon Succeſſeur déſigné ; qu'il avoit tout préparé pour ſe rendre à *Okotsk* ; que ſon départ devoit avoir lieu dans peu de jours ; mais qu'il ſeroit bien-aiſe de le différer, afin de s'aſſurer par lui-même, ſi on avoit fait pour nous, tout ce que comportoit le pays.

» Ses enfans vinrent me remercier, le lende-
15. main 15, des bagatelles que je leur avois données ; ſon fils m'offrit un habit Kamtchadale magnifique ; c'étoit un des vêtemens que portent les principaux *Toions* du pays, les jours de grande cérémonie ; &, ainſi que je l'appris enſuite de Fedoſitſch, il valoit au moins cent vingt roubles : ſa fille me força en même-temps d'accepter un manchon de martre zibeline.

» Nous dînâmes chez le Gouverneur. Il voulut nous faire mieux connoître les mœurs des Habitans & les uſages du pays, & il raſſembla, le ſoir, les gens les plus qualifiés du Village voiſin de *Bolcheretsk*. Les femmes arriverent magnifique-

ment habillées, selon la mode des Kamtchadales. Le vêtement de la femme du Capitaine Shmaleff & de celles des autres Officiers de la garnison, étoit mi-parti des modes de la *Sibérie* & de celles d'*Europe* : pour rendre le contraste plus frappant, Madame Behm avoit fait ouvrir ses malles, & elle étoit superbement vêtue à la maniere des Européennes. Je fus très-frappé de la richesse & de la variété des étoffes de soie, & je ne le fus pas moins de la singularité de l'ajustement. Ce spectacle paroissoit être une décoration enchantée, au milieu d'un pays le plus sauvage & le plus triste du monde. Il y eut des danses & de la musique.

1779. Mai.

» Notre départ étant fixé au lendemain, nous nous retirâmes de bonne heure; lorsque nous entrâmes dans nos chambres, nous apperçûmes trois habits de voyage, taillés selon la mode du pays; M. Behm avoit eu la bonté de nous les envoyer; il ne tarda pas à venir nous voir, afin que notre bagage fût emballé convenablement. Ce que nous avions reçu de cet homme généreux, du Capitaine Shmaleff, & de plusieurs autres Habitans de la Ville, qui nous forcerent d'accepter des présens, joint à une quantité considérable de vivres que le Gouverneur avoit fait préparer pour notre voyage, formoit un grand nombre de caisses.

1779. Mai. 16.

» Le 16, de bonne heure, on nous engagea à aller voir Madame Behm, au moment où nous nous rendrions à nos canots; on nous dit qu'elle seroit bien-aise de recevoir nos adieux. Nous étions pénétrés de la plus vive reconnoissance, pour les soins aimables, la bienveillance & la générosité qu'on nous avoit prodigués à *Bolcheretsk*; mais la scene touchante qui s'offrit à nos regards, lorsque nous quittâmes nos logemens, nous émut bien davantage. Nous trouvâmes les Soldats & les Cosaques de la garnison rangés sur une ligne, & tous les hommes de la Ville, revêtus de leurs habits les plus riches, placés en face des troupes sur une seconde ligne. Dès que nous parûmes hors de notre maison, l'assemblée entonna une chanson mélancolique : le Major Behm nous apprit que les Habitans de cette contrée, chantent ordinairement quand ils prennent congé de leurs amis. Nous nous rendîmes au Gouvernement, accompagnés des Soldats & de tous les hommes de la Ville, & précédés par les tambours & la musique de la garnison: Madame Behm nous attendoit avec les Dames de *Bolcheretsk*, qui portoient de longs manteaux de soie, garnis de fourrures très-précieuses, de différentes couleurs. Après avoir pris quelques rafraîchissemens qu'on nous avoit préparés, nous allâmes au bord de la riviere, au milieu des

Dames, qui chanterent des airs doux & tendres, ainsi que les hommes : quand nous eûmes fait nos adieux à Madame Behm, & quand nous l'eûmes assurée que nous n'oublierions jamais la maniere dont on nous avoit accueillis à *Bolcheretsk*, nous nous sentîmes trop émus pour ne pas gagner nos canots à la hâte. A l'instant où nos embarcations démarrerent, toutes les personnes qui étoient sur le rivage, nous saluerent par trois acclamations ; nous leur répondîmes ; & lorsque nous doublâmes la pointe, nos sensibles Amis, qui nous apperçurent pour la derniere fois, nous firent leurs derniers adieux par d'autres acclamations. 1779. Mai.

» Nous partîmes le 16 de *Bolcheretsk*. Nous 16.
nous embarquâmes le 21, sur la riviere d'*Awatska*, 21.
& avant la nuit, nous avions passé les bancs de sable qu'on voit à l'entrée de la Baie du même nom. Durant notre voyage, nous fûmes enchantés de l'empressement avec lequel les *Toions*, & les *Kamatchadales*, leurs Sujets, nous donnerent des secours dans les différens *ostrogs* que nous rencontrâmes : ce fut pour moi une grande satisfaction d'observer le plaisir que leur causoit la présence du Major Behm, & le chagrin & la douleur qui se peignirent sur leur visage, lorsqu'on leur apprit qu'il devoit bientôt les quitter.

» Nous avions envoyé de *Bolcheretsk*, un Exprès au Capitaine Clerke, afin de l'instruire

1779. Mai.

de l'accueil généreux du Gouverneur & des Habitans de la Ville ; nous lui avions écrit en même-temps, que le Major Behm vouloit nous accompagner aux vaiſſeaux, & nous lui avions fixé à-peu-près le moment de notre retour. Lorſque nous approchâmes du havre, les canots de la *Réſolution* & de la *Découverte*, vinrent à notre rencontre ; les Matelots étoient mis proprement, & les Officiers avoient toute la parure que comportoit le mauvais état de leur garde-robe. M. Behm fut très-frappé de l'air robuſte & de la bonne ſanté des Equipages de nos canots ; il le fut ſur-tout, de voir la plupart d'entre eux, ſans autre vêtement qu'une chemiſe & des culottes, quoiqu'il tombât de la neige.

» M. Behm avoit témoigné le déſir de ſe rendre aux vaiſſeaux, avant de débarquer ; & du moment où nous fûmes par le travers de la Ville *Saint-Pierre & Saint-Paul*, je le priai de me dire ſes intentions. Il ſongea, d'après ce que nous lui avions appris de la maladie du Capitaine Clerke, qu'il ſeroit imprudent d'aller le voir ſi tard (il étoit plus de neuf heures du ſoir), & il me répondit qu'il valoit mieux paſſer la nuit à terre. Lorſque je l'eus accompagné à la maiſon du Sergent, j'allai inſtruire le Capitaine Clerke du ſuccès de notre voyage. Je fus extrêmement affligé de voir que, pendant notre abſence, cet

xcellent Officier n'avoit point trouvé de soula-gement dans le repos du havre, & le lait & es végétaux du *Kamtchatka*, ainsi que nous en vions conçu l'espoir, & que sa maladie empi-oit de jour en jour. 1779. Mai.

» Dès que j'eus rendu compte de notre mission, e retournai auprès du Major, & le lendemain 22. u matin, je le conduisis aux vaisseaux : on le lua de treize coups de canon, & il fut reçu, 'ailleurs, avec tous les égards possibles. Il avoit sa suite, le Commandant d'une des galiotes usses, le Patron d'un sloupe qui mouilloit dans havre, deux Marchands de *Bolcheretsk*, le être de *Paratounca*, qu'il sembloit estimer beau-oup : ce Prêtre aimoit tendrement le Capitaine lerke, & j'aurai occasion d'en parler plus bas.

» Quand M. Behm eut fait sa visite à M. Clerke, passa à bord de la *Découverte*, & il revint îner sur la *Résolution* : l'après-dînée, nous lui îmes voir les diverses choses que nous avions ssemblées pendant le voyage, & notre Com-andant lui offrit un assortiment complet de hacun des articles. Je ne dois pas oublier ici n sacrifice & un trait de reconnoissance des Matelots de nos deux vaisseaux : sachant que M. ehm leur avoit donné une quantité considérable e tabac, ils demanderent, de leur propre mou-ement, qu'on ne leur servît plus de *grog*, &

1779. Mai. qu'on envoyât à la garnison de *Bolcheretsk*, leurs rations de liqueurs fortes : ils ajouterent qu'il avoient lieu de croire l'eau-de-vie rare au *Kam-chatka*, & que ce présent feroit plaisir aux troupe Russes, puisqu'à *Saint-Pierre & Saint-Paul*, o avoit voulu leur donner quatre roubles d'un bouteille de liqueur. Nous n'ignorions pas com bien les Matelots se plaignoient, lorsqu'on su pendoit leur *grog*, ce qui arrivoit communémen dans les climats chauds, afin de pouvoir leur e servir une quantité plus grande dans les climat froids ; nous sentions que cette libéralité le priveroit de liqueurs fortes durant la campagn rigoureuse que nous voulions faire au Nord & il nous fut impossible de ne pas admirer u sacrifice si extraordinaire. Ils exécuterent leu projet ; mais M. Clerke & les autres Officiers afin de ne pas laisser cette belle action sans récom pense, substituerent une quantité de rum, pareill à la très-petite quantité de *grog* que le Majo Behm avoit accepté pour la garnison. M. Behn reçut, de la maniere la plus obligeante, ce rum ainsi qu'une ou deux douzaines de bouteilles d vin, que nous destinâmes à Madame Behm, ave les autres petits présens que notre position nou permettoit de lui offrir. Le tabac fut distribué le lendemain aux Equipages des deux vaisseaux on en donna trois livres à chacun de ceux qu

mâchoient ou qui fumoient de cette plante, & 1779. Mai.
y en eut une livre pour le reste.

» J'ai déjà dit que le Major Behm avoit résigné le commandement du *Kamtchatka*, & qu'il comptoit partir bientôt pour *Pétersbourg :* il nous proposa de se charger lui-même de nos dépêches. Cette occasion étoit trop heureuse pour la négliger. Le Capitaine Clerke l'avertit qu'il prendroit la liberté de le charger de quelques paquets relatifs à notre voyage, & qu'il le prieroit de les remettre à notre Ambassadeur à la Cour de *Russie*. Nous résolûmes d'abord de n'envoyer qu'un précis de nos opérations ; mais le Capitaine Clerke, persuadé ensuite qu'on pouvoit confier toutes nos découvertes à un homme qui nous avoit donné des preuves si frappantes de ses vertus publiques & privées ; songeant d'ailleurs que, pour achever notre expédition, nous avions encore à faire des campagnes très-dangereuses, se décida à envoyer en *Europe*, par M. Behm, le Journal entier de M. Cook, & la partie du sien, qui renfermoit le période compris entre la mort de M. Cook, & notre arrivée au *Kamtchatka*, avec une Carte de toutes nos découvertes. Nous crûmes, M. Bayly & moi, devoir faire passer en outre, au Bureau des Longitudes, les détails de nos opérations. S'il nous étoit arrivé quelque malheur, l'Amirauté auroit eu

dans ses archives, une relation détaillée des pri
1779. Mai. cipaux événemens de notre voyage. Il fut enf
convenu qu'un Exprès partiroit d'*Okotsk* ave
un précis de nos longues dépêches; M. Beh
nous dit que si rien ne retardoit le passage
Okotsk, l'Exprès arriveroit à *Pétersbourg* au mo
de Décembre, & qu'il comptoit y être lui-mêm
au mois de Février ou de Mars. Les trois jour
suivans, M. Behm dîna & soupa alternativemen
sur les deux vaisseaux, & nous ne manquâme
pas de l'accueillir le mieux qu'il nous fut po
25. sible : il nous fit ses adieux le 25. Il fut salué d
treize coups de canon, & les Matelots deman
derent qu'on leur permît de le saluer par tro
26. acclamations. Le lendemain, au matin, nous
reconduisîmes, M. Webber & moi, jusqu
quelques milles de l'embouchure de la rivier
d'*Awatska*, & nous rencontrâmes le Prêtr
Russe, sa femme & ses enfans, qui attendoien
leur Gouverneur.

» Il seroit difficile de dire si le bon Prêtre &
sa famille furent plus émus que nous, en quittan
le Major Behm. Nous le connoissions depuis pe
de temps, mais l'élévation de son ame & so
désintéressement, nous avoient inspiré la plu
grande estime; nous avions même une sorte d
vénération pour lui, & il étoit impossible d
n'être pas vivement touché, en nous séparant

un homme qui nous avoit rendu tant de ſer-vices, & que nous avions peu d'eſpérance de revoir jamais. Outre les vivres & les munitions qu'il fournit à nos vaiſſeaux, la valeur intrinſeque des préſens particuliers que nous reçûmes de lui, montoit à plus de deux cents livres ſterlings, ſelon le prix courant des divers articles au *Kamtchatka;* & cette libéralité, quelque extraordinaire qu'elle ſoit en elle-même, fut bien inférieure encore à la délicateſſe qu'il mit dans ſes bienfaits, & aux combinaiſons ingénieuſes & adroites, par leſquelles ils s'efforça d'atténuer pour nous, le poids de tant d'obligations, dont il ſavoit que nous n'avions aucun moyen de nous acquitter. Si on l'enviſage enſuite comme un homme revêtu d'un caractere public, & chargé de repréſenter dignement une grande Souveraine, les ſentimens juſtes & élevés qui l'animoient, doivent exciter de plus en plus notre admiration. » Le ſervice auquel » vous êtes employés, nous diſoit-il ſouvent, ſera » utile à toutes les Nations; vous ne méritez pas » ſeulement les égards & les ſecours que tous les » hommes ſe doivent entre eux, vous avez droit » à tous les privileges des Citoyens, dans quelque » pays qu'abordent vos vaiſſeaux. Je ſuis ſûr de » faire plaiſir à l'Impératrice de *Ruſſie*, en vous » procurant les diverſes choſes qui dépendent de » moi, & il m'eſt impoſſible d'oublier ſon carac-

1779.
Mai.

1779. Mai.

» tere & mon honneur, en mettant un prix » ce devoir «. D'autres fois, il nous disoit qu'il vouloit donner un grand exemple aux Kamtchadales, qui commencent à sortir de l'état de barbarie; que cette peuplade regarde les Russes comme ses modeles en tout; que si ses espérances n'étoient pas trompées, elle se croiroit obligée désormais, d'assister les étrangers le mieux qu'il lui seroit possible; qu'elle se persuaderoit que tel est l'usage universel des Nations civilisées. J'ajouterai qu'après avoir mis tout en usage, afin de pourvoir à nos besoins du moment, il s'occupa avec le même zele, de ceux que nous éprouverions à l'avenir: il lui sembloit plus que probable, que nous ne découvririons point le passage, & que par conséquent, nous reviendrions au *Kamtchatka* à la fin de l'année; il exigea du Capitaine Clerke, un état de la quantité de cordages & de farine qui nous manqueroient alors; il promit d'envoyer ces provisions d'*Okotsk*, au Havre de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, où elles attendroient notre arrivée. Il poussa plus loin encore ses aimables soins; il nous donna un papier, lequel enjoignoit à tous les Sujets de l'Impératrice que nous aurions occasion de rencontrer, de nous assister en tout ce qui dépendroit d'eux.

» L'Amirauté d'*Angleterre* a tém[illegible]é d'une ma-

1779.
Mai.

iere noble combien elle étoit ſenſible à l'accueil ouchant & aimable qu'ont reçu nos vaiſſeaux au *Kamtchatka*. M. Behm, Commandant de cette rovince, n'a pas été ſeulement récompenſé par plaiſir que l'homme bienfaiſant trouve dans ſes ropres bienfaits; il a reçu des marques de reconnoiſſance convenables à la dignité de ſa Souveraine & à celle du Roi de la *Grande-Bretagne:* n lui a envoyé un vaſe très-riche, avec une nſcription qui mérite d'être rapportée dans l'Ouvrage où ſont conſignés les détails de ſa bienfaiſance. Voici cette inſcription :

Viro egregio magno de B E H M, *qui Imperatricis Auguſtiſſimæ Catharinæ auſpiciis, ſummâque animi benignitate, ſæva, quibus præerat, Kamtſchatkae littora, navibus nautiſque Britannicis, hoſpita præbuit; eoſque in terminis, ſi qui eſſent imperio Ruſſico, fruſtrà explorandis, mala multa perpeſſos, iteratâ vice excepit, refecit, recreavit & commeatu omni cumulatè auctos dimiſit; R E I N A V A L I S B R I T A N N I C Æ ſeptemviri, in aliquam benevolentiæ tam inſignis, memoriam, amiciſſimo, gratiſſimoque animo ſuo, patriæque nomine, D. D. D.*

M. DCC. LXXXI.

» Pour revenir à ce qui ſe paſſa au Havre d'*Awatska* durant notre Voyage à *Bolcheretsk*, la

greve n'étant plus embarrassée par les glaces, le 15, quelques-uns des Matelots pêcherent à la seine, & ils prirent une quantité considérable d'un très-beau poisson plat. Depuis cette époque jusqu'à notre départ du Havre, il est difficile d'imaginer la multitude incroyable de poissons qui nous environna de tous côtés. Les *Toions* de la ville, & de *Paratounca*, village situé aux environs, avoient reçu ordre du Major Behm, d'employer tous les Kamtchadales à notre service & il nous arriva souvent de n'avoir pas assez de place sur les vaisseaux, pour recevoir les présens qu'ils nous apporterent. En général, ils nous donnerent du poisson plat, de la morue, de la truite, & du hareng. Cette Baie offroit une abondance extrême de harengs qui avoient acquis toute leur perfection, & qui étoient d'une saveur exquise. Les Pêcheurs de la *Découverte* en prirent, d'un seul coup de filet, une quantité si considérable, que craignant de rompre leur seine ils en jeterent un très-grand nombre : ils en amenerent sur le rivage un tas si énorme, qu'outre la portion nécessaire à la consommation journaliere, ils remplirent la quantité de barriques pour lesquelles ils avoient du sel ; & qu'après en avoir envoyé à la *Résolution*, autant qu'elle pouvoit en désirer, ils en laisserent plusieurs boisseaux sur la greve.

1779. Mai. 15.

» La

» La neige commença à disparoître d'une maniere rapide, à cette époque; & les Equipages cueillirent beaucoup d'ail sauvage, de céleri & de têtes d'orties. On faisoit bouillir ces plantes avec de la fleur de farine, & des tablettes de bouillon portatives, ce qui procuroit un déjeûner très-sain & très-agréable; on en servit tous les matins durant notre relâche. On fit aussi des trous aux bouleaux, & le suc qui en découloit en grande quantité, fut toujours mêlé avec les rations d'eau-de-vie. 1779. Mai.

» On tua, le 16, un jeune bœuf, que le Sergent nous avoit procuré : il pesoit 272 livres. Le Dimanche, on le servit pour le dîner des deux Equipages : nos gens n'avoient pas mangé de bœuf frais, depuis notre départ du *Cap de Bonne-Espérance*, au mois de Décembre 1776, c'est-à-dire, depuis près de deux ans & demi. 16.

» John Mackintosh, Aide du Charpentier, mourut le soir : il avoit eu la dyssenterie, depuis notre départ des *Isles Sandwich* ; il étoit très-laborieux & très-paisible, & ses camarades de chambrée le regretterent beaucoup. C'étoit le quatrieme homme que la maladie nous enlevoit durant le Voyage ; mais c'est le premier qui, d'après son âge & son tempérament, paroisse avoir succombé aux fatigues de notre expédition : nous supposâmes que Watman étoit âgé d'envi-

1779. Mai.

ron ſoixante ans ; Robert & M. Anderſon commençoient à éprouver du dépériſſement avant notre départ d'Angleterre, & il y a grande apparence que même en ne s'embarquant pas, ils n'auroient pas vécu plus long-temps.

» J'ai déjà dit que la maladie de M. Clerke empiroit d'un moment à l'autre, malgré les alimens ſalutaires que lui offroit le *Kamtchatka* : dès que le Prêtre de *Paratounca* fut inſtruit de la mauvaiſe ſanté de notre Commandant, il lui envoya chaque jour du pain, du lait, du beurre frais & des volailles ; & ce qui ajoute au mérite de ce bienfait, ſa maiſon étoit à ſeize milles du havre.

» L'Hôpital Ruſſe, établi près de la ville de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, ſe trouvoit dans un état vraiment déplorable à l'époque de notre arrivée. Les Soldats avoient plus ou moins de ſcorbut, & la maladie d'un grand nombre d'entre eux étoit parvenue au dernier point. Les autres Ruſſes ne ſe portoient pas mieux, & nous remarquâmes en particulier, que le Sergent ayant bu une trop grande quantité de liqueurs fortes que nous lui donnâmes, eut, dans le cours de peu de jours, quelques-uns des ſymptômes les plus alarmans de cette maladie. Le Capitaine Clerke confia tous ces malades à la vigilance de nos Chirurgiens, & il ordonna de leur fournir de la

fourkrout & de la drêche. Lorsque je revins de *Bolcheretsk*, j'observai, avec beaucoup de surprise, le changement en bien qu'annonçoient les visages des scorbutiques : nos Chirurgiens attribuerent sur-tout au moût de biere, cette prompte guérison. 1779. Mai.

» La *Résolution* embarqua, le premier Juin, 250 poudes ou 90 quintaux de farine de seigle, qu'on nous fournit des magasins de *Saint-Pierre & Saint-Paul*; & la *Découverte* en reçut à-peu-près la même quantité. On servit tout de suite une ration entiere de pain aux Equipages ; ressource qu'ils n'avoient pas eue depuis notre départ du *Cap de Bonne-Espérance*. Notre provision d'eau fut achevée le même jour ; nous en remplîmes 65 barriques. 1.er Juin.

» Le 4, nous eûmes des brises fraîches, & une pluie très-forte, ce qui nous empêcha de pavoiser les vaisseaux, comme nous en avions le projet : nous fûmes réduits à tirer vingt-un coups de canon, & à célébrer d'ailleurs, le mieux qu'il nous fut possible, l'anniversaire de la naissance du Roi. Port, qui nous servoit toujours d'Interprete, se conduisit avec tant de modestie & de discrétion, qu'après le départ du Major Behm, il ne fut plus pour nous Jean Port, mais Monsieur Port, & il eut part à la fête du jour, ainsi que le Sergent, en qualité de Commandant de 4.

1779. Juin. la Place. Notre digne ami, le Prêtre de *Paratounca*, ayant su que nous célébrions l'anniversaire de la naissance du Roi, donna, de son côté, une grande fête, à laquelle quelques-uns de nos Messieurs assisterent; ils en revinrent très-satisfaits de la profusion des mets, ainsi que des danses qui eurent lieu après le repas.

6. » Le 6, vingt bêtes à cornes arriverent, d'après un ordre du Commandant, de *Verchney Ostrog*, situé sur la riviere du *Kamtchatka*, & éloigné du havre, au moins de cent milles, comptés à vols d'oiseaux. Ces animaux étoient d'une grandeur médiocre; & quoique leur voyage eût été de dix-sept jours, ils se trouvoient en bon état. Les quatre jours suivans, nous nous disposâmes à appareiller, & nous commençâmes à démarrer
11. le 11.

15. » Le 15, avant la pointe du jour, nous entendîmes un bruit sourd, qui ressembloit à un coup de tonnerre éloigné, & au lever de l'aurore, nous trouvâmes les ponts & les flancs des vaisseaux couverts, à la profondeur d'un pouce, d'une jolie poussiere, qui ressembloit à de la poudre d'émeri. L'atmosphere encore chargée de cette substance, se trouvoit obscurcie, & elle étoit si épaisse & si noire vers la montagne du volcan, située au côté septentrional du havre, que nous ne pouvions distinguer la forme de la

colline. A midi, & durant l'après-dînée, les explosions devinrent plus éclatantes, & elles furent suivies de bouffées d'un fraisil, dont chaque morceau en général étoit à-peu-près de la taille d'un pois : on en recueillit quelques-uns qui avoient la grosseur d'une noisette. De petites pierres, sur lesquelles l'action du feu n'avoit produit aucune altération, tomberent avec le fraisil. Nous eûmes le soir des éclairs & des coups de tonnerre, qui, joints à l'atmosphere & à l'odeur de soufre que nous respirions, formerent un spectacle effrayant. La montagne se montroit alors à environ huit lieues de distance. 1779. Juin.

» Le 16, à la pointe du jour, nous levâmes l'ancre, & nous sortîmes de la Baie ; mais le reflux coupant le passage sur la côte orientale, & le vent nous ayant manqué, nous dérivâmes près des rochers *Trois aiguilles*, qui gisent à cette partie de l'entrée, & nous fûmes obligés de mettre les canots à la mer, pour nous dégager. A midi, nous étions à deux lieues de la terre, & les sondes rapportoient quarante-trois brasses, fond de petites pierres, de l'espece de celles qui tomberent sur les vaisseaux, après l'éruption du volcan ; mais nous ne pûmes découvrir si elles avoient été jetées par la derniere éruption, ou par des éruptions antérieures. 16.

» Le *Kamtchatka* n'étoit plus alors tel que

nous l'avions vu à l'époque de notre arrivée ;
1779. Juin. excepté un petit nombre de taches qu'on appercevoit encore au sommet de quelques montagnes très-élevées, la neige avoit disparu, & une belle verdure couvroit les flancs des collines qui, en plusieurs endroits, se montroient bien boisées.

Les vaisseaux s'éloignerent de la côte de
18. *Kamtchatka* le 18 Juin, & ils prirent le vent du Nord. Après avoir relevé quelques-unes des côtes du *Kamtchatka*, & du pays des *Tschutsky* & des
21 Juillet. *Kòriaques*, ils se trouverent le 21 Juillet, par 69^d 34$'$ de latitude & 193^d de longitude : ils étoient environnés & arrêtés de tous côtés par les glaces, & c'est à ce point qu'ils terminerent pour la seconde fois leurs recherches du passage au Nord.

» Un champ de glace fixe & réuni, rendant inutiles tous nos efforts, dit M. King, pour approcher davantage de la terre, & paroissant joint au continent, nous abandonnâmes le projet de revenir en *Angleterre* par le Nord-Est. Le Capitaine Clerke va exposer lui-même les motifs qui le déterminerent à changer de route, & le plan de navigation qu'il forma alors : les Lecteurs doivent l'écouter avec d'autant plus d'intérêt, que ce sont les derniers détails que sa santé lui ait permis d'écrire.

» ☞ Il eſt maintenant impoſſible de pénétrer plus avant au Nord ſur cette côte (d'*Amérique*), & il eſt hors de toute vraiſemblance, que le reſte de l'été puiſſe fondre cet amas prodigieux de glaces : il paroît qu'elles offriront toujours une barriere inſurmontable à chacune des tentatives que nous pourrions former. Je crois donc qu'il n'y a rien de mieux à faire pour le bien du ſervice, que de paſſer à la côte d'*Aſie*, & de chercher ſur cette route quelque ouverture qui nous mene plus loin ; s'il n'y a point d'ouverture, de voir s'il eſt poſſible de paſſer le long de cette côte, où il eſt bien difficile d'eſpérer un meilleur ſuccès ; car la mer eſt maintenant ſi embarraſſée de glaces, que l'impoſſibilité du paſſage me paroît abſolument hors de doute «. ☜ 1779. Juillet.

Les vaiſſeaux ſe porterent en effet vers la côte d'*Aſie*; ce ne fut que le 27 Juillet, que M. Clerke ſe détermina à abandonner ſes recherches du côté de l'*Aſie*, ainſi qu'il les avoit abandonnées du côté de l'*Amérique*. Nous n'avons pu indiquer les fatigues & les dangers de cette campagne, & il faut que le Lecteur ſe contente du réſultat. 27.

» Il étoit néceſſaire alors, dit M. King, de prendre une réſolution ſur la route que nous devions tenir, & le Capitaine envoya les Charpentiers à bord de la *Découverte*, afin de connoître

1779. Juillet.

en détail les dommages qu'elle avoit essuyés. Le Capitaine Gore, & les Charpentiers des deux vaisseaux, penserent qu'il faudroit trois semaines pour le radoub, & qu'il seroit indispensable d'y travailler dans un port.

» Voyant que la mer fermée par les glaces, ne nous permettoit pas de nous élever davantage au Nord, ou d'approcher plus près de l'un ou l'autre des continens, nous jugeâmes qu'il seroit contraire au bien du service, d'exposer les deux vaisseaux, & inutile à l'égard du but de notre expédition, de faire de nouvelles tentatives pour découvrir un passage au Nord-Est, ou au Nord-Ouest. Ces motifs, joints aux représentations du Capitaine Gore, déterminerent M. Clerke à ne plus perdre de temps sur des projets dont l'exécution étoit impossible, mais à gagner la Baie d'*Awatska*, afin de nous y réparer, & de reconnoître la côte du *Japon*, avant que l'hiver nous ôtât les moyens de faire des découvertes.

» Je ne dissimulerai pas la joie qui se peignit sur la physionomie de chacun de nous, dès que la résolution du Capitaine Clerke fut connue. Nous étions tous fatigués d'une navigation très-dangereuse, où la persévérance la plus opiniâtre n'avoit pas été suivie de la plus légere apparence de succès. Nous courions les mers depuis trois ans; & malgré les ennuyeuses campagnes que

nous avions encore à faire, & l'immenſe eſpace qu'il nous falloit parcourir, nous tournâmes nos regards vers notre patrie, avec un plaiſir & une ſatisfaction auſſi réelle, que ſi nous avions vu les côtes d'*Angleterre*. 1779. Juillet.

» Si M. Cook avoit vécu à cette époque ; ſi, après une ſeconde tentative, il eût reconnu l'impoſſibilité du paſſage Nord-Eſt ou Nord-Oueſt de la Mer Pacifique dans l'Océan Atlantique, il auroit ſans doute mis ſous les yeux du public un réſultat général des obſtacles qui ont fait manquer cet objet principal de notre expédition, & il y auroit ajouté ſes obſervations ſur un ſujet ſi important, qui fixe l'attention & qui partage les opinions des Philoſophes & des Navigateurs depuis plus de deux ſiecles. Je ſens combien je ſuis incapable de le remplacer ici ; mais, afin de répondre en partie à l'attente du Lecteur, je vais lui communiquer quelques remarques : je le prie de les recevoir avec indulgence.

» Il eſt très-probable qu'il ne peut y avoir de paſſage Nord-Oueſt de la Mer Atlantique dans l'Océan Pacifique, au Sud du ſoixante-cinquieme parallele. Si donc il exiſte réellement un paſſage, ce doit être dans l'hémiſphere occidental près de la *Baie de Baffin*, ou en doublant la partie ſeptentrionale du *Groënland*, ou bien dans l'hémiſphere oriental par la Mer Glaciale, au Nord de la

1779. Juillet.

Sibérie; & de quelque côté qu'il se trouve, les Navigateurs doivent traverser le Détroit de Behring. Il ne s'agit donc plus que d'examiner s'il est impossible de pénétrer dans la Mer Atlantique, par ce Détroit, de l'un ou de l'autre côté.

» Selon le résultat de nos deux campagnes, il paroît que la mer, située au Nord du *Détroit de Behring*, offre moins de glaces au mois d'Août qu'au mois de Juillet, & peut-être même qu'elle est plus libre encore au mois de Septembre. Mais, après l'équinoxe, les jours diminuent si promptement, qu'il ne faut plus espérer de dégel; & il ne seroit pas raisonnable de supposer que les chaleurs de la premiere quinzaine de Septembre disperseront les glaces, sur les parties les plus septentrionales de la côte d'*Amérique*. En adoptant cette supposition, on conviendra toutefois, qu'il y auroit de la folie à essayer de se rendre du *Cap glacé*, aux parties connues de la *Baie de Baffin*, c'est-à-dire, de faire une route de 410 lieues, dans un espace de temps aussi court, que celui où le passage seroit ouvert.

» La côte d'*Asie* offre encore moins d'apparence de succès : on en sera persuadé comme moi, si on examine nos observations sur l'état de la mer, au Sud du *Cap septentrional*, & les détails que nous ont procurés, sur la *Sibérie*, les Lieu-

mans de Behring (*a*), & le Journal de Sha-uroff. 1779. Juillet.

» Si le Voyage de Deshneff est authentique, il prouve, sans doute, la possibilité de doubler la pointe Nord-Est de l'*Asie*; mais si l'on songe que depuis ce Navigateur il s'est écoulé un siecle & demi; que, durant cet intervalle, & à des époques où l'esprit humain étoit si curieux & si entreprenant, personne n'a encore pu faire la même route, on formera peu d'espérance sur les avantages publics qui pourroient en résulter. Si l'on suppose même que, durant une saison extrêmement favorable, un vaisseau a trouvé un passage libre autour des côtes de la *Sibérie*, & qu'il est arrivé sain & sauf à l'embouchure de la *Léna*, le bâtiment aura encore à passer le *Cap Taimura*, qui se prolonge à 78d de latitude, & qui jusqu'ici n'a été doublé par aucun Voyageur.

» On soutient cependant qu'il y a de fortes raisons de supposer moins de glaces sur la mer, à mesure qu'on approche du pole; que toutes les glaces vues par nous dans les latitudes inférieures, semblent avoir été formées dans les grandes rivieres de la *Sibérie* & de l'*Amérique*, & qu'après s'être détachées des bords, elles étoient venues remplir les parages où nous les avons

(*a*) Voyez Gmelin, *page* 369-374.

1779. Juillet.

trouvées. Lors même que cette hypothese seroi vraie, il seroit vrai aussi qu'il n'y auroit aucun moyen de traverser ces parages, si l'été ne fon doit pas une masse si énorme de glaces. En ad mettant cette origine de la formation des glaces nous aurions mal choisi l'époque de l'année pour essayer le passage ; & il faudroit le tente au mois d'Avril & au mois de Mai, avant l dégel des rivieres ; mais par combien d'argumen on peut attaquer cette supposition ! Les glace que nous avons rencontrées au Havre de *Sain Pierre & Saint-Paul*, nous ont mis en état d juger de celles auxquelles on peut s'attendre plu loin au Nord, & nous pensâmes, sur ce fonde ment, que la glace pouvoit réunir les deux Conti nens pendant l'hiver : ce phénomene seroit e effet d'accord avec ce qu'on nous dit au *Kam chatka*. On nous assura qu'en partant l'hiver d la côte de *Sibérie*, on se porte sur la glace des distances plus grandes que ne l'est, en quel ques endroits, le canal qui sépare les deux Con tinens.

» Le Capitaine Cook, dont les premieres idée sur cette matiere, avoient été analogues à celle des Spéculateurs que je combats ici, fit, duran le voyage actuel, une multitude de remarque qui le porterent à changer de systême. Nous avon trouvé les côtes de l'Ancien & du Nouveau

1779. Juillet.

Monde très-basses ; les sondes diminuoient peu-à-peu, à mesure que nous en approchions, & l'une & l'autre côte se ressembloient d'une maniere frappante ; ces faits, joints à la description de la *riviere de Cuivre*, par M. Hearne, donnent lieu de conjecturer que, quelles que puissent être les rivieres qui débouchent du Continent d'*Amérique*, dans la Mer Glaciale, elles sont de la même nature que celles du côté de l'*Asie*, & si basses à leur entrée, qu'elles peuvent recevoir seulement de petites embarcations : les glaces, au contraire, que nous avons vues, s'élevent au-dessus du niveau de la mer, à une hauteur égale à la profondeur de ces rivieres, en sorte que leur élévation entiere, mesurée depuis sa base, doit être au moins dix fois plus grande.

» Les lecteurs curieux ne manqueront pas de se rappeler ici un autre fait, qui paroît très-difficile à concilier avec l'opinion de ceux qui croient la terre nécessaire à la formation de la glace ; je veux parler de l'état différent où est la mer autour du *Spitzberg*, & au Nord du *Détroit de Behring* : car enfin il faut expliquer comment il arrive qu'autour du *Spitzberg*, & dans le voisinage de beaucoup de terres connues, les vaisseaux pénetrent annuellement, à près de 80^{d} de latitude, tandis que, de l'autre côté, on n'a pu, après les plus grands efforts, aller au-delà de 71,

1779. Juillet.

où d'ailleurs les deux continens divergent pre[s]que à l'Eſt & à l'Oueſt, & où l'on ne connoî[t] point encore de terre aux environs du pole. Ceu[x] qui déſireront des éclairciſſemens plus complets peuvent lire *les Obſervations faites durant un Voyag[e] autour du Monde*, par le Docteur Forſter : la queſ[-]tion de la formation de la glace y eſt diſcuté[e] d'une maniere bien détaillée & bien ſatisfaiſante & l'on y trouve une multitude d'argumens très ſolides, d'où il réſulte que les Mers du pole n[e] doivent pas être ouvertes.

» Avant de terminer ces remarques, je compa[-]rerai les progrès que nous avons faits au Nor[d] durant nos deux campagnes, & j'ajouterai u[n] petit nombre d'obſervations générales ſur la cô[te] des deux continens ſituée au Nord du *Détroit d[e] Behring*.

En 1778, nous ne rencontrâmes les glac[es] que le 17 Août, par 70^d de latitude : nous le[s] trouvâmes alors en maſſes compactes, qui ſ[e] prolongeoient auſſi loin que pouvoit s'étendr[e] la vue : une partie étoit mobile, puiſque ſa dé[-]rive manqua de nous enfermer entre ces glac[es] & la terre. Ayant reconnu combien il ſero[it] inutile & dangereux d'eſſayer de pénétrer plu[s] loin au Nord, entre les glaces & la terre, nou[s] gouvernâmes vers la côte d'*Aſie*, entre le ſoi[-]xante-neuvieme & le ſoixante-dixieme paralleles

nous rencontrâmes souvent de vastes champs de glaces sur notre route : quoique les brumes & l'épaisseur du ciel ne nous aient pas permis d'en dessiner entièrement & précisément la bordure, nous étions sûrs néanmoins, quand nous entreprenions de cingler au Nord, de les retrouver, avant d'être parvenus à 70^{d} de latitude. Le 26 Août, par $69^{d}\ \frac{3}{4}$ de latitude, & 184^{d} de longitude, nous en apperçûmes une quantité si considérable sur notre chemin, qu'il nous fut impossible de passer au Nord ou à l'Ouest. Nous fûmes obligés d'en longer les bords au Sud-Sud-Ouest, jusqu'au moment où nous découvrîmes une terre, que nous reconnûmes ensuite pour la côte d'*Asie*. La saison étoit très-avancée; le ciel commençoit à se charger de neige & de pluie neigeuse; d'autres indices annonçoient l'approche de l'hiver, & nous abandonnâmes notre entreprise pour le moment.

1779. Juillet.

26 Août.

» Notre seconde campagne se borna à-peu-près à confirmer les observations faites durant la premiere; car nous ne pûmes nous rapprocher du continent de l'*Asie*, par-delà le soixante-septième parallele; & il nous a été impossible d'approcher de celui de l'*Amérique*, si j'en excepte un espace d'un petit nombre de lieues, situé entre 68 & 68^{d} 20′ de latitude, que nous n'avions pas vu l'année précédente. La glace nous a arrêtés trois

1779. Août.

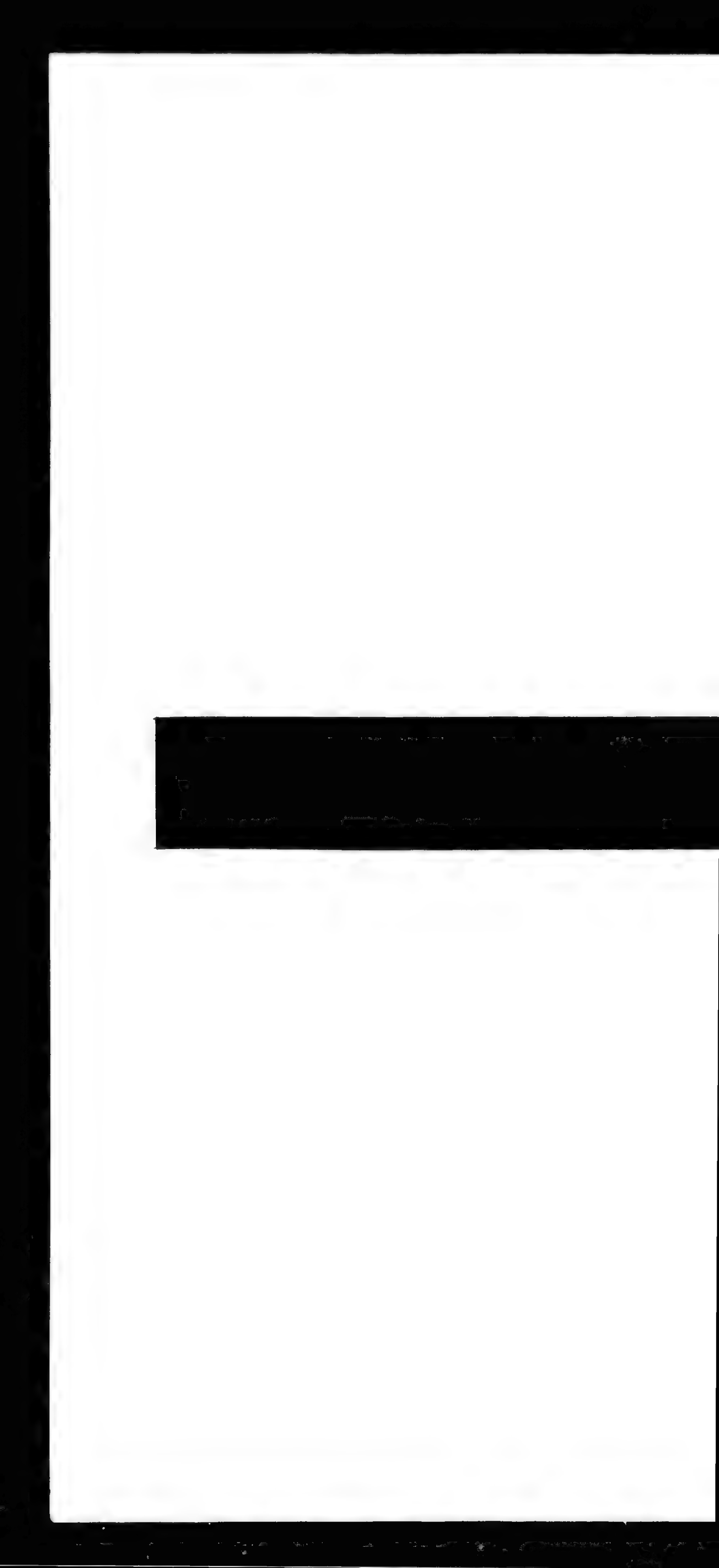
degrés plus bas ; & nos efforts pour pénétrer da vantage au Nord, s'exercerent principalemen sur le milieu du canal qui est entre les deux côtes Nous nous sommes élevés du côté de l'*Amé rique*, trois degrés plus loin que sur celui d l'*Asie* : nous avons rencontré la glace plutôt & en plus grande quantité, sur la dernier côte, durant les deux campagnes. A mesur que nous nous sommes élevés au Nord, nou avons toujours vu la glace plus compacte & plus solide ; mais comme dans nos différente traversées, d'un côté à l'autre, nos vaisseau ont passé sur des portions de mer fermées aupa ravant, nous avons conjecturé que la plus grand partie des glaces étoit mobile. Nous avons évalu leur hauteur moyenne de huit à dix pieds, & leur élévation la plus considérable, de seize o dix-huit.

C'est à 66^{d} de latitude que les deux continen se rapprochent le plus : la largeur du détroit y e de treize lieues : par-delà, la côte d'*Asie* & cel d'*Amérique*, divergent au Nord-Est-quart-Est, & à l'Ouest-Nord-Ouest ; & au soixante-neuviem parallele, elles sont séparées par un intervalle d quatorze degrés de longitude, ou d'environ ce lieues. On est frappé au Nord du détroit de ressemblance d'aspect des deux pays. L'un & l'a tre sont dénués de bois. Les côtes sont basses

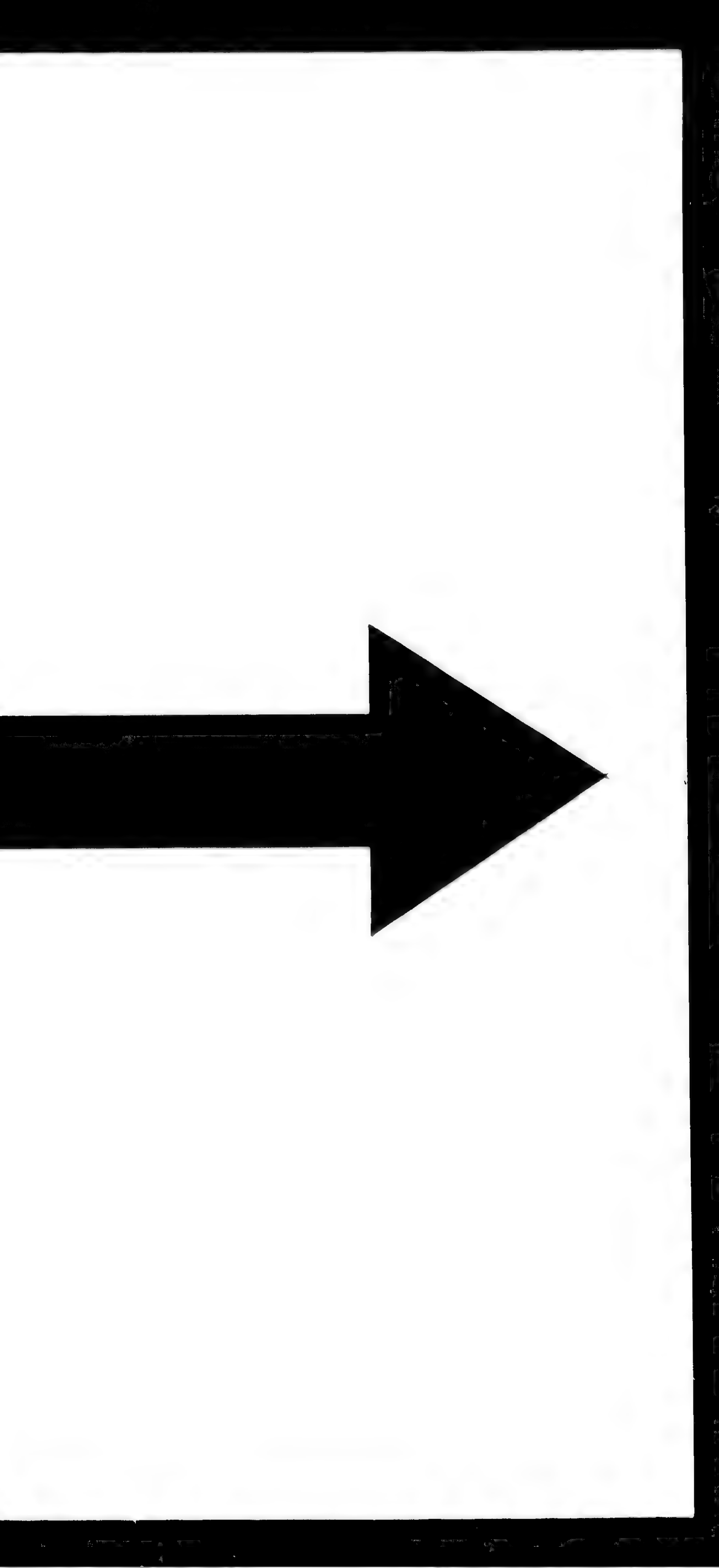
& plus avant dans les terres, on voit des montagnes qui s'élevent à une grande hauteur.

» Le 21 Août 1779, le Capitaine Charles Clerke, âgé de trente-huit ans, mourut d'une consomption qui avoit commencé avant son départ d'*Angleterre*, & qui l'avoit rendu langu[illegible] durant tout le Voyage. Son dépérissement in[illegible]sible nous affligeoit depuis long-temps, [illegible] King; mais le courage, l'égalité d'ame, la bonhumeur qu'il conserva jusqu'à son dernier moment, & la résignation enjouée avec laquelle il se soumit à son sort, nous donnerent une sorte de consolation. Il étoit impossible de ne pas prendre un intérêt particulier à un homme, dont la vie avoit été continuellement remplie par les fatigues & les travaux que les Marins ont à souffrir, & sous lesquels il succomboit. Il servoit dans la Marine depuis sa tendre jeunesse : il s'étoit trouvé à plusieurs actions, durant la guerre de 1750, & en particulier, au combat de la *Bellone* & du *Courageux* : placé alors à la hune d'artimon, il tomba à la mer avec le mât, mais il fut recueilli par les canots, sans être blessé. Il étoit *Midshipman*, à bord du *Dauphin*, lorsque ce vaisseau fit son premier Voyage autour du Monde, sous le Commodore Biron, & il fut envoyé ensuite à la station d'*Amérique*. Il fit son second Voyage autour du Monde, sur l'*Endeavour*, en qualité d'Aide du

1779. Août. 21.



[redacted]



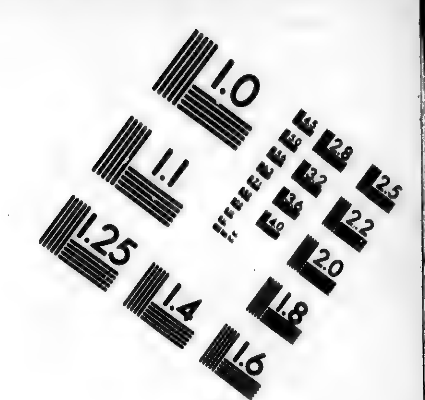
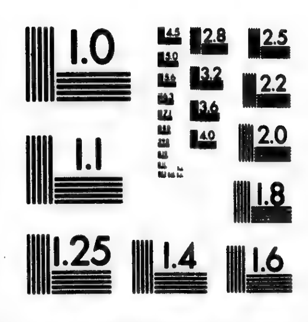


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



1779. Août.

Master, & d'après la promotion qui eut lieu durant l'expédition, il revint Lieutenant. Il fit une troisieme fois le tour du globe, lors du premier Voyage de la *Résolution*, dont il fut nommé second Lieutenant; & peu de temps après son retour en *Angleterre* (en 1775), il fut élevé au rang de Capitaine. Durant les préparatifs de l'expédition dont j'acheve le Journal, il fut nommé Commandant de la *Découverte*, avec ordre d'accompagner M. Cook; & à la mort de M. Cook, il obtint le commandement en chef, comme je l'ai déjà dit.

» Il y auroit une extrême injustice à ne pas dire que, durant le court intervalle où il dirigea notre expédition, il montra le plus grand zele, & les soins les plus empressés, pour la faire réussir. Les progrès de sa maladie devenoient rapides, à l'époque où le commandement en chef lui passa, & il se trouvoit hors d'état d'affronter les rigueurs des hautes latitudes septentrionales; mais le délabrement de son corps, ne diminua en rien la force & l'activité de son esprit; quoiqu'il sût qu'en différant son retour à un climat plus chaud, il renonçoit à la seule chance qu'il eût encore pour sa guérison, il craignit au dernier point, qu'on lui reprochât d'avoir mis son intérêt personnel avant le bien du service, & il persévéra dans la recherche du passage, jusqu'au

moment où les Officiers des deux vaisseaux opinerent qu'il étoit impraticable, & que des tentatives ultérieures seroient non-seulement inutiles mais dangereuses «. 1779. Août.

La *Résolution* mouilla dans le Havre de *Saint-Pierre & Saint-Paul* le 24 Août : son pavillon étoit à mi-mât, parce qu'elle avoit à bord le corps du Commandant. La *Découverte* ne tarda pas à y arriver. 24.

Seconde Relâche au Kamtchatka, *& nouvelles Remarques sur ce pays.*

» Nous fûmes à peine mouillés, que notre ami le Sergent, toujours chargé du commandement de la Place, arriva à bord avec un présent de baies, qu'il destinoit au Capitaine Clerke. Il montra une grande affliction en apprenant sa mort. M. Clerke ayant recommandé qu'on déposât son corps à terre, &, s'il étoit possible, dans l'Eglise de *Paratounca*, nous en parlâmes au Sergent, & nous délibérâmes avec lui, sur ce qu'il falloit faire en cette occasion. Dans le cours de notre conversation, qui fut assez pénible, faute d'interprete, il nous dit que le Professeur de Lisle, & plusieurs Russes, avoient été enterrés près des baraques de la garnison à l'*Ostrog* de *Saint-*

1779. Août.

Pierre & Saint-Paul, & que cet endroit ſeroit préférable à l'Egliſe de *Paratounca*, puiſqu'on devoit fermer l'Egliſe de *Paratounca*, & en bâtir une nouvelle ici l'année ſuivante. Il fut donc réſolu que nous attendrions l'arrivée du Prêtre de *Paratounca :* le Sergent nous avertit que ce Prêtre étoit le ſeul homme en état de nous répondre, & il nous conſeilla de l'envoyer chercher. Il ajouta en même temps, qu'il alloit détacher un Exprès à *Bolcheretsk*, afin d'inſtruire de notre retour le Gouverneur de la Province. Le Capitaine Gore écrivit au Gouverneur ; il le pria de nous faire parvenir ſeize bêtes à cornes le plus promptement poſſible. Le Gouverneur ne ſavoit d'autre langue que le Ruſſe, & le Sergent à qui nous fîmes comprendre ce que nous demandions, ſe chargea volontiers de donner l'explication de notre lettre.

» Quoique l'aſpect du *Kamtchatka* fût moins ſtérile que lors de notre premiere relâche, la ſanté des Ruſſes ne nous parut pas avoir profité du retour de la belle ſaiſon. Ils obſerverent de leur côté, il eſt vrai, que nous étions dans le même cas ; & comme ils ne ſembloient pas plus diſpoſés que nous, à écouter avec plaiſir des remarques ſur les mauvaiſes mines, nous ne manquâmes pas d'attribuer mutuellement cet effet, à la teinte fleurie & animée du pays, qui produi-

ſoit un air de pâleur & de mort ſur nos viſages.

» L'éruption du volcan qui avoit été ſi forte, lorſque nous ſortîmes de la Baie, n'avoit point cauſé ici de dommage : cependant des pierres de la groſſeur d'un œuf d'oie, étoient tombées à l'*Oſtrog*. 1779. Août.

» Le 25 au matin, le Capitaine Gore expédia les nouvelles commiſſions que la mort de M. Clerke rendoit néceſſaires : il prit le commandement de la *Réſolution ;* il me donna celui de la *Découverte*, & M. Lanyan, Aide du *Maſter* de la *Réſolution*, qui avoit déjà ſervi en cette qualité, à bord de l'*Aventure*, lors du ſecond Voyage de M. Cook, obtint la Lieutenance qui vaquoit. Cette promotion produiſit les arrangemens que voici : les Lieutenans Burney & Rickman quitterent la *Découverte ;* ils furent inſtallés premier & ſecond Lieutenans de la *Réſolution*, & M. W anſon fut nommé premier Lieutenant de la *Découverte*. Le Capitaine Gore me permit d'emmener ſur la *Découverte*, quatre *Midshipmen* qui m'étoient utiles pour les calculs aſtronomiques, & dont les ſecours me devenoient d'autant plus néceſſaires, que nous n'avions pas les *éphémérides* de cette année. M. Bayly vint me remplacer ſur la *Réſolution*, afin qu'on pût continuer les obſervations aſtronomiques ſur les deux vaiſſeaux. Nous reçûmes le même jour la viſite du 25.

1779. Août.

Pope Romanoff Vereshagen, ou du digne Prêtre de *Paratounca*. La douleur qu'il témoigna de la mort de M. Clerke, fit honneur à ſon cœur : il confirma ce que nous avoit dit le Sergent, ſur le déplacement de l'Egliſe, & il ajouta qu'on préparoit les bois ; mais il laiſſa au Capitaine Gore, le choix de *Paratounca*, ou du lieu deſtiné à la nouvelle Egliſe, dans l'*Oſtrog* de *Saint-Pierre & Saint-Paul.*

» Les glaces, ainſi qu'on l'a déjà remarqué, avoient cauſé beaucoup de dommage à la *Découverte*, & particuliérement le 23 Juillet : & on s'occupa du ſoin de la radouber.

» La ſaiſon étant ſi avancée, je craignis que des délais, ou des empêchemens de la part de mon vaiſſeau, ne nuiſiſſent au projet qu'avoit le Capitaine Gore de faire de nouvelles découvertes, & j'ordonnai d'enlever ſeulement la portion de doublage abſolument néceſſaire, pour réparer les avaries que nous avoit cauſées la glace. Je pris cette réſolution, de peur de découvrir une quantité plus grande de bordage en mauvais état ; je jugeai qu'il valoit mieux le laiſſer tel qu'il étoit, que de le remplacer par du bouleau vert, que j'aurois peut-être de la peine à trouver. Tout mon équipage étoit alors occupé, afin que nous fuſſions prêts à appareiller, lorſque les Charpentiers auroient achevé leur travail. Je chargeai

quatre de mes gens de pêcher du ſaumon : ils en prirent une quantité conſidérable, & nous le jugeâmes d'une excellente qualité : outre ce qu'il en falloit pour la conſommation des deux bâtimens, nous en ſalions près d'une barrique par jour. Les convaleſcens, au nombre de quatre, cueilloient des légumes, & faiſoient la cuiſine des Détachemens employés à terre. On débarqua auſſi notre poudre, afin de la ſécher. La *Réſolution* & la *Découverte* convertirent en huile la graiſſe de cheval marin, que nous avions embarquée durant notre campagne au Nord : nous avions alors un beſoin indiſpenſable d'huile, car notre proviſion de chandelles étoit épuiſée depuis long-temps. La réparation des futailles donna beaucoup de beſogne aux Tonneliers, & les deux équipages furent occupés juſqu'au 28 : les Charpentiers continuerent alors leurs travaux ; mais on laiſſa aux autres l'après-dînée de ce jour, afin qu'ils puſſent laver leur linge, mettre leur garde-robe un peu en ordre, & paroître, avec quelque décence, à la cérémonie du lendemain.

1779. Août.

28.

» Nous célébrâmes les funérailles du Capitaine Clerke le lendemain, dans l'après-dînée : les Officiers & les Equipages des deux vaiſſeaux ſuivirent le corps juſqu'à la foſſe, tandis que la *Réſolution* & la *Découverte* tiroient des coups

29.

1779. Août. de canon de minute en minute : quand le service fut fini, les Soldats de Marine firent trois décharges générales. M. Clerke fut enterré au-dessous d'un arbre, sur une élévation qu'offre la vallée située au côté septentrional du havre, & où sont établis l'hôpital & les magasins des Russes : le Capitaine Gore, d'après les raisons indiquées plus haut, ne crut pas pouvoir choisir un emplacement plus conforme à la derniere volonté de M. Clerke, &, selon ce que nous dit le Prêtre de *Paratounca*, le tombeau doit se trouver un jour au centre de la nouvelle Eglise. Ce respectable Pasteur se tint durant la procession, à côté de celui de nos Messieurs qui lut les prieres des morts : tous les Russes de la garnison étoient rassemblés, & ils accompagnerent le convoi avec beaucoup de respect & de recueillement.

3 7bre. » Un Enseigne arriva le 3 Septembre de *Bolcheretsk* : cet Officier apporta à M. Gore une lettre du Capitaine Shmaleff, Gouverneur du *Kamtchatka*. Le Sergent la lut, & il nous dit que le Gouverneur avoit donné des ordres pour qu'on nous amenât les bêtes à cornes dont nous avions besoin ; que nous les recevrions dans peu de jours, & que M. Shmaleff ne tarderoit pas à venir nous voir ; qu'il se mettroit en route immédiatement après l'arrivée d'un sloupe d'*Ochotsk*, attendu chaque jour. L'Enseigne arrivé de la Ca-

pitale du *Kamtchatka*, étoit fils de M. Synd, qui avoit commandé une expédition entre l'*Asie* & l'*Amérique*, faite onze années auparavant, & qui résidoit alors à *Ochotsk* ; il nous avertit qu'il venoit prendre nos ordres, & veiller à ce qu'on nous fournît toutes les choses qui nous seroient nécessaires; qu'il demeureroit avec nous jusqu'au moment où le Gouverneur de la Province pourroit partir de *Bolcheretsk* ; qu'il s'en retourneroit alors, afin que la garnison ne fût pas sans Officier. Mes Détachemens qui se trouvoient à terre, revinrent à bord le 5, & je les employai à gratter le fond du vaisseau, & à embarquer huit barriques de bardeaux, qui devoient servir de lest. Nous allions trouver des peuples, dont l'accueil dépendroit, selon toute apparence, de l'air plus ou moins imposant que nous aurions, & deux de nos canons déposés dans la partie de la cale, qui est en avant de la grande écoutille, furent placés sur le pont.

1779. Septemb. 5.

» La *Résolution* s'échoua le 8, afin de réparer quelques dommages que les glaces avoient causés à son taille-mer, & nos Charpentiers allerent aider les siens. 8.

» Nous commençâmes à-peu-près à cette époque, à faire bouillir une espece de petit pin qui croît ici en grande abondance ; nous crûmes que cette décoction pourroit nous servir dans la

1779. Septemb. suite à brasser de la biere, & que nous viendrions à bout de nous procurer, à *Canton*, du sucre ou de la melasse. J'étois sûr d'ailleurs que ce seroit un bon antiscorbutique, & je désirois d'autant plus embarquer une quantité considérable de cet article, que la plupart des antiscorbutiques, dont on avoit pourvu mon vaisseau en *Angleterre*, se trouvoient consommés ou gâtés.

10. » Le 10, au matin, les canots des deux vaisseaux remorquerent une galiote Russe d'*Ochotsk*, qui se montroit à l'entrée du Havre. Ce bâtiment étoit en route depuis trente-cinq jours, & du haut du fanal, on l'avoit vu, quinze jours auparavant, louvoyer pour gagner l'embouchure de la Baie : il avoit envoyé à terre la seule embarcation, pour y chercher de l'eau dont l'Equipage commençoit à avoir grand besoin : le vent ayant fraîchi, cette embarcation fit naufrage à son retour, & la galiote rejetée dans la haute mer, avoit souffert extrêmement.

» Elle portoit cinquante Soldats avec leurs femmes & leurs enfans, & plusieurs autres passagers : elle avoit d'ailleurs vingt-cinq hommes d'équipage, en sorte qu'il se trouvoit plus de cent personnes à bord. C'étoit beaucoup pour un bâtiment de quatre-vingts tonneaux, aussi chargé de vivres & de munitions. Cette galiote

& le floupe que nous vîmes ici au mois de Mai, avoient la forme des dogres Hollandois. Peu de temps après qu'elle eut jeté l'ancre, nous reçûmes la visite d'un *Put-Parouchich*, ou d'un Sous-Lieutenant, qui venoit prendre le commandement de la Ville de *Saint-Pierre & Saint-Paul*. Nous comprîmes qu'une partie des Soldats devoit renforcer la garnison, & l'on débarqua deux pieces de campagne, pour ajouter à la défense de ce lieu. Nous jugeâmes que notre premiere relâche avoit attiré l'attention du Gouverneur de la *Sibérie*, sur la foiblesse de la Place, & l'honnête Sergent me dit, en levant les épaules d'une maniere énergique, que puisque nous avions trouvé moyen d'y aborder, d'autres peuples qui n'auroient pas les mêmes intentions, pourroient suivre notre exemple.

1779. Septemb.

» La *Résolution*, qui avoit réparé ses dommages, se remit à flot le lendemain; &, dans le cours de la journée, nous tirâmes de la galiote une petite quantité de poix, de goudron, de cordages & de fil : la toile étoit la seule chose que nous demandassions; mais il y en avoit peu dans les magasins, & on ne put nous en fournir. Nous reçûmes aussi 13,782 livres de fleur de farine. 11.

» Jusqu'ici, nous avions eu un temps toujours sec, mais il survint une forte pluie accompagnée

de grosses rafales, qui nous obligerent d'amener les vergues & les mâts de hune.

1779. Septemb. 12. » Le 12 fut un Dimanche, & on laissa reposer les Equipages; mais le mauvais temps trompa nos espérances & empêcha nos gens de cueillir des baies, qui croissent en grande quantité sur la côte : ils se livrerent à terre à d'autres amusemens. Le même jour, l'Enseigne Synd nous quitta pour retourner à *Bolcheretsk*, avec plusieurs des Soldats qui étoient venus sur la galiote. Il n'eut d'autre table que la nôtre durant son séjour au Havre de *Saint Pierre & Saint Paul*. Par égard pour l'homme dont il tenoit le jour, nous le regardions comme notre frere, & nous le traitâmes avec l'affection que méritoit un individu de la famille des Navigateurs qui ont entrepris des découvertes.

» Nous avions admis le Sergent à notre table, parce qu'il étoit Commandant de la Place, parce qu'il avoit d'ailleurs de la vivacité & de l'intelligence, & qu'il comprenoit mieux qu'aucun autre le petit nombre de mots Russes que nous avions appris. L'Enseigne Synd avoit eu la politesse d'y consentir, mais à l'arrivée du nouveau Commandant, le Sergent fut disgracié, & on ne lui permit plus de s'asseoir en présence de ses Officiers. Nous avions bien envie de demander cette grace pour lui, mais nous jugeâmes qu'elle

étoit incompatible avec la discipline des Russes.

» L'arrimage se trouva fini le 15 : nous avions embarqué le bois & l'eau qui nous étoient nécessaires, & en vingt-quatre heures nous pouvions appareiller. Il faut cependant observer que le bétail n'étoit pas encore arrivé de *Verchney*, & comme nous avions sur-tout besoin de viande fraîche, que cet article étoit presque indispensable pour la santé des Equipages, nous ne pouvions songer à partir sans l'avoir reçu. Tout annonçoit le beau temps : nous crûmes devoir profiter de cet intervalle pour prendre quelques récréations à terre, & nous instruire un peu de l'état du pays. Le Capitaine Gore proposa une chasse de l'ours, & nous adoptâmes son idée avec empressement.

1779. Septemb. 15.

» Voulant laisser un jour de repos à Hospodin Iwaskin, gentilhomme Russe, qui devoit être de la chasse, qui résidoit ordinairement à *Verchney*, & qui étoit arrivé le 15, nous ne partîmes que le 17. Le Major Behm l'avoit prié de se rendre auprès de nous lorsque nous serions de retour au Havre de *Saint Pierre & Saint-Paul*, & de nous servir d'interprete ; ce qu'on nous avoit dit de lui nous donnoit un grand désir de le voir.

17.

» Sa famille avoit eu un état considérable en *Russie*. Fils d'un Général au service de la Czarine,

1779. Septemb. élevé en *France* & en *Allemagne*, il avoit été Page de l'Impératrice Elifabeth, & Enfeigne de fes Gardes. On lui donna le *Knout* à l'âge de feize ans; on lui fendit le nez & on l'exila d'abord en *Sibérie*, & enfuite au *Kamtchatka* où il fe trouvoit depuis trente-un ans. Il étoit d'une haute taille & très-maigre; des rides profondes fillonnoient fon vifage, & quoiqu'il n'eût que cinquante-fix ans, toute fa figure annonçoit la décrépitude.

» Nous fûmes très-affligés de ce qu'il avoit complétement oublié l'Allemand & le François; il ne pouvoit conftruire une phrafe, & il ne comprenoit qu'avec peine ce que nous lui difions dans l'une ou l'autre de ces langues. Nous perdîmes ainfi une occafion favorable qui devoit nous procurer de nouvelles informations fur le *Kamtchatka*. Nous avions d'ailleurs efpéré que le récit de fon hiftoire nous cauferoit un grand plaifir : car il eft vraifemblable qu'il n'auroit pas craint de la raconter à des étrangers qui pouvoient lui rendre de petits fervices, & qui furement ne devoient avoir aucune raifon d'abufer de fa confiance. Les Ruffes établis ici ne favoient point la caufe de fon exil, mais ils penfoient généralement qu'il avoit commis un délit très-grave : ils le croyoient d'autant plus, que depuis l'avénement au trône de l'Impératrice actuelle,

deux ou trois Gouverneurs du *Kamtchatka* s'étoient efforcés d'obtenir son rappel; mais loin de réussir dans leurs sollicitations, ils n'avoient pas même pu faire changer le lieu de son bannissement. Il nous dit qu'il avoit passé vingt ans sans manger de pain; qu'on ne lui avoit accordé des subsistances d'aucune espece durant cet intervalle, & qu'il avoit vécu parmi les Kamtchadales, du produit de ses pénibles chasses; qu'il obtint ensuite une modique pension, & que sa position avoit commencé à être infiniment plus douce après l'arrivée du Major Behm. Ce respectable Gouverneur lui avoit témoigné de l'intérêt, & en l'invitant souvent à sa table, il avoit engagé les autres Russes à le recevoir également : il avoit d'ailleurs fait porter la pension de cet infortuné à cent roubles, c'est-à-dire, à la somme que reçoivent les Officiers avec rang d'Enseigne, dans tous les domaines de l'Impératrice, excepté dans cette province, où leur solde est double. M. Behm étoit venu à bout de lui procurer la permission de demeurer à *Ochotsk*; mais songeant qu'il pourroit nous être utile lors de notre retour au Havre de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, il l'avoit engagé à nous attendre. 1779. Septemb.

» J'appris le 20, avec regret, que, durant notre absence, le vieux Put-Parouchich avoit fait infliger un châtiment corporel à notre ami 20.

1779. Septemb.

le Sergent : personne d'entre nous ne pût en découvrir la cause, mais on imagina que notre politesse envers le Sergent lui avoit donné de la jalousie. Nous avions toutes sortes de raisons de croire que l'offense, quelle qu'elle fût, ne méritoit pas une peine aussi humiliante, & nous fûmes affligés & indignés : nos liaisons avec le Sergent, & l'intérêt que nous lui témoignions, nous rendoient en quelque sorte cet affront personnel. Je n'ai pas encore dit que nous avions consulté le respectable Major Behm, sur les moyens les plus propres à rendre quelques services au Sergent qui avoit maintenu le bon ordre dans l'*Ostrog* durant notre premiere relâche, & qui, en toutes les occasions, s'étoit montré si empressé à nous être utile. Le Major, qui avoit aussi de la bienveillance & de l'amitié pour ce Bas-Officier, nous avoit conseillé d'écrire au Gouverneur-général; le Capitaine Clerke lui donna une lettre sur cet objet; il nous dit qu'il joindroit ses sollicitations aux nôtres; & au moment où nous le quittâmes, il nous parut persuadé que le Sergent obtiendroit un grade supérieur.

» Nous voulûmes attendre l'arrivée du Capitaine Shmaleff, pour faire des remontrances sur la maniere dont on avoit traité le Sergent. Ne sachant pas la langue du pays, il nous étoit

impossible

impossible d'entrer dans des discussions, & cette résolution nous parut la meilleure ; mais lorsque le *Put-Parouchich* vint nous voir, nous ne pûmes nous empêcher de lui montrer notre chagrin, & de le recevoir très-froidement. 1779. Septemb.

» Le Capitaine Shmaleff arriva le 22, & il nous quitta le 25 ; il se conduisit avec beaucoup de générosité à notre égard. Il nous montra un désir si vif de nous obliger, que nous crûmes pouvoir lui demander une petite grace pour un Kamtchadale de nos amis. Il s'agissoit de récompenser un vieux Soldat qui avoit toujours ouvert sa maison à nos Bas-Officiers, & qui leur avoit rendu mille services, ainsi qu'aux deux Equipages. M. Shmaleff souscrivit à notre demande d'une maniere très-aimable : le vieux Soldat fut nommé sur le champ Caporal (c'étoit tout ce qu'il désiroit); & on lui ordonna de venir remercier les Officiers Anglois de ce grade important. Il ne sera pas inutile d'observer que la classe inférieure des Officiers de l'armée Russe, a sur les simples Soldats un degré de prééminence que nous ne connoissons guere dans l'armée Angloise. Nous fûmes très-surpris de voir un Sergent prendre le ton de hauteur, & exiger des subalternes tout le respect qui est dû à un Officier bréveté. On peut remarquer d'ailleurs qu'il y a en *Russie* beaucoup plus de gradations de dignités que dans les 22.

1779. Septemb.

autres pays. On ne compte pas moins de quatre grades intermédiaires entre le Sergent & le simple Soldat.

» La discipline de l'armée Russe est très-rigoureuse & très-sévere, même dans les provinces les plus éloignées de la Cour : les Officiers brévetés sont assujettis à ses rigueurs comme les Soldats. S'ils commettent la plus légere faute, on les emprisonne, & on les met au pain & à l'eau : un Enseigne de nos amis nous dit, que pour avoir eu part à une querelle d'ivrogne, on l'avoit tenu trois mois au cachot, sans autre nourriture, & que depuis cette époque, il avoit de la répugnance à manger en compagnie.

» Lorsque les Naturels du pays veulent aller à la chasse des ours, ils s'arrangent pour arriver au coucher du soleil, sur les terrains que fréquentent ces animaux : ils recherchent ensuite leurs traces; ils examinent celles qui sont les plus récentes, & qui semblent indiquer la meilleure embuscade : ces traces sont plus nombreuses sur les sentiers qui menent des bois aux lacs, & parmi les joncs, les longues herbes & les fougeraies placés au bord de l'eau. Lorsque le lieu de l'embuscade est déterminé, les Chasseurs fixent en terre les béquilles, sur lesquelles ils pointent leurs fusils; ils s'agenouillent ensuite, ou ils se couchent par terre, selon que l'endroit où ils

se tiennent cachés, est plus ou moins couvert, & armés d'ailleurs d'un épieu qu'ils portent à leurs côtés, ils attendent leur proie. Ces précautions qui ont sur-tout pour objet de ne pas manquer leur coup, sont très-convenables : d'abord la poudre & le plomb se vendent si cher au *Kamtchatka*, qu'un ours ne vaut pas plus de quatre ou cinq cartouches ; & ce qui est plus important encore, si le premier coup ne met pas l'ours hors de combat, il en résulte souvent des suites funestes ; car l'ours se porte sur le champ vers le lieu d'où viennent le bruit & la fumée, & il attaque ses ennemis avec beaucoup de fureur. Il est impossible aux Chasseurs de recharger : l'animal est rarement à plus de douze ou quinze verges de distance, lorsqu'ils le tirent ; s'ils ne le renversent pas, ils saisissent à l'instant même leur épieu pour se défendre ; & s'ils ne lui portent pas un premier coup mortel, quand il fond sur eux, leur vie est en danger. Si l'ours pare le coup, (ce que la force & l'agilité de ses pattes, le mettent souvent en état de faire) & s'il se précipite sur les Chasseurs, le combat devient alors très-inégal, & ils se croient heureux, si un seul d'entre eux est tué.

1779. Septembre.

» Il y a deux époques de l'année où ce divertissement, ou plutôt ce travail, est sur-tout dangereux ; au printemps, lorsque les ours sortent

1779. Septemb.

pour la premiere fois de leurs tanieres, après avoir passé l'hiver sans prendre de nourriture; car on assure universellement ici, que ces animaux sont réduits à sucer leurs pattes durant l'hiver: ils sont spécialement redoutables à cette saison: si la gelée se trouve forte, & si la glace qui n'est pas encore rompue dans le lac, les prive de leurs moyens de subsistance, ils ne tardent pas alors à devenir affamés & féroces: ils ont l'odorat très-fin; ils sentent de loin les Kamtchadales, & ils les poursuivent; comme ils rôdent hors de leurs sentiers ordinaires, ils attaquent souvent des malheureux qui ne se trouvent pas sur leurs gardes; & quand ceci arrive, les Chasseurs du pays ne sachant point tirer au vol ou à la course, & étant toujours obligés d'avoir leurs fusils posés sur un point d'appui, il n'est pas rare de les voir dévorés par ces animaux. L'autre saison de l'année, où on ne les rencontre pas sans péril, est celle de l'accouplement.

» J'ai déjà rapporté un exemple extraordinaire de l'affection qui regne dans les familles de ces animaux. La chasse fournit un grand nombre de traits qui sont de la même espece, & non moins touchans : on m'en a cité plusieurs. Les Chasseurs mettent à profit ces observations; ils ne s'avisent pas de tirer un oursin, lorsque la mere est dans les environs : car la mere prend un

degré de fureur qui va jufqu'à la frénéfie, fi fon ourfin eft bleffé; & fi elle découvre fon ennemi, elle l'immole à fa vengeance. D'un autre côté, fi la mere eft bleffée, fes petits ne la quittent pas, lors même qu'elle eft morte depuis affez long-temps; ils continuent à fe tenir autour d'elle; ils témoignent l'affliction la plus profonde, par des mouvemens & des geftes très-expreffifs, & ils deviennent ainfi la proie des Chaffeurs.

1779. Septemb.

» Si l'on en croit les Kamtchadales, la fagacité des ours eft auffi extraordinaire, & auffi digne de remarque, que leur attachement filial ou maternel. Ils en citent mille traits. Je me bornerai à en indiquer un feul, dont les gens du pays parlent comme d'un fait très-connu. Il s'agit du ftratagême employé par les ours, pour attraper les rennes, dont le pied eft beaucoup plus léger que le leur. Ces rennes fe tiennent en troupes nombreufes; elles fréquentent fur-tout les terrains bas, & elles aiment à brouter l'herbe qui fe trouve au pied des rochers & des précipices. L'ours qui les fent de loin, les fuit jufqu'au moment où il les apperçoit; il choifit alors une pofition élevée; il s'avance avec précaution, & il fe cache au milieu des rochers, à mefure qu'il fait fes approches: quand il eft immédiatement au-deffus de ces animaux, & affez près pour remplir fon objet, il commence à détacher avec fes pattes,

1779. Septemb. des fragmens de rochers, qu'il roule au milieu des rennes placées en bas. Il n'eſſaie pas de les pourſuivre immédiatement après cette manœuvre; il ne ſe décide que lorſqu'il a eſtropié l'un des individus du troupeau; il ſe précipite alors ſur ſa proie, & ſon attaque a du ſuccès, ou elle ne réuſſit pas, ſelon la bleſſure plus ou moins forte qu'à reçue ſa victime.

» Les Kamtchadales avouent, avec reconnoiſſance, qu'ils doivent à l'ours le peu de progrès qu'ils ont fait juſqu'ici dans les ſciences & dans les arts. Ils diſent qu'ils lui doivent tout ce qu'ils ſavent de Médecine & de Chirurgie; qu'ayant remarqué l'eſpece d'herbes qu'emploie cet animal pour panſer ſes bleſſures, ou celles dont il ſe nourrit lorſqu'il devient malade ou languiſſant, ils ont appris à connoître la plupart des ſimples qui leur ſervent de remedes ou de cataplaſmes; mais ce qui eſt encore plus ſingulier, ils conviennent que les ours ſont auſſi leurs maîtres de danſe. La vérité de cette aſſertion eſt même ſenſible, car la danſe de l'ours des Kamtchadales repréſente exactement chacune des attitudes, & chacun des geſtes de cet animal : ſes pas & ſes mouvemens ſe trouvent dans toutes leurs autres danſes, & c'eſt ce qu'ils en eſtiment le plus.

» Il ne nous arriva rien juſqu'au 30, qui mérite

30. d'être raconté. Le Capitaine Gore alla le 30 à

Paratounca, afin de placer dans l'Eglise un écusson préparé par M. Webber, avec une inscription qui indique l'âge & le rang de M. Clerke, & l'objet de l'expédition qu'il commandoit au moment de sa mort. Le Capitaine Gore cloua aussi sur l'arbre, au-dessous duquel M. Clerke est enterré, une planche qui offre à-peu-près les mêmes mots. La *Résolution* & la *Découverte* furent remorqués le 2 Octobre, hors du havre.

1779. Septemb.

2 8.bre

» Les bêtes à cornes que nous attendions de *Verchney* arriverent la veille de notre sortie du havre, & le Capitaine Gore résolut de prolonger notre relâche de cinq ou six jours, afin que nos Equipages pussent manger de la viande fraîche, & recueillir ainsi tous les avantages possibles de ce supplément de vivres, que nous desirions si fort. Ce délai ne fut pas mal employé. On répara de plus en plus les embarcations, les pompes, les voiles, & les agrès des deux vaisseaux. Je brassai assez de bierre pour en servir quinze jours à mes gens, & j'ajoutai dix barriques de forte essence de *spruce*, à la quantité que nous en avions déjà. Cette provision étoit d'autant plus utile, qu'excepté un petit nombre de bouteilles laissées en réserve pour les cas de nécessité, on servoit alors la derniere barrique de liqueurs spiritueuses.

» L'anniversaire de la naissance de l'Impératrice

1779. Octobre. 3. de *Russie* tomba le 3, & nous étions bien disposés à célébrer cette fête. Le capitaine Gore invita à dîner le Prêtre de *Paratounca*, Iwaskin, & le Sergent, & nous régalâmes d'ailleurs les Bas-Officiers de la garnison, les deux Toions de *Paratounca*, ceux de *Saint-Pierre & Saint-Paul*, & les autres Kamtchadales les plus distingués dans le canton. Tous les Naturels indistinctement, furent admis à la table des Matelots: on servit à chacun de nos gens, une livre de bon bœuf, & du *grog* qu'on fit avec le reste de nos liqueurs spiritueuses. Nous tirâmes vingt-quatre coups de canon; & vu la portion des domaines de la Czarine où nous nous trouvions, la fête ne fut pas indigne d'une Souveraine si renommée & si magnifique.

5. » Le 5, nous reçûmes de *Bolcheretsk* une nouvelle provision de thé, de sucre & de tabac. Le Capitaine Shmaleff avoit rencontré ce présent que nous envoyoit sa femme; il nous écrivit que le sloupe étant arrivé d'*Ochotsk* durant son absence, Madame Shmaleff, qui s'intéressoit beaucoup à nous, avoit détaché tout de suite un Courrier: il nous prioit d'accepter ces bagatelles de la part de sa femme.

» Nous nous portâmes vers l'embouchure de
8. la Baie, le 8 au matin, & nous reprîmes à bord tous les canots; mais le vent ayant tourné

au Sud, nous ne pûmes aller plus loin, & nous fûmes obligés de mouiller par dix brasses, l'*Ostrog* nous restant directement au Nord à une demi-lieue. 1779. Octobre.

» Nous démarrâmes de nouveau le 9, à quatre heures du soir; & tandis qu'on relevoit avec peine ma derniere ancre, on me dit que le Tambour des Soldats de Marine s'étoit échappé du canot, envoyé à la bourgade; qu'on l'avoit vu avec une femme Kamtchadale qui lui avoit inspiré beaucoup d'affection, & qu'elle l'avoit solicité souvent de demeurer dans le pays. Quoique cet homme nous fût inutile depuis long-temps, parce qu'il avoit au genou une enflure qui ne lui permettoit pas de marcher, je sentis qu'il deviendroit à charge aux Russes & à lui-même, & ses infirmités me déciderent de plus en plus, à ne pas appareiller sans lui. Je priai donc le Sergent d'envoyer des Détachemens de Soldats à la poursuite du Déserteur: quelques-uns de nos Matelots allerent le chercher à un endroit des environs, où il se retiroit communément, & où ils le trouverent avec sa maîtresse. On le ramena, & je suivis la *Résolution* hors de la Baie «. 9.

M. King a fait une description très-détaillée de *Kamtchatka*, & des remarques sur les Isles *Kou-*

1779. Octobre. *riles*, le pays des *Koriaques* & celui des *Tschutsky*; mais on a parlé avec beaucoup d'étendue du *Kamtchatka*, des *Kouriles*, du pays des *Koriaques*, des *Tschutsky* à la fin du 17.e & au commencement du 18.e volume de cet ouvrage, & nous supprimerons ici cette partie du Troisieme Voyage de Cook. Les deux vaisseaux se trouverent hors de la Baie d'*Awatska* le 9 Octobre 1779.

» Nos instructions, dit M. King, avoient prévu qu'il nous seroit peut-être impossible de passer de la Mer Pacifique, dans l'Océan Atlantique : dans ce cas elles autorisoient le Commandant du Voyage à revenir en *Angleterre* par la route qu'il croiroit la plus utile aux progrès de la Géographie ; & le Capitaine Gore demanda aux Officiers principaux leur opinion par écrit, sur la meilleure maniere d'exécuter cet ordre de l'Amirauté. Le résultat de nos avis, qu'il eut la satisfaction de trouver unanimes, & absolument d'accord avec le sien, fut que le délabrement des vaisseaux, des cordages & des voiles, & l'approche de l'hiver, rendoient dangereuse pour nous la navigation de la mer située entre le *Japon* & l'*Asie*, qui, en d'autres circonstances, nous auroit offert un vaste champ de découvertes; qu'il étoit à propos de nous tenir à l'Est du *Japon*, & avant d'atteindre le travers de ses

côtes, de longer les *Kouriles*, & d'examiner plus en détail les Isles situées près de la bande 1779. Octobre.
septentrionale du *Japon*, qu'on dit d'une grandeur considérable, & indépendantes de la Cour de *Russie* & du Gouvernement du *Japon*. Nous sentions qu'il étoit important d'y découvrir des havres sûrs & commodes, où les Navigateurs qui reconnoîtroient ces Mers par la suite, pussent trouver un asile ; que ce seroit d'ailleurs le moyen d'établir un commerce sur les routes voisines des deux Empires. Nous proposions en outre de relever la côte occidentale des Isles du *Japon*, d'attaquer celle de la *Chine* le plutôt qu'il nous seroit possible, & de la longer jusqu'à *Macao*.

» Ce plan fut adopté, & le Capitaine Gore m'ordonna de me rendre en hâte à *Macao*, si les vaisseaux se séparoient.

» Les Lecteurs peuvent suivre sur la Carte la route des vaisseaux Anglois qui longerent les *Kouriles* & la côte du *Japon*, avant d'arriver à *Macao*. Cette traversée a été utile à la Géographie & à la Navigation ; mais le plan de cet Ouvrage, ne nous permet pas d'entrer ici dans des détails. Nous observerons seulement que malgré la fatigue des Equipages & le délabrement de la *Résolution* & de la *Découverte*, le Capitaine Cook, dont l'ardeur n'étoit ralentie ni

1779. Octobre.

par les obstacles, ni par la multitude de ses découvertes, auroit achevé, s'il eût vécu, la reconnoissance de toute cette partie du Globe; qu'il auroit relevé la position de toutes les Isles situées entre le *Kamtchatka* & l'*Amérique*, & au Nord du *Japon;* que pénétrant ensuite entre le *Japon* & la côte d'*Asie*, il auroit relevé aussi la côte de *Tartarie* & celle de la *Corée*, depuis le fleuve *Amur* jusqu'au golfe de *Wanghai*; mais nous annonçons avec plaisir que M. de la Peyrouse, qui vient de partir avec les vaisseaux l'*Astrolabe* & la *Boussole*, de *Brest*, est chargé de ce travail important; & que les lumieres & le zele de ce brave Officier ne laisseront vraisemblablement rien à désirer sur cet article de ses instructions, non plus que sur les autres grandes opérations qui font l'objet de son Voyage autour du Monde «.

2 Déc. La *Résolution* & la *Découverte* arriverent le 2 Décembre dans le Havre de *Macao*, après avoir découvert par 24^{d} 48′ de latitude & 141^{d} 12′ de longitude, une Isle nouvelle à laquelle M. Gore donna le nom d'*Isle de Soufre*, & deux autres qui gisent aux environs de celle-là.

Relâche à Macao, *& récit des opérations.*

» LE Capitaine Gore me chargea le soir d'aller à terre faire une visite au Gouverneur Portugais,

& réclamer ses secours au sujet des rafraîchissemens dont nous avions besoin : il crut que de cette maniere, nous acheterions des vivres à meilleur compte. J'emportai un état des munitions navales néceſſaires à nos deux vaiſſeaux ; je voulois me rendre tout de suite à *Canton*, & m'adreſſer à ceux des Employés de notre Compagnie des *Indes*, qui résidoient dans cette Ville. Dès que je fus arrivé à la citadelle, le Major me dit que le Gouverneur étoit malade & hors d'état de voir personne ; mais que les Portugais nous donneroient toutes les facilités qui dépendroient d'eux. Je jugeai que cette bonne volonté ne produiroit pas de grands effets, parce que les Portugais sont à la merci des Chinois, même pour leur subsistance. La premiere réponse du Major me prouva aſſez à quel point la puiſſance de sa Nation est tombée dans ce pays ; car lorsque je l'eus instruit de mon projet de me rendre tout de suite à *Canton*, il me dit qu'il n'oseroit pas me fournir un bateau sans en avoir obtenu la permiſſion du *Hoppo*, ou de l'Officier des Douanes, & qu'il falloit pour cela s'adreſſer au Vice-Roi de *Canton*.

1779. Décemb.

» Pour juger du chagrin que me causa ce délai inattendu, il faudroit sentir avec quelle extrême impatience nous désirions depuis si long-temps savoir des nouvelles d'*Europe*. Les hommes très-

1779. Décemb.

occupés d'un objet, négligent fouvent les moyens de l'obtenir, les plus aifés & les plus fimples; c'eft ce qui m'arriva : j'avois repris triftement le chemin des vaiffeaux, lorfque l'Officier Portugais, qui m'accompagnoit, me demanda fi je ne verrois pas les Anglois établis à *Macao :* je n'ai pas befoin de dire avec quel tranfport je profitai de fon idée, & je ne décrirai point ces mouvemens d'efpoir & de crainte, ce mélange de curiofité & d'inquiétude que j'éprouvai, tandis que nous nous rendîmes à la maifon d'un de mes compatriotes.

» L'Anglois auquel on m'adreffa, ne put guere répondre aux queftions que je lui fis fur les intérêts particuliers de mes camarades ou fur les miens; mais les événemens publics qui étoient furvenus depuis notre départ, accablerent mon efprit brufquement, & tous à la fois, & m'ôterent prefque la faculté de réfléchir. Nous causâmes plufieurs jours à bord de ce que j'avois appris : nous femblions chercher, dans le doute & l'incertitude, ce foulagement & ces confolations, que la réalité des malheurs de l'*Angleterre* paroiffoit exclure : des fentimens fi pénibles étoient fuivis d'un vif regret de nous voir éloignés du théâtre de la guerre, où nous imaginions que le fort des efcadres & des armées de terre fe décidoit à chaque inftant.

» Les nouvelles d'*Europe* que nous venions de recevoir, nous donnerent plus de désir encore de hâter notre départ, & je m'occupai de nouveau des moyens de passer à *Canton*; mais ce fut sans effet : la difficulté venoit de la police du pays, & l'on me dit qu'un événement survenu peu de semaines avant notre arrivée, devoit l'augmenter encore. M. Panton, Commandant du *Sea horse*, frégate de 25 canons, avoit été envoyé de *Madras* ici, avec ordre de presser le payement d'une somme d'environ un million sterling, le capital & les intérêts compris, due par des Négocians Chinois de *Canton*, à des particuliers Anglois, établis aux *Indes orientales*, ou en *Europe*: cet Officier chargé de demander une audience au Vice-Roi de *Canton*, l'obtint après quelques délais, & après s'être vu contraint d'employer la menace. La réponse qu'on lui fit sur l'objet de sa mission, fut loyale & satisfaisante; mais il fut à peine parti, qu'on afficha sur la porte de toutes les maisons des Européens & dans les places publiques de la Ville, un Edit qui défendoit aux étrangers de prêter de l'argent aux sujets de l'Empereur, sous quelque prétexte que ce fût.

1779. Décemb.

» Cet Edit avoit excité de vives alarmes à *Canton*: les Négocians Chinois qui avoient souscrit la dette contre les Loix du commerce de leur pays, & qui nioient en partie la justice de

1779. Décemb.

la demande, craignirent que l'affaire ne fût portée à *Pekin*, & que l'Empereur, qui a la réputation d'un Prince juste & févere, ne les condamnât à perdre leur fortune & peut-être la vie : d'un autre côté, le comité choisi, auquel la caufe des créanciers Anglois avoit été fortement recommandée par le Préfident de *Madras*, craignoit de fe brouiller avec le Gouvernement Chinois, & de caufer par-là des pertes irréparables à la Compagnie. On me dit, en effet, que les Mandarins font toujours difpofés à arrêter notre commerce fous le plus léger prétexte ; que c'eft fouvent avec bien de la peine & jamais fans des dépenfes, que nous venons à bout de faire ôter de pareilles entraves. Ces vexations augmentent de jour en jour, & toutes les factoreries Européennes penfoient qu'elles feroient bientôt contraintes d'abandonner le commerce de ce pays, ou de fe foumettre aux outrages dont on accable les Hollandois au *Japon*.

» L'arrivée de la *Réfolution* & de la *Découverte*, à une époque fi critique, devoit produire de nouvelles alarmes, & ne voyant aucune probabilité de pouvoir me rendre à *Canton*, j'écrivis aux Supercargues Anglois : je les inftruifis des motifs qui nous avoient amenés dans le *Typa* ; je les priai de me procurer un paffe-port, & de nous faire parvenir le plutôt poffible, les munitions

dont

dont nous avions besoin & dont je leur envoyai la liste. 1779. Décemb.

» Un *Comprador* qui avoit pris des engagemens avec nous, s'étoit évadé, & il emportoit une petite somme d'argent que nous lui avions donnée pour acheter des vivres; un autre auquel nous nous adressâmes, approvisionna les deux vaisseaux durant notre relâche. Il nous envoyoit des vivres en secret la nuit, sous prétexte qu'il enfreignoit les réglemens du port; mais nous jugeâmes que tant de précautions avoient pour but d'augmenter le prix des choses qu'il nous fournissoit, ou de s'assurer les bénéfices de ce commerce, sans être réduit à en donner une portion aux Mandarins.

» Le Capitaine Gore reçut le 9, une réponse 9.
des Subrécargues Anglois établis à *Canton* : ils l'assuroient qu'ils alloient faire tous leurs efforts, & qu'ils lui procureroient, le plutôt possible, les munitions dont nous avions besoin; qu'ils enverroient un passe-port pour un de ses Officiers; mais que si nous éprouvions des retards, nous devions assez connoître le Gouvernement Chinois, pour les attribuer à leur véritable cause.

» Un Négociant Anglois, d'un de nos établissemens aux *Indes Orientales*, demanda le lendemain, au Capitaine Gore, quelques hommes 10.
dont il avoit besoin, pour conduire à *Canton* un

1779. Décemb. navire qu'il venoit d'acheter à *Macao*. M. Gore jugeant cette occasion favorable, m'ordonna de me rendre sur ce navire, avec mon second Lieutenant, le Lieutenant des Soldats de Marine, & dix Matelots. Ce n'étoit pas de cette maniere que j'aurois désiré faire le Voyage de *Canton*, mais l'époque où arriveroit mon passe-port étant incertaine, ma présence pouvoit beaucoup contribuer à l'expédition des articles que nous avions demandés, & je ne balançai pas à me rendre sur le navire. Avant de partir, je recommandai à M. Williamson de tout disposer pour l'appareillage de la *Découverte*, & de faire aux œuvres-mortes les additions & les changemens qui lui donneroient plus de moyens de se défendre. Ne voulant pas que nos observations astronomiques fussent interrompues, je chargeai du soin de les suivre, M. Trevenen, dont je connoissois le zele & les talens, & sur lequel je pouvois compter.

» Le navire que je montois sortit du havre de
11. *Macao* le 11 Décembre : après avoir fait le tour de l'extrémité méridionale de l'Isle, nous gouvernâmes au Nord ; & sur notre route, nous laissâmes à droite *Lantao*, *Dintin*, & d'autres Isles plus petites. Chacune de ces Isles, ainsi que celle de *Macao*, qui se trouve à gauche, est entiérement dénuée de bois : elles sont élevées, stériles & même désertes, car on n'y voit que

des Pêcheurs qui y vont de temps en temps. A mesure qu'on approche de la *Bocca-Tygris*, qui est à treize lieues de *Macao*, la côte de la Chine offre à l'Est des rochers blancs escarpés; les deux forts qui commandent l'embouchure de la riviere, sont précisément dans le même état qu'à l'époque du Voyage du Lord Anson : celui qui est à gauche, est un vieux château fort beau, environné d'un bocage, & il produit un effet très-pittoresque.

1779. Décemb.

» Un Officier des douanes vint ici sur notre bord : le Propriétaire du navire, craignant d'exciter des alarmes, si l'on nous découvroit, & redoutant d'ailleurs les suites de cette affaire, nous pria de nous cacher.

» La largeur de la riviere varie au-dessus des forts : les bords sont bas & aplatis, & le flot les inonde quelquefois à une assez grande distance. Le terrain, de chaque côté, est uni & coupé par des champs de riz; mais à mesure qu'on avance, il s'éleve peu-à-peu en collines d'une pente considérable, dont les flancs sont disposés en terrasses, & semés de patates douces, de cannes de sucre, d'ignames, de bananes & de cotoniers. Nous apperçûmes un grand nombre de pagodes élevées, & plusieurs Villes, dont quelques-unes nous semblerent étendues.

» Quoique *Wampu* ne soit éloigné que de neuf

1779. Décemb. 18.

lieues de la *Bocca-Tygris*, nous n'y arrivâmes que le 18 : des vents contraires & le peu de poids du navire, nous avoient retardés. *Wampu* eſt une petite Ville, en travers de laquelle les vaiſſeaux qui commercent à la Chine, mouillent, afin de prendre leur chargement. M. Sonnerat dit que, quand même la police des Chinois permettroit aux Européens de remonter juſqu'à *Canton*, la riviere n'a pas aſſez de profondeur, plus haut, pour recevoir des bâtimens très-chargés : je ne puis nier ou confirmer ce fait; mais je ſuis perſuadé qu'aucun étranger n'a pu s'en aſſurer d'une maniere poſitive. Les différentes Factoreries ont été reléguées ſur les petites Iſles qui ſont en face de la Ville; elles y ont bâti des magaſins pour les marchandiſes qu'on amene de *Canton*.

» Je m'embarquai à *Wampu*, ſur un *ſampane* ou bateau Chinois, & je pris tout de ſuite le chemin de *Canton*, qui ſe trouve environ deux lieues & demie au-delà. Ces bateaux Chinois ſont les plus propres & les plus commodes que j'aie jamais vus. Il y en a de diverſes grandeurs; leur fond eſt preſque aplati : ils ſont larges au milieu, étroits, élevés & ornés à l'avant & à l'arriere. L'endroit où s'aſſeyent les Paſſagers, eſt ſurmonté d'un toit de bambou, qu'on éleve & qu'on abaiſſe au point où l'on veut : il y

1779. Décemb.

a sur les côtés, de petites fenêtres avec des jalousies; & de belles nattes, des chaises & des tables meublent l'intérieur. On voit à l'arriere une petite idole de cire, renfermée dans une niche de cuir doré, devant laquelle se trouve un pot qui contient des flambeaux allumés; ces flambeaux sont des copeaux secs ou des mêches enduites de gomme. On paye une piastre de *Wampu* à *Canton*, pour un de ces bateaux.

» J'arrivai à *Canton* un peu après la fin du crépuscule : je débarquai à la Factorerie Angloise, où l'on fut bien surpris de me voir, & où l'on me reçut avec toutes les attentions & les politesses possibles. Le Comité choisi, étoit alors composé de M. Fith Hugh, de M. Bevan, & de M. Rapier. Ils me donnerent sur le champ l'état des munitions que nos vaisseaux de l'*Inde* pourroient me fournir : j'étois bien convaincu que les Capitaines de ces bâtimens nous céderoient tout ce qu'ils pourroient enlever sur leur approvisionnement, sans compromettre leur sureté, & sans nuire aux intérêts de la Compagnie; & j'eus bien du regret de trouver à peine sur la liste, quelques articles de cordages & de toile, choses dont nous avions sur-tout besoin. Au reste, j'eus la satisfaction d'apprendre que ces munitions étoient prêtes, & qu'on nous procureroit des vivres en vingt-quatre heures.

1779. Décemb.

Désirant abréger le plus qu'il seroit possible mon séjour à *Canton*, je priai mes Compatriotes de louer des jonques ou des bateaux pour le jour suivant, & je les avertis que je comptois partir le surlendemain : mais ils me dirent bientôt qu'une affaire pareille ne se faisoit pas si promptement à la *Chine ;* qu'il falloit d'abord obtenir une permission du Vice-Roi ; qu'il falloit une patente de l'*Hoppo* ou Officier des douanes ; qu'on n'accordoit ces graces qu'après y avoir réfléchi mûrement ; en un mot, que la patience étoit une vertu indispensable dans ce pays ; qu'ils espéroient avoir le plaisir de nous garder plus long-temps que je ne le projetois, & qu'ils tâcheroient de me rendre la Factorerie agréable.

» Je fus très-sensible à leur politesse, mais je désirai de n'en pas profiter. J'eus occasion de m'assurer par moi-même de la vérité de ce qu'ils me disoient, & du caractere défiant des Chinois. Le Lecteur se souvient qu'il s'étoit écoulé environ quinze jours, depuis la lettre adressée à la Factorerie Angloise, dans laquelle le Capitaine Gore prioit les Employés de la Compagnie d'obtenir, pour un de ses Officiers, la permission de passer à *Canton*. Les Employés s'étoient adressés à un des principaux Négocians Chinois de cette Ville ; & l'ayant intéressé en notre faveur, ils l'avoient déterminé à solliciter le passe-port auprès du

Vice-Roi. Le Chinois vint voir le Préſident, tandis que nous parlions de cet objet : il nous aſſura, d'un air enchanté, que ſa négociation avoit enfin réuſſi, & qu'un paſſe-port pour un des Officiers du navire *Larron* (ou du Corſaire), ſeroit expédié dans peu de jours. Le Préſident lui dit de ne plus s'en occuper; & il ajouta, en me montrant, L'Officier eſt arrivé. Il eſt impoſſible de décrire la frayeur que cauſa cette nouvelle au vieux Chinois : ſa tête tomba ſur ſa poitrine, & la violence de ſon agitation ébranla le ſoſa ſur lequel il ſe trouvoit aſſis. Je ne pus ſavoir s'il avoit peur de nous, qu'il regardoit comme des Pirates, ou de ſon Gouvernement : ſa vive douleur continuoit depuis quelques minutes, lorſque M. Bevan l'exhorta à ne pas ſe livrer au déſeſpoir ; il lui expliqua de quelle maniere j'étois venu de *Macao* ; il lui communiqua les motifs de mon Voyage à *Canton*, & le déſir que j'avois d'en partir le plutôt poſſible. Cette derniere remarque parut ſur-tout lui faire plaiſir, & j'eſpérai qu'il ſeroit bien diſpoſé à hâter mon départ. Cependant, dès qu'il eut la force de parler, il nous expoſa les inévitables délais qu'eſſuieroit mon affaire; la difficulté d'avoir une audience du Vice-Roi; la jalouſie & la défiance des Mandarins ſur le but de notre relâche; & il nous apprit que l'étrange récit, fait par nous-

1779.
Décemb.

1779. Décemb.

mêmes, du but & des détails de notre expédition, avoit donné une inquiétude extraordinaire aux Madarins.

» J'attendis plusieurs jours avec impatience la réponse du Vice-Roi, & comme je n'appercevois pas que l'affaire fût avancée, je m'adressai au Commandant d'un vaisseau Anglois d'*Inde* en *Inde*, qui devoit appareiller le 25 : il m'offrit d'embarquer mes Camarades, mes Matelots & mes munitions, &, si le temps le permettoit, de mettre en panne par le travers de *Macao*, jusqu'à ce que les canots de la *Résolution* & de la *Découverte* fussent arrivés à son bord. Tandis que je délibérois sur ce que j'avois à faire, le Capitaine d'un autre vaisseau d'*Inde* en *Inde*, m'apporta une lettre du Capitaine Gore : il s'étoit engagé à nous ramener à *Macao*, & à conduire dans le *Typa*, à ses risques & périls, ce que j'acheterois à *Canton*. N'ayant plus alors d'embarras sur ce point, j'eus le loisir de m'occuper de l'achat des vivres & des munitions ; ces articles me furent livrés le 26, & on les embarqua le lendemain.

» Nous avions jugé que *Canton* seroit un lieu très-favorable pour la vente de nos fourrures ; & le Capitaine Gore m'avoit conseillé d'y apporter & d'y vendre une vingtaine de peaux de loutre, dont la plus grande partie appartenoit à la suc-

ceſſion de M. Cook & de M. Clerke. Cette commiſſion m'offrit les moyens de connoître un peu l'eſprit mercantile des Chinois. Je priai les Subrécargues de me recommander à un honnête Marchand Chinois, qui m'en offrit un prix raiſonnable du premier mot. On m'adreſſa à un membre du *hong* ou ſociété des principaux Négocians de *Canton*, lequel ſachant bien ma poſition, parut en ſentir la délicateſſe. Le Chinois m'aſſura que je pouvois compter ſur ſon intégrité, & que, dans les occaſions de cette eſpece, il ſe regardoit comme un agent, & ne ſongeoit pas à ſes intérêts. Il examina mes fourrures avec beaucoup de ſoin; il les tourna & il les retourna, & il finit par dire qu'elles ne valoient que trois cents piaſtres. D'après ce que nous les avions vendues au *Kamtchatka*, je ſentis qu'il ne m'en offroit pas la moitié de leur valeur, & je me vis obligé d'employer toutes les petites ruſes d'un homme qui veut bien vendre ſa marchandiſe. Je lui en demandai mille piaſtres; il m'en promit cinq cents; il y ajouta enſuite un préſent de porcelaine & de thé, de la valeur de cent piaſtres de plus: un moment après, il me propoſa les cent piaſtres de prime en argent: enfin il alla juſqu'à ſept cents piaſtres, & je lui dit alors que je les lui laiſſerois pour neuf cents. Nous déclarâmes ici l'un & l'autre que c'étoit notre dernier

1779.
Décemb.

1779. Décemb.

mot, & nous nous ſéparâmes : mais il revint bientôt avec un état des marchandiſes du pays, qu'il vouloit me fournir en échange : on m'avertit que ces marchandiſes auroient une valeur double de la ſomme qu'il m'avoit offerte, s'il me les livroit loyalement. S'appercevant que je ne terminerois pas l'affaire de cette maniere, il m'obſerva que nous diſputions pour deux cents piaſtres, & qu'il m'en donneroit cent de plus : j'étois fatigué de la négociation, & je reçus les huit cents piaſtres.

» Je me portois aſſez mal, & je ne murmurai pas beaucoup contre la police des Chinois, qui reſſerre dans des bornes très-étroites, la curioſité des Européens établis à *Canton*. Si ma ſanté eût été meilleure, il m'eût paru bien dur de me trouver ſous les murs d'une ſi grande Ville, remplie d'autant d'objets nouveaux pour moi, & de ne pouvoir y entrer. La deſcription que le Pere Lecomte & le Pere Duhalde ont fait de *Canton*, eſt entre les mains de tout le monde. M. Sonnerat vient d'accuſer ces Auteurs d'une exagération ridicule, & le public verra peut-être avec plaiſir, les détails ſuivans, que des Anglois de notre Factorerie, qui ont fait une longue réſidence à *Canton*, ont eu la bonté de me donner.

» *Canton*, en y comprenant l'ancienne & la nouvelle Ville, avec les Fauxbourgs, a environ

dix milles de tour. Quant à sa population, si l'on peut en juger d'après le nombre d'Habitans qu'offrent ses Fauxbourgs, je la croirois bien au-dessous de celle d'une Ville d'*Europe* de la même grandeur. Lecomte l'évalue à quinze cent mille ames, & Duhalde, à un million : M. Sonnerat dit s'être assuré qu'elle n'est pas de plus de soixante-quinze mille (*a*). Mais cet Ecrivain ne nous ayant pas fait part de son calcul, & montrant d'ailleurs contre les Chinois, toute la prévention que montrent les deux Jésuites en faveur de ce Peuple, on peut révoquer en doute son opinion. Ce que je vais dire, conduira peut-être le Lecteur à une évaluation assez exacte de la population de cette Ville de la *Chine*.

1779. Décemb.

» Il est sûr qu'une maison Chinoise occupe plus d'espace que n'en occupent ordinairement les maisons d'*Europe*; mais la proportion de quatre ou cinq à un, qu'indique M. Sonnerat, est certainement exagérée. Il faut ajouter que, dans les Fauxbourgs de *Canton*, il y a une multitude de maisons qui ne sont autre chose que les magasins des Négocians & des Marchands, dont la famille demeure dans l'intérieur de la Ville. D'un autre

(*a*) » J'ai vérifié moi-même, avec plusieurs Chinois, la » population de *Canton*, de la ville de *Tartare* & de celle de » *Battaux*, &c. «. *Voyage aux Indes*, par M. Sonnerat, *Tom. II*, *pag.* 14.

1779. Décemb.

côté, une famille Chinoiſe paroît en général compoſée de plus de monde qu'une famille Européenne. Un Mandarin a, ſelon ſon rang & ſa fortune, de cinq à vingt femmes; un Négociant en a de trois à cinq : un de ceux de *Canton* en avoit vingt-cinq, & trente-ſix enfans; mais on me le cita comme un exemple extraordinaire : un riche Marchand en a pour l'ordinaire deux, & il eſt rare que les individus des dernieres claſſes en aient plus d'une. Le nombre des domeſtiques eſt au moins double de celui que ſoudoient en *Europe* les perſonnes du même état. Si donc nous ſuppoſons une famille Chinoiſe plus conſidérable d'un tiers, & une maiſon d'*Europe* moins étendue de deux tiers, une Ville de la *Chine* n'aura que la moitié des Habitans d'une Ville d'*Europe* de la même grandeur. D'après ces données, il eſt vraiſemblable que la Ville & les Fauxbourgs de *Canton* contiennent environ cent cinquante mille ames.

» J'ai trouvé diverſes opinions ſur le nombre des *ſampanes* habitées; mais ceux qui en comptoient le moins, en ſuppoſoient quarante mille. Ils ſont amarrés en lignes, les uns près des autres; ils offrent un paſſage étroit aux embarcations qui veulent remonter ou deſcendre la riviere. La *Tygris*, à *Canton*, eſt un peu plus large que la *Tamiſe* à *Londres*; & comme elle eſt couverte

de *ſampanes* dans l'eſpace de plus d'un mille, cette évaluation ne me paroît point du tout exagérée ; ſi on la ſuppoſe exacte, le nombre des individus établis dans les *ſampanes* ſeuls, leſquels contiennent chacun une famille, doit être triple de celui que ſuppoſe M. Sonnerat dans toute la Ville.

1779. Décemb.

» Il y a cinquante mille Soldats dans la province, dont *Canton* eſt la capitale. On dit que l'intérieur & les environs de la Ville en contiennent vingt mille, & on m'en donna une preuve ; car on m'aſſura qu'à l'occaſion de quelques troubles arrivés à *Canton*, trente mille hommes prirent les armes dans l'eſpace de peu d'heures.

» Les rues ſont longues, & la plupart étroites & irrégulieres ; mais de larges pierres en forment le pavé, & en général, on les tient extrêmement propres. Les maiſons ſont de briques & à un étage ; elles renferment communément, ſur les derrieres, deux ou trois cours qui ſervent de magaſins : les appartemens des femmes qui habitent l'intérieur de la Ville, ſe trouvent dans ces lieux retirés. Il y a un petit nombre de maiſons de bois : elles appartiennent aux dernieres claſſes du peuple.

» Les maiſons des Facteurs Européens occupent un beau quai ; elles ont ſur la riviere une façade

1779. Décemb.

réguliere de deux étages ; & leur disposition intérieure est tout-à-la-fois à l'Européenne & à la Chinoise. Elles touchent à un certain nombre d'autres, qui appartiennent à des Chinois, & qu'on loue aux Capitaines de vaisseaux & aux Négocians que leurs affaires attirent à *Canton*. Comme il est défendu à tous les Européens d'y amener leurs femmes, les Subrecargues Anglois mangent ensemble, & leur table est défrayée par la Compagnie : trois ou quatre pieces forment l'appartement de chacun d'eux. Leur résidence ici, ne se prolonge guere au-delà de huit mois par année, & le service de la Compagnie les occupant presque toujours, durant cet intervalle, ils se soumettent avec plus de tranquillité aux gênes que leur impose le Gouvernement de la Chine. Les occasions publiques exceptées, ils vont faire peu de visites dans l'intérieur de *Canton*. Je pris une idée défavorable du caractere des Chinois, en apprenant qu'ils ont rencontré souvent des hommes doués de beaucoup d'esprit, de mérite, & d'une politesse aimable, dont quelques-uns ont habité quinze ans ce pays, & qu'ils n'ont jamais formé des liaisons d'amitié ou d'intimité avec eux. Les Facteurs & les Négocians étrangers sont obligés de se retirer à *Macao*, dès que le dernier vaisseau quitte *Wampu*; mais ce qui montre l'excellente police de la *Chine*,

ils laissent à *Canton* tout l'argent qu'ils possedent en especes, & on m'a dit qu'ils y laissent quelquefois cent mille livres sterlings, sans autre sureté que les sceaux des Négocians du *Hong*, du Vice-Roi & des Mandarins.

1779. Décemb.

» Durant mon séjour à *Canton*, un de mes Compatriotes me mena chez un des Chinois les plus distingués du pays. Nous fûmes reçus dans une longue salle ou galerie, à l'extrémité de laquelle il y avoit une table : une grande chaise se trouvoit derriere la table, & nous apperçûmes d'autres chaises de chaque côté, dans toute la longueur de la piece. On m'avoit averti que la politesse consiste ici, à se tenir debout aussi long-temps qu'il est possible, & je ne manquai pas de me conformer à cette étiquette ; on nous servit ensuite du thé, & des fruits confits & frais. Le personnage que nous étions venu voir, avoit beaucoup d'embonpoint, une physionomie morne, & une extrême gravité dans ses manieres ; il parloit un jargon mêlé de mots Anglois & Portugais : lorsque nous eûmes pris des rafraîchissemens, il nous montra sa maison & ses jardins, & nous nous retirâmes quand il nous eut expliqué les embellissemens qui l'occupoient.

» Voulant me soustraire aux embarras & aux délais qu'entraînoit la sollicitation d'un passeport ; voulant d'ailleurs économiser douze livres

sterlings, que devoit me coûter un *sampane*;
1779. Décemb. j'avois projeté jusqu'ici de me rendre à *Macao* sur le vaisseau d'*Inde* en *Inde*, qui s'étoit chargé d'y conduire nos vivres & nos munitions : mais deux Anglois qui avoient obtenu un passe-port pour quatre personnes, m'ayant offert deux places dans un bateau Chinois, j'en profitai, ainsi que M. Phillips, & je chargeai M. Lanyon de veiller sur les Matelots & les provisions, dont l'embarquement se trouvoit fixé au lendemain. Je fis mes adieux aux Subrécargues de notre
26. Compagnie, le 26 au soir; & je ne manquai pas de les remercier de leurs soins & de leurs attentions pour moi : je serois bien peu reconnoissant si j'oubliois de dire qu'ils eurent la bonté de me donner une quantité considérable de thé pour nos Equipages, & une collection nombreuse de papiers Anglois. Ces papiers nous furent très-agréables, car ils servirent à amuser notre impatience durant l'ennuyeuse campagne que nous avions encore à faire, & ils nous instruisirent assez bien de ce qui s'étoit passé en *Angleterre* les deux ou trois premieres années de notre
27. Voyage. Nous partîmes de *Canton* le jour suivant à une heure du matin, & nous arrivâmes
28. à *Macao* le lendemain à la même heure : nous suivîmes, à notre retour, un canal qui gît à l'Ouest de celui par lequel nous étions venus.

» Durant

» Durant mon abſence, les Chinois avoient acheté aux vaiſſeaux beaucoup de peaux de loutre de mer, & ils les avoient payées plus cher de jour en jour. Un de nos Matelots vendit ſa pacotille huit cents piaſtres : quelques fourrures de la premiere qualité, & qui étoient propres & bien conſervées, ſe vendirent cent vingt piaſtres chacune. Je ſuis perſuadé que la *Réſolution* & la *Découverte* ne tirerent pas de leurs fourrures moins de deux mille livres ſterlings en marchandiſes ou en eſpeces; & c'étoit une opinion reçue parmi nous, que les deux tiers des peaux embarquées à la côte d'*Amérique*, s'étoient gâtées, ou uſées, ou avoient été vendues au *Kamtchatka*. J'ajouterai que nous raſſemblâmes d'abord ces fourrures, ſans avoir aucune idée de leur valeur réelle; que la plupart avoient été portées par les Indiens, qui nous les céderent; que nous les conſervâmes enſuite avec peu de ſoin; qu'elles nous tinrent ſouvent lieu de couvertures de lit; que nous les employâmes à d'autres uſages, durant notre campagne au Nord, & que vraiſemblablement nous ne les vendîmes pas à la *Chine* ce qu'elles valoient : d'où il réſulte qu'une expédition à la côte d'*Amérique*, entrepriſe dans des vues de commerce, procureroit des avantages bien dignes de l'attention du Public.

1779. Décemb.

» Le déſir que montrerent nos Matelots de

1779. Décemb. retourner à la *riviere de Cook*, & de faire leur fortune avec une autre cargaiſon de peaux, parvint à un degré de fureur qui alla preſque juſqu'à la révolte; & je dois avouer que je goûtois ce projet dont l'exécution, en nous donnant des moyens de reconnoître l'Archipel du *Japon* & la côte ſeptentrionale de la *Chine*, auroit réparé les omiſſions de notre derniere campagne : au reſte, je jugeai que notre Compagnie des *Indes*, pourroit toujours remplir ce dernier objet avec ſuccès, non-ſeulement ſans dépenſe, mais avec l'eſpoir d'un bénéfice conſidérable.

» La vente de nos peaux de loutre avoit changé d'une maniere très-bizarre, les habits de nos équipages. Les jeunes Officiers & les Matelots étoient couverts de guenilles, lorſque nous arrivâmes dans le *Typa :* notre expédition excédant déjà d'une année le temps que nous avions compté demeurer en mer, tous nos habits Européens étoient uſés depuis long-temps, ou rapetaſſés avec des morceaux de fourrures, ou des ouvrages des diverſes peuplades que nous avions rencontrées ſur notre route; nous y ajoutâmes ici des lambeaux de riches étoffes de ſoie ou de coton de la *Chine*, ce qui produiſit une autre bigarrure.

30. » M. Lanyon arriva le 30, avec les munitions & les vivres, qui furent répartis ſur les deux

1779. Décemb.

vaisseaux. Le lendemain, d'après un marché fait par le Capitaine Gore, j'envoyai la maîtresse ancre de la *Découverte* à un navire d'*Inde* en *Inde*, qui nous donna des canons en échange.

» Tandis que nous mouillions au *Typa*, on me montra dans le jardin d'un de nos Compatriotes établi à *Macao*, le rocher sous lequel on dit que le Camoens composa sa lusiade. C'est un arceau élevé, qui forme l'entrée d'une grotte creusée dans la colline, située par-derriere; il est ombragé par de grands arbres; il domine sur une vaste & magnifique étendue de mer, & sur les Isles adjacentes.

1780. 11 Janv.

» Le 11 Janvier, deux Matelots de la *Résolution* déserterent avec un canot à six rames : des recherches très-suivies durant cette journée & celle du lendemain, ne nous en apprirent aucune nouvelle, & nous n'avons jamais pu savoir ce qu'ils étoient devenus : nous supposâmes que le désir de faire fortune, en retournant aux Isles & à la Côte d'*Amérique*, les avoit séduits.

» Durant notre mouillage au *Typa*, on ne nous parla point de lever des droits sur nos vaisseaux, & l'on peut en conclure que la fermeté & la bravoure du Lord Anson ont empêché les Chinois d'insister de nouveau sur ce point, qu'ils vouloient établir lors de la relâche du *Centurion*.

1780. Janvier. 12. » Nous démarrâmes, le 12 Janvier 1780, & nous mîmes en batterie nos canons qui, sur mon vaisseau, étoient au nombre de dix : nous y ajoutâmes quatre nouveaux sabords, & je pouvois tirer sept coups à chaque bordée. Le Capitaine Gore, au lieu de douze, en portoit seize; nous avions établi une forte barricade autour des œuvres-mortes de la *Résolution* & de la *Découverte*, & nous avions pris d'autres précautions pour en imposer le plus qu'il seroit possible.

» Nous jugeâmes qu'il convenoit de nous occuper de ces moyens de défense : nous avions cependant lieu de croire que la générosité de nos ennemis les rendroit superflus. Les papiers publics arrivés en dernier lieu d'*Angleterre*, à *Canton*, annonçoient qu'on avoit trouvé à bord de tous les vaisseaux de guerre François, pris en *Europe*, des ordres aux Capitaines, de laisser passer les vaisseaux de M. Cook. On nous dit aussi que le Congrès Américain avoit donné les mêmes ordres aux Officiers de sa Marine. Des lettres particulieres adressées à plusieurs des Subrécargues confirmant cette nouvelle, le Capitaine Gore crut devoir répondre à l'exception généreuse établie en notre faveur; il résolut de n'attaquer aucun des navires ou vaisseaux qu'il pourroit rencontrer, & de garder la neutralité la plus stricte jusqu'à son arrivée en *Angleterre* «.

La *Résolution* & la *Découverte* mouillerent le 20 à *Pulo Condore*. 1780. Janvier. 20.

Relâche à Pulo Condore, *& Remarques sur cette Isle.*

» Dès que nous fûmes à l'ancre, le Capitaine Gore tira un coup de canon, afin d'instruire les Naturels du pays de notre arrivée, & de les attirer sur la greve; mais cet expédient n'eut aucun succès. Des Détachemens débarquerent, le 21, de bonne heure, pour couper du bois, objet qui avoit déterminé notre Commandant à relâcher ici. Un coup de vent subit survenu dans l'après-dînée, rompit le câble de l'ancre de toue de la *Découverte*, & m'obligea d'amarrer avec l'ancre d'affourche. 21.

» Quoiqu'on eut tiré un second coup de canon, aucun des Naturels du pays ne s'étoit encore montré : le Capitaine Gore crut devoir descendre à terre, & les aller chercher, afin d'acheter tout de suite les provisions que l'Isle pouvoit fournir. Il m'ordonna, le 22 au matin, de l'accompagner : le vent soufflant alors de l'Est avec force, nous ne jugeâmes pas qu'il fût prudent de conduire nos canots à la bourgade située au côté oriental de l'Isle, & nous voguâmes autour de la 22.

1780. Janvier. pointe Nord du havre. Nous avions fait environ deux milles, le long de la côte, lorfque nous apperçûmes un chemin qui menoit à un bois, & nous débarquâmes : ayant quitté M. Gore, je pris avec moi un *Midshipman* & quatre Matelots armés, & je fuivis le fentier qui fembloit couper l'Ifle. Nous traversâmes une forêt épaiffe, & nous remontâmes une colline efcarpée, l'efpace d'un mille, & ayant traverfé de l'autre côté, un bois, à-peu-près de la même étendue, nous arrivâmes fur des terrains plats, ouverts & fablonneux, entre-mêlés de champs de riz & de tabac, & de bocages de choux palmiftes & de cocotiers : nous découvrîmes ici deux huttes placées au bord du bois, vers lefquelles nous marchâmes, & avant de les atteindre, nous vîmes deux hommes qui s'enfuirent au même inftant, malgré tous nos geftes de paix & d'amitié.

» Du moment où j'atteignis les huttes, j'y entrai feul, & j'ordonnai à ma petite troupe de fe tenir en-dehors, afin que la vue de nos armes n'épouvantât pas les Habitans. Je trouvai dans une des cabanes, un vieillard qui étoit très-effrayé, & qui fe difpofoit à prendre la fuite avec ce qu'il pourroit emporter de plus précieux; mais je parvins tellement à diffiper fes craintes, qu'il fortit, & qu'il cria à fes deux Compatriotes de revenir. Nous fûmes bientôt de bonne intelli-

1780. Janvier.

gence. Quelques ſignes, & ſur-tout une poignée de piaſtres que je lui préſentai, en montrant un troupeau de buffles, & des volailles qui rôdoient en grand nombre autour des huttes, ne lui laiſſerent aucun doute ſur le véritable objet de notre deſcente. Il m'indiqua le lieu où étoit ſituée la bourgade, & il me fit comprendre qu'on m'y fourniroit toutes les choſes dont nous avions beſoin. Les jeunes gens qui avoient pris la fuite étant revenus, le vieux Inſulaire enjoignit à l'un des deux, de nous conduire à la bourgade, dès qu'il ſe ſeroit débarraſſé d'un obſtacle que nous ne remarquions pas. A l'inſtant où nous étions ſortis du bois, un troupeau de buffles étoit accouru vers nous; ces animaux, au nombre au moins de vingt, agitoient leur tête, renifloient l'air, & pouſſoient des beuglemens horribles : ils nous avoient ſuivis juſqu'aux huttes, & ils eurent l'air de ſe ranger en bataille, à peu de diſtance. Le Vieillard nous avertit qu'il ſeroit très-dangereux pour nous de changer de place, avant qu'on les eût chaſſés dans les bois; mais nos figures les avoient tellement irrités, qu'on eut beaucoup de peine, & qu'il fallut bien du temps pour les écarter. Les deux hommes n'ayant pu en venir à bout, nous fûmes ſurpris de les voir appeler à leurs ſecours de petits garçons, qui écarterent bientôt les buffles. Nous eûmes enſuite occaſion d'obſerver qu'on emploie

1780. Janvier.

toujours de petits garçons pour conduire & assujettir ces animaux : ils les assujettissent en passant une corde dans un trou qui perce les narines du buffle; ils les frappent & ils les dirigent impunément, tandis que les hommes faits n'osent pas en approcher. Quand on nous eut délivré des buffles, on nous conduisit à la bourgade, éloignée d'un mille; le chemin étoit tracé au milieu d'un sable blanc très-profond. Elle est située près de la mer, au fond d'une Baie retirée, qui doit contenir une rade sûre durant les moussons Sud-Ouest.

» Vingt ou trente maisons bâties les unes près des autres, composent cette bourgade : il y en a six ou sept de plus, dispersées autour de la greve. Le toit, les deux extrémités, & le flanc qui regarde l'intérieur du pays, sont des roseaux, disposés d'une maniere agréable ; le côté qui est en face de l'Océan, est absolument ouvert; mais au moyen d'une sorte d'écran de bambous, les Insulaires peuvent y admettre, ou en écarter la quantité de jour & d'air qu'ils désirent. Nous remarquâmes aussi d'autres grands paravens ou cloisons, à l'aide desquels ils font plusieurs pieces séparées, de la seule chambre qui forme l'habitation.

» On nous mena à la maison la plus étendue de la bourgade : elle appartenoit au Chef, ou pour me servir du terme qu'emploient les Naturels, au Capitaine. Elle offroit à chacune de ses

1780. Janvier.

extrémités, une chambre qu'une cloison de roseau séparoit de l'espace du milieu, ouvert aux deux côtés; cette chambre étoit garnie de paravens, comme les autres habitations : elle avoit d'ailleurs un auvent qui s'avançoit de quatre ou cinq pieds au-delà du toit, & qui se prolongeoit sur toute la longueur des côtés. On voyoit aux deux bouts de la piece du milieu, des peintures chinoises, qui représentoient des hommes & des femmes dans des attitudes bouffonnes : on nous pria honnêtement de nous y asseoir sur des nattes, & on nous présenta du bétel.

» A l'aide de mon argent, & des divers objets qui se trouvoient sous nos yeux, je fis assez bien comprendre l'objet de ma mission, à un homme qui paroissoit être le principal personnage de la compagnie, &, de son côté, il ne tarda pas à répondre, d'une maniere intelligible pour moi, que le Chef ou Capitaine étoit absent, mais qu'il reviendroit bientôt, & que je ne pouvois rien acheter sans son aveu. Voulant tirer quelque parti de ce délai, nous nous promenâmes dans la bourgade, & nous n'oubliâmes pas de chercher les restes d'un Fort bâti par nos Compatriotes, en 1702 (*a*), près de l'endroit où nous étions.

(*a*) Les Anglois s'établirent à *Pulo Condore* en 1702, lorsque la Factorerie de *Chusan*, sur la côte de la *Chine*, fut détruite :

1780. Janvier.

» De retour à la maiſon du Capitaine, nous eûmes le chagrin de voir qu'il n'étoit pas encore arrivé : nous en fûmes d'autant plus affligés, que l'heure fixée par le Capitaine Gore, pour notre retour au canot, approchoit. Les Naturels nous engageoient à prolonger notre ſéjour : ils nous propoſerent de paſſer la nuit à la bourgade, & ils nous offrirent ſur cela, toutes les commodités qui dépendroient d'eux. J'avois remarqué avant notre promenade, & je le remarquai davantage à notre retour, que mon interlocuteur ſe retiroit ſouvent à une des chambres de l'extrémité de la grande maiſon ; qu'il y demeuroit quelques minutes, & qu'il venoit enſuite répondre à mes queſtions : je ſoupçonnai que le Capitaine y étoit, & qu'il ne vouloit pas ſe montrer. J'en doutai moins encore, lorſque j'entrepris de pénétrer

ils y amenerent quelques Soldats Macaſſars, qui travaillerent à la conſtruction d'un Fort ; mais la Préſidence n'ayant pas rempli ſes promeſſes à l'égard de ces Soldats, ils épierent une occaſion favorable ; &, durant la nuit, ils maſſacrerent les Anglois du Fort : ceux qui étoient en-dehors, frappés du bruit qu'entraînerent ces meurtres, gagnerent leurs bateaux ; ils manquerent eux-mêmes de périr, & après avoir ſouffert beaucoup de fatigue, de la faim & de la ſoif, ils ſe réfugierent ſur les domaines de *Johore*, où ils furent reçus avec beaucoup d'humanité. Quelques-uns d'entre eux allerent enſuite former un établiſſement à *Benjar-Maſſean*, ſur l'Iſle de *Bornéo*.

Voyez *East India directory*, pag. 86.

dans cette chambre & qu'on m'arrêta. Enfin il parut clairement que mes ſoupçons étoient bien fondés, car tandis que nous nous diſpoſions à partir, l'Inſulaire qui avoit fait tant d'allées & de venues, ſortit de cette chambre, avec un papier à la main, qu'il me donna, & je fus très-ſurpris d'y lire une eſpece de certificat en françois, donné par PIERRE-JOSEPH-GEORGE, Evêque d'*Adran*, Vicaire Apoſtolique de *Cochinchine*, &c. &c.

1780. Janvier.

» Je rendis le papier, en proteſtant que nous étions les bons amis du Mandarin ; & j'ajoutai que nous eſpérions avoir le plaiſir de le voir au vaiſſeau, afin de le convaincre de cette vérité : nous partîmes alors aſſez contens de ce qui s'étoit paſſé, mais formant beaucoup de conjectures ſur le billet écrit en françois. Trois des Inſulaires ſe préſenterent pour nous ſervir de guides ; nous acceptâmes volontiers leurs ſervices, & nous revînmes par la route que nous avions déjà faite. Le Capitaine Gore fut charmé de notre retour : notre courſe ayant duré une heure par-delà le temps fixé, il commençoit à avoir des inquiétudes, & il ſe diſpoſoit à courir après nous. Il s'étoit occupé d'une maniere utile, durant notre abſence ; ſa petite troupe avoit rempli le canot de choux palmiſtes, qui abondent dans cette Baie. Nous donnâmes à chacun de nos guides, une

1780. Janvier.

piaſtre de récompenſe, & cette petite ſomme les rendit très-heureux; nous les chargeâmes auſſi d'une bouteille de rum pour le Mandarin. L'un d'eux conſentit à venir à bord.

» Nous arrivâmes aux vaiſſeaux à deux heures après midi, & pluſieurs de nos chaſſeurs revinrent des bois; ils rapporterent peu de gibier : ils avoient cependant vu un grand nombre d'oiſeaux & de quadrupedes, quelques-uns deſquels ſeront indiqués plus bas.

» Un *pros* monté par ſix hommes, partit de l'extrémité ſupérieure du havre, & rama vers les vaiſſeaux, à cinq heures du ſoir : un homme d'un maintien décent, & d'une phyſionomie agréable, ſe préſenta au Capitaine Gore d'une maniere aiſée & polie, & nous en conclûmes qu'il avoit vécu ailleurs que dans cette Iſle. Il apportoit encore le billet écrit en françois, dont j'ai parlé plus haut, & il nous apprit qu'il étoit le Mandarin indiqué dans ce papier. Il dit quelques mots Portugais; mais perſonne de nos équipages ne ſachant cette langue, nous fûmes obligés d'avoir recour à un Noir qui ſe trouvoit ſur notre bord, & qui parloit le Malais, langue générale de ces Inſulaires.

» Après quelques queſtions de notre part, il nous déclara qu'il étoit Chrétien, & qu'il avoit été baptiſé ſous le nom de Luc; qu'on l'avoit

fait partir au mois d'Août de *Sai-gon*, Capitale de la *Cochinchine*, & que depuis cette époque, il attendoit à *Pulo Condore*, des vaisseaux François qu'il devoit conduire dans un bon port de la *Cochinchine*, éloigné d'un jour de navigation. Nous l'avertîmes que nous n'étions point François, mais Anglois, & nous lui demandâmes s'il ne savoit pas que ces deux Nations étoient en guerre : il répondit que oui, & il nous fit entendre que l'objet de sa mission, étoit de servir de Pilote aux vaisseaux qui voudroient commercer avec le peuple de la *Cochinchine*, de quelque pays qu'ils fussent. Il nous montra alors un autre papier qu'il nous pria de lire : c'étoit une lettre cachetée & dont voici la suscription : » Aux » Capitaines de tous les vaisseaux Européens qui » relâcheront à *Condoro* «. Nous craignîmes d'abord qu'elle ne fût destinée aux vaisseaux François en particulier ; mais comme elle paroissoit adressée à tous les Capitaines Européens, & que Luc nous exhortoit à la lire, nous rompîmes le cachet, & nous la trouvâmes écrite par l'Evêque qui avoit signé le certificat. Elle étoit conçue à-peu-près en ces termes : » Des nouvelles ré» centes d'*Europe*, nous donnant lieu d'espérer » qu'un vaisseau arrivera bientôt à la *Cochinchine*, » nous avons déterminé la Cour à envoyer » à *Pulo Condore*, le Mandarin, porteur de

1780. Janvier.

1780. Janvier.

» cette lettre, pour y attendre l'arrivée du bâtiment. Si ce vaiſſeau y relâche en effet, le Capitaine peut nous inſtruire de ſon arrivée par le porteur, ou ſe fier au Mandarin qui le conduira dans un port de la *Cochinchine* bien abrité, & éloigné de *Condore* d'un ſeul jour de navigation. S'il veut demeurer à *Condore* juſqu'au retour de l'Exprès, on lui enverra des interpretes, & tous les ſecours qu'il aura demandés. Le Capitaine doit ſentir qu'il ſeroit inutile d'entrer dans de plus grands détails «. Elle avoit la même date que le certificat, & nous le rendîmes à Luc, ſans en prendre de copie.

» Cette lettre & la converſation du Mandarin, nous firent penſer que Luc attendoit un vaiſſeau François; nous vîmes en même temps qu'il ſeroit bien aiſe de ne pas perdre le fruit de ſa miſſion, & qu'il ne ſe refuſeroit pas à nous ſervir de Pilote. Nous ne pûmes découvrir le but & les vues des vaiſſeaux qu'il attendoit pour la *Cochinchine*: il eſt vrai que le Negre qui nous ſervoit d'interprete, n'avoit aucune intelligence, & d'après des données ſi peu ſûres, je craindrois de tromper le Lecteur, ſi je lui expoſois mes conjectures ſur l'objet du ſéjour de Luc dans cette Iſle. Au reſte, il ajouta que les vaiſſeaux François pouvoient avoir mouillé à *Tirnon*, & fait voile de là pour la *Cochinchine*: n'en ayant point eu de nouvel-

les, il étoit à-peu-près persuadé de la justesse de sa conjecture. 1780. Janvier.

» Le Capitaine Gore s'informa ensuite des provisions que l'Isle pouvoit nous fournir. Luc dit qu'il avoit deux buffles, & qu'ils étoient à notre service ; que nous trouverions une multitude de ces quadrupedes, & qu'on nous les vendroit quatre ou cinq piastres chacun ; mais s'appercevant que M. Gore jugeoit très-modique une pareille somme & qu'il les payeroit volontiers plus cher, il finit par nous observer qu'on ne nous les céderoit peut-être pas à moins de sept ou huit piastres.

» Les bateaux plats des deux vaisseaux furent envoyés à la bourgade, le 23, dès le grand matin: 23.
ils devoient ramener à bord les buffles que nous avions donné ordre d'acheter ; mais ils furent obligés d'attendre la mer haute, seule époque de la journée où ils pussent traverser l'ouverture, qui est à l'entrée du havre. Quand le Détachement fut près de la bourgade, il trouva le ressac si fort, sur la greve, que chacune des embarcations eut une peine extrême à ramener le soir un buffle : les Officiers chargés de ce service, dirent à leur retour, que vu la violence du ressac & la fureur des buffles, il eût été dangereux de vouloir en embarquer un plus grand nombre de cette maniere. Nous en avions acheté huit, & nous ne

1780. Janvier.

ſavions alors comment les amener aux vaiſſeaux. Nous ne pouvions en tuer que ce qu'il en falloit pour notre conſommation journaliere ; car, dans ce climat, la viande ne ſe garde pas juſqu'au lendemain. Après avoir délibéré avec Luc ſur ce point, nous décidâmes que les ſix autres ſeroient amenés à travers les bois & la colline, juſqu'à la Baie où nous avions débarqué la veille, le Capitaine Gore & moi, & où le reſſac eſt moins impétueux, parce qu'elle eſt à l'abri du vent. Ce plan fut exécuté ; mais les buffles étoient ſi intraitables, & d'une force ſi prodigieuſe, que leur voyage & leur embarquement furent très-longs & très-difficiles. Pour les mener, on paſſa des cordes dans le trou de leurs narines, & autour de leurs cornes ; mais l'aſpect de nos gens les ayant irrités de nouveau, ils devinrent ſi terribles, qu'ils renverſerent les arbres, auxquels nous fûmes obligés ſouvent de les attacher. D'autres fois, ils déchirerent le cartilage de leurs narines, & ils s'échapperent. Nos Matelots auroient eſſayé vainement de les rattraper, ſans le ſecours de quelques petits garçons qui vinrent à bout d'approcher de ces animaux, & qui avec des careſſes, ne tarderent pas à appaiſer leur fureur. Lorſqu'enfin les buffles furent arrivés ſur la greve, le ſecours des petits garçons fut encore indiſpenble ; ils entrelacerent de cordes les jambes de ces

animaux,

animaux, & ils vinrent à bout de les renverser par terre ; nous pûmes alors les traîner dans les canots. On a lieu de s'étonner de la douceur, & même de l'affection que montrent les buffles devant de petits enfans ; mais ce qui n'est pas moins singulier, ils n'eurent pas été vingt-quatre heures à bord, qu'ils devinrent très-apprivoisés. Je gardai long-temps un mâle & une femelle, & ils jouoient avec les Matelots : croyant qu'une race si forte & si grosse, & dont quelques individus pesoient sept quintaux, seroit une acquisition précieuse, je voulois les conduire en *Angleterre* ; mais une blessure incurable que reçut l'un de ces buffles, vint s'opposer à mes vues.

1780. Janvier.

» L'embarquement des buffles ne fut terminé que le 28 : au reste, nous n'eûmes pas lieu de regretter le temps qu'employa ce service ; car on avoit découvert, dans l'intervalle, deux puits d'une excellente eau douce, & des Détachemens avoient rempli quelques futailles, & fait du bois : de cette maniere, notre séjour dans le Détroit de la *Sonde*, où nous voulions embarquer un supplément de ces deux articles, alloit se trouver abrégé. Une division des Matelots s'occupa aussi de la pêche, à l'entrée du havre, & elle y prit une grande quantité de bons poissons : une seconde division coupoit des choux palmistes, qu'on faisoit cuire, & qu'on servoit avec la

1780. Janvier.

viande. Nous n'avions pu obtenir que très-peu de cordages à *Macao*, & il falloit travailler conftamment à la réparation de nos agrès.

» *Pulo Condore* eft élevée & montueufe, & environnée de plufieurs Ifles plus petites, dont quelques-unes fe trouvent à moins d'un mille, & d'autres à deux milles de diftance. Son nom vient de deux mots, *matays*, *pulo*, qui fignifie une ifle, & *condore*, une calebaffe, production très-abondante fur cette terre. Elle a la forme d'un croiffant, qui fe prolonge à environ huit milles au Nord-Eft de la pointe la plus méridionale; mais fa largeur n'eft nulle part de plus de deux milles.

» La richeffe de cette Ifle, relativement aux productions animales & végétales, s'eft fort accrue depuis le Voyage de Dampierre. Cet Ecrivain, & le Compilateur de l'*Eaft India Directory*, n'indiquent d'autres quadrupedes, que des cochons, qu'ils difent même très-rares, des lézards & des *guanoes*. Le *Directory* obferve, d'après le témoignage de M. Dedier, Ingénieur François, qui examina l'Ifle en 1720, qu'aucun des fruits & aucune des plantes comeftibles, fi communs dans les autres parties de l'*Inde*, ne fe trouvent ici, à l'exception des melons d'eau, de quelques patates, de petites gourdes, des ciboules, & d'une petite efpece de feve noire. Il y a maintenant

des buffles, & nous jugeâmes même, fur ce qu'on nous dit, qu'il y en a des troupeaux nombreux : nous achetâmes, des Naturels du pays, des cochons très-gras, de race chinoife. Les Naturels nous en apporterent trois ou quatre, qui ne vivoient pas dans un état de domefticité, & nos Chaffeurs nous apprirent qu'ils avoient fouvent vu, dans les bois, les traces de ces animaux : les forêts font d'ailleurs remplies de finges & d'écureuils, mais fi fauvages, que nous eûmes beaucoup de peine à les tirer. Nous diftinguâmes une efpece d'écureuil, d'un joli noir luftré, & une feconde, qui offroit des rayures brunes & blanches : on donne à celle-ci, le nom d'écureuil volant, parce qu'elle eft pourvue d'une membrane fine, qui reffemble à l'aile d'une chauve-fouris, qui fe prolonge du cou aux cuiffes, de chaque côté du ventre, & qui, s'étendant fur les jambes, fe déploie, & permet à ces animaux de voler affez loin, d'un arbre à l'autre. Les lézards étoient en grande abondance ; mais je ne fache pas que perfonne des Equipages ait vu le *guano*, ou bien un autre quadrupede plus gros qui, felon Dampierre (*a*), reffemble au *guano*.

1780. Janvier.

» Quant aux productions végétales dont *Pulo Condore* s'eft enrichie depuis le Voyage de ce Na-

(*a*) Dampierre, *Vol. I*, *pag.* 392.

1780. Janvier.

vigateur, j'ai déjà indiqué les champs de riz que nous traversâmes; nous y trouvâmes d'ailleurs des bananes, différentes especes de courge, des noix de coco, des oranges, des shaddecks, & des grenades; mais, excepté les bananes & les shaddecks, les fruits n'étoient pas abondans.

» D'après ce que j'ai déjà dit de l'Evêque d'*Adran*, il est vraisemblable que les François ont introduit ces cultures dans l'Isle, afin que leurs vaisseaux destinés pour *Cambaye*, ou la *Cochinchine*, y embarquent des rafraîchissemens. S'ils ont eu autrefois, ou s'ils ont aujourd'hui le projet de faire des établissemens sur ces parages, *Pulo Condore* est, à coup sûr, bien propre à cet objet, & même c'est d'où ils pourront nuire davantage à leurs ennemis, en temps de guerre.

» Nos Chasseurs tuerent fort peu de gibier au vol, quoiqu'il y en eût beaucoup dans les bois: un de nos Officiers rapporta cependant une poule sauvage, & ceux qui chasserent, dirent, à leur retour, qu'ils avoient entendu de toutes parts des cris de coq : ils les comparoient à ceux du coq ordinaire; mais ils les avoient trouvés un peu plus grêles. Ils avoient apperçu plusieurs de ces coqs en l'air; mais ils leur parurent extrêmement sauvages: la poule dont je viens de parler étoit tachetée & de la même forme, mais un peu moins grosse qu'un poulet parvenu à toute sa croissance. M. Sonnerat a fait une lon-

gue diſſertation, afin de montrer qu'il a indiqué le premier la patrie de cet oiſeau, ſi joli & ſi utile; & il dit, fort mal-à-propos, que Dampierre ne l'a pas rencontré ici. 1780. Janvier.

» Le terrain des environs du havre, eſt une colline élevée & continue, que des eſpeces variées de grands arbres, d'une belle forme, décorent depuis le ſommet, juſqu'aux bords de la mer. Nous remarquâmes entre autres, celui que Dampierre appelle l'arbre à goudron (*a*); mais nous n'en vîmes point de percés ſelon la méthode qu'il décrit.

» Les Habitans ſont des réfugiés de *Cambaye* & de la *Cochinchine*, & ils forment une population peu conſidérable : leur taille eſt petite, leur teint fort baſané, & ils paroiſſent foibles & d'une ſanté mal-ſaine; mais, autant que nous avons pu en juger, leur caractere a de la douceur.

» Notre relâche ſe prolongea juſqu'au 28 Janvier; & le Mandarin nous demanda, lors de notre départ, une lettre de recommandation pour les Capitaines des vaiſſeaux qui mouilleroient ici: le Capitaine Gore la lui donna avec un préſent aſſez conſidérable. Il lui donna auſſi une lettre & une lunette pour l'Evêque d'*Adran*: il le pria d'offrir à l'Evêque, cette lunette, comme un témoignage de notre reconnoiſſance. 28.

(*a*) Dampierre, *Vol. I, pag.* 390.

1780. Janvier. » Le Havre de *Pulo Condore* gît par 8^d 40′ de latitude Nord. Sa longitude, est de 106^d 18′ 46″ Est «.

La traversée de *Pulo Condore* en *Angleterre* ne pouvant guere offrir que des détails déjà connus, nous nous bornerons à dire que les deux
12 Fév. vaisseaux mouillerent le 12 Février à l'Isle du *Prince*, après avoir mouillé sur la côte de *Cra-*
12 Avril. *catoa.* Ils arriverent le 12 Avril au Cap de *Bonne-*
9 Mai. *Espérance.* Ils en partirent le 9 Mai; ils jeterent
22 Août. l'ancre le 22 Août à *Stromness*, & ils furent de
4 Octob. retour à *Lenore*, le 4 Octobre 1780, après une absence de quatre ans deux mois vingt-deux jours.

» Lorsque je quittai la *Découverte* à *Stromness*, dit le Capitaine King, j'eus la satisfaction de laisser tout l'Equipage en parfaite santé. La *Résolution* n'avoit pas plus de deux ou trois convalescens, dont un seul se trouvoit incapable de faire le service. La maladie, dans le cours du Voyage, n'avoit enlevé, à ce vaisseau, que cinq hommes, dont trois étoient d'une santé fort chancelante, au moment de notre départ d'*Angleterre;* la *Découverte* n'en avoit pas perdu un seul. Une observation constante des réglemens de propreté & de santé, établis par M. Cook, fut la principale cause de ce succès singulier; mais malgré notre vigilance, & malgré ces précautions salutaires, nous aurions ressenti à la fin, les funestes effets

des provisions salées, si nous n'avions eu soin de les remplacer par des nourritures fraîches, toutes les fois que nous en trouvâmes l'occasion. Nos Equipages n'avoient jamais pensé qu'on pût servir, à des hommes, plusieurs des nourritures fraîches que nous leur donnâmes; quelques-unes étoient fort dégoûtantes, & il nous fallut employer tout à la fois la persuasion, l'autorité & l'exemple, pour vaincre leurs préjugés, & triompher de leurs dégoûts. 1780. Octobre.

» Nous fîmes un grand usage de la *sourkrout*, & des tablettes de bouillon portatives : quant aux remedes antiscorbutiques, dont nous étions abondamment pourvus, nous n'eûmes pas occasion de les employer; car, durant tout le Voyage, il n'y eut pas le plus léger symptôme de scorbut sur l'un ou l'autre des vaisseaux. Nous avions réservé notre drêche & notre houblon, pour les temps de maladie, & en examinant ces deux articles au Cap de *Bonne-Espérance*, nous les trouvâmes entiérement gâtés. On ouvrit, à la même époque, quelques barriques de biscuit, de fleur de farine, de drêche, de pois, de gruau d'avoine, &c. qu'on avoit mis, par maniere d'essai, dans de petites caisses doublées de fer-blanc; & excepté les pois, chacune de ces choses étoit beaucoup mieux conservée, qu'elle ne l'eût été, si on l'eût emballée de la maniere ordinaire.

1779. Octobre.

» Je dois observer ici, qu'il est nécessaire de donner une quantité suffisante de quinquina à ceux des vaisseaux de roi qui peuvent être exposés à l'influence des climats mal-sains. Heureusement pour la *Découverte*, un seul homme qui prit la fievre dans le Détroit de la *Sonde*, eut besoin de ce médicament; car il consomma toute la poudre du *Pérou*, que les Chirurgiens embarquent communément pour un bâtiment de la grandeur du nôtre. Si d'autres personnes de l'Equipage eussent été attaquées de fievres, il est vraisemblable qu'ils seroient morts, faute du remede capable de les soulager.

» Ce qui ne paroîtra pas moins étonnant que la bonne santé des Equipages, durant une expédition si longue, & sur des parages si inconnus, les deux vaisseaux ne furent jamais séparés vingt-quatre heures, que deux fois : la premiere séparation fut produite par un accident qui arriva à la *Découverte*, en travers de la côte d'*Owhyhee*, & la seconde, par les brumes que nous éprouvâmes à l'entrée de la Baie d'*Awatska*. Il est impossible de donner une preuve plus forte de l'adresse & de la vigilance de nos Officiers subalternes, auxquels on doit presque entiérement ce succès «.

FIN DU TOME XXIII.

OK;

écessaire de
uinquina à
être expo-
. Heureu-
homme qui
Sonde, eut
mma toute
ens embar-
nent de la
nes de l'E-
vres, il est
, faute du

onnant que
une expé-
i inconnus,
parés vingt-
miere sépa-
qui arriva à
d'*Owhyhee*,
nous éprou-
tska. Il est
us forte de
iciers subal-
iérement ce

I.